

notes
nos sentiments, ainsi que les autres novateurs, à
prendre à l'aise, en de la lettre, les passages de
l'écriture, qui peuvent leur servir, ils ignorent que
cette lettre sacrée doit être entendue selon l'esprit
des légistes, que la tradition, toujours de principe, de
cette église infallible, nous enseigne, elle est infallible
de fait, parce que la rature ^{l'esprit} tradition n'y défaut jamais
et ce fait vient de ce que ^{l'esprit} la tradition est toujours, ou qu'il
son assistance lui est promise pour toujours par jésus
et par conséquent aussi infalliblement toujours donnée
comme cette assistance lui est toujours donnée pour
conserver la tradition, la tradition brille toujours,
et éclaire toujours; les novateurs veulent que l'esprit
seul lui soit donné pour trouver la vérité, et qu'ainsi
il faut écouter un petit nombre qui s'oppose au chef
et au nombre qui lui est uni, nû que le St. esprit
n'a pas besoin du grand nombre pour nous faire
découvrir la vérité, qu'il peut l'enseigner de même
par le petit nombre; pour nous faire connaître même
^{l'esprit} que la vérité n'est découverte dans l'église que par lui,
et non par les hommes, puisque le plus grand nombre
se trompe, et que si le grand nombre par entendement
est trop au-dessus de l'enseignement du St. esprit, ou même au-dessus
jusqu'à condamner le petit nombre, que le St. esprit,
aurait peut-être illuminé, pour enseigner les autres, ce
petit nombre ne demeureroit pas moins dans l'église.

[illegible]

CRITIQUE

DE L'HISTOIRE

D U

CONCILE DE TRENTÉ

D E

FR A - P A O L O ,

DES LETTRES ET DES MEMOIRES

DE V A R G A S ,

*Par M. frain Du Tremblai de l'académie royale
d'angers.*



A R O U E N ,

Chez GUILLAUME BEHOURT, Imprimeur, vis-à-vis la
Fontaine de Saint Lo, à la ville de Venise.

M. D C C. X I X.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

33. E3.

ainsi une chose d'ordre certaine de l'esprit d'usage, n'est pas point
pour elle de foi; si un petit nombre s'y oppose, a moins que ce
petit nombre ne soit tout à fait méprisable, par ses fautes,
ou encore plus, par son inconstance, ou des variations, comme
et a par le petit nombre des catholiques ou calvinistes, qui
ont même adopté la liberté d'opinion, ou la laïcité, qui
fait que même de nos jours, la presque unanimité
mais tout ce système est renversé, lorsqu'on fait réflexion sur
le fait de la révélation, qu'il leur enverrait son esprit, qui
leur enseignerait toutes les vérités qu'il leur avertit d'apprendre, il leur
aurait donc révélées, mais l'esprit leur est donné pour qu'ils en
ayent une plus parfaite intelligence, et l'esprit, avec eux, avec
l'Eglise, pour conserver toujours, dans ces choses, la pureté de
l'Eglise, puis qu'il a une chose, cette parfaite et saine intelligence
l'Eglise, elle se conserve par la tradition, si bien que la
tradition n'est rien autre chose que la saine intelligence et les
vérités que les Eglises particulières gardent, et enseignent toujours
de même, en tous les différents temps, et par tous les différents
instruments, quelles doctrines, et malgré les différents expressions
et les différents tons, dont il faut quelquefois se servir, au sujet
du langage, ou de l'usage, ou de l'usage, ou de l'usage, ou de l'usage,
et corrompus. Or puis que la tradition est ainsi toujours conservée
dans l'Eglise, par le concorde des Eglises, et la sainte vigilance
pastorale, que le St. Esprit confère pastoralement au siège
apostolique, au sujet de la doctrine, il est sûr que le petit nombre
à tort ou à raison d'avoir la vérité, il faut qu'il demon-
stre peut se vanter d'avoir la vérité, il faut qu'il demon-
stre avant qu'il a la tradition de l'Eglise, cette tradition que
le St. Esprit y conserve toujours à présent, comme au paravant,
ce qui implique, car puis que l'Eglise est toujours catholique,
sa tradition est toujours catholique, et dépendant elle ne le
serait pas, puis qu'on suppose qu'elle ne serait que la
petit nombre, qui se sépare d'elle, les membres unis, tous les
doctes, s'y opposeraient, en toutes les parties du monde
si l'Eglise est de la vérité, elle peut être sans la vérité, du m-
me que l'homme, et un petit nombre peut la tromper, mais
la possède toujours par tradition catholique et universelle,
ne peut jamais la perdre, non plus que la tradition universelle ne
peut être en un petit nombre jamais. au Google



DISCOURS PRELIMINAIRE DES CAUSES ,
*pourquoi l'Histoire de Frà-Paolo a trouvé tant
d'Aprobateurs ; & pourquoi celle du Cardinal
Palavicin a tant de peine à prendre le dessus. Des
conséquences que les personnes sages tirent de l'Hi-
stoire de Frà-Paolo.*

PLAN DE CET OUVRAGE.



LES personnes qui aiment vraiment l'E-
glise , & qui liront avec une attention
sérieuse , ce que je fais remarquer dans
cet ouvrage de l'Histoire de Frà-Paolo ,
seront sans doute surpris qu'elle soit estimée même
de quelques Catholiques ; mais si leur attachement
pour l'Eglise les jette dans cet étonnement , qu'ils
fassent réflexion qu'il y a quelques Sçavans dans
l'Eglise même , qui ne font pas de leur science l'u-
sage qu'ils devroient ; & qu'il est plus rare qu'on
ne pense de trouver dans les sages & dans les pru-
dens du monde cette foi simple qui fait le caracté-
re des vrais Disciples de JESUS-CHRIST.

Qu'ils pensent à l'état malheureux du cœur de
l'homme corrompu par le péché , à son orgueil , à
sa malignité , à son impiété ; & ils découvriront les
causes qui ont produit tant d'estime pour un li-
vre , qui ne mérite que du mépris.

*au contraire elle ne peut jamais manquer d'être enseignée
toujours par tout, et défendue contre le plus grand nombre, car
c'est par là qu'elle est soutenue, et qu'elle se fait valoir dans
l'avenir, c'est pourquoi, l'apôtre dit, s'oppose à elle.*

PLAN DE TOUT L'OUVRAGE.

L'homme méchant se plaît naturellement à la médifance ; & il n'y a point de livres qu'il life avec plus d'avidité & de goût que les fatyres ; mais il aime fur tout ces Anecdotes , où un Auteur fe vante de lui découvrir les refforts fecrets qui font agir les perfonnes qui font élevées au deffus des autres ; parce que la révélation de ces miltères nous rendant ces perfonnes méprifables , les abaisse en quelque façon au deffous de nous , & femble nous dédommager de l'obéiffance que nôtre orgueil a tant de peine à leur rendre.

Page 567. *On fe plaît (dit Frà-Paolo lui même) à censurer autrui , fur tout quand ce font des perfonnes éminentes.* Et felon Monsieur Amelot de la Houfflaie son Traducteur moderne , *une Hiftoire où la baine fe fait plus sentir que la flâterie , plaît toujours davantage.* A son goût il y a un fel qui ne fe trouve point dans les autres , de-là vient que toutes les pieces de cette nature font souvent les plus précieufes des cabinets des curieux.

Mais le libertinage de l'Efprit a encore plus fait que toute autre chofe en faveur de cette hiftoire ; elle parut dans un temps , auquel la maladie qui avoit régné dans le fiécle précédent , parmi certains prétendus fçavans de fe faire chacun une Religion à son gré , n'étoit pas encore tout à fait guérie. Frà-Paolo étoit un homme de ce caractère ; son hiftoire fouffle prefque à chaque page le poison qui entretient cette maladie ; elle ne pouvoit donc manquer de plaire beaucoup à ceux qui lui reffemblent , & qui croiant avoir trop d'efprit & de fcience ,

PLAN DE TOUT L'OUVRAGE.

pour se soumettre avec simplicité aux dogmes de l'Eglise , aiment à voir diminuer le poids de son autorité , par les critiques de ces dogmes , & par le récit de tous les moïens humains , dont cet historien prétend que l'on s'est servi pour les dresser.

Ils s'imaginent voir par-là tous les Conciles réduits à l'état des assemblées politiques , dont Dieu ne se mêle point par une providence particulière , & où toutes choses se décident , non par les lumières de la vérité & avec l'assistance du S. Esprit , mais par une science purement humaine , ou par la rencontre fortuite des humeurs , des passions & des intérêts des hommes ; & qu'ainsi leurs décisions ne méritent pas plus de considération que les opinions des philosophes , où les jugemens des Compagnies séculières , de la vérité & de la justice desquels chacun peut en son particulier se rendre le juge.

Ce sont-là les véritables causes de l'estime que s'est acquise l'histoire de Frà-Paolo dans l'esprit de ces sçavans , qui s'érigent en arbitres de la réputation des auteurs , & du mérite des ouvrages de l'esprit. Celle du Cardinal l'ayant trouvée en possession de cette estime , il étoit difficile qu'elle fût reçue avec tout l'accueil qu'elle méritoit au jugement des connoisseurs , tant pour la politesse de son stile ; que pour la vérité des actes sur lesquels elle est appuyée ; avantages qui manquent à celle de Frà-Paolo , qui ne paroît pas trop bien écrite à quelques-uns même de ses admirateurs , & qui est dépourvue de preuves dans plusieurs traits qui lui sont particuliers.

PLAN DE TOUT L'OUVRAGE.

Les réflexions que je donne ici au public, pour la défense de l'Eglise, du Concile & du S. Siège, sont écrites il y a long-tems ; mais les considérations que je viens de toucher, m'empêchèrent de les faire paroître. J'avois lû ce que dit de cet historien l'illustre Auteur du livre des Variations, si recommandable par son profond sçavoir : cependant j'hésitois encore. Mais enfin engagé par des personnes pieuses & sçavantes, à qui je ne puis rien refuser, & qui regardent cette Histoire aussi bien que les Lettres & les Mémoires de Vargas, comme des pièces pleines de malignité & indignes de toute créance, j'ay crû que le tems pourroit être venu, de tâcher de détromper les hommes sur le mérite de ces Ouvrages.

Mon dessein dans ces réflexions, est de tirer de l'Histoire même de Frà. Paolo, qui semble n'avoir été entreprise que pour détruire l'Eglise, en détruisant l'autorité du Concile, les raisons qui doivent la rendre suspecte, & lui ôter même toute créance dans l'esprit des personnes judicieuses ; c'est à dire de composer du poison qu'il y répand par tout, un antidote pour se préserver de sa malignité, & pour s'assurer de la vérité de l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine, & de tous les dogmes définis dans le Concile.

Frà. Paolo y attaque toutes les personnes qui ont eû part au Concile, avec les traits les plus piquans & les plus satyriques ; & je fais voir que ce qu'il en dit, ou n'est pas vraisemblable, ou leur est en effet glorieux. Il se forme à sa fantaisie des idées

PLAN DE TOUT L'OUVRAGE.

des Conciles , de la manière qu'ils se doivent convoquer , & de l'ordre qui s'y doit observer , pour décrier celui de Trente ; & je montre que ses idées sont presque toutes fausses , & que le Concile de Trente a été convoqué tenu & célébré avec tout l'ordre & toute la régularité , qui se peut aujourd'hui garder dans ces saintes Assemblées.

Il s'efforce par ses critiques des Décrets & des Canons du Concile , de rendre douteuse la foi qui est dûe à ses définitions ; & je prouve par quelques exemples , que ses critiques sont pleines d'ignorance & de mauvais sens. En un mot son but est de renverser l'Eglise Catholique ; & de favoriser toutes les nouveautez , & je démontre que tout ce qu'il raconte fait preuve qu'elle est la vraie Eglise , la colonne & le fondement de la vérité , contre laquelle les forces de l'Enfer ne sçauroient prévaloir. Car c'est la gloire de l'Eglise , aussi bien que de la vérité dont elle est l'apui , de trouver dans les artifices dont se servent ses ennemis pour la combattre , des armes pour se défendre & pour les confondre.

En effet les personnes sages , dont la science est sobre & réglée , qui ne lisent ces sortes de livres , que pour s'instruire de leur Religion & édifier leur piété , tirent de cette histoire des conséquences toutes contraires à celles qu'a eû en vûe Frà-Paolo , & qu'en tirent les hérétiques & les libertins.

Toutes les difficultez qui se présentent pour la convocation & la célébration du Concile , & qui furent enfin surmontées ; toutes les traverses qu'il

PLAN DE TOUT L'OUVRAGE.

souffrit , tantôt transféré , tantôt suspendu & pres- que dissipé , & qui ne l'empêchèrent pourtant pas de s'achever. Toutes les contestations qui l'agitè- rent , tant de la part des Evêques , que des Am- bassadeurs des Princes & des Docteurs , malgré les- quelles il vint about de dresser les chapitres de sa doctrine & les Canons ; toutes ces choses , dis-je , bien considérées , leur font conclure qu'il falloit qu'il y eût une main invisible qui conduisît tout , & qui se servît de tous ces instrumens , qui sem- bloient travailler les uns contre les autres , pour consommer un ouvrage qu'elle seule pouvoit accom- plir.

De bonne foi peut-on croire , qu'une Assem- blée formée avec tant de peines , composée de tant de personnes , d'esprits si différens , & avec des des- seins si opposés , eussent jamais pû s'accorder sur l'essentiel de la Religion ; si celui qui a promis qu'il seroit toujours avec son Eglise , n'avoit empêché que les intérêts particuliers , qui paroissent inal- liables , ne rompiissent l'union de la foi ?

Le principal but de la convocation du Concile ; avoit été de ramener les hérétiques au giron de l'E- glise ; il ne fut pas plutôt assemblé , que l'on s'a- perçût qu'il n'y serviroit de rien , & que les Papes & plusieurs Catholiques , qui l'avoient ainsi prévu , avoient en éfet une prudence plus éclairée que les autres. On auroit donc crû , que paroissant inutile pour son véritable dessein , il se devoit séparer de lui même , ou au moins par les intrigues préten- dues des souverains Pontifes , qu'on vouloit ne l'a-

PLAN DE TOUT L'OUVRAGE.

voir convoqué que malgré eux. Cependant il se continuë nonobstant toute la politique de ceux qui, selon Frà-Paolo, vouloient, ou le rompre, ou l'empêcher de se rassembler, soit après sa translation, soit après sa suspension. Il forme ses décisions & ses Canons au milieu des contradictions & des tempêtes qui s'y élèvent, & avec la même sérénité, qu'il auroit pû faire dans le plus grand calme.

Tous demandoient la réformation d'autrui, & personne ne vouloit se réformer soi-même. Les Princes & les Evêques demandoient la réformation de la Cour de Rome; cette Cour & les Evêques demandoient la réformation du gouvernement civil: on s'imputoit de part & d'autre la cause de tous les maux de l'Eglise; chacune des Nations qui étoit au Concile, formoit une faction, & se proposoit des fins différentes, & les personnes qui composoient ces factions n'étoient pas bien d'accord entr'elles. Les Ambassadeurs, les Evêques & les Théologiens d'une même nation ne vivoient pas tous au même but, en ce qui regardoit la discipline & la réformation. Les premiers envisageoient principalement les intérêts temporels de leurs maîtres; les Evêques vouloient recouvrer toute leur autorité, & les Théologiens ne croioient pas devoir servir ni aux uns ni aux autres autant qu'ils le prétendoient. Si les François & les Espagnols étoient unis en quelques points, ils étoient divisez en d'autres. Il en étoit de même des François & des Allemands, des Allemands & des Espagnols. De sorte qu'à considérer les choses avec les yeux d'une prudence humaine

PLAN DE TOUT L'OUVRAGE.

ne, il paroïssoit impossible que des gens qui tiroient chacun de son côté, pussent jamais convenir de rien.

Telle a été la face perpetuelle de ce Concile ; au raport de Frà-Paolo, & cependant nonobstant toutes ces contrariétez, & tous les orages qui l'ont agité, Dieu s'en est servi pour consommer son œuvre. Il a rasfermi les dogmes de la foi, que la témérité des hérétiques avoit ébranlez ; & il a tellement cimenté l'union de tous les membres de l'Eglise Catholique, qu'elle continuë d'être impénétrable à tous les traits des hérétiques, & victorieuse de toutes les forces de l'Enfer.

Ainsi raisonnent les personnes d'un esprit profond & d'un jugement solide ; & de tout ce qu'a écrit Frà-Paolo pour renverser l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine, ils concluent qu'elle ne peut être renversée, & que par conséquent elle est la colonne & le fondement de la vérité ; en un mot la vraie Eglise de JESUS-CHRIST.

Apuiez sur cette Eglise comme sur un rocher ; ils voient d'un esprit tranquille tous les combats, que se livrent les uns aux autres tous les hérétiques, & ils sentent de la joie & de la consolation, de se trouver à couvert de toutes ces divisions par l'autorité de l'Eglise, qui s'est expliquée dans le Concile. Car encore qu'il arrive quelquefois, que des Docteurs particuliers, ou même des Evêques sont oposez dans leurs sentimens, ils conviennent tous dans la foi du Concile, qui est le fondement inébranlable de l'union. Et si le Concile n'a pas prononcé

PLAN DE TOUT L'OUVRAGE.

noncé sur la matière en question, ils conviennent dans leur soumission à ce que l'Eglise en pourra juger, soit assemblée dans un Concile, soit par la bouche des souverains Pontifes, lorsque leurs décisions seront aprouvées & reçues par toutes les Eglises.

Cet ordre établi par JESUS-CHRIST même, finit nécessairement & infailliblement toutes les disputes, & met toutes les consciences en paix, parce que c'est le Saint Esprit même qui s'explique par la voix de l'Eglise : Puisque si Dieu a parlé autrefois aux hommes par lui même, ensuite par ses Prophetes, par JESUS-CHRIST & par les Apôtres pour établir son Eglise ; il ne leur parlera désormais que par elle, jusqu'à la consommation des siècles. Combien ces vérités si consolantes nous doivent-elles donc rendre vénérables les Conciles ? Et un Chrétien peut-il faire un meilleur usage de ce que Dieu lui a donné de talens & de capacité, que de les employer pour défendre leur autorité, & pour appuyer le respect & l'obéissance que leur doivent tous les vrais disciples de JESUS-CHRIST.

Mais il est tems de venir au plan de mon Ouvrage. Mon dessein n'est pas d'examiner, si tous les faits historiques que raconte Frà-Paolo sont vrais ou non. Je suppose que le Cardinal l'a fait, parce que le but qu'il se propose dans son histoire, est de découvrir les faussetés de celle de Frà-Paolo. Je me propose donc seulement de faire des réflexions sur quelques endroits de cette Histoire, pour faire comprendre aux personnes qui n'auront pas dé-

PLAN DE TOUT L'OUVRAGE.

poüillé tous les sentimens d'équité, combien il y a peu de sagesse, de modération, de jugement, de sincérité & d'habileté même dans la conduite de cet Ouvrage. Quoique ce soient là les qualitez qui doivent principalement se faire sentir dans un Historien; aussi sont-ce celles que le Ministre Jurieu donne à Frà Paolo, dans les réflexions historiques qu'il a faites sur les Conciles, pour servir de Préface à l'abregé qu'il a publié de cette Histoire, & qu'il a mis entre les mains de ceux de sa secte.

Ce furent ces réflexions historiques & cet abrégé, qui me firent naître le dessein que j'exécute aujourd'hui; c'est pourquoi j'ai crû que je ne pouvois mieux faire, que d'en former le plan sur les éloges que ce Ministre donne à Frà-Paolo. Il veut qu'il ait été sage, modéré, judicieux, sincère, le plus grand homme de son siècle, & avec tout cela très bon Catholique; & j'espère montrer que Frà-Paolo n'a donné des preuves d'aucune de ces qualitez dans son Histoire, en le suposant toujours Catholique, car c'est par rapport à la catholicité, que l'on doit juger de toutes ses autres qualitez.

Il ne faudra point recourir à d'autres livres, pour juger de mes réflexions, ce que l'on ne se donne jamais la peine de faire, & ce qui fait dire à Frà-Paolo après Saint Augustin, qu'il ne faut jamais qu'un livre renvoie à un autre livre. Il ne faudra point, dis-je, se détourner par d'autres lectures, mais demeurer les yeux & l'esprit attachez à son histoire, pour en peser toutes les particularitez, les expressions & les termes. Et enfin si je la quit-

Aug. cont.
Don. de
Bapt lib. 2.
c. 1.

PLAN DE TOUT L'OUVRAGE.

re quelquefois , particulièrement au sujet de la Religion de Frà-Paolo , ce n'est que pour rapporter quelques endroits de ses autres Ouvrages , ou de l'histoire de sa vie , qui a été composée par Frà-Fulgentio son Secrétaire. Il faut pourtant avouer , qu'au sujet du schisme de Henri VIII. Roi d'Angleterre , j'ai tiré quelques preuves d'ailleurs , pour faire voir combien il déguise les vraies causes de ce schisme ; & qu'à l'égard de ce qu'il dit de la manière de tenir les Conciles , & de la critique que j'en fais , il est besoin de quelque connoissance de l'Histoire Ecclesiastique.

On ne doit pas craindre , que pour détruire la créance que s'est acquise l'Histoire de Frà-Paolo , je suive les opinions excessives des Docteurs de de-là les monts. Je me tiens aux maximes de l'Eglise de France , du Parlement & de la Sorbonne , & on verra que sans s'en éloigner en aucune manière , on peut très-bien combattre ce que cet Ecrivain y dit au désavantage de l'Eglise , du Concile & du Saint Siège. Je dirai davantage , on est plus en état de le renverser & de le détruire dans l'esprit de tout le monde , puisqu'on ne se sert que de maximes généralement reçues de tous les Catholiques , & de toutes les personnes qui ont tant soit peu d'équité & de raison.

Au reste comme la traduction moderne de cette Histoire en a réveillé le goût dans ces derniers tems ; j'ai crû que mon dessein m'engageoit à dire quelque chose de cette traduction , & des notes que le traducteur a mises en marge ; d'autant plus

PLAN DE TOUT L'OUVRAGE.

que bien loin de diminuer l'aigreur du texte , il l'augmente encore dans sa version & dans ses notes , & qu'enfin il fait l'apologie de l'Histoire & de la personne de Frà Paolo. La même raison m'oblige encore à parler de la consultation de du Moulin sur le Concile , & à faire voir combien cette pièce mérite peu de considération , parce que le traducteur dit qu'il en a tiré une partie de ses notes.

Il y a quelques années qu'il parût un Livre , qui a pour titre , *Lettres & Memoires de Vargas sur le Concile de Trente*. Monsieur le Vassor dit qu'il les a mises en François & publiées pour le soutien de l'Histoire de Frà-Paolo. Ainsi j'ai encore été forcé de faire la critique de cet Ouvrage. Je la ferai succinctement , mais suffisamment pour apuier tout ce que j'ai écrit sur l'histoire de Frà Paolo.

Je cite à la marge les pages d'où je tire les passages de l'Histoire ; quand il n'y a qu'une page marquée , c'est la version de Monsieur Amelot de la Houssaie , que je cite seule ; & quand il y en a trois , la première marque l'original Italien , la seconde la version de Diodati , & la troisième celle de Monsieur Amelot de la Houssaie. On verra en quelques endroits , que Diodati a mieux traduit que Monsieur Amelot de la Houssaie , quoique celui cy ait dit dans sa Préface que l'autre ne sçavoit bien , ni l'Italien , ni le François.

Au reste quand ces critiques ne serviroient qu'à ceux qui n'ont pas lû , ou qui ne sçauroient lire l'histoire du Cardinal , dont l'original Italien est fort rare , & la version latine fort mauvaise ; elles pou-

PLAN DE TOUT L'OUVRAGE.

ront toujours être utiles à un grand nombre de Catholiques : Elles feront plaisir aux vrais enfans de l'Eglise ; elles pourront détromper quelques-uns de ceux qui parlent avec trop d'estime de Frà-Paolo , sur le raport d'autrui & sans avoir lû son Histoire , ou qui ne l'ont pas lû avec assez de réflexion. Et à l'égard de ceux qui sont hors de l'Eglise , à qui il reste encore quelque sentiment d'équité , elles leur feront comprendre qu'ils ne doivent pas faire sur cette Histoire tant de fonds , que le veulent ceux de leur parti , pour combattre l'Eglise Catholique & sa doctrine.

Plaise à Dieu avoir agréable mon travail , & le faire réussir pour sa gloire.





T A B L E

D E S

CHAPITRES.

P R E M I E R E P A R T I E.

De la sagesse de Frà-Paolo.

CHAP. I. **E**N quoi consiste la sagesse d'un Histo-
rien. page 1

CHAP. II. On examine quelques uns des motifs par
lesquels Frà-Paolo a entrepris son Histoire. 4

CHAP. III. Suite du même, sujet de quelques autres
motifs par lesquels Frà-Paolo peut avoir entrepris
son Histoire.

Quelques réflexions sur ce qu'on appelle Anecdotes. 10

CHAP. IV. Des autres motifs que l'on veut qu'ait
eû Frà-Paolo dans la composition de son Histoire. 21

CHAP. V. On examine un passage, où Frà-Paolo
rend raison pourquoi il y a de l'inégalité dans sa
narration. 28

CHAP. VI. On montre par les discussions que fait Frà-
Paolo des décisions du Concile, qu'il n'a point ré-

DES CHAPITRES.

moigné de véritable sagesse dans l'exécution de son dessein.

Que Frà-Paolo peche contre les bienséances de son état.

CHAP. VII. *Que Frà-Paolo, en ruinant dans son Histoire l'obéissance qui est dûë à l'Eglise, ruine aussi celle qui est dûë aux Souverains ; il fait de même dans ses autres écrits.*

Que son Histoire n'a point été imprimée dans les Pays qui dépendent de la Seigneurie de Venise.

CHAP. VIII. *Que Frà-Paolo ne témoigne pas de sagesse dans ce qu'il dit contre les Papes, au sujet de la célébration, de la conduite & de la liberté du Concile, ni dans quelques autres traits particuliers de son Histoire.*

S E C O N D E P A R T I E.

De la modération de Frà Paolo.

CHAP. I. **E***N quoi consiste la modération d'un Historien.*

CHAP. II. *Le stile de Frà-Paolo est plein d'aigreur contre tous les Papes ; ce n'est au contraire que douceur à l'égard des hérétiques.*

Que c'est avec raison que les Papes craignoient d'assesembler le Concile.

CHAP. III. *Que Frà-Paolo ne garde pas une plus grande modération en parlant des Légats, des Pères & des Théologiens du Concile, qu'en parlant des Papes.*

T A B L E

CHAP. IV. *Frà-Paolo ne fait aucune réflexion sur la conduite la plus déréglée, ni sur les discours les plus mauvais des Protestans.*

Des dix conditions qu'ils proposoient pour se soumettre au Concile. 100

CHAP. V. *Quelques autres endroits sur lesquels Frà-Paolo ne fait point de réflexion, & où il étoit du devoir d'un Historien d'en faire.* 124

CHAP. VI. *Que Monsieur de Jousseval défend mal Frà-Paolo de la partialité dont on l'accuse.* 133

T R O I S I È M E P A R T I E.

Du jugement de Frà Paolo.

CHAP. I. **D***Es Mémoires qu'a suivis Frà-Paolo & de l'idée qu'il donne du Concile.* 141

CHAP. II. *Que Frà Paolo ne parle pas judicieusement des effets du Concile.* 148

CHAP. III. *Suite du même sujet.* 162

CHAP. IV. *Que Frà-Paolo n'a pas parlé avec jugement des procédures contre les hérétiques, ni de la conduite des sujets à l'égard des Souverains.* 171

CHAP. V. *Suite du même sujet; l'Apologiste au lieu de défendre Frà-Paolo s'accuse soi-même.* 185

CHAP. VI. *On continue de faire voir les mauvais raisonnemens de Monsieur de Jousseval, on revient ensuite à Frà-Paolo.* 201

CHAP. VII. *On répond à ce que l'Auteur de la vie de Frà-Paolo dit de lui, au sujet dont on vient de parler*

DES CHAPITRES.

- parler ; & on touche encore quelques endroits de son Histoire , avec un passage d'un de ses autres ouvrages , où il parle avec peu de jugement.* 209
- CHAP. VIII. *Que Frà-Paolo ne parle pas judicieusement de la conduite du Pape Clement VII. ni de celle de Henri VIII. Roi d'Angleterre , au sujet du divorce.* 218
- CHAP. IX. *On continue le même sujet.* 233
- CHAP. X. *On examine la manière dont parle Frà-Paolo des suites du schisme de Henri.* 249
- CHAP. XI. *Que Frà-Paolo ne montre pas de jugement dans la manière dont il s'exprime , au sujet de la personne des hérétiques , & de leur conduite.* 268
- CHAP. XII. *Que Frà-Paolo ne parle pas judicieusement de la dissimulation d'Elizabeth sur le fait de la Religion , pour se faire déclarer Reyne d'Angleterre. On dit quelque chose de la sincérité de Frà-Paolo.* 285
-

QUATRIÈME PARTIE.

De l'habileté de Frà-Paolo.

- CHAP. I. **D**E l'habileté de Frà-Paolo sur le fait des Conciles. 298
- CHAP. II. *Suite du même sujet ; On examine ce que dit Frà-Paolo sur le fait des Conciles.* 312
- CHAP. III. *On examine quelques endroits du discours de Frà-Paolo sur l'ordre des Conciles.* 326
- CHAP. IV. *De l'habileté de Frà-Paolo sur plusieurs différentes matières.* 347

TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. V. *Suite du même sujet.*

362

C I N Q U I E M E P A R T I E.

De la Religion de Frà-Paolo , de la Version & des
Notes de Monsieur Amelot de la Houssaie , &
de la Consultation de Charles du Moulin.

CHAP. I. **O**N fait voir par quelques nouveaux
passages , tirez de l'Histoire du Con-
cile , & par quelques traits de la vie de Frà-Pao-
lo , qu'il n'étoit pas Catholique. 380

CHAP. II. Que Monsieur Amelot de la Houssaie dé-
fend mal Frà-Paolo contre le Cardinal Palavicin ,
sur le fait de la Religion. 396

CHAP. III. De la Version de Monsieur Amelot de la
Houssaie (&c) de ses Notes , de la Consultation de du
Moulin sur le Concile. 419

QUELQUES REFLEXIONS CRITIQUES
sur les Lettres & Mémoires de Vargas , touchant
le Concile de Trente , traduites de l'Espagnol en
François , & données au public par M^r Michel le
Vassor , Profélite de la Religion Anglicanne.

ART. I. De l'ordre & de la liberté du Concile. 442

ART. II. De la science des Peres du Concile. 476

ART. III. Des Sanf. conduits. 499

Conclusion de tout l'Ouvrage. 527

Fin de la Table des Chapitres.



C R I T I Q U E
DE L'HISTOIRE
DU CONCILE DE TRENTE
DE
FR A - P A O L O ,
DES LETTRES ET DES MEMOIRES
DE V A R G A S .

P R E M I E R E P A R T I E .

De la sagesse de Frà - Paolo.

C H A P I T R E I .

En quoi consiste la sagesse d'un Historien.



POUR montrer aux Personnes les plus pre-I. PARTIE.
venues en faveur de Frà - Paolo, que son His-
toire n'est pas un titre capable de faire
preuve de sa sagesse ; il est nécessaire de di-
re un mot de ce qui fait l'homme sage en général.

A

I. PARTIE. Nous n'avons point besoin d'en aller chercher l'idée bien loin, nous la trouverons dans un Livre qui ne leur scauroit être suspect : c'est dans l'histoire de sa vie, écrite par son Secrétaire même, son confident, & un des plus grands admirateurs de ses vertus.

Page. 116. *L'homme* (dit cet Auteur) *n'est pas né pour lui , mais principalement pour sa Patrie , & pour le bien Public.* Ces paroles renferment en substance tout ce qui fait l'homme sage. Nous sommes tous membres de l'Etat par nôtre naissance ; nous le devenons de l'Eglise par nôtre Batême ; & par conséquent nous devons tous quelques services à ces deux corps , chacun selon la profession où la providence de Dieu nous a engagé , & selon les talens qu'il nous a donnez. Si nous voulons donc être sages de la vraie sagesse , nous devons nous proposer dans tous nos dessein , de procurer le bien de l'Eglise & de l'Etat , pour servir à ceux de la providence de Dieu qui conserve ces deux Corps , & qui pour en maintenir la splendeur & la prospérité , se sert des offices mutuels des membres qui les composent.

C'est ce que confirme l'Auteur par ces paroles „ qu'il ajoûte ensuite. „ Le Pere Paul , c'est-à-dire Frà- „ Paolo , a donné l'exemple , qu'il ne faut refuser ni fa- „ tiques , ni perils pour le service de Dieu & de la Pa- „ trie , & que l'homme de bien , l'homme sage est bien „ éloigné de croire que la politique soit une chose mau- „ vaisse , comme le pensent quelques esprits séditions. „ Il la regarde au contraire , comme étant établie de „ Dieu , & est persuadé que c'est servir Dieu que d'en „ remplir les devoirs avec fidélité. „

Ces vérités supposées, il est facile d'apercevoir ce qui doit faire la sagesse d'un Historien. Il se doit proposer dans la composition de son histoire la gloire de Dieu, le bien de l'Eglise & de l'Etat; sur tout quand il s'agit de l'histoire d'un Concile général, qui est le grand remède aux maux de l'Eglise, & par une suite nécessaire à ceux de l'Etat; parcequ'il est le grand moïen, par lequel Dieu conserve la pureté de la Foi, & la perpetuelle stabilité de son Eglise, contre les entreprises des Hérétiques, qui n'ont jamais attaqué l'Eglise sans causer de grands troubles dans les Etats.

L'histoire a toujours été regardée comme la meilleure maîtresse des hommes, pour les former à la vertu; parceque les exemples ont plus de force pour persuader, que les plus beaux discours. L'histoire politique doit tendre à maintenir la paix des Etats, par l'union des Citoyens dans l'observation des Loix, & dans l'obéissance à leurs Souverains; & celle d'un Concile doit avoir pour but de maintenir l'unité de l'Eglise, par l'union de ses Enfants dans la Foi des mêmes Dogmes, & dans la pratique des mêmes préceptes; puisqu'il est certain que les Etats ne peuvent subsister sans l'union des Citoyens, ni l'Eglise sans celle des Chrétiens.

Ce sont-là les vûes que doit avoir eûes Frà Paolo dans l'entreprise & dans la composition de son histoire; s'il a été aussi sage que le veulent ses admirateurs. Nous allons examiner s'il fait paroître qu'il l'ait été en effet; & si son Ouvrage est bien propre à avancer le service de Dieu, à procurer l'union de l'Eglise & le bien de l'Etat.

Mais pour en bien juger , il faut confiderer Frà-Paolo comme Religieux de profeflion , Sujet d'une Republique Catholique , & fur tout bon Catholique lui-même , commé je l'ai déjà dit , & comme le fôû-tiennent le Docteur Jurieu, & M^r. Amelot de la Houff- faie fes Panegyristes. Car pour exécuter fagement fon deffein , il a dû toûjours conferver fon caractère , & écrire d'une maniere qui lui convint en toutes ces qualitez ; puis qu'un des grands éfets de la fageffe est un attachement exact à toutes les bien- féances de fon état , & aux maximes de la Religion qu'on profefse.

CHAPITRE II.

*Quelques-uns des motifs par lesquels Frà-Paolo à
entrepris son Histoire.*

ON peut dire que ce n'est pas une chofe con- testée entre les Savans , que le fameux diffé- rend de la Republique de Venife avec Paul V. fut ce qui donna occasion à Frà Paolo d'entreprendre son histoire. Les Protestans le fôûtiennent , & l'Auteur de la Republique des Lettres en raporte les circon- stances. Mais pour en être perfuadé , il ne faut que confidérer le lieu , où celui qui a écrit la Vie de Frà-Paolo place le recit de la publication de cette histoire , du bruit qu'elle fit dans le monde , & de celui que l'on en foupçonna être l'Auteur. Il en parle immé- diatement après avoir raconté tout ce que Frà-Paolo avoit fait contre Paul V. pour la défenfe de la Sei- gneurie. Ce qui fournit une jufte raifon de croire

qu'il en forma le dessein dans ce temps-là ; quoiqu'il l'ait exécuté que dans la suite , & après avoir fait un amas de tous les mémoires & de toutes les piéces dont il avoit besoin. Car on ne sçauroit gueres douter que cét Ecrivain ne raporte les choses selon l'ordre des tems. Et quoiqu'il n'attribuë pas expressément cette histoire à Fra-Paolo , qu'il feigne de vouloir laisser le Lecteur en doute si elle est de lui ou non , il en dit pourtant assez pour persuader qu'il en est l'Auteur. *On publia* , dit-il , *à Rome comme une chose indubitable que cette histoire étoit son ouvrage. Et entre beaucoup de preuves que l'on en alleguoit , c'est que l'on savoit qu'il avoit travaillé pendant plusieurs années à ramasser les piéces & les mémoires nécessaires pour une telle composition , non-seulement en Italie , mais encore par tout ailleurs ; & que cette histoire avoit été publiée sous un nom qui étoit l'anagramme du sien.* D'ailleurs l'Auteur de cette vie parle trop avantageusement de cette histoire , pour ne pas vouloir que Frà-Paolo en eût toute la gloire.

Le novelliste d'Hollande prétend que Frà-Paolo promit à la Republique , que comme Scipion avoit trouvé le moyen de chasser Annibal d'Italie , en portant la guerre en Affrique ; aussi par son histoire il mettroit la Cour de Rome en si grande peine de se défendre qu'elle ne songeroit plus à attaquer.

Frà-Paolo ne forma donc son entreprise que pour la défense des droits de la Republique. Mais avant que de faire une semblable promesse , il devoit examiner ce que pouvoit faire cette histoire à l'avantage de la Republique , & au désavantage de la

1. PARTIE. Cour de Rome, par rapport aux choses qui étoient en question entre Paul V. & la Seigneurie ; qu'elle défendit cette Seigneurie en pouvoit tirer pour la conservation des droits de sa puissance souveraine. Rome & Venise ont été du depuis ce qu'elles étoient auparavant, elles sont demeurées l'une & l'autre dans tous les droits véritables, & légitimes qui leur appartiennent selon leur constitution naturelle, l'une comme puissance ecclésiastique, & l'autre comme Souveraineté temporelle.

Mais de plus cette histoire n'ayant paru que très long-tems après le différent terminé, elle étoit désormais inutile pour le dessein, pour lequel Frà-Paolo l'avoit entreprise. Et depuis que la paix fut faite, s'il avoit été sage, il auroit abandonné un dessein, qui de la manière qu'il se proposoit de l'exécuter, n'étoit propre qu'à renouveler les querelles, & à nourrir les inimitiez.

Il y a donc dans le discours que le nouvelliste fait tenir à Frà-Paolo une rodomontade tout-à-fait indigne d'un homme sage & habile ; puisqu'il se promettoit de son ouvrage ce qu'il ne devoit point raisonnablement en attendre. Et il falloit que la passion lui eût étrangement troublé le jugement, pour le faire parler avec une présomption si mal entenduë.

Mais quand même il auroit été de l'intérêt de la République de découvrir la politique & les desseins des Papes & de la Cour de Rome ; afin de justifier ce qu'elle faisoit pour la défense de sa puissance souveraine, & que cette histoire eût pû servir à l'un & à l'autre ; pourquoi insulter le Concile par la ma-

niere insolente dont il traite les Peres? pourquoi travailler à détruire le respect qui est dû à l'Eglise assemblée dans ce Concile, par la témérité avec laquelle il fait la discussion & la critique de tous ses Decrets? Pourquoi envelopper le Concile & l'Eglise toute entiere dans la haine qu'il avoit contre la Cour de Rome & contre la personne du Pape Paul V. L'Eglise & les Conciles ne font point la même chose que la Cour de Rome; & il étoit de la sagesse & de l'habileté même de Frà-Paolo de ne les pas confondre pour en faire l'objet de sa médisance. D'ailleurs le Concile de Trenté étoit fini plus de quarante ans avant le démêlé de la Republique avec Paul V. Il n'y avoit donc point de raison d'y vomir contre ce Concile toute la bile, que le procédé de ce Pape avoit émûe dans le cœur de Frà-Paolo.

Enfin, il pouvoit développer les intrigues prétendues de la Cour de Rome, & dévoiler les desseins cachez des Souverains Pontifes s'il étoit possible d'en avoir de bonnes preuves, sans donner atteinte aux Decrets & aux Canons du Concile, qui regardent la foi, & que tout Catholique doit reverer comme des vérités dictées par le S. Esprit. Voilà le discernement que la sagesse demandoit de lui, s'il en avoit eu autant que le suposent ses admirateurs.

D'ailleurs un homme sage prend bien garde dans tout ce qu'il fait & dans tout ce qu'il écrit pour la défense d'une cause, de ne pas se laisser emporter à sa passion, & de ne pas sortir des bornes d'une défense légitime. Il se conduit avec tant de prudence qu'il n'irrite pas les playes qu'il voudroit guérir. Il

I. PARTIE. fait ce qu'il peut pour adoucir l'aigreur des Parties, & les disposer à la reconciliation ; bien loin de les animer d'avantage & de les rendre irréconciliables par des injures.

Un vrai Catholique se souvient dans tout ce qu'il écrit qu'il est enfant de l'Eglise, & qu'il doit du respect à tous ceux qui nous gouvernent par son autorité ; or ce n'est pas s'en souvenir que de les outrager comme à fait Frà-Paolo dans son histoire, où il traite les Souverains Pontifes de la maniere du monde la plus injurieuse, comme je le ferai voir ci-après.

La Republique de Venise ne demandoit rien de pareil de Frà-Paolo, elle s'est toujours gouvernée avec une politique trop sage pour avoir voulu que l'on déchirât la personne des Papes, & que l'on fit du Concile l'objet du mépris de tout le monde, à cause de son différent avec Paul V. Jamais Prince n'a trouvé bon que l'on défendit ses intérêts, par des injures & par des manquemens de respect envers les personnes Souveraines. Cette Seigneurie est trop Catholique pour approuver une histoire, qui favorise le libertinage, qui autorise le schisme & l'hérésie, en un mot qui rende la Religion le jouet de tous les esprits superbes & du caractère de celui de Frà-Paolo ; puisqu'il n'y a point de Concile que des hommes faits comme lui ne puissent tourner en ridicule, quand ils le voudront, & quand ils se permettront de dire tout ce qui leur viendra dans l'imagination. Car on sçait que le grand fond du ridicule & du plaisant se tire des choses les plus grandes & les plus venerables.

Il avoit fait pour la défense de la République, PARTIE I.
 tout ce qu'elle pouvoit exiger de lui en qualité de
 son Théologien & de Consulleur d'Etat. Il avoit
 traduit le Traité de Gerson, qui regardoit la
 matiere du diferent. Il en avoit fait l'Apologie contre
 le Cardinal Bellarmin; il avoit composé son examen
 des Censures du Pape; il avoit travaillé avec les
 autres Docteurs au Traité de l'interdit. C'en étoit
 assez; le service qu'il devoit à son Prince n'en deman-
 doit pas davantage de lui, & tout ce qu'il a fait
 au-delà n'a servi qu'à satisfaire sa passion furieuse
 contre Rome.

Dans ces pieces il avoit défendu la Seigneurie par
 des maximes solides. Quoique pourtant il eût en-
 core pû mieux faire; puisqu'il lui étoit facile de bien
 établir le bon droit de la République, sans avancer
 comme il a fait quelques propositions fausses, & qui
 sont le fondement de toutes les sectes. Le Docteur
 Jean Marcile qui écrivoit aussi pour la même cause,
 répondit pié à pié au Cardinal Bellarmin sans rien
 dire, qui pût blesser la Religion. Ce qui fait voir que
 l'on peut très-bien défendre l'Etat sans offenser l'E-
 glise. Et c'est ainsi que s'en seroit acquité un écrivain
 véritablement sage & sans passion; qui auroit égale-
 ment bien entendu la politique & la Religion; &
 qui n'auroit pas moins aimé l'une que l'autre.

Frà. Paolo a écrit l'histoire de ce diferend, il nous y
 fait voir avec admiration cette République défen-
 dant sa liberté & sa puissance Souveraine avec au-
 tant de respect envers le S. Siège, de modération &
 de retenuë, que de vigueur & de fermeté. Il devoit

PARTIE I. être le premier à imiter un si grand exemple , dans la composition de celle du Concile.

CHAPITRE III.

Suite du même sujet ; de quelques autres motifs , par lesquels Frà-Paolo peut avoir entrepris son histoire.

Quelques reflexions sur ce qu'on appelle Anecdotes.

ON dira peut-être que Frà-Paolo n'a point entrepris l'histoire du Concile de Trente en vûë du diferent que Venise avoit avec Rome. Mais seulement pour laisser à la posterité la connoissance de l'affaire la plus considerable du scizième siècle. Que sa profonde science , son grand commerce avec tous les personnages les plus doctes de l'Europe , avec les Ambassadeurs mêmes des Princes , & enfin le maniement des affaires de la République l'ayant mis en état de s'instruire parfaitement de ce qui regardoit ce Concile , de recouvrer les Mémoires & les Actes qui en contenoient toutes les particularitez ; il avoit crû que ç'auroit été manquer à ce qu'il devoit à l'Eglise & à l'Etat , de ne pas donner au Public une histoire , qui ne pouvoit être que très-utile & très-agréable.

Voilà, dira-t-on , quel a été le dessein de Frà-Paolo , comme de tous les autres qui nous ont composé les histoires que le Public estime le plus. Il ne s'est point proposé dans ce dessein autre chose , que d'être utile à la posterité , en l'instruisant de tout ce

qui s'étoit passé dans une affaire si considérable ; il l'a écrite simplement & sincèrement, selon ce qu'il a trouvé dans les mémoires & dans les instructions des Ambassadeurs dans les Lettres d'un grand nombre de personnes importantes, qui y ont eu quelque part. De sorte que s'il y a des gens foibles, & mal disposés à qui elle soit une pierre de scandale, ce n'est pas sa faute, puisqu'il n'a dit que la vérité, qui ne doit jamais être dissimulée, ni par complaisance, ni par intérêt.

I. PARTIE.

A la bonne heure que Frà-Paolo ne se soit proposé autre chose que ce que l'on vient de dire. Je veux encore que la vérité fasse le vrai mérite de l'histoire, & que le reste ne serve qu'à la rendre plus claire & plus agréable. Voici comment en doit user l'Historien, il ne doit jamais rien dire que de vrai, ou que ce qu'il a juste raison de croire vrai. S'il dit quelque chose au-delà, il le doit dire ou comme faux ou comme douteux. Car rapporter comme vrai des choses qu'il n'a pas de solides raisons de croire vraies, c'est pécher contre la vérité ; puisque c'est s'exposer à donner en effet le faux pour le vrai.

Mais s'il ne doit rien dire que de vrai, on n'en doit pas conclure qu'il soit obligé de dire toute vérité. Car quoi que Cicéron qui donne pour précepte à un Historien de ne rien dire de faux, lui donne aussi cet autre précepte d'oser dire tout ce qui est vrai ; il ne doit pas être suivi en tout par les Chrétiens, qui ont une autre sagesse que celle que connoissoit cet Orateur. L'utilité de l'Eglise & de l'Etat devant être la règle de tous nos desseins, l'Histo-

I. PARTIE. rien ne doit pas dire tout ce qu'il peut sçavoir, quand ce qu'il sçait est plus capable de nuire que de servir. Il y a des iniquitez cachées, des vices secrets, qu'il ne doit point découvrir, encore qu'il en eût toute la certitude possible, à moins qu'il n'y soit forcé par une raison évidente, je dis évidente du bien de l'Eglise ou de l'Etat. Il doit avoir cette discrétion à l'égard des personnes qui nous gouvernent, de ne pas exposer à la vûe de tout le monde, tous leurs défauts ni toutes leurs foiblesses, de peur de diminuer le respect qui est dû à leur autorité, ou de nuire par les mauvais exemples de leurs vices.

C'est le conseil que donnent les Auteurs de la méthode de l'histoire; *parceque si la fin de l'histoire est de porter les hommes à la vertu, il faut si on le peut ne leur proposer que des exemples qui méritent d'être imitez, & faire ce qui ne seroit capable que de leur enseigner le vice & de les corrompre.* Qui est l'homme sage qui lise les Vies de Suétone, sans être choqué du détail que fait cét Historien des impuretez cachées de ces monstres d'Empereurs, qui deshonoreroient la nature par leurs infamies; & sans concevoir de mauvais sentimens de la probité de l'Auteur, qui se plaît à les raconter ? aimer à dire, ou à lire des choses pareilles, c'est ressembler aux insectes qui se plaisent dans la pouriture.

La médifance est un des pechez qui nous est le plus défendu, & je ne voi point de Loi qui en dispense les Historiens. Si ceux qui publient les fautes des personnes, avec qui ils vivent sont coupables, on ne sçauroit alléguer de bonnes raisons pour justi-

P. 763. Edit.
de Basf. 1579.
in oct.

fier ceux qui publient les fautes des personnes qui ont vécu avant nous, sur tout des Souverains, dont on ne doit jamais parler qu'avec beaucoup de circonspection. I. PARTIE.

Comment peut-on défendre ces Ecrivains ambitieux & téméraires qui se veulent signaler par de prétendues histoires secrètes des Princes, auxquelles on donne le nom d'*Anecdotes* ; c'est-à-dire, des mémoires qui n'avoient point paru au jour, & qui (comme a dit très-sagement M^r. Furetiere) n'y devoient point paroître. Il n'y avoit eu que Procope dans l'Antiquité qui eût publié un ouvrage de cette nature ; mais cet ouvrage ayant été méprisé de tous les honnêtes gens, & ayant rendu son Auteur méprisable, il y a lieu de s'étonner que des Ecrivains modernes en ayent osé publier de semblables. Si cette maniere d'écrire est une fois établie, il n'y aura plus de médisance, ni de calomnie que l'on ne débite, pour repaître sa propre malignité, & celle de tout le genre humain.

On peut regarder l'histoire de Frà-Paolo comme une Anecdote, puisqu'il y révèle ou prétend y révéler la conduite la plus profonde, & la plus cachée des Papes, & jusqu'à leurs pensées mêmes. Mais si on faisoit bien réflexion sur ce que c'est en effet que ces Anecdotes, on n'y croiroit pas plus qu'aux histoires les plus fabuleuses, ou au moins qu'aux satires. On sçait quelle est la malice de l'homme, quelle est son envie & sa jalousie, particulièrement contre les personnes constituées dans les plus hautes dignitez. Cette envie fait que l'on interprète sinistrement

I. PARTIE. toutes leurs pensées & tous leurs desseins , que l'on met du crime dans toutes les intrigues , dont on ne sçait pas le sujet. Un faiseur de memoires ramasse tout ce qu'il entend dire au désavantage des grands , son ramas devient une des pieces rares des cabinets des curieux. Dans la suite un Auteur qui voudra paroître en sçavoir plus que les autres dans l'histoire , & pénétrer plus avant dans les mysteres de la conduite des Princes & de leur vie cachée , nous débite ces choses comme des veritez certaines , & la malignité reçoit avec joie ce que la malignité à le plus souvent inventé.

Voilà ce qui fait entreprendre & aimer les Anecdotes. Mais les Auteurs de ces sortes de pieces , ne doivent être crûs que quand ils ont de bons garands de ce qu'ils écrivent. Ils les ont prisés , disent-ils , dans des mémoires de bonne main. Mais ont ils une parfaite connoissance que cette main n'étoit point la main ou d'un ennemi , ou d'un homme qui n'étoit pas assez bien informé de ce qu'il disoit , d'un homme d'une trop grande crédulité ? En Justice un témoin unique est un témoin nul , donc quand on n'a qu'un homme seul pour garant , de ce que l'on avance dans des Anecdotes , on n'a pas raison de l'écrire comme vrai , à moins que cet homme ne fût une personne publique qui eût eu part aux affaires , un Ambassadeur , un Ministre d'Etat , un homme enfin d'une probité connuë.

C'est un des avis que donne Lucien à ceux qui veulent écrire l'histoire , de suivre les Relations les plus véritables , & qui paroissent les moins passion-

nées, ou qui ont moins sujet de l'être. *En quoi*, dit-il, *il faut beaucoup d'adresse à un Historien pour discerner les endroits & les personnes d'où elles viennent; & pour n'ajouter pas foi légèrement à tout ce que l'on dit, mais seulement après avoir bien pesé les raisons que l'on a de le dire.* Mais n'est-il pas vrai que si on étoit sans passion, ou même que si on n'avoit pas une grande haine contre les personnes qui nous gouvernent, on ne laisseroit point de mémoires de ce qui peut les deshonorer. Or combien la haine est-elle capable de faire prendre le faux pour le vrai ?

C'est une observation qu'a faite un des Auteurs de la méthode de l'histoire, que lorsque l'on raconte quelque chose de fort caché, il est difficile que l'on dise la vérité toute simple, parce que c'est toujours quelque passion qui fait parler. *Si quid magis oculum explicarit, vix unquam veritatem simplicem scitebitur.* P. 470.

Il est donc du devoir des Historiens, & sur tout des faiseurs d'Anecdotes, de bien considérer toutes les sources d'où ils puissent, afin de ne rien dire sur des témoignages ou faux, ou peu surs, ou trop foibles pour des matieres importantes. Sleïdan & Camille Olive devoient être justement suspects à Frà-Paolo; puisque Sleïdan étoit Luthérien de profession & grand menteur, & que l'on a de fortes raisons pour croire que Camille Olive avoit un grand penchant au Luthéranisme, comme le confesse Mr. Amelot de la Houssaie.

D'ailleurs, on sçait que le seizième siècle étoit

I. PARTIE. un tems malheureux , où d'un côté les Hérétiques s'élevant de toutes parts contre l'Eglise & contre les Souverains Pontifes , remplissoient le monde de libelles contre leur conduite ; où de l'autre les Catholiques ne pouvant approuver certaines pratiques de la Cour de Rome , étoient trop crédules à ce que l'on disoit à son désavantage. Frà-Paolo devoit peser toutes ces raisons , & ne pas croire à toutes sortes de mémoires , sur tout à ceux de gens ou notoirement hérétiques , ou justement suspects de l'être , puisque c'étoit faire le procès aux Papes & au Concile , sur le témoignage de leurs ennemis.

C'est sur de pareils témoignages qu'il a fait de Leon X. qui condamna la Doctrine de Luther , de Paul III. & des autres Souverains Pontifes , sous lesquels s'est tenu le Concile de Trente , des monstres d'ambition , toujours prêts de sacrifier & l'Eglise & la Religion aux intérêts de leur grandeur. Selon lui ces Papes ne convoquoient le Concile , que pour amuser les Princes & les Protestans. Dans le tems qu'ils envoyoient leurs Légats & les Evêques à Trente , ils faisoient jouer toutes sortes de ressorts pour rompre le Concile. Enfin tous ces Papes n'ont rien fait de tout ce qui étoit nécessaire pour parvenir à la célébration du Concile , qu'il ne tâche de défigurer & de corrompre par des réflexions , dont on ne voit le plus souvent d'autre fondement , ou que la malignité des Auteurs de ses mémoires prétendus , ou que la sienne propre. Il va fouïller jusques dans leur cœur , pour donner de mauvais sens à leurs démarches les plus légitimes & les plus conformes à l'ordre.

On

On trouve à chaque page de son histoire des exemples de ce que je dis, il va si loin dans ses expressions qu'il ne dit pas seulement que Leon X. Clement VII. Paul III. & les autres Souverains Pontifes de ce tems-là, craignoient le Concile, il veut qu'ils en eussent *horreur*; & il ne se sert jamais d'autres termes, lorsqu'il s'agit de marquer leurs sentimens au sujet du Concile.

I. PARTIE.

Version mod.
p. 18. 28. 40.
§ 67.

Quelle idée des Souverains Pontifes les Chefs de l'Eglise de dire, qu'ils avoient horreur de ce qui a toujours été regardé comme le grand remede aux maux de l'Eglise? Mais quelle sagesse dans un Catholique & un Religieux de les peindre de ces couleurs, ou sur le raport de leurs ennemis déclarez, ou sur des interprétations sinistres de leurs intentions?

Pour dire qu'un homme a horreur de quelque chose il faut fouiller dans son cœur, à moins qu'il ne s'en explique lui-même en ces termes. Aussi est-ce que fait Frà-Paolo, il ne se contente pas de rapporter, ce qui s'étoit dit ou fait, il rapporte encore ce qu'on avoit pensé. Nous en verrons quelques exemples dans la suite, en voici un au sujet de Pie IV. qui termina le Concile. Il dit que le Pape étant revenu d'une maladie qui l'avoit mis en quelque danger, tint consultoire, & y parla des peines que lui faisoient les Peres du Concile. *On croyoit même*, ajoute Frà-Paolo, *qu'il desiroit dans le cœur que les Huguenots de France fissent quelque progrès, ou que les Protestans d'Allemagne eussent l'avantage dans la Diète; afin que le Concile se rompît sans qu'il s'en mêlât*: c'est-à-dire,

Ital. p. 642.
An. 767.
Mod. 607.

I. PARTIE. que c'étoit Frà-Paolo qui vouloit croire & faire croire que ce Pape avoit eu ces pensées.

Delisle Lett.
du 14. Jan.
1662. Dans le
Recueil des
pièces con-
cernant le
Concile.

On me dira peut-être qu'il a trouvé ce qu'il dit de Pie IV. dans les Lettres de l'Ambassadeur de France à Rome. J'avouë que cet Ambassadeur marque dans deux de ses Lettres que l'on faisoit ce jugement de ce Pape, qu'il n'auroit pas été fâché que le Roi eût remporté moins d'avantages sur les rebelles, pour trouver des moyens de rompre le Concile, ou d'empêcher les Evêques de France d'y parler avec tant de hauteur. Mais ce jugement pouvoit être faux, & si quelques termes que l'impatience de tant d'affaires dont ce Pape se voyoit accablé, & dont il n'apercevoit presque point de moyens de se démêler heureusement, faisoit sortir de sa bouche, pouvoient donner lieu à de pareilles conjectures; la sagesse de ceux qui les entendoient, les devoit empêcher d'y faire aucun fonds; puisqu'ils devoient être persuadés que la connoissance que ce Pape avoit des véritables intérêts du S. Siège, ne lui laisseroit jamais rien faire de contraire à ces intérêts: bien que quelquefois il n'eût pas assez de force pour conserver toujours une parfaite égalité d'esprit au milieu de toutes les peines qu'il sentoit.

Il auroit donc été de la sagesse de Frà-Paolo de ne pas rapporter ce jugement, que l'Ambassadeur même qui le mande au Roi, reconnoît être éloigné de la piété & de la bonté de ce Pape; & dont le rapport ne sert de rien, ni pour la vérité de l'histoire, ni pour l'instruction de ceux qui la peuvent lire.

D'ailleurs la Lettre de l'Ambassadeur ne parle que

des Huguenots de France , & ne dit rien des Protel. I. PARTIE.
rans d'Allemagne. Ainsi quand Frà-Paolo auroit
pris cette particularité dans cette Lettre, il y auroit
toujours ajouté du sien une partie de ce qu'il dit ; &
il n'est pas d'un homme sage d'augmenter en aucu-
ne chose , encore moins dans les jugemens déavan-
tageux que l'on fait des personnes éminentes sur des
fondemens légers & incertains.

Au reste M^r. Amelot de la Houssaie nous apprend
lui-même que Frà-Paolo n'en sçavoit pas tant qu'il le
veut faire croire dans son histoire , puisqu'il nous dit
en deux endroits de sa version qu'il n'a pas suivi Frà-
Paolo qui n'étoit pas bien informé de ce qu'il disoit.
L'un est au sujet de la harangue de Pibrac dans le
Concile. M^r. Amelot de la Houssaie dit à la marge,
qu'il met dans sa version les propres termes de la ha- Pag. 480.
rangue, & non pas ceux du P. Paul, qui sont fort dif-
ferens.

L'autre est au sujet de la Paix faite en 1563. avec
les Huguenots. *Je ne m'arête point*, dit-il, *aux paro-* Pag. 670.
les de l'Auteur, qui faute d'être suffisamment informé
parle confusément. On m'avoüera que si Frà-Paolo
n'a pas bien rapporté le contenu de la harangue, s'il
n'a pas été suffisamment informé des particularitez
d'un traité de Paix fait en France, qui sont choses
dont il lui étoit si facile d'avoir une connoissance vé-
ritable ; on peut très-bien soutenir qu'il a avancé
dans son histoire beaucoup de choses qu'il ne sça-
voit point, & qui n'étoient que des spéculations pu-
res de la malignité de son esprit. S'il n'a pas bien
sçû ce qui étoit si public dans le gouvernement de

I. PARTIE. France, comment aura-t-il bien sçû ce qui s'est passé de plus secret dans le gouvernement des Papes, & même ce qui étoit demeuré caché dans leurs pensées.

Il ne faut pas dire pour sa défense, que ce n'est là que de pures négligences, qui ne sçauroient nuire au fond de son histoire. Car il n'est pas permis à un Historien de négliger de s'instruire des choses sur lesquelles il est si facile de le convaincre ou de mensonger ou d'erreur, puisqu'il doit sur tout donner bonne opinion de sa fidélité; & que si une fois il est convaincu de manquer d'exactitude & de fidélité en quelque chose, on aura droit de l'en soupçonner dans toutes celles qui ne seront pas attestées par d'autres que par lui. *Semel mendax semper presumitur mendax.* Et sur ce principe on est bien fondé de rejeter ce qu'il dit de fâcheux contre les Papes & le Concile, quand il ne nomme point ses Auteurs, & des Auteurs sans reproche.

Au reste je doute fort qu'il soit du devoir d'un Traducteur de changer le texte de son Auteur, comme le fait Mr. Amelot de la Houssaie, & de le corriger autrement que par des remarques. Cela soit dit seulement en passant.



CHAPITRE IV.

Des autres motifs que l'on veut qu'ait eu Frà-Paolo dans la composition de son histoire.

LE Docteur Jurieu, que l'intérêt de sa secte a rendu un des grands admirateurs de Frà-Paolo, veut qu'il ait écrit son histoire, *pour prévenir les déguisemens dont il sçavoit bien, dit-il, que l'on revêtoit les actions du Concile de Trente.* Je vois bien que selon ce Docteur, Frà-Paolo étoit non seulement un homme excellent en toute sorte de sciences, & un grand homme d'Etat, mais encore un Prophète comme lui, *Petrus Jurieu Propheta*: qui prévoyoit que la malice des hommes devoit travailler à ensevelir dans les ténèbres la vérité des choses qui s'étoient passées dans ce Concile, & que comme il ne suffisoit pas pour le bien de l'Eglise & de l'Etat, que les décisions de ce Concile fussent entre les mains de tout le monde, mais qu'il falloit encore que l'on n'ignorât aucunes des particularitez de tout ce qui s'étoit passé pour parvenir à sa conclusion; il devoit mettre la main à la plume pour en conserver la mémoire à la posterité.

Refl. hist. sur
les Conciles.
pag. 111.

Certes on n'en a pas dit davantage des Evangelistes, qui n'auroient peut-être point écrit ce qu'ils avoient vû & oïi, ou ce qu'ils avoient appris de ceux qui l'avoient vû & oïi, s'ils n'avoient craint que des hommes infidèles & hérétiques, ne déguisassent les paroles & les actions de JESUS-CHRIST, & ne les

I. PARTIE. transformassent selon leurs passions ou leur science toute charnelle.

Frà-Paolo à donc peut-être aussi été un homme extraordinairement suscité de Dieu pour conserver la vérité de toutes les choses, qui se sont passées, dans la convocation & dans la célébration de ce Concile; mais sur tout pour les écrire d'une manière propre à rendre le Concile plus venerable aux fideles, & à leur inspirer une plus parfaite soumission pour tous les Dogmes qui y ont été décidés.

En effet, voilà ce que Frà-Paolo sage & bon Catholique a dû avoir en vûe, lorsque selon le Sieur Jurieu, il a voulu prévenir les desseins des personnes qui vouloient couvrir les actions des Papes & des Peres du Concile. Mais qui de tous ceux qui auront lû son hiltore le pourra croire? qui au contraire ne sera pas persuadé, que son dessein a été de rendre les Souverains Pontifes odieux, & les Peres du Concile ridicules; par conséquent de ruïner l'autorité du Concile, de mettre la confusion dans l'Eglise, & de rendre chaque particulier l'arbitre de sa foi, selon la méthode des Protestans? Il n'y a personne qui lise cette hiltore, qui ne s'en forme cette idée; & les Protestans la vanteroient moins, si elle étoit capable de faire concevoir du Concile & des Papes d'autres pensées que celles que l'on vient de dire. Quelle étoit donc la sagesse de Frà-Paolo, lorsqu'il a voulu rirer du tombeau, où le Sieur Jurieu prétend qu'on le vouloit ensevelir, tout ce qui concerne cette grande affaire.

Il est vrai que le Sieur Jurieu n'a pas tout-à-fait

deviné ce qu'il dit du dessein de Frà-Paolo, on peut I. PARTIE.
croire qu'il l'a pris dans ce qui est écrit au commen-
cement du septième Livre de son histoire, où Frà-
Paolo en explique le dessein & l'ordre, rend raison
pourquoi il l'a commencée en forme d'Annales, &
l'a finie en forme de Journal. Frà-Paolo dit dans cet
endroit, *que s'il a obmis quelques-unes des choses qui*
auroient bien mérité d'être rapportées, ç'a été faute d'une
information suffisante. Il ajoûte, *que le Lecteur le*
doit excuser, puisque s'il échape aux intéressez même
une bonne partie des choses dont ils voudroient conser-
ver la mémoire, à plus forte raison devoit-on perdre
beaucoup de particularitez d'une affaire, dont quantité
de gens très-habiles ont affecté de nous ôter la connois-
sance. Il y a pourtant cette difference entre ce que
dit Frà-Paolo, & ce que dit le Docteur Jurieu, que
le premier parle du passé, & l'autre de l'avenir. Mais
pour les acorder, on peut dire que ce que Frà-Paolo
sçavoit du passé, le faisoit craindre pour l'avenir.
Il faut examiner s'il y a quelque apparence à ce que
Frà-Paolo avance dans ce lieu.

Ital. p. 596.

An. p. 713.

Mod. p. 564.

Il dit très-clairement qu'il y a eu des gens qui se
sont mêlez de vouloir cacher une partie des particu-
laritez du Concile, & d'en faire perdre le souvenir; pour
donner ainsi à entendre, qu'il a écrit afin d'empê-
cher autant qu'il dépendoit de lui l'exécution d'un
dessein si dommageable au public. Et dans la suite
il fait connoître que ç'a été en faveur des Puissances
temporelles, qu'il a voulu sauver des tenebres de l'ou-
bli, ce qu'il raporte du Concile.

Quand on fait réflexion sur ces paroles de Frà-

I. PARTIE. Paolo, il est bien difficile de le croire. Comment a-t-il sçu que des personnes très-habiles ont tâché d'étouffer les particularitez du Concile ? N'auroit-il point mieux fait de dire des personnes très-puissantes ? Car il y a grande apparence que les gens habiles se seroient plus souciez d'en conserver la mémoire que de la faire perdre. D'ailleurs c'est encore plus par l'autorité & le crédit que l'on supprime les mémoires & les actes d'une affaire publique que par habileté. Comme c'est toujours à la Cour de Rome qu'il en veut, il n'y a pas lieu de douter, que cette accusation ne tombe sur elle ; & ainsi il falloit que cette Cour par le moyen de ses Emissaires & de son argent, tâchât de tirer du Trésor des Princes, & de tous les Etats qui avoient envoyé au Concile, des Familles de tous les Légats, des Prélats mêmes, & des Docteurs qui y avoient assisté, les Journaux qui en pouvoient être demeurez parmi leurs papiers.

Cette entreprise sans doute n'étoit pas petite, & il n'y avoit qu'une Cour aussi puissante que celle de Rome qui la pût former. Mais si elle l'a formée & si elle est entrée en exécution, comment est-ce que l'on n'en a rien sçu dans toute l'Europe, & qu'il n'y a eu que Frà-Paolo seul dont elle ait été connuë. D'ailleurs, s'il en a été bien informé, que n'en donnoit-il de bonnes preuves, afin de faire mieux comprendre l'obligation qu'on lui avoit, d'avoir conservé la mémoire d'un grand nombre de choses importantes, qu'il prétend nous apprendre dans son histoire malgré le dessein que l'on avoit de la faire perdre.

En

En effet, ce dessein ne se pouvant exécuter sans la participation de plusieurs personnes de différentes professions & de différens Païs ; il auroit été connu de tant de gens qu'il n'auroit été rien plus facile à Frà-Paolo, que d'en prouver la vérité par un grand nombre de témoignages sans reproche. Et on demeurera d'accord qu'il lui auroit été nécessaire de faire cette preuve, & de ne pas se contenter de dire la chose en termes généraux ; puisqu'elle est injurieuse à des personnes qu'il n'est pas permis de calomnier.

Mais s'il est vrai que l'on se soit éforcé d'anéantir le souvenir de ce qu'il y avoit de plus singulier dans ce grand événement, comment Frà-Paolo en a-t-il pu tant sçavoir, lui qui lors de la conclusion de ce Concile étoit encore si jeune qu'il n'étoit nullement capable des affaires du monde ? Car il est né en 1552. & n'avoit que dix ans lors de la Conclusion du Concile. Or on m'avouera que si l'on avoit travaillé à la suppression des actes du Concile, ç'auroit été une chose consommée, avant que Frà-Paolo eût été en état de l'empêcher ; puisqu'il n'a écrit que plus de cinquante ans après le Concile terminé.

Mais quand on y aura bien pensé, on sera persuadé qu'il n'a parlé ainsi, que pour faire valoir d'avantage ses soins & ses recherches ; pour relever le prix de son ouvrage, & le rendre plus recommandable aux curieux.

Le dessein dont il parle étoit la chose du monde la plus chimérique. Le Concile de Trenté étoit composé de tant de gens de diverses nations, d'intérêts & de vûes différentes. Tant de Princes y avoient leurs

I. PARTIE. Ministres. En un mot, toute l'Europe étoit tellement informée de tout ce qui s'y étoit passé, que pour exécuter une pareille entreprise, il auroit fallu pour ainsi dire faire boire de l'eau du fleuve d'oubli à tout le genre humain, & mettre le feu dans une infinité de Bibliothèques & d'Archives, où se conservoient les actes & les mémoires qui concernoient le Concile. D'ailleurs les personnes qui possédoient la plûpart de ces pièces, n'étoient point gens dévoüez à la Cour de Rome, & il étoit à craindre que les tentatives que l'on auroit faites pour les tirer de leurs mains, n'eussent servi qu'à les leur faire garder avec plus de soin, & peut-être même à les obliger de les rendre publiques. Ainsi ce dessein paroît non-seulement peu possible, mais encore délicat & dangereux pour ceux qui l'auroient formé.

Enfin, si on avoit voulu étouffer la mémoire de ce Concile, comment est ce que Frà-Paolo auroit pû en découvrir tant de particularitez cinquante ans après. Un Historien qui dit dans un endroit qu'il lui est déjà arrivé, & qu'il lui arrivera encore ci-après, de raconter en passant des particularitez qu'il sçait bien que plusieurs n'estimeront pas dignes d'être mises par écrit, comme il le confesse lui-même : mais que les ayant trouvées marquées dans les n.émoires de ceux qui assistoient au Concile il s'est figuré, qu'ils avoient eu quelque raison qui lui est inconnue, pour laquelle ils en ont jugé le recit nécessaire. Car quelque meilleur esprit que lui, dit-il, y pourra peut-être découvrir quelque mystere qu'il n'a pû pénétrer. Et que d'ailleurs ceux qui n'en feront pas cas, perdront peu de tems à les lire. Un Histo-

Ital. p. 647.

An. p. 774.

Mod. p. 612.

rien enfin , qui à recours aux redites & aux contes I. PARTIE.
 qui se trouvent dans Homere , & dans l'histoire du
 jeune Cyrus par Xenophon , pour excuser le détail
 qu'il fait des choses & les minuties qu'il raconte, peut-
 il dire avec quelque vrai-sémbance qu'on ait voulu
 cacher les particularitez de l'histoire qu'il écrit ?

Ital. p. 277.
 An. p. 325.
 Mod. p. 250.

Mais une preuve qu'on peut appeller démonstrative , pour faire voir que l'on n'a point eu le dessein d'ensevelir la mémoire des choses qui s'étoient passées à Trente ; c'est que Frà-Paolo dit lui-même qu'il a vu les Lettres des personnes les plus dévouées à la Cour de Rome , & qui étoient envoyées au Concile pour y observer tout ce qui s'y passeroit , & en donner avis à cette Cour. Comme de Visconti Evêque de Ventimille , qui fut depuis Cardinal , dont il rapporte qu'il a vu un recueil de Lettres écrites avec beaucoup de jugement & de délicatesse , & qu'il en a tiré une bonne partie des choses qu'il a dites dans les trois derniers Livres de son histoire. Or on m'avouëra que si la Cour de Rome avoit eu la pensée dont l'accusé Frà-Paolo , un recueil de Lettres de cette importance auroit été , ou supprimé , ou si bien gardé , qu'il ne seroit jamais tombé entre ses mains.

Ital. p. 529.
 An. p. 632.
 Mod. p. 498.

Il est vrai que personne au moins que je sçache ne s'étoit mis en peine de composer un corps d'histoire de cette grande affaire , & que ceux qui en avoient écrit , s'étoient contentez de faire entrer cet événement dans les histoires générales. Mais les gens véritablement sages seront convaincus que ces histoires nous en aprenoiënt autant que l'on avoit besoin d'en sçavoir , pour former de bons Chrétiens , mê-

PARTIE I. mes de bons Citoyens, & de grands hommes d'Etat. Car enfin avant l'histoire de Frà-Paolo, les Princes sçavoient comment ils en devoient user à l'égard de ce qui se pouvoit trouver dans la discipline & la réformation du Concile, de contraire à leur autorité. Mais nous allons encore examiner ce même sujet dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE V.

On examine un passage où Frà-Paolo rend raison, pour-quoi il y a de l'inégalité dans sa narration.

C E passage est au commencement du Livre septième ensuite de celui que nous venons de rapporter dans le Chapitre précédent. Le voici. *Véritablement il y a des choses dont il est bon de faire mystère, sur tout quand il y a de l'intérêt du Public. Mais lorsque ce sont des choses, qu'il est aussi préjudiciable aux uns d'ignorer, qu'il est utile aux autres de les cacher ; ce n'est pas merveilles si l'on prend des routes différentes pour arriver à des fins toutes contraires. Et c'est ici qu'a lieu cette Sentence, qu'il est bien plus juste de se garantir de perte que de chercher à gagner. Après cela il ne faut pas s'étonner s'il y a de l'inégalité dans ma narration.*

Tout ce discours de Frà-Paolo est fort obscur, mais il est peut-être un de ceux où Mr. Amelot de la Houssaie dit dans sa Préface, que les paroles de Frà-Paolo sont si confuses & si embrouillées, que l'on diroit qu'il auroit affecté de ne se pas faire entendre, & qu'il faut être plongeur pour aller jusqu'au

fonds. Pour bien entendre ce passage, il est donc nécessaire de le paraphraser un peu au long ; & on verra ensuite s'il y a beaucoup de raison dans le sens qui y est renfermé, au moins dans celui que nous y croions.

Véritablement il y a des choses grandes, dont il est bon de faire mystère, sur tout quand il y va de l'intérêt Public. Ces paroles n'ont pas besoin de commentaire, elles sont claires.

Mais lorsque ce sont des choses, qu'il est aussi préjudiciable aux uns d'ignorer, qu'il est avantageux aux autres de les cacher. Après avoir dans la première proposition regardé le public comme un seul corps, il le divise dans celle-ci en deux parties, dont les intérêts se trouvent opposés ; en sorte que l'une demande que ces choses soient tenues dans un mystérieux secret, & l'autre au contraire qu'elles soient rendues publiques. Et ces deux parties sont la Cour de Rome & les Princes temporels. Selon lui il est avantageux à la Cour de Rome que tous les manèges qui se font faits avant & pendant la célébration du Concile, soient tenus secrets ; & au contraire il seroit désavantageux aux Princes qu'ils ne fussent pas sçûs de tout le monde.

Ce n'est pas merveilles si l'on prend des routes différentes, pour arriver à des fins toutes contraires. C'est à dire, si moi (Frà-Paolo) qui travaille à mettre au jour les choses, lesquelles pour l'intérêt des Puissances temporelles, ne doivent être ignorées de personne, prend une route contraire à celle qu'ont tenu ceux, qui ont tâché de les cacher pour l'avantage des Papes & de la Cour de Rome.

Et c'est ici qu'a lieu cette Sentence, qu'il est bien plus juste de se garantir de perte, que de chercher à gagner. C'est à dire, qu'il y a plus de raison à servir les Souverains pour les garantir du dommage qu'ils pourroient souffrir, si les mystères du Concile étoient ignorez; que de servir les Papes & la Cour de Rome, pour leur procurer les avantages, qu'ils tireroient de cette ignorance.

Voilà ce me semble le sens qui est renfermé dans ce mystérieux discours; ou si ce n'est pas lui, j'attens que quelqu'un plus habile en développe le mystère. Mais s'il faut une si longue paraphrase pour le faire entendre, on m'avouera que Frà-Paolo a mal dit ce qu'il vouloit dire. Car un Historien quelqu'il soit, ne doit pas parler à la manière des Oracles.

Tob. 12. 7. Voions si dans le sens de ce discours, il y a autant de sagesse que l'on en devoit attendre de Frà-Paolo. *Veritablement il y a des choses, dont il est bon de faire mystère, sur tout quand le bien public le demande.* Ces paroles sont très-vraies, & l'Ecriture Sainte l'avoit dit avant Frà-Paolo. *Sacramentum Regis abscondere bonum est.* Il ne faut pas que les particuliers soient informez de tous les ressorts qui font mouvoir la machine de l'Etat.

Mais quand ce sont de ces choses qu'il est aussi nuisible aux uns d'ignorer, qu'il est utile aux autres de les cacher. Voici une exception à la maxime générale. Frà Paolo veut que quand le public se trouve partagé à l'égard de ces choses par des intérêts contraires, enforte que si le secret est utile aux uns, il est nuisible aux autres; il soit du devoir d'un homme sa-

ge & judicieux de bien peser toutes choses, & de dé- I. PARTIE.
fendre plutôt les uns de la perte, que de porter du
profit aux autres.

Mais Frà-Paolo devoit montrer qu'il étoit dans ce-
cas, & que les Papes prendroient sur les Princes tem-
porels des avantages, dont ces Princes ne pourroient
se défendre, si on ne rendoit public tout ce qu'il sça-
voit des prétendues menées des Papes, & de leurs
Partisans dans le Concile. Or c'est-ce qu'il n'a point
fait, & ce que personne ne sçauroit faire pour lui ;
puisque son histoire n'a rien appris d'important aux
Princes, qu'ils ne sçûssent auparavant, & que quand
les Princes auroient sçû tout ce qu'il prétend leur
avoir appris de nouveau, ils n'auroient pas tenu à l'é-
gard du Concile une autre conduite que celle qu'ils
ont tenuë. Chacun d'eux en a usé selon les maximes,
par lesquelles se gouverne son Etat, sans avoir besoin
des lumieres de cette histoire. De sorte que comme
je l'ai déjà dit, & les Papes & les Princes depuis cer-
te histoire sont les uns à l'égard des autres, ce qu'ils
étoient auparavant, ni plus forts, ni plus foibles.

*Ce n'est pas merveille si on prend des voies différen-
tes, pour arriver à des fins toutes contraires.* Il parle
ainsi afin de faire une opposition de sa conduite, à
celle de ces prétendus habiles gens, qui avoient af-
fecté d'ôter la connoissance du Concile. Mais qui
sont-ils ces gens, & qu'ont-ils fait pour obscurcir
toutes les circonstances du Concile de Trente, quel-
le voie ont-ils tenuë pour réussir dans leur dessein ;
de laquelle on puisse montrer l'opposition avec celle
que tient Frà-Paolo, afin de faire juger de l'une &

I. PARTIE. de l'autre? Or s'il ne peut nous montrer ces personnes, ni nous découvrir cette voie, parler ainsi, c'est enfanter des chimères pour les combattre, & pour se donner de la gloire. Ce qu'il n'avoit pû découvrir, étoit à son égard, comme s'il n'avoit point été en effet; puisque le néant, & ce que nous ignorons est une même chose pour nous.

Il fait tout ce discours pour rendre raison de l'inégalité de sa narration. Il dit qu'il n'a pas sçû assez de choses pour faire de toute son histoire un Journal suivi. Et d'où sçait il qu'il s'en soit assez passé pour remplir un Journal? On m'avouëra que c'est aller chercher bien loin des raisons pour faire approuver la forme de son ouvrage.

Tout ce discours est forgé pour encherir encore par dessus tout ce qu'il a dit au desavantage, des Papes, de la Cour de Rome, & des Pères du Concile; en donnant à entendre que s'il a découvert quelques traits de la politique des uns, & de la mauvaise complaisance des autres; on verroit bien d'autres choses, si des gens très-habiles n'avoient pris soin d'en ensevelir une partie dans les ténèbres, & sans doute la plus honteuse & la plus criante.

Et c'est ici qu'a lieu cette Sentence, qu'il est bien plus juste de se garantir de perte que de chercher à gagner. Cette Sentence qui est bonne en soi, ne sçauroit justement s'appliquer à son sujet; car elle ne peut être dite que d'un seul homme, par rapport à de différentes circonstances dans lesquelles il se trouve; & où voiant d'un côté du profit à faire, & de l'autre une perte à craindre sans pouvoir en même-tems faire

faire le profit & éviter la perte, pour se conduire sagement, il doit travailler à se garantir de la perte & non pas courir après le profit. Mais ici Frà-Paolo compare différentes personnes, & différents intérêts, il se compare avec les habiles gens, qui ont affecté de cacher une partie des intrigues du Concile, il compare les intérêts de la Cour de Rome avec ceux des Princes. Selon lui les gens qui vouloient servir la Cour de Rome devoient cacher ces intrigues, & lui au contraire qui vouloit servir les Princes, les devoit mettre au jour. Ils avoient des vûes différentes, ils vouloient ménager de différents intérêts. Ils devoient donc tenir de différentes routes. Et il n'y avoit pas plus de raison, ni de sagesse d'un côté que de l'autre. La Sentence n'est donc pas appliquée à son cas.

On dira peut-être que Frà-Paolo prétendoit qu'il étoit plus juste de servir les Princes que de servir Rome : mais outre qu'il est juste que chacun serve celui à qui il doit ses services, sans pourtant blesser la vérité, ni la Loi de Dieu ; si Frà-Paolo a voulu dire cela, il l'a mal dit. Après avoir allégué au commencement le bien public comme une juste raison de faire mystère de certaines choses, il passe aux intérêts de deux différens partis, qu'il oppose l'un à l'autre, & revient ensuite par la Sentence à un seul parti, où le gain se présente d'un côté & le dommage de l'autre. Ainsi ce discours n'est nullement suivi, & ne paroît pas digne d'un homme sage, ni d'un homme habile, comme l'étoit Frà-Paolo.

Au reste pour bien exprimer la Sentence, il falloit

E

dire qu'il y a plus de raison de tâcher d'éviter la perte que de chercher le profit, comme il est dans l'Italien, & que l'a traduit l'ancien Traducteur; & non pas qu'il est plus juste. Puisqu'il ne s'agit pas de justice, mais de raison & de prudence: mais ce n'est pas le seul endroit où le Traducteur moderne ne traduit pas si bien que l'ancien.

Voici le peu de sagesse qui se trouve dans la substance de ce discours. Il a voulu donner à entendre que s'il avoit dit beaucoup de choses au desavantage des Papes, des Legats, des Peres & des Docteurs du Concile, i' ne l'avoit dit que pour le service des Souverains, & que ce n'étoit rien en comparaison de ce que l'on auroit vû, si l'on n'avoit point caché la meilleure partie de la malignité, de la dissimulation & de l'ignorance de tous ceux qui avoient eu le plus de part au Concile. Or il n'y a que sa haine insensée contre Rome qui le fasse parler ainsi. Car s'il n'a pas sçû tout ce qui s'étoit fait par la Cour de Rome & par les Partisans; il n'a pû sçavoir si ce qu'il ne sçavoit pas étoit contraire ou favorable aux Souverains.

Tout ce discours ne tend donc qu'à rendre la Cour de Rome odieuse, & le Concile méprisable. Ainsi il ne faut pas s'étonner si l'ouvrage de Frà-Paolo a toujours été regardé par les personnes d'un jugement solide, non pas comme une histoire, mais comme une satire contre Rome & contre le Concile; puisque quelque chose qu'il puisse raconter à leur desavantage, il veut toujours qu'on en croie plus qu'il n'en dit, sans citer ni preuves, ni garands, ni de ce qu'il dit, ni de ce qu'il veut qu'on croie.

CHAPITRE VI.

On montre par les discussions que fait Frà-Paolo des décisions du Concile , qu'il n'a point témoigné de véritable sagesse dans l'exécution de son dessein.

Que Frà-Paolo pèche contre les bien-séances de son Etat.

FRÀ-PAOLO étoit Catholique, comme nous le supposons toujours, il étoit Religieux. En ces deux qualitez, il devoit avoir un souverain respect pour l'Eglise & pour les Conciles qui la représentent. Cependant le Concile de Trente n'a pas fait une démarche, il n'a rien décidé, ni ordonné qu'il ne rende ou ridicule, ou douteux, qu'il ne veuille même faire passer pour faux par ses discussions.

On me va dire qu'il ne parle qu'en Historien, qu'il rapporte simplement ce que les Luthériens & les autres Hérétiques en avoient dit, & qu'ainsi c'est sans raison que je le veux rendre coupable de ces insolentes critiques; c'est ainsi que le défendent ses Apologistes. Il est vrai que ce sont toujours les ennemis du Concile, qu'il fait parler dans ces critiques, mais il faudroit être bien grossier pour ne pas voir que c'est une adresse de l'Ecrivain, qui par ce tour veut faire rejeter sur les Hérétiques toute la haine de ce qu'il dit pour décrier le Concile.

Afin de ne pouvoir douter de ce que je dis, il faut toujours se souvenir que Frà-Paolo n'est né qu'après

L. PARTIE. le commencement du Concile , & qu'il n'avoit au plus que dix ans lors de sa clôture ; qu'il n'a composé son histoire , que plus de cinquante ans après la conclusion , puisqu'elle ne parût que vers l'an 1615, qu'il ne l'entreprit qu'à l'occasion de l'affaire du Pape Paul V. avec la République qui arriva en 1605. & que le Concile finit en 1563. On ne croira point que toutes les longues discussions qu'il fait des Decrets & des Canons du Concile , & des sentimens particuliers des Théologiens , se fussent si distinctement conservées jusqu'à lui dans la tradition vivante des hommes , ni qu'il les ait pû apprendre de cette tradition de la manière qu'il les rapporte. C'est donc une nécessité , ou qu'il les ait prises dans les mémoires & dans les Historiens du tems , ou qu'il demeure pour constant qu'il en est l'Auteur ; il n'y a point de milieu entre l'un & l'autre.

Or une preuve incontestable qu'il ne les a point tirées d'ailleurs que de sa tête , c'est que ni lui , ni ses Apologistes pour lui , ne citent ni mémoires , ni autres pièces , où se soient trouvées ces critiques ; ce que lui ou eux n'auroient pas manqué de faire , s'ils l'avoient pû pour décharger absolument Frà-Paolo de l'iniquité de ces critiques : puisqu'un vrai Catholique ne devoit rien craindre davantage , que d'être regardé comme l'Auteur de ces réflexions , qui feroient justement douter de la sincérité de sa foi , & de son attachement à l'Eglise.

Enfin qui considérera bien ces critiques , ne doutera point qu'elles ne soient toutes de la même main. Elles sont du même stile , elles portent toutes le mê-

me caractère ; c'est par tout la même présomption , I. PARTIE.
 & le même mépris pour le Concile , les mêmes idées ,
 les mêmes principes ; ce qui prouve invinciblement
 qu'elles partent toutes du même génie , c'est à dire ,
 qu'elles sont toutes de la façon de Frà-Paolo.

Je sçai bien que l'on prétend qu'il a sçu une grande partie de ces choses de Camille Olive & de du Ferrier , l'un Secrétaire du Cardinal de Mantouë , Légat , & l'autre Ambassadeur de France au Concile. Mais outre que ni l'un , ni l'autre n'ont été au Concile , que lors de sa dernière tenuë sous Pie IV. que par conséquent ils n'ont pû sçavoir par eux-mêmes ce qui s'étoit dit à Trente , lors de sa célébration sous Paul III. & Jules III. du Ferrier n'étoit pas même présent lorsqu'il finit , s'étant retiré après la protestation qu'il y fit pour les intérêts de la France. Ainsi Frà-Paolo n'a pas pû apprendre d'eux comme témoins , ce qu'il dit sur toutes les définitions du Concile.

Si on me dit que ces deux hommes pouvoient sçavoir ces choses sans avoir été au Concile pendant ses deux premières Assemblées , parce que c'étoit les discours que tenoient les Protestans par tout : Je répondrai que ces sortes de critiques ne sont pas choses qui se publient simplement par les uns de vive voix , & que les autres mettent dans leur mémoire. Les Protestans les auront publiées par écrit , & les autres auront conservé ces écrits , & Monsieur Amelot de la Houssaie qui a fouillé par tout , auroit pû faire voir ces critiques dans les écrits de ces deux hommes , s'il les y avoit trouvées. De sor-

I. PARTIE. te que si on ne les y montre pas pour la défense de Frà - Paolo , on doit conclure qu'elles sont de lui.

Mais si Frà-Paolo peut être justement accusé d'avoir fabriqué toutes ces critiques, c'est manquer des moindres lumières de la sagesse de le qualifier d'homme sage. Je veux que ce soit un Payen ou un Turc qui en juge , que l'on expose à un Turc , ou à un Payen quelle étoit la Religion de Frà-Paolo , les sentimens de respect & de soumission qu'inspire cette Religion , pour l'Eglise & pour les Conciles généraux , qui parlent par le S. Esprit , qu'on lui fasse lire ensuite l'Histoire de Frà Paolo , & qu'on lui demande si Frà-Paolo a écrit avec sagesse ? Ce Payen , ou ce Turc répondra sans hésiter que Frà-Paolo , ou n'étoit pas Catholique , ou n'étoit pas sage ; puisqu'il ne pouvoit écrire d'une manière plus injurieuse contre le Concile. Puis donc que nous le supposons toujours ici pour bon Catholique , il faut qu'il demeure pour constant qu'il n'étoit pas sage.

M^r Amelot de la Houssaie prétend avoir suffisamment répondu à cette accusation , qui avoit déjà été formée contre lui par Scipion Henry & par le Cardinal Palavicin , en disant que ceux qui l'accusent d'être l'Auteur de ces critiques , parlent sans preuve ; quoique la chose selon lui fût bien assez de conséquence pour en alléguer quelques unes. *Ainsi , ajoute-t'il , je n'ai rien à répondre là-dessus , puisque leur accusation n'est appuyée d'aucune autorité.*

Mais comment se peut-il faire qu'un homme d'aussi grand sens que ce défenseur de Frà-Paolo , un hom-

me si versé dans les affaires, se soit imaginé couvrir la réputation de son Auteur par une défense si foible : Pour en connoître la foiblesse , il n'y a qu'à bien discerner celui qui dans cette affaire est en effet l'accusateur , & celui qui est l'accusé , celui qui affirme & celui qui nie. Puisque c'est une des règles les plus constantes , & une des plus connues de la jurisprudence , que l'accusé n'a rien à prouver pour sa défense , que c'est à celui qui l'accuse de faire toute la preuve , & que si la preuve n'est pas telle que la Loi le demande pour former une conviction entière , l'accusé demeure déchargé du crime , ou qu'au moins on ne le condamne pas. C'est la même chose de celui qui affirme & de celui qui nie ; le premier est chargé de prouver tout ce qu'il dit , le dernier n'a rien à faire.

Il n'y a donc qu'à voir dans notre cas qui est celui qui affirme & celui qui nie , qui est l'accusateur & l'accusé ? C'est Frà-Paolo qui a écrit l'Histoire du Concile ; c'est lui qui parle du Pape & des Peres du Concile , qui les accuse de malice , de corruption , d'ignorance , de prévarication , de mauvaise complaisance , de dissimulation. C'est lui qui affirme que l'on a dit du Concile des choses qui renferment toutes ces accusations. Scipion Henry & le Cardinal parlent pour la défense des Papes & du Concile , ils nient que ces choses aient été dites des Papes , ou du Concile. Que M^r. Amelot de la Houssaie réponde à qui c'est à prouver ? Sans doute , c'est ou à Frà-Paolo , ou à ceux qui entreprennent de le défendre , & il suffit à Scipion Henry , au Cardinal & aux autres , qui prétendent que

1^{re} PARTIE. Frà-Paolo étoit un calomniateur, de nier ce qu'il a dit, & dont il ne fournit point de preuves authentiques, & il est de l'ordre qu'il passe constamment pour tel dans l'esprit de toutes les personnes judicieuses, pendant que l'on ne fournira point pour lui les preuves qui seroient nécessaires pour le justifier.

On voudra peut-être retorquer contre moi pour la défense de Frà-Paolo l'argument que je fais contre lui, & dire que c'est moi qui l'accuse d'être un calomniateur, & par conséquent que c'est à moi à en faire la preuve. Mais je réponds qu'un calomniateur est convaincu, dès-là que le libelle diffamatoire se trouve entre ses mains, sans qu'il puisse montrer de qui il le tient, ni qui on est l'Auteur.

Mais on veut bien que ces critiques injurieuses aux Peres du Concile, fussent en effet l'ouvrage des hérétiques, & que Frà-Paolo en fût assuré autant qu'on le peut raisonnablement demander d'un Historien; je ne croi pas qu'aucun Savant osé soutenir qu'il soit des règles de l'histoire de rapporter des discussions Théologiques si longues, & que si peu de gens sont capables d'entendre. Si la nécessité de l'histoire demandoit que Frà-Paolo en parlât, il devoit en négliger le détail, & n'en parler qu'en général. Mais cela n'auroit satisfait, ni sa malignité, ni sa vanité.

Mais enfin, s'il croioit devoir entrer dans ce détail, voici ce que le devoir d'un Historien sage demandoit de Frà-Paolo. Après avoir fait ces longs narrez, il étoit obligé de dire qu'il ne rapportoit ces choses que pour la nécessité de l'histoire; & que l'on devoit faire réflexion que si les Protestans traitoient de

de cette maniere les définitions du Concile , on ne pouvoit pas attendre autre chose de gens que le Concile avoit condamnez ; qu'ils auroient été les premiers Hérétiques qui n'auroient pas maltraité les Conciles qui avoient prononcé Anathème contr'eux ; & que bien loin que de pareilles invectives dûssent affoiblir la foi du Concile , on devoit au contraire en être plus assuré de sa vérité : puisqu'il n'y avoit en effet que la vérité capable de leur rendre le Concile si odieux. Que ces critiques faisoient bien connoître que les Souverains Pontifes & les plus intelligens des Catholiques avoient sainement jugé de la conduite des Protestans & de leur empressement apparent pour un Concile , lorsqu'ils avoient dit que les Protestans ne le demandoient que pour tromper les simples , pour leur faire croire qu'ils reconnoissoient encore l'autorité de l'Eglise , & afin qu'on ne les blâmât pas s'ils se réformoient eux-mêmes , puisqu'on leur refusoit un Concile qui étoit la voie légitime d'assoupir les différens. Car si après que le Concile avoit décidé , ils se mocquoient de ses décisions, c'étoit une preuve que leurs intentions n'étoient pas sinceres dans la demande du Concile.

Frà-Paolo devoit , dis-je , accompagner ces fâcheux recits de quelques réflexions semblables ; car enfin s'il est du devoir d'un historien de tout dire , il doit aussi toujours instruire du jugement que l'on doit faire de tout ce qu'il dit d'important. Et certainement s'il y eût jamais chose qui demandât quelque réflexion de Frà-Paolo c'étoit ces critiques. Il ne se passe rien dans le monde de plus grand , ni

I. PARTIE. de plus auguste que les Conciles généraux. Dieu compare les Juges assis pour juger à une Assemblée de Dicux : *Deus stetit in Synagoga Deorum*, quoique ces Juges ne décident que des choses qui passent. Or quel degré de supériorité n'ont point les Peres d'un Concile général, & par leur nombre & par leur dignité, par l'excellence & l'importance des matieres dont ils traitent, par la société qu'ils ont avec le S. Esprit, avec lequel ils prononcent, *Visum est spiritui Sancto & nobis*. Quelle sur-éminence, dis-je, n'a point un Concile au dessus de la plus illustre compagnie de Juges qui puisse jamais être ? Et des gens sans aveu, sans million, sans caractere osent déchirer les décisions de ce Concile. Qu'est-ce qu'un Historien Catholique n'est point obligé de dire pour faire sentir toute l'énormité de cette audace ?

Mais bien loin que Frà-Paolo ait dit un seul mot qui tende à blâmer une pareille témérité, son style & ses expressions en renferment toujours une tacite approbation : de telle sorte que personne ne sçauroit lire ces critiques, qu'il ne juge d'abord qu'elles étoient du goût de l'Historien, & qu'elles peuvent bien être son ouvrage.

Ital. p. 551.
An. p. 658.
Mod. p. 520.

Il ne craint pas de dire que les Peres du Concile ont parlé pour n'être pas entendus, qu'ils ont jugé de matieres qu'ils ne sçavoient pas, qu'ils ont beaucoup travaillé pour ne rien faire que de ridicule. *Les montagnes enfanteront, & il en naîtra une ridicule souris*, car il se sert de ces paroles proverbiales en deux endroits de son histoire. Il dit à la fin que *ce Concile avoit bien plus d'autorité que celui des Apôtres*, puis-

qu'il avoit bien pû faire des Decrets comme bon lui avoit semblé sans y appeller le S. Esprit : on y trouve une infinité de traits semblables.

I. PARTIE.

Ital. p. 841.

An. p. 1007.

Mod. p. 795.

Il est vrai qu'il fait toujours lancer par quelqu'autre ces traits piquans ; mais quand toutes ces choses auroient été dites, il auroit fallu qu'il eût été présent non-seulement au Concile, mais dans tous les lieux de l'Europe où on parloit du Concile, pour ramasser ce qu'on en disoit. Par exemple, c'est aux François qu'il fait dire ces dernierés paroles. Après avoir rapporté quelque chose de ce que la Cour de France & le Parlement disoient du Concile, il ajoute que ce n'étoit rien en comparaison de ce que les Evêques, les Théologiens & d'autres en disoient avec une liberté Françoisé. *Ils racontoient d'un air moqueur les dissensions des Peres, & les brigues qui s'étoient faites pour éluder la réformation. Les domestiques du Cardinal de Lorraine encherissoient encore sur tous les autres, & ce fut une espece de proverbe en France, que ce Concile avoit bien plus d'autorité que celui des Apôtres, puisqu'il avoit pû faire des Decrets comme bon lui avoit semblé, sans y appeller le S. Esprit.* Ne diriez vous pas que Frà-Paolo étoit à Paris, lorsque le Concile y fût vû la premiere fois, qu'il sçût par lui-même tout ce qui s'en disoit à la Cour & dans toute la Ville, qu'il entendit de ses oreilles ces paroles que je viens de rapporter, & de tant de bouches, qu'il crût que c'étoit un proverbe.

Ital. p. 841.

An. p. 1007.

Mod. p. 795.

Mais puisqu'il n'a pû être lui-même témoin de ces discours, & qu'il n'a pas dit le moindre petit mot pour en faire comprendre la témérité, il doit demeurer

I. PARTIE. rer pour constant qu'il les a inventez , à moins que l'on ne montre à sa décharge les pièces d'où il les a tirez. Cela seroit bien facile à Mr. Amelot de la Houssaie , si cela étoit possible , lui qui a une si grande connoissance des mémoires les plus secrets & les plus curieux.

Si Frà-Paolo a manqué de sagesse dans la manière dont il a traité le Concile , il montre encore qu'il en manquoit par le peu d'égards qu'il avoit pour les bien-séances , dont pourtant tout homme sage se fait toujours une indispensable loi. *Il courtut* , dit-il , *à Tiente un certain écrit qui prouvoit l'impossibilité de finir bien-tôt le Concile.* Après avoir rapporté les causes qui produiroient cette impossibilité. Il dit que cet écrit portoit , *qu'à la fin il en seroit du Concile comme de l'homme , qui prend du mal vénérien avec plaisir & chatouillement , mais qui faute d'y remédier d'abord , se laisse gâter & miner le corps.* Il ne s'agit point du sens de la comparaison , mais des paroles en elles-mêmes. De bonne foi , quand elles seroient de l'Auteur de ce prétendu écrit , étoit-il de la gravité de Frà-Paolo de les rapporter ? Un vieux Religieux qui fait l'histoire d'un Concile , devoit-il écrire ces choses , que la pudeur ne sçauroit lire sans peine. Les loix de l'histoire obligent-elles à rapporter les discours dissolus des Crochèteurs & des Harangeres ?

Ital. p. 571.
An. p. 683.
Mod. p. 540.

Sur la déclaration que fit le Concile , qu'il ne prétendoit nullement changer la manière de traiter des Conciles généraux , ni alterer les anciens Decrets par la clause : *Proponentibus Legatis* ; il rapporte que les sages dirent que le Médecin venoit après la mort ; mais

que d'autres disoient en raillant que c'étoit faire comme la femme qui consolait le bon homme de ce qu'elle couchoit avec ses voisins, en disant qu'elle n'avoit point dessein de lui faire tort. Quelles comparaisons bon Dieu pour un homme comme Frà-Paolo ? car ces railleurs c'est lui. Il falloit que Frà-Paolo eût le cœur bien gâté, ou qu'il entendit bien mal les bien-séances, pour ne pas s'apercevoir combien elles sont choquées par de telles comparaisons ; & on nous prône la sagesse de Frà-Paolo.

Ital. p. 812.
An. p. 969.
Mod. p. 765.

Dans l'endroit où il rapporte que le Parlement de Paris trouvoit beaucoup de choses à redire dans les Chapitres de la réformation de la vingt-cinquième Session, il dit *qu'il trouva étrange que le Concile eût défendu le duel, sous de grosses peines, même contre les Princes qui le permettoient ; & ajoute ensuite, d'autant que le duel peut être justement permis en certains cas, ainsi que le bordel public l'est à Rome : parce qu'il y va de l'utilité publique de permettre de certains maux pour en éviter de plus grands.* Je doute qu'aucun des membres de cet auguste corps ait jamais dit que le duel puisse être permis en certains cas, & encore moins qu'ils aient comparé la nécessité de ce mal à celle des lieux de débauche pour éviter de plus grands maux ; vû que dès long-tems avant le Concile il détestoit ces voies particulieres de se venger, & que Charles IX. en fit incontinent après une défense expresse par son Ordonnance de Moulins de 1566. afin de se conformer à l'esprit du Concile.

Ital. p. 839.
An. p. 1005.
Mod. p. 793.

Mais la comparaison qu'il fait ne devoit point couler de sa plume, qui ne pouvoit être trop modeste ni

L PARTIE. trop chaste. Il est vrai que les termes de Frà-Paolo ne sont pas si choquans que ceux du Traducteur : *Il permettere il meretricio* ; & que Frà-Paolo même ni parle pas de Rome. Ce mot est de M^r. Amelot de la Houssaie, qui se fait un plaisir de le faire parler en François d'une manière plus facheuse qu'il ne fait en Italien, quand il s'agit des Papes, de Rome & des Peres du Concile : j'en donnerai encore des preuves ci-après. J'avouë que l'ancien Traducteur a ajoûté le même mot dans sa version, mais M^r. Amelot de la Houssaie ne le devoit pas imiter. Ce Traducteur étoit Huguenot, & lui il est Catholique.

CHAPITRE VII.

Que Frà-Paolo en ruinant dans son histoire l'obéissance qui est dûë à l'Eglise, ruine aussi celle qui est dûë aux Souverains ; il fait de même dans ses autres écrits.

Que son histoire n'a point été imprimée dans les Païs qui dépendent de la Seigneurie de Venise.

L'EXPERIENCE ne justifie que trop que depuis que les hommes ont violé l'autorité de l'Eglise, il n'y en a plus d'inviolable pour eux. C'est-ce que les Papes faisoient remonter par leurs Légats aux Princes & aux Magistrats dans les Diètes d'Allemagne ; & ces Princes & ces Magistrats ne furent pas long-tems sans l'éprouver par la révolte des Anabaptistes, & par la guerre des Païsans. Luther même

me qui à ces occasions fit de si belles leçons de l'obéissance, autorisa dans la suite la révolte des Sujets contre leurs Souverains par des écrits publics.

I. PARTIE.

Sleidan lib.

7. & 8.

Histo. des

variât. tom.

1. p. 186.

Mais toutes les choses qui s'étoient passées depuis ces premiers tems jusqu'à celui auquel Frà-Paolo écrivoit son histoire, ne lui laissoient aucun lieu de douter que ceux qui avoient secoué le joug de la Puissance Ecclésiastique, n'obéissent plus à l'autre que tant & si peu qu'il leur plaisoit. En effet, depuis que l'on s'est érigé soi-même en Juge Souverain de l'Ecriture, on est le maître d'expliquer en quel sens on veut ces paroles de l'Apôtre, *Il vaut mieux obeir à Dieu qu'aux hommes* ; & par conséquent de résister aux Puissances quand on veut. Si on ne m'en croit pas, on en doit croire l'expérience, & une infinité de Livres que les Hérétiques ont composez, & qu'ils composent encore tous les jours pour prouver que les deux puissances, la spirituelle & la temporelle sont entre les mains du Peuple, qu'il a le droit de faire les Pasteurs, les Magistrats, les Rois mêmes, & de les défaire.

A&A. 5. 29.

Il est vrai que les Protestans dans les premiers tems relevoient beaucoup la puissance des Princes. Ils ont mis les Rois au dessus des Pasteurs, ils les ont fait les Chefs de l'Eglise & les Maîtres des choses spirituelles. Un Ministre saluant autrefois un Intendant de Province, appelloit les Rois des *vice-Dieux*, titre dont les Chrétiens ne s'étoient point encore avisez. Mais ils n'ont élevé les Rois si haut, qu'afin de ruiner les deux puissances, l'une après l'autre, & qu'après avoir détruit l'Eglise par la puissance des Rois, ils fussent

les maîtres de détruire celle des Rois. Car s'ils appellent les Rois des *vice-Dieux*, ils font eux-mêmes les Dieux, devant qui ils font comparoître ces *vice-Dieux* quand il leur plaît, pour rendre compte de leur conduite, pour être jugez & condamnés à la mort comme des particuliers. Tout le monde a vû les tristes exemples de ce que je dis, sans qu'il soit besoin de les rapporter.

Voilà ce que Frà-Paolo ne pouvoit pas ignorer, quand de son tems il n'auroit point encore sçû par l'expérience toutes les fâcheuses suites de la déobéissance à l'Eglise, que nous en avons vûes depuis lui. Il en sçavoit assez pour être assuré que l'on ne ne sçauroit attaquer une de ces puissances sans affoiblir les fondemens de l'autre. D'ailleurs un homme d'un si grand sens devoit voir cette conséquence dans ses principes. La puissance des Souverains n'est pas établie dans l'Ecriture en termes plus formels que celle de l'Eglise; il ne paroît pas plus nécessaire d'obéir aux Souverains pour maintenir la paix de la société que d'obéir à l'Eglise pour maintenir l'unité de la foi. Il devoit donc juger que quand les Peuples auroient franchi la soumission qu'ils doivent à l'Eglise, celle qu'ils doivent au Magistrat politique ne leur coûteroit plus rien. De sorte qu'un homme comme lui que Mr. Amelot de la Houssaie nous représente comme un si grand homme d'Etat, devoit par la seule considération des règles de la politique, écrire son histoire d'une manière propre à soutenir l'autorité du Concile & de l'Eglise. S'il ne se soucioit pas de la Religion Catholique, comme il y a paru, au moins

en

en écrivant de cette manière, & retenant les hommes dans la soumission à l'Eglise, il affermissoit la puissance des Souverains; au lieu qu'en écrivant comme il a écrit, il a fait du mal sans espérance d'aucun bien, s'il n'appelle un bien, établir le libertinage & l'impiété.

Il est vrai que son Apologiste moderne veut que Frà-Paolo ait rendu de grands services aux Souverains par les solides instructions qu'il leur donne (à ce qu'il prétend) dans son histoire, pour se gouverner avec la plus fine & la plus ambitieuse Cour du monde, & par les leçons d'obéissance qu'il fait à leurs Sujets. *Pour cela, dit-il, Frà-Paolo mériterait bien que l'on prît un peu plus de soin de sa mémoire.*

Cet Apologiste abuse bien de notre crédulité, lorsqu'il parle si avantageusement de l'obligation que les Souverains ont à Frà-Paolo. On ne trouvera pas dans son histoire un seul mot qui porte à l'obéissance que les Sujets doivent aux Souverains, & on y en trouvera mille qui portent à la désobéissance; on en rapportera des exemples ci-après, lorsque l'on parlera du jugement de Frà-Paolo.

Dans les ouvrages qu'il a faits pour la défense des Venitiens, il ne nous apprend rien que l'on ne sût bien avant lui. Il ne s'y sert que de ce que nos Auteurs François ont écrit à ce sujet, & il n'apporte que des exemples de nos Rois, qui ont généreusement défendu leur puissance contre les entreprises de cette Cour, sans blesser ni la Religion, ni l'obéissance filiale, qu'ils devoient au S. Siège. Ainsi c'est sans aucun fondement que M^r. Amelot de la Houssaie van-

I. PARTIE. te les obligations que les Princes ont à Frà-Paolo.

D'ailleurs dans l'histoire du Concile, ne s'agissant en aucune façon des questions qui sont à démêler entre la Cour de Rome & les Princes, mais seulement de raffermir les vérités de la Foi contre les Hérétiques qui les ébranloient par tout, & de réformer l'Eglise au gré de tous les Ordres qui la composent, non des Hérétiques qui en demandoient moins la réformation que la destruction, Frà-Paolo n'a pas eu occasion d'y donner les leçons que prétend M^r. Amelot de la Houssaie. On étoit avant cette histoire aussi sçavant dans les vraies maximes de la politique pour le gouvernement des Etats, qu'on l'a été depuis, & quoique la République de Venise se soit servie de lui en partie, (car d'autres que Frà-Paolo lui prêtèrent leur secours comme je l'ai marqué ci-dessus) pour dresser les mémoires nécessaires à sa défense contre le Pape; il ne faut pas croire qu'il y pose les fondemens les plus solides de la puissance souveraine : au contraire il ouvre la voie à la renverser absolument par les principes généraux dont il se sert sans aucune exception, pour montrer que nous pouvons en sûreté de conscience refuser d'obéir à toutes les Sentences nulles, & même résister en cas qu'on veuille nous forcer d'obéir.

Frà-Paolo ne devoit point avancer cette proposition générale sans y ajouter les modifications nécessaires, pour empêcher l'abus que l'on en pourroit faire. Lorsqu'il tâchoit par ses écrits de maintenir les Peuples dans l'obéissance qu'ils devoient à la Seigneurie, il devoit parler avec tant de sagesse & de

discrétion des Sentences des Tribunaux ecclésiastiques. I. PARTIE.
ques , qu'il avoit seules en vûë , que l'on ne pût tirer de ses paroles aucune mauvaise conséquence dans d'autre cas.

Pour en parler exactement , il auroit dû remarquer , que quoiqu'il soit vrai qu'une *Sentence nulle par erreur de droit* , ou autrement , *n'oblige le condamné , ni envers Dieu , ni envers les hommes*. Examen de la Censure p. 182, & suiv. Cependant le bon ordre & la crainte du scandale , demandent quelquefois que l'on se soumette aux peines & aux censures qu'elle porte. On ne peut même refuser d'y déférer , que lorsque la nullité de la Sentence est visible , publique & notoire , sans cela on scandaliseroit les simples qui n'en seroient pas instruits ; & c'est pourquoi les Canonistes obligent dans ces cas ceux qui sont frapés de ces censures , de publier les raisons qui prouvent la nullité de la Sentence qui a été renduë contr'eux.

Mais quoique l'on reconnoisse avec Frà-Paolo , qu'une *Sentence inique & nulle voire du Pape même , soit un abus de la puissance , & une violence* à laquelle on n'est pas toujours obligé de se soumettre ; cependant on n'a garde d'en conclure comme lui , qu'il est *licite & nécessaire à qui n'a Prince souverain qui le défende , de s'opposer à toute force que Dieu lui a donnée , châtiant les exécuteurs*. Examen de la Censure p. 230.

Une telle doctrine renverse le bon ordre , ouvre la porte aux scandales & aux séditions , & n'est pas moins préjudiciable au repos de l'Etat , qu'au bien de l'Eglise ; puisqu'elle donne aux particuliers

un droit , qui n'appartient qu'aux Princes & aux Magistrats dépositaires de l'autorité publique.

Le bon ordre veut qu'on recoure dans ces cas , à l'autorité des Juges supérieurs , protecteurs de l'innocence ; ou s'il ne s'en trouve point auxquels on puisse s'adresser , il ne nous reste alors d'autre parti que la patience ; car il n'est jamais permis aux particuliers d'employer la violence , pour se faire rendre justice.

Quoique Frà-Paolo ne parle dans l'endroit qu'on vient de citer , que d'une Sentence du Tribunal ecclésiastique , l'application s'en peut faire naturellement à toute autre. On laisse à penser aux politiques si cette doctrine est propre à conserver les sujets dans la subordination , & l'obéissance qu'ils doivent à ceux qui les gouvernent. Il n'est donc pas vrai que les Souverains soient aussi redevables à Frà Paolo que l'on se l'imagine.

Mais enfin , quelque estime que la République ait eûe pour Frà-Paolo , elle a montré qu'elle sentoit bien tout le venin , qui est dans son histoire ; puisqu'elle n'en a jamais voulu permettre l'édition dans l'étendue de sa domination. Elle sçait trop de quelle conséquence il est , de ne pas faire brèche au respect qui est dû au Saint Siège & à l'Eglise. C'est ce que l'on voit avec admiration dans la manière , dont elle a défendu sa liberté contre Paul V. & elle auroit oublié sa sagesse , si par quelque acte public , elle avoit donné son approbation à un pareil Ouvrage. Tous les Etats Catholiques bien policez en ont usé de même.

Et si en 1665. on vît paroître à Paris la version que Dio. I. PARTIE.
dani avoit faite de cette Histoire, on peut dire qu'elle
y fût plutôt tolérée que permise, puisqu'elle ne se
trouve point revêtue de permission en forme, ni
d'aucune approbation : & même personne n'ignore
que le débit de celle de M^r. Amelot de la Houssaie
y a été défendu.

Le sage dit que le *juste médite l'obéissance* ; c'est-à-dire, que connoissant la beauté & la nécessité de l'obéissance, il cherche en toutes choses les raisons qui l'y peuvent affermir. Frà-Paolo en composant son histoire, ne pouvoit pas manquer de sentir qu'elle ébranloit l'autorité du Concile, ainsi après l'avoir composée comme il a fait, il auroit été de sa sagesse de la finir par un excellent Epilogue sur l'obéissance due aux Conciles généraux, & de faire voir que s'il n'y en a jamais eu de plus agité par différens mouvemens, de plus traversé par différens intérêts, il n'y en a point eu par conséquent de plus visiblement conduit par le S. Esprit. Puisque la raison humaine ne sçauroit comprendre que malgré tant de desseins & de vûes si contraires, ce Concile ait pû s'assembler, & conserver par ses définitions la Foi ancienne de l'Eglise sans l'opération du même esprit, qui a tiré la lumière des ténèbres, & fait naître le bel ordre du monde de la confusion des élemens.

Voilà ce que la sagesse exigeoit de Frà-Paolo, afin de maintenir la paix & l'union parmi toutes les Nations qui avoient déjà reçu sans aucune contradiction les décisions qui touchent la Foi, & qui sont les seu-

*Mens just
meditatur obe-
dientiam.
Prov. 15. 28.*

I. PARTIE. les essentielles. Mais bien éloigné de montrer cet esprit d'ordre , & d'apporter les correctifs , dont je viens de parler , afin de prévenir les maux qu'il devoit craindre de la publication de son histoire , il en a vû une partie sans en être touché , & sans s'aviser d'y chercher aucun remède.

Marc Antoine de Dominis fit imprimer son livre dans un Païs hérétique avec le titre scandaleux , d'*histoire dans laquelle on découvre les artifices de la Cour de Rome , pour empêcher que l'on établisse la vérité des Dogmes , & que l'on traitât de la réforme de la Papauté & de l'Eglise*. Il le dédia à un Roi hérétique. Alors Frà Paolo devoit reconnoître tout le poison qui étoit dans son histoire , puisqu'elle étoit susceptible de ce titre , & digne d'être agréablement reçûe des ennemis de l'Eglise. Et si dans la chaleur de la composition , il ne s'étoit pas apperçû de toute sa malignité , l'usage qu'en faisoit de Dominis lui devoit ouvrir les yeux. De sorte que s'il eût eu quelque sagesse & quelque amour pour l'Eglise , il devoit travailler à supprimer son livre , s'il eût été possible. Mais comme il ne l'étoit pas , il devoit au moins le désavouer , & faire tous les efforts pour se décharger de la haine d'un ouvrage si funeste à la Religion , dont il faisoit profession. Car si cette histoire n'a pas donné lieu à de nouvelles erreurs , & à de nouveaux schismes , elle entretient l'esprit de libertinage & de révolte , elle affermit dans le schisme ceux qui ont le malheur d'y être nez.

Mais au lieu de réparer par une conduite sage autant qu'il étoit en lui , le mal qu'il avoit causé im-

prudemment, il fit faire lui-même, au rapport de son L. PARTIE
 Apologifte, deux éditions de son livre à Genève, qu'il
 revit & corrigea, se contentant d'en retrancher l'Épî-
 tre dédicatoire au Roi de la grande Bretagne, ce
 qu'il y avoit d'injurieux à l'Eglise & à la Cour de Ro-
 me dans l'Épître, *sans qu'il lui prit envie*, (ajoute
 Mr. Amelot de la Houssaie) *d'en ôter ce qui paroissoit*
plus favorable aux Huguenots & aux Protestans, qu'aux
Catholiques, & qui pouvoit faire douter qu'il l'étoit.
 Je ne sçai si Mr. Amelot de la Houssaie a bien pensé
 à ce qu'il disoit en parlant ainsi; car ces paroles pa-
 roîtront à toutes les personnes judicieuses, moins une
 justification de Frà-Paolo qu'un aveu de sa faute.

D'ailleurs dans son examen de la censure de Paul V.
 il avoit allégué les Decrets du Concile de Trente, &
 l'y avoit traité de S. Concile. Lui & les autres Théo-
 logiens qui avoient composé le Traité de l'interdit,
 l'avoient loumis à *notre Mere Sainte Eglise qui ne peut*
errer. Après cela il ne devoit rien faire qui pût dimi-
 nuer l'opinion que l'on pouvoit avoir de la sincérité
 de ses paroles, & puisque son histoire la pouvoit ren-
 dre suspecte avec justice; il devoit faire tout ce qui
 dépendoit de lui pour effacer le soupçon où la croian-
 ce qu'on avoit qu'il en étoit l'Auteur. Il a donc vû
 tous les mauvais effets de son histoire; il a sçû
 qu'elle étoit applaudie par les hérétiques, détestée des
 bons Catholiques, rejetée de tous les Etats qui étoient
 demeurés dans la Communion de l'Eglise, sans té-
 moigner le moindre repentir de l'avoir composée, &
 sans y rien changer. Voilà la sagesse de Frà-Paolo, bon
 Catholique, Religieux & Théologien de la Républi-
 que de Venise.

CHAPITRE VIII.

Que Frà-Paolo ne témoigne pas de sagesse dans ce qu'il dit contre les Papes , au sujet de la célébration , de la conduite & de la liberté du Concile , ni dans quelques autres traits particuliers de son histoire.

A Entendre parler Frà-Paolo contre les Papes, il semble qu'ils étoient les seuls qui ne vouloient point de Concile , & qui en empêchoient la célébration. Ce sujet fait la matiere de la plûpart de ses traits picquans contr'eux. Cependant quand on a lû son histoire depuis un bout jusqu'à l'autre, on est persuadé que les difficultez pour l'assemblée & pour la célébration du Concile, ne venoient pas tant du côté des Souverains Pontifes , que de la part d'autres personnes.

Vetfion mod.
pag. 605. &
606.

Les Protestans qui crioiient continuellement au Concile , n'en vouloient point dans le fonds , & ufoient de toute sortes d'artifices , pour le traverser avant qu'il s'assemblât , & pour le rompre quand il fut assemblé , comme Frà-Paolo le raconte au livre VII. de son histoire ; parce qu'ils ne vouloient pas voir cesser le prétexte de leur séparation , qu'ils avoient toujours colorée , ou du refus que les Papes faisoient du Concile , ou des délais qu'ils y apportoiient.

Vetfion mod.
p. 118.

Les Princes mêmes qui sembloient le souhaiter avec ardeur en certains tems , refusoient d'y envoyer leurs Evêques, quand il fut convoqué , ou rapelloient les Evêques qu'ils y avoient envoiez.

Les

Les Conciles généraux s'assembloient ordinaire- I. PARTIE.
ment pour traiter des Dogmes de la Foi , & jamais Verf. mod.
il ne fut si nécessaire d'en traiter qu'au tems du Con- P. 117.
cile de Trente ; puisqu'alors tous les Dogmes de la
Religion étoient attaquez par les différentes sectes
qui partageoient l'Europe , & on vouloit ôter aux
Peres du Concile de Trente la liberté d'en parler.

Selon Frà-Paolo les Papes vouloient que l'on ne
traitât que des Dogmes , les Princes vouloient que
l'on ne traitât que de la réformation ; les Prélats se
résolurent de traiter des deux ensemble , contre le
desir des uns & des autres. Et Frà-Paolo au lieu de
louer en cela la sagesse des Peres & des Légats , par-
le tellement au delavantage des derniers , qu'il les
dépeint par tout comme des hommes , qui n'avoient
en vûe que de plaire aux Papes aux dépens même de
la vérité & de leur conscience.

Tout le monde demandoit la réformation , & per-
sonne ne vouloit la commencer par sa propre per-
sonne. Les Princes vouloient que l'on réformât l'E-
tat Ecclesiastique , & les Prélats auroient voulu ré-
former les Princes. La Cour de Rome se propoisoit
de réformer les Evêques , & les Evêques vouloient
réformer la Cour de Rome. Les Evêques pensoient
à se rétablir dans leur ancienne autorité , ils souhai-
toient de voir rentrer les Réguliers sous leur con-
duite ; mais ils n'auroient pas voulu mettre toutes
choses dans l'Etat , où elles étoient dans leur origi-
ne. De sorte qu'il ne se mettoit sur le tapis aucun ar-
ticle de réformation , qui ne souffrit des contradic-
tions, parceque l'on n'en pouvoit mettre qui n'in-

I. PARTIE. téressât quelque Ordre en particulier ; c'est-ce qui faisoit dire à l'Evêque d'Orleans Morvilliers dans un mémoire qu'il envoioit de Trente au Roi , pour lui faire entendre l'état des affaires du Concile : *Qu'il y avoit tant de considérations différentes , lesquelles tiroient le jugement de diverses parts , que l'on ne pouvoit prendre de résolution , quelle ne fût sujette à quelque mouvement , & que les abus n'étoient pas les mêmes par tout , les remèdes qui pouvoient servir dans un Etat , seroient inutiles dans un autre.*

Dans le Recueil des pièces concernant le Concile de Trente.

Le Concile fut transféré par Paul III. cette translation n'ayant pas été approuvée par une partie des Peres , ni par les Princes , il fut rassemblé à Trente par Jules III. & ensuite suspendu , à cause des guerres. S'agissant sous Pie IV. de le rassembler pour consumer enfin son ouvrage , il se présenta mille difficultés. Le Pape vouloit que ce ne fût que le même Concile continué , les Espagnols le vouloient de même , les Allemans & les François vouloient au contraire que ce fût un Concile nouveau : ce qui étoit jetter les choses dans un étrange embarras ; parcequ'il auroit fallu examiner & remanier de nouveau tout ce qui avoit été décidé dans les deux premières tenues selon le dessein des Hérétiques , qui le demandoient ainsi ; c'est-à-dire , que ç'auroit toujours été à recommencer , ce qui auroit rendu le Concile ridicule. Car si on avoit recommencé une fois , quand est-ce qu'on auroit pu ôter tout prétexte de recommencer encore une autrefois , & toujours jusqu'à l'infini ?

Qui est l'homme sage qui examine tant de diffi-

cultez , & qui croie que l'on puisse avec justice en 1. PARTIE.
rejeter toute la faute sur les Papes , comme Frà-
Paolo le fait en toutes occasions ? Par exemple l'E-
cosse se broüilloit pour la Religion , il s'y formoit un
parti puissant qui s'unissoit avec les Anglois contre
les Catholiques , & on en imputoit la faute au Pape
de ce qu'il n'assembloit pas le Concile , quoiqu'il ne
lui fût pas possible de faire convenir les Princes sur
la forme de la nouvelle convocation. Ce qui le for-
ça enfin de mettre dans la Bulle des termes qui fus-
sent capables de satisfaire tout le monde , & qui se-
lon Frà-Paolo ne satisfirent personne.

Pag. 406.

Il insinuë par tout qu'il n'y avoit point de liberté
dans le Concile , & que c'étoit Rome qui l'ôtoit ;
quoique les Peres comme je le viens de dire eussent
arrêté de traiter de la réformation , conjointement
avec les Dogmes , contre les intentions de la Cour
de Rome ; quoiqu'il rapporte lui-même en plus d'un
endroit , que les Evêques Italiens n'opinoient pas tou-
jours au gré de cette Cour , & que dans le lieu mê-
me , où il parle des jugemens déavantageux qu'il
prétend , qu'on faisoit des intentions du Pape Pie IV. Thuan.

Pag. 132.

il raconte que ce Pape étoit si mécontent des Evê-
ques Italiens qu'il entretenoit à Trente , qu'il disoit
que tous ces Evêques lui étoient contraires , & qu'il
nourrissoit une armée d'ennemis à Trente.

Ital. p. 614.

An. p. 767.

Mod. p. 607.

Pour preuve de ce défaut de liberté , il dit qu'il ne
se fit point de Sermon à la VII. Session : *Parceque*
ajoute-t-il , *l'Evêque de S. Marc ne se trouva pas , sei-*
gnant d'être malade , soit parce qu'il avoit reçu quel-
que déplaisir dans la dernière Congrégation ; soit parce-

Ital. p. 270.

An. p. 317.

Mod. p. 243.

I. PARTIE. *qu'il croioit ne pouvoir pas y assister sans soutenir son avis, ce qu'il n'eût pas pu faire avec sûreté.* Frà-Paolo se donne la liberté de supposer que la maladie de cet Evêque n'étoit qu'une feinte, afin de pouvoir dire que le prétexte de cette feinte étoit le peu de sûreté du Concile. Mais il dit lui-même que l'on n'opinoit point dans les Sessions, & que tout se régloit dans les Congrégations générales. Ainsi cet Evêque avoit satisfait à son devoir, en disant dans les Congrégations ce qu'il croioit être obligé de dire. Ce que dit Frà Paolo ne prouve donc pas qu'il n'y eût pas de sûreté à parler dans les lieux & dans les tems, que l'on le devoit faire. Mais seulement qu'il y avoit un ordre pour réprimer la licence de parler & de contredire toujours, ce qui seroit allé à ne jamais finir.

Il parle toujours de la dépendance du S. Siège, comme d'un joug tyrannique dont les Nations font bien de s'affranchir. La Reine Marie aiant rétabli la Religion Catholique en Angleterre après la mort de son frere Edoüard qui l'en avoit absolument bannie, & le Pape aiant envoyé le Cardinal de Poole pour son Légat, afin de remettre ce Roiaume sous l'obéissance du S. Siège : *La personne du Légat fut agréable, dit-il, mais le caractère de Ministre du Pape déplût horriblement à la plupart, & quoique sa demande lui fut accordée, ils ne laissoient pas d'être très-mortifiés de retourner sous le joug de la Cour de Rome. Mais il n'étoit plus tems de reculer après s'être laissé mener si loin.* Il se seroit servi de termes tous différens, s'il avoit regardé le retour des Anglois à l'o-

Ital. p. 394.

An. p. 469.

Mod. p. 366.

béissance du S. Siège, & la réunion de l'Eglise Anglicane à l'Eglise Catholique, comme le retour de l'enfant prodigue à la maison de son pere, comme l'extinction d'un schisme scandaleux, & la réunion des membres à leur légitime chef. I. PARTIE.

Marcel II. étant monté sur le Siège de Rome, & aiant fait des projets pour la réformation de l'Eglise, dignes d'un grand Pape : *Ses Partisans*, (dit Frà-Paolo) *attribuoient ses desseins à l'amour de la Paix & de la Religion ; mais ses envieux les interprétoient sinistrement, disans que la fin qu'il se proposoit ne valoit rien, qu'il régloit toute sa conduite sur les prédictions des Astrologues.* Ital. p. 399.
An. p. 474.
Mod. p. 371. De bonne foi peut-on dire que la fin que se proposoit ce Pape ne fût pas bonne ; puisque c'étoit la réformation de l'Eglise : S'il régloit sa vie sur les prédictions des Astrologues, ce que l'on n'est pas obligé de croire sur le témoignage de Frà-Paolo, il avoit tort ; mais il faisoit très-bien lorsqu'il vouloit réformer l'Eglise, & il n'étoit pas de la sagesse d'interpréter sinistrement les bons desseins de ce Pape. Au contraire Frà-Paolo en devoit faire l'éloge ; puisque peut-être jamais Pape n'a mieux parlé des avantages qui reviendroient nécessairement au S. Siège de la réformation du Chef, & de tous les membres de l'Eglise.

L'Empereur Charles V. aiant renoncé à toutes les grandeurs du monde, & s'étant retiré en Espagne pour mener une vie privée ; il prend occasion de cette retraite de faire un parallèle de ce Prince avec le Pape Paul IV. afin de rendre celui-ci plus odieux. *L'on faisoit, dit-il, le parallèle d'un Prince élevé dès la*

I. PARTIE. *plus tendre jeunesse dans les plus grandes affaires du monde, lequel à l'âge de cinquante ans avoit pris la résolution de quitter tous ses Etats, pour se donner entièrement à Dieu ; & changeoit la condition de très-puissant Monarque, en celle de pauvre Solitaire ; avec un homme qui s'étant auparavant défait de son Evêché pour se retirer dans un Monastere, & étant devenu Pape à l'âge de quatre-vingt ans, s'abandonnoit au luxe, à la vanité, à l'orgueil, & sembloit prendre à tâche de mettre toute l'Europe en combustion. Cette comparaison est l'ouvrage de Frà-Paolo. La nécessité de l'histoire ne demandoit point qu'il la fit, & la sagesse le lui défendoit.*

L'hérésie faisant d'étranges ravages dans les Païs-bas, & Philippes II. cherchant les moiens de les arrêter, crût qu'un des meilleurs seroit de multiplier les Evêchez. En effet, dans toutes ces Provinces, il n'y en avoit que deux, Cambray & Utrecht, qui étoient sujets à des Archevêques étrangers. Il résolut donc de faire ériger quatorze nouveaux Evêchez ; ce que le Pape lui accorda. Mais la Noblesse & le Peuple (dit Frà-Paolo) s'aperçurent aussi-tôt que c'étoit un artifice pour introduire l'Inquisition, & la Bulle du Pape les confirma dans cette pensée ; car Paul regardant principalement à sa puissance & à son profit, suivant la coutume de Rome, alléguoit pour cause de cette nouvelle érection, que le Païs-bas étoit environné de tous côtez par des Schismatiques & désobéissans au S. Siège ; & qu'ainsi la Religion couroit grand risque d'être opprimée par les fraudes & par les embûches des Hérétiques, à moins que l'on ne mît à sa garde de nou-

Ital. p. 412.

An. p. 503.

Mod. p. 399.

vcaux & vigilans Pasteurs. Il n'y avoit rien sans dou- I. PARTIE.
te de plus digne d'un Roi Catholique que ce projet,
& il n'étoit rien plus digne d'un Pape que de l'exé-
cuter. Les raisons de ses Bulles sont très-chrétiennes,
& très-sensibles à tout le monde. Cependant la No-
blesse & le peuple selon lui regarderent cette érec-
tion comme un mal. Ils s'unirent avant qu'il prit ra-
cine, & commencerent par refuser de paier les tri-
buts ordinaires, jusqu'à ce que les troupes Espagno-
les fussent sorties des Païs-bas. Si ces pensées n'a-
voient pas été en effet celles de Frà-Paolo, il les au-
roit blâmées comme des pensées pleines de passion
& de mauvais sens; puisque ce que les Flamans re-
gardoient comme un moien d'introduire l'Inquisition,
étoit le vrai moien de l'empêcher. Car si tous ces
nouveaux Pasteurs avoient été reçûs & écoulez com-
me ils le devoient être, quel prétexte pouvoit il y
avoir pour introduire l'Inquisition? Mais, comme je
l'ai dit, ces pensées étoient de lui, & il étoit telle-
ment animé contre Rome, qu'il ne pouvoit regarder
que comme un mal tout ce qui se faisoit, même pour
maintenir l'ordre de la Religion & la soumission aux
Puissances légitimes, quand Rome y contribuoit en
quelque chose par sa prudence & par son autorité.

Quelques Savans ont crû que l'histoire devoit être
un recit tout simple & tout nu des choses passées:
mais leur sentiment n'est pas le plus approuvé, par-
ceque, si elle étoit absolument déstituée de réflexions
& de raisonnemens, elle n'instruïroit pas suffisam-
ment. Il est donc certainement du devoir d'un Histo-
rien de raisonner quelquefois sur les paroles & les

I. PARTIE. actions des personnes dont il parle. Mais ce doit être plutôt pour leur donner un bon sens, que pour leur en donner un mauvais ; puisque les Historiens ne sont pas plus dispensés que les autres hommes des règles de la charité, *qui ne pense point le mal*. Il est encore moins permis d'en penser des personnes qui sont au dessus de nous, que des autres.

1. Cor. 13. 5.

J'ai encore pour garant de cette vérité les Auteurs qui ont donné des préceptes pour écrire l'histoire. Ils disent que *si elle est du genre démonstratif, où entrent le blâme & la louange*, l'Historien doit pourtant être toujours plus porté à louer ; parceque c'est le caractère d'un esprit bien fait, & que la louange est l'emploi le plus noble & le plus digne qu'on puisse faire de ce genre d'éloquence : *Semper autem bonus historicus sit ad laudandum quam ad reprehendendum propenditior, quod bonæ mentis indicium esse ducitur, & à potiore parte genus demonstrativum, Rhetores laudativum appellaverunt.*

Page. 871.

Je croi que ces remarques sont plus que suffisantes pour montrer aux plus passionnez Partisans de Frà. Paolo, au moins d'entre les Catholiques, qu'il n'a fait paroître aucune sagesse, ni dans l'entreprise, ni dans la composition de son histoire, puisqu'il n'y a travaillé ni pour l'utilité de tout le corps de l'Eglise, ni pour l'édification des particuliers ; ce qui doit pourtant être le but & le fruit de l'histoire d'un Concile ; puisqu'il n'y a pas même procuré l'avantage des Princes qui ne sçauroient ressentir que des maux, du désordre & de la confusion où Frà. Paolo jette toutes les choses de la Religion. Car enfin les hommes pour-

ront-

ront ils devenir ou de meilleurs Chrétiens, ou des II. PARTIE.
 sujets plus fidèles & plus obéissans à leurs Souverains
 par la lecture de ce livre ? Que peut-il donc avoir
 cherché dans ce dessein, sinon à satisfaire sa passion
 contre Rome , & son irreligion à faire grand bruit
 dans le monde par la maniere libre, ou pour mieux
 dire insolente dont il parle des Papes & du Conci-
 le ? Voilà le but que s'est proposé Frà-Paolo , & ce
 but n'est pas celui d'un homme véritablement sage.





SECONDE PARTIE

De la modération de Frà-Paolo.

CHAPITRE I.

En quoi consiste la modération d'un Historien.

II. PARTIE.



A seconde qualité que le Docteur Jurieu donne à Frà-Paolo est celle de modéré, qualité absolument nécessaire à un Historien s'il veut se rendre croiable dans tout ce qu'il dit. Mais pour sçavoir si Frà-Paolo a été modéré en effet autant qu'il le devoit être, il faut avoir une juste idée de ce qui fait la modération d'un Historien. Or il me semble que cette modération consiste à narrer simplement tout ce qui s'est fait par les partis opposez, sans exagérer ni diminuer la justice ou l'injustice, la bonne ou la mauvaise conduite de l'un ou de l'autre; à faire des réflexions solides & judicieuses sur tout ce qui en mérite, à l'égard de toutes sortes de personnes & de partis; parceque le but de l'histoire est d'instruire, & que sans ces réflexions elle n'instruira que très imparfaitement. En un mot la modération consiste à représenter les personnes & les partis tels qu'ils ont été; de sorte que le Lecteur ne s'aperçoive point que l'Historien le veuille faire pencher plutôt pour

les uns que pour les autres au préjudice de la justice II. PARTIE.
& de la vérité.

C'est de cette maniere que l'histoire s'éloigne en effet du panegyrique & de la satire selon le précepte des maîtres. Dans le panegyrique , on ne fait paroître que ce que l'on trouve de beau dans les personnes dont on parle ; & dans les satyres au contraire on ne montre que ce qu'il y a de honteux , & presque toujours la passion grossit l'un & l'autre au delà de toute mesure. Mais l'histoire marchant entre ces deux extrémités , fait voir les personnes telles qu'elles ont paru aux yeux des hommes de leur tems , elle en dit tout le bien qu'elle en peut découvrir , elle en dit de même le mal suivant les règles de sagesse qui ont été marquées dans la premiere partie , & qui nous ont été laissées par les Auteurs qui ont écrit de la méthode de l'histoire.

Mais si ce sont-là les caractères de la modération , cette modération ne se peut trouver que dans les personnes vuides de toutes passions , & de tout autre intérêt que celui de la justice & de la vérité. Et sur cela il y a une importante réflexion à faire pour démêler ce qui est une passion capable de nuire à l'histoire , & dont un Historien se doit affranchir , d'avec ce qui est une affection légitime & bien réglée , à laquelle il n'y a que les Barbares qui puissent renoncer ; & dont par conséquent un Historien ne peut ni ne doit se dépouiller. Car si pour écrire l'histoire il falloit être vuide de toutes ces affections , on ne pourroit trouver d'homme qui en fût capable.

En effet les hommes ont tous un Prince , un païs ,

II, PARTIE. des parens, des amis; ils sont liez à toutes ces choses, & doivent les aimer. Cet amour est tellement de l'ordre de la nature, que ceux qui y renoncent sont regardez comme des monstres indignes de vivre. De sorte que si pour être Historien, il ne falloit tenir à aucune de ces choses, il n'y auroit qu'un Ange, ou un homme immédiatement créé de la main de Dieu comme Adam, qui le pût être: encore seroit-il créé dans un certain païs, & ce païs-là ne manqueroit pas de gagner les premières affections. De plus il faudroit qu'il fût Prophète comme Moïse, & qu'il eût appris de Dieu même tout ce qui se seroit passé; puis-que s'il travailloit sur les mémoires de quelques hommes, ces hommes aiant aimé leur Patrie & leur Souverain, leurs mémoires lui devroient être suspects, si cet amour fournissoit une juste cause de suspicion.

Il faut donc entendre sagement ce que l'on dit ordinairement qu'un Historien doit être sans crainte & sans esperance, qu'il ne doit être d'aucun parti, ni rien donner à l'amour ou à la haine; puisque si on prenoit ces préceptes dans une rigueur étroite, il ne se trouveroit jamais personne qui les pût pratiquer, & nous n'aurions point d'Historien à qui on pût ajouter la moindre foi. Jofephe a écrit l'histoire des Juifs, les Grecs celle des Grecs, & les Romains celle des Romains, & ainsi des autres. Et s'il est arrivé quelquefois que l'histoire d'un Etat ait été écrite par des étrangers, ils ne l'ont pû faire que sur des mémoires du païs, au moins pour la meilleure partie; ainsi le même inconvenient se trouve toujourns.

Lors donc que l'on demande qu'un Historien soit sans passion, on n'entend pas qu'il soit sans affection & qu'il se défasse des sentimens les plus légitimes de la nature; ce seroit une injustice. Il doit aimer sa Patrie, son Roi & ses Parens; & il ne sçauroit donner bonne opinion de son cœur, si ce qu'il dit ne porte le caractère de cet amour. On sçait combien les Païens ont loüé cet amour qu'ils ont trouvé gravé dans le fonds de la nature; & combien ils ont détecté les hommes en qui cet amour paroissoit éteint.

Mais nous autres Chrétiens, nous devons avoir des affections encore plus nobles que celles des Païens. Nous devons aimer l'Eglise, qui nous a faits enfans de Dieu: & si nous ne pouvons nous dépouiller de l'amour de nos Parens & de nôtre Patrie, sans manquer à la nature, nous ne sçaurions nous dépouiller de l'amour de l'Eglise sans pécher contre la Religion. Or si tous ces amours sont des devoirs indispensables pour tous les hommes, si tous doivent régler leurs desseins & leurs actions suivant l'ordre de ces différens amours; un Historien qui doit être un homme plus éclairé que les autres, puisqu'il écrit pour instruire, est encore plus obligé que les autres de se tenir à cet ordre, d'en faire la loi de ses réflexions & de ses jugemens: en un mot de le faire sentir dans tout ce qu'il écrit.

Il est vrai que depuis quelques années il s'est élevé un nouveau Législateur dans la République des Lettres qui décide dans un livre intitulé *Parrhasiana ou pensées diverses*, qu'un Historien ne doit avoir ni parens, ni amis, ni país, ni religion, afin de n'avoir

II. PARTIE. aucun préjugé, & de pouvoir toujours nommer les choses par leur nom, sans aucuns égards pour qui que ce soit. C'est-à-dire, selon ce maître, que pour être Historien, il faut être athée & un monstre de nature. Mais bien loin qu'un homme dans cet état fût sans affection ou sans passion & sans préjugé, au contraire aiant renoncé aux sentimens qu'inspire la nature, c'est-à-dire, à l'humanité même; il seroit le jouet de toutes les passions les plus feroces & les plus barbares. S'étant défait des préjugés légitimes de la Religion, il seroit dominé par ceux de son Athéisme, ou de son indifférence pour toute Religion, par celui enfin de sa propre suffisance le plus funeste de tous les préjugés. Or dans cet état il ne produiroit rien qui ne lui ressemblât, rien que d'irrégulier & de monstrueux. Il ne suivroit ni loi, ni règle dans ses jugemens. Il ne loueroit que les hommes sans joug & sans discipline comme lui, & ne parleroit qu'au désavantage des personnes, qui ont aimé la Religion & l'Eglise de JESUS-CHRIST, comme le fait ce Législateur dans tout ce qu'il écrit.

Je ne m'arrêterai pas à réfuter les sentimens de cet Auteur, quoique rien ne fût si facile. Ils sont si étranges, il se figure une idée de la Divinité si opposée à ce que la raison & l'Ecriture nous enseignent, qu'on ne sauroit comprendre qu'un Ecrivain qui se qualifie de Chrétien ait l'audace d'en faire paroître de pareils : De nous représenter un Dieu sans providence, un Dieu qui ne se mêle point de ce qui se passe parmi les hommes, un Dieu qui leur a donné une loi qu'ils n'entendent point, une loi capable

de les diviser davantage, qu'ils ne l'étoient avant que II. PARTIE
de l'avoir reçûe : en un mot un Dieu sans sagesse &
sans bonté. Rien, dis je, ne seroit plus facile que de
faire voir que ce sont là les pensées qu'il a de la Di-
vinité : & cela prouvé, seroient détruites toutes les
conséquences qu'il en tire pour régler les idées & les
réflexions d'un Historien. Mais ce n'est pas ici le lieu
de m'étendre sur ce sujet.

On me dira sans doute, que si un Historien ne
doit pas se mettre au dessus de l'amour de son Prin-
ce, de sa patrie, de ses parens & de sa Religion, quel-
le foi aura-t'on pour ce qu'il écrira des uns ou des au-
tres ? En cet état pourra-t'il conserver l'équilibre, &
écrire avec cette modération qui tient toujours le
juste milieu entre la flâterie & la satire ? Oûi il le
poura, parce que les affections légitimes & bien or-
données, ne corrompent point le cœur, & ne trou-
blent point les lumières de l'esprit. Si un écrivain de
ce caractère paroît en quelque chose plus favorable
à ceux qu'il doit aimer ; le Lecteur judicieux & équi-
table lui pardonne d'autant plus, que cette légère
faveur ne défigure point la vérité de l'histoire ; & que
l'Historien peignant toujours les personnes d'une ma-
nière ressemblante, quoique peut-être un peu plus
belle à la façon des Peintres, il n'empêche pas qu'on
ne les reconnoisse pour ce qu'elles étoient. Au lieu
que les passions violentes & contre nature qui pren-
nent nécessairement dans le cœur de l'homme la
place de ces affections naturelles (car l'homme ne
sçauroit demeurer dans l'indifférence à l'égard de ces
objets) transforment tout, empoisonnent tout, &

M. PARTIE. font de l'histoire une satire perpetuelle contre les personnes qu'on n'affectionne pas. Les paroles que j'ay raportées cy-dessus des maîtres de l'histoire servent de preuve à cette vérité.

Le nouveau Législateur dont je viens de parler, nous donne pour exemple d'Historiens sincères & modérez, & par conséquent selon lui, sans pays & sans Religion, Polybe, Grotius, Jacques Auguste de Thou. Je ne dirai rien de Grotius, parce que je ne le connois pas assez. Peut on louer Polybe d'avoir parlé de son Pere, comme le dit cet Auteur; peut-on, dis-je, le louer sans offenser la nature? Les Législateurs n'ont pas voulu qu'on reçût le témoignage d'un fils contre son Pere. Polybe n'a pû violer cette loi dans son histoire, sans faire connoître son mauvais naturel. On a toujours blâmé ceux qui n'ont pas caché la honte de leurs Peres; & Polybe ne sçauroit éviter de l'être par les personnes véritablement sages, d'avoir publié les fautes du sien. S'il étoit d'une nécessité absolue de ne pas dissimuler celle dont il parle, il ne l'étoit pas d'en nommer l'auteur.

Pour ce qui est de M^r de Thou, quoique ce grand homme fût sincèrement attaché à la Religion Catholique, qu'il avoit reçûe de ses Peres, & dans laquelle il eût le bonheur de mourir; cependant l'aversion qu'il avoit pour l'esprit séditioneux de la Ligue, fait qu'il ne juge pas toujours équitablement des Catholiques qui entrèrent dans ce parti. Les maux qu'ils causèrent à l'Etat l'empêchent de leur rendre toute la justice qu'ils méritent. Il ne peut louer des talens que l'on emploia contre la Patrie, & ne sçauroit estimer

mer un zèle de Religion , qui dégénéra dans une II. PARTIE :
 rebellion scandaleuse.

Au contraire la fidélité inviolable qu'il eût pour Henri le Grand , qu'il servit comme son Prince légitime , depuis la mort de Henri III. le rend plus favorable à tous ceux qui avoient aidé ce Prince à monter sur le Thrône.

Il aimoit le cœur François des Huguenots attachés à Henri IV. quoiqu'il n'approuvât pas leur Religion , il approuvoit leur parti ; & par cette condescendance où l'amitié & conformité d'intérêt l'entraîne , il paroît quelquefois n'avoir pas pour la nouveauté toute l'aversion qu'en doit avoir un vrai Catholique ; & ne pas désapprouver tout ce que faisoient les Calvinistes , pour se faire accorder le libre exercice de leur Religion. Enfin la vûe du bien qu'ils avoient fait à l'État , en lui assurant son Prince légitime , lui fait oublier ou dissimuler les véritables maux , que leur faction avoit autrefois causés.

C'est ainsi , par exemple , qu'il adoucit en leur faveur l'idée que présente la conjuration d'Amboise. Cet attentat des Calvinistes de France se lit dans son histoire sous le nom de simple tumulte ; *Tumultus Amboisianus* ; & il ne regarde ceux qui furent punis pour cette conjuration , que comme des innocens , parce qu'ils déclaroient qu'ils n'en vouloient point au Roi , ni aux Princes de sa Maison , mais seulement aux Guises. Monsieur de Thou auroit parlé autrement , s'il eût été dégagé de tout préjugé ; & si les Guises lui eussent été moins

odieux , il auroit reconnu qu'on ne peut attenter à la personne des Ministres , sans offenser la Majesté du Souverain même.

C'est donc avec assez peu de raison , que l'Auteur des pensées diverses , nous donne Monsieur de Thou , comme le modele d'un historien parfaitement désintéressé. Bien des gens l'ont accusé de partialité , en faveur de ceux qui professoient la nouvelle Religion. Juste Lipse s'en plaignît à lui-même ; & ceux qui lisent attentivement ses ouvrages , n'ont pas de peine à reconnoître qu'il étoit bon Catholique ; mais que beaucoup de ses meilleurs amis ne l'étoient pas.

CHAPITRE II.

Le Siècle de Frà-Paolo est plein d'aigreur contre tous les Papes ; ce n'est au contraire que douceur à l'égard des hérétiques.

Que c'est avec raison que les Papes craignoient d'assembler le Concile.

QU'ON lise l'Histoire de Frà-Paolo depuis un bout jusqu'à l'autre , on trouvera par tout qu'il a parlé au désavantage des Papes , de tous les Légats , & de presque tous les Pères & les Docteurs du Concile ; au contraire on ne trouvera aucun endroit , où il ne soit favorable aux Protestans. Dans la conduite des premiers , ce ne sont qu'artifices , dé-

guifemens, politique charnelle & interreffée, duplicité, fourberie, foibleffe, mauvaife complaifance. Dans celles des autres, ce n'est que prudence, fincérité, bonne foy ; ce font gens qui vont rondement en befogne, qui prennent toujours de juftef mefures & qui ne font que des demandes raisonnables. En un mot, fon histoire femble féparer les hommes dont elle parle en deux focietez, dont l'une n'est prefque compofée que de gens fans honneur & fans probité, c'est la Catholique : & l'autre, toute de gens de bien & pleins de bonnes intentions, c'est la Proteftante. Voilà l'idée générale que l'histoire de Frà-Paolo fait naître dans l'efprit du Lecteur. Et fi l'on appelle cela être modéré, il faut qu'on foit poffédé des mêmes paffions que lui.

On me dira que fi les Papes & les Miniftres de la Cour de Rome avoient toujours tort, & que fi les Proteftans ne l'avoient jamais, l'Hiftorien a dû parler comme il a fait des uns & des autres pour appeller les chofes par leur nom, comme l'y obligeoit la vérité de l'histoire. Mais ceux qui le défendroient ainfi, pourroient-ils bien croire que l'Eglife fut tombée dans une corruption fi totale & dans une fi effroyable défolation qu'il n'y eût plus eu perfonne à la gouverner, qui eût eu le moindre fentiment de vertu & de juflice ; que le vice & l'iniquité fuflent devenus les degrez pour s'élever à fes dignitez ; qu'aucontraire ceux qui avoient quitté l'Eglife, n'étoient tous que des gens d'une probité reconnue, de prudens Zélateurs de la pureté de la foy, de l'ordre & de la difcipline Ecclefiaftique ; enfin que les Reli-

gieux n'avoient violé leurs vœux, & les Vierges fausse leur foy, que pour vivre d'une maniere plus parfaite & plus conforme à la sainteté de la Religion de JESUS-CHRIST? Car il faut avoir ces pensées pour s'imaginer que toutes les personnes qui gouvernoient l'Eglise, ne pussent rien faire que de travers, que de contraire aux lumieres de la vérité & aux régles de la justice; au lieu que ceux qui étoient devenus ses ennemis ne faisoient & ne disoient rien qu'à propos, rien que de mesuré sur la prudence des Apôtres & des Pasteurs de la primitive Eglise.

Il y avoit, il est vrai, du désordre & de la corruption dans les membres de l'Eglise, & il y en aura toujours plus ou moins jusques à la consommation des tems; elle n'est à présent sans rides & sans taches, que dans ceux qui sont dépouillez de la chair du péché. L'Eglise aura donc toujours besoin de réformation, quant aux mœurs de ceux qui la composent, & les bons Chrétiens travailleront aussi toujours à la réformer: premièrement dans eux-mêmes par le changement de leurs mœurs; ensuite dans les autres par leurs bons exemples, & par leurs saintes instructions. C'est de cette maniere que Luther & Calvin & tous les autres prétendus Zélateurs de la réformation devoient s'y prendre pour la réformer. Luther devoit donner en sa personne l'exemple d'un parfait Religieux, fidèle dans l'observance de ses vœux, soumis à ses Supérieurs, aux Evêques & au souverain Pontife, qui en est le chef. Si on abusoit des Indulgences, il devoit montrer l'usage légitime que l'on en devoit faire, comme les Prédicateurs le

font tous les jours aujourd'hui. Ce n'est que par cet- II. PARTIE.
te conduite que l'Eglise se réforme en effet.

On demeure donc d'accord que les Protestans avoient raison de souhaiter une réformation, l'Eglise la souhaitoit comme eux; & elle la souhaite toujours, puisque toujours elle gémit pour les pechez de ses enfans; & que toujours elle prie pour leur conversion. Mais ce n'étoit pas la réformer que d'attaquer les Dogmes de la foy comme ils faisoient, c'étoit au contraire la corrompre, parce que la foy sera toujours pure, & toujours la même que celle qu'elle a reçûe de la bouche des Apôtres. Ce n'étoit pas la réformer que de faire schisme avec elle, c'étoit au contraire la déchirer & la détruire; parce qu'elle ne subsiste que par son unité, & que si elle cessoit d'être une, elle cesseroit d'être en effet.

Les Protestans ne prenant donc pas les voyes légitimes & convenables pour parvenir à la réformation de l'Eglise; mais au contraire s'efforçant d'éteindre sa foy & de la perdre; les Evêques & les Papes avoient raison de rompre toutes leurs mesures, & de traverser tous leurs desseins. Frà-Paolo devoit si bien considérer toutes ces choses, qu'il n'en parlât jamais qu'en termes propres à en donner de justes idées.

Examinons quelqu'unes de ses paroles. Voici ce qu'il dit de Leon X. roulant dans son esprit les pensées du Concile. *D'un côté (dit-il) voyant diminuer la grandeur du Saint Siège par la séparation de diverses Provinces entieres, il desiroit le Concile comme un remède salutaire. Mais de l'autre considérant que le re-*

Ital. p. 20.

An. p. 22.

Mod. p. 18.

mede seroit pire que le mal, & qu'il tireroit après soy la réformation de la Cour Romaine, il en avoit de la crainte & de l'horreur. Il parle de même de Clement VII. des Evêques & des Prélats, comme on l'a dit ci-devant. Or je prie le Lecteur de faire réflexion sur ces paroles, elles méritent toutes d'être pesées pour en connoître le venin.

D'un côté il dit que le Concile paroïssoit à Leon X. un remede salutaire pour conserver la grandeur du S. Siège ; parceque le Concile pouvoit servir à conserver les Provinces qui menaçoient de se séparer, & à réunir celles qui s'étoient déjà séparées ; & cette considération faisoit desirer le Concile à ce Pontife. Mais d'un autre côté prévoyant que ce Concile travailleroit à la réformation de beaucoup d'abus de la Cour de Rome, & ces abus lui étant plus chers que la grandeur du S. Siège, c'est-à-dire, que l'intérêt de l'Eglise même ; puisque la grandeur du S. Siège & celle de l'Eglise ne doivent être que la même chose, non-seulement il craignoit le Concile, mais encore il en avoit horreur. Cela signifie que ce Pape étoit un homme tellement pervers & vendu à l'iniquité, tellement ami de la corruption & du desordre, tellement ennemi de la justice & de la vérité, qu'il préféreroit tous les desordres & les abus de la Cour de Rome aux avantages réels & véritables du S. Siège & de l'Eglise, qu'il aimoit mieux abandonner à la perdition les Provinces qui étoient déjà gâtées par l'hérésie, & hasarder la perte d'un grand nombre d'autres, que de voir cette Cour obligée de réformer ses pratiques. Peut-on dire quelque chose de plus cri-

minel & de plus détestable de ces hommes que l'Ecriture appelle des hommes sans joug & sans discipline ? II. PARTIE.

Mais cette pensée que Frà-Paolo met dans l'esprit de Leon X. est non-seulement abominable, elle est encore la plus grande de toutes les extravagances. On en sera persuadé, si on veut bien faire réflexion que la grandeur de la Cour de Rome est tellement établie sur celle du S. Siège & de l'Eglise, qu'elle diminuë ou augmente à proportion que diminuë ou augmente celle du S. Siège & de l'Eglise ; puisqu'il est certain que les abus qui servent (à ce qu'on prétend) à la grandeur de la Cour de Rome par l'argent, qui se tire des pratiques abusives, n'y serviroient plus de rien, si l'hérésie avoit enlevé à l'Eglise autant de Provinces & de Royaume qu'elle se proposoit de lui en ravir le siècle dernier. Car les Protestans se flâtoient de faire prêcher leur doctrine par tout, & d'anéantir l'Eglise Romaine. Or que seroit devenu alors la Cour de Rome ? Que seroit devenu même le Royaume temporel des Papes, duquel on sçait que leur suprême dignité dans l'Eglise est le véritable appui ? Qui pourroit croire que ces deux Papes eussent assez peu de lumieres & de discernement, pour ne pas voir ces conséquences ; & assez peu de prudence & de politique, pour ne pas travailler principalement à la conservation de l'Eglise, & du Pontificat duquel dépend leur puissance temporelle ?

Ce que dit donc Frà-Paolo de ces deux Papes qui n'étoient ni idiots, ni insensés, qu'ils avoient horreur

du Concile, est sans aucune vrai-semblance, & ne peut passer que pour une conjecture frivole de sa malignité: puisque quand ces Papes auroient été assez méchans pour avoir préféré leur grandeur temporelle à la Religion, on ne les croiroit point assez dépourvûs d'intelligence & de jugement, pour s'être persuadés pouvoir conserver l'une sans l'autre. Et ainsi lorsqu'ils envisageoient le Concile comme un remede salutaire pour la Religion, ils ne pouvoient pas le regarder comme dangereux pour le S. Siège. Et s'il étoit à craindre pour ce que l'on appelle la Cour de Rome, cette crainte ne pouvoit pas tellement étouffer dans leur esprit le desir du remede salutaire à l'Eglise, ni les dominer si étrangement, qu'on la pût appeller horreur.

Je croi bien que ces Papes craignoient le Concile, & il n'y a point de Pape un peu habile, prudent & expérimenté dans les affaires, qui ne le doive craindre; non pas tant parce que ce sont des assemblées qui semblent diminuer quelque chose de l'autorité du S. Siège, que parceque quoi-que le Concile général soit un grand remede aux maux de l'Eglise, & même le remede extrême; il se trouve néanmoins beaucoup de difficultez dans l'application de ce remede.

On sçait ce que les factions ont autrefois fait dans des Conciles généraux, & les personnes sages doivent toujours craindre que les intrigues des hérétiques dans les Cours des Princes, dont l'autorité a toujours de grandes influences sur ces assemblées, ne convertissent le remede en poison, comme il est ar-
rivé

rivé dans un grand nombre de faux Conciles ; qui auroient été capables de faire périr l'Eglise , si elle avoit pû périr. Le brigandage d'Ephèse & tant d'autres qui lui ont ressemblé est une grande leçon pour tous les Saints Pontifes.

Voilà ce qui faisoit trembler les Papes , & avec raison ; car bien que l'Eglise ne puisse périr , & que les Conciles légitimes ne puissent errer ; il est néanmoins de la sagesse de l'homme d'employer d'abord les moyens les plus faciles & les plus innocens pour la conserver. Saint Paul étoit assuré par une révélation de Dieu qu'il iroit à Rome ; cependant il ne négligea pas ce qu'il croyoit nécessaire pour empêcher le Vaisseau de périr. Preuve claire que la prudence & la vigilance des personnes , qui sont chargées du gouvernement de l'Eglise , sont des moïens dont la Providence se sert pour la conserver , & des moïens qu'il n'est pas permis aux hommes de négliger.

Les Protestans demandoient le Concile , il est vrai ; mais ils ne le demandoient que pour y faire triompher leurs erreurs ; & ce mal seroit arrivé s'ils n'avoient trouvé dans la Cour de Rome autant d'habileté & de fermeté qu'il en falloit pour rompre leurs mesures & résister à leurs efforts. Ils vouloient que ce Concile se tint dans les lieux où le parti Protestant paroïssoit le plus fort. Ils demandoient que leurs Docteurs y eussent voix délibérative. L'Empereur qui vouloit la Paix , écoutoit ces demandes. La France qui commençoit à s'infecter du poison de l'erreur , ne leur résistoit pas ouvertement. Toutes

L

ces circonstances ne pouvoient que plonger les Saints Pontifes dans de grandes inquiétudes , & ils avoient besoin d'une extrême prudence pour faire en sorte , ou de ne point assembler de Concile , attendu que les erreurs avoient déjà été suffisamment condamnées par la Bulle de Leon X. par plusieurs Conciles Provinciaux & par les plus célèbres Universitez de l'Europe , ou de l'assembler dans un lieu où il fut en état de tenir bon contre les instances des Princes , pour faire accorder aux hérétiques ce que l'Eglise ne pouvoit accorder sans se faire une playe mortelle dans un lieu , dis-je , où le Concile eût une liberté toute entière de prononcer sur les erreurs qui déchiroient l'Allemagne , la France , le Nord & l'Angleterre ; c'est-à-dire , de conserver la foi ancienne de l'Eglise.

Ital. p. 121.
Anc. p. 136.
Mod. p. 108.

Enfin , de l'aveu même de Frà-Paolo , il se rencontroit tant de difficultez pour la célébration du Concile , que c'est un miracle comment on a pû en venir à bout ; voici ses paroles. *Ceux qui verroient le grand nombre de Lettres qui furent écrites à ce sujet , seroient surpris des jugemens divers , que l'on en faisoit , des ombrages que l'on en prenoit & des difficultez horribles qui s'y rencontroient.*

Frà-Paolo n'avoit donc pas raison de faire le Procès à ces Papes , de ce qu'ils craignoient le Concile. Au contraire ils étoient louables de le craindre parmi tant de périls , & de ne rien précipiter pour satisfaire les sollicitations pressées , & des Princes & des differents Partis. Ce n'étoit pas tant , ni leur ambition , ni leur avarice qui les faisoit craindre ,

comme le veut Frà-Paolo, que leur habileté & leur expérience : c'est le jugement qu'il en auroit fait lui-même, si sa passion contre Rome ne lui avoit point troublé le sens.

D'ailleurs outre tant de raisons de craindre le Concile, ils en avoient encore beaucoup de croire que ce seroit un remede inutile pour guérir les Protestans. Ils consideroient la conduite des hérétiques de tous les tems, & ils n'en voioient presque point qui se fussent soumis de bonne foi aux décisions des Conciles, qui les avoient condamnez : on ne compte que le seul Berenger entre tous les Hérétiques qui se soit enfin converti de bonne foi, & qui soit retourné sincerement au giron de l'Eglise.

Or, les Papes n'avoient pas lieu d'avoir de meilleurs sentimens des Protestans ; puisque s'ils demandoient le Concile, ils le vouloient composer d'une maniere si nouvelle & si bizarre, que non-seulement l'on n'en a jamais composé, mais encore qu'il est encore impossible d'en composer de pareil : on examinera dans la suite cette forme, que les Protestans vouloient donner au Concile.

En effet, depuis que les Hérétiques ont une fois rompu avec l'Eglise, le moien qu'ils puissent de bonne foi se soumettre à l'autorité qu'ils ont violée. Quand on auroit réformé l'Eglise *dans le Chef & dans les Membres* de la maniere qu'ils le demandoient, peut-on croire que les Moines apostats eussent quitté leurs femmes, & les Religieuses leurs maris pour retourner dans leurs Cloîtres ? Ils avoient bien pris les desordres de l'Eglise pour le pretexte

de la quitter ; mais la véritable cause de leurs erreurs & de leur schisme , étoit leur orgueil & la corruption de leur cœur. Les Papes avoient donc raison de douter de l'efficacité du Concile pour ramener les Hérétiques ; le seul avantage qu'ils en pouvoient espérer , étoit d'empêcher le progrès de l'erreur : c'est aussi à ce dessein qu'ils le convoquerent enfin.

Je ne rapporterai rien de ce qu'il dit contre l'honneur des autres Souverains Pontifes , dont il parle dans son Histoire ; j'en ai touché des traits assez forts dans le Chapitre précédent , tant à l'égard de Marcel II. que de Pie IV. Le premier dans le peu de jours qu'il regna , ne donna que des marques d'une singulière piété & d'un desir très-ardent de procurer la réformation de toute l'Eglise ; c'est de lui qu'on rapporte ces belles paroles , qui font un éloge achevé de sa vertu. Lorsqu'on lui demanda après son élection , s'il ne changeroit point de nom ; il répondit , que *le Pontificat ne changeroit , ni son nom , ni ses mœurs*. Le second termina enfin le Concile au contentement des vrais Catholiques. Ces deux Papes sans doute méritoient d'être mieux traités par Frà-Paolo , s'il lui avoit été possible d'avoir de bons sentimens des Papes : mais quelque chose qu'ils pussent faire , il ne pouvoit se persuader que leurs intentions fussent sincères.

Clement VII. avoit fait dans un Consistoire un discours sur le déplorable état de l'Eglise , & protesté qu'il appliqueroit aux maux les remèdes convenables , en des termes si touchans & si capables de persuader tout le monde de la sincérité de ses intentions ,

que l'on crût devoir publier ce discours à Rome & par toute l'Italie , afin de dissiper les bruits calomnieux que les ennemis de l'Eglise faisoient courir contre lui. Mais selon Frà-Paolo , *quelque soin que l'on prit de mettre le Pape en bonne odeur, il y eût très-peu de gens persuadés que ses paroles fussent sincères.* Sans doute que Frà-Paolo avoit connu par une révélation particulière de celui qui voit dans les cœurs , qu'il y eût en ce tems-là , c'est-à-dire , plus de quatre-vingt ans avant qu'il écrivit son Histoire , un très petit nombre de personnes qui crussent aux paroles de ce Pape ; car sans une révélation il n'a pas pû comparer le nombre de ceux qui furent persuadés , avec celui de ceux qui ne le furent pas , pour parler comme il fait.

Ital. p. 29.
An. p. 45.
Mod. p. 36.

CHAPITRE III.

Que Frà-Paolo ne garde pas une plus grande modération en parlant des Légats , des Pères & des Théologiens du Concile qu'en parlant des Papes.

FRÀ-PAOLO marque par tout si peu d'équité pour les Pères du Concile , qu'il tourne en ridicule toute leur conduite ; celle même qui semble être la plus régulière , & mériter le plus d'approbation. Ces Pères dans les commencemens , traitoient de la doctrine selon la Scolastique ; mais ils jugerent dans la suite qu'il étoit plus avantageux d'en traiter déformais , selon la Positive. On auroit crû que Frà-

II. PARTIE.

Paolo sçavant comme on veut qu'il ait été, & grandement versé dans l'antiquité ecclésiastique n'auroit parlé de ce changement qu'avec éloge : mais point du tout ; il y trouve de quoi censurer les Pères de la maniere du monde la plus cruelle : selon lui cette nouvelle méthode de traiter donna lieu à la prolixité & à de plus grands abus.

Ital. p. 354.
An. p. 419.
Mod. p. 326.

Voici ses paroles. *Le Decret que je viens de rapporter, bien loin de servir à retrancher la prolixité & les questions inutiles, donna lieu à de plus grands abus ; car lorsque l'on traitoit à la Scolastique, du moins l'on se tenoit à son sujet, & tous les discours étoient sérieux & sévères. Mais au contraire, on commença de donner dans la bagatelle, & même dans l'extravagance, quand on prit cette nouvelle méthode, que l'on appelle Positive ; terme Italien tiré de la forme des habits simples & sans ornemens. On m'avouëra qu'il n'est pas possible de rien dire de plus outrageant d'une assemblée composée des plus grands personnages, qui fussent dans l'Eglise ; soit par leur science, soit par leur dignité. Je ne croi pas qu'il se trouve aucun homme de science & de bon sens, qui se puisse imaginer que la Positive, que les plus illustres Théologiens ont toujours regardée, comme la méthode la plus solide & la plus sûre, pour traiter des dogmes de la Religion, eût tellement broüillé les idées des Pères du Concile & des Consultants, qu'elle les eût jetté dans l'extravagance & dans l'ineptie.*

Mais ce que l'on aura peine à comprendre de Frà-Paolo, c'est que lui-même il avoit aprouvé & loué ce réglement un peu auparavant. Voici ce qu'il

en avoit dit. *A la fin de ces articles (qui regardoient la matiere de l'Eucharistie) il y avoit le Règlement que j'ai dit , lequel ordonnoit aux Théologiens de confirmer leurs avis par la Sainte Ecriture , par les Traditions des Apôtres , par les sacrez Conciles & par l'autorité des Saints Pères.* Il ajoûte ensuite , *que les Théologiens Italiens ne furent pas contens de ce changement ; & il finit en ces termes : Mais enfin il est certain que ce Règlement facilita beaucoup l'expédition des Decrets.* Il est difficile de trouver dans un Ecrivain une contradiction plus grossiere & plus manifeste en deux passages si proches l'un de l'autre , & en parlant des mêmes choses ; il n'y a rien qui découvre mieux la passion que ces contradictions.

Il est vrai que ce n'est pas la méthode qu'il accuse de ces mauvais effets , mais l'ignorance des Théologiens. C'est pourquoi il s'efforce de les faire passer pour les plus ignorans de tous les hommes dans les expressions de l'Ecriture & dans les pratiques de l'antiquité à l'égard de la pénitence. Selon lui un Docteur ne sçachant pas que les termes de *confiteor* & de *confessio* dans l'Ecriture signifie *louange* ou *profession Religieuse* , entassoit les uns sur les autres tous les passages , où ils se trouvent dans les Prophètes & dans les Pseaumes , pour les appliquer à tort & à travers au Sacrement de la confession. Je ne sçai si Frà-Paolo pourra trouver des Lecteurs assez simples , pour croire que dans l'élite des Théologiens de l'Eglise Catholique , il s'en soit trouvé qui fussent si ignorans dans les premiers élémens du langage de l'Ecriture , & si peu versés dans la connois-

Pag

II. PARTIE. fance de ses expressions , qu'ils aient été capables de prendre ces mots toujours dans le sens de la confession des pechez.

Ce qui étoit encore plus ridicule (ajoute-t-il) ils affectoient (ces Docteurs) de montrer par des figures tirées du vieux Testament , que la pénitence avoit été signifiée & prédite par l'ancienne Loi , sans regarder si ces Symboles avoient du rapport avec la pénitence , & ceux-là passoient pour les plus sçavans , qui en disoient davantage. Quand j'ai lû ces paroles la première fois , j'ai douté si c'étoit Frà-Paolo qui parlât , & s'il parloit des Théologiens du Concile ; car de bonne foi il ne parleroit pas autrement de la conduite d'une assemblée d'ignorans , choisis exprès pour leur insuffisance & pour leur vanité.

Il continuë encore sur le même ton : *Ils apelloient hardiment des Traditions apostoliques , toutes les pratiques & les démonstrations d'humilité , de douleur & de repentir , qui sont en usage parmi les pénitens : à entendre parler ces Docteurs , on auroit crû que les Apôtres & les anciens Evêques ne faisoient autre chose , que d'être à genoux pour se confesser , ou assis pour confesser les autres. Mais le fort où tous ces gens se retranchoient , étoit le Concile de Florence , qui avoit déjà traité cette matiere. C'est-à-dire , si l'on croit Frà-Paolo , que ces Docteurs n'avoient ni science , ni jugement ; qu'ils n'avoient pas la moindre teinture de l'Histoire Ecclésiastique , ni le moindre discernement pour distinguer ce qui étoit de l'essence du Sacrement de pénitence & qui ne se pouvoit changer , d'avec ce qui y étoit accidentel , & sujet au chan-*

changement. Mais enfin quand il seroit vrai que les Théologiens du Concile auroient été si grossièrement ignorans , & aussi forttement ridicules , que les représente Frà-Paolo ; il se contredit toujours dans un fait , puisqu'il dit la premiere fois qu'il parle de la méthode Positive , *qu'elle facilita l'expédition des matieres* ; & la seconde *qu'elle ne servoit qu'à l'allonger* & à jeter les choses dans la prolixité.

Je remarquerai ici en passant que Frà-Paolo nous donne une étimologie bien surprenante du terme de *Positive* , de dire qu'il ait été pris de celui de *positivo* , dont se servent les Italiens pour signifier la forme des habits simples & sans ornemens. Car je ne croi pas que l'on puisse douter que la partie de la Théologie apellée Positive , n'ait pris son nom de ce qu'elle consiste en des faits ; sçavoir la croyance & la pratique de l'ancienne Eglise que l'on prouve par l'Ecriture Sainte , par les Canons des Conciles , les sentimens des Pères & par les constitutions des Papes reçues par l'Eglise ; qui sont toutes choses de fait & indépendentes du raisonnement. On trouve le mot *positivus* , en ce sens dans les Autheurs Latins : mais cette critique n'est pas de mon fait.

Aul. Gell.

Après avoir allégué les raisons sur lesquelles les Théologiens fondonent leurs sentimens pour le refus du Calice aux personnes Laïques , il ajoute *que ceux même qui les alléguoient , s'en mocquoient entr'eux*. Que peut-on penser après cela des Pères du Concile ; sinon que c'étoit des Comédiens , dont chacun jouoit dans le Concile un personnage feint & contrefait ?

*Ital. p. 513.
Anc. p. 636.
Mod. p. 501.*

II. PARTIE.

Ital. p. 560.
Anc. p. 669.
Mod. p. 528.

Le Théologien du Roy de Portugal avoit prouvé que la Messe étoit un sacrifice , par l'autorité des Pères & par la Tradition. Mais , dit Frà-Paolo , *s'étant mis à réfuter les argumens des Protestans , il s'en tira si mal , que ses auditeurs en furent très-mal satisfaits. Ce que l'on attribuoit à différentes causes.* Frà-Paolo veut que les plus sènsés l'attribuassent au peu de probabilité qu'il trouvoit lui-même dans son opinion. C'est-à-dire, que selon l'historien, ce Théologien soutenoit un sentiment, qu'il ne croioit pas. Peut-on ajoûter quelque chose à ce trait de malignité.

Ital. p. 560.
Anc. p. 669.
Mod. p. 529.

Dans le même endroit le Théologien du Duc de Baviere ayant parlé après celui du Roy de Portugal, *& son discours ayant plu à la plupart des Pères , qui le trouvoient pieux & catholique : il ajoûte , que l'Ambassadeur de Baviere n'en fut pas content ; & que les Ambassadeurs de l'Empereur complimentant ce Théologien sur sa belle harangue , l'Ambassadeur leur dit que véritablement il méritoit d'être loué pour avoir enseigné le secret d'accorder l'art subtilistique avec la simplicité de la Doctrine Chrétienne.* Sans m'arrêter à examiner ce que c'étoit que ce discours en lui-même ; il est visible que c'est malicieusement que Frà-Paolo rapporte , & les loüanges que les Pères donnerent au discours , & le blâme que l'Ambassadeur donna au Théologien , qu'il ne fait applaudir au discours, que pour rendre plus ridicules & celui qui le prononça , & ceux qui y applaudirent. Un autre que lui, auroit dit qu'il ne convenoit pas à un Ambassadeur de condamner un discours de Théologie que les Pères avoient aprouvé.

Il ne se contente pas de tourner en ridicule ce que disent les Théologiens du Concile ; il veut encore qu'ils aient dit des choses auxquelles ils ne pouvoient pas avoir pensé. Il rapporte qu'un certain Jacobin nommé Frere Antoine de la Valteline , parlant de la diversité des Rituels de chaque Eglise , allégua le Mozarabe , *où il se voit* , dit-il , *des chevaux & des escrimes à la Morefque , ce qui couvre de grands mystères*. Or il est impossible que ce Jacobin ait parlé de ces choses qu'il n'avoit pas vûes , & qu'il ne pouvoit avoir que lûes ; & même s'il les avoit lûes , il avoit lû en même tems , qu'il y avoit bien des siècles que cette Messe Mozarabe avoit été purgée de ces choses profanes , quand il seroit vrai qu'elles y auroient été mêlées ; ce qui n'est en effet ni vrai , ni vrai-semblable. Mais Frà-Paolo avoit vû ce conte quelque part , & il s'est plû à le faire débiter par un Théologien du Concile pour en faire une farce.

Ital. p. 561.
An. p. 670.
Mod. p. 530.

Après avoir fait voir combien Frà-Paolo traite mal les Théologiens , nous allons rapporter un trait , par lequel il les relève pour abaisser les Péres. Les Légats & les Péres venoient de faire un réglemeut qui réduisoit le nombre des Théologiens , & régloit le tems qu'ils opineroient , afin d'avancer la discussion des matieres. Voici ce qu'il ajoûte après l'avoir rapporté : *Quand il fallut publier ce Réglemeut , il y eût de la difficulté à l'intituler , quelques-uns croyant que si on l'intituloit : Ordre que les Theologiens doivent garder , on s'attireroit la raillerie que ce Spartiate faisoit aux Atheniens , disant que parmi eux les sages consul-*

Ital. p. 554.
An. p. 662.
Mod. p. 523.

toient & les fous déliberoient. Pour éviter donc ce reproche , l'infcription fut conçûe en ces termes : Ordre que le commun des Théologiens doit garder à l'avenir dans l'examen des matieres. D'où on vouloit inferer que les Evêques étoient l'élite des Théologiens. Sa mémoire l'avoit trompé, ce n'étoit pas un Spartiate, c'étoit le Scythe Anacharsis qui fit cette raillerie.

Il n'y a perſonne qui ne ſ'aperçoive que ce recit eſt un conte fait à plaiſir ; car il n'eſt point vraiſemblable que les Peres euſſent ſi mauvaiſe opinion d'eux-mêmes, qu'ils craigniſſent cette raillerie. Il y a bien des endroits ſemblables, où il parle burleſquement du Concile, comme lorsqu'il dit au commencement, qu'y ayant déjà dix Evêques à Trente, il

Mod. p. 108. ſe tint une Congrégation pour régler les préliminaires, où il fut ordonné que le lieu de l'aſſemblée ſeroit tendu de tapisſeries, de peur que le Concile ne parût une aſſemblée de gens mécaniques.

Mais il ne ſ'agit pas ici de faire voir que Frà-Paolo plaiſante toujours mal à propos, & qu'il paroît dans ſon hiſtoire l'homme du monde le plus deſtitué de ce que l'on appelle politèſſe & urbanité, au moins pour un homme verſé dans les Lettres, & qui avoit un ſi grand uſage du monde : je veux ſeulement faire remarquer de quelle maniere il traite les Pères du Concile. Il repreſente par tout les Théologiens comme les plus ignorans de tous les hommes, qui ſe mêlent de ſcience ; & ici il met les Pères qui déciديوient avec autorité ſi fort au-deſſous de ces ignorans, qui conſultoient, qu'il leur applique le trait que l'on a raporté.

Je ne sçai pourquoi Mr. de Jousseval a rendu en II. PARTIE. François par le terme de fous, celui d'ignorant. Si ce n'est peut-être qu'il a voulu exprimer plus littéralement l'histoire du Spartiate ou du Scythe; mais en cela il n'a pas diminué l'aigreur de Frà-Paolo, au contraire il encherit par dessus; car la folie est encore plus que l'ignorance. Cependant il y avoit déjà bien assez de malignité dans le texte sans l'augmenter dans la version.

Cela lui est arrivé en bien d'autres endroits, le terme de fous lui plaît toujours quand il s'agit des personnes du Concile. Frà-Paolo avoit dit *nei mai si* Ital. p. 547.
racoglie un Collegio di otti mati così schieto, che non si An. p. 654.
divida in personagi & plebe. Mod. p. 516.

L'ancien Traducteur a traduit ainsi. *Jamais il ne peut être assemblé Collège de notables si bien trié, qu'il ne se divise entre personnages de marque & le vulgaire:* Et il a plû à Mr. de Jousseval pour personnages de marque & vulgaire, *sages & fous.* Si le terme de vulgaire ne lui plaisoit pas, il pouvoit mettre, personnes du commun; car le *Plebe* de l'Italien ne signifie point *fous*: Pourquoi empirer encore des choses qui sont déjà si mauvaises? Mais dans la suite je montrerai par quelques échantillons que le Traducteur est animé de même esprit que l'Auteur.

Avant que de quitter ce passage, je prie le Lecteur de peser ces mots: *Quelques-uns croyans que si on l'intuloit, Ordre que les Théologiens doivent garder, on s'attireroit la raillerie, &c.* Frà-Paolo vouloit insulter les Pères du Concile par ce trait, mais l'injure est dite avec un tour grossier & contraire au génie

de l'histoire, qui ne doit point parler de ce qui n'est point sorti de la pensée des hommes, comme je l'ai déjà dit.

Ital. p. 114.

An. p. 128.

Mod. p. 102.

Les Légats ne sont pas moins maltraitez que tous les autres personnages du Concile ? Voici comme il parle du premier. *Le Cardinal Jean Marie del Monte fut choisi par Paul III. pour être le premier des Légats du Concile à cause de sa franchise & d'un attachement si fort pour ses Maîtres, qu'il aimoit mieux leurs intérêts que sa conscience.* Quel portrait de la première personne d'un Concile ! Quelle idée & de celui qui est choisi & de celui qui choisit ! Si ce Cardinal a l'honneur d'être nommé pour tenir la première place, parce-qu'il est sans conscience, il faut que Paul III. ait jugé que la qualité la plus nécessaire pour ceux qui présideroient au Concile étoit de n'avoir point de conscience.

Il avoit fait ce portrait du Cardinal del Monte, lorsqu'il avoit parlé de la nomination des trois Légats, dont Marcel Cervin & Renaud de Poole étoient les deux autres ; & il n'avoit rien dit pour lors, qui ne fut avantageux à ces deux-ci. Mais il n'est pas long-tems sans donner à entendre qu'ils craignoient tous trois également la réformation. *Les Légats, dit-il, eussent bien voulu que l'on n'eût parlé que des Dogmes ; mais ils craignoient tant d'être contraints de traiter seulement de réformation, qu'ils se réjouissoient comme d'une victoire, d'avoir à traiter les deux matières ensemble.* Il avoit dit de Poole que tout le monde le tenoit pour homme de grande piété ; Marcel Cervin n'en avoit pas moins, comme il le fit

paroître, lorsqu'il fut parvenu au Pontificat. Ce Pape avoit fait un discours par lequel il montrait l'utilité de la réformation, pour la grandeur du Saint Siège, alléguant que les plus Saints Papes avoient été ceux qui avoient le mieux soutenu leur autorité; cependant il les dépeint ici comme des gens à qui la réformation faisoit peur, c'est-à-dire, comme des hypocrites qui pensoient toute autre chose que ce qu'ils disoient.

Mais par quels signes Frà-Paolo, ou les Auteurs de ses Mémoires, avoient-ils pû découvrir que les Légats se réjouissoient comme d'une victoire de n'être pas obligés de traiter de la réformation sans les Dogmes; avoient-ils vû dans le secret de leur cœur? Si les Légats se réjouissoient c'étoit de ce que l'on avoit établi en cela la meilleure maniere de procéder, leur joie venoit de leur sagesse & de leur piété, & non du mauvais principe d'où l'a tiré Frà-Paolo. D'ailleurs qui auroit pû contraindre les Légats à traiter simplement de la réformation sans traiter des Dogmes? puisqu'il n'y avoit point d'exemple de Conciles généraux qui en eussent usé ainsi, quand il y avoit des erreurs qui méritoient condamnation. L'Europe étoit infectée de mille sortes d'erreurs, & l'on auroit voulu que le Concile n'en eût pas parlé.

Voilà comme il plaît à Frà-Paolo d'ajuster tous les personnages du Concile: mais selon lui tous les Italiens ne valoient rien, il entend parler des Romains. Il fait dire à leur honneur par Cornille Scopper Secrétaire de l'Empereur, que *si les Doc-*

II. PARTIE.

Ital. p. 56.

Anc. p. 64.

Mod. p. 52.

teurs Protestans eussent eu de l'argent, ils eussent pu aisément acheter des Italiens telle Religion qu'ils eussent voulu; mais que faute d'or ils ne pouvoient esperer que leur Religion fut jamais éclatante dans le monde. Il y a beaucoup de raison de douter qu'un homme qui seroit de Secrétaire à l'Empereur Charles V. ait été capable de tenir de pareils discours. C'est donc Frà-Paolo qui parle en effet, & qui par ce trait veut faire comprendre que les Italiens, c'est-à-dire, tous les Ministres de la Cour de Rome, sont toujours prêts de vendre la vérité, comme Judas vendit son Maître. Est-il donc possible qu'un Catholique, qu'un Religieux ait conçu de telles pensées des personnes qui gouvernent les choses de la Religion? Avoient-ils donné des exemples de cette avarice Judaïque? Quelqu'un avoit-il acheté d'eux la permission dont il parle, pour en faire un si horrible portrait?

Mais au moins un homme de bon sens auroit-il dû parler avec plus de justesse; au lieu de dire que faute d'or, ils ne pouvoient esperer que leur Religion fût jamais éclatante dans le monde, il auroit dû dire que faute d'or, ils ne devoient jamais esperer de faire agréer à Rome celle qu'ils vouloient professer; car c'est de cet agrément de la Religion Protestante dont il s'agissoit, & non pas de son état; puisqu'y ayant déjà des Rois, des Electeurs, des Princes & grand nombre de Villes puissantes qui l'avoient reçûe, il est certain qu'elle n'éclatoit déjà que trop dans le monde. Mais on ne doit pas chercher de la justesse dans les Ecrivains, que la passion domine, ils ne pensent par tout qu'à outrager & à dire des injures.

Nous

Nous avons vû par quelques traits combien il s'éloigne des bien-séances, qui conviennent à un Religieux de plus de soixante ans. Mais sa passion le transporte tellement, qu'il oublie en toutes occasions qu'il écrit l'histoire d'un Concile, l'événement le plus sérieux & le plus important de la vie humaine ; & qui par conséquent demande plus de gravité & de sévérité dans les réflexions & dans le stile. Un vieux Théologien, le Consulteur d'Etat d'une grande République, s'amuse à critiquer le stile d'une Bulle, d'un passeport & d'un Canon.

Cette Bulle étoit celle de Leon X. contre Luther. Il en trouvoit les périodes trop longues ; il y en avoit une qui, à son compte, contenoit quatre cens mots

Ital. p. 13.
Anc. p. 13.
Mod. p. 11.

entre le premier & le dernier. Selon lui, *les Pédans même se mocquoient de la construction du Passeport, que le Concile avoit donné aux Protestans, parce qu'il y avoit une période, où le mot principal étoit précédé de cent cinquante paroles.* Enfin il remarque que le Decret de la Messe de la vingt-deuxième session toit plein d'hyperbates.

Ital. p. 352.
Anc. p. 417.
Mod. p. 324.

Certes voilà des critiques bien dignes d'un homme, qui écrit d'une affaire aussi sérieuse & aussi grave que l'est un Concile. Ne peut-on pas dire qu'il est lui-même le Pédant, qui a fait ces belles remarques. Car enfin quand ce ne seroit pas lui & qu'il auroit trouvé ces remarques dans des Mémoires, son bon goût les lui devoit faire mépriser.

Ital. p. 591.
Anc. p. 707.
Mod. p. 559.

Mais ce qui est merveilleux, c'est que Frà-Paolo qui ose faire ces critiques étoit lui-même un fort mauvais Ecrivain. Son Apologiste moderne en de-

meure d'accord ; car rendant raison des changemens qu'il a été obligé de faire dans sa traduction, il allégué les mêmes défauts que Frà. Paolo reprend dans la Bulle du Pape, dans le Passeport & dans le Decret ; c'est-à-dire, des transpositions, des broüilleries, des répétitions choquantes, des périodes d'une si grande longueur qu'elles font perdre haleine au Lecteur, & dont quelques unes ont jusqu'à trente lignes d'impression. *C'est pourquoi, dit ce Traducteur, j'ai été obligé de les couper pour donner plus de jour à ce qu'il dit ; & soulager à même-tems l'esprit du Lecteur : Je me suis attaché uniquement à son sens, sans m'assujettir à ces paroles, qui souvent sont si confuses & si embrouillées, qu'on diroit qu'il auroit affecté de ne se pas faire entendre.*

Il étoit, dit encore Mr de Jouffeval, aussi mauvais parleur, que bon politique. Son stile est bas & trivial ; il mêle dans son histoire de certaines railleries fades & mal-seantes à un homme grave, & encore plus à un Grand homme d'Etat comme lui. On a dit même de lui qu'il ne sçavoit ni l'Italien, ni le Latin.

Le pourroit-on croire qu'un homme si peu entendu dans le Rile qui lui convenoit, ait osé trouver à redire à celui des autres ? Mais c'est l'effet de la passion de faire sortir les hommes de leur vrai caractère. S'il avoit l'esprit trop solide comme le prétend Mr Amelot de la Houssaye pour être bon railleur, il ne devoit jamais railler ; & il lui devoit suffire, que ni la Bulle, ni le Passeport, ni le Canon ne fussent pas intelligibles, pour s'empêcher d'en parler.

Si la passion n'avoit été que médiocre, il auroit

négligé ces remarques ; mais tout déplaît dans les personnes que l'on haït beaucoup, jusqu'à leur air, leurs manières & leur langage. Il témoigne donc par tout une haine outrée contre les Papes, les Légats, les Pères & les Théologiens du Concile, puisqu'il est certain qu'il ne leur pardonne rien ; mais généralement tous les Théologiens Catholiques sont l'objet de sa médisance : & quelque chose qu'ils fassent, ou disent de bon, ils ne sçauroient échapper à sa langue satirique.

Le Cardinal de Lorraine & Granvelle Evêque d'Arras avoient travaillé au nom de leurs Maîtres le Roy de France & le Roy d'Espagne, pour trouver les moyens d'arrêter le cours de l'hérésie, & de l'extirper tout-à-fait. *Ils disoient*, au rapport de Frà-Paolo, *qu'ils s'étoient promis réciproquement de s'entraider dans ce pieux dessein : mais le monde crût toujours que leur principal objet étoit de s'enrichir des dépouilles des condamnés. Le monde, c'est Frà-Paolo.* Cependant on sçavoit bien de son tems, que ni l'un, ni l'autre n'en devinrent pas plus riches. L'ancien Traducteur a ajouté au texte ces mots, *outré l'indignation naturelle de l'un & de l'autre, au mépris du sang humain, & à être inventeurs & boute-feux de tous conseils tyranniques & sanglans.* On peut juger par cet échantillon, quelle foi on doit ajouter à ce qui vient de la plume des personnes pleines de haine. En voilà plus que suffisamment pour convaincre les plus entêtés du mérite de Frà-Paolo, & que l'on ne sçauroit trouver d'historien, qui ait donné plus de marques d'une passion furieuse, qui ait plus visi-

II. PARTIE. blement violé toutes les règles de la modération. Les Auteurs qui ont écrit des loix de l'Histoire ont beaucoup blâmé Theopompe de ce qu'il inveſtivoit trop ; & ont dit de lui qu'il méritoit d'être plutôt conſidéré comme un accuſateur, que comme un Hiſtorien. Mais je ne penſe pas qu'aucun autre ſoit plus digne de cette réflexion que Frà-Paolo ; ce n'eſt pas même encore aſſez pour lui d'accuſer par tout les défenſeurs de la foi Catholique : ſon ſtile eſt une perpétuelle Apologie de ceux qui l'attaquoient ; il ne trouve jamais rien à reprendre dans ce qu'ils font , ni dans ce qu'ils diſent de plus viſiblement oppoſé à l'ordre & à la juſtice , comme nous l'allons voir.

CHAPITRE IV.

Frà-Paolo ne fait aucune réflexion ſur la conduite la plus déréglée , ni ſur les diſcours les plus mauvais des Proteſtans.

Des dix conditions qu'ils propoſoient pour ſe ſoumettre au Concile.

L'ERREUR ne corrompt pas ſeulement la foi ; elle corrompt encore la raiſon , & offuſque tellement les lumières de l'eſprit, qu'il n'eſt plus capable de connoître , ni de ſentir ce qui eſt de l'ordre. L'hiſtoire du Concile nous en fournit de tristes exemples depuis un bout juſqu'à l'autre, dans le langage & dans la conduite des Proteſtans. Cependant Frà-

Paolo ne fait pas la moindre réflexion capable d'en II. PARTIE.
donner la juste opinion que l'on en doit avoir.

Il rapporte de Luther *qu'il disoit souvent qu'il avoit en trop peu de courage à Vvormes, sa doctrine étant si certaine qu'il ne la voudroit pas même soumettre au jugement des Anges : au contraire comme elle étoit divine il seroit suffisant lui seul pour juger les Anges & sous les hommes ensemble.* Je ne sçai si le démon même pourroit prononcer des paroles d'un plus grand orgueil. Cependant Frà-Paolo n'y trouve rien à reprendre, au moins il ne dit rien qui marque qu'il les désapprouve. Luther faisoit allusion sans doute à cet endroit, où S. Paul parlant aux Galates, prononce anathème contre un Ange du Ciel & contre lui-même, si un Ange du Ciel, ou lui-même étoient capables de leur annoncer un autre Evangile que le sien; & à cet autre de S. Matthieu, où JESUS-CHRIST dit que les Apôtres seront assis avec lui, pour juger les douze Tribus d'Israël; & presumant de lui, qu'il avoit la même certitude que S. Paul de la divinité de sa doctrine, il se croioit capable de juger les Anges & les hommes.

Ital. p. 19.
Anc. p. 20.
Mod. p. 17:

Mais voici en quoi consiste l'excès de son orgueil; c'est qu'il ne tiroit que de sa tête l'assurance que sa doctrine fut divine comme celle de l'Apôtre: car si elle étoit différente de la doctrine de l'Eglise, dans laquelle il étoit né & avoit été baptisé, sur quel fondement se pouvoit-il assurer que ce fût cette Eglise qui errât & non pas lui? Pour se flâter de posséder la vérité au préjudice de toute la société qui l'avoit fait Chrétien, il ne falloit pas moins qu'une révela-

11. PARTIE.

tion du Ciel ; & s'il n'avoit point de revelation , il falloit avoir un orgueil de démon pour s'élever par la présomption de sa propre suffisance au-dessus des Anges & des hommes. D'ailleurs qui sont les Hérétiques , qui n'aient pas parlé comme Luther ? Mennon , Calvin , Servet , &c. ont-ils été moins assurés de leur doctrine que Luther ?

Ital. p. 77.
Anc. p. 88.
Mod. p. 70.

Peut-être voudroit-on excuser l'audace de Luther dans cette rencontre , sur ce que le Cardinal Campegge l'avoit traité avec hauteur & avec menaces , arrivant ordinairement que l'on répond à de pareils discours par d'autres du même stile : mais il parla du même ton au Nonce Paul Verger , qui conféra quelques années après avec lui , & qui n'usa que de paroles de douceur & de charité. Il lui fit une réponse pleine d'estime pour sa propre personne & pour sa science ; & au contraire de mépris pour la Cour de Rome , pour le Pape , les Evêques & les Docteurs Catholiques. Or , Frà-Paolo après avoir rapporté ce discours , dit simplement que *Verger ne pût rien gagner sur la fermeté de Luther*. Il donne le beau nom de fermeté à l'insolence & à l'opiniâtreté la plus insensée. L'ancien Traducteur fait encore une addition considérable dans cet endroit.

Ital. p. 76.
Anc. p. 89.
Mod. p. 71.

Verger lui avoit dit que depuis dix-huit ans que sa doctrine paroissoit , elle avoit enfanté mille sectes , qui se déchiroient les unes les autres , & suscité mille séditions populaires pleines de carnage , d'où il falloit conclure que cette doctrine ne venoit point de Dieu , puisqu'il en arrivoit de si grand maux. *Il faut* , disoit-il , *qu'un homme ait bien de l'amour pro-*

Ital. p. 77.
Anc. p. 87.

pre, & soit bien idolâtre de ses pensées, pour vouloir II. PARTIE.
seul troubler tout le monde par ses opinions. Mod. p. 70.

A cela Luther lui répond, *que ceux qui tiroient contre sa doctrine des conclusions de ce qui étoit arrivé en Allemagne, ne sçavoient pas que la parole de Dieu avoit cette propriété d'exciter des troubles par tout où elle se prêchoit, jusqu'à séparer les enfans d'avec les Peres.* Et Frà-Paolo grand Théologien & grand Politique, comme il étoit né, ne dit pas un mot pour faire sentir la fausse application que fait Luther de ces paroles de JESUS-CHRIST, qui quoi-qu'il divise les enfans d'avec les Peres, n'a jamais armé les enfans contre les Peres, ni les sujets contre les Souverains, comme le faisoit la doctrine de Luther.

Luther ajoûtoit ensuite sur la proposition que Verger lui avoit faite du Concile, où se trouveroient les plus sçavans de l'Europe; *qu'il n'y avoit point de fond à faire sur une assemblée de gens sçavans, parce-que c'étoit à ces grands esprits, qui se croioient les sages du monde, que Satan persuadoit les erreurs les plus absurdes, par une juste permission de Dieu, qui prend plaisir à confondre leur orgueil.* Frà-Paolo laisse tomber ce trait de Luther sans le relever. L'homme le plus superbe qui fut jamais, qui a été un des plus grands exemples des illusions & des extravagances, dans lesquelles le démon de l'orgueil précipite les enfans d'Adam, répand le venin dont il est plein sur tous les Docteurs Catholiques, les peint des couleurs les plus noires: & Frà-Paolo ne remarque pas que Luther en parlant en ces termes des sçavans de l'Eglise Catholique, avoit fait de sa propre personne le portrait le

II. PARTIE. plus ressemblant qui s'en pouvoit tirer. En qui se verifient jamais mieux que dans cet hérétique les paroles & historiques & prophétiques tout ensemble de l'Apôtre S. Jude. *Leur bouche prononce des paroles de superbe?*

Tout le premier livre de son histoire est plein de demandes, que les Luthériens faisoient du Concile; & à les entendre parler, on auroit crû qu'il ne falloit qu'un Concile, qui travaillât à éclaircir les dogmes de la foi, & à rétablir l'ancienne discipline, pour calmer toutes les disputes & tous les troubles, qui étoient nez au sujet de la Religion. On ne peut lire ce Livre que l'on ne sente quelque peine de voir que l'on différoit tant à leur donner la satisfaction qu'ils demandoient, à moins que de faire de grandes réflexions sur toutes les difficultez qui se rencontroient au sujet de l'assemblée du Concile. Mais les personnes habiles & clairvoyantes s'apercevoient bien que ces demandes d'un Concile dans la bouche des Luthériens n'étoient nullement sinceres, & que ce n'étoit que des amusemens frivoles; puisqu'il étoit impossible de tenir un Concile tel qu'ils le souhaitoient. Frà Paolo le connoissoit comme les autres; le tems lui avoit encore appris que ces demandes étoient de pures mocqueries; elles lui fournissoient donc une belle occasion de dire ce qu'il pensoit de tous les procédez des hérétiques; cependant il leur laisse tout passer sans y faire aucune réflexion, lui qui en fait sur toutes les paroles & sur toutes les démarches des Papes & du Concile. Or si Frà-Paolo n'a rien dit de ce qu'il pouvoit & de ce qu'il devoit dire, on ne sçauroit douter qu'il n'ait voulu épargner les hérétiques.

Je

Je ne ramasserais point tous les endroits qui méritoient ses réflexions, cela seroit infini; je m'arrêterai à un seul qui est susceptible de toutes celles que l'on peut faire sur les autres, & qui représente en raccourci le véritable génie de l'erreur.

Le Concile de Trente ayant déjà beaucoup travaillé, & pour la doctrine & pour la réformation, ses Canons & ses Decrets ayant été vûs des Luthériens, ils refuserent absolument de se soumettre à aucun. Enfin pour rendre compte de leur refus, ils présentèrent un écrit à l'Empereur, où ils alléguoient les raisons pourquoi ils en avoient appelé, & apelloient encore à un Concile libre. Dans cet écrit ils proposoient dix conditions, sous lesquelles ils consentiroient de se trouver à un Concile général; je les rapporterai tout de suite, pour faire voir en peu de mots une partie des absurditez, des nullitez, & même l'impossibilité.

Ils demandoient. I. Qu'il fut assemblé en Allemagne. II. Qu'il ne fût pas convoqué par le Pape. III. Que le Pape n'y présidât point & qu'il en fut seulement un membre, & par conséquent sujet aux Decrets qui s'y feroient. IV. Que les Evêques & les autres Prélats fussent quittes du serment prêté au Pape, afin qu'ils pussent opiner librement. V. Que l'Ecriture Sainte servît de Juge dans le Concile à l'exclusion de toutes les autorités humaines. VI. Que les Théologiens, que les Princes de la Confession d'Ausbourg envoiroient au Concile, y eussent non-seulement voix consultative, mais délibérative: & qu'on leur donnât un passeport, non-seulement pour

Ital. p. 656.
Anc. p. 784.
Mod. p. 610.

II. PARTIE.

leur personne , mais encore pour l'exercice de leur Religion. VII. Que les résolutions ne se prissent pas à la pluralité des voix , comme dans les causes séculières , mais selon la bonté des avis ; c'est-à-dire , selon qu'ils seroient plus conformes à la parole de Dieu. VIII. Que les Actes du Concile de Trente fussent annullez , cette assemblée ayant été partielle , tenue par une seule partie & conduite d'une autre manière que l'on n'avoit promis. IX. Que si le nouveau Concile ne pouvoit pas terminer les différens de la Religion , les conditions de Passavv demeurassent inviolables , & l'accord fait à Ausbourg l'an 1555. en vigueur , de sorte que tout le monde fut obligé de l'observer. X. Qu'on leur donnât une caution suffisante sur toutes ces demandes.

Si Frà-Paolo avoit voulu parler sur ces dix conditions , comme il parle sur tous les Decrets & les Canons du Concile , & comme il le devoit en qualité de Catholique & d'Historien , il auroit pû prendre le même tour & faire critiquer aux Catholiques ces conditions , comme il fait critiquer les Canons aux Protestans.

Il pouvoit dire en général , qu'il étoit inouï que les particuliers voulussent faire la loi à tout le corps , & non pas la recevoir de lui ; que les membres devoient suivre l'ordre accoutumé dans les assemblées & non pas le prescrire , que les Luthériens en quel que nombre qu'ils pussent être , n'étoient que de simples particuliers à l'égard de l'Eglise , puisqu'on devoit les considérer tous en la personne de Luther , qui avoit fait le schisme , & que tous ceux qui l'a-

voient suivi, n'avoient point d'autre caractère, ni d'autre autorisé que lui; que par conséquent si Luther n'étoit pas en droit de faire la loi à l'Eglise, ni d'ordonner la forme du Concile, tous les adhérens n'y étoient pas non plus que lui; qu'autrement il seroit toujours dans le pouvoir des particuliers de ruiner toutes les sociétés; & enfin que si le Concile avoit été ordonné, comme le vouloient les Luthériens; il n'auroit pas été ordonné au gré des autres Hérétiques, les Anabaptistes, les Zuingliens & tous les autres qui méritoient autant de considération que les Luthériens.

Voilà ce que Frà-Paolo auroit pû dire en général contre ces conditions. En particulier il auroit pû faire remarquer sur la première, que les Allemands n'avoient pas plus de droit de prétendre que le Concile se tint en Allemagne, que les François en avoient qu'il se tint en France: & que si chaque Nation pouvoit prétendre avec quelque raison que les Conciles généraux fussent assemblez chez elle, il seroit impossible que l'on en pût jamais assembler du consentement de tous.

Que les Saints Pontifes ne pouvoient donc faire plus sagement, ni plus heureusement pour la satisfaction de toutes les Nations, que de l'assembler dans un lieu qui fût agréable aux principales Puissances de l'Europe, comme à l'Empereur & au Roy de France; & que ces Monarques l'ayant accepté, personne n'avoit droit de s'en plaindre. Que d'ailleurs on ne pouvoit choisir un lieu plus commode que Trente pour les Allemands, & que les François ni trouvoient pas la même commodité.

II. PARTIE. Qu'enfin s'ils ne vouloient pas que ce fût en Italie ; le Pape avoit autant de raison de ne pas vouloir que ce fût en Allemagne. Or à qui étoit-ce à décider dans cette occasion du Chef, ou de quelques membres gâtez qui suggéroient ce dessein à l'Empereur ; mais enfin Trente étoit une Ville d'Allemagne sujette à l'Empereur : C'est pourquoi Paul IV. disoit, *qu'il n'avoit jamais consenti que le Concile fût mis à Trente, parce que c'étoit le mettre au milieu des Luthériens.*

Ital. p. 408.

Anc. p. 485.

Mod. p. 379.

Sur la seconde, il ne se peut rien dire de plus déraisonnable, que de vouloir priver le Chef visible de l'Eglise d'un droit attaché à sa primauté, parce que quelques particuliers séditeux la lui contestent. On convient que les Papes n'ont pas seuls, & à l'exclusion de tous autres, le droit de convoquer les Conciles généraux : les Empereurs ont convoqué les huit premiers ; mais leur droit & celui des autres Princes Chrétiens, n'exclut point le droit des Papes. Ce que les Luthériens demandoient est donc la même chose, que si des sujets révoltez contre leur Souverain, ne vouloient entrer en aucune négociation, où le Souverain agit encore comme Souverain ; ce seroit dégrader les Puissances par provision. Si le Pape est le Chef visible de l'Eglise, quand même il ne seroit simplement que le premier des Evêques, ce seroit sans raison qu'on lui contesterait le droit de convoquer les Conciles généraux. Il est vrai qu'il ne le sçauroit faire sans l'agrément & le concours de tous les Princes Catholiques, puisque sans cet agrément ces Princes n'enverroient point leurs Evêques au Concile : mais la nécessité de ce consentement n'ôte point au Pape ce qui appartient

naturellement à sa qualité de Chef. Et enfin si le Pape ne convoque pas le Concile , qui le convoquera , sera-ce le Roi de France ou l'Empereur , ou quelqu'autre ? Le Roi de France n'aura point d'égard à un Concile convoqué par l'Empereur , ni l'Empereur à un Concile convoqué par un Roi de France. Lors donc que l'on ne veut pas que ce soit le Pape qui convoque le Concile , on ne veut point en effet de Concile général , puisque de la manière que sont aujourd'hui partagés les pays de la chrétienté , il n'est presque pas possible qu'il s'en convoque par un autre que par le Pape. Aussi est-ce lui depuis long-tems , qui les a convoquez , à la réserve de ceux qui se sont tenus , quand il y a eû schisme dans l'Eglise au sujet de son Chef. Car il est vrai que lorsque le Chef de l'Eglise est incertain , ou que le Pape refuse sans raison d'assembler le Concile que des besoins pressans de l'Eglise exigent , c'est aux principaux membres à faire ce qu'il feroit.

La troisième condition n'est pas plus raisonnable , si le Pape ne peut être privé par les prétentions des hérétiques du pouvoir de convoquer les Conciles , il ne le sçauroit être non plus du droit d'y présider. Car enfin qui pourroit y présider à son exclusion , pendant que son état n'est point incertain , & que la légitimité de son élection n'est point contestée.

A l'égard de la soumission aux décrets du Concile elle est de droit. Les plus saints & les plus grands Papes ont regardé les décisions & les Canons des Conciles généraux , comme la règle de leur conduite ; mais il ne convenoit point de mettre cette matière en délibé-

II. PARTIE. ration dans un Concile, d'où on devoit éloigner toute occasion de trouble & de division.

Sur la quatrième, le serment que les Membres d'une société prêtent à celui qui en est le chef législatif, ne leur ôte point la liberté de leurs suffrages, dans les choses qui regardent leurs fonctions, la justice & le bien public; au contraire, on ne leur demande ce serment qu'afin d'établir & d'affermir leur liberté contre les passions & l'intérêt. Le serment que tous les Evêques & les Prélats font au Pape, comme Chef de l'Eglise ne les empêche donc point d'être les Juges de tout ce qui regarde les intérêts de l'Eglise, l'intégrité de la foi, la pureté de la morale & le bon ordre de la discipline, qui est la gardienne de l'un & de l'autre. Dans le corps politique les Juges font serment au Roy; & quand le Roy a un Procès, ou avec un particulier d'entre ses Sujets, ou avec quelque Ville, ou Communauté, on n'a jamais demandé que le Roy deliât les Juges de leur serment, afin qu'ils pussent juger entre le Roy & ses Sujets, parce qu'en vertu de ce serment ils ne sont obligez au Roy que pour juger justement; c'est-à-dire, selon les loix & l'exigence du bien public. On ne parle point de la fidélité qu'ils lui doivent comme les Sujets, laquelle est une obligation naturelle, imposée par la naissance & cimentée par la Religion.

Il en est de même des Princes de l'Empire, ils font serment à l'Empereur; cependant il n'est pas nécessaire que l'Empereur leur remette ce serment, pour qu'ils puissent opiner légitimement dans les Diètes, pour les affaires qui regardent l'Empereur & l'Empire.

ques : ils ne promettent par leur serment l'obéissance que pour le bien de l'Eglise , pour la conservation du S. Siège , qui est le centre & le lien de son unité , & qui ne sçauroit périr sans que toute l'Eglise perisse ; puisque ce lien ôté , c'est une nécessité que les Membres se divisent. En un mot tout ce qu'ils promettent par ce serment , ne tend qu'à maintenir la Religion & la pureté de la foi ; c'est le but auquel se rapportent toutes les dispositions de ce serment. Au reste le serment ne fut jamais le lien de l'iniquité ; au contraire , les puissances ne l'exigent que pour attacher davantage leurs Ministres à la vérité & à la justice : & si l'engagement que l'on contracte avec la justice par le serment mettoit les hommes hors d'état de juger , les Juges ne pourroient juger les criminels , puisqu'il est vrai de dire que les criminels ont un procez avec la Justice , qui demande qu'ils soient condamnez selon les loix.

Il n'y eût donc jamais de proposition plus visiblement exorbitante que cette quatrième condition des Protestans. De plus une grande preuve que ce serment n'a point empêché les Evêques d'opiner selon leur conscience dans le Concile , c'est le peu de satisfaction que la Cour de Rome témoignoit du Concile. Nous trouvons dans le recueil des Actes concernant le Concile , que lorsqu'il fut question de le rassembler pour la troisième fois , nos Ambassadeurs demandant qu'il fut déclaré nouveau & non continué , alléguoient pour raison que ce qui y avoit été réglé n'étoit pas reçu même du Pape : & Frà-

II. PARTIE. Paolo lui-même rapporte à la fin de son Histoire, que le Pape & la Cour de Rome furent en doute, s'ils recevroient le Concile. Il est donc certain que ce serment n'attachoit point tant les Evêques au Pape, qu'ils n'eussent une liberté entière de dire tout ce qu'ils jugeoient être du bien de l'Eglise, encore même qu'ils crussent que cela ne seroit pas agréable à la Cour de Rome.

On voit par la qualité de ces quatre conditions, que les Protestans ne vouloient point que le Pape les jugeât, pendant qu'ils s'élevoient eux-mêmes en Juges du Pape & de l'Eglise, qu'ils les condamnoient de leur propre autorité, & qu'ils exécutoient par provision, le jugement qu'ils avoient rendu contre l'un & contre l'autre; cet attentat méritoit bien quelque réflexion de Frà-Paolo.

Sur la cinquième condition que l'Ecriture Sainte servît de Juge dans le Concile, à l'exclusion de toutes les autoritez humaines: pour parler plus juste ils auroient dû dire que l'Ecriture servît de loi, parce que l'Ecriture ne pouvant parler, elle ne sçauroit juger. Mais c'est une loi, suivant laquelle les Conciles doivent juger; le Concile de Trente l'a suivie comme sa règle, de même que tous les autres Conciles légitimes & orthodoxes, & il n'a jamais jugé non plus que tous les autres par aucune autorité humaine: mais comme il s'agissoit entre les Catholiques & les Luthériens du sens de cette loi, c'étoit au Concile qui representoit tout le corps de l'Eglise de déterminer dans quel sens il la falloit prendre, & il l'a fait suivant la Tradition uniforme, perpetuelle
&c

& constante de l'Eglise , conservée non seulement dans les écrits des Saints Peres , mais encore dans le cœur & dans l'esprit des Fielles , principalement des Pasteurs , par les influences perpétuelles de l'esprit de JESUS-CHRIST , qui selon ses promesses sera toujours avec l'Eglise.

II. PARTIE

Ces autoritez ne sont point des autoritez humaines , mais divines , puisqu'elles sont établies par JESUS-CHRIST. Il a commandé d'écouter l'Eglise ; l'Apôtre nous assure de sa part , qu'elle est *la colonne & la base de la vérité*. Son autorité qui agit par les voyes que je viens de dire , n'est donc point un autorité humaine , qu'un Chrétien puisse rejeter ; & ceux qui la rejettent , rejettent l'Ecriture même , puisque sans cette autorité l'Ecriture ne peut être que le sujet des disputes des hommes , & de leur perpétuelle division. Car enfin comment l'Ecriture accordera-t'elle des hommes , dont chacun la veut entendre à sa fantaisie ? C'est donc vouloir non pas finir les disputes , mais les perpétuer , que de ne vouloir pour Juge que le texte de l'Ecriture.

Mais cette condition étoit proposée malignement , pour faire croire aux simples & aux idiots , que la Religion des Catholiques n'étoit appuyée que sur l'autorité des hommes ; & il seroit aisé de faire voir au contraire qu'il n'y a que la Religion des Catholiques , qui soit fondée sur l'Ecriture ; puisque toutes les autres sont fondées sur l'interprétation qu'en fait , ou un Luther , ou un Calvin , ou quelqu'autre , qui ne sont que des particuliers , &

P

qui par conséquent n'ont qu'une autorité humaine ; au lieu que celle des Catholiques est fondée sur l'interprétation de l'Eglise , qui a une autorité divine.

Sur la sixième où ils demandoient trois choses. La première , que leurs Théologiens eussent voix consultative & délibérative dans le Concile. La seconde , qu'on leur donnât un passeport pour leurs personnes ; & la troisième , qu'ils eussent dans le lieu du Concile l'exercice libre de leur Religion.

A la première de ces demandes , Frà-Paolo pouvoit dire que jamais il ne s'étoit rien pratiqué de semblable ; que les Conciles s'assemblant pour juger de la doctrine & des personnes , ou Hérétiques , ou suspects de l'être ; ceux qui sont accusez , n'y ont jamais eu , ni séance , ni voix , ou délibérative , ou consultative ; que c'est une chose inouïe que les accusez soient assis parmi leurs Juges ; que si quelquefois des personnes de ce caractère se sont ingérées de prendre place dans les Conciles , ils en ont été chassés ; & enfin que si les Luthériens demandoient d'avoir séance dans le Concile , on ne la pouvoit pas refuser aux Anabaptistes , aux Zuingliens , en un mot à tous les Hérétiques..

Certes ce seroit une chose belle à voir , qu'un Concile composé de tant de gens de sentimens si différens & si opposés. Ce ne seroit pas un Concile , mais une confusion plus que Babylonique ; puisque chacun y parleroit son langage particulier , & qu'ils s'entendroient encore moins les uns les autres , que les hommes à la Tour de Babel. Quand est-ce qu'un

ne Assemblée ainsi faite pourroit définir quelque chose : Un Légat disoit avec raison qu'il faudroit aussi y admettre les Turcs , si on y admettoit tous les Hérétiques.

Il est vrai que Frà-Paolo dit en quelque endroit que le Concile de Bâle avoit accordé voix délibérative aux Bohémiens ; mais ce fait est avancé contre la vérité de l'Histoire. Le fauf conduit accordé aux Bohémiens par ce Concile ne contient rien de pareil , & s'il étoit vrai que c'étoient les Luthériens , & non Frà-Paolo qui avancoient ce fait ; il étoit de son devoir d'en marquer la fausseté.

Mais puisque les Luthériens ne disvenoient pas qu'ils avoient déjà été condamnez comme Hérétiques, tant par la Bulle de Leon X. que par un grand nombre d'Universitez , & que c'étoit au sujet de leur Hérésie que le Concile s'assembloit ; il étoit contre l'ordre qu'ils y parussent autrement , que pour rendre raison de leur doctrine , & pour y être jugez. Le Synode de Dordrecht ne voulût point donner de séance aux Remontrans , ni les écouter autrement , que comme des gens qui se presenteroient pour rendre compte de leur foi , quelques instances que pussent faire ceux-ci , pour avoir place entre les Juges.

D'ailleurs rien n'auroit été plus inutile pour les Luthériens que cette séance , car à moins que leurs Docteurs y eussent été en nombre égal à celui des Percs du Concile , leur doctrine y auroit toujours été condamnée à la pluralité des voix , à cause de sa nouveauté ; & quand ils y auroient été reçûs en

II. PARTIE.

nombre égal , qu'ils auroient voulu un Concile mi-parti , comme les Huguenots de France demandoient des compagnies de Justice mi-parties ; ç'auroit été le moïen de ne rien finir , les voix pouvant être toujours égales. Ils sçavoient quel avoit été le succès de tous les Colloques composez de nombre égal de Docteurs de part & d'autre : Ainsi cette proposition étoit tout ensemble contre l'ordre & inutile.

On pourroit encore ajouter que s'il falloit que les Hérétiques fussent assis dans les Conciles en nombre égal avec les Evêques , on ne pourroit jamais condamner légitimement aucun Hérésiarque , que ses Sectateurs ne se fussent multipliez suffisamment , pour donner des Docteurs autant qu'il en faudroit , ce qui feroit le plus grand de tous les desordres. L'Eglise doit s'efforcer d'étouffer les erreurs dans leur naissance , bien loin de les laisser croître. Mais quand les Sectateurs de Luther égaleroient ou surpasseroient de beaucoup le nombre des Catholiques , ils n'auroient pas plus de droit , & ne mériteroient pas plus de considération que Luther ; puisqu'ils sont tous enveloppez dans la condamnation de la doctrine de Luther & de sa personne. Ce qu'on dit des Luthériens , on le dit de tous les autres Hérétiques.

Quant au deuxième article de cette sixième proposition , le Concile avoit offert , & déjà donné en effet les sauf-conduits que les Luthériens pouvoient demander ; & s'ils ont pointillé sur les termes dans lesquels les sauf-conduits étoient conçûs , s'ils ne les ont pas voulu accepter , c'est qu'en effet ils n'a-

voient nullement envie de se trouver au Concile. II. PARTIE.

A l'égard du troisiéme article qui touche l'exercice libre de leur Religion dans le lieu du Concile ; c'étoit prier le Concile de son deshonneur , & lui demander qu'il souffrît l'abomination de la désolation dans le lieu Saint , que de vouloir qu'il permît qu'on élevât un Autel sacrilége , dans le lieu où les Ministres de l'Eglise de JESUS-CHRIST étoient assemblez , pour conserver la pureté de son culte , & pour purger l'Eglise autant qu'il est possible de la corruption des erreurs & des vices. A la verité le Concile auroit pû ne se pas informer de ce qui se seroit passé dans le secret de leurs maisons ; & c'est ce qu'avoient fait entendre les Présidens du Concile : Mais pour donner une permission expresse , le Concile ne le pouvoit faire sans se deshonorer.

Sur la septième , que les résolutions ne se formassent pas à la pluralité des voix , mais par le mérite , c'est-à-dire selon quelles seroient plus conformes à la parole de Dieu. Frà-Paolo devoit dire qu'il est certain que personne n'opina jamais dans un Concile , que selon qu'il a été persuadé par l'Ecriture ; & que ceux mêmes qui y ont proposé les choses les plus extraordinaires , se sont fondez sur la parole de Dieu. Or le moïen d'être assuré qu'un avis est le plus conforme à la parole de Dieu , autrement que par la pluralité des voix ? Cette pluralité est donc la seule voye capable de terminer les contestations , aussi bien dans les Conciles que dans les assemblées séculières ; le mérite des suffrages ne

II. PARTIE. se pouvant sûrement connoître que par-là. C'est pourquoi les Etats d'Hollande dans la lettre de convocation du Synode de Dordrecht, entre les articles qu'ils prescrivent pour l'ordre du Synode, mettent la décision des questions à la pluralité des voix.

Il est vrai que les Assemblées séculières se peuvent méprendre, même à la pluralité des voix; mais les Conciles généraux légitimes ne se méprendront jamais, parce qu'ils représentent l'Eglise, laquelle étant fondée sur la pierre ferme, c'est-à-dire sur la parole de JESUS-CHRIST, ne sauroit jamais être renversée, ni par conséquent tomber dans l'erreur; puisque cette chute seroit la destruction. Ceux donc qui demandent, pour terminer les questions, une autre voye que celle de la pluralité des voix, ne veulent point en effet qu'elles se terminent.

Le Concile de Trente s'est conduit avec tant de sagesse à cet égard, que si pour les Chapitres de la réformation, la pluralité des voix suffisoit, il ne s'en contenteroit pas à l'égard de la foi. Il vouloit pour définir un dogme, ou la totalité des voix, ou au moins qu'il en manquât si peu que le nombre des contradicteurs ne fût d'aucune considération par rapport aux autres; c'est ce que Frà-Paolo lui-même nous apprend.

Ital. p. 389.
Anc. p. 706.
Mod. p. 558.

A l'égard de la huitième condition que les actes qui avoient déjà été arrêtez dans le Concile fussent annulez; parce qu'il avoit été partial, tenu par une seule partie, & conduit d'une autre maniere que

l'on n'avoit promis; il la devoit détruire par les raisons qui ont fait voir la nullité & l'impertinence de toutes les autres conditions. Une assemblée qui représente tout le corps ne fût jamais partielle, parce qu'elle n'a pour objet de ses délibérations que le bien de tout le corps; elle ne peut être reculée, parce que les Membres, ou encore unis au corps, ou séparés, n'eurent jamais le droit de recuser le dernier & souverain tribunal de la Société. Autrement il seroit dans le pouvoir de tous les particuliers de détruire tout le Corps, quand il leur plairoit, en ne voulant pas le reconnoître pour Juge sous le prétexte de partialité, ou en refusant sous le même prétexte de se soumettre à ce qu'il auroit ordonné. Mais enfin auroit-il jamais été dans le pouvoir d'aucun Concile de finir les questions, si ces raisons pouvoient être écoutées? Le Concile de Jérusalem a été partial, si celui de Trente peut être accusé de l'avoir été.

Sur la neuvième, où ils demandoient que si le Concile ne pouvoit terminer les différens, l'accord fait à Passavv & à Ausbourg fût entretenu; il pouvoit dire que tout ce qui s'étoit fait dans les Diettes & dans les Colloques d'Allemagne, non plus que les traitez de paix qui avoient été arrêtez entre l'Empereur & les Princes, n'étoit point l'ouvrage de l'Eglise, mais celui des Souverains & de leur politique. S'il y avoit quelque chose qui blessât la Foi de l'Eglise, le Concile ne pouvoit pas s'empêcher de le condamner, ni les Princes Catholiques s'empêcher d'obéir au Concile en ce point; & pour

II. PARTIE.

ce qui n'étoit que de politique , & du commerce de la vie civile de particulier à particulier , d'état à état , le Concile ne le pouvoit pas deffendre ; & ainſi ce n'étoit point une propoſition à faire au Concile.

Sur la dixième , qu'on leur donnât une caution ſuffiſante ſur toutes leurs demandes. Il devoit faire remarquer que par cette dernière condition ils mon- troient évidemment que toutes les autres n'étoient pas propoſées ſérieuſement , & à deſſein de trouver les moïens de pacifier les différens ; puifque quand toutes les autres auroient été pleines de raiſon , & autant conformes à l'ordre qu'elles y étoient con- traireſ en effet , celle-cy ſeule les auroit rendues tou- tes inutiles & vaines. Car de bonne foi qu'elle cau- tion pouvoit-on leur donner qui leur fût ſuffiſan- te ? Il auroit fallu un Juge de la ſuffiſance de cette caution ; mais de quoi auroit précifément répondu cette caution , & le moïen de pouvoir être aſſuré que le Concile auroit exactement obſervé les con- ditions des Luthériens ?

Ce ſont-là quelques unes des réflexions , par leſ- quelles Frà-Paolo pouvoit faire voir qu'il eſt diffi- cile que l'eſprit humain ramaffe plus de choſes ab- ſurdes , & contraireſ à tout ordre & à toute diſci- pline , qu'il ſ'en trouve dans les dix conditions des Luthériens. Frà-Paolo avec ſon grand génie & ſa profonde connoiſſance des affaires , auroit pû dire encore toute autre choſe , lui qui mêle tant de diſ- ſertations dans ſon Hiſtoire , & qui ne craint point d'ennuier le Lecteur par les longs diſcours qu'il fait

fait sur les décrets & sur les Canons du Concile. II. PARTIE.

Mais il est vrai qu'il ne pouvoit plus improuver ces conditions, à moins que de se contredire; puisqu'il les avoit déjà presque toutes approuvées dans le cours de son Histoire, & sur tout à l'occasion des Ambassadeurs de Saxe & de Vvirtemberg, qui demandoient que leurs Docteurs fussent reçûs à défendre leur confession de foi en plein Concile, sous la plus grande partie des conditions dont on vient de parler. Les Présidens du Concile y avoient résisté comme ils le devoient; & quelques résistances qu'eussent fait les Ambassadeurs de l'Empereur pour leur faire accorder ce qu'ils demandoient, les Présidens étoient toujours demeurez fermes dans leur refus.

Ital. p. 364.
Anc. p. 432.
Mod. p. 357.

Dans cet endroit tous les termes dont se sert Frà-Paolo marquent l'aprobation des demandes des Ambassadeurs protestans, & l'improbation du refus qu'on leur fit. Il ne pouvoit donc plus condamner les conditions des Protestans, sans être contraire à lui-même.

Ital. p. 377.
Anc. p. 448.
Mod. p. 350.

Je puis ajouter pour preuve que ces conditions étoient de son goût, & qu'il n'a point rapporté le jugement qu'en faisoient les personnes qui s'intéressoient le moins, dans ce qui regardoit la Cour de Rome. *Lansfac Ambassadeur de France au Concile, disoit qu'il n'étoit pas juste de soumettre le Concile à la merci des Protestans qui n'y vouloient venir, & qu'il ne falloit pourtant laisser en effet d'y procéder, & de rechercher les remedes convenables à nos maux.*

Recueil des
actes concer-
nans le Con-
cile. Lettr. du
17. Février
1561.

L'Ambassadeur d'Espagne & les Evêques Espagnols

Q

II. PARTIE. parloient le même langage , & Frà-Paolo qui ne pouvoit ignorer ces choses les a dissimulées ; parce qu'il ne pouvoit rien dire qui allât à faire faire des jugemens défavantageux de la conduite des Protestans.

Je finirai ce Chapitre par un endroit qui mérite bien la curiosité du Lecteur. Les Huguenots de France s'oposoient de tout leur pouvoir à la paix que le Prince de Condé fit avec le Roi au mois de Mars 1563. Ces pieux réformateurs de l'Eglise de JESUS-CHRIST aimoient mieux tout remplir de sang & de carnage , que de consentir à une paix , par laquelle on ne leur accordoit pas tout ce qu'ils prétendoient ; & entre les autres belles demandes qu'ils faisoient , ils avoient mis *que leur Religion ne fût plus apellée nouvelle*. Si jamais il fût fait une ridicule proposition c'étoit celle-là , car le moïen que le Roi pût empêcher les Catholiques de son Roïaume d'appeller cette Religion par son nom ? Ils devoient donc aussi demander qu'elle ne fût pas apellée , ni réformée , ni prétendue réformée , ni Calviniste , ni d'aucun autre nom particulier , parce que tous ces noms & celui de nouvelle ne signifient que la même chose ; ils marquent tous également la nouveauté. Ils auroient mieux fait de demander qu'il fût défendu de parler de leur Religion , puisque l'on n'en pouvoit parler , sans lui donner un nom qui la désignât , qui exprimât sa nouveauté , & qui la distinguât de l'ancienne.

Les fabricateurs de pieces fausses ont certains secrets , pour donner à leurs actes l'air de l'antiquité.

Ral. p. 711.

Anc. p. 849.

Mod. p. 670.

Si les Huguenots avoient pû faire la même chose à leur Confession de foi , afin qu'elle pût paroître d'une date ancienne , s'ils avoient pû donner à leurs Temples cette structure & cette couleur que l'on voit à nos vieilles Eglises ; mais cela ne leur étoit pas possible , la nouveauté de toutes ces choses fautoit aux yeux de tout le monde : même leur Confession de foi n'étoit encore qu'ébauchée alors , & n'avoit pas reçu toute sa perfection. Quelle folie donc de vouloir que les hommes n'appellassent pas nouveau , ce que tout le monde sçavoit être nouveau ? Que si les Catholiques avoient fait une proposition d'une pareille extravagance , Frà-Paolo y auroit fait de beaux commentaires ; cependant il ne la désapprouve point dans les Huguenots.

Ce sont-là quelques-uns des endroits qui regardent les Hérétiques , & qu'il n'étoit pas permis à un Historien catholique de laisser passer sans des remarques dignes de lui. Mais si Frà-Paolo garde le silence sur des excès qui lui fournissoient matière à tant de réflexions , lui qui ne perd point d'occasion de parler contre le parti catholique , qui peut contester que son but ne soit par tout de gagner la faveur du Lecteur pour les Hérétiques , & au contraire de rendre odieux le parti catholique ; & par conséquent qui peut ne pas convenir qu'il a été l'Historien le plus partial & le moins modéré qui fût jamais ?

C H A P I T R E V.

Quelques autres endroits sur lesquels Frà-Paolo ne fait point de réflexion, & où il étoit du devoir d'un Historien d'en faire.

FRà-Paolo n'est pas seulement favorable aux Hérétiques contre l'Eglise, il l'est encore à tous ceux qui en vouloient à la Cour de Rome, aux Evêques & au Clergé. Ensuite des paroles de Luther desquelles on a parlé au commencement du Chapitre précédent, on trouve celles-cy qui marquent les différentes vûes que chacun avoit dans le desir & dans l'espérance du Concile. *Les Princes & les Grands, sans se mettre fort en peine de tout ce que le Concile pourroit ordonner pour la doctrine, desiroient seulement que les Prêtres & les Moines y fussent réformez, & rapellez à leur première discipline; espérant de rentrer par-là dans leurs droits, c'est-à-dire de recouvrer la juridiction temporelle que l'ordre ecclésiastique avoit tirée à soi avec tant de biens & de richesses. Et c'est pour cela qu'ils disoient que le Concile seroit très-inutile, si les seuls Prélats y avoient voix délibérative, puisqu'ils devoient être réformez; de sorte qu'il étoit nécessaire d'en donner le soin à des gens qui ne fussent point aveuglez par leur propre intérêt, & que la passion ne pût porter à rien faire contre le bien commun de la Chrétienté.*

Ces paroles sont ou de l'Historien, qui suppose

Ital. p. 19.
Anc. p. 20.
Mod. p. 17.

que telles étoient les vuës & les desseins des Princes, & des Grands à l'égard du Concile, ou de ceux qui avoient dressé les Mémoires sur lesquels il a composé son Histoire. Que l'on les attribue à qui on voudra, on ne sçauroit excuser Frà-Paolo, ou de les avoir dites, ou de les avoir rapportées, sans faire sentir ce qu'il y a d'exorbitant dans ce discours.

1°. Les Princes & les Grands y paroissent sans amour pour la vérité de la Religion, & sans autre soin que de leurs intérêts particuliers; & par conséquent s'ils demandoient la réformation, il ne s'en soucioient qu'autant qu'elle pouvoit servir à leur grandeur: cela leur est très injurieux.

2°. Ils desiroient seulement que les Prêtres & les Moines y fussent réformez; comme s'il n'y avoit eu en effet de desordre que parmi les Prêtres & les Moines, & qu'il n'y eût rien à reprendre dans les mœurs des Laïques grands & petits. C'est toujours viser à rendre le Clergé odieux, & lui imputer toute la corruption du Christianisme; & Dieu sçait si les Laïques faisoient mieux leur devoir que les Prêtres & les Moines. Cela montre bien que tout le monde demandoit la réformation, & que personne ne la vouloit commencer par où il le falloit, c'est-à-dire par soi-même: chacun s'occupoit de la réformation d'autrui, sans vouloir penser à la sienne.

3°. Si le Clergé avoit presque tiré toute la juridiction temporelle à soi, il ne falloit point de Concile pour la restituer aux Souverains à qui elle appartenoit. Les Souverains étoient & seront toujours

II. PARTIE. les maîtres de reprendre ce qui leur appartient, parce que leurs droits sont inaliénables & par conséquent imprescriptibles. Ils doivent la justice à leurs Sujets pour le temporel, & il est de leur obligation de la faire administrer; ainsi les Ecclesiastiques ne la peuvent exercer que par l'autorité des Souverains mêmes. Or il dépend des Souverains de commettre qui bon leur semble pour cette administration en ce qui regarde la Justice civile.

4^o. Ils vouloient un Concile qui ne fût pas composé des seuls Prélats, & qui fût conduit par des gens qui fussent sans passion, & qui ne cherchassent que le bien commun de la Chrétienté. Or ces gens sans passion & sans autre intérêt que celui du bien public, c'étoient les Laïques selon Frà-Paolo, c'étoient les Princes & les Grands. De sorte qu'il croïoit que le Concile ne pouvoit être bien conduit, ni travailler utilement, à moins que les Laïques n'y eussent séance & voix délibérative, c'est-à-dire qu'il vouloit composer un Concile d'une forme toute nouvelle; puisque l'on n'avoit point encore vu les Laïques, non pas même les Rois, ni les Empereurs être assis entre les Peres des Conciles, pour y délibérer décisivement sur les affaires de la Religion. Les Empereurs ne se sont jamais regardez que comme les protecteurs de la Foi & de la discipline de l'Eglise, & non comme les ordonnateurs; ils ont compris cette autorité sous le titre d'Evêque extérieur. Ils peuvent bien ne pas accepter la discipline de l'Eglise, quand ils la croient contraire aux droits de leur puissance; mais ils ne se

sont jamais attribuez le pouvoir d'en ordonner absolument , parce que ce n'est pas à eux que JESUS-CHRIST a dit *païssez mes brebis*. Ce n'est donc pas proprement un Concile qu'auroit voulu composer Frà-Paolo , mais une Diète , ou une assemblée d'Etats , & cette assemblée auroit-elle pû regler les choses de la doctrine ?

Enfin ces personnes sans passion & desintéressées , à qui il auroit voulu qu'on eût donné séance & voix délibérative dans le Concile , sont celles dont il avoit dit au commencement qu'elles *se mettoient fort peu en peine de ce que le Concile pourroit ordonner pour la doctrine* , & qui ne pensoient qu'à recouvrer ce qu'ils prétendoient leur appartenir. Peut-on dire que des personnes insensibles à la vérité de la doctrine , soient des gens propres à bien faire leur devoir dans un Concile ? Et enfin si ces personnes cherchoient en effet leur propre intérêt , a-t'il pû dire qu'elles fussent desintéressées , & les seules capables de regler la conduite d'un Concile ? Quelle contradiction , quelle broüillerie pour un Ecrivain de si grande réputation ? Et si ces paroles ne sont pas de lui , il étoit du devoir de l'Historien de faire voir qu'elles étoient remplies d'une malignité insensée.

Il se tenoit toutes les années des Dietes en Allemagne , pour pacifier les affaires de la Religion , & ces Dietes loin de produire aucuns bons effets pour avancer la paix , ne faisoient que la reculer de plus en plus , parce que le parti des Luthériens y prenoit toujours de nouveaux avantages contre l'E-

glise. Frà-Paolo ne dit rien pour faire comprendre que toutes ces assemblées sont inutiles pour terminer les différens de Religion ; & que jamais ni les Diètes, ni les Colloques, ou les conférences n'ont fait revenir les Hérétiques de leurs égaremens ; puisque jamais les Hérétiques n'allerent à ces assemblées avec l'esprit d'humilité & de soumission qu'il faut avoir pour être susceptible de la vérité , mais seulement avec un esprit de dispute & de contestation , avec un dessein formé de soutenir leurs sentimens , sans en rien démordre , comme il se voit par l'expérience de tous les temps ; car si la célèbre conférence de Carthage entre les Catholiques & les Donatistes produisit quelque fruit , c'est peut-être la seule qui ait eû un succès un peu heureux. D'ailleurs il y avoit beaucoup de raisons pour lesquelles on pouvoit tenir avec eux des conférences , & qui ne peuvent servir de fondemens à en avoir de pareilles , avec aucune des sectes qui divisent l'Europe aujourd'hui.

Frà-Paolo sçavoit ce qui étoit arrivé du Colloque de Poissi. Il avoit vû de son tems que la célèbre conférence de Fontainebleau en présence du Roi Henri IV. & des Juges convenus de part & d'autre , entre le Cardinal du Perron & Plessis Mornai sur le défi de celui-ci , avoit tourné toute entière à la confusion de Plessis Mornai qui s'étoit enfui après le premier jour , de peur d'être obligé de la continuer ; sans que cette confusion eût rien produit , ni pour la conversion , ni pour celle d'aucun des Ministres qui lui avoient fourni tant de passages , ou pris à contre-sens , ou tronquez , ou falsifiez , pour composer

composer son livre de la Messe.

II. PARTIE

Il raporte lui-même que les Ambassadeurs du Duc de Vvirtemberg allerent à Trente , avec ordre de présenter leur confession de foi au Concile , & de dire que leurs Docteurs viendroient volontiers pour l'expliquer plus amplement & pour la deffendre , c'est-à-dire pour rendre les disputes infinies. Il sçavoit donc bien que ces sortes de conférences ne sçau-roient jamais rien opérer ; que les disputes n'ont jamais fait autre chose qu'animer davantage les Partis l'un contre l'autre , & qu'il n'y a point par conséquent d'autre voie pour la conversion des Hé-rétiques que la soumission à l'Eglise , qui est revê-tue de l'autorité de J E S U S- C H R I S T. Or il étoit de son devoir de s'en expliquer pour l'instruction du Lecteur , & pour l'édification même des Catho-liqués , dans les endroits où il parle de ces Dietes.

Les Luthériens chicannoient sur les termes du sauf-conduit que le Concile leur avoit donné , afin de trouver un juste prétexte de ne pas aller au Con-cile , parce que le Concile y avoit inséré cette clau-se : *Quantum ad ipsam Synodum spectat. Ils jugerent bien ,* (dit Frà-Paolo ,) *que c'étoit une ruse du Con-cile inventée , pour couvrir sa contravention sous le manteau d'autrui , en laissant au Pape une porte ouver-te , pour pouvoir avec honneur & sans préjudicier à celui des Peres , faire tout ce qui seroit de son service & de l'avantage du Concile.* Si Frà-Paolo avoit vou-lu rendre justice à tous les Partis , il auroit dit quel-que chose pour défendre l'honneur du Concile , pour le justifier contre les faux soupçons des Pro-

R

II. PARTIE.

testans , & contre les interprétations malignes qu'ils donnoient aux termes du sauf-conduit. Rien ne lui étoit plus facile , car bien loin que cette clause fût une ruse pour surprendre les Protestans , c'étoit au contraire une marque qu'il étoit de bonne foi , & qu'il ne vouloit pas les surprendre ; puisque le Concile ne parlant que pour lui , comme en effet il ne pouvoit parler que pour lui , c'étoit un avertissement pour eux de demander encore & au Pape , & à l'Empereur , qui étoit le Souverain de la ville de Trente , de pareils saufs-conduits , s'ils craignoient quelque chose d'eux : au lieu que s'il n'avoit point inféré cette clause , ç'auroit été en effet leur rendre un piège ; puisque sous la bonne foi de ce passeport , ils auroient pû s'exposer à la discrétion des Puissances , qui n'étoient pas liées par les clauses qu'il portoit.

Je n'alléguerai rien davantage pour montrer que Frà-Paolo est autant éloigné de la modération , qu'un Historien le peut être. L'Authéur de sa vie (que l'on ne peut pas douter qu'il n'eût vû cette Histoire , & peut-être même en avoit-il écrit une grande partie , parce qu'il étoit son Secrétaire ,) dit que Frà-Paolo avoit toujours parlé & écrit avec beaucoup de modération des Papes & du S. Siège. Mais il faut que , selon lui , écrire avec modération , soit seulement ne se pas servir des injures les plus grossières & les plus indignes des personnes graves , comme ont fait Luther , Calvin & beaucoup d'autres Ecrivains de leur parti. mais s'il n'a pas employé de telles injures , il a parlé d'eux dans des termes qui les dé-

chirent & les deshonorèrent infiniment davantage, qui font des impressions bien plus profondes dans l'esprit du Lecteur, parce que comme elles sont dites de sang froid & en termes modérez, il semble que l'on ne les dise qu'à regret, & que ce soit la force de la vérité qui empêche de les taire. Enfin l'aigreur qui est dans les choses est infiniment plus piquante, & fait des plaies bien plus irrémédiables, que celle qui est dans les termes.

II. PARTIE.

Mais après tout, pour sçavoir si Frà-Paolo a écrit son Histoire avec la modération que demande ce genre de composition, je ne veux que prier ceux qui la lisent de se sonder un peu eux mêmes, & d'étudier qu'elles impressions ils en ont reçues, tant à l'égard du Concile & de toutes les personnes qui y ont eû part, qu'à l'égard de toutes celles qui y ont été opposées, qui l'ont traversé, rejeté, méprisé, outragé. Or je ne croi pas qu'aucune d'elles ne confesse que cette lecture l'aura remplie de mépris & d'indignation pour les premières, & au contraire de sentimens d'estime, & même de compassion pour les autres; & par conséquent il faut que tels aient été les sentimens de Frà-Paolo, puisque le Lecteur à moins que d'être fort habile & toujours sur ses gardes, ne sçauroit être touché que des passions qui regnent dans son Auteur: c'est par cet examen que l'on peut s'assurer du parti qu'à pris Frà-Paolo.

Par exemple, qui n'estimeroit pas Luther, quand on voit que Frà-Paolo appelle *vigueur*, la résistance qu'il fait aux exhortations du Légat, qui le pres-

R ij

soit de rentrer dans son devoir : quand il dit que *Luther avançoit en lumière* , à mesure qu'il multiplioit ses nouveautez , & les chefs d'accusation qu'il formoit contre l'Eglise ? Qui n'auroit pas les mêmes sentimens pour les Protestans , quand il qualifie de *prudence* & d'*habileté* les défiances qu'ils témoignent pour le Concile , & les précautions qu'ils prenoient pour ne se pas engager à s'y soumettre ?

Qui pourroit manquer de faire beaucoup de cas de la prudence & de la sagesse d'Elizabeth , quand il verra que Frà-Paolo raporte avec éloge qu'elle se fit couronner Reine d'Angleterre , sans déclarer de quelle Religion elle vouloit être , se réservant d'en faire le choix après qu'elle se seroit installée dans le Gouvernement , & de réformer l'Eglise Anglicanne par l'avis de son Parlement ?

Qui ne croiroit pas que les desordres & les abus de la Cour de Rome auroient été la cause véritable de toutes les hérésies , quand on le voit cent & cent fois répété dans cette Histoire ? Comme si ce qui se peut faire mal-à-propos à Rome , étoit cause que l'on publie des doctrines nouvelles , que les Prêtres s'ennuient du Célibat , les Moines & les Vierges de leurs Vœux ? Enfin qui ne croiroit pas que les Hérétiques n'aient point en effet d'autres crimes , que la hardiesse avec laquelle ils ont crié contre ces abus , & le zèle avec lequel ils en demandoient la réformation ? Qui ne seroit pas persuadé qu'ils n'agissoient que par un pur amour pour Dieu & par le seul desir de se sauver , quand on voit

que Frà-Paolo raconte ces choses d'une manière si positive , & toujours avec des termes d'approbation ?

CHAPITRE VI.

Que Monsieur de Jousseval deffend mal Frà-Paolo de la partialité dont on l'accuse.

Monsieur de Jousseval a bien senti la partialité outrée de Frà-Paolo , & il tâche autant qu'il peut de le justifier du reproche que lui fait le Cardinal Palaviein , de témoigner par tout une haine implacable contre le Pape , les Légats , le Concile & tous les Catholiques. Pour couronner cet article de son apologie , il prétend que Frà-Paolo n'a pas manqué de condamner les Hérétiques , quand ils avoient tort ; ni de deffendre les Papes , quand ils avoient raison : Frà-Paolo , (dit-il ,) *tout partial que le Cardinal nous le veut figurer pour les Protestans , non seulement ne les deffend point , mais les condamne quand leur cause est mauvaise ; il n'aimoit pas les nouveautez ni les singularitez en matière de foi , bien éloigné d'être Hérétique , comme on l'a accusé.* Pour faire preuve que Frà-Paolo condamne les Protestans , quand leur cause est mauvaise , voici trois passages qu'a choisi Monsieur de Jousseval dans l'Histoire du Concile.

Dans la Préface.

Dans son second Livre , (dit Monsieur de Jousseval ,) parlant d'un libelle publié par les Protestans ,

II. PARTIE. où ils accusoient le Pape d'avoir envoyé mettre le feu en divers lieux de la Saxe, & empoisonner les puits & les étangs en Allemagne, il méprise cela comme une calomnie. Dans son quatrième livre racontant une rumeur qui s'éleva dans le Concile, au sujet d'un Jacobin accusé d'avoir prêché que l'on pouvoit violer le sauf-conduit donné aux Protestans; il dit qu'il étoit constant que le Jacobin n'en avoit nullement parlé, ni même des Protestans en particulier, mais seulement des Hérétiques en général, conformément au texte de l'Evangile du jour: Et quelques lignes après il ajoute, que quoique les Ambassadeurs de Saxe se fussent retirés du Concile dans ce tems-là, les Théologiens de Vvirmberg & de Srasbourg ne laisserent pas d'y venir, de quoi ils se fussent bien gardé, si le raport du Jacobin se fût trouvé vrai.

Pour prouver que Frà-Paolo n'aimoit, ni les nouveautés, ni les singularitez dans la Religion, je n'ay qu'à alléguer, (dit-il,) la censure qu'il fait d'un certain Servite Bressan, qui voulut approfondir si le sang de Jesus-Christ contenu sous les especes de l'Eucharistie, est le même que celui qui est dans ses veines; quoique ce Religieux fût de son Ordre & sujet de Venise: en quoi il est bien de meilleure foi que le Cardinal qui se fait un point d'honneur de soutenir opiniâtement la doctrine scabreuse, que le Pere Lainez debitoit au Concile.

Ce sont-là les trois passages que Monsieur de Jousseval a choisi pour montrer que Frà-Paolo n'a été nullement partial, qu'il a condamné & défendu également, & les ministres de la Catholicité &

les Hérétiques , quand il y a eu raison de le faire. Mais puisque Frà-Paolo n'a condamné les Hérétiques , & deffendu les Catholiques que dans ces trois articles , il en faut conclure que par tout ailleurs où il condamne les Catholiques , c'est qu'ils avoient tort , & que de même par tout ailleurs où il a approuvé les Hérétiques , c'est qu'ils avoient raison : c'est-à-dire , selon Monsieur de Jousseval , que les uns avoient tort , & les autres raison en tout & par tout ; car ces trois endroits si legers ne sont pas suffisans pour faire une exception à l'égard de toute son Histoire : & ainsi je puis soutenir que la défense de Monsieur de Jousseval prouve la partialité étrange de Frà-Paolo , bien loin de la détruire.

Mais il faut un peu examiner ces trois endroits , afin d'être mieux persuadé que Monsieur de Jousseval passe condamnation par une défense si foible. Peut-être même qu'en les examinant bien , on sera persuadé que pour raisonner juste , il en faut conclure tout le contraire de ce qu'en conclut Monsieur de Jousseval. Je veux les rapporter comme il les a traduits , car sans doute il les aura traduits d'une maniere conforme à son dessein.

Voici le premier. *Ce fût en ce sems-là que les Protestans de la Ligue publierent un escrit rempli de venin contre le Pape , qu'ils disoient être l'Antechrist , l'instrument de Satan , & le boutefeu de la guerre ; l'accusant d'avoir envoyé ses gens en Allemagne pour empoisonner les puits & les étangs , & commandant à leurs sujets de prendre & de punir les empoisonneurs ; mais cela passa pour une calomnie. Il ne lui a pas plû de*

Ital. p. 209.

An. p. 240.

Mod. p. 185.

II. PARTIE. mettre dans la traduction , ce qui est de plus dans le texte : *Que les Protestans accusoient encore le Pape d'avoir le sers passé envoie des gens pour mettre le feu en divers lieux de la Saxe ;* quoique , comme nous le venons de dire , il le rapporte dans la Préface.

Frà-Paolo , (dit Monsieur de Jousseval ,) regard de cela comme une calomnie , & Frà-Paolo dit seulement que cela parût peu vrai-semblable , & fût estimé une calomnie.

Mais je veux bien que Frà-Paolo soit du sentiment de ceux qui croïoient que c'étoit une calomnie ; il ne pouvoit pas en marquer un autre ; sans s'exposer à passer pour un visionnaire furieux , aussi bien que les inventeurs de faits aussi éloignez de la vrai-semblance. Mais quand Frà-Paolo auroit dit de son chef & en termes positifs , que c'étoit une calomnie , je prétens que ce n'étoit pas assez pour un Historien Catholique ; il devoit dire qu'une si étrange calomnie marquoit visiblement de quelle fureur les Protestans étoient animez contre le Pape. Il ne pouvoit rien dire de moins sûr une si fausse & si horrible accusation.

Mais Frà-Paolo ne trouve rien à blâmer dans le sentiment des Luthériens , qui vouloient que le Pape fût l'Antechrist. Comment Monsieur de Jousseval pourra-t'il le justifier de partialité sur ce sujet ? Si jamais il y eût une opinion folle & monstrueuse , c'est celle-là ; & il n'auroit pas été possible à Frà-Paolo de la rapporter sans la qualifier , comme elle le mérite , s'il avoit eu les moindres sentimens de l'équité qui est requise dans un Historien.

A l'égard du second passage du Prédicateur Jacobin, dans le fait il est vrai que Frà-Paolo le justifie, & dit qu'il n'avoit point parlé de violer la Foi publique, ni dit un seul mot qui tombât sur les Protestans en particulier; mais c'est après avoir fait parler ce même Jacobin en sa défense d'une manière très-injurieuse pour le Concile: voici les termes qu'il lui met dans la bouche, *qu'il avoit parlé des Hérétiques en général, sans rien dire de plus que ce que l'Evangile propose; que quand même il auroit dit qu'il les faut extirper par le fer & par le feu, il n'auroit dit que ce que le Concile commande dans sa seconde Session; mais qu'il avoit parlé très-modestement, & que l'on ne pouvoit pas prêcher sur cet Evangile, sans dire ce qu'il avoit dit.*

Monsieur de Jousseval a pris soin de mettre en marge l'endroit de Sleïdan, d'où est tirée cette Histoire; mais Frà-Paolo y ajoute ce qui est de calomnieux contre le Concile: *que quand il auroit dit qu'il faut extirper les Hérétiques par le fer & par le feu, il n'auroit dit que ce que le Concile commande dans la seconde Session; puisqu'il ne se trouve pas un seul mot de cela dans ce que Monsieur de Jousseval rapporte de Sleïdan, ni dans les termes du Concile qu'il rapporte de même: car ces mots du Concile, cum Concilii præcipua cura, sollicitudo & intentio sit ut propulsatis hæresum tenebris Catholice veritatis lux puritasque resurgat, ne contiennent en aucune manière le commandement d'extirper les Hérétiques par le fer & par le feu, & il auroit fallu que ce Jacobin eût été yvre ou forcé, pour interpréter*

Ital. p. 383.
Anc. p. 446.
Mod. p. 356.

II. PARTIE. ter dans un sens si faux & si tragique les paroles du Concile , & à la face même du Concile.

Mais ce qu'il y a d'admirable dans tout ceci , c'est que M^r de Jousseval , qui tâche de tirer de cet endroit de Frà-Paolo de quoi le justifier de sa partialité , la fasse voir lui-même d'une manière si sensible , en mettant en marge les termes de Sleïdan , & ceux du Concile , par la lecture desquels on ne sçauroit s'empêcher d'apercevoir ce que Frà-Paolo y a ajouté , pour calomnier le Concile. Il faut de deux choses l'une ; ou que Monsieur de Jousseval eût oublié , en faisant l'Apologie de Frà-Paolo , ce qu'il avoit mis dans cette marge ; ou qu'en écrivant cette marge , il eût oublié ce qu'il avoit dit dans son Apologie : car s'il s'en étoit souvenu , il n'auroit pas été assez dépourvû de jugement , pour détruire par cette note ce qu'il veut établir dans son Apologie ; ou pour se servir de ce passage dans son Apologie , après y avoir mis une telle note dans le Livre.

Venons au troisiéme passage , par lequel il prouve que Frà-Paolo n'aimoit , ni les nouveautez , ni les singularitez en matière de foi. Monsieur de Jousseval y donne encore une preuve plus singulière de la délicatesse de son discernement. *Frere Amans Servite Bressan Theologien de l'Evêque de Zebeningue , je ne sçay par quelle fantaisie passa fort avant sur cette matiere ; car se fondant sur la doctrine du Cardinal Cajetan , qui dit que le sang n'est pas une partie de la nature humaine ; mais bien son premier aliment , il assura qu'il ne pouvoit pas dire qu'un*

Ital. p. 514.
Anc. p. 637.
Mod. p. 502.

corps tire sa nourriture en concomitance ; puis inféra II. PARTIE. que celui qui étoit contenu sous les deux especes , n'étoit pas tout à fait le même que l'autre : ajoutant que le sang contenu dans l'Eucharistie , est un sang répandu , selon les paroles de JESUS-CHRIST , & par conséquent hors des veines , sans quoi il ne seroit pas en état d'être bû ; si bien qu'il ne pouvoit pas être tiré des veines en concomitance. Que JESUS-CHRIST avoit institué l'Eucharistie en mémoire de sa mort , arrivée par l'effusion de son sang ; sur quoi les Théologiens qui l'entendoient , s'étans mis à crier contre lui & à cogner rudement sur les bancs , dès que le bruit fût apaisé , il se rétracta , disant que la chaleur de la dispute l'avoit porté à alléguer les raisons des adversaires , comme les siennes propres , mais à dessein de les réfuter à la fin , comme il fit en effet dans tout le reste de son discours. Enfin il demanda pardon du scandale qu'il avoit fait , fautive de s'être expliqué assez clairement , pour faire comprendre qu'il rapportoit des raisons captieuses & sophistiques toutes contraires à sa créance , par où il finit sans parler sur les autres articles.

Ceux qui liront ce récit , auront de la peine à croire que Monsieur de Jousseval s'en soit voulu servir , pour prouver que Frà-Paolo n'aimoit pas les nouveautez , ni les singularitez en matiere de foi ; puisque Frà-Paolo y narre tout simplement les choses sans dire aucun mot qui marque qu'il desaprouve le discours de son confrere , ni que l'on puisse appeller une censure de ce discours , au moins si on veut nommer les choses

II. PARTIE. par leur nom. Comment est-ce donc que Monsieur de Jousseval a pû conclure de ce discours que Frà-Paolo n'aimoit pas les nouveautez en matiere de Religion ?

Ce sont-là les trois passages , qui font le fort de la défense de Monsieur de Jousseval , pour montrer que c'est à tort que le Cardinal accuse Frà-Paolo de partialité pour les Protestans. Je ne sçai s'il se pourra trouver quelqu'un qui , après les avoir lûs , demeure persuadé qu'ils soient bien choisis , pour servir à cette justification ; les deux premiers détruisent très nettement la prétention de Monsieur de Jousseval , & le dernier ne sert de rien pour l'établir. Monsieur de Jousseval n'ayant donc pû trouver dans l'Histoire de Frà-Paolo , quoiqu'il y ait cherché avec beaucoup de soin , rien de plus fort ni de plus décisif que ces trois passages pour la justification de son Auteur ; on en peut très bien conclure que son énorme partialité demeure pour constante , puisque tout ce que l'on a allégué jusqu'ici de son Histoire , pour faire la preuve de sa haine contre toute la Catholicité , & de son amour pour le parti Protestant , demeure dans toute sa force.

Il me semble que c'est-là l'effet naturel que produira l'examen de ces trois passages , sur l'esprit des personnes tant soit peu équitables ; il suffira même de lire l'Apologie de Monsieur de Jousseval avec un peu de réflexion , pour être persuadé qu'il a entrepris une cause qu'il ne sçauroit défendre ; & quand on aura lû l'Histoire , on fera en peine par quelle raison un homme judicieux a pû l'entreprendre.



TROISIEME PARTIE.

Du Jugement de Frà-Paolo.

CHAPITRE I.

Des Mémoires qu'à suivois Frà-Paolo, & de l'idée qu'il donne du Concile.



IL y a une partie qui soit nécessaire à un Historien, c'est le jugement ; c'est en cela sur tout qu'il doit exceller, puisqu'il a trois choses principalement à faire, rapporter la vérité, la rapporter de maniere à la faire croire, & juger solidement de ce qu'il rapporte. Pour rapporter la vérité, il la faut puiser dans des sources non suspectes ; pour la raconter de maniere à la faire croire, il faut écrire avec modération : enfin pour bien juger, il faut avoir l'esprit formé sur les justes idées des vertus & des vices, & être parfaitement instruit, tant des loix de l'ordre de la société, que de toutes les véritables maximes du gouvernement politique & ecclésiastique : sans ces lumieres on ne fera jamais que s'égarer soi-même, & contribuer à l'égarement des autres.

III. PARTIE.

C'est pourquoi ceux qui ont parlé des qualitez d'un Historien , l'ont considéré comme un Juge qui décide , non des biens & de la vie , mais de l'honneur & de la réputation , qui donne le prix aux actions , le mérite & la gloire aux personnes. *Il doit* , dit un des Auteurs dont j'ay déjà beaucoup parlé , *cultiver & pratiquer toutes les vertus qui font l'homme de bien : il doit avoir une prudence exquise , pour juger de ce qui doit être dit , & de ce qui doit être passé sous silence : il doit être sans passion , pour porter un jugement équitable de tout ce qu'il dit , soit de bien , soit de mal. En un mot il doit par tout faire le personnage d'un Juge plein de droiture & d'intégrité , afin de ne pas donner le faux pour le vrai , ni le vice pour la vertu.*

Nous avons vû combien la maniere d'écrire de Frà-Paolo éloigne de lui toute créance , parce qu'il répand par tout à grands flots son venin sur le parti catholique , & qu'il n'en laisse pas tomber une goutte sur le parti protestant. C'est pourquoi en écrivant comme il fait sans modération , il écrit encore sans jugement ; puisque si la premiere vûë d'un Historien doit être de se concilier la créance , il semble que Frà-Paolo ait fait tout ce qu'il a pû pour se l'ôter.

Nous allons voir qu'il ne marque pas plus de jugement dans le choix des Auteurs qu'il a suivis , ni dans les idées qu'il inspire des choses dont il parle. Je laisse aux maîtres de l'art d'examiner s'il a donné à son Histoire sa véritable forme , & s'il a bien fait de l'écrire , tantôt en maniere d'Annales , &

tantôt en maniere de Journal.

III. PARTIE.

Je commence par les lieux où il dit lui même, ou bien ses Apologistes le disent pour lui, qu'il a pris les matieres dont il a composé son Histoire; car comme je l'ai marqué, n'ayant au plus que dix ans lors de la clôture du Concile, il n'a pû travailler qu'après les autres, & copier ce qu'ils avoient dit; mais il ne devoit pas croire à toutes sortes d'Autheurs, ni aux mémoires de toutes sortes de mains, dans une affaire qui avoit tant eu d'adversaires, & tant de contradicteurs.

Il débute par la louange qu'il fait de la diligence & de l'exaétitude de Sleïdan, à raconter les causes & les motifs du Concile de Trente. Or tout le monde sçait que Sleïdan étoit Luthérien & très-zélé Luthérien, & par conséquent ennemi déclaré des Papes, du S. Siège & de l'Eglise; & par conséquent aussi il devoit être regardé comme un Historien très-suspect, sur toutes les choses qu'il rapporte de ces Puissances, dans un tems où le parti protestant étoit cruellement animé contre elles.

Mais non seulement Sleïdan étoit l'ennemi juré de l'Eglise, il étoit encore l'admirateur & le panégyriste perpétuel de Luther, le plus véhément & le plus emporté de tous les Hérétiques contre l'Eglise. Or cela étant, comment Frà-Paolo a-t'il pû oublier son jugement jusqu'à ce point, que de relever, dès l'entrée de son Histoire, l'exaétitude de Sleïdan, à raconter les causes & les motifs du Concile, lui qui étoit Catholique & Religieux; (car il faut que je le répète, c'est toujours dans cette supposition que je par-

le ?) En débutant par-là , ne devoit-il pas craindre de rendre suspect , tout ce qu'il alloit dire touchant les affaires de l'Eglise ?

S'il croïoit se pouvoir servir de Sleïdan , parce qu'il étoit persuadé de sa fidélité & de sa sincérité , il ne le devoit jamais nommer : on sçait qu'il n'y a point de récusation plus valable contre un témoin , qu'une inimitié déclarée & notoire entre lui & la personne de l'accusé. Cette récusation n'a pas moins de lieu quand il s'agit de la vérité de l'Histoire , que lorsqu'il s'agit de celle d'un crime ; parce que l'honneur & la réputation des personnes qui gouvernent , soit dans l'Eglise , soit dans l'Etat , ne doit pas être moins précieuse à un Historien , que la vie des hommes l'est aux Juges. Il est vrai qu'il ne dit pas qu'il se soit servi de Sleïdan , mais il n'en auroit pas parlé si avantageusement , s'il ne s'en étoit point servi ; car enfin puisque Frà-Paolo a recherché l'origine du Concile jusques dans les premières causes , il ne faut pas croire qu'il n'ait pas suivi l'Auteur qu'il dit les avoir recueillies très-exactement ; & ceux qui voudront se donner la peine de lire l'un & l'autre , n'y trouveront de différence , sinon qu'il y a quelques endroits dans le dernier encore plus fâcheux contre la Religion Catholique que dans le premier. Enfin Monsieur de Jousseval demeure d'accord dans sa Préface , que Sleïdan a été le guide de Frà-Paolo , quoiqu'il confesse que Sleïdan étoit un menteur.

On me peut dire que Frà-Paolo a suivi de bonne foi Sleïdan , comme un des Historiens le mieux informé

informé de ces tems-là , & comme un homme qui avoit eu part à beaucoup d'affaires ; que son Histoire n'avoit pas encore été accusée de fausseté , comme elle l'a été du depuis ; qu'enfin si les Catholiques l'accusent , les Protestans la défendent.

III. PARTIE.

Ceux qui parleroient ainsi , ne diroient rien pour la justification de Frà-Paolo , puisqu'il a manqué de discernement en suivant de bonne foi un Ecrivain , de la fidélité duquel il n'étoit pas assuré , ou pour mieux dire de la fidélité duquel il avoit juste raison de douter.

Monsieur de Jousseval dit que Sleïdan tout Hérétique qu'il étoit a dit la vérité en beaucoup de choses , & particulièrement sur des faits publics , qui ne pouvoient pas être déguisez. Mais ce n'est pas de ces faits dont il s'agit , de la vérité ou de la fausseté desquels on peut avoir des preuves d'ailleurs que de Sleïdan ; c'est de ce qui s'est passé de plus secret dans le cabinet & dans le cœur des Souverains Pontifes & des Princes mêmes. Or si Sleïdan a été un menteur , il ne mérite pas d'être crû sur ces faits , à moins que d'avoir d'ailleurs des preuves de la vérité de ces faits ; puisque s'il a été trouvé menteur en quelque chose , sa foi doit être suspecte dans tous les faits de cette nature , quand il les avance sans de bons garands.

C'est assez d'avoir montré que Frà-Paolo ne fait pas voir de jugement dans l'éloge qu'il fait de Sleïdan , pour croire de lui qu'il n'a pas été judicieux dans le choix des autres Auteurs dont il s'est servi ; & qu'après avoir bien osé alléguer Sleïdan le grand

T

ennemi des Papes , ceux qu'il suit sans les nommer n'avoient pas de meilleurs sentimens , ni des Papes , ni du Concile : ils n'étoient par conséquent pas plus croiables.

Monsieur de Jousseval prétend que ce n'est pas une raison , pour révoquer en doute la vérité de l'Histoire de Frà-Paolo , de ce qu'il a suivi des Ecrivains pleins de haine contre la Cour de Rome. A son goût il est plus avantageux que la haine domine dans un Historien que la flâterie ; *parce que , (dit-il ,) celle-ci fait déguiser ou supprimer la vérité pour plaire , & que l'autre l'a fait dire sans crainte d'offenser.* Pour parler plus juste , il auroit dû opposer l'amour à la haine , & on lui diroit qu'il se seroit lourdement trompé : un amour légitime & raisonnable fondé dans la nature , comme nous l'avons dit , est capable de dire les choses sans déguisement & sans flâterie , quoique quelquefois il ne dise pas tout ; au lieu que la haine vicieuse , qui est la plus déraisonnable & la plus violente de toutes les passions , empoisonne tout , altère & falsifie tout , & dit toujours plus qu'elle ne sçait pour noircir les personnes contre lesquelles elle est animée. Si la haine plaît à un plus grand nombre de gens dans un Historien , c'est que la malignité & l'envie , dont la plupart des hommes sont atteints , aiment plus les satyres que les éloges : mais les personnes d'un bon goût & d'un jugement exquis , regarderont toujours la haine comme la passion de toutes la plus capable de corrompre la sincérité d'un Historien : & on ne peut se déclarer pour le

sentiment contraire , sans donner à croire que l'on n'a pas un bon cœur. III. PARTIE.

Après avoir parlé de Sleïdan avec tant d'estime , pour donner une idée grande du Concile de Trente , il dit que ce fameux Concile peut être appelé l'Iliade de nôtre tems. Scipion Henri , au rapport de Monsieur de Jousseval , avoit déjà trouvé à redire à cette comparaison , & Monsieur de Jousseval auroit bien fait de ne la pas défendre ; s'il confesse que Frà-Paolo fait souvent des railleries froides & basses , il devoit demeurer d'accord que cette comparaison est de ce caractère. Car en effet un Catholique , un Religieux peut-il comparer sérieusement un Concile , la plus grave , la plus illustre , & la plus auguste de toutes les Assemblées qui se peuvent former entre les hommes , à une rapsodie mêlée d'histoire & de fable , de mensonge & de vérité , & dont tout le prix vient de l'esprit de l'Auteur qui l'a composée. Il falloit qu'il eût , ou de trop hauts sentimens de l'Iliade , ou qu'il en eût de trop bas du Concile ; & ni l'un , ni l'autre ne fait honneur à son jugement.

CHAPITRE II.

Que Frà-Paolo ne parle pas judicieusement des effets du Concile.

Page. I.

FRà-Paolo impute au Concile de n'avoir pas fait rentrer les Hérétiques dans le sein de l'Eglise, selon le desir & l'espérance des personnes pieuses : voici ses paroles. *Au lieu, (dit-il,) que ce Concile avoit été desiré & recherché par les personnes pieuses pour réunir l'Eglise qui commençoit à se diviser, il a si bien établi le schisme, & obstiné les Parties l'une contre l'autre, qu'elles en sont devenues irréconciliables.*

Il y a dans ces paroles deux fautes de jugement très-grossières. La première, est d'accuser le Concile d'avoir établi un schisme qui étoit formé long-tems avant que le Concile fût convoqué. La deuxième, de lui reprocher l'endurcissement des Hérétiques dans leurs erreurs ; car que peut-on penser de plus injuste, que de se prendre au Concile des maux qui étoient faits avant lui ? Les Luthériens, les Calvinistes & les autres avoient formé leur société, s'étoient donné des Pasteurs, avoient composé leur confession de foi & établi leur discipline, sans attendre le Concile qu'ils feignoient de desirer ; & Frà-Paolo veut rendre le Concile responsable de cette division.

Si on pouvoit avec quelque aparence de raison

imputer au Concile de n'avoir pas détruit les schismes , ni ramené à l'Eglise tous les Hérétiques qui s'étoient élevez dans le seizième siècle , & de les avoir rendu irréconciliables , parce qu'il auroit condamné leur doctrine , & prononcé anathème contre toutes les personnes qui en faisoient profession ; on pourroit par la même raison imputer à tous les Conciles l'opiniâtreté de tous les Hérétiques , puisqu'il n'y en a point eû qui n'ait condamné leurs erreurs , & qui ne les ait retranché de l'Eglise.

Les Conciles sont à la vérité les remèdes efficaces , pour conserver la pureté de la Foi & l'unité de l'Eglise , pour corriger les erreurs , & empêcher les divisions ; mais ces remèdes par un terrible jugement de Dieu , n'ont pas toujours un effet aussi étendu , ni aussi prompt que le desireroient les gens de bien. Cependant il n'y en a point eû dont on n'ait vû de grands fruits ; s'ils ne les ont pas produits au moment de leur célébration & de leur conclusion , comme nous l'apprend l'Histoire des Conciles les plus célèbres , de ceux de Nicée , de Calcedoine & des autres ; cela est arrivé dans la suite des tems ; puisque ce sont les décisions de ces Conciles , qui ont affermi les vrais Chrétiens dans la vérité de la Foi , qui ont empêché les erreurs de se multiplier , & de corrompre un plus grand nombre des enfans de l'Eglise ; qui enfin ont diminué peu à peu le nombre des Hérétiques , & fait rentrer dans son sein une partie de ceux qui s'étoient laissez surprendre par l'erreur.

Mais si les anciens Conciles orthodoxes ont eû

ces heureux succès, Dieu n'a pas moins donné de bénédiction à celui de Trente ; & Frà-Paolo étoit assuré de son tems que depuis le Concile, l'erreur n'avoit pas fait les mêmes progrès qu'elle faisoit auparavant. Ce Concile a assoupi les disputes, terminé les questions, fixé l'instabilité des esprits ; & nous avons la joie de voir aujourd'hui un grand nombre de brebis égarées revenir au bercail de l'Eglise, par la soumission qu'elles rendent aux décisions de ce Concile ; de sorte que s'il y a encore à présent plusieurs sociétés schismatiques & hérétiques, endurcies dans leurs égaremens, & irréconciliables avec l'Eglise, c'est l'effet de la résistance de leur cœur impénitent, & non pas la faute du Concile. Comme les Apôtres, ni JESUS-CHRIST même ne convertirent pas tous les hommes, auxquels ils annoncèrent la vérité, il ne faut pas s'étonner que les Conciles n'aient pas converti tous les Hérétiques ; & si on ne peut pas avec justice reprocher à JESUS-CHRIST, que les Pharisiens & les Villes impénitentes de Corolaïm & de Bethsaïda, s'endurcirent davantage dans leurs égaremens & dans leurs péchez par sa prédication ; on ne peut pas non plus accuser le Concile de ce que les Luthériens & tous les autres Hérétiques ont redoublé leur inimitié contre l'Eglise. Les choses arrivent ordinairement ainsi ; il faut ou se convertir quand on est instruit de la vérité, ou en devenir plus coupable par la résistance & l'opiniâtreté.

Mais qui étoient ces personnes pieuses, qui, selon Frà-Paolo, desiroient le Concile pour réunir l'Eglise ?

Si ç'étoient des Catholiques, ils n'ont pas été entièrement frustrés de leurs espérances, comme nous le venons de voir; & si ç'étoient des Protestans ils se trompoient dans leurs espérances, s'ils attendoient autre chose que ce qui est arrivé, s'ils s'imaginoient que le Concile ne conserveroit pas la Foi ancienne de l'Eglise, & ne condamneroit pas la nouveauté de leur doctrine. Or si cette condamnation les a d'autant plus éloignés de l'Eglise, c'est leur faute & le mauvais effet de leur orgueil, qui les empêche de lui rendre la soumission qui lui est due.

Ces Protestans se figuroient-ils que le Concile chercheroit des moyens d'accommoder leur doctrine avec celle de l'Eglise, ou celle de l'Eglise avec la leur, ou bien qu'il abandonneroit la Foi ancienne, pour recevoir les nouveautez, ou de Luther, ou de Calvin, ou des autres? Ils se seroient encore trompez très-lourdement dans l'une ou dans l'autre de ces pensées. L'Eglise n'a jamais cherché d'ajustemens avec les novateurs, parce que si elle le faisoit, elle perdrait insensiblement la vérité de la doctrine qu'elle a reçûe de JESUS-CHRIST & des Apôtres; puisque à force de s'ajuster, tantôt avec un novateur, & tantôt avec un autre, de s'accommoder à tous les caprices des esprits superbes & volages; enfin sa croïance se défigureroit & se corromproit tellement, qu'elle n'auroit plus aucun rapport avec la première vérité, dont JESUS-CHRIST lui a confié le dépôt.

Ces pensées-là sont celles de certains esprits vains

qui enfantent des projets , pour accorder les Religions ; mais il n'y a point d'alliance entre JESUS-CHRIST & Belial , entre la vérité & l'erreur , ni point d'autre accord à espérer entre l'Eglise & les sociétés schismatiques ou Hérétiques , que par l'entier renoncement à l'erreur & au schisme , & par une soumission pure & simple à la doctrine de l'Eglise. C'est par le mépris de son autorité qu'ils ont publié leurs erreurs & formé le schisme , & ils ne sçauroient revenir de leurs égaremens , que par un respect & une obéissance sincère pour cette autorité ; de sorte que les espérances de ces personnes prétendues pieuses d'entre les Protestans , étoient des chimères dont elles se repaïssoient vainement : & par conséquent elles n'eussent pas été considérées par Frà-Paolo , s'il avoit eu autant de jugement qu'il auroit été à désirer , pour l'exécution d'une entreprise comme la sienne.

Ce n'est donc point en effet le Concile qui a établi le schisme , non plus qu'il ne l'avoit pas commencé ; il a fait ce qu'il devoit , il a déclaré la Foi ancienne de l'Eglise & pros crit les erreurs ; & Frà-Paolo parle comme un homme sans jugement , lorsque par son langage il veut rendre le Concile responsable du schisme , & de l'opiniâtreté des Hérétiques dans leurs erreurs.

Une troisième faute de jugement qu'on peut remarquer dans les paroles que j'ay rapportées , c'est qu'il fait de l'Eglise & des Protestans comme deux parties , entre lesquelles le Concile avoit à prononcer ; car il ne pouvoit jamais pécher plus manifestement

festement contre les loix de l'ordre de la société. III. PARTIE.
 L'Eglise n'est jamais partie , comme on l'a déjà vû ,
 parce qu'elle est le corps , & que le corps n'est ja-
 mais partie contre aucun de ses membres. En effet
 si elle étoit partie , qui pourroit être le Juge ? Elle
 est toujours le Juge nécessaire de tous les membres ,
 & c'est dans le Concile qu'elle exerce le souverain
 pouvoir qu'elle a de juger ; ce n'est donc pas par-
 ler exactement , que de représenter le Concile com-
 me Juge entre l'Eglise & les hérétiques ; c'est l'E-
 glise elle-même qui juge dans le Concile la doctrine
 & la personne des hérétiques.

Ainsi raisonnent les hérétiques , même dans leurs
 sociétés. Le Synode de Dordrecht qui n'a pas été
 inconnu à Frà-Paolo , puisqu'il lui a donné de si gran-
 des loüanges , comme le disent quelques uns , ne
 pouvoit souffrir que les Remontrants le regardassent
 comme partie , & ne le voulussent pas reconnoître
 pour leur Juge.

C'est donc l'Eglise elle-même qui a jugé à Tren-
 té dans le Concile qui y étoit assemblé en son nom ,
 & qui la représentoit ; Elle y a jugé avec l'autorité
 qu'elle a reçûe de Dieu , pour être la colonne de
 la vérité , & à l'égard des Protestans mêmes qui
 étoient encore du nombre de ses enfans , quoique
 rebelles & désobéissans ; parce qu'ils étoient mar-
 qués au sceau de JESUS-CHRIST son Epoux.
 C'est pourquoi ils ont dû se soumettre à son juge-
 ment , d'autant plus qu'ils avoient eux-mêmes de-
 mandé le Concile , & qu'ils ne pouvoient apren-
 dre que par sa bouche , d'une manière certaine &

III. PARTIE. infallible , les vérités qu'ils devoient croire , & les erreurs qu'ils devoient condamner ; s'ils résistent donc encore , est-ce à elle que l'on s'en doit prendre ? Qu'a-t-elle dû faire qu'elle n'ait pas fait , & de quoi la peut-on accuser ?

Il est donc visible que Frà Paolo a péché dans ces paroles , contre les justes idées de l'Eglise & du Gouvernement même politique , dans lequel les Juges naturels ne furent jamais regardés comme parties.

Au Colloque de Poissi , dont Frà-Paolo raconte l'histoire , les Ministres demandoient que les Evêques ne fussent pas Juges de la Conférence. Le Chancelier dans la harangue qu'il y fit , au rapport de Frà Paolo , conjure les Evêques de traiter humainement avec les Ministres , & de tâcher de les ramener par la douceur : *Leur disant qu'ils devoient considérer , que c'étoit beaucoup qu'on leur permit d'être Juges dans leur propre cause.* A prendre ces paroles à la lettre , on diroit que les Evêques n'eussent eû qu'une Jurisdiction précaire. Il n'y a pour tant pas d'apparence qu'un Chancelier , instruit du droit des Evêques , oubliât qu'ils étoient Juges naturels de la Doctrine. Frà-Paolo devoit donc remarquer , qu'il nes'agissoit point dans ces Conférences d'un jugement juridique , car les Colloques & les Conférences ne se tiennent pas pour juger avec autorité. Les Catholiques n'y viennent pas pour être jugés par les hérétiques , ni les hérétiques pour être jugés par les Catholiques ; Mais les uns & les autres s'assembloient pour s'éclaircir , découvrir la vérité , & s'en convaincre s'il est possible. Que si Frà-Paolo

Ital. p. 462.
An. p. 552.
Mod. p. 433.

Croit que les Evêques n'ont que par concession, le pouvoir de juger les hérétiques ; en qui pense-t'il que réside ce droit ? Sera-ce dans la personne du Prince, & celle des Magistrats séculiers ? C'est l'erreur de ces Villes & de ces Etats, qui par un juste jugement de Dieu ont préféré à la foi de leurs Peres, les nouveautez prophanes de gens sans autorité & sans Mission ; mais rien n'est si opposé au sentiment de nos Rois & de nos sages Magistrats, qui emploient toute leur autorité à faire obéir au jugement de l'Eglise, dès qu'ils se sont assurés qu'elle a parlé.

Les Princes, continuë-t'il en parlant du Concile, *l'avoient sollicité pour la réformation de l'Ordre ecclésiastique, & il a causé dans l'Eglise le plus grand desordre qui s'y fût vu depuis sa naissance.* Est-il possible que de telles paroles soient tombées de la plume de Frà-Paolo ? Estoit-il yvre, ou dans l'accès de quelque frénésie, quand il a parlé ainsi ? Qui le pourra croire, que l'Eglise soit depuis le Concile dans un plus grand desordre qu'auparavant, & même que dans tous les siècles précédens ? Mais Frà-Paolo le croioit-il lui même, lui qui devoit si bien connoître tous les siècles de l'Eglise, & ces tristes tems, où l'ignorance & la corruption sembloient disputer à qui la défigureroit davantage ? Mais enfin il avoit assez vécu depuis le Concile, puisqu'il n'est mort qu'en 1623. & qu'il y avoit alors soixante ans que le Concile étoit fini, pour être assuré par lui-même que la face de l'Eglise avoit beaucoup changé depuis ce Concile.

Il étoit voisin de l'Eglise de Milan, il sçavoit

III. PARTIE. quel ordre S. Charles Borromée, qui possédoit l'esprit du Concile, & qui avoit si heureusement travaillé à le faire finir, avoit établi dans cette Eglise conformément à la réformation du Concile. Il ne pouvoit ignorer tous les Conciles provinciaux qui s'étoient tenus en France & ailleurs, pour faire observer ce que ce Concile avoit ordonné, & pour suppléer à une partie, ou de ce qui lui manquoit, ou de ce qui ne pouvoit pas avoir lieu également dans tous les Royaumes & Etats Catholiques. Et enfin s'il n'avoit pas vû tous les heureux fruits que nous voions aujourd'hui, il en avoit assez vû pour en parler en de meilleurs termes, & pour en avoir de plus justes sentimens; il avoit lû tout ce que le Concile a ordonné, pour remettre les Ecclésiastiques séculiers & réguliers dans l'ordre où ils doivent être. Or les uns & les autres n'ont qu'à former leur conduite sur les Réglemens de ce Concile, pour édifier également l'Eglise par leur science, par leur piété & par leur modestie; s'ils ne sont pas encore tous dans l'état où ils devoient être, c'est qu'ils n'observent pas ce que le Concile leur prescrit. Comment est-ce donc que Frà-Paolo a pû dire que le Concile ait mis l'Ordre ecclésiastique dans le plus grand desordre où il fût jamais, si ce n'est qu'il appelle desordre, le célibat des Prêtres, les vœux de Religion, la soumission à l'Eglise, l'affermissement de la Hiérarchie, comme font les hérétiques,

Les Evêques, dit-il encore, avoient espéré d'y recouvrer l'autorité Episcopale, que le Pape avoit tirée

à soy presque toute entiere , & il la leur a fait perdre tout-à-fait , pour les réduire à la servitude. Il n'y a pas plus de jugement dans ces paroles que dans les autres , puilque dans les choses essentielles à l'Episcopat pour la pâture du troupeau , l'autorité des Evêques a été depuis , comme elle étoit avant le Concile , telle qu'elle a toujours été , ou dû être pour l'édification du corps de J E S U S-CHRIST. Car en effet ne se regardent-ils pas toujours comme les dispensateurs nécessaires de la vérité , les Juges naturels de la doctrine , les Pasteurs légitimes du troupeau , en un mot comme les successeurs des Apôtres , depuis le Concile comme avant le Concile ? N'est-ce pas en toutes ces qualitez qu'ils ont travaillé à la sanctification des ames ?

Ceux qui ne pensent qu'à faire leur salut , en travaillant à celui des ames des autres fideles , étant assurés que le Pasteur est obligé de veiller à la garde du troupeau , qui lui a été confié par le pere de famille , ne se dispensent jamais de la résidence , que pour des causes recevables au compte qu'ils lui doivent rendre ; quoique le *jus divinum* n'ait pas été défini par le Concile.

Ils ne se plaignent point que l'on n'ait pas remis sous leur conduite , tous ceux qui naturellement y devroient être soumis. Au contraire , sentant tout le poids de l'Episcopat , ils sont bien aises d'en être soulagez d'une partie , & d'avoir à rendre à Dieu un compte moins grand. Ils font ce qu'ils peuvent pour empêcher que ces exemptions ne nuisent au salut du reste du troupeau , & au surplus ils se rési-

gnent à la providence de Dieu. Philippes II. avoit bien d'autres sentimens du Concile , lui qui disoit que les Evêques en étoient revenus comme autant de Papes.

Mais ceux qui cherchent en cela des prétextes de murmurer contre le Concile , seroient bien fâchez qu'il eût annulé tous les privilèges & toutes les exemptions. Frà-Paolo étoit Religieux Servite , y a-t'il aparence qu'il eût souhaité que son Ordre eût été réduit dans une entière dépendance des Evêques ?

Pour parler du Concile avec jugement , Frà-Paolo devoit considérer pourquoi principalement le Concile avoit été convoqué. Il l'avoit été , à la réquisition des Protestans qui avoient appelé au Concile des anathèmes fulminez contr'eux ; & à la réquisition des Princes qui souhaittoient de voir finir les disputes de Religion , & les partis qui déchiroient leurs Etats : enfin il avoit été assemblé à la sollicitation des bons Evêques & des bons Catholiques , qui souhaittoient de voir proscrire tant de nouveautéz , & arrêter le cours de tant de maux qui désoleient l'Eglise.

On a vû que la réquisition des Protestans n'étoit nullement sincere , & qu'ils ne demandoient le Concile que pour couvrir le scandale de leur séparation. Ils se flâtoient que l'on ne réduiroit jamais les Papes à l'assembler , & que cependant ils seroient regardez comme des gens de bonne foi , toujours prêts à se soumettre au souverain Tribunal de l'Eglise , quand il auroit jugé : ainsi leur réqui-

sition n'est nullement à considérer.

III. PARTIE.

A l'égard des Evêques & des Princes Catholiques, ce seroit leur faire tort que de leur attribuer d'autres vûes que celles du bien de l'Eglise & de leurs Etats, de la conservation de la Foi & de la morale de J E S U S-C H R I S T, que les Hérétiques attaquoient. Ainsi Frà-Paolo suppose dans les Evêques des pensées qu'ils n'avoient point, afin de rendre le Concile plus odieux, en le voulant faire passer, pour avoir manqué à ce que l'on avoit droit d'attendre de lui. Si le droit divin de leur institution fût agité avec beaucoup de chaleur dans le Concile, c'étoit un pur incident qu'y firent naître des personnes qui avoient, je n'en doute point, de bonnes intentions; mais qui n'avoient peut-être pas toute la prudence que demandoient les circonstances des tems.

Quand un Etat est fortement attaqué par les ennemis du dehors, ce n'est pas le tems de remuer les sujets de mécontentement qui pourroient être au dedans; il faut attendre qu'il n'y ait plus rien à craindre de l'ennemi commun, pour faire au dedans une réformation qui peut causer de la douleur à quelques-uns de ses principaux membres. C'étoit justement travailler selon les intentions des Protestans & des autres Hérétiques, que d'incidenter dans le Concile des questions qui le pouvoient brouiller, qui pouvoient en désunir les membres; & par conséquent empêcher le Concile de parvenir jamais à la condamnation des erreurs.

Les Cardinaux de Lorraine, Mantouë & Yvar-

III. PARTIE.

Dans le Recueil des Actes concernant le Concile p. 555.

mie croïoient que l'on devoit laisser cette question, comme étant inutile pour faire revenir les Hérétiques. Le Cardinal de Lorraine écrivoit à Rome à un des siens, *qu'il croïoit la résidence de droit divin, mais qu'il ne croïoit pas expédient de mettre ces mots, pour ne pas donner occasion aux foibles de blâmer beaucoup de choses passées ; que l'on n'avoit affaire qu'aux Hérétiques, que cette question ne regardoit pas ; qu'il falloit laisser tels mots & telles disputes.*

On peut donc dire avec vérité que les Evêques qui ne crurent pas devoir insister sur le droit divin, entendoient mieux que les autres les intérêts de l'Eglise, par rapport aux circonstances du tems ; & si Frà-Paolo les avoit aussi bien entendus, s'il les avoit aimez autant qu'eux, il auroit loüé la prudence du Concile, bien loin de le condamner, de ce qu'il n'avoit pas fait une déclaration expresse sur cette matière.

Les bons Evêques ne sçauroient donc se plaindre du Concile, puisqu'il est certain que Dieu ne demande de nous que ce que nous pouvons. Mais enfin voïons encore qui étoient ceux qui pressoient la décision du *jus divinum*, c'étoit ou les Evêques, ou les Princes. Si les Evêques n'avoient en vûe que leurs obligations, il n'étoit pas besoin que l'on fit un nouveau décret sur ce sujet. Le premier de la réformation de la sixième Session en ordonne assez, lorsqu'il enjoint aux Evêques de veiller sur le troupeau, auquel ils ont été attachés par le S. Esprit, pour gouverner l'Eglise de Dieu, que JESUS-CHRIST s'est acquise par son sang, & sous les peines portées par

par les anciens Canons. Falloit-il un lien plus fort pour les rendre inféparables de leur troupeau, que les paroles mêmes du S. Esprit, & ces paroles n'expriment-elles pas suffisamment *le jus divinum*? Les bons Evêques ne demandent point d'autre loi que celle qu'ils trouvent dans ces paroles. Le ch. 4 de la 23^e. Session porte que les Evêques sont les successeurs des Apôtres. Que pouvoit dire davantage le Concile, pour exprimer leur autorité & leurs obligations?

À l'égard des Princes qui desiroient cette décision, ils ont dans leur pouvoir le moïen d'y suplérer. Leurs Officiers n'ont qu'à faire observer leurs Ordonnances, le troupeau de JESUS-CHRIST ne manquera point de la pâture qui lui est due, & les Pasteurs ne trouveront ni raison, ni prétexte de se dispenser d'une exacte résidence.

Au reste n'est-ce pas assez que l'on sache ce que c'est qu'un Concile, & que l'on soit assuré qu'il parle par le S. Esprit? N'est-ce pas assez que les Saints Pontifes y aient recours, par le sentiment de leur impuissance, pour guerir les plus grands maux de l'Eglise, comme ils le reconnoissent par leurs Bulles de convocation, pour ne pouvoir douter du parti que l'on doit prendre sur cette question? Un Concile ne seroit pas en effet un Concile; ceux qui le composeroient ne pouroient pas dire: *il a semblé bon au S. Esprit &c* à nous, si les Evêques n'étoient pas les successeurs des Apôtres, comme le disoit l'Evêque de Segnia, en opinant sur cette matière dans le Concile.

Ital. p. 621.
Anc. p. 743.
Mod. p. 588.

III. PARTIE.

C'est donc en effet une exagération odieuse de dire que les Evêques sont réduits à la servitude ; puisqu'outre ce que l'on vient de marquer , ils ne sont pas obligez aujourd'hui , non plus qu'ils ne l'étoient pas autrefois , de recevoir aveuglement tout ce qui leur vient de la Cour de Rome. Combien s'est-il passé de choses depuis le Concile & tout récemment , qui ont fait voir qu'il s'en faut beaucoup que les Evêques se regardent comme les simples exécuteurs des Bulles , ou des Brefs des saints Pontifes ?

C H A P I T R E III.

Suite du même sujet.

AChevons cet endroit. *Au contraire la Cour de Rome , dit Frà-Paolo , qui appréhendoit la venue de ce Concile , comme un moyen propre pour modifier cette puissance excessive & sans bornes , qu'elle s'étoit acquise à la longueur du tems , y a affermi de telle sorte son empire sur la partie qui lui restoit sujette , que jamais son autorité n'a été si grande , ni si bien appuyée.*

Pour faire voir la nullité de cette réflexion , ou au moins pour diminuer l'étonnement que fait paroître Frà-Paolo , il faut distinguer dans les Souverains Pontifes la puissance légitime qui leur appartient , comme Successeurs de S. Pierre , & chefs de l'Eglise , d'avec cette puissance souveraine & ab-

soluë sur toute l'Eglise, & même sur le temporel des Rois, que quelques Papes s'étoient arrogées. A l'égard de la première, elle s'est affermie, il est vrai, contre les assauts que lui livroient les Protestans, sur la partie qui lui est demeurée sujette, c'est-à-dire sur les Catholiques qui sont demeurez fidèles à l'Eglise; & il ne pouvoit en arriver autrement, puisqu'un Concile légitime ne sçauroit qu'il n'affermisse l'ordre de l'Eglise; & que cet ordre renferme nécessairement la soumission au S. Siège Apostolique, & la reconnoissance sincère de sa primauté.

Est-ce que Frà-Paolo auroit voulu que pour plaire aux Luthériens & aux autres Hérétiques, le Concile eût détruit la Hierarchie, en dépouillant les Papes des titres que l'on vient de dire, & des pouvoirs qui y sont atachez? Si le Concile assemblé avoit ôté aux Papes le droit de convoquer les Conciles, & d'y présider, il auroit travaillé contre soi-même, puisqu'il auroit déclaré qu'il n'étoit point un Concile, mais une Assemblée tumultuaire faite contre l'ordre de l'Eglise, & par conséquent sans autorité légitime: ce sont-là les excès où conduisent les réflexions de Frà-Paolo. L'Eglise ne subsiste & n'exerce sa puissance que par la Hierarchie, & si on ruine la Hierarchie, il n'y a plus d'Eglise, ce ne sera plus qu'une confusion: c'est à quoi visent les Hérétiques, & les raisonnemens de Frà-Paolo favorisent leur dessein.

On dira que Frà-Paolo entendoit en effet la puissance que quelques Papes ambitieux se sont voulu

attribuer sur les souverains du monde & sur toute l'Eglise, puisque les termes dont il se sert de puissance sans bornes le signifient diserteement. Mais si cela étoit, Frà-Paolo témoigneroit encore moins de jugement, puisqu'il ne s'agissoit dans le Concile, ni de la puissance des Papes sur le temporel des Rois, ni de leur supériorité sur les Conciles généraux. C'est un fait d'une notoriété incontestable, & par conséquent ce Concile ne peut avoir servi à affermir cette puissance dans l'un ni dans l'autre chef.

Les Rois de la terre ne mettront jamais leur puissance en compromis, ils l'ont reçue immédiatement de Dieu, avec le pouvoir d'employer tous les moyens nécessaires pour la défendre contre tous ceux qui la voudroient usurper, sans qu'ils soient obligez de demander ce pouvoir à une puissance étrangère pour le soutenir. Et l'obéissance qui leur est dûe par tous leurs sujets, étant une partie de celle qui est dûe à Dieu, il n'y a point de puissance au dessous de Dieu, qui puisse délier les hommes de l'obligation de cette obéissance : c'est ce que la République de Venise a fait voir par expérience depuis le Concile.

A l'égard de la supériorité au dessus de toute l'Eglise, le Concile de Trente a si peu contribué à l'établir & à l'affermir, qu'on pourroit prouver par les titres, & par la conduite de ce Concile, qu'il n'a jamais considéré sa puissance comme inférieure à celle des Papes, mais comme émanée immédiatement de Dieu, pour décider souverainement de tout ce qui appartient à la Foi & aux mœurs. Une Assemblée qui reconnoîtroit en terre une puissance

au dessus d'elle , ne prononceroit point : *Le saint Concile assemblé dans le S. Esprit ordonne , &c.* Sa- III. PARTIE.
cro sancta Tridentina Synodus in Spiritu sancto legitime congregata statuit & ordinat , &c. Ceux qui y président ne demanderoient point aux Peres , *vous plaît-il ;* & les Peres ne répondroient point , *il nous plaît.* Les Evêques qui ne voulurent pas consentir à la translation du Concile , agirent toujours comme indépendans en qualité de membres du Concile. En un mot le Concile ou s'est fait à lui-même ses propres loix , ou n'a suivi que celles qu'il a approuvées , & qu'il a bien voulu recevoir.

On pourroit dire même que les Bulles de convocation renferment une reconnoissance de la supériorité du Concile , puisque les Papes n'y ont recours ; que parce qu'ils se sentent dans l'impuissance de remédier par eux-mêmes aux maux de l'Eglise. Voilà ce que Frà-Paolo devoit considérer , & s'il l'avoit bien pesé , il n'auroit point fait une pareille réflexion.

Mais enfin il ne s'agissoit point de ces questions odieuses , qui ne devoient jamais être remuées entre les Conciles généraux & les Souverains Pontifes. Ainsi c'est sans raison que Frà-Paolo dit en termes admiratifs : *que jamais l'autorité du Pape , sur la partie qui lui est demeurée sujette , n'a été si grande , ni si bien appuyée.* Car les choses devoient infailliblement réussir de cette manière dans un Concile légitime & orthodoxe ; il ne pouvoit qu'il n'affermît la Hiérarchie , que les novateurs avoient entrepris de renverser.

III. PARTIE.

Il est vrai que les Papes peut-être un peu trop délicats sur certains pouvoirs que quelques Ecrivains leur ont attribué sans de solides fondemens, pouvoient craindre que l'on mît encore sur le tapis dans le Concile de Trente, comme on l'avoit fait en beaucoup d'autres, les questions dont on vient de parler, comme en effet cela arriva. Le démon qui tâche de semer la division par tout, suscita des gens qui s'efforcèrent de faire mettre ces matières en délibération; les uns pour les faire décider contre les intentions de la Cour de Rome, les autres pour les faire décider en sa faveur, & Frà-Paolo rapporte qu'on retrancha d'un décret certains termes, qu'y avoient fait glisser les Partisans trop passionnez de cette Cour; mais ces questions furent toujours rejetées à la pluralité des voix.

Frà-Paolo nous apprend encore que l'Empereur avoit mandé à son Ambassadeur, qu'il n'étoit pas d'avis qu'on agitât ces questions dans le Concile; & Lanissac Ambassadeur de France au Concile écri-
voit à de l'Isle Ambassadeur de France à Rome,

Recueil des
Actes con-
cernans le
Concile-Let-
tre du 5. Janvier
1562.

*que lui & ses Collegues éviteroient autant qu'ils pour-
roient ces mêmes questions.* Enfin ces matières fa-
cheuses demeurèrent sans décision expresse, selon
les vœux des personnes les plus sensées, & les plus
intelligentes dans les vrais interêts de l'Eglise par
rapport aux circonstances du tems.

Les Peres étoient trop avisez pour s'attacher à
autre chose qu'à ce qui regardoit les maux les plus
pressans, & pour souffrir que l'on semât des su-
jets de discorde dans l'Eglise, lorsqu'elle avoit le

plus de besoin de demeurer unie pour se défendre. De sorte que si le Concile a eû en cela un succès contraire à la crainte des Papes , & à l'espérance de quelques Evêques , que l'on pouroit dire s'être en cela éloigné de la prudence que demandoient les maux pressens , c'est seulement en ce qu'il n'a point voulu toucher ces questions.

Il est vrai que le Ministre Jurieu a prétendu que le Concile de Trente a décidé la supériorité du Pape au dessus du Concile ; mais cette pensée est sans raison & sans aucun fondement , comme une infinité d'autres qu'il avance. Il s'appuie sur tant de faits & de raisonnemens faux , qu'on seroit étonné de sa témérité , si on n'avoit appris par un grand nombre d'exemples , que jamais Ecrivain ne s'est rendu plus fameux en paradoxes contre la raison & contre la notoriété de l'Histoire.

Il est donc certain que Frà-Paolo ne montre pas de jugement , lorsqu'il tâche d'exciter la surprise & l'étonnement dans l'esprit du Lecteur , par l'idée de succès contraires aux craintes & aux espérances de toutes les personnes qui avoient eu part au Concile , qui l'avoient ou craint , ou désiré , ou traversé , ou procuré.

Il finit ses réflexions par cette maxime , (car je suis la version moderne , où la maxime est à la fin , au lieu que dans l'Original elle est au commencement. Ce traducteur dérange souvent son Auteur , les autres jugeront s'il a bien fait.) *Belle leçon , (dit-il ,) qui nous apprend à remettre tout entre les mains de Dieu , sans faire aucun fond sur la prudence humaine.*

Après avoir fait des réflexions sans justesse, il allègue une maxime, qui n'est pas tout-à-fait vraie dans le sens auquel il s'en sert; & il l'allègue encore mal-à-propos. Il n'est point vrai que l'on ne doive faire aucun fonds sur la prudence humaine, & que l'on doive remettre absolument tout entre les mains de Dieu; autrement les hommes devroient demeurer sans rien faire, & attendre tout de cette Providence. Les Prophetes & les Apôtres ne nous ont point donné, ni ces leçons, ni ces exemples; au contraire ils nous ont appris à faire fonds sur la prudence humaine, & à remettre en même tems toutes choses entre les mains de Dieu, qui éclaire, qui soutient, & qui conduit la prudence des hommes en la manière qu'il le juge à propos, pour l'exécution de ses desseins.

Ce n'est pas inutilement que Dieu a donné la raison à l'homme, ce n'est pas inutilement qu'il a établi un ordre & dans la nature & dans la grace. Mais parce que c'est Dieu, qui donne la bénédiction à tout ce que fait l'homme, dans l'un & dans l'autre, l'homme en même tems qu'il travaille selon les loix de ces deux ordres, doit attendre tout de Dieu. Il doit planter & arroser avec prudence, & attendre que Dieu donne l'accroissement. C'est en cette manière que l'on doit faire fonds sur la prudence humaine, & cependant remettre tout entre les mains de Dieu: ce sont-là les fondemens des bonnes œuvres & de l'humilité; c'est ce qui fait le lien & l'union de ces deux grandes vertus, la vigilance & la priere, *vigilate & orate*.

Suivant

Suivant ces principes, Dieu a établi dans l'Eglise un ordre pour conserver la pureté de la Foi & de la morale , pour regler tout ce qui appartient à la Religion. Les Apôtres nous ont appris que les Conciles légitimes sont utiles , & quelquefois nécessaires pour cela ; les personnes qui gouvernoient l'Eglise ont suivi cet ordre dans la convocation de celui de Trente. Le Concile a déclaré ce qui étoit de la Foi dans les points controversez , & qu'il a voulu définir ; ainsi la prudence de ceux qui ont convoqué ce Concile a eu son effet , & ceux qui faisoient fond sur cette prudence n'ont point été trompez ; parce qu'en même tems qu'ils s'appuioient sur la prudence humaine , ils attendoient tout de JESUS-CHRIST , qui a assuré que les forces de l'Enfer ne surmonteroient point son Eglise , & a promis qu'il seroit avec les Apôtres jusqu'à la confirmation des tems , c'est-à-dire avec eux & avec leurs successeurs , pour la défense des vérités qu'il leur avoit enseignées.

C'est donc mal-à-propos que Frà-Paolo dit qu'il ne faut faire aucun fond sur la prudence humaine , à l'occasion de ce qui a réussi du Concile. Il est vrai que s'il appelle prudence humaine toutes les vûes , les craintes & les espérances de quelques personnes , qui cherchoient plutôt leurs intérêts que ceux de JESUS-CHRIST , il a pû parler ainsi ; parce que Dieu se joue de cette prudence de la chair , & qu'il la confond , pour nous apprendre que ses pensées sont autres que nos pensées , & ses conseils autres que nos conseils.

III. PARTIE.

Au reste s'il l'entendoit de cette prudence humaine, il n'auroit fait que relever davantage la conduite des Peres, qui par la prudence de l'esprit ont travaillé efficacement au bien de toute l'Eglise, sans aucun égard aux intérêts particuliers, qui ont abandonné même les leur, dont la poursuite trop ardente auroit pû causer de la broüillerie; puisque Dieu a fait réussir cette prudence qui étoit selon son esprit, pour confondre l'autre qui lui étoit opposée.

Mais il fait beau voir Frà-Paolo nous faire des leçons de soumission à la providence, lui qui nous parle si souvent dans son Histoire de je ne sçai quelle *fatalité* supérieure à la prudence des hommes, laquelle arrête leurs desseins, & tourne les choses contre leurs espérances; quand on croit à la providence, on ne renvoye point les hommes à cette *fatalité*.

Le Concile a donc réussi comme il le devoit, pour tout ce qui est essentiel à la Foi & aux mœurs, & on en doit rendre graces à Dieu; s'il n'a pas corrigé tous les abus, ni établi toute la réformation que les gens de bien auroient désirée, il en a plus fait que les broüilleries & les contradictions ne permettoient d'en espérer; s'il n'a pas tout réformé au gré de chacun en particulier, il ne tient qu'à nous d'achever ce qu'il n'a pas fait; si nous croïons qu'il eût dû défendre toutes les dispenses, n'en demandons point; si nous croïons qu'il eût dû déclarer le droit divin, que ceux qui sont dans les Ministères Ecclésiastiques, agissent comme en étant

persuadez ; si nous croïons que la disposition des III. PARTIE.
 bénéfices devoit être remise aux Evêques , que l'on
 ne résigne point , que l'on ne coure point à Rome
 pour en avoir ; raisonnons ainsi des autres chefs
 où nous souhaiterions que le Concile eût poussé la
 réformation plus loin ; les gens de bien peuvent par
 la sagesse & la pureté de leur conduite donner des
 exemples de cette réformation.

C H A P I T R E IV.

*Que Frà-Paolo n'a pas parlé avec jugement des pro-
 cédures contre les Hérétiques , ni de la conduite
 des Sujets à l'égard des Souverains.*

S'il faut un jugement délicat & exquis pour
 bien parler de toutes choses , il n'y a point de
 matière où ce jugement se fasse plus remarquer que
 dans les discours que l'on fait de la conduite des
 Souverains à l'égard de leurs Sujets hérétiques : na-
 turellement l'homme est jaloux de sa liberté & en-
 nemi de la contrainte ; ainsi il ne sçauroit manquer
 de trouver mauvais qu'on le veuille gêner dans la
 chose de toutes , où il semble devoir le moins dé-
 pendre d'autrui , comme dans la Religion. La pre-
 mière pensée des hommes va à la juger tellement
 libre & indépendante , que chacun en peut avoir
 une telle que bon lui semblera , sans être aucuné-
 ment obligé de s'assujétir à celle des autres.

Cette pensée est vraie & fautive sous différens re-

III. PARTIE. gards. A la vérité si la Religion étoit d'institution humaine , il n'y auroit pas de raison , ni de justice dans les Souverains même , de vouloir contraindre les autres de servir Dieu à leur manière ; c'est l'injustice que commettent tous les Princes qui sont hors de l'Eglise , parce que leurs Religions n'ont rien de divin , & ne sont autre chose que l'ouvrage des hommes qui se sont donnez l'autorité d'interpréter l'Ecriture chacun à sa fantaisie.

Mais la vraie Religion ayant Dieu même pour auteur , tous les hommes sont obligez de s'y assujétir ; & cette sujétion ne détruit point la liberté , parce qu'on est toujours libre quand on ne sert que son maître légitime , & celui à qui naturellement on doit ses services. Or il n'y a que les Princes Catholiques qui professent la vraie Religion , c'est-à-dire celle que Dieu-même a enseignée aux hommes ; ils sont assurez de la professer par l'autorité de l'Eglise que J E S U S- C H R I S T a établie , pour en instruire les hommes : de sorte qu'ils agissent avec justice & avec charité tout ensemble , lorsqu'ils travaillent à faire revenir à cette Religion ceux qui l'ont quittée , & en le faisant ils ne dominent pas sur les consciences , parce qu'ils ne disent pas à leurs Sujets , servez Dieu comme moi , mais servez Dieu comme le sert l'Eglise Catholique visiblement subsistante depuis J E S U S- C H R I S T , l'Eglise qui étoit avant vos peres & vos réformateurs prétendus ; l'Eglise qui les avoit engendrez à J E S U S- C H R I S T , & qui leur avoit mis son testament entre les mains.

Il est vrai que tout le monde n'a pas assez de lumières pour faire ces distinctions , & que l'on doit pardonner au peuple de ne pas parler exactement sur ces matières si pourtant on peut pardonner aux hommes de se mêler de juger de choses qu'ils n'entendent pas. Mais un homme tel que Frà-Paolo , grand Théologien & grand homme d'Etat tout ensemble , comme on le prétend , n'a pas dû régler , ni ses sentimens , ni ses paroles , sur ceux d'une multitude aveugle & téméraire ; il devoit juger par des maximes plus solides & plus certaines.

Il étoit trop sçavant pour ignorer que jamais aucune nation un peu policée n'a souffert , ni l'Athéisme , ni l'indifférence des Religions , & qu'elles ont toujours voulu un culte uniforme & approuvé par la puissance publique. Il étoit trop pénétrant pour ne pas découvrir qu'une innovation dans ce qui appartient à la Religion , a ordinairement des suites fâcheuses ; il ne pouvoit pas ignorer que la Religion Catholique ne soit la plus ancienne , depuis la publication de l'Evangile , entre celles qui font profession d'adorer JÉSUS-CHRIST , & que l'uniformité de ce culte fait le bonheur des Etats.

Il ne pouvoit encore douter qu'il est de l'obligation des Souverains de conserver ce culte , & d'en empêcher la profanation , & que par conséquent l'uniformité du culte est la loi fondamentale de tous les Etats : c'est sur ces fondemens certains qu'il devoit juger de tout ce qui se passa dans le seizième siècle , en Angleterre , en France , en Allemagne : voïons s'il l'a fait.

III. PARTIE.

Ital. p. 395.
An. p. 470.
Mod. p. 367.

Après la mort du jeune Edoüard, Marie étant montée sur le trône d'Angleterre, suivant cette loi fondamentale, elle rétablit l'ancienne Religion, fit casser par son Parlement tout ce qui avoit été fait à son préjudice, & se remit elle & son Roïaume sous l'obéissance du S. Siège. Frà-Paolo bien loin de juger favorablement de la conduite de Marie, donne à entendre par tous les termes dont il se sert dans ce récit, qu'il aprouvoit davantage la conduite d'Henri & d'Edoüard, & celle de leurs Parlemens, qui, en soustraïant l'Eglise d'Angleterre à l'obéissance du S. Siège, avoient changé la Religion & le Gouvernement, que non pas celle de Marie & de son Parlement, qui avoient rétabli & la Religion ancienne, & l'ancien Gouvernement.

Il parle en plusieurs endroits des Edits qui se faisoient en France contre les Hérétiques, de la sévérité avec laquelle on les punissoit; & toujours en des termes qui marquent d'un côté qu'il condamnoit cette sévérité, & de l'autre qu'il ne condamnoit pas la conduite insolente & séditieuse que tenoient les Hérétiques. Il appelle persécution les châtimens que l'on exerçoit contr'eux, soit pour les punir de leur révolte, soit pour les faire revenir au sein de l'Eglise: tout cela n'est pas judicieux.

Le terme de persécution marque ordinairement une poursuite faite contre des innocens. Ce terme convenoit à la conduite des Empereurs païens contre les Chrétiens; il convient encore à celle des Princes qui se sont séparés de l'Eglise Catholique,

contre leurs Sujets Catholiques , précisément parce qu'ils sont Catholiques ; puisqu'ils exercent des châtimens contre des hommes qui leur doivent paroître innocens , n'ayant aucune certitude de leur crime , & qu'il ne leur est pas possible d'en avoir. Mais ce terme ne convient pas à celle des Princes Catholiques , qui veulent obliger leurs Sujets Hérétiques à renoncer à leur erreur ; parce que ces Princes ont du crime de ces Sujets une certitude parfaite , par l'autorité de l'Eglise , dont la parole de JESUS-CHRIST même assure l'infailibilité. III. PARTIE.

Frà-Paolo , pour parler juste , devoit appeler cette conduite justice , châtiment ou correction , & non pas persécution , ni injustice , ni violence. Un homme sçavant comme lui ne pouvoit pas ignorer les distinctions solides que S. Augustin a fait de ces choses , dans plusieurs de ses Lettres & de ses Ouvrages contre les Donatistes. *Persecutio est que cogit ad malum , correctio verò que cogit ad bonum.* Parler autrement de ces choses , c'est montrer son ignorance , & vouloir rendre odieuse la conduite des Princes qui usent le plus sagement & le plus chrétiennement de leur puissance , qui veillent comme ils y sont obligés à la conservation , non seulement de la Religion , mais encore de la tranquillité de l'Etat. Car enfin s'il est de la prudence des Princes de ménager ces peines par rapport aux circonstances des tems , parce que si elles sont nécessaires dans la naissance du mal , elles peuvent être nuisibles , quand il a fait du progrès ; il est toujours vrai qu'ils ont le pouvoir d'en user.

III. PARTIE.

La Seigneurie de Venise s'est servie plus d'une fois de la severité dont on vient de parler ; elle a reçu l'Inquisition , à la verité avec les modifications & les conditions que les Princes habiles y doivent apporter. Frà-Paolo auroit-t'il traité de persécution la sage politique par laquelle cette Republique à conservé la Religion & la paix ; & qu'il dit lui même que l'on ne peut pas nier avoir servi à maintenir *les Royaumes d'Espagne en paix , pendant que tout étoit plein de troubles & de séditions ailleurs ?* Ce sont les paroles de Frà-Paolo , lorsqu'il raconte ce que fit Philippe II. pour préserver les Royaumes de l'Hérésie , qui infectoit toute l'Europe. Si la paix est le vrai bien de tous les Etats , si c'est le centre auquel doivent aboutir toutes les lignes de la politique ; comment ce grand Consulteur de la Republique de Venise pouvoit-il improuver ce qui se faisoit en Espagne & en France , pour maintenir l'unité de la Religion , sans laquelle il ne sçauroit y avoir de paix durable dans aucun Etat , comme la raison & l'expérience le prouvent ?

Non seulement il condamnoit les procédures contre les heretiques , il aprouvoit même les libelles diffamatoires , que semoient les prétendus Réformez contre les Puissances , contre le Roi , la Reine & les Princes de Lorraine , *tendus , (dit-il ,) pour les Auteurs de cette persécution ; & ces écrits , (ajoute-t'il ,) où ils mesloient des points de Religion , insinuoient peu à peu la nouvelle doctrine dans les esprits , tout le monde les lisant volontiers comme des défenses de la liberté publique.* Ces derniers mots de la liberté publique

Ital. p. 426.

Anc. p. 507.

Mod. p. 397.

Ital. p. 426.

Anc. p. 508.

Mod. p. 397.

publique , peuvent être estimez une preuve de l'approbation qu'il donnoit à ces libelles. Il est certain que rien n'étoit plus condamnable que ces écrits , qui attaquoient l'honneur des personnes Royales , & de celles qui composoient leur Conseil. Il semble pourtant qu'ils étoient justes selon Frà-Paolo , en ce qu'ils défendoient la liberté qu'a un chacun d'être de la Religion qui lui plaît ; c'est ce qu'il appelle la liberté publique.

Un pareil discours montre que Frà-Paolo croïoit que l'homme est tellement libre au regard de la Religion , que personne n'a le pouvoir de lui rien prescrire sur ce sujet ; & que quelque Religion qu'il professe , personne n'a droit de l'inquieter , non pas même quand il n'en professeroit aucune : car s'il est vrai qu'on ne doit rendre compte de sa Religion à personne , il est certain qu'il est libre de n'en avoir point du tout ; ainsi le Fanatisme , le Deïsme , l'Atheïsme , tout est permis : voilà la liberté publique selon Frà-Paolo. Comme les hommes usent de la lumière , de l'air , de l'eau , ainsi que bon leur semble ; (car je ne vois que ces exemples de la liberté publique dans l'étendue qu'il lui donne ,) ils peuvent de même user de la Religion & de leur conscience. Les Souverains abusent donc de leur pouvoir , quand ils leur font la moindre peine sur ce sujet , & les peuples sont en droit de se défendre par quelque voie que ce soit : voilà où mène le discours de Frà-Paolo , & c'est ainsi qu'il l'entendoit lui-même.

Mais afin de faire voir que je ne donne pas une

III. PARTIE.

fausse interprétation a les paroles , il ne faut que lire les lieux où il se devoit expliquer , s'il avoit été d'un autre sentiment. Il rapporte que les Vaudois sujets du Duc de Savoye se voyant proscrits par leur Souverain à cause de leur Religion , & délibérant de ce qu'ils avoient à faire ; les uns disoient qu'il n'étoit pas permis de s'opposer par la voie des armes à son Prince , non pas même pour défendre sa propre vie , mais qu'ils pouvoient emporter leurs biens , & se retirer dans les montagnes voisines : les autres soutenoient que dans un si grand desespoir , ils étoient en droit d'employer la force ; d'autant plus qu'ils n'avoient pas affaire à leur Duc , mais au Pape qui abusoit de l'autorité du Duc. *Une partie, (ajoute-t'il ,) suivit le premier avis, l'autre se mit en défense. Le Duc qui voyoit qu'ils n'agissoient pas par un esprit de rebellion , & qu'il seroit aisé de les gagner , quand on les auroit instruits , reçût le conseil qu'on lui donna de faire tenir une conférence sur ce sujet.*

Ital. p. 429.

An. p. 512.

M. p. 400.

On m'avoüera qu'en cet endroit Frà-Paölo se devoit déclarer pour le sentiment des premiers , lequel étoit le seul conforme à l'Evangile , si ç'avoit été en effet le sien. L'occasion le forçoit de parler nettement , de louer les uns & de condamner les autres ; mais sans rien dire à la louange de ceux qui suivoient ce que J E S U S - C H R I S T & les Apôtres ont commandé ; il insinue que les autres ne faisoient aucun mal en prenant les armes ; parce qu'ils n'agissoient pas par un esprit de rebellion , mais seulement par zele de Religion , & que le zele de la Religion

purge de toute tache de rebellion , la prise des armes par des sujets contre leur Souverain. Je ne croi pas qu'aucune personne équitable ne convienne que les paroles de Frà-Paolo contiennent ce que je leur fais dire. III. PARTIE.

Ce seroit assez même quil n'eût point ajoûté ces dernieres paroles , pour faire que l'on ne pût douter qu'il ne trouvoit rien à reprendre dans ceux qui prirent les armes ; puisqu'il est certain qu'aucun Historien ne se seroit tû sur le chapitre de ces deux differens avis , & que Frà-Paolo né sujet de la République de Venise , son Consulteur d'Etat , & par conséquent dans une obligation indispensable de s'expliquer sur une matiere aussi importante pour la paix de tous les Etats , pouvant d'ailleurs le faire en toute sûreté , ne l'ayant pas fait en faveur du bon avis , c'est une démonstration qu'il aprouvoit le mauvais.

Son Histoire lui donnoit à tout moment occasion de faire des leçons & de politique & de Religion sur ces matières. Dans le récit qu'il fait de la conjuration d'Amboise , il rapporte que les Calvinistes de France voulant prendre les armes pour gagner les esprits , prirent par écrit les avis des principaux Jurisconsultes d'Allemagne & de France , & des plus célèbres Théologiens Protestans , *qui conduoient que sans blesser sa conscience , ni violer la Majesté du Roi , l'on pouvoit prendre les armes , pour s'opposer à la domination violente des Guisès , ennemis de la vraie Religion , infracteurs des loix , & qui tenoient le Roi prisonnier.*

Ital. p. 430.
An. p. 513.
Mod. p. 401.

III. PARTIE.

Ital. p. 439.
An p. 523.
M. p. 409.

Il raconte dans un autre endroit que les Huguenots d'Avignon s'étant assemblez , & *ayant mis en question s'ils pouvoient prendre les armes contre le Pape leur Prince temporel*, ils résolurent qu'ils le pouvoient faire , *disant qu'il n'étoit pas leur légitime Maître ; tant parce que Raymond Comte de Thoulouse n'avoit pas été dépouillé de cette seigneurie dans les formes de droit, qu'à cause de la défense que JESUS - CHRIST a faite aux Ecclésiastiques d'avoir aucune domination temporelle ; si bien qu'ayant fait résolution de se révolter par le conseil du Jurisconsulte Alexandre Guilloin , ils se mirent sous la protection de Charles de Montbrun, qui avoit pris les armes pour la Religion , & avoit un grand parti dans le Dauphiné.*

Comment un Théologien de l'Eglise Catholique a-t'il pû ne rien dire , pour marquer les excès des Théologiens Protestans , François & Allemands , qui , afin d'autoriser la révolte, emploioient la Religion de JESUS-CHRIST , laquelle dans les premiers tems de l'Eglise a fait tomber les armes des mains à des légions entières , plutôt que de résister à la puissance de leur Souverain ? N'étoit-il pas de son devoir de faire comprendre que des gens qui faisoient servir à la sédition , une Religion qui n'a été donnée aux hommes que pour nourrir la paix & l'union entr'eux , ne pouvoient être que de faux Docteurs , & des prophètes du menfonge.

Mais de plus un grand politique comme Frà-Paolo ne devoit-il pas se récrier sur les prétextes que ces gens ajoûtoient : *que le Pape n'étoit pas leur légitime souverain ; que Raymond Comte de Thoulouse*

n'avoit pas été dépouillé dans les formes , & que III. PARTIE.
 JESUS-CHRIST *avoit défendu aux Ecclesiastiques d'avoir aucune domination temporelle ?* Ne devoit-il pas tonner contre un violement si manifeste des maximes de la politique ? Quoi des sujets ont la hardiesse de remuer des choses qui se sont passées il y a plus de 300. ans , & d'examiner si leur Souverain possède son état à juste titre ; ils ont l'audace d'entreprendre de le dépouiller , sous le prétexte d'une loi qu'ils forgent eux mêmes , puisque J E S U S-CHRIST n'a rien dit de pareil à ce qu'ils allèguent ; enfin ils se liguent avec un sujet révolté contre son Prince , & appellent cela se mettre sous sa protection , & Frà-Paolo se tait sur de si grands attentats : ce Ministre d'Etat de la Seigneurie de Venise recite ces choses froidement , comme si elles avoient été concertées & exécutées selon toutes les loix de la politique la plus juste & la plus chrétienne.

Les Vaudois & les François révoltez , se couvrent du prétexte que leurs Souverains se laissent gouverner par des Princes étrangers , qui abusent de leur autorité , & qui exercent des violences ; & il ne dit pas que si ces prétextes étoient recevables , il n'y auroit plus de révolte qui fût criminelle.

Il raconte la grande Assemblée qui se tint en France à Fontainebleau au mois d'Aoust 1560. & raporte les avis des principaux personnages qui la composoient , entr'autres de l'Evêque de Valence , qui faisant le réformateur , invectivoit contre les vices des Ecclesiastiques , & imputoit tous les maux

Ital. p. 440.

An. p. 524.

M. p. 410.

III. PARTIE. à la négligence du Pape, pendant qu'il vivoit lui-même dans un concubinage scandaleux ; & Frà-Paolo garde le silence sur tout cela. Mais ce n'est pas ce que je veux faire remarquer de cette Assemblée au sujet dont je parle ici ; c'est l'insolence de l'Amiral qui presenta une Requête de la part des Huguenots, & ajouta qu'aïant prié ceux qui la lui mettoient en main de la signer, ils avoient répondu que 50000 hommes la signeroient quand il en seroit besoin. On ne pouvoit pas choquer plus visiblement la Majesté Roïale, que le faisoit cet homme par un pareil discours ; & si un sujet de la République tel qu'il pût être en avoit tenu un semblable, on lui auroit fait son procès. Cependant Frà-Paolo ce grand homme d'Etat, à qui les droits de la Majesté souveraine devoient être si chers, n'y fait pas la moindre réflexion.

Ital. p. 696.
An. p. 832.
Mod. p. 657.

Frà-Paolo raconte que le Concile reçût la nouvelle de la mort du Duc de Guise tué par Poltrot Gentil-homme Huguenot ; que Poltrot chargea l'Amiral de Coligni, & Théodore de Beze comme ses complices ; qu'ensuite il déchargea Beze, persistant dans sa déposition contre l'autre, mais qu'aïant encore varié depuis, on ne sçût à la fin qu'en croire. Frà-Paolo n'ignoroit point que cet horrible assassinat avoit été approuvé de tout le Parti, que les Huguenots en avoient rendu à Dieu des actions de grâces solennelles avec de grandes réjouissances, & que si avant qu'il eût été commis, ils n'avoient pas induit Poltrot à le commettre, le Parti l'avoit désiré, les principaux avoient sçu le des-

sein de Poltrot , & ne l'en avoient pas détourné ; III. PARTIE.
 qu'au contraire ils regardoient cet homme comme
 inspiré & poussé de Dieu à ce détestable parricide ,
 & avoient fait depuis le coup , tout ce qu'ils avoient
 pû pour le faire croire :

Pouvoit-il ignorer que si Poltrot se dédit à l'é- Thou. lib. 33.
 gard de Beze , de Soubizé , de Feuquieres & de
 Brion , il ne se dédit point à l'égard de l'Amiral ;
 où s'il se dédit , il le chargea de nouveau lui & d'An-
 delot son frere , sur le point d'aller à la mort , &
 jusqu'au milieu du supplice , *de l'avoir induit à ce*
meurtre pour le service de Dieu, comme le dit Mon-
 sieur de Thou.

Or s'il est vrai que Frà Paolo ait sçû ces choses ,
 comme il est difficile d'en douter , pourquoi parle-
 t'il d'une maniere à faire croire l'Amiral innocent ?
 Pourquoi ne dit-il rien contre une réformation de
 la Religion de J E S U S - C H R I S T , laquelle autho-
 rise l'assassinat , & qui croit qu'il n'y a point de loix
 ni humaines , ni divines qu'il ne lui soit permis de
 violer , pour renverser & détruire tout ce qui s'opose
 à ses desseins.

Le traducteur moderne a mis en marge ce que
 l'ancien avoit inséré dans le texte , que Coligni de-
 manda d'être confronté à l'assassin , & se purgea
 par un manifeste ; mais que les enfans du Duc
 le crurent toujours coupable , & s'en vengerent
 sur lui & sur tous les Huguenots à la saint Barthe-
 thelemi. Cette note part du même dessein de l'an-
 cien traducteur de faire paroître l'Amiral inno-
 cent , comme s'il n'y avoit eû que la maison de

III. PARTIE. Guise qui l'eût crû coupable ; au lieu que c'étoit la croïance de tous les Catholiques , & peut-être de la meilleure partie des Huguenots. Car si on ne reçût pas l'Amiral à la confrontation qu'il demandoit , ce fût parce que la prudence ne permettoit pas d'aprofondir le crime d'un homme que l'on ne pouvoit entreprendre de punir , sans exposer l'Etat à de nouveaux troubles. Monsieur de Jousseval ne devoit jamais mettre cette note , qui est également contre la vérité & contre la prudence dans le but qu'il se propose.

Si on dit que Frà-Paolo n'a point marqué qu'il approuvât cette conduite séditeuse , je répond qu'il ne suffit pas à un Historien sage & judicieux de ne point donner son aprobation à une telle conduite , il faut qu'il en prononce la condamnation en termes formels ; puisqu'il est de son devoir d'affermir les maximes de la vraie politique , l'autorité des Souverains , & l'obéissance des sujets ; & si jamais Historien a été dans cette obligation , c'étoit Frà-Paolo lui qui étoit Consulneur d'Etat.

Quand il n'y auroit dans son Histoire que ces endroits qui sont si funestes à la puissance des Souverains , & à la paix de la société ; & quand elle ne souffleroit pas d'autre poison , il n'y auroit pas lieu de s'étonner que la Seigneurie n'ait pas permis de l'imprimer dans le país de son obéissance.

C H A P I T R E V.

Suite du même sujet. L'Apologiste au lieu de défendre Frà-Paolo , s'accuse soi-même.

ON vient de rapporter des endroits où Frà-Paolo s'est découvert , en ne s'expliquant pas comme son caractère le demandoit : nous en allons voir un autre où il est embarrassé comment s'expliquer , & où ce qu'il dit ne signifie rien de juste. Après avoir rapporté que l'on faisoit mourir les Réformez en France , il ajoute : *mais ce fût un grand sujet d'étonnement que les Réformez se mirent aussi à persécuter les Hérétiques ; car Michel Servet Espagnol , de Médecin devenu Théologien , défenseur de Paul de Samosate & de Marcel d'Ancire , fût exécuté à mort à Genève par un jugement des Ministres de Zurich , de Berne & de Scaffouse. De quoi Jean Calvin se voyant blâmé par plusieurs , publia un livre où il prouvoit que le Magistrat peut punir les Hérétiques à mort. Mais comme cette doctrine a plusieurs sens , selon que le nom d'Hérétique se prend dans une signification plus ample , ou plus étroite ; elle pourroit aussi nuire dans quelque occasion à tel à qui elle auroit été favorable dans une autre.*

Ital. p. 396.
An. p. 470.
Mod. p. 367.

Quand Frà-Paolo se seroit si bien caché par tout ailleurs , qu'il auroit été impénétrable aux esprits les plus perçans , il se seroit découvert dans celui-ci. La conduite de Calvin & son livre le mettoient

III. PARTIE. dans la nécessité de parler plus clairement sur ce sujet ; & au lieu de le faire , il se couvre d'une réflexion ambigue , & dont on ne sçauoit tirer aucune maxime certaine ; mais à force de se couvrir , il se manifeste : s'il avoit été pour le pouvoir des Souverains , il l'auroit dit sans hésiter.

Voici ce que Frà-Paolo auroit montré au sujet du livre & de l'action de Calvin , si son jugement avoit été droit & éclairé. 1°. Que quoiqu'il soit vrai que le Magistrat public ait le pouvoir de châtier les Hérétiques même du dernier supplice , quand il le juge absolument nécessaire , il ne peut pourtant pas user de ce droit qu'il n'ait une certitude légitime du crime d'Hérésie ; puisque la loi la plus incontestable de la justice est que le crime soit certain , avant que de procéder à la punition du coupable. Or le crime d'Hérésie ne peut être certain que par la Sentence d'un tribunal légitime , d'un tribunal qui soit établi de Dieu ; ce n'est ni à celui-ci , ni à celui-là , ni à Luther , ni à Calvin , ni aux autres personnages de pareille étoffe à prononcer sur ces matières. Qui avoit établi Calvin & les autres Ministres Juges de Servet , pour le déclarer Hérétique ? Car les Ministres de Genève & les autres jugerent du crime d'Hérésie , ensuite de quoi le Magistrat de Genève prononça la condamnation de mort , ce que n'explique pas Frà-Paolo. Qui avoit , (dis je ,) constitué ces Ministres Juges de la doctrine de Servet ? Si jamais accusé eût des causes légitimes de récusation , ou juste sujet d'appeller comme de Juge incompetent , c'étoit Servet à l'é-

gard de ces personnes , qui après avoir refusé le tribunal de l'Eglise , avoient l'audace de s'ériger eux-mêmes en Juges ; mais il étoit dans les fers , & il falloit céder à la force. III. PARTIE.

C'est donc à l'Eglise seule à juger ces matières , Elle le fait par la bouche des Evêques , des Papes & des Conciles. Ce n'est qu'après le jugement de ces tribunaux que le Magistrat politique est en droit de procéder extraordinairement contre les Hérétiques ; parce que le crime d'Hérésie ne peut être certain à l'égard du Magistrat politique , que par ce jugement. Ainsi Calvin & les Magistrats de Genève avoient fait contre Servet , ce qu'ils n'étoient en aucun droit de faire ; ni les uns , ni les autres n'avoient autorité pour juger , ni la doctrine , ni la personne de Servet : & leur conduite étoit une pure violence , une opression , une tyrannie. Si Servet avoit tenu Calvin dans un païs où il eût été le maître , comme Calvin l'étoit à Genève , il auroit pû user du même traitement à l'égard de Calvin , avec autant de justice , ou plutôt avec autant d'injustice que Calvin en avoit usé à son égard.

2°. Frà-Paolo n'auroit jamais manqué de marquer que les Hérétiques ont toujours deux mesures. Ils se plaignoient amèrement de ce que l'on faisoit en France contr'eux , ils crièrent à la persécution ; & Calvin le Patriarche de ces prétendus Réformateurs apelloit justice , ce qu'il avoit fait souffrir à Servet , par le ministère des Magistrats de Genève.

3°. Il n'auroit point supposé que l'on pût donner

III. PARTIE. une signification plus ou moins étendue au terme d'Hérétique. Celui-là est Hérétique qui fait profession d'une foi prétendue divine , différente de celle de l'Eglise , quand elle ne différeroit que dans un seul point , parce qu'il ne croit pas à l'Eglise que JESUS-CHRIST a établie , pour le conduire dans la doctrine du Salut , & il est anathème suivant ces paroles : *Celui qui n'écoute pas l'Eglise.* Les hommes qui n'étoient qu'à un pié de l'Arche , périssent infailliblement dans les eaux du déluge , comme ceux qui en étoient à cent lieues ; aussi un homme qui retranche , ou augmente un seul point de foi au préjudice de l'autorité de l'Eglise , est retranché de l'Eglise , & sans espérance de salut : ainsi quoique Calvin ne fût pas si éloigné de l'Eglise que Servet , il n'en étoit pas moins anathème.

Voilà la doctrine constante & perpétuelle de l'Eglise , & cette doctrine ne peut être prise en des sens différens , ni nuire dans un tems à ceux à qui elle auroit profité dans un autre ; elle est toujours avantageuse & salutaire à tous ceux qui la suivent : il n'appartient qu'aux Hérétiques de varier dans leurs doctrines , & de juger contre leur propre règle.

4°. Frà-Paolo auroit montré que Calvin avoit agi contre ses propres principes , en faisant condamner Servet ; puisqu'aïant posé pour fondement de sa Réformation prétendue que l'Ecriture est la seule règle de la Foi , & que les particuliers la peuvent expliquer eux-mêmes , sans être obligez de se sou-

mettre à l'interprétation publique , il avoit condamné Servet comme Hérétique , & avoit poussé les Magistrats à le juger à mort ; quoiqu'il n'eut point d'autre crime à l'égard de Calvin , que d'expliquer l'Ecriture autrement que lui , suivant la permission même que Calvin en donnoit à tous les hommes en particulier. Or il est constant que celui qui n'use que de son droit n'est point coupable ; voilà ce que devoit remarquer Frà-Paolo dans le procédé de Calvin. Cet Hérésiarque ne vouloit pas que l'Eglise le jugeât , & il avoit jugé Servet ; il ne vouloit pas que l'Eglise l'obligeât à entendre l'Ecriture comme elle , & il vouloit que Servet l'entendit comme lui ; il ne vouloit pas qu'en France on fit mourir les Hérétiques , & à Genève il fit mourir Servet.

5°. Je pourrois encore demander ce que veulent dire ces paroles : *Mais cette doctrine pouvant être prise en des sens différens , selon que se prend le terme d'Hérétique dans une signification plus ou moins étendue , elle pouvoit aussi nuire dans un sens à quelqu'un , à qui elle auroit servi dans un autre.* Car si Frà-Paolo a voulu donner à entendre que Calvin , après avoir enseigné que le Magistrat peut punir de mort les Hérétiques , auroit pû s'en trouver mal , si par aventure il s'étoit rencontré dans un Roïaume Catholique ; il ne devoit pas oser le terme de *servir* , à celui de *nuire* , parce que cette doctrine ne tend pas proprement au service des particuliers , mais à celui de l'Etat & de l'Eglise , en ce qu'elle empêche le progrès de l'erreur , & conserve

III. PARTIE. la paix. Car de quoi a servi à Calvin d'avoir enseigné cette doctrine pour faire périr Servet ? Non seulement elle ne lui a de rien profité , mais encore elle lui a beaucoup nui ; puisqu'elle a fait connoître à toute la terre , que ce n'étoit ni l'amour de la vérité , ni celui de la justice , mais la seule passion de dominer qui le conduisoit dans toutes ses actions , apellant à son égard injustice , ce qu'il appelloit justice à l'égard des autres.

Monsieur de Jousseval a bien aperçû que l'on pouvoit avoir mauvaise opinion , ou du jugement de Frà-Paolo , ou de sa religion , vû la maniere dont il s'exprime sur les matières dont on vient de parler ; & il a crû qu'il étoit de son devoir de le défendre. C'est pourquoi il me semble qu'il ne sera pas hors de propos de faire voir le peu de solidité des raisons par lesquelles il le prétend justifier dans sa Préface.

Frà-Paolo , (dit-il ,) *n'aprouvoit pas les exécutions fréquentes qui se faisoient en France , au sujet de la Religion sous Henri II.* Il ajoute que *les gens desintereffez les regardoient avec indignation.* Mais je demanderois à cet Apologiste qui étoient ces gens desintereffez à cet égard ? Il falloit sans doute que ce fussent des gens qui ne prissent aucun intérêt , ni à la Catholicité , ni à la prétendue réformation ; c'est-à-dire des gens sans religion , & dont le jugement par conséquent est de nulle considération dans ces matières. A la vérité les bons Catholiques les regardoient avec compassion ; car qui n'auroit été touché de voir des hommes aimer mieux

mourir que de renoncer à leurs erreurs , à des opi-
nions ou qu'ils s'étoient forgées eux-mêmes , ou
qu'ils avoient reçues de gens sans autorité ; cela
ne se peut voir sans pitié. III. PARTIE.

Il n'y a qu'à lire , (ajoute-t'il ,) les histoires de France , pour voir s'il ne dit pas vrai , & si la persécution que Henri I I. faisoit aux Réformez , (il devoit dire prétendus-Réformez ,) venoit d'un zèle de Religion , ou d'une complaisance aveugle pour la Duchesse de Valentinois. Je répond que ceux qui les ont lûs ; n'y ont point vû ce qu'il veut dire après Frà-Paolo , qui avance que cette Duchesse poussoit le Roi à ces exécutions , pour s'enrichir des confiscations de ceux qui étoient exécutez ; & je m'étonne qu'un François ait l'audace de parler ainsi au milieu du Roïaume , contre la notoriété de l'Histoire.

Mais enfin quand ce qu'il dit seroit vrai , s'agit-il des motifs par lesquels se faisoient ces exécutions , si c'étoit par le principe de la Religion & de la plus saine politique , ou pour quelque autre raison secrète ? Il est question de la chose en elle même , & de sçavoir si les Souverains sont en droit d'en user ainsi. Or si on ne peut leur contester ce droit , sans être grossièrement ignorant dans les pouvoirs des Souverains ; ni Frà-Paolo , ni son Apologiste , n'ont pas dû blamer la conduite d'Henri I I. qui ne faisoit que ce qu'il étoit en droit de faire , & ce que François I. avoit fait.

On sçait que la malignité des hommes interprete presque toujours en mal les intentions des Princes

III. PARTIE. à cet égard. Comme la plupart des hommes agissent le plus souvent par tout autre motif, que celui de la Religion, ils ne peuvent croire que les Princes soient faits autrement qu'eux, ni qu'ils aient d'autres vûes qu'eux. Les Politiques sans Religion qui sont en grand nombre, ne sçauroient comprendre qu'un Souverain se conduise dans la politique par principe de religion; & l'Apologiste donne mauvaise opinion & de sa politique, & de sa religion, lorsqu'il défigure ainsi la conduite de Henri II. & qu'il la qualifie du terme de persécution.

Pour apuier ses réflexions, il dit après Frà-Paolo que toutes ces exécutions ne produisirent rien de bon en France, ni en Flandres, où Charles V. & Philippe II. avoient exterminé 30000 hommes, soit par le fer, soit par le feu. *Certes il y a bien pain*, (ajoute Monsieur de Jousseval,) *par les révolutions des Pays-bas, & par les guerres civiles qui ont pensé renverser nôtre Monarchie.*

C'est une chose étrange que les hommes qui se piquent le plus de jugement, jugent toujours des choses par les événemens, contre la plus certaine maxime de la sagesse. Les événemens sont absolument hors du pouvoir des hommes, quelques habiles & prudents qu'ils puissent être. Dieu fait quelquefois avorter les conseils qui paroissent les plus sages & les plus justes, & au contraire réussir les plus étourdis, & les plus injustes, pour faire voir que ses conseils sont au dessus de nos conseils. C'est donc par les règles certaines de la politique & de la Religion, que l'on doit juger des actions des Princes,

Princes , & non par les choses qui sont arrivées. III. PARTIE.

Ces Princes ont fait ce qu'ils étoient en droit & dans l'obligation de faire , pour arrêter le progrès de l'erreur ; s'ils n'ont pas réussi autant qu'ils l'avoient espéré ; parce que le mal étoit trop grand & la fureur des hommes trop allumée , il y a de l'injustice à leur imputer ce peu de succès : les remèdes les plus salutaires apliquez avec le plus de prudence , ne guérissent pas toujours. Mais enfin si cette conduite a réussi parfaitement en Espagne , de l'aveu même de Frà-Paolo , si elle a garanti ce Roïaume de tous les troubles , qui ont pensé ruiner la Monarchie françoise , si elle a de même réussi en Italie , les événemens ne sont pas tout-à-fait contraires à cette politique ; & quand on n'auroit point d'autre raison pour en juger , Frà-Paolo & son Apologiste auroient tort de la condamner.

Mais qui a révélé à ces sages du monde que ce sont ces exécutions qui ont rengregé le mal , au lieu de le guérir ; qui ont causé au Roi d'Espagne la perte d'une partie des Païs-bas , & à la France toutes les guerres qui l'ont desolée ?

1^o. Si on leur souûtenoit que ce n'est ni la rigueur des loix , ni celle des exécutions , qui a donné lieu à tous ces maux , mais la prévarication des Ministres de ces deux Princes , des personnes qui avoient le commandement des armes , & l'administration de la Justice ; on ne manqueroit pas de bonnes raisons , ni de bonnes preuves. L'Histoire nous en fourniroit un grand nombre , pour faire voir que la négligence , la fausse compassion , l'interêt ou la

prévarication des Magistrats civils & militaires, sont la véritable cause de ce que l'on attribue à la rigueur des Edits ; & que si François I. & Henri II. avoient été aussi bien servis que le fût Philippe II. en Espagne, la France en auroit été peut-être aussi bien garantie que l'Espagne.

20. On leur peut dire que si l'on n'avoit usé d'aucune rigueur contre les Hérétiques, si on avoit laissé une liberté toute entière aux prédicateurs de publier leurs erreurs, & aux peuples de les embrasser, comme l'auroient voulu Frà-Paolo & son Apologiste ; tous les Pais-bas & le Roïaume de France tout entier seroient devenus Hérétiques, la France seroit aujourd'hui comme l'Angleterre, la Suede, le Danemark & tous les autres Etats, où il ne s'est conservé qu'un petit nombre de vrais Chrétiens cachez & persécutés. Or c'est avec beaucoup de raison que je le dis, puisque l'expérience le prouve ; car si l'Espagne s'est conservée par la sévérité des châtimens, ces Etats ont été tout corrompus, pour avoir tenu une conduite toute opposée. Ainsi bien loin que Monsieur de Jousseval & son prophète Frà-Paolo aient bien deviné, lorsqu'ils ont accusé la rigueur des exécutions de tous les maux qu'ont souffert la France & les Pais-bas ; c'est à cette rigueur au contraire que l'on doit attribuer la conservation d'une partie des Pais-bas & de toute la France dans la pureté de la foi, puisqu'enfin l'Hérésie en est entièrement bannie. Mais peut-être que l'un ni l'autre ne regardoient pas comme un mal, ou comme un grand mal qu'un Roïaume entier devint ou Lu-

thérien , ou Calviniste , ou de quelqu'autre religion III. PARTIE.
nouvelle.

Je prévois que l'on me va dire. 1^o. Qu'il y a un milieu entre cette extrême rigueur & une entière liberté. 2^o. Que les Etats dont j'ay parlé, l'Angleterre & les autres ne se sont totalement pervertis que parce que leurs Souverains l'étoient.

Il n'est rien plus aisé que de montrer la foiblesse de ces réponses. A la première, il n'y a qu'à dire que les rigueurs que condamne Frà-Paolo & son Apologiste, n'ayant pas été assez efficaces pour réprimer absolument le mal, des traitemens plus doux lui auroient laissé pousser ses racines à son aise, & lui auroient permis de s'étendre au long & au large dans toutes les Provinces; ainsi le nombre des Catholiques seroit devenu bien-tôt le moindre par l'amour de la nouveauté. Car enfin si les Hérétiques se mocquoient des supplices, quel respect auroient-ils eû pour quelques défenses légers? Quand le Prince fait défense de prêcher une religion nouvelle, & de faire des assemblées; la désobéissance à ces sortes de loix doit nécessairement être punie avec la dernière rigueur, autrement elle se convertit bien-tôt dans une véritable révolte, & forme au milieu de l'Etat un Gouvernement indépendant de la Monarchie, comme il étoit arrivé en France, où les Huguenots tenoient leurs assemblées politiques & ecclésiastiques, pour régler toutes leurs affaires, indépendamment de l'autorité du Roi, comme de celle de l'Eglise.

A la deuxième, je dis que sans les remèdes forts

III. PARTIE. la nouveauté qui a toujours des charmes pour l'inconstance de l'homme ; & une nouveauté qui l'affranchissoit de tout ce qui mortifie son orgueil & sa sensualité , se seroit en peu de tems emparée de tous les esprits ; de sorte que si toute la Cour n'étoit pas bien-tôt devenuë Calviniste , particulièrement pendant la régence de Catherine , ou pendant le regne foible de Henri III. au moins il étoit à craindre que le Roi Henri IV. n'eût fait monter l'Hérésie sur le Trône sans aucune contradiction ; parce que le nombre des Hérétiques auroit surpassé de beaucoup celui des Catholiques. En un mot que l'on me montre un Etat , où on ait laissé à l'Hérésie toute liberté de s'étendre , & qu'elle n'ait pas totalement perversi.

Mais enfin il faut que les grands politiques comme Frà-Paolo & Monsieur de Jousseval prennent l'un ou l'autre de ces partis ; qu'ils suivent ou le conseil de Gamaliel , & qu'ils laissent à Dieu de faire son œuvre ; ou le commandement de Dieu qui ordonne une punition rigoureuse , contre tous ceux qui travailleront à induire son peuple dans l'erreur & dans un culte sacrilège. Il faut qu'ils soient d'avis , ou que l'on souffre toutes sortes de doctrines , ou que l'on étouffe toutes les nouveautés dans leur naissance , par la terreur des châtimens ; il n'y a point de milieu à prendre , & ceux qui auront crû se pouvoir tenir dans un milieu , seront bien tôt forcés de revenir à l'une ou à l'autre des extrémités. Tous les livres qui se sont composez depuis quelque tems sur ce sujet en font la preuve ; après qu'on y

a bien discoursu, on n'y conclut rien de certain, III. PARTIE.
on n'y établit aucunes limites, qui puissent tenir sûrement les Magistrats dans ce milieu prétendu.

Nôtre Apologiste louë Charles IX. d'avoir fait cesser les suplices, & Louïs le Grand de ne s'en être point fervi. Il raporte à l'avantage du premier les termes d'une de ses Lettres à son Ambassadeur à Rome, où ce Prince parle ainsi. *Il nous a fallu prendre l'exemple des sages médecins, qui en la guérison d'une grande & obstinée maladie, sont souvent contraints de changer de remedes, selon la diversité des accidens qui surviennent.* Voici ce qu'il dit du second. *Louïs le Grand est venu à bout des Huguenots, sans verser une seule goutte de leur sang; preuve qu'un Prince qui sçait gouverner, peut se faire obéir, sans être le bourreau de ses sujets; & c'est sur ce principe que roule tout ce que Frà-Paolo blâme dans les Edits de Henri II. & dans l'administration des Guises, sous François II. lesquels à force de porter si haut l'autorité du Pape, énermoient celle du Roi.*

Ce discours touche d'abord, & est capable de surprendre toutes les personnes qui passent vite sur les choses: mais à l'examiner un peu de près, on y trouvera encore aussi peu de jugement que dans tout ce que j'ai déjà rapporté; on verra même qu'il établit ce que l'Apologiste veut détruire.

Il s'agit de sçavoir si un Souverain peut & doit user de procédures rigoureuses contre les Hérétiques, qui travaillent à corrompre ses sujets par une mauvaise doctrine, & contre ceux qui la suivent. La Lettre de Charles IX. ne prouve point

III. PARTIE. qu'un Prince ne le puisse , ni ne le doive ; au contraire elle suppose que c'est un remède qu'il peut employer , puisqu'il instruit son Ambassadeur des raisons pour lesquelles il a crû devoir changer ce remède. Ce Prince regardoit donc la terreur des peines dont avoient usé les Rois ses prédécesseurs , comme des remèdes ; mais il croïoit qu'il ne devoit plus en user , & qu'il étoit à propos d'avoir recours à d'autres. Ce Prince pouvoit avoir raison dans ces tems-là ; parce que les circonstances aïant beaucoup changé , il pouvoit être bon de garder un autre régime ; c'est ce qu'il n'est pas nécessaire d'examiner présentement. Il suffit que ce Roi ait eû de la voie des peines , l'idée que nous venons de dire ; & ainsi sa lettre ne sert de rien , pour autoriser , ni Frà-Paolo , ni Monsieur de Jousseval , dans le jugement qu'ils font de cette voie.

Mais pour prouver à Monsieur de Jousseval qu'il se trompe lourdement , en se servant de la lettre de Charles I X. pour établir son paradoxe , je lui citerai le mémoire que les Ambassadeurs de ce Prince présenterent au Concile de sa part , par lequel il déclaroit que ni la sévérité , ni la modération des peines , n'aïant servi de rien pour ramener les dévoiezz , il avoit crû devoir recourir au Concile général. Monsieur de Jousseval qui avoit vû cette instruction , ne devoit donc pas tirer de la lettre de ce Prince des conséquences si avantageuses à la modération contre la sévérité , puisqu'il est dit dans le mémoire que ni l'une , ni l'autre n'avoit servi de rien : cela fait voir que lui & Frà-Paolo ont parlé selon leur hu-

Ital. p. 597.

An. p. 714.

M. p. 505.

meur, & non suivant des règles sûres.

III. PARTIE.

A l'égard de Louïs le Grand, les circonstances aïant encore davantage changé, l'Hérésie n'étant plus un mal naissant, mais invétéré, & ceux qui y étoient engagez en aïant succé le poison avec le lait; d'ailleurs l'exercice de leur Religion leur aïant été accordé par des Edits, la religion & la politique vouloient qu'il eût recours à des moïens plus doux. Mais c'est raisonner sans jugement, que d'oposer ce qu'a fait ce sage & religieux Monarque, à ce qu'avoient fait François I. Henri II. & François II. S'il avoit été de leur tems, il auroit agi comme eux avec certe différence, que Louïs le Grand se faisant mieux servir que ces Princes ne faisoient, il auroit vraisemblablement aussi mieux réussi que ces Princes à purger ses Etats de la contagion de l'erreur. Mais on peut dire avec raison que si les premiers n'avoient agi comme ils ont fait, Louïs le Grand n'auroit pas été en état de réussir heureusement par la voïe qu'il a prise; puisque tout le Roïaume auroit été perverti.

Ce que raporte l'Apologiste de Charles IX. & de Louïs le Grand, ne montre donc autre chose, sinon que la sagesse d'un Prince, comme celle du médecin, consiste à changer les remedes selon les accidens de la maladie, & les conjonctures des tems; & ce n'est point une preuve qu'un Prince qui sçait gouverner, ne puisse, ni ne doive dans les commencemens de l'erreur, user des voïes rigoureuses pour l'exterminer, suivant cette maxime des médecins, *principiis obsta*; & quand la nécessité le force

III. PARTIE. d'employer ces voies que Dieu a mises en son pouvoir, il faut être bien ignorant & bien insolent pour l'appeler *le bourreau de ses sujets*, comme fait Monsieur de Jousseval; un médecin n'est pas un bourreau, quoiqu'il tire du sang, & qu'il coupe des membres pouris. Pourroit-on appeler du même nom un Prince, à cause de la sévérité de sa justice, contre tous les criminels & les scélérats qui infectent la société civile? L'Hérésie n'a pas paru aux Empereurs Chrétiens un moindre crime que tous les autres, & ce qu'elle a fait en France ne le démontre que trop.

Mais peut-être que l'Apologiste aussi bien que son Auteur jugent que ce qui n'offense que Dieu, & nôtre conscience ne doit pas être puni par les hommes. Qu'ils condamnent donc, & les loix qui punissent les blasphémateurs, & les Législateurs qui les ont faites, de ce qu'ils se mêlent de venger les injures qui se font à Dieu.

Mais à quel propos & sur quel fondement Monsieur de Jousseval dit-il, que les Guises à force de porter si haut l'autorité du Pape énermoient celle du Roi? Il ne s'agissoit point de l'autorité du Pape dans les châtimens que l'on exerçoit contre les Hérétiques, & ces châtimens n'élevoient point cette autorité, au préjudice de celle du Roi. Ces Rois agissoient en cela par leur propre conseil, & par leur seule puissance; & quelque chose qu'ils fissent à ce sujet, la puissance du Pape n'empiétoit point sur la leur. De quoi sert donc ce que dit ici Monsieur de Jousseval? Si ce n'est qu'il vou-

lût

lût que les Rois eussent dû ménager les hérétiques , pour s'en servir à se défendre contre les entreprises de la Cour de Rome , selon les conseils de quelques Auteurs hérétiques de ce tems ; comme si les Rois n'étoient pas assez forts par leur propre puissance , & comme s'ils ne s'étoient pas bien défendus jusques-là , sans aller en Egypte chercher du secours. Tout ce discours de Monsieur de Jousseval n'est bon qu'à faire connoître que l'Apolo-
 giste est du même caractère que Frà-Paolo , & que sa politique n'est ni plus sûre , ni plus chrétienne que celle de son Auteur.

Voilà une longue digression contre Monsieur de Jousseval , mais je prie le Lecteur de me la pardonner , elle n'est pas encore finie ; comme la Préface fait en quelque façon partie de la version de Frà-Paolo , qu'elle y sert d'introduction , & qu'elle contient le même venin , je ne sçaurois le laisser si-tôt : j'en parlerai encore dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE VI.

On continue de faire voir les mauvais raisonnemens de Monsieur de Jousseval , on revient ensuite à Frà-Paolo.

Monsieur de Jousseval , pour appuyer ses raisonnemens , rapporte avec éloges ce que le Chancelier de l'Hôpital dit un jour dans le Con-

Cc

III. PARTIE. feil ; *Que les habitans d'une même Ville peuvent être bons citoyens , sans être bons Chrétiens , & que les uns ne gâtent point les autres.* Le Chancelier parloit ainsi , & pour arrêter les procédures qui le faisoient contre les Hérétiques , & pour parvenir à leur obtenir toute liberté. Mais Monsieur Amelot de la Houssaie auroit mieux fait de le dire de son chef , que de s'appuyer de l'autorité de ce Chancelier.

La France n'a peut-être point eû de Chancelier plus capable que l'Hôpital de lui rendre de bons services par son esprit & par sa suffisance ; mais peut-être n'en a-t'elle jamais eû qui lui en ait rendu de plus mauvais , à cause de l'opinion eû il étoit , que la différence des Religions n'intéressoit point le bien de l'Etat. On ne voit aucun de ses discours dans le Conseil qui n'insinuât cette maxime , & qui ne tende à établir la tolérance de la nouvelle Religion & la liberté de conscience. Depuis que les Calvinistes le virent dans le Conseil du Roi , & le principal Ministre de la Régente , ils en devinrent plus hardis , ne doutant point que par son moyen ils n'obtinssent le libre exercice de leur Religion , comme il arriva en effet par l'Edit de Janvier 1563. & depuis cet Edit , ils prirent hardiment les armes , *pour défendre* , disoient-ils , *une Liberté qui leur avoit été accordée.* Auparavant les Huguenots ne pouvoient armer contre leur Souverain sans une révolte manifeste , ce qui décrioit leur parti , & les divisoit même entr'eux ; mais de-

puis cet Edit, ils paroissoient armez pour la défense d'une cause, dont ils disoient que la Justice étoit fondée sur les Ordonnances même des Rois : & de-là vinrent ces guerres plus que civiles, qui pensèrent causer la subversion entière de la Monarchie, comme le Cardinal de Lorraine le reprocha un jour à ce Chancelier en plein Conseil.

Mais quand l'autorité du Chancelier ne seroit pas un fort mauvais garant de cette maxime, la raison & l'expérience en montreroient la fausseté. Il ne faut point retourner aux siècles passez, pour être convaincu par l'expérience, qu'il n'y a que la vraie Religion qui forme effectivement les bons citoyens, qui dispose les sujets à obéir à leurs Rois par principe de pitié, sans restriction, sans réserve & comme à Dieu même, qui a établi les Rois pour leur commander dans tout ce qui regarde les choses temporelles, & dans les choses même spirituelles sous la direction de l'Eglise : on sçait ce qu'ont fait ailleurs les nouvelles sectes, & cela est si présent à nôtre mémoire & nos yeux mêmes, qu'il est inutile d'en parler ici.

Mais le moïen que les choses arrivent autrement ? La qualité de bon sujet est le fondement de celle de bon citoyen. On ne sçauroit servir à l'utilité des autres membres, que l'on ne soit soumis au Chef, ni travailler efficacement pour le bien de tout le corps, que par les impressions & les commandemens du Chef ; & si on résiste au Chef, si on se révolte contre lui, tout est perdu, les guerres civiles étant les plus grands de tous les maux. Or

III. PARTIE. L'Hérésie ne tient aucun compte de l'obéissance qui est dûe aux Souverains. Après avoir violé celle de toutes qui est la plus sacrée & la plus inviolable, je veux dire celle qui est dûe à l'Eglise, il ne peut plus y en avoir de sacré, ni d'inviolable pour elle. Quand on n'en seroit pas assuré d'ailleurs, les libelles que les Hérétiques ont fait courir par tout depuis quelques années, en sont des preuves parlantes; mettre, comme ils font, la puissance temporelle & spirituelle entre les mains du peuple, c'est mettre les peuples en état de n'obéir que tant & si peu qu'il leur plaît aux Rois & aux Pasteurs, de les déposer les uns & les autres, & leur faire leur procès quand bon leur semble: c'est ainsi que nous savons que parle l'Hérésie, c'est ainsi que nous voyons qu'elle agit.

Mais enfin je veux bien supposer que dans l'Hérésie il y ait plus de disposition à l'obéissance. Pour être bon citoyen, il faut en seulement se tolérer les uns les autres, mais encore avoir d'étroites liaisons les uns avec les autres. Or le moyen que ces liaisons se puissent former & entretenir entre des personnes de différens cultes, des personnes qui doivent s'éviter & se fuir autant que les nécessitez de la vie le peuvent permettre, ainsi que JESUS-CHRIST & es Apôtres l'ont commandé? Mais quand même il ne seroit pas défendu aux vrais Chrétiens d'avoir des liaisons étroites avec les Hérétiques; s'ils sont obligez par la charité de travailler à les convertir, & si d'un autre côté les Hérétiques ne sçauroient gueres manquer de travailler à les per-

vertir , parce que le démon tourne toujours au III. PARTIE.
 tour du troupeau , pour devorer quelques-unes des
 brebis ; il est impossible que dans un Etat , où ni les
 uns ni les autres ne sont point retenus par l'autho-
 rité publique , ils n'en viennent enfin à une rup-
 ture éclatante , c'est-à-dire à une guerre capable
 d'entraîner la ruine de la Patrie : mais quand même
 la puissance publique les voudroit retenir , elle ne
 le sçauroit. On sçait combien en France les Rois
 François II. & Charles IX. poussez par les conseils
 du Chancelier de l'Hôpital firent d'efforts pour éta-
 blir cette tolérance , sans y pouvoir jamais réussir.
 L'Empereur Anastase défendit sous de rigoureuses
 peines , de parler ou pour ou contre le Concile de
 Calcédoine , & ses défenses n'empêcherent ni les
 Catholiques , ni les Hérétiques de parler.

Ce sentiment du Chancelier est donc un para-
 doxe tout pur , qui ne sçauroit servir de rien à Mon-
 sieur de Jousseval pour la justification des senti-
 mens de Frà-Paolo : je laisse à présent l'Apologiste
 pour revenir à son Auteur.

Voici un passage qui justifiera ce que j'ai dit ,
 que Frà-Paolo vouloit que l'on suivit le conseil de
 Gamaliel dans les choses de la Religion , qu'on en
 laissât faire à Dieu , qui est assez puissant pour faire
 son œuvre sans le secours des hommes ; ou au moins
 que les Princes se mêlent des choses de la Reli-
 gion , ce ne soit que par raison d'Etat & par un es-
 prit de politique. C'est au sujet de la prohibition
 des livres : il en cherche l'origine , il parcourt ce
 qui s'est fait dans la discipline de l'Eglise sur cette

III. PARTIE.

Ital. p. 483.

An. p. 574.

M. p. 450.

matière. Dans la primitive Eglise, (dit-il,) on ne connoissoit point cette prohibition ecclésiastique, bien que quelques gens pieux fissent scrupule de lire de méchans livres, pour ne pas contrevenir à un des trois chefs de la loi divine, qui commande de fuir la contagion du mal, de ne s'exposer point aux tentations sans besoin & sans utilité, & de ne point employer le tems à des choses vaines. Mais il n'y avoit point encore de loi ecclésiastique qui défendit cette lecture : ce furent les Empereurs, qui par raison d'Etat, défendirent les premiers les livres des Hérétiques, dont la doctrine avoit été condamnée dans les Conciles ; les Conciles se contentant d'indiquer les livres qui contenoient une doctrine condamnée, sans passer jamais outre, & laissant à la discrétion d'un chacun de les lire ou de les laisser. Après l'an 800. que les Papes commencèrent à se mêler du Gouvernement politique, ils défendirent aussi & firent brûler les livres dont ils condamnoient les Auteurs. Ces paroles sont tirées d'un assez long discours qu'il fait sur la prohibition des livres.

Par cet extrait du discours de Prà-Paolo, on aperçoit qu'il veut insinuer que si les Papes ont défendu la lecture de certains livres, ce n'a été que par raison d'Etat, de même que l'avoient fait les Empereurs, *per cosè di buon governo*, ce sont ses paroles, & que si les Papes ne s'étoient jamais mêlé des choses temporelles, ils n'auroient aussi jamais fait de pareilles défenses, qui selon lui ne regardent que la politique ; puisque dans les tems plus anciens les Conciles mêmes avoient crû qu'il suffisoit de faire

connoître les mauvais livres , sans passer à aucune III. PARTIE.
défense de les lire.

Quand il seroit vrai que les Evêques de la primitive Eglise n'auroient fait aucune défense expresse de lire les livres des Hérétiques , parce que la seule indication qu'ils en faisoient , renfermoit une défense ; puilque c'est assez d'avoir fait connoître où est le poison , pour faire que ceux qui craignent de s'empoisonner , ne s'y exposent pas par une mauvaise lecture : on peut dire que l'Eglise ne pouvant pas faire de loix sous des peines temporelles , elle laissa agir les Princes , quand il y en eût au nombre de les enfans ; & ces Princes n'eurent pas plutôt réfléchi sur leurs obligations en qualité de Princes Chrétiens , qu'ils crurent qu'une des principales étoit de défendre ces livres sous des peines très rigoureuses ; non seulement par raison d'Etat , comme dit Frà-Paolo , mais encore plus par esprit de Religion , & pour aider à l'Eglise à conserver la pureté de la doctrine de JESUS-CHRIST ; parce que la raison & l'expérience leur faisoient connoître que pour empêcher le poison de se communiquer , il falloit couper les canaux par où il coule & s'insinüe dans les esprits. Et il est certain que s'il y a des loix utiles & nécessaires , pour conserver la sainteté de la Religion , ce sont celles qui regardent les livres. L'Europe n'auroit pas été en si peu de tems infectée de tant d'erreurs , si le cours des mauvais livres avoit été aussi sévèrement défendu qu'il auroit dû l'être. Frà-Paolo rapporte avec de grands éloges un projet de réformation , qui fût fait par l'ordre de Paul II. Ital. p. 86.
An. p. 97.
Mod. p. 78.

III. PARTIE. & un des articles de ce projet regardoit la licence d'imprimer & de lire toutes sortes de livres les plus pernicioeux.

D'ailleurs les livres se sont tellement multipliez depuis l'Imprimerie , qu'on ne doit pas craindre que la verité périsse , faute de bons livres. Ce qui faisoit dire à l'Archevêque de Raguse dans le Concile , qu'il vaudroit mieux défendre mille bons livres , que d'en permettre un seul mauvais. Il n'y a que les Hérétiques ou les impies , qui cherchent encore la verité , qui se plaignent de la sévérité des loix qui regardent les livres. Pour les Catholiques qui ont de la verité de foi , une certitude fondée sur une autorité infailible , ils ne peuvent voir , sans douleur , le mépris qu'on fait de ces loix.

L'Eglise & les Papes ne méritent donc que des loüanges , lorsqu'ils travaillent à arrêter la licence d'imprimer & de lire toutes sortes de livres. Ils se conduisent en cela avec une sagesse & une charité véritablement chrétienne , en ôtant autant qu'ils le peuvent le poison des mains de leurs enfans ; & leurs loix sont d'un merveilleux secours pour la politique ; puisque tout ce qui tend à maintenir & à affermir la Religion , tend également à maintenir & à affermir la puissance des Souverains.

Frà-Paolo ne désapprouvoit ces prohibitions , que parce qu'il craignoit la touche , & qu'il auroit voulu qu'à l'égard de la Religion , on n'eût point eû d'autre conduite , que celle que conseille Gamaliel : c'est ce que j'ai voulu prouver dans cet Article.

CHA-

Ital. p. 455.

An. p. 577.

Mod. p. 453.

CHAPITRE VII.

On répond à ce que l'Auteur de la vie de Frà-Paolo dit de lui , au sujet dont on vient de parler ; & on touche encore quelques endroits de son Histoire , avec un passage d'un de ses autres ouvrages , où il parle avec peu de jugement.

L'Auteur de la vie de Frà-Paolo fait un grand éloge de ses sentimens , touchant l'obligation où sont tous les Catholiques , & sur tout les Princes de travailler à la conservation de la vraie Religion , non seulement par raison d'Etat , mais encore par celle de la conscience. Voici à peu près ce qu'il dit , pour répondre aux mauvais bruits qui couroient de Frà-Paolo à ce sujet. Bien , (dit-il ,) *que le pere Paul se mît peu en peine des mauvais discours , que ses ennemis tenoient contre lui ; néanmoins quand il a été question de dire ses sentimens , & de donner ses conseils sur cette matière , il a dit de vive voix* Page 241. *& par écrit , & inculqué en toutes occasions , que les Princes plus que tous les autres doivent veiller , & travailler à la conservation de la Religion , non seulement par amour pour la verité , & par principe de conscience ; mais encore par nécessité , & par la raison du bon gouvernement ; que Dieu les avoit pour cela établis ses Lieutenans , dans tous les lieux où se trouve la sainte Eglise ; & les a créés ses protecteurs , ses conservateurs & ses nourrissons , comme*

III. PARTIE. *le disent les Ecritures ; qu'ils ne peuvent remplir les devoirs de cette charge , que par une vigilance continue sur les choses de la Religion ; & qu'ils doivent rendre de continuelles actions de graces à Dieu de les avoir fait naître dans cette Eglise Catholique , Apostolique & Romaine , sainte & bonne. Qu'il ne leur pourroit arriver un plus grand mal , que de s'en séparer , & quand il y auroit des abus , ce n'est pas la faute de la Religion , qui est en soi vraie & sainte , mais de ceux qui en abusent.*

Après avoir montré par l'Apôtre aux Corinthiens & aux Galates qu'il y aura toujours des abus dans l'Eglise , mais qu'il n'en faut pas moins demeurer attaché à elle ; il impute à la négligence des Princes une partie des maux qui s'y trouvent. *Mais , (dit-il ,) si ces maux croissent tous les jours , c'est la faute des Princes mêmes , qui ne se mettent pas en peine de ce que Dieu leur commande très-étroitement , de s'instruire de sa loi & de sa Religion , ont absolument abandonné leurs obligations ; comme si la Religion ne les touchoit point , & comme s'ils ne devoient point rendre compte à Dieu , & pour eux & pour leurs sujets , du soin & de la défense qu'ils doivent à l'Eglise , suivant les textes de l'Ecriture , le sentiment des saints Conciles , des Peres & des Princes pieux.*

C'est ainsi que parle Frà-Fulgentio , pour la justification des sentimens de Frà-Paolo , au sujet dont il s'agit. On ne peut pas établir d'une manière plus forte & plus solide , l'obligation des Souverains , pour la conservation de la Religion & de

l'Eglise ; mais si c'étoient-là effectivement les pensées de Frà-Paolo ; comment est-ce qu'il a pû traiter de persécuteurs les Princes qui uisoient de rigueur , pour maintenir la Religion , parce qu'ils ne le pouvoient autrement ? Pourquoi a-t'il dit tant choses au désavantage du Concile qui a conservé l'Eglise ? Ne peut-on pas dire avec raison , ou que Frà-Paolo avoit deux poids & deux mesures , & qu'il parloit différemment , selon ses différentes vûes ; qu'il ajustoit ses discours aux occasions , aux intérêts presens , & à ses passions ; qu'enfin il n'avoit point de règle fixe & invariable de ses sentimens ; ou que l'Authéur de sa vie a voulu , par ce discours , apporter quelque correctif , à tout ce que Frà-Paolo avoit inséré dans son Histoire de contraire à ces maximes ?

Mais ce qui paroît plus certain , c'est que Frà-Fulgentio plein de l'esprit de son maître , n'a parlé ainsi , que pour montrer aux Princes l'obligation , où ils sont de s'opposer aux abus de la Cour de Rome ; car il poursuit ces abus assez au long en cet endroit. Il y distingue le Pape comme chef de l'Eglise , comme aiant l'administration des choses ecclésiastiques , & comme Prince temporel. Il marque ce qui lui est dû en chacune de ces trois qualitez , afin que les Princes sachent mieux comment ils en doivent user avec lui ; au lieu qu'il n'y dit pas un mot des Hérétiques qui ont déchiré l'Eglise , & à l'égard desquels il devoit principalement parler. Mais la Cour de Rome étoit un monstre , contre lequel Frà-Paolo étoit toujours irrité ; & Frà-Fulgen-

III. PARTIE. tio a écrit ainsi , pour soutenir les invectives de Frà-Paolo contre cette Cour , sans avoir en vûe les Hérétiques qui ne lui paroissent point à craindre.

Car s'il étoit vrai , comme le veut faire croire Frà-Fulgentio , que Frà-Paolo eût reconnu de bonne foi le Pape pour chef de l'Eglise ; comment pouvoit-il insulter ce Chef , & l'outrager d'une manière si insolente , refuser de reconnoître en lui le droit de convoquer les Conciles & d'y présider ? Il n'est pas possible d'accorder ce qu'a fait Frà-Paolo avec ce que dit Frà-Fulgentio.

Je reviens à Frà Paolo lui-même , pour faire voir que son jugement n'étoit pas droit sur les matières dont il parle. Rapportant qu'il fût fait en France un Edit , par lequel entr'autres choses on renvoioit la connoissance de l'Hérésie aux Evêques : *Le Chancelier* , (dit-il ,) *y consentit , parce qu'il ne pouvoit faire mieux* ; c'est-à-dire que le Chancelier & lui , (Frà-Paolo ,) croioient qu'il y avoit d'autres Juges légitimes du crime d'Hérésie que les Evêques , & qu'ils auroient voulu que le Magistrat politique en eût pris connoissance ; comme si ce Magistrat étoit chargé de paître lui-même le troupeau , & non pas simplement de protéger les pasteurs du troupeau , & la doctrine qu'ils enseignent.

Ital. p. 474.
An. p. 565.
Mod. p. 443.

Deux Evêques Polonois aiant demandé au Concile qu'on leur donnât autant de voix qu'ils auroient de commissions d'Evêques Polonois , dont l'absence seroit juste ; leur demande fût rejetée à toutes voix , parce qu'elle étoit contraire à l'ordre arrêté de n'é-

écouter que les presens. *Et cet ordre, (dit-il,) sembloit au Concile d'autant plus nécessaire, qu'il con-*
roit un bruit que les François apportent au Concile
cet esprit Sorbonique & Parlementaire, si opposé aux
intérêts du Pape, & qu'ils ne vouloient le reconnoî-
tre qu'autant qu'il leur plairoit. Frà-Paolo connoît
 soit bien mal les maximes de la Sorbonne & du
 Parlement, de dire qu'ils ne reconnoissoient l'au-
 thorité du Pape, qu'autant qu'il leur plaisoit; ce
 qui signifie qu'ils n'avoient pour règle de conduite
 à l'égard du Pape, que leur fantaisie, leurs pas-
 sions, ou quelques intérêts sujets à changer. Ce-
 pendant personne ne devoit mieux sçavoir que lui,
 que ces célèbres compagnies ont des règles cons-
 tantes, desquelles elles ne se départent point; & si
 elles ne reconnoissent pas la puissance sans bornes
 dont on a parlé ci-dessus, elles sont inviolablement
 attachées au souverain Pontife, comme successeur
 de S. Pierre, Chef visible de l'Eglise & centre de
 son unité: les Partisans de Frà-Paolo peuvent-ils
 excuser de pareilles fautes de jugement.

S'étant élevé une dispute entre les François & les
 Italiens, au sujet du *jus divinum* des Evêques &
 de la résidence. *Les François, (dit-il,) n'avoient*
pas que le Pape eût toute autorité de JESUS-CHRIST,
considéré comme homme, & vivant sur la terre; ils
wouloient seulement que l'on dit que son autorité est
égale à celle de S. Pierre: expression, (ajoute-t'il,)
très suspecte aux Romains, qui pressentoient que l'on
wouloit faire de la Vie de cet Apôtre, le modele de
celle du Pape; ce qui, (disoient-ils,) anéantiroit

Ital. p. 672.

Anc. p. 804.

Mod. p. 635.

II. PARTIE.

le Siège Apostolique , dont ils faisoient la puissance absolue & sans bornes , pour en conclure que le Pape peut toujours faire la règle telle qu'il lui plaît , selon l'exigence des tems , & défaire ce que ses Prédécesseurs & S. Pierre même ont fait , &c.

C'étoit ici l'occasion où Frà-Paolo se devoit expliquer clairement sur la puissance du Pape. Les François en parloient sagement, lorsqu'ils l'égalent à celle de S. Pierre , en qualité de Chef de l'Eglise , pour conserver ce que S. Pierre avoit édifié , & Frà-Paolo devoit applaudir à leur discours. Mais n'impute-t'il point aux Italiens d'en avoir parlé , comme le rapporte Frà-Paolo ; qu'ils aient égalé le Pape à JESUS-CHRIST ; prétendu que sa puissance fût sans bornes ; & qu'il pût défaire ce que S. Pierre même auroit fait : il leur impute tous ces excès , pour les rendre & plus ridicules & plus odieux ?

Mais cette pensée sur tout , qu'en égalant la puissance du Pape à celle de S. Pierre , ce seroit vouloir faire de la Vie de cet Apôtre le modele de celle des Papes , ce qui anéantiroit le Siège Apostolique , me paroît d'une extravagance & d'une malignité que l'on ne sçauroit exprimer ; puisqu'ils agissoit de la puissance , & point du tout des mœurs. Mais quand on ne compareroit point la puissance des Papes à celle de S. Pierre , en pourroient-ils moins croire que la Vie de S. Pierre est le modele de la leur ? N'en sont-ils pas assez avertis par l'Evangile , & par le Siège sur lequel ils sont assis , & auquel ils ne donnent point d'autre nom que de Siège de S. Pierre ? De plus si les Italiens égaloient

comme le veut Frà-Paolo , la puissance du Pape à celle de JESUS-CHRIST même ; combien cette comparaison l'engageroit-elle davantage à une vie pure & sans reproche ? Puisque par la même raison il seroit obligé de regarder la Vie de JESUS-CHRIST , comme le modele de la sienne : voilà l'extravagance de cette pensée.

Voici la malice : il leur fait dire qu'une vie conforme à celle de l'Apôtre , anéantiroit le S. Siège. Il faut donc que les Italiens prétendent que le S. Siège n'est élevé que sur l'iniquité , que le faste , le luxe & tout ce qui compose le monde que JESUS-CHRIST a condamné , soit l'apui du Pontificat , & non pas la parole de JESUS-CHRIST , qui a promis que la Foi de Pierre ne déferoit jamais , qu'elle seroit l'apui de celle de ses Freres ; qu'il établireit son Eglise sur cette Foi ; & que les portes de l'Enfer ne la surmonteroient point.

En vérité Frà-Paolo nous fait là une étrange peinture des Italiens , & il faudroit avoir une grande crédulité pour les croire si déraisonnables , & si prodigieusement éloignez des idées de l'Evangile. Est-ce donc que les grands Papes , ou qui ont versé leur sang comme S. Pierre , pour rendre témoignage à la vérité de l'Evangile , ou qui ont imité la sainteté de ses mœurs , ont ruiné le S. Siège ?

Les Evêques Italiens qui étoient au Concile , n'ont jamais eû ces pensées , & Frà-Paolo les leur impute sans jugement ; car c'est en manquer tout-à-fait , que de faire dire aux gens des choses si éloignées de toute apparence. Les Papes ne prétendent

III. PARTIE. point davantage que d'être les Successeurs de S. Pierre ; & les Evêques Italiens ne sont pas assez dépourvus de sens , pour leur attribuer une autorité que les Papes eux-mêmes ne prétendent pas.

Frà-Paolo ne donne pas de preuves plus solides de son jugement , à l'égard de l'obéissance qui est due aux Supérieurs dans quelques-uns de ses autres ouvrages , que dans l'Histoire du Concile. Voici un endroit de la Préface qu'il a mise à la tête des deux opuscles de Gerson , qu'il avoit traduit en Italien , pour appuyer ce qui avoit été écrit pour la défense de la Seigneurie ; cet endroit vient d'autant plus à propos qu'il regarde le Concile même.

Il y dit que le Concile dans le troisième Chapitre de la réformation de la dernière Session , aiant exhorté les Prélats à n'user de l'excommunication qu'avec beaucoup de discrétion , & non pour causes legeres ; *il auroit dû aussi marquer la maniere dont les Enfans de l'Eglise se devoient conduire , quand les Pasteurs fulminent des excommunications contraires à la forme prescrite par JESUS-CHRIST , par l'Apôtre & par les Canons des anciens Conciles.*

De bonne foi un homme comme Frà-Paolo devoit-il faire une pareille observation ? Ne devoit-il pas sçavoir que dans tous les Etats de la Chrétienté , il y a des voies de droit desquelles on se peut servir dans ces occasions , & que quand ces voies ne nous garantissent pas du mal , comme on l'avoit espéré , il n'y a pour les particuliers d'autre parti à prendre que celui de souffrir ? Car il ne devoit pas ignorer qu'il y a quelquefois des hommes excommuniés

muniez injustement par quelques Prélats , & qui n'ayant pû faire connoître leur innocence , demeurant séparés de l'Eglise devant les hommes , sans pourtant l'être devant Dieu , au tribunal duquel ils sont d'autant plus favorablement écoulez , qu'ils ont souffert cette flétrissure avec patience , & qu'ils se sont toujours tenus au corps de l'Eglise par leur foi , leur obéissance & leur charité , comme le dit saint Augustin. Etoit-il donc nécessaire que le Concile établisse une forme de procéder dans ces sortes de cas , y en ayant déjà d'établies & de pratiquées dans tous les païs de la Catholicité ?

De vera Relig. c. 11. & 12.

Car enfin il ne faut pas croire que dans l'Etat , ni dans l'Eglise , les choses soient toujours si justement administrées , qu'il n'y ait rien à souffrir. Les Supérieurs Ecclésiastiques ne se croient pas toujours exemts de passions & de surprise , dans l'exercice du droit qu'ils ont d'infliger les peines , & de porter des Censures. Aussi l'Eglise attentive à arrêter l'abus , que l'on pourroit faire d'une autorité légitime , a-t'elle donné des règles pour discerner des Censures justes & valides , de celles qui ne le sont pas , & a prescrit dans ces occasions différents les devoirs des fidèles. C'est ce qu'on peut voir dans les Canons des Conciles , & les Décretales des Papes rapportées dans le droit ? Pourquoi donc demander aux Peres du Concile de Trente de nouveaux réglemens sur cette matiere ? L'expérience fait connoître que ce n'est pas en multipliant les loix , que l'on réforme les abus. Frà-Paolo , que l'on pré-

E c

III. PARTIE. tend avoir si bien défendu la République de Venise , contre l'Interdit de Paul V. sçavoit bien qu'on ne manque pas de moyens de se mettre à l'abri des Censures injustes. L'observation qu'il fait ici sur le Décret du Concile , ne prouve donc rien autre chose , que l'inclination qu'il a de le blâmer en toute occasion.

CHAPITRE VIII.

Que Frà-Paolo ne parle pas judicieusement de la conduite du Pape Clement VII. ni de celle de Henri VIII. Roi d'Angleterre , au sujet du divorce.

LE divorce de Henri VIII. Roi d'Angleterre avec Catherine d'Arragon , est un des plus grands événemens du seizième siècle , tant par lui-même , qu'à cause de l'intérêt qu'y prirent les plus grands Princes de l'Europe , & de tous les tristes effets qu'il a produits. Le Roi de France le sollicitoit d'un côté , & l'Empereur le traversoit de l'autre , toutes les Cours y prenoient quelque part pour ou contre ; il tint toute l'Europe en suspens pendant près de sept années , & enfin il fut cause du schisme & de l'hérésie de toute l'Angleterre. On peut donc dire que Frà-Paolo n'en raconte aucun , qui mérite d'avantage les réflexions d'un sage & Religieux politique , ni par

conséquent qui soit capable de faire mieux connoître l'équité & la solidité de son jugement. III. PARTIE.

Quoique dans cet Ouvrage je ne critique Frà-Paolo, que sur ses propres paroles; je croi néanmoins que, dans le fait dont il est ici question, il est nécessaire pour l'instruction du Lecteur de faire remarquer les fautes grossières que Frà-Paolo commet contre la vérité de l'Histoire, & d'autant plus qu'il n'y a guères d'événemens dont la plûpart des hommes soient moins instruits, & dont ils fassent des jugemens plus téméraires & plus faux. Mais enfin quand Frà-Paolo auroit été mal informé il auroit toujours dû parcôtre judicieux dans les réflexions qu'il faisoit sur les choses qu'il racontoit. Si je suis un peu long sur cet article, on le doit pardonner à l'importance du sujet & le Lecteur qui aime à connoître la vérité, & à ne faire que des jugemens justes, ne sçauroit s'ennuyer de ce qui peut servir à l'instruire.

Voici comme il entre dans le recit de cette importante révolution. *Dans cette année (1534) au lieu de regagner l'Allemagne, il perdit l'Angleterre, pour avoir procédé dans une cause de mariage avec colere & avec passion, plutôt qu'avec la prudence requise dans les grandes affaires: c'est du Pape Clement VII. qu'il parle.*

Ital. p. 69.
An. p. 78.
Mod. p. 68.

On sent d'abord la haine de Frà-Paolo contre la personne des Papes. Il commence d'une manière qui donne à entendre, qu'il n'a tenu qu'à Clement de regagner l'Allemagne; aussi bien que de ne pas perdre l'Angleterre; & que ce n'est que

Ee ij

III. PARTIE. par sa faute qu'il n'a pas regagné l'une , & qu'il a perdu l'autre : comme si Frà-Paolo avoit eû une révélation qu'avec un peu plus de prudence selon lui , & un peu moins de passion , ce Pape auroit sûrement réparé ses pertes d'un côté , & n'en auroit point fait de l'autre.

On a déjà vû qu'il y a beaucoup de témérité à juger de la prudence des hommes par les événemens , & ceux qui peseront bien cette affaire , jugeront que si elle devoit donner de la crainte au Pape pour l'Ang'leterre , elle lui en donnoit encore plus pour l'Allemagne ; puisque l'Angleterre étoit encore toute entiere sous l'obéissance du S. Siège & dans la Communion de l'Eglise ; que l'Allemagne étoit déjà à moitié perdue , & sur le penchant de se perdre toute entiere , pour peu que le Pape manquât de ménager l'Empereur.

D'ailleurs la prudence humaine pouvoit-elle jamais prévoir qu'un Prince qui avoit mérité le titre glorieux de défenseur de la Foi , fût capable d'en venir contre l'Eglise à la plus grande extrémité , où jamais la passion ait porté un Souverain ? Car on peut dire que jamais les Constances , les Juliens , les Léons , & les autres Empereurs ennemis de l'Eglise , n'ont rien attenté de pareil à ce qu'a fait Henri VIII.

L'Empereur Michel Paleologue avoit conçu une passion pareille à celle de Henri , mais la Princesse qui en étoit l'objet , avoit plus d'honneur qu'Anne de Boulen. Il pensoit à répudier sa femme pour l'épouser : Arsenne Patriarche de Conf-

Constantinople ayant appris ce dessein de l'Empereur , II. PARTIE.
 lui en fit de pressans reproches , le menaça de la
 justice du Ciel & de le retrancher de l'Eglise , s'il
 persistoit dans une si étrange résolution : ces mena- Pachim. lib. 3 c. 7.
 ces réussirent heureusement , l'Empereur renonça
 à cet amour criminel , & éloigna de sa Cour la
 Princesse qui en étoit la cause. Clement ne pou-
 voit-il pas esperer de Henri le même retour , puis-
 qu'on ne le connoissoit pas encore pour un Prince
 capable de sacrifier à une honteuse passion , ce qu'il
 croïoit de plus sacré ? Mais enfin quelque chose que
 ce Pape dût craindre de Henri , la raison vouloit
 qu'il conservât plutôt le reste de l'Allemagne par
 un acte de justice , que l'Angleterre par une in-
 justice.

Henri VIII. avoit épousé Catherine d'Arragon
 en vertu d'une dispense de Jules II. attendu qu'elle
 étoit veuve d'Artus son Frere aîné , décédé peu de
 tems après son mariage sans enfans , & sans l'avoir
 consommé à cause de sa jeunesse & de ses infirmi-
 tez : au moins le fait étoit ainsi exposé , & quand
 même le mariage auroit été consommé , la dispense
 se pouvoit donner. Ce mariage avoit été très-
 paisible pendant plus de 17. ans , & Henri en avoit
 eû plusieurs enfans , mais il n'y avoit eû qu'une
 fille qui eût vécu ; c'étoit-là l'état des choses quand
 Henri se mit en tête de se démarier : voïons à pré-
 sent comment parle Frà-Paolo sur cette grande af-
 faire :

*Henri , (dit Frà-Paolo ,) ou par haine contre l'Em-
 pereur , dont Catherine étoit Tante , ou par envie*

II. PARTIE. *d'avoir des enfans mâles , ou enfin pour quelqu'autre cause que ce fut , se laissa mettre dans l'esprit un scrupule sur la validité de son mariage ; & après en avoir conféré avec les Evêques , il se sépara de son autorité d'avec sa femme ; les Evêques prièrent la Reine d'y consentir , sous le prétexte que la dispense du Pape n'étoit ni valable ni vraie. La Reine ne voulut pas écouter à cette proposition ; au contraire elle eut recours au Pape , & le Roi de son côté envoya aussi à Rome demander la dissolution de son mariage.*

Par l'Hist.
de Monsieur
le Grand p.
97. ce fait
de la sépara-
tion paroît
mau.

Frà-Paolo étoit trop bien instruit des affaires de l'Europe , pour ignorer le véritable motif par lequel ce Prince demandoit avec tant d'empressement la dissolution de son mariage ; il le dissimule donc à dessein , & il n'use de cette dissimulation , qu'afin de disposer les esprits à juger favorablement de la cause de Henri. Il n'y a personne qui ne sçache que ce fût l'amour criminel que ce Prince avoit conçu pour Anne de Boulen , qui le porta à la vouloir faire Reine , & à chercher les moyens de rompre un Mariage , dans lequel il avoit vécu sans aucun scrupule pendant le temps que l'on vient de dire. On m'avoüera que cette circonstance est la principale de l'Histoire , puisqu'elle est la cause de tout l'événement ; & qu'ainsi Frà-Paolo a péché grossièrement contre la loi de l'Histoire en la faisant , lui qui prend tant de plaisir à dire tout ce qu'il sçait de honteux , & même plus qu'il n'en sçait ; mais le Pape auroit paru moins blâmable , si ce fait avoit été rapporté.

Mais quelques bonnes que fussent les raisons de

ce Prince pour penser à se démarier , il devoit pren. III. PARTIE.
dre le voies ordinaires & légitimes pour y parve-
nir. Il devoit se pourvoir à Rome , ou au moins
s'il ne se vouloit adresser qu'à ses Evêques , l'affai-
re devoit être instruite & examinée devant eux ,
ils devoient entendre la Reine dans sa défense ,
afin de juger l'affaire dans les formes : après quoi
Henri auroit pu se conformer au jugement qui au-
roit été rendu , à moins que la Reine ne se fut pour-
vuë à Rome , comme elle fit en effet.

Mais sans tenir aucune procédure régulière &
seulement après avoir conféré avec les Evêques ,
ce Prince se sépare d'avec sa femme de sa propre
autorité. Si Frà-Paolo avoit aimé l'ordre , qui
fait la lumière de l'esprit , & la solidité du juge-
ment , il n'auroit pû se taire sur un procédé si vi-
siblement oposé à l'ordre. Il n'auroit pas man-
qué de dire que cette conférence avec des Evêques
favorables à la passion de Henri , ou pour mieux
dire avec le seul Crammer , aussi esclave des pas-
sions de Henri que Henri même , comme tous les
Historiens en conviennent , Frà-Paolo (dis-je) au-
roit marqué qu'une pareille conférence , n'étoit
point un Acte juridique , qui mît Henri en droit
de se séparer.

Enfin les deux parties se pourvurent à Rome :
Le Pape (dit Frà-Paolo) *qui étoit à Orviette , se*
figurant qu'il en feroit bien mieux ses affaires , si les
Rois de France & d'Angleterre continuoient de troubler
l'Empereur dans la possession du Royaume de Na-
ples , envoya le Cardinal Campege , pour examiner

III. PARTIE. *la cause avec le Cardinal d'York. La Cour de Rome & ces deux Cardinaux firent espérer au Roi ce qu'il desiroit. Et même pour faciliter la résolution de l'affaire, & afin que les formalitez ne la portassent en longueur; on dressa un Bref par lequel il étoit déclaré libre & délié de son mariage, avec les clauses les plus amples & les plus expresses, qui aient jamais été couchées en Bulle de Pape. On envoya ce Bref au Cardinal en Angleterre, avec permission de le présenter, après que l'on auroit fait certaines petites preuves dont on étoit assuré.*

On voit que ce recit est tout plein de venia contre le Pape; Frà-Paolo ne le fait agir que par la seule vûe de ses propres interests. Ce Pape promet tout à Henri & sans aucun examen, afin de le lier avec le Roi de France contre l'Empereur, qu'il vouloit chasser du Royaume de Naples; mais pourtant dans le dessein de ne lui rien tenir de ce qu'il lui promettoit, si dans la suite il voyoit ne pouvoir tirer de ce Prince les avantages, qu'il en eseroit contre l'Empereur.

Le Bref dont parle ici Frà-Paolo, est une chose si peu connue dans l'Histoire, que quoiqu'il passe pour certain qu'il y en ait eu un, on ne sçait point au vrai ce qu'il contenoit, & chacun des Historiens y a mis ce qu'il lui a plu, selon sa passion ou son dessein de flatter Rome ou l'Angleterre. Ainsi Frà-Paolo n'en rapporte la teneur qu'au hazard, & il ne la représente si extraordinaire dans ses dispositions, qu'afin de rendre le Pape plus odieux, d'avoir voulu endormir Henri par des promesses trompeuses.

Monsieur le
Grand p. 91.
92. 110. &
48.

Il

Il est vrai que Clement étoit dans les commens portés , à faire tout ce qu'il pourroit pour Henri, la justice & la conscience sauvées , tant par reconnoissance de l'affection que Henri lui avoit témoignée pendant sa prison , que parce qu'un Pape prudent sçait qu'il faut beaucoup ménager les grands Princes. Les deux Légats qu'il lui avoit donnez , marquoient combien il avoit d'inclination à le favoriser , puisque l'un étoit le premier Ministre de Henri , & que l'autre avoit un Evêché en Angleterre ; mais c'étoit dans la supposition que ce que lui exposoient les Agens d'Angleterre étoit vrai , que Catherine étoit disposée à laisser prononcer la nullité de son mariage , & à se retirer dans un Convent. Car quand le Pape fut informé que cette Princesse avoit d'autres pensées , qu'elle vouloit soutenir son mariage , & que par conséquent on l'avoit trompé ; il changea de sentiment , & voulut que l'affaire fut examinée & instruite dans toutes les formes. Afin de les juger selon les règles de la justice & de l'Evangile, il évoqua l'affaire à lui, parce que Catherine le demandoit , & qu'elle ne pouvoit pas en Angleterre avoir tous les moyens de défendre son bon droit.

Suivons la narration de Frà-paolo : *Mais le Pape ayant jugé plus à propos pour l'exécution de ses desseins sur Florence de se joindre avec l'Empereur , que de continuer dans l'amitié des Rois de France & d'Angleterre , il envoya au Cardinal Campege ordre de brûler ses premiers pouvoirs , & de tirer l'affaire en longueur ; à quoi Campege obéit. De sorte que*

III. PARTIE. *le Prince ne doutant plus que le Juge ne s'entendit avec sa partie , il envoya consulter sa cause dans les Universitez d'Italie , d'Allemagne & de France ; & il s'y trouva des Théologiens pour & contre sa prétention.. Ceux de Paris lui furent favorables pour la plus grande partie : mais quelques-uns ont cru , ajoute Frà Paolo , qu'ils avoient été portez à être de ces avis , plutôt par les presins du Roi , que par la raison.*

Par la continuation de ce recit , on voit que Frà-Paolo vise toujours à persuader le Lecteur , que Clément ne se proposoit jamais pour but que ses intérêts particuliers , que selon que changeoient les circonstances des choses , il changeoit aussi ses résolutions d'être ou favorable ou contraire à Henri ; & que ce qu'il ordonnoit à Campegge de tenir les choses en longueur , n'étoit que pour tirer de cette affaire tout ce qu'il pourroit d'avantages , pour le succès de ses desseins sur Florence , sans qu'il eut aucun égard au mérite de la cause , ni à la justice.

Le Prince , (dit-il ,) ne doutant plus que le Juge s'entendoit avec sa partie. Ces paroles ne sont pas judicieuses ; pour parler ainsi , il auroit fallu que le droit de Henri eût été si clair & si incontestable , que personne n'eût pu douter que le Juge n'auroit pu éloigner le jugement du procès , que par une intelligence toute visible avec sa partie. Or il dit lui-même tout incontinent que dans les consultations que fit faire Henri , *il se trouva des Théologiens pour & contre sa prétention.* Frà-Paolo ne pou-

voit donc pas accuser le Juge d'être plus favorable à Catherine qu'à Henri , à cause de ses longueurs. Pour parler judicieusement , il devoit dire que le Juge tâchoit de faire en sorte , que le temps assoupit cette affaire , afin de ne se pas voir dans la nécessité de juger d'une manière désagréable pour Catherine ou pour Henri. III. PARTIE

Il devoit d'autant moins parler ainsi qu'il demeure d'accord que le public étoit prévenu que la Cause de Henri étoit tellement mauvaise & déplorable , qu'il croyoit que les Théologiens de Paris , ne lui avoient été favorables , que parce qu'ils avoient été corrompus par des présens ; & on voit par l'Histoire de ces temps-là , que l'on faisoit le même jugement de tous les autres Théologiens & Canonistes qui parlèrent pour Henri. Or si le public jugeoit ainsi , c'est qu'il étoit persuadé que dans les règles , Henri ne pouvoit manquer d'être condamné. Ceci supposé , ce jugement du public fait l'Apologie de la conduite de Clement , de s'être étudié à tenir l'affaire en longueur. Qui n'auroit pas dit au contraire que Clement s'entendoit avec Henri , s'il avoit jugé l'affaire avec la précipitation que le demandoit la passion de Henri ?

Si on me dit que Frà - Paolo rapporte la pensée de Henri & non pas la sienne ; je répondrai que , si Henri pouvoit avoir cete pensée , parce que les personnes injustes & passionnées regardent comme leurs ennemis ou leurs adversaires , tous ceux qui ne favorisent pas leurs injustes desseins ; Frà-Paolo devoit la raconter de manière à en faire compren-

III. PARTIE. dre l'injustice ; au lieu que comme il en parle , il fait entendre clairement qu'il avoit la même pensée que Henri , & qu'il falloit qu'il y eut de la partialité dans le Juge , puisqu'il ne décidoit pas ni avec la célérité , ni en la manière que le desiroit Henri. C'est à dire que Frà-Paolo parloit avec passion & sans jugement comme Henri , avec cette seule différence , que c'étoit la fureur d'un amour adultère qui faisoit parler Henri , & que c'étoit une haine insensée contre le Pape , qui faisoit parler Frà-Paolo.

Il y a ici trois fautes dans la traduction. La première est que le traducteur a mis *sa partie* , pour *adversarii sui*. Or la partie c'étoit simplement Catherine ; & les adversaires d'Henri , c'étoit l'Empereur & tous ceux qui traversoient son divorce , choses bien différentes : il est vrai que l'ancien traducteur a traduit comme le moderne.

La seconde , il a mis dans les Universitez de l'Europe , & l'original porte *les Universitez d'Italie , d'Allemagne & de France*. La troisième , il a mis libéralitez pour *doni* , qui signifie présens ; libéralitez ne vaut rien dans cet endroit , on n'appelle point *libéralitez* , ce qui est donné pour corrompre des Juges : l'ancien traducteur n'a pas fait ces deux dernières fautes.

Je dirai ici en passant que de fort habiles écrivains prétendent , & non sans fondement , que l'avis de la Théologie de Paris , favorable à Henri , ne fut point celui de tout le corps , mais seulement celui de quelques Théologiens gagnés

Hist. des Variat. liv. 7.
Mr. le Grand
Hist. du divorce.

par l'argent que distribuient les Agens de Henri, & par les sollicitations de du Bellai, qui se portoit dans cette affaire avec tant de chaleur, qu'on l'accusa d'être le pensionnaire du Roi d'Angleterre. Enfin ce que les Historiens de ce temps-là raportent de ce qui se passa dans toutes les Universitez qui furent consultées, sans excepter celles d'Angleterre, persuadera tous ceux qui les liront, que Henri n'eut de voix, que celles qu'il achepta à prix d'argent, ou qu'il extorqua par violence; & que si l'Empereur eut eû la permission de faire solliciter par ses Agens les Théologiens de Paris, comme il étoit permis au Roi d'Angleterre; & d'user des mêmes voies dont usoit celui-ci, de menaces & de presens; Henri n'auroit peut-être pas eû une seule voix. Les Universitez même d'Angleterre auroient toutes été contraires à Henri, si on leur eut laissé la liberté.

Mais le Pape aiant évoqué la cause à soi, & le Cardinal Campege étant parti de Londres: *Henri*, dit Frà-Paolo, *qui ne pouvoit plus souffrir ces longueurs, soit qu'il pénétrât les artifices de la Cour de Rome, soit pour quelqu'autre motif, publia son divorce avec Catherine, & se maria avec Anne Boleen en 1533. la cause demeurant toujours entre les mains du Pape, qui procédoit lentement, pour contenter l'Empereur, & pour ne pas offenser Henri.*

Hist. de Mr.
le Grand pag.
170. & suiv.
ne parle pas
aini.

Il est donc vrai que Henri se démaria, & se remaria de sa propre autorité, & sans attendre le jugement du tribunal, qui seul pouvoit désormais prononcer juridiquement sur cette matière.

Je demande ici à Monsieur de Jousseval pour Frà-Paolo , qui a peché dans cette occasion ou de Clement , ou de Henri ? S'il veut que ce soit le premier , il faut qu'il suppose que ce Pape ne pouvoit , sans injustice refuser à Henri de déclarer son mariage nul , ni de lui permettre de se remarier à qui bon lui sembleroit , & aussi promptement qu'il le souhaitoit. De sorte que la justice étant refusée à ce Roi , ou du moins trop différée pour une affaire de cette nature , Henri par le privilège de sa dignité , fut en droit de se la faire à lui-même , de passer outre à la dissolution de son premier mariage , & à la célébration d'un autre : car ce qu'il fit faire par Crammer , ce lâche Ministre de ses passions les plus honteuses & les plus cruelles (Crammer qu'il n'avoit fait Archevêque que pour s'en servir à ces usages ,) n'étoit pas plus légitime que ce qu'il auroit fait de sa propre autorité , parce que cette affaire étoit pendante à Rome. Or j'ai de la peine à croire que Monsieur de Jousseval , avec toute l'envie qu'il fait paroître de justifier Frà-Paolo , & de donner tout le tort au Pape , ce qui se voit par la note qu'il a mise en marge , où il rapporte un conte ridicule des flatteurs de Henri , pour montrer que le mariage d'Artus avec Catherine avoit été consommé ; Monsieur de Jousseval , dis-je , tout partial qu'il soit contre Rome , n'oseroit soutenir que la cause du Roi fut si notoirement juste , que le refus que l'on lui faisoit , ou que les délais que l'on apportoit , fussent notoirement injustes.

Monsieur de Jousseval non plus que Frà-Paolo

ne pouvoit pas ignorer qu'outre ce que je viens de dire de la maniere , ou dont on acheta , ou dont on extorqua le suffrage des Docteurs Catholiques , les Lutheriens & Mélancton même étoient contre le divorce ; que les Anglois le condamnoient , & disoient hautement que quiconque épouseroit Marie la fille de Catherine seroit Roi d'Angleterre ; & qu'enfin si quelques Evêques & quelques Grands l'approuverent , outre Crammer & les parens d'Anne de Boulen , ce ne fût que par crainte ou par corruption , comme on l'a dit des Universitez De maniere que loin que la cause du Roi fût notoirement bonne , elle étoit au contraire notoirement mauvaise , & par conséquent son procédé en étoit plus visiblement irrégulier.

Mais si Monsieur de Jousseval n'est pas assez téméraire pour donner son approbation au procédé de Henri , sur quel fondement peut-il condamner la *temporisation* de Clement , laquelle paroîtra à toutes les personnes judicieuses une conduite la plus sage que l'on puisse tenir dans les affaires de cette nature & de cette conséquence ? En effet le Pape ne pouvant pas dissoudre le mariage de Henri avec Catherine , puisqu'il étoit fait sur une dispense dont il étoit impossible de prouver la nullité , & ayant de fortes raisons de craindre l'Empereur , s'il l'avoit dissous ; on ne sçauroit que louer sa prudence d'avoir temporisé , de peur d'un côté de violer l'indissolubilité du mariage qui est de droit divin , & de fâcher l'Empereur , & de l'autre d'irriter Henri dont il commençoit de connoître la férocité. Il esperoit ,

M. le Grand.
p. 215. 223.
264. 275.
278. & suiv.

ce qui est souvent arrivé, que le temps donneroit lieu à ce Prince de revenir de sa passion, & de reconnoître l'injustice qu'il vouloit faire à sa femme légitime, & à une femme d'une si grande naissance & d'une si rare vertu.

Enfin Monsieur de Jousseval n'oseroit pas contester que les Rois Chrétiens, quoiqu'absolument indépendans dans le gouvernement temporel de leurs Etats, dépendent pourtant de l'Eglise pour se marier & pour se démarier dans les cas de droit. Ainsi il est certain & manifeste que si tout le tort n'étoit pas du côté de Henri, on n'en sauroit guères attribuer à Clement d'autre, que de n'avoir pas d'abord témoigné assez de fermeté, & d'avoir peut-être laissé échaper quelques paroles capables de faire concevoir à ce Prince de trop grandes espérances, pour la dissolution de son mariage, avant que d'être bien informé de l'état des choses & des desseins de la Reine.

Nous allons voir par les choses mêmes que Frà-Paolo rapporte de la conduite de Clement, après la voie de fait de Henri, avec combien de prudence ce Pape se comportoit dans cette affaire, afin, s'il étoit possible, de rapeller Henri de son égarement; & que la conduite de la Cour de Rome, ne peut non plus être appelée du nom scandaleux d'artifice dans cette rencontre, que celle d'un sage médecin qui traite son malade, non selon les fantaisies du malade, mais selon les règles de son art.

C H A P I T R E IX.

On continue le même sujet.

LE Pape ne voulut point toucher au fond de la Cause , toute la dispute tomba sur l'article des attentats , ou des entreprises de Jurisdiction ; sur quoi ce Pape prononça contre Henri , qu'il ne lui étoit pas permis de se séparer d'avec sa femme , sans l'inter-vention du juge ecclésiastique : ce que ce Roi ayant appris au commencement de l'année 1534. il se donna l'obéissance , défendant à ses sujets de plus porter d'argent à Rome.

Les personnes les plus déclarées contre Rome ne sçauroient s'empêcher de reconnoître que Clement ne pouvoit procéder avec plus de sagesse , qu'il ne pouvoit employer des moyens plus innocens & plus efficaces tout ensemble , pour ouvrir les yeux à ce Prince , lui faire reconnoître l'injustice de son procédé , & le labyrinthe des crimes dans lesquels il s'engageoit. Cette Sentence ne le nettoit aucunement , elle ne blessait point du tout les droits de sa dignité , d'ailleurs sa faute n'étoit point encore irréparable. Si ce Prince eût donc été été moins violent & moins intraitable dans ses passions , il seroit revenu à résipiscence , il se seroit remis sous l'obéissance , & auroit de nouveau soumis son affaire au tribunal de l'Eglise ; & il y a grande raison de croire que s'il eût pris cette voie ,

Gg

II. PARTIE. il auroit trouvé dans le Pape , autant d'indulgence que la justice & sa conscience lui en pouvoient permettre : mais il étoit d'un naturel à ne revenir jamais.

Cette nouvelle troubla horriblement la Cour Romaine , & la fit penser aux moyens d'y remédier. Le Conseil que l'on crût le plus salutaire fût de temporiser encore , & de ménager un accommodement par le moyen de François I. qui accepta le parti , & envoya l'Evêque de Paris à Rome pour traiter avec le Pape. Cependant cette Cour procédoit toujours , mais lentement , n'en voulant point venir aux censures que l'Empereur n'eût pris les armes , pour venger la querelle de sa tante.

Ces paroles font voir que le Pape usoit toujours de toute la lenteur qu'il pouvoit , pour donner lieu au repentir , & qu'il ne cherchoit que les moyens de fléchir ce Prince ; puisqu'il s'adressoit à François I. qui avoit toujours témoigné une forte envie de terminer cette affaire , s'il se pouvoit , au gré de Henri.

On peut encore remarquer ici que Frà-Paolo empoisonne le procédé du Pape ; il veut qu'il n'ait marché lentement , qu'afin d'avoir le temps de former un parti assez puissant pour accabler Henri. Mais il est contre la vraisemblance que le Pape eût cherché la médiation de François , s'il avoit eû ce dessein ; puisque par ce procédé il auroit offensé ce Prince , & l'auroit obligé à se déclarer contre lui pour Henri : un arbitre méprisé prenant ordinairement parti contre celui qui le méprise. Fran-

çois, à la vérité, eût quelque sujet de se plaindre dans la suite de cette affaire, & de se repentir des peines qu'il y prît; mais ce fût de la part de Henri qui lui manqua de parole, & ne suivit pas ses conseils; qui par sa conduite & malhonnête & imprudente, gâtoit tout ce que François faisoit à son avantage.

Le 19. Mars 1534. l'on aprit à Rome que l'on avoit publié en Angleterre un libelle diffamatoire contre le Pape & les Cardinaux, & que l'on les avoit même joués dans une comédie devant le Roi & sa Cour; ce qui leur échauffa si fort la bile, qu'ils publièrent la Sentence le 24. du même mois, déclarant que le mariage de Catherine avec Henri étoit légitime, & dénonçant ce Roi pour excommunié, s'il ne la reconnoissoit pas pour sa vraie femme.

Frà-Paolo traite toujours d'une manière insolente les Papes & la Cour de Rome. Gette nouvelle, dit-il, leur échauffa la bile; c'est ainsi que l'on parleroit de quelques gens du commun. Le respect auroit voulu qu'il se fût servi d'autres termes, pour exprimer la juste indignation que le Pape & les Cardinaux avoient conçûs, de ce que l'on gardoit de-formais si peu de mesures en Angleterre à leur égard, que l'on ne craignoit pas d'en faire l'objet de la risée du peuple. Le dessein de Frà-Paolo est de faire comprendre combien cette Cour est susceptible de passion, & que leur Sentence ne fût que l'ouvrage précipité & mal concerté d'une bile échauffée.

Il a pris soin de marquer exactement le jour de la nouvelle & celui de la Sentence, afin de faire

Gg ij

Histoire de
divorce pag.
204.

III. PARTIE. voir que cette Sentence fût arrêtée dans l'espace de cinq jours , pour faire preuve de la précipitation. Mais quand les dâtes seroient vraïes , il ne faut pas juger de la conduite de la Cour de Rome , par le peu de temps qui se passa entre la nouvelle de la maniere injurieuse dont cette Cour avoit été jouïe , & la publication de la Sentence. Pour faire justice au Pape & aux Cardinaux , il faut considérer qu'il y avoit sept ans que duroit cette affaire ; elle avoit commencé en 1527. & la Sentence ne fût renduë qu'en 1534. & pendant un temps si long le Pape avoit employé tous les moïens que peut suggérer la prudence pour gagner ce Prince. Depuis la déclaration du Schisme , le Roi de France avoit été accepté de part & d'autre , pour travailler à un accommodement. Cependant après tant de délais , & au préjudice de l'entremise du Roi de France , on jouë le Pape & les Cardinaux , on les outrage de la maniere la plus cruelle & la plus étrange. Que pouvoit alors penser le Pape de ce Prince , sinon que c'étoit un furieux , dont il n'y avoit plus rien à espérer par les voies de la douceur , & que ce seroit désormais avilir la puissance du Ministère , que de rechercher encore un Prince si perdu ? Dans cette pensée qui n'étoit point l'effet d'une bile échauffée , mais d'une prudence sage & bien raisonnée , il crût qu'il n'y avoit plus qu'à en venir aux censures pour punir ce Prince de ses attentats , & pour réparer l'injure faite à Dieu , à son Eglise , & à une Reine. Peut-on dire qu'il y ait eû trop de précipitation dans un procédé qui dura si long-temps ?

Il est vrai qu'à considérer toute l'affaire par le récit de Frà-Paolo, on croiroit que le Pape seroit allé un peu trop vite ; car Frà-Paolo la raconte comme si elle n'avoit été négociée que pendant quelques mois, à dessein de charger la Cour de Rome de tout le tort. La fidélité de l'Histoire vouloit néanmoins qu'il marquât le temps auquel elle commença, & celui auquel elle finit ; d'autant plus qu'il dit lui-même qu'il avoit composé son Histoire en forme de Journal.

A l'égard de la vérité de l'Histoire, le fait de la comédie dans laquelle on joia le Pape & les Cardinaux, est fort incertain ; il y a lieu de croire que c'est un conte fait exprès, pour appuyer la précipitation avec laquelle Frà-Paolo veut que la Cour de Rome se soit conduite dans cette affaire : puisque l'antagoniste de Monsieur Burnet, n'en rapporte rien dans son Histoire du divorce, qu'il fait voir au contraire & le justifie par actes, que ni le Pape ni les Cardinaux ne précipitèrent rien, que le Pape sur tout ne se déterminâ à juger l'affaire du divorce que sur les pressantes sollicitations, que lui en faisoient les Ambassadeurs & les Agens de François I. & de Henri, qui s'imaginoient que la plûpart des Cardinaux seroient pour Henri, & qu'il ne pouvoit manquer d'obtenir un jugement favorable : en quoi ces Agens se trompèrent beaucoup ; car de vingt & deux Cardinaux, il y en eût dix neuf contre lui ; ce qui est presque la même chose, que si la Sentence avoit passé tout d'une voix. Grande preuve qu'il falloit que la cau-

Gregorio
Leti ne parle
point de cette
Comédie.

III. PARTIE. se de Henri fut bien mauvaise. *Cette décision*, dit l'illustre & sçavant Auteur du livre des Variations, *sera un témoignage aux siècles-futurs, que l'Eglise ne fait point flater les passions des Princes ni approuver les actions scandaleuses.*

Quelques uns ont dit que l'Evêque de Paris, avoit fait ce qu'il avoit pû, pour empêcher le jugement de l'affaire, assurant que dans peu de jours il arriveroit un courier, qui apporteroit de bonnes nouvelles de Henri, & que le Pape n'avoit jamais voulu que l'on différât. Mais ce que je viens de dire au contraire, est prouvé par une lettre de Raince Agent de François I. à Rome écrite au grand Maître de Montmorenci, quelque temps avant la Sentence, & par une autre lettre de l'Evêque de Paris au Roi François I. du jour de la Sentence par lesquelles il paroît que l'événement avoit été contraire à ce qu'ils espéroient, & à ce qu'ils avoient fait espérer à François I. & au Roi d'Angleterre; & que par conséquent il est sans apparence que l'Evêque de Paris eut voulu faire différer la décision d'une affaire du bon succès de laquelle il montrait être si assuré. Voici les dernières paroles de la lettre de l'Evêque de Paris. *Vous ne trouverez, Sire, s'il vous plait étrange, si par nos dernières lettres nous vous baillons les opinions des Cardinaux, autres que l'effet ne l'a montré, car nous ne les prenions que par leur bouche, & non pas par leurs pensées.*

Mais voici sur quoi Frà-Paolo a cru pouvoir accuser la Cour de Rome d'imprudence & de précipitation. Le Pape, dit-il, ne tarda guères à se

repentir de sa précipitation ; car six jours après , il reçut des lettres du Roi de France , qui mandoit que Henri acceptoit la Sentence prononcée sur l'article des attentats , & étoit prest de rendre l'obéissance au S. Siège , pourvu que les Cardinaux qui lui étoient suspects , ne se mêlassent point de sa cause , & que le Pape envoyât à Cambra: des gens non suspects , pour en informer. Henri avoit déjà envoyé ses Procureurs à Rome , pour intervenir au jugement du procès.

Je suppose ce recit pour vrai. Mais on doit juger du procédé du Pape , non par les choses qui arrivèrent depuis ; mais par celles qui s'étoient passées auparavant. Car quand ce changement , en la personne de Henri , auroit été sincère , je demande comment il étoit possible à la prudence humaine de le prévoir , à considérer le naturel de ce Prince , & la manière dont il s'étoit conduit. Quoi qu'il soit vrai que les Princes puissent toujours se reconcilier & rentrer en amitié , quelques affaires qu'ils aient eû à démêler ; il n'y avoit néanmoins aucune raison de l'espérer du Roi d'Angleterre , depuis que non content de ne vouloir plus reconnoître le Pape pour ce qu'il étoit , il l'avoit insulté d'une manière si indigne , dans sa propre personne & dans celle des Cardinaux.

On sçait que les Souverains ont accoutumé de défendre leurs intérêts les uns contre les autres , sans s'écarter des termes du respect qu'ils se doivent mutuellement ; & dans une affaire de la nature de celle , dont il étoit question , où Clement étoit le juge & Henri la partie ; Henri étoit encore d'autant plus obligé de

III. PARTIE. garder ces mesures. Cependant au lieu de se conduire selon ces règles ordinaires de bienfiance , il prend plaisir à violer le respect qui est dû au Pape , par tous les moïens , dont les plus ridicules flatteurs se pouvoient aviser. De tels comportements pouvoient-ils laisser quelque espérance de retour ? Je parle toujours selon le récit de Frà-Paolo.

Si on dit que Henri ne vouloit plus reconnoître Clement ni pour juge , ni pour Chef de l'Eglise ; & qu'ainsi Clement étant désormais à l'égard de Henri , une personne sans caractère & sans autorité , Henri n'étoit plus obligé de le traiter avec respect. Je répondrai. 1°. Que Clement étoit toujours un Souverain , qui tenoit un grand rang dans l'Europe , & dont la personne étoit par conséquent respectable. 2°. Que c'étoit à cause de cela que Clement n'avoit plus rien à ménager avec Henri , & que puisque Henri ne reconnoissoit plus le Pape pour Chef de l'Eglise ; ni l'Eglise par conséquent pour sa mere ; le Pape avoit raison de traiter Henri , comme n'étant plus de l'Eglise , & sans attendre désormais plus long-temps.

Mais au moins pour condamner le Pape de précipitation , sur les démarches que Henri fit depuis la Sentence contre les attentats ; il faut supposer que ces démarches étoient toutes sincères , & qu'elles procédoient non d'artifice pour amuser le Pape , mais d'une sérieuse réflexion sur l'état de son affaire , & du schisme dans lequel il s'engageoit. Il faut supposer encore qu'il vouloit de bonne foi se soumettre au jugement du S. Siège , & qu'il ne se réservait

fervoit pas un moyen sûr , de récuser toutes les personnes , que le Pape nommeroit pour instruire cette affaire , sous le prétexte qu'elles lui seroient suspects ; car sans ces suppositions Clement ne sauroit être blâmé. III. PARTIE.

Or il n'est rien plus aisé que de faire voir , que les propositions de Henri n'étoient point sérieuses , ni l'effet d'une sage délibération , mais une résolution prise à la hâte , & dans laquelle il n'étoit pas ferme. La preuve en résulte de ce que Frà-Paolo rapporte ensuite.

Clement cherchoit un prétexte pour suspendre la sentence , & remettre les choses au premier état ; mais Henri ayant vu la sentence , dit que cela lui importoit fort peu , que le Pape seroit le maître de Rome , & lui seul maître dans son Royaume , où l'on suivroit l'ancien usage de l'Eglise d'Orient.

Ne doit-on pas demeurer d'accord que si les offres que Henri avoit fait faire par l'Ambassadeur de François I. avoient été les effets d'une délibération prudente , quelque déplaisir & quelque ressentiment qu'il eût conçu contre le Pape sur la nouvelle de la censure ; il auroit néanmoins conservé une disposition à se calmer , quand il auroit appris que le Pape ne cherchoit qu'un prétexte à suspendre la sentence & à remettre les choses au premier état , ce prétexte n'étant point difficile à trouver. Ce Prince ne devoit-il pas être content de ce que le Pape témoignoit se repentir d'être allé si loin ; c'étoit lui qui avoit rompu le premier avec le Pape & avec l'Eglise , il avoit sensiblement of-

Hh

III. PARTIE. fensé le Pape & les Cardinaux , il les avoit forcez d'en venir aux extrémités contre sa Personne ; & aussi-tôt qu'il marque quelque dessein de rentrer dans son devoir , le Pape rentre dans les sentimens de douceur & de clemence. Que pouvoit faire autre chose le Pape , pour ramener Henri ? Henri auroit été sensible à ce retour du Pape & auroit répondu à ces témoignages de repentir par d'autres de son côté ; si ce que François avoit écrit au Pape de la part de Henri , n'avoit pas été plutôt l'effet d'une boutade de ce Prince , que d'un conseil bien réfléchi , & avancé plutôt à dessein d'endormir la Cour de Rome & l'Empereur , que de terminer son affaire par les voyes légitimes.

M. le Grand
p. 257. 271.
273. 276.

Les Princes ne se doivent pas conduire , comme les particuliers , par humeur , par passion & par dépit. Quand la Cour de Rome auroit eû tout le tort que lui imputent ses adversaires , il devoit suffire à Henri , que l'offense qu'il prétendoit avoir reçûe ne fut pas irréparable , & qu'il fut assuré que la Cour de Rome cherchoit les moyens de la réparer , pour tenir les paroles qu'il avoit fait porter par François I. La dignité même de la personne qui les portoit , le devoit engager à n'y pas manquer , quand même les choses auroient été remises en l'état où elles étoient avant la censure , comme le Pape l'auroit fait inmanquablement. Mais enfin la sentence donnoit à Henri un délai de six mois , pour se séparer d'Anne de Boulén , & reprendre Catherine. Il lui étoit donc facile d'éviter l'effet des censures , si ses offres eussent été sérieuses & sincères.

Ann. Spon.
an. 1534.
Reginal.

J'ai dit que je voulois bien supposer pour vrai III. PARTIE.
 ce que raporte Frà-Paolo des offres que François I.
 fit au Pape de la part de Henri. Car si l'Auteur
 de l'Histoire du divorce demeure d'accord , qu'il
 arriva un courier deux jours après la sentence ; il Pag. 275. &
276.
 soutient que l'on ne sçait point à quelles conditions
 Henri vouloit bien rentrer dans l'obéissance de
 l'Eglise , & qu'il y a beaucoup d'aparence qu'il n'a-
 voit fait cette démarche , que sur les espérances
 que l'Evêque de Paris lui avoit données , aussi bien
 qu'à François I. que dans le Consistoire le plus grand
 nombre des Cardinaux seroit pour lui : ce que l'é-
 venement fit voir n'avoir pas été écrit avec assez
 de fondement.

Ainsi à examiner les choses sans passion , & à
 suivre tout ce qui s'est fait & dit de part & d'au-
 tre dans cette affaire : on ne sçauroit ne pas être
 persuadé que le Pape s'y est conduit avec toute la
 prudence , qui convient au Chef de l'Eglise , &
 qui est requise dans les plus grandes affaires. Il
 donna tout le temps à Henri d'envisager les extré-
 mitez , où sa passion le portoit , il n'en vint aux
 grands remedes que malgré lui , & quand tous les
 autres furent épuisez. Si la patience doit toujours
 durer dans les particuliers , elle doit avoir ses bor-
 nes dans les personnes qui sont revêtuës de l'au-
 thorité , autrement elle dégènereroit en foiblesse ,
 en négligence , ou dans une connivence criminelle.
 Si le remède n'a pû guérir le mal , ou s'il a
 causé plus de maux que le mal même n'en auroit
 fait , c'est un jugement de Dieu , dont on ne se doit

Hh ij

III. PARTIE. point prendre aux hommes ; puisque si ceux , qui par le jugement de l'Eglise , ont été mis au rang des payens , au lieu de se convertir , en deviennent pires , l'Eglise n'y sçauroit que faire. Et si ces funestes événemens la devoient empêcher d'user du pouvoir qu'elle a reçu de Dieu même , ce pouvoir seroit inutile , elle n'en useroit jamais.

Il est donc constant que Frà-Paolo fait paroître plus de passion que de jugement , lorsqu'il avance que c'est la faute de Clement , d'avoir perdu l'Angleterre , & de n'avoir pas regagné l'Allemagne.

Avant que d'en venir à l'examen de la manière dont parle Frà-Paolo des suites de ce divorce , je ferai quelques réflexions sur cette affaire , indépendamment du récit de Frà-Paolo. Les partisans de Henri , c'est à dire les ennemis de l'Eglise , nous veulent faire croire qu'elle commença par des scrupules , dont ce Prince sentit sa conscience pressée , & que son Confesseur augmenta , ne voulant pas qu'il habitât avec la Reine , qu'il n'eût fait examiner son mariage. Quelques autres disent que le Cardinal de Volsse fut le premier à mettre des doutes dans l'esprit de ce Prince sur la validité de son mariage , pour se venger de l'Empereur. Si ce fut lui , il en fut puni comme il le méritoit , car le divorce entraîna sa ruine.

Mais enfin si ces doutes venoient de scrupule de conscience , il devoit suffire à ce Prince que la dispute fut examinée par les Docteurs , par les Evêques & par le S. Siege même , sans procès , sans

sollicitations & sans intrigue. Et après que cette III. PARTIE.
dispense auroit été jugée valable, il auroit dû demeurer tranquillement avec la Reine, comme avant ces scrupules prétendus; puisqu'il devoit absolument se reposer des affaires de sa conscience, sur le jugement des personnes qui avoient les lumières & l'autorité pour la conduire.

C'est ainsi que ce Prince en auroit usé, si ç'auroit été en effet la tendresse de sa conscience, qui l'eût fait agir. Mais il a bien paru que ces scrupules, n'étoient que des prétextes recherchez pour amuser les simples; & que la passion criminelle qu'il avoit pour Anne de Boulen, fut la véritable cause de tous ses grands mouvemens; puisqu'il ne fit paroître ses scrupules, que quand cette passion commença d'éclatter, comme le prouve très-clairement l'illustre Auteur de l'Histoire du divorce.

Le desir même d'avoir des enfans mâles, d'assurer la succession de la Couronne & le repos de l'Etat, étoient de foibles raisons, pour demander le divorce après dix sept années de mariage; particulièrement en Angleterre, où les filles succèdent à la Couronne comme les mâles. Enfin un mariage contracté dans toutes les formes, comme celui de Henri, étoit indissoluble de droit divin; il n'y avoit point de raisons qui pussent autoriser le divorce, ni obliger le Pape à le consentir; d'autant moins que la Reine à qui il devoit justice, aussi bien qu'à Henri, soutenoit toujours la validité de son mariage.

Les Sceptres & les Couronnes passent d'une fa-

III. PARTIE. mille à une autre , comme les autres biens de la terre , quand Dieu le veut ; & quand il ne lui plaît pas de donner à un Souverain des enfans mâles ou autres , ce Souverain n'a autre chose à faire , que de se soumettre aux ordres du Roi des Rois , dont les volontez doivent être adorées , aussi bien des Souverains que des peuples , & dont les conseils sont au dessus de tous les conseils des hommes. Les Royaumes de Henri , quelque chose qu'il ait pû faire , n'ont guères resté dans sa famille après lui : grand argument pour faire preuve de ce que je dis.

Le mariage de Henri avoit été contracté dans toutes les formes , il s'étoit fait par l'avis de Henri VII. son pere , de Ferdinand & d'Isabelle pere & mere de Catherine , sur une dispense que le Pape pouvoit indubitablement donner , quand même le mariage auroit été consommé. Les causes publiques y étoient. Le Pape en avoit donné une semblable à Emmanuel Roi de Portugal pour épouser les deux sœurs de Catherine , quoiqu'il y eût des enfans de la première. On alléguoit , il est vrai , une protestation de Henri VIII. contre son mariage ; mais elle étoit nulle , puisqu'elle avoit été faite du vivant de Henri VII. qu'elle n'avoit été , ni suivie , ni signifiée après la mort de ce Prince , & que le mariage se fit de l'avis du Parlement & de tous les Grands d'Angleterre , des Evêques & des Universitez , qui jugerent qu'il se pouvoit & devoit célébrer , pour l'avantage des deux Couronnes. Lors de la célébration Henri VIII. étoit le maître , il

ne pouvoit plus alléguer l'autorité de son pere. III. PARTIE.

Ce Mariage ne pouvoit donc être soupçonné d'aucune nullité. Ainsi il est manifeste que Clement ne pouvoit se comporter, à l'égard de Henri autrement qu'il fit. Il devoit chercher les moyens de donner à la passion, le tems de se refroidir & de se guérir. Il devoit ménager & Charles V. & Henri, & faire en sorte de ne rien juger s'il pouvoit, puis que l'un & l'autre menaçoient.

Il est vrai que Frà-Paolo ne dit rien des menaces de Charles V. mais qui ne voit que c'est à dessein qu'il les dissimule ? D'autres en ont parlé, & qui que ce soit ne croira que la manière dont Henri traita Catherine, fut indifférente à l'Empereur Charles & à Ferdinand ses neveux. Mais enfin le Pape sentoît bien ce qu'il avoit à craindre de ce côté-là ; & puisqu'il étoit pressé de juger, comme il le fût enfin, il ne pouvoit prononcer contre le mariage, sans agir contre la justice, & sans irriter l'Empereur. Et comme je l'ai dit, s'il ne pouvoit manquer d'offenser l'un ou l'autre de ces Princes, il étoit plus de la prudence de conserver l'Empereur & la justice tout en semble, que de blesser l'un & l'autre pour conserver Henri.

Peut-être que l'on voudroit que Clement eût prononcé sur la cause du mariage, sans en venir jusqu'à la censure ; & qu'on s'imagine qu'une telle sentence n'auroit pas été suivie des mêmes maux que la censure. Mais pouvoit-on jamais espérer que Henri du naturel dont il étoit, & après ce qu'il avoit déjà fait, déferât à une pareille sentence,

& renonçât à son adultère , pour retourner avec sa femme légitime ? Or s'il n'y déferoit pas , l'Eglise par cette désobéissance n'étoit-elle pas forcée d'en venir aux extrémités , qu'elle avoit voulu éviter ?

Pour appuyer ces conjectures , il ne faut que considérer la conduite , que Henri tint depuis ce tems - là avec toutes ses femmes , tous les divorcés qu'il fit , & tous les adultères qu'il commît , sans aucun égard pour toutes les loix humaines & divines. De sorte qu'à moins que l'on ne veuille que les Papes eussent dû servir à toutes les passions de Henri , & trahir les loix les plus saintes , pour favoriser ses crimes , comme le fit l'infame Cramner ; il faut que l'on tombe d'accord , que l'Eglise auroit été enfin forcée d'exercer contre lui les dernières rigueurs , & qu'ainsi le mal n'auroit été reculé que pour peu de tems. D'ailleurs la Bulle lui donnant six mois pour rentrer dans son devoir , ç'étoit presque la même chose que si elle n'eût pas contenu de censure ; puisqu'il étoit au pouvoir du Roi de l'éviter.

Frà Paolo devoit faire paroître la profondeur de sa prudence , & l'exactitude de son jugement dans toutes les considérations , que demandoit une si importante affaire , & c'est ce qu'il ne fait en aucune manière. Il dissimule une infinité de choses , dont la connoissance est nécessaire pour en porter un jugement équitable & solide , & des choses qu'il ne pouvoit ignorer. Il ne dit pas un mot de Cramner , un des principaux personnages de cette tragédie , qui servoit à Henri à faire & à défaire tous
ses

les mariages , sans aucun égard aux loix ni humaines , ni divines. Mais il ne s'en faut pas étonner , ç'avoit été par le conseil de ce personnage , que Henri avoit fait schisme avec Rome , & Frà-Paolo auroit souhaité que la Republique de Venise en eût fait autant. Il avoit commencé à former la nouvelle Liturgie Anglicane , & Frà-Paolo regardoit cette Liturgie comme un modele , auquel il auroit voulu que la Republique se fût conformée. Ainsi toutes ces passions secretes l'ont empêché de raconter sincerement le fait du divorce , & d'en parler judicieusement.

C H A P I T R E X.

*On examine la maniere dont parle Frà-Paolo des suites
du schisme de Henri.*

FRà-Paolo poursuivant ce que disoit Henri ajoûte , qu'il ne laisseroit pas d'être toujours bon Chrétien & que l'Hérésie de Luther , ni pas une autre n'entreroit dans ses Etats ; & ainsi il publia un Edit par lequel il se déclara Chef de l'Eglise Anglicane , défendant à tous ses sujets sur peine de la vie de dire que le Pape eût aucune autorité en Angleterre ; & fit approuver sa déclaration au Parlement , qui ordonna que le collecteur du denier de Saint Pierre seroit chassé ; que tous les Evêchez du Royaume seroient désormais conferez par l'Archevêque de Cantorberi ; & que le Clergé payeroit au Roi 150000 livres sterlin par an

III. PARTIE. *pour la défense de l'Etat contre tous ses ennemis.*

Ceux qui feront de sérieuses réflexions sur cette conduite, ne pourront s'empêcher d'avouer que jamais Prince Chrétien n'a agi avec tant de témérité, ni commis de plus grands attentats. Cependant voyez le jugement superficiel & léger qu'en fait Frà-Paolo, car ce qu'il rapporte des autres à cette occasion, est de lui.

Cette action du Roi fût regardée diversement; les uns trouvoient qu'il avoit fait prudemment de s'être délivré de la sujétion de Rome, sans apporter aucune nouveauté dans la Religion, sans exposer ses peuples à la sédition, & sans s'en rapporter au Concile. Car il étoit difficile d'assembler un Concile, & périlleux pour lui de se commettre à une Assemblée, laquelle étant toute composée de personnes Ecclesiastiques, seroit infailiblement pour le soutien de la puissance du Pape, qui est l'appui de leur Ordre: parce qu'au moyen de ce Chef leur Ordre est élevé au dessus des Rois & des Empereurs; au lieu que sans ce Chef il leur seroit nécessairement sujet, attendu qu'il n'y a aucun autre Ecclesiastique que le Pape qui ait une Principauté jointe avec sa supériorité.

C'est-là un des jugemens que l'on faisoit de l'action de Henri. Or dans ce jugement, il n'y a presque pas une parole qui ne soit dite sans jugement. Les uns disoient qu'il avoit fait prudemment de se délivrer de la sujétion de Rome. Ceux qui parloient ainsi ne distinguoient donc point la sujétion juste légitime & nécessaire, que tous les vrais Chrétiens, sans en excepter même les personnes Souveraines,

doivent au S. Siege ; & que les Rois de France ont toujours très religieusement gardée dans leurs plus grands démeslez avec Rome. Ils ne distinguoient point , dis-je , cette sujétion legitime d'avec la sujétion extraordinaire à laquelle quelques Papes avoient engagé le Royaume d'Angleterre , où à laquelle par une surabondance de devotion le Royaume s'étoit lui même engagé pour des raisons dont il n'est pas besoin de parler icy. Si Henri n'avoit fait qu'affranchir son Royaume de cette dernière, il auroit simplement remis ses Etats dans la liberté qui appartient naturellement à tous les Royaumes Chrétiens. Mais quand il a secoué le joug de l'obéissance filiale , que lui & tous ses sujets devoient au Chef de l'Eglise , il n'en peut être loué que par les ennemis de l'Eglise , que par les Hérétiques , qui ne veulent dépendre dans la Religion que de leurs propres fantaisies. Il falloit donc faire necessairement cette distinction pour bien juger de l'action de Henri.

Sans apporter aucune nouveauté dans la Religion, Est-il croyable que Frà-Palo ait pû regarder ce schisme comme une chose indifferente à la Religion ? Il falloit donc qu'il crût que la Religion pût subsister sans un ordre de Pasteurs , ou que l'Ordre des Pasteurs peut subsister sans Chef. Que l'on parcoure tous les siècles de l'Eglise , on ne verra que les Hérétiques qui aient crû que l'on peut être un vrai Chrétien , sans avoir communion avec le S. Siege , & une communion de dépendance. Et même il n'y a eû que les Hérétiques des derniers siècles qui aient parlé ainsi , car dans les premiers on trouve que la plûpart des Hé-

III. PARTIE. rétiques ont tâché de surprendre les Souverains Pontifes, & de faire croire que leur foi étoit la même que celle des Successeurs de S. Pierre : ce qui soit dit en passant. Or quand on a rompu avec le Chef, il n'y a plus rien qui puisse retenir les hommes dans l'unité de la foi, parce que l'unité de la foi ne sauroit subsister sans l'unité de l'Eglise, ni l'unité de l'Eglise sans un Chef visib'le. C'est donc une nécessité que l'erreur suivit le schisme, comme il est arrivé en Angleterre, & par tout où on a fait schisme avec Rome.

Henri avoit assuré que l'Hérésie de Luther n'entreroit point en Angleterre, ni pas une autre. Frà-Paolo dit qu'il l'exécuta ainsi. Il ne faut que lire l'Histoire, pour voir si l'Hérésie n'entra point en Angleterre du vivant même de Henri, & si les progrès qu'elle y fit sous Edoüard son successeur, ne furent pas les malheureux fruits des racines qu'elle y avoit jetées dès le Regne de ce Prince. Mais, quoiqu'il en soit, ce Royaume a été depuis ce temps exposé à toutes sortes d'erreurs, & divisé par tant de Religions que l'on ne sauroit les compter. Qui en est la véritable cause, que le schisme de Henri? Si Frà Paolo ne pouvoit ignorer ces changemens, comment les dissimuloit-il? Monsieur de Jousseval en avoit encore plus de connoissance que lui, comment a-t'il donc pû dire, *que l'Hérésie n'entreroit jamais en Angleterre?* Ajoutant dans la version le mot *jamais*, qui n'est point dans le texte.

Sans exposer ses peuples à aucune sédition. Frà-Paolo ne devoit nullement rapporter ces paroles; puisqu'il y a eu des gens qui ont parlé de la sorte dans le

tems que se forma le schisme , la suite fit voir III. PATRIE.
 combien ils s'étoient mépris dans leurs conjectures ;
 & que lui même il n'a pû s'empêcher de dire aussi-
 tôt après que Henri pour maintenir son Edit , fût Sleidan. l.
 contraint de verser le sang de plusieurs Grands , qu'il 10. dans la
 estimoit & honoroit de son amitié , & des Grands défense de
 qui meritoient la veneration & l'estime de tout le Sanderus p.
 monde. Thomas Morus Chancelier , & Jean Fischer 173. & 174.
 Evêque de Rochestre , les deux plus illustres person-
 nages d'Angleterre , furent les deux premières victimes
 immolées à la primauté de Henri.

Mais Frà-Paolo ne savoit-il pas que deux ou trois
 ans après ce schisme , il se fit en Angleterre une re-
 volte de plusieurs Provinces pour s'opposer aux nou-
 veautéz de Henri , & au pillage des Eglises & des
 Monasteres ; qu'elles formerent une armée de 50000.
 hommes , & que ce Prince pour les appaiser leur
 promit toutes les satisfactions qu'elles demandoient ;
 promesses qu'il ne tint point ? Ces Provinces avoient
 tort , elles ne devoient opposer à la persecution de
 Henri que la patience. Mais Frà-Paolo ne devoit pas
 dire que Henri avoit fait schisme , sans exposer ses
 peuples à aucune sedition. Si quelques gens en
 avoient ainsi parlé , c'étoit sans jugement , & un his-
 torien ne doit pas allonger son histoire de choses vai-
 nes & peu sensées ; où au moins il y doit faire les
 réflexions qu'elles meritent. Mais tout ce discours étoit
 de lui.

Enfin quoique la revolte dont on vient de par-
 ler se fût assoupie sans coup ferir ; il est toujours
 certain que Henri pour faire reconnoître sa nou-

III. PARTIE. velle puissance, répandit tant de sang, que peut-être il en auroit moins coûté à l'Angleterre dans des batailles. On est surpris du dénombrement que l'histoire fait des Grands, des Nobles, des Evêques, des Prêtres, des Abbez, que ce Prince fit mourir pour cette cause.

Sans s'en rapporter au Concile. Voilà peut-être la première fois qu'un homme ait été loué de ne croire que sa tête. Le S. Esprit dit que *la Sagesse habite dans le Conseil* ; & le Conseil de l'Eglise c'est le Concile. On ne peut donc pas tenir une conduite plus irreguliere que de ne se pas rapporter au Concile sur une affaire de Religion : ni par conséquent parler avec moins de sens que d'approuver une pareille conduite.

Il en donne pour raison que Henri ne pouvoit esperer d'un Concile qu'un jugement contraire à ses desseins ; parce qu'une Assemblée d'Ecclesiastiques ne pouvoit manquer de soutenir la puissance du Pape qui est l'appui de leur Ordre, c'est-à-dire d'approuver la conduite du Pape, au moins en ce qui touchoit le divorce ; & d'empêcher le schisme. Ce Prince avoit raison de le croire ainsi, parce qu'il auroit été du devoir du Concile de le faire. L'Ordre Ecclesiastique ne subsiste que dans l'unité, & le Pape est le lien & le centre de cette unité. D'ailleurs le Pape ayant jugé selon les regles de l'Eglise & de l'Evangile ; le moyen qu'un Concile legitime eût pû improuver ce qu'il avoit fait ?

Parce que, ajoute-t'il, *avec ce Chef, cet Ordre est au dessus des Rois & des Empereurs, au lieu que*

sans ce Chef, il leur seroit nécessairement sujet, attendu qu'il n'y a aucun autre Ecclesiastique, qui ait une Principauté jointe à la supériorité, que le Pape. III. PARTIE.
Il y a du vrai & du faux dans ce discours. Il faut tâcher de démêler l'un d'avec l'autre, & de faire voir que Frà-Paolo ne tire sa raison que de ce qu'il y a de faux. Il est vrai que l'Ordre Ecclesiastique est supérieur à toutes les puissances de la terre, comme la grace est supérieure à la nature, & les biens du Ciel à ceux de la terre.

Mais pour parler de ceci avec clarté, disons que Dieu a partagé le gouvernement du monde en deux; dans le gouvernement temporel ou politique, pour gouverner les hommes en paix & justice; & dans le gouvernement spirituel & Ecclesiastique, pour conduire les hommes au Ciel: qu'il a communiqué sa puissance à l'un & à l'autre de ces gouvernemens, pour être administrée par les personnes qui en sont les chefs. Ces deux gouvernemens sont donc l'un & l'autre également établis de Dieu, & également indépendans l'un de l'autre. La Puissance temporelle ne dépend point de la spirituelle, & l'Eglise comme Eglise n'a rien à commander au Souverain, comme Souverain. Il en est de même du Souverain à l'égard de l'Eglise.

Mais si ces deux puissances ne dépendent point l'une de l'autre, les personnes qui sont les dépositaires & les ministres de ces puissances dépendent l'une de la puissance de l'autre. La Personne des Rois est soumise à la puissance Ecclesiastique, & les ministres Ecclesiastiques sont soumis à la puissance des Rois. Le plus

III. PARTIE. Grand Prince s'abaisse sous le ministère d'un simple Prêtre , & le Souverain Pontife étoit soumis à l'autorité du Magistrat politique , pendant que Rome faisoit partie de l'Empire.

Mais quoique ces Puissances ne se puissent rien commander l'une à l'autre , l'une est pourtant supérieure à l'autre par sa propre excellence , & par la prééminence de la fin pour laquelle elle est établie. C'est pourquoi les Empereurs & les Rois ont toujours reconnu que les ministres de l'Eglise devoient avoir le premier rang dans toutes les fonctions de leur Ministère , & l'Eglise a toujours fait le premier corps dans les Empires Chrétiens.

Ces veritez ainsi demêlées , lorsque Frà-Paolo dit que l'Ordre Ecclesiastique est supérieur aux Empereurs & aux Rois , s'il l'entend de la personne des Empereurs & des Rois , cela est vrai ; s'il l'entend de la puissance des Empereurs & des Rois , il faut distinguer ; d'une supériorité d'excellence , cela est vrai : d'une supériorité de Jurisdiction , cela est faux. Mais hors la supériorité d'excellence qui appartient à la puissance spirituelle , la supériorité & la dépendance des Ministres de l'une & de l'autre de ces Puissances est reciproque comme je l'ay dit.

Mais ce que Frà-Paolo ajoute est d'une fausseté manifeste , il dit que l'Ordre Ecclesiastique est supérieur aux Rois à cause de son Chef qui est le Pape. Il veut que le Pape ne donne cette supériorité à l'Ordre Ecclesiastique , que parce qu'il joint la dignité de Souverain à la qualité de Chef de l'Eglise , & que sans sa Souveraineté l'Ordre Ecclesiastique

stique seroit assujetti aux Rois. Car cette Souveraineté ne sert de rien pour donner à la puissance Ecclesiastique , ni sa supériorité d'excellence au-dessus de l'Ordre politique , puisqu'il l'a de lui même & par sa nature ; ni sa supériorité de juridiction sur la personne des Rois , puisqu'il la tient de Dieu ; & que lorsque les Papes étoient sujets aux Empereurs , la personne des Empereurs n'en étoit pas moins soumise à la juridiction de l'Eglise. Que le Pape soit donc Prince ou non , l'Ordre n'en est ni plus ni moins ce qu'il est.

Frà-Paolo ne pouvoit donc rien dire de plus faux , ni qui fût de plus mauvais sens , que de prétendre que l'Ordre Ecclesiastique tire sa prééminence de la Principauté temporelle du Pape. Les Ordres Ecclesiastiques & politiques conservent toujours également leur mutuelle indépendance , avec la sujétion des personnes ; & l'Ordre Ecclesiastique conserve la Noblesse & l'excellence de sa nature , sans aucun égard aux changemens qui peuvent arriver dans les Royaumes de la terre. Peut-on pardonner à un homme du caractère de Frà-Paolo d'avoir parlé avec si peu de justesse ?

Passons à l'examen du sentiment opposé. *La Cour de Rome* (dit-il) *soutenoit que l'on ne pouvoit pas dire justement que Henri n'eût fait aucun changement dans la Religion , ayant changé un des principaux articles de la Doctrine Romaine , qui est la supériorité du Pape ; & que du changement de ce seul article , il naîtroit autant de séditions que de tous les autres. Ce que l'événement justifia , Henri ayant été contraint pour*

K k

III. PARTIE. *maintenir son Edit , de verser le sang de plusieurs Grands de son Royaume , & que d'ailleurs il estimoit & honoroit de son amitié.*

Frà - Paolo rapporte ce sentiment , comme si ce n'étoit que celui de la Cour de Rome ou de ses Partisans ; au lieu que c'étoit celui de tous les Catholiques bien senez. Nous en avons vû les raisons cy-dessus.

Il veut que l'on regarde la supériorité du Pape ; c'est à dire sa Primatie ou sa qualité de Chef de l'Eglise , comme la doctrine de la Cour de Rome , & c'est la doctrine de toute l'Eglise Catholique. Voilà bien des fautes de jugement pour un Catholique judicieux.

Ce sont là les suites de l'attentat de Henri VIII. Pour s'être séparé de l'Eglise ; il a renversé une des loix fondamentales d'Angleterre touchant la conservation de la Religion ancienne , il y a causé une confusion horrible de toutes sortes d'erreurs , & l'effusion de tout le sang qui s'y est répandu tant sous son Regne , que sous la plûpart de ceux qui ont été depuis ; & Dieu sçait combien il s'en repandra encore pour la même cause. Car le moyen que les deux Religions , celle des Episcopaux & celle des Puritains , qui montent tour à tour sur le Trône , & qui sont continuellement aux prises , ne fassent enfin les derniers efforts pour se détruire.

Nous apprenons de l'histoire que chez les Egyptiens , les Grecs & les Romains , le Sacerdoce étoit joint à la Royauté : soit parce que ces Monarques vouloient avoir toute la puissance & dans la

Religion & dans la politique ; soit par ce que les peuples étant prévenus, que les Prêtres étoient les interprètes des Dieux, ils regardoient comme un devoir de Religion d'obéir à celui qui étoit Roi & Prêtre tout ensemble. Mais si les choses se pouvoient faire ainsi dans des Religions que les hommes avoient forgées à leur fantaisie, il n'en est pas de même dans la véritable Religion, dont Dieu a donné lui-même les loix aux hommes.

On me dira peut-être que le Sacerdoce & la Royauté, où la puissance temporelle se trouvent unies dans la personne du Pape & des autres Prélats qui ont des principautez annexées à leurs Prélatures ; & qu'ainsi ces deux puissances n'ont rien d'incompatible. A cela je reponds que la difference est sensible, il n'y a point d'inconvenient qu'un Pape comme Pape, ou un Archevêque comme Archevêque devienne Souverain ; parce que l'on ne choisit pour remplir ces places que des hommes faits, & que l'on juge capables de s'acquitter des obligations qui y sont attachées. Mais qu'un Roi comme Roi devienne Chef de l'Eglise, & que tous ceux qui occuperont à l'avenir le Trône d'Angleterre par le droit de la naissance, soit femmes soit enfans, comme cela est déjà arrivé, & encore depuis peu, ayent dès-là la surintendance de toute cette Eglise, & le droit de décider souverainement des choses Ecclesiastiques ; c'est une chose si monstrueuse que l'on ne fait de quel nom l'appeller : ainsi bien que la puissance temporelle puisse être unie au sacerdoce, il ne s'ensuit pas que le sacerdoce puisse être uni à la puissance.

III. PARTIE. ce temporelle, ces choses sont infiniment différentes.

Mais de plus, si on entre dans l'examen de toute la puissance que Henri s'attribua, ou que lui attribua son Parlement en qualité de Chef de l'Eglise; si on considère qu'il exerçoit une puissance arbitraire dans les choses de la Religion; que la préface de ses Edits portoit que de sa personne émanoit toute autorité ecclésiastique & civile; que s'il assembloit les Evêques pour sçavoir leurs avis, c'étoit lui seul qui formoit les décisions; & que c'étoit lui qui donnoit le pouvoir d'administrer la parole de Dieu & les Sacremens; qu'il faisoit les Evêques & les déposoit selon sa volonté; que les Evêques ne visitoient leurs Diocèses que par sa permission; qu'il avoit établi un Vicaire au dessous de lui & au dessus de tous les Evêques, & un homme purement laïque pour visiter les Eglises, qui pendant ses visites suspendoit les fonctions des Evêques; qu'il vouloit que tous les peuples se soumissent à ses décisions, même dans la foi; qu'il ordonnoit la peine de la mort & qu'il la faisoit exécuter contre tous ceux qui refusoient de se soumettre à ses décisions; en un mot que les Evêques n'agissoient que par l'autorité du Roi, & n'étoient que simples commissionnaires amovibles; qui considérera bien, dis-je, tous ces excès, sera surpris qu'un Prince Chrétien y ait pû tomber. Un des prétextes des réformateurs étoit l'excès de la puissance du Pape, & ils ont porté celle de Henri à un point qu'il n'y en eût jamais en terre de pareille. Les Anglois ont tant d'horreur du pouvoir arbitraire dans la politique, & ils l'ont donné

à leurs Rois dans la Religion. Frà-Paolo sçavoit tout cela , & il n'en a rien dit ; il étoit pourtant du dessein de son ouvrage d'en parler.

A quoi donc est-ce qu'on peut comparer l'attentat de Henri VIII. qu'à celui des Empereurs payens , qui se sont mis eux mêmes au rang des Dieux , qui ont puni de mort ceux qui ne les traitoient pas de divinité ? En effet n'est-ce pas se faire Dieu soi-même ; que de s'attribuer une puissance que Dieu seul peut donner , & qu'il n'a point donnée aux Rois de la terre , & de condamner à la mort ceux qui ne la veulent pas reconnoître ? Celui d'Osius qui sur le champ fût puni par une playe visible , n'avoit rien de pareil. Il voulut offrir l'encens , mais il n'en ôta pas le pouvoir au Grand Prêtre , pour se le réserver à lui seul ; il ne fit point d'Edit pour se mettre à sa place , avec défense d'en reconnoître un autre sous peine de la vie.

2. Paralipom. c. 26.
v. 16. & seq.

Frà-Paolo finit l'Histoire de cet événement par une réflexion sur l'inconstance des choses humaines. *Belle leçon (dit-il) qui nous montre l'inconstance des choses du monde , où par je ne sçay quelle fatalité il arrive souvent que ce qui a produit dans un temps de grands avantages , produit dans un autre de grands maux ; car le S. Siège avoit par le passé tiré beaucoup de profit des dispenses de mariage , & des sentences de divorce , &c. Monsieur de Jouffeval a ajouté le terme de fatalité , car il n'y a rien d'approchant dans le texte , il aime ce mot , il l'a de même ajouté ailleurs sans nécessité.*

Cette réflexion ne vient point au sujet , puisque

III. PARTIE. ce ne fût point la dispense de Jules II. qui fût cause du schisme ; mais la passion effrénée , & l'humeur féroce de Henri. Quand ce Prince auroit épousé toute autre personne que Catherine & sans aucune dispense , s'en seroit-il mieux défendu de l'amour adultère qu'il conçût pour Anne Boulén ? Auroit-il été plus susceptible des bons conseils que ses véritables serveurs lui donnerent sur ce sujet ? On le pourroit dire s'il n'avoit rompu que ce seul Mariage ; mais en ayant fait rompre encore deux autres , fait trancher la tête à deux de ses femmes , Anne Boulén & Catherine Houvard , l'expérience a montré que l'on ne devoit rien espérer de raisonnable , de sage , ni de modéré de ce Prince.

Mais enfin si on veut que Henri n'eût jamais pensé à faire dissoudre son Mariage , pour épouser Anne Boulén ; si ce Mariage avoit été tel qu'il eût pu se contracter sans dispense , & qu'ainsi c'est en effet la dispense qui a été la première cause du Schisme , puisque si ce Prince n'avoit eû quelque espérance de faire casser son premier Mariage , il n'auroit jamais pensé à une autre ; je répondray 1°. Que s'il étoit vrai que les Papes ne cherchassent dans ces dispenses que leurs intérêts , comme les en accuse Frà-Paolo ; Clement tel qu'il nous le dépeint , auroit aussi facilement donné pour de l'argent une Sentence pour la dissolution du Mariage , que Jules II. avoit donné une dispense pour le contracter.

2°. Que quand Jules II. auroit eû trop de facilité pour accorder la dispense , ce que l'on ne savoit dire sans témérité , puisque l'avis de la plus saine

partie des Théologiens fût pour la dispense ; Clément fit ce qu'il devoit , en résistant à un Prince qui ne se plaignoit de cette dispense que par les mouvemens d'une passion criminelle ; & quand cette dispense auroit eû des fondemens trop légers , la bonne foi des parties , le temps & la naissance des Enfans auroient couvert ce défaut. C'est ainsi qu'en jugerent les Docteurs Protestans , Mélancton & les autres qui furent consultez ; ils n'auroient peut être pas été d'avis de la dispense , mais puisqu'elle avoit été donnée , ils n'étoient pas d'avis du divorce. Il est de la prudence de ne pas remuer des choses si anciennes , & qui sont de si grande conséquence , moins encore à l'égard des Princes que des particuliers , parce que cela donne lieu à de plus grands desordres. On peut donc dire tout au plus que la dispense de Jules II. a été le prétexte du divorce , mais que la débauche de Henri en a été la cause véritable ; & si cette débauche est la cause du divorce , elle l'est par conséquent de tous les funestes effets de ce divorce , selon l'axiome des Philosophes. C'est ce que Clément répondit un jour aux Agens de ce Prince qui lui faisoient des plaintes mêlées de menaces ; que si l'Angleterre se soustrayoit à l'obéissance du S. Siège , si elle tomboit dans l'Hérésie , ce seroit au Roi qu'il faudroit s'en prendre , & non pas à lui qui n'agissoit que selon les règles de la loi de Dieu & sa conscience.

Si Frà Paolo vouloit apprendre à son Lecteur à faire de sages réflexions sur ce grand événement , il devoit lui faire envisager avec étonnement , ce

III. PARTIE. que peut la passion d'un Prince , & montrer qu'elle ressemble à ces tempêtes éfroyables , qui se font sentir dans une grande partie de la terre. Cette passion toute honteuse qu'elle étoit , & connue de tout le monde pour telle , est favorisée par des Princes , des Evêques , des Cardinaux ; elle remuë pendant sept ans toutes les Cours de l'Europe ; & parce que le Pere commun des Fidèles lui résiste , elle jette un grand Royaume dans l'erreur & dans l'hérésie , & devient par là la cause de la perte d'un nombre d'ames que l'on ne sçauoit compter. Mais , ce qui doit nous faire regarder avec plus de frayeur les jugemens de Dieu sur les hommes , & sur les Empires , il n'y avoit point de peuples dans l'Europe qui eussent plus d'horreur du divorce de Henri , & plus de compassion pour Catherine que les Anglois ; cependant ils se laissèrent entrainer dans le schisme , qu'ils voyoient n'avoir point d'autre cause que l'infamie qu'ils détestoient , & s'y sont affermis , comme si ç'avoit été l'ouvrage visible de la main du Très Haut. Tremblons , si nous sommes sages de la sagesse du Ciel , à la vûe de ce jugement , & reconnoissons avec une foi humble la nécessité de la piété que S. Paul nous inspire , lorsqu'il ordonne aux Fidèles de prier pour les Rois. Puisqu'il est si vrai que le bonheur temporel & éternel des peuples , dépend en tant de manières du gouvernement des Rois.

Mais enfin , ajoute Frà Paolo , quelle que soit la cause de la séparation de l'Angleterre , la faute s'en peut toujours attribuer à la précipitation de Clement , qui

*qui ne scût pas se ménager en cette rencontre , où il III. PARTIE.
pouvoit faire un grand gain , au lieu d'une grande
perte , s'il eût plu à Dieu de lui laisser l'usage de sa
prudence ordinaire.*

C'est comme si Frà. Paolo disoit , que quelle que soit la cause de la séparation , c'est toujours Clement qui est cette cause ; c'est à dire que quelques bonnes raisons que l'on ait pour justifier le Pape , il faut toujours qu'il soit coupable , comme l'agneau de la fable ; & qu'une affaire de près de huit années ait été traitée avec précipitation par les Italiens , qui sont si éloignez de gâter les affaires en se pressant de les décider. Il auroit sans doute voulu que Clement eût cassé le Mariage , comme l'auroit fait Sixte V. selon les paroles que Monsieur de Jousseval a mises en marge , & qu'il veut avoir été dites par ce Pape. On lui en a bien fait dire d'autres , qui ne lui font pas d'honneur. Mais il est de la sagesse de ne pas croire tout ce que les ennemis de l'Eglise font dire à ce Pape & disent de lui.

Si Clement VII. en avoit usé , comme l'auroit voulu Sixte V. que n'auroient point dit de lui les gens faits ; comme Frà-Paolo & Monsieur de Jousseval ; particulièrement si Charles V. avoit fait schisme , comme on le pouvoit craindre ? Enfin qu'auroit dit Catherine cette Reine infortunée , qui se seroit vûe immolée à la débauche de son légitime Epoux , par celui qui devoit être son refuge , & le protecteur de la justice de sa cause ?

Tant il est vrai que de quelque côté que se tour-

III. PARTIE. nent les Papes, ils ne peuvent éviter la censure. On les blâme de donner des dispenses, on les blâme encore de n'en pas donner; afin d'avoir droit de leur imputer tous les maux de l'Eglise. On loue la sévérité des Pasteurs quand elle a des suites heureuses, & on la condamne impitoyablement, s'il en arrive quelque mal. On a dit souvent qu'il se trouveroit encore des Théodoses, s'il se trouvoit des Ambroises. Mais que n'auroit-on point dit de S. Ambroise, si sa fermeté avoit mal réussi? Si Théodosé étoit retourné au Paganisme, ou avoit embrassé le parti de l'erreur? il y en a qui blâment S. Gregoire des Lettres qu'il a écrites à l'Empereur Phocas & à la Reine Brunehaut; & on l'auroit encore blâmé s'il leur avoit écrit d'une manière capable d'irriter leur fureur, & de les porter dans des extrémités funestes à la Religion.

Quels reproches les Hérétiques n'auroient-ils point fait à Clement, s'il avoit flatté Henri dans toutes ses dissolutions; & s'il avoit eu pour les faiblesses de ce Prince la même condescendance, que les Docteurs du Luthéranisme avoient eue pour celles du Landgrave de Hesse? Enfin quel jugement Frà-Paolo auroit-il fait de sa conduite, lui qui ne veut jamais voir dans les Papes d'autre prudence, que celle de la chair?

Frà-Paolo ne reproche rien à ce Prince dissolu qui rompit tous les Mariages dont il étoit ennuyé, qui fit Crammer, homme sans honneur & sans Religion, Archevêque de Cantorbery, afin qu'il approuvât tous ses divorces & tous ses adultères; qui

qui abatit toutes les têtes qui ne le flattoient pas III. PARTIE;
dans ses passions. Ce n'est pas ce Prince, c'est le
Pape qui a fait tout le mal. Grand exemple pour
faire voir que c'est l'ordinaire des hommes de ju-
ger des choses selon leurs passions, & d'attribuer
très-souvent les maux à toute autre cause qu'à la
véritable.

Je ne sçai ce que veut dire Frà-Paolo : *Que si
Clement eût été plus prudent, il eût fait un grand
gain au lieu d'une grande perte.* Si ce n'est qu'il don-
ne à entendre qu'il eût gagné faute de perdre, com-
me l'on dit perdre faute de gagner, parce qu'il
n'auroit pas perdu l'Angleterre.

Voilà ce que j'avois à dire du jugement de Frà-
Paolo, dans la manière dont il traite Clement VII.
au sujet du divorce & du schisme de Henri VIII.
Je suis persuadé que l'on ne sçauroit le lire avec un
esprit d'équité, que l'on ne soit surpris que le tor-
rent du monde, ait donné tout le tort à ce Pape
sur la foi de Frà-Paolo, & sur ses raisonnemens.
Plût à Dieu que les Saints Pontifes, n'eussent ja-
mais fait d'autres fautes, que de ne pas permettre
la dissolution d'un Mariage légitime, pour couron-
ner une adultère ?



CHAPITRE XI.

Que Frà-Paolo ne montre pas de jugement dans la manière dont il s'exprime , au sujet de la personne des Hérétiques , & de leur conduite.

Pour bien juger de ce que dit Frà-Paolo , & de la personne , & de la conduite des Hérétiques , il est nécessaire de faire quelques réflexions sur cette règle de l'histoire , qui veut que l'on dise de tout le monde , des ennemis comme des amis , tout le bien que l'on en sçait , & qu'on les loue également de leurs vertus , comme l'on les doit blâmer également de leurs vices. Car s'il est vrai qu'il n'y a point d'homme si méchant , qui n'ait quelque bonne qualité , & qui ne puisse faire quelques bonnes actions ; on lui doit cette justice , de parler de lui selon ses mérites.

C'est sur ce fondement que Monsieur de Jousseval entreprend de justifier Frà-Paolo , de l'accusation que fait contre lui le Cardinal Palavicin ; d'avoir été l'Avocat & le Panégyriste des Hérétiques. *Frà-Paolo (dit-il) est le Panégyriste d'un Prince Hérétique , je le veux ; mais il ne l'est pas de son hérésie. En matière d'histoire il faut louer tout ce qui est digne de loüanges , sans regarder si la personne est loüable en elle même. Laudabilia multa etiam malificiunt (dit Plin le jeune.) Quand Frà-Paolo loue la prudence du Landgrave de Hesse , & d'Elizabeth Reine d'An-*

gleterre ; il en juge comme politique & comme historien , sans que les louanges qu'il leur donne , tirent à nulle conséquence pour la Religion. Les Saints Peres louent bien les actions des payens. III. PATR.

Ce que dit Monsieur de Jousseval a besoin de quelque correction. On peut louer les Hérétiques, mais non pas des choses qu'ils font , comme tels , au sujet de la Religion. Les Peres ont loué les payens des vertus que l'on appelle morales ; mais non pas de leur conduite dans les choses qui regardoient le paganisme. Frà-Paolo pouvoit louer ainsi le Landgrave de Hesse & Elizabeth. C'est une mauvaise distinction , de dire qu'il en parloit en politique & en historien. La qualité de Chrétien est transcendante , & doit empêcher qu'on loue ni comme politique , ni comme historien , des actions qui offensent la Religion , & qui violent l'autorité de l'Eglise. Car plus on est prudent & habile dans le mal , moins on mérite de louanges.

Frà Paolo pouvoit parler avantageusement de l'esprit & de la science de Luther & de Calvin , s'ils en avoient autant qu'ils se vantoient d'en avoir. Mais c'est moins un sujet de louanges pour eux que pour Dieu , qui leur avoit donné un esprit capable de tant de science ; & un homme ne mérite pas plus d'être loué de sa science que de ses richesses. Le seul bon usage qu'en fait de sa capacité & de son bien peut être la matière d'une véritable louange. Et si Luther & Calvin ne se sont servis de l'un & de l'autre que pour faire le mal , ils ne méritent que d'être blâmés.

On ne sçauroit contester ces maximes , sans se déclarer pour l'indifférence des Religions. Car s'il y en a une seule véritable , & hors de laquelle il n'y a point de salut ; toutes les autres étant fausses , tout ce qui se fait pour elles ne peut être que matière de blâme.

Que l'on aprobe de ce niveau tout ce que Frà. Paolo dit des Hérétiques , & on verra avec combien peu de jugement il en a parlé. J'en toucherai seulement quelques endroits par lesquels on pourra juger des autres.

Parlant de la seconde conférence que Luther eût avec le Cardinal Campéze , dans laquelle ce Cardinal après avoir aparemment employé & les promesses & les menaces , le conjuroit de ne pas manquer une si belle occasion de rentrer dans son devoir , il dit que *Luther lui répondit avec sa vigueur ordinaire , que l'on ne pouvoit faire aucun accord au préjudice de la vérité , qu'il n'avoit offensé personne , & n'avoit besoin d'aucune faveur ; qu'il ne craignoit point les menaces , & que si l'on entreprenoit sur sa personne , il en appelleroit au Concile.* Il ajoûte que le Cardinal , aux oreilles de qui il étoit venu que Luther étoit appuyé de quelque Grands qui vouloient tenir le Pape en bride , soupçonnant que c'étoit ceux qui le faisoient parler si hardiment , se mit à lui dire des injures , & le chassa honteusement de sa présence , lui disant que les Princes ont les mains bien longues.

On ne sçauroit lire ce recit sans tomber d'accord qu'il insinué , ou plutôt qu'il exprime nettement que Luther avoit raison en tout , & que le Cardi-

Ral. p. 9. an.
p. 8 mod. p.
7.

nal ne l'avoit en rien. Tous les termes dont il y est parlé de Luther, se prennent naturellement en bonne part. C'est le contraire de ceux dont il se sert pour raconter le procédé du Cardinal. Ainsi l'idée que ce recit laisse dans la pensée, est que le Cardinal s'efforçoit & par menaces & par promesses de faire abandonner à Luther le parti de la vérité ; & que Luther au contraire se soutint avec vigueur contre les menaces & les promesses. Il est vrai que Monsieur de Jousséval a mis le terme de *vigueur* au lieu de celui d'*efficacia*, qui est dans l'italien, & que l'ancien traducteur a rendu par celui de *vebemençe*, mais je crois que l'on ne sçauroit être blâmé de prendre les paroles de Frà. Paolo dans le sens que leur donne son Apologiste.

Il y a d'autant plus de lieu de reprendre Frà. Paolo dans ce recit, qu'il paroît être l'inventeur de cette conférence du Cardinal avec Luther, au moins ne se trouve t'elle point dans Sleïdan.

Raportant les nouvelles decouvertes que Luther faisoit par les études qu'il étoit obligé d'entreprendre pour soutenir sa doctrine, il dit *qu'à mesure qu'il étudioit, il acqueroit de plus grandes lumieres : à la faveur desquelles il avança toujours de quelques pas, & decouvroit des choses auquel il n'avoit jamais pensé.* On voit encore la même faute de jugement. Il appelle lumieres les nouvelles pensées d'un Hérétique. Encore si cela ne lui étoit échappé qu'une fois, on pourroit dire que ce seroit par mégarde ; mais il continue toujours du même stile. Les Ecrits (dit-il quelques pages après) se multi-

Ital. p. 142
an. p. 14
mod. p. 126

III. PARTIE. *plioient de part & d'autre, ce qui excitoit la curiosité de plusieurs, qui voulant sçavoir le point de la question, découvrirent à la fin les abus que Luther reprenoit, puis renonçoient à l'obéissance du Pape.*

Ital. p. 17.

an. p. 18.

mod. p. 15.

Frà Paolo n'expliquant point ces abus en particulier, on peut les entendre de toutes les pratiques que Luther a reprises & dans l'Eglise & dans la Cour de Rome. Mais de quelque manière qu'on le prenne, c'étoit un procédé manifestement téméraire de renoncer à l'Eglise, à cause de ces abus; car renoncer à l'obéissance du Pape, c'est la même chose que de renoncer à l'Eglise. Quand on se soustrait au Chef, on fait nécessairement schisme avec le corps. Il y aura toujours dans le champ du Seigneur de l'yvroie mêlée avec la bonne semence; mais il ne faut pas que la bonne semence quitte le champ à cause de l'yvroie, autrement elle se sèche & se perd. Et quand il y auroit autant d'abus dans la Cour de Rome que Frà-Paolo y en a supposé, les Papes sont toujours les Chefs de l'Eglise, & il ne faut pas se soustraire à l'obéissance qui est dûe à la dignité, à cause des fautes des personnes.

Ital. p. 61

an. p. 70.

mod. p. 56.

Ayant rapporté la mort de Zuingle, qui fût tué dans une bataille, & celle de son bon ami *Æcolampade* qui en mourut de regret; il dit que les Catholiques prenoient ces deux morts, comme des effets de la providence divine pour la protection de l'Eglise. Mais pour marquer qu'il n'approuvoit pas cette pensée quoiqu'elle pieuse; voici ce qu'il ajoûte; la suite a montré que depuis la mort de ces deux hommes, la doctrine des Cantons apelés *Evangeliques* a fait un bien

bien plus grand progrès qu'auparavant ; ce qui est une preuve évidente que tout cela venoit d'une cause plus haute que l'industrie de Zuingle.

Il étoit du jugement de Frà Paolo de s'expliquer en d'autres termes. Il devoit se servir d'un autre mot que *doctrine*, ou d'un autre que *progrès*, parce que ces mots joints ensemble, ne se peuvent entendre que dans un bon sens ; & pour déterminer le mot de *progrès* au sens qu'il doit avoir dans ce lieu, il falloit dire *les erreurs* ou *la fausse doctrine* des Cantons appelez Evangeliques, fit de plus grands progrès. Le mot même d'*industrie* est impropre, ne se prenant qu'en bonne part, mais il est du Traducteur & non de l'Auteur.

Il ne devoit pas non plus attribuer à Dieu le progrès de l'erreur. Un Théologien habile comme lui, ne pouvant ignorer que les maux essentiels, comme le sont les erreurs & les péchez, ne peuvent venir de Dieu, comme cause véritable ; Dieu ne faisant autre chose que les permettre par un éfet de sa justice.

Frà-Paolo racontant ce qui se passa à la Diète de Spire, entre les Catholiques & les Protestans, parle en ces termes. *Les Catholiques tâchèrent de broïiller leurs adversaires entr'eux, en se servant de la contrariété de leurs opinions. Car les uns suivoient la doctrine de Luther, & les autres celle de Zuingle ; & l'on y eût réussi fort aisément, si le Landgrave de Hesse n'eût prévenu le désordre par sa prudence, montrant que la différence n'étoit pas fort grande, & qu'ainsi il étoit aisé de les concilier ensemble, au lieu*

Ital. p. 48.

An. p. 55.

Mod. p. 44.

III. PARTIE. *que s'ils se partageoient , les Catholiques ne manqueroient pas d'en prendre avantage.*

1^o. Frà - Paolo ne devoit jamais parler de cette contrariété d'opinions , entre ceux qui sont séparés de l'Eglise , sans insinuer que l'union des sentimens dans la Religion , ne sçauroit se rencontrer que dans l'Eglise ; & qu'il n'y a pas de preuve plus manifeste de la fausseté de la règle des Protestans , que cette contrariété.

2^o. Il devoit faire remarquer que quand les Hérétiques s'accordent , c'est par une politique toute pure , & que ce n'est jamais que contre l'Eglise ; mais que si la politique les accorde quelquefois entr'eux , ils ne s'accordent jamais avec l'Eglise , ni l'Eglise avec eux. Grande preuve de la vérité de l'Eglise.

3^o. En parlant du Landgrave de Hesse , il ne le devoit qualifier , ni de prudent , ni d'avisé ; ce qui ne se dit que d'un homme qui agit pour une bonne cause. Il pouvoit le traiter de fin , d'adroit , de rusé , ce qui se dit plus souvent d'un homme qui agit pour une mauvaise cause. Nous expliquerons cela encore davantage dans l'article suivant. Le jugement paroît dans le choix des termes avec lesquels on s'exprime ; parce que c'est par la force des termes que l'on donne de justes idées des choses. Les personnes judicieuses pèsent leurs paroles à la balance.

Eccli. 21 28. *Verba prudentium statim ponderantur.*

Dans la page suivante. Reprenant la chose de plus haut , à ce qu'il dit , deux Docteurs indépendans l'un de l'autre , Luther & Zuing'le , ayant commencé à re-

nouvellement la Religion , le premier en Saxe , & le second à Zurich , s'accordèrent sur tous les chefs de leur doctrine , jusqu'en l'an 1525. que venant à expliquer le Mystère de l'Eucharistie , ils ne furent pas de même sentiment ; de quoi les Catholiques ne manquèrent pas de se servir , pour les brouiller ensemble. Mais le Landgrave de Hesse qui avoit découvert d'abord cet artifice , afin d'empêcher la rupture entre Luther & Zuingle , les fit consentir de tenir au mois d'Octobre , une conférence amiable à Marpurg sur cet article.

10. Par ces termes de Docteurs indépendans l'un de l'autre , travaillans l'un en Saxe & l'autre en Suisse , Frà-Paolo vise à insinuer , qu'ils ne s'étoient si bien rencontrés , que par la découverte de la vérité ; mais il auroit fallu qu'ils l'eussent trouvée en tout , pour être assuré qu'ils l'auroient trouvée dans un seul article. Et puisqu'ils ne convenoient pas sur l'Eucharistie , c'étoit assez pour être assuré qu'ils ne l'avoient trouvée en rien de tout ce qui étoit contraire à la doctrine de l'Eglise. Quand le S. Esprit conduit les hommes , ils ne se trouvent opposés en aucune chose. D'ailleurs , quoique l'un fût en Saxe & l'autre en Suisse , est-ce qu'ils ne sçavoient pas des nouvelles l'un de l'autre ? Zuingle avoit pris ce que bon lui avoit semblé de la doctrine de Luther , & avoit changé ce qui ne lui plaisoit pas , & tout cela étoit l'ouvrage de la prudence de la chair.

20. En rapportant ce qu'avoient fait Luther & Zuingle , il n'a pas dû dire qu'ils avoient travaillé au renouvellement de la doctrine : *La renovazione delle dottrina* , le renouvellement d'une doctrine ne

III. PARTIE. se pouvant prendre qu'en bonne part. Il devoit appeler la doctrine de ces deux Hérésiarches, *nouveautés*, suivant le stile de l'Apôtre.

3°. En disant que le Landgrave de Hesse ayant découvert que les Catholiques prenoient avantage de la division de ces deux Docteurs de l'Hérésie; il n'a pas dû dire; *ayant découvert l'artifice des Catholiques*, il devoit se servir du terme de *prudence* ou d'*habileté*; les idées de ces termes étant fort différentes. C'étoit en effet une véritable prudence dans les Catholiques, de confondre les Hérétiques par leurs divisions, & par leurs variations, comme a fait Monsieur l'Evêque de Meaux. Car on appelle prudents, ceux qui se conduisent sagement dans la poursuite des vrais biens, ou dans la découverte de la vérité & de l'erreur. C'étoit, dis-je, une prudence, & non pas un artifice, qui veut dire une finesse recherchée avec subtilité, & qui est plutôt l'invention d'un esprit rusé & artificieux, qu'un moyen qui naît du fond des choses. Enfin le terme de prudence se prend toujours en bonne part, à moins qu'il ne soit déterminé à un mauvais sens par un autre terme, comme dans cette expression de l'Ecriture, *prudentia carnis mors est*, la prudence de la chair donne la mort, & celui d'artifice ne s'entend guères, que dans un mauvais. C'est parler avantageusement d'un homme, de dire de lui qu'il est prudent; mais c'est en donner une fort mauvaise idée, de dire qu'il est artificieux.

Je ne m'arrêterai pas à examiner, si les Luthériens & les Zuingliens n'étoient différens, que dans le seul

article de l'Eucharistie. C'est une chose faite par feu Monsieur de Meaux, dans son histoire des Variations. Quelque chose qu'ayent répondu les Protestans à cet ouvrage, il demeurera toujours dans toute sa force, & on peut dire en un mot que s'ils n'ont pas varié en long, ils ont varié en large; c'est à dire que quand il ne seroit pas aussi vrai qu'il l'est, qu'une même secte auroit successivement changé beaucoup de choses dans sa doctrine; il se trouve toujours une variation stable & permanente entre toutes les sectes, qui prennent le nom de réformées, ce qui suffiroit pour l'argument de Monsieur l'Evêque de Meaux.

Je dis encore à ce sujet, que les variations des Docteurs & des Ministres de la réformation, doivent être imputées à toute la réformation; au lieu que ce que peuvent dire les Docteurs Catholiques de la plus grande réputation, ne peut pas être imputé à l'Eglise: en voici la raison bien claire. C'est que la doctrine de l'Eglise, n'est proprement & véritablement que celle qui est contenue dans les Décrets & les Canons de ses Conciles légitimes, qui ont une autorité infaillible, ou (ce qui est équivalent) celle qui est expressément & unanimement approuvée par les Evêques séparés, quant aux lieux; mais unis, par leur Communion, avec le souverain Pontife. Doctrine à laquelle tous les Catholiques sont soumis, & qu'ainsi tout ce qui se pourroit trouver dans quelques uns de ses Docteurs, qui ne seroit pas conforme à la doctrine des Conciles ou de ces Evêques, n'est point sa doctrine. Au lieu que dans la réformation, les plus grands Synodes mêmes n'ayant

III. PARTIE.

Hist. des
Vari. l. 2.
Art. 45.

III. PARTIE. point d'autorité infaillible , & leurs Docteurs n'étant obligés que par bien séance à s'y soumettre ; c'est sans raison qu'ils renvoyent à leurs Synodes , quand on leur reproche les variations de leurs Docteurs , puisque leurs Synodes ne contiennent point une doctrine certaine & invariable pour eux. Cela soit dit en passant.

Frà-Paolo ajoute que ces deux Docteurs , n'ayant pu s'accorder dans cette amiable conférence de Marpurg , le Landgrave obtint d'eux qu'ils ne disputeroient point à l'avenir : mais que comme leurs successeurs ne tinrent pas fidèlement cet accord , cela retarda beaucoup le progrès de leur nouvelle doctrine. Car , ajoute-t-il , en matière de Religion , la division d'un parti sert toujours au parti contraire.

10. Monsieur de Jousseval a traduit ici *progresso d'ella rinovata dottrina* , par *progrès de la nouvelle doctrine* ; & il est certain que *rinovata dottrina* veut dire doctrine renouvelée , & non pas nouvelle. Ces termes ont des idées aussi différentes que le jour l'est de la nuit , comme on l'a déjà touché cy dessus. Une doctrine renouvelée , signifie une doctrine bonne & ancienne , qui ayant été obscurcie & étouffée par l'ignorance & les mauvaises mœurs des hommes , vient à être rétablie & remise en vigueur par l'autorité des Puissances , ou par le zèle des Pasteurs ; & on sçait ce que signifie doctrine nouvelle en matière de Religion. Monsieur de Jousseval devoit traduire Frà-Paolo , & non pas le changer , comme il fait souvent , tantôt en mieux , tantôt en pis.

20. Cette maxime que la division d'un parti est

toûjours avantageuse à l'autre , est vraye , non seulement en matière de Religion , mais en tout différent , de quelque nature qu'il puisse être. Frà-Paolo n'a donc pas dû la restreindre , comme il a fait , à la Religion ; mais ce que la division d'un parti fait en matière de Religion , & ce qu'elle ne peut faire en aucune autre , c'est qu'elle nous sert à faire un discernement juste des deux partis ; elle montre invinciblement de quel côté est la vérité , & de quel côté est l'erreur. Le parti uni est nécessairement celui de la vérité , & le parti divisé est nécessairement celui de l'erreur ; parce que l'erreur divise les hommes , aussi nécessairement que la vérité les unit. Les Prétendus-Réformez sont divisez en mil sectes, l'Eglise Catholique est toûjours demeurée unie. A ce caractère , on ne sçauroit se tromper que volontairement dans le choix des partis.

Passons à l'affaire de Hermant , Archevêque de Cologne. L'an 1536. cet Archevêque voulant réformer son Eglise , tint un Concile Provincial des Evêques ses suffragans , & fit plusieurs Décrets par leur avis ; mais l'Archevêque dans la suite , n'étant pas content de cette réformation , assembla le Clergé , la Noblesse & les Principaux de son Etat , & en fit une nouvelle , à laquelle la plus grande partie de son Clergé s'oposa. Mais l'Archevêque n'ayant point voulu s'en désister , ni attendre le Concile général , ou du moins la Diète Impériale , ils en appellèrent en 1544. au Pape & à l'Empereur , comme au suprême défenseur de l'Eglise. L'Archevêque publia un manifeste , où il se mocquoit de cet Appel , déclarant qu'il ne pouvoit aban-

Ital. p. 128.

Anc. p. 144.

Mod. p. 113.

III. PARTIE. donner ce qu'apartenoit à la gloire de Dieu, & à la réforme de l'Eglise, qu'il n'avoit point affaire ni aux Luthériens, ni à d'autres, & qu'il tenoit une doctrine toute conforme à l'Ecriture Sainte.

Ce récit fait voir comme les novateurs se sont toujours moquez de toutes les Puissances ; & que sous le prétexte de ne suivre que l'Ecriture, chacun se fait une Religion & une réformation à sa fantaisie. Car celui ci déclare qu'il ne suit ni Luther, ni les autres, mais que sa doctrine est toute conforme à l'Ecriture Sainte ; & Frà-Paolo ne fait pas sentir la témérité, & l'extravagance de la réponse de l'Archevêque : au contraire son discours est tourné de manière, qu'il donne à entendre qu'il approuve son procédé. Et dans la suite racontant comme il fut déposé, & obligé de céder son Archevêché à son Coadjuteur ; tous les termes dont use Frà-Paolo lui sont favorables, & lui font honneur.

Ital. p. 267.

An. p. 312.

Mod. p. 240

L'Empereur avoit résolu la déposition de l'Archevêque ; mais quelques Princes & quelques Villes s'y opposant, elle pouvoit attirer la guerre dans les Etats de Cologne, & dans les Etats voisins. L'Archevêque aima mieux céder : voici comme en parle Frà-Paolo. *L'Archevêque prenant compassion d'un peuple innocent, & d'un pais que la guerre alloit embraser, renonça généreusement à son Electorat, & remit le serment de fidélité à ses sujets, qui le prêtèrent à Adolphe qu'il avoit toujours aimé en frere, & fait confident du dessein de réformer son Eglise ; mais alors il avoit d'autres sentimens, soit par inconstance, ou autrement.*

Je ne veux pas contester que cet Archevêque ait renoncé à son Electorat , par les mouvemens d'une véritable compassion pour son peuple ; ni soutenir que ce ne fut que par le désespoir où il étoit, de pouvoir résister à l'Empereur. Ce que je puis dire, c'est que Sleïdan , dont Frà-Paolo a pris cette histoire, & qui est par tout le grand admirateur des personnes opposées à l'Eglise, ne devoit pas être suivi mot à mot , ni même en quelque façon surpassé dans les termes avantageux , dont il parle de cet Archevêque.

Mais enfin quoiqu'il en soit des mouvemens par lesquels Hermant abdiqua l'Electorat , & remit le serment de fidélité à ses sujets ; Frà Paolo ne devoit pas décrier la Religion d'Adolphe , ni le faire passer pour un Hérétique déguisé , ou plutôt pour un impie qui n'avoit point de religion , qui après avoir été le confident d'Hermant , dans toutes les choses qu'il avoit faites, pour la prétendue réformation de son Archevêché , & en avoir été aimé comme un frere, l'avoit pourtant lâchement abandonné , & avoit dissimulé ses propres sentimens pour le supplanter. Car ce qu'il dit d'Adolphe, représente un homme à qui toutes les Religions étoient bonnes , pourvu qu'il y trouvât son compte.

Monsieur de Jousseval a traduit. *Mais alors il avoit d'autres sentimens , soit par inconstance ou autrement.* Il y a dans l'Italien : *Es hora si vedera d'astro parere , o perche fusse mutato , o per altra cosa.* L'ancien Traducteur avoit mis , *Mais icelui à présent se trouvois de différent avis , soit que de vrai il fût changé , soit pour autre cause.* On tombera d'accord

III. PARTIE. que la version ancienne rend mieux le sens de l'original que la moderne. Frà. Paolo veut dire qu'Adolphe faisoit alors paroître d'autres sentimens, que ceux qu'il avoit témoigné auparavant à Hermant; soit qu'en éfet il en eût changé, ou que persistant dans ses premiers sentimens; il les dissimulât pour parvenir à ses fins; au lieu que Monsieur de Jousseval suppose un changement éfectif dans les sentimens d'Adolphe, & doute seulement de la cause de ce changement, si ce fût par inconstance, ou par quelque autre raison, c'est à dire par intérêt ou par persuasion.

D'ailleurs Monsieur de Jousseval ne devoit jamais apeler inconstance, le retour d'un homme à la vraie Religion. On n'est pas inconstant pour revenir au bon parti, après l'avoir quitté; c'est une action de sagesse de reconnoître son égarement & de changer.

Mais pour revenir à Frà-Paolo, ce qu'il dit d'Adolphe n'est point dans Sleïdan; & par conséquent il y a lieu de croire que Frà-Paolo l'a ajouté à son histoire, pour faire d'autant plus paroître le mérite de la conduite d'Hermant, qui renonce généreusement à sa dignité, pour ne pas causer des troubles; par opposition à celle d'Adolphe, qui, selon lui, trahit son ami & sa conscience pour l'obtenir.

Au reste cet Hermant, pour lequel Frà-Paolo témoigne tant d'estime, étoit, au raport de Sleïdan même, un parfait ignorant, & à cause de son ignorance facile à pervertir par les Hérétiques. S'il avoit fait dans son Eglise la sage réformation de 1536. dont parle

Frà-Paolo, ç'avoit été par les conseils du sçavant & pieux Gropper, par l'avis duquel il assembla le Concile de sa Province en 1536. car par lui même il n'étoit capable de rien. Sleïdan rapporte que Charles V. disoit de lui qu'il ne sçavoit pas le Latin, qu'en sa vie il n'avoit dit que trois fois la Messe, qu'il la lui avoit ouï dire, & qu'il s'étoit aperçû qu'il n'en sçavoit pas le commencement. Cette ignorance grossière l'avoit rendu susceptible des erreurs que lui suggérèrent les novateurs. Frà-Paolo ne marque rien de tout cela, quoiqu'il l'eût vû dans Sleïdan. Cet Archevêque avoit quitté l'Eglise Catholique, ç'en étoit assez pour lui faire mériter les éloges de Frà-Paolo.

Liv. 17.

C H A P I T R E X I I.

*Que Frà-Paolo ne parle pas judicieusement de la dissimulation d'Elizabeth sur le fait de la Religion, pour se faire déclarer Reine d'Angleterre.
On dit quelque chose de la sincérité de Frà-Paolo.*

IL est bon que je fasse souvenir de temps en temps, que je suppose toujours Frà-Paolo bon Catholique, & que j'examine ce qu'il dit de la Reine Elizabeth par rapport à la Religion.

Frà-Paolo ayant rapporté la mort de Marie Reine d'Angleterre & du Cardinal de Paole, dit que ceux qui n'étoient pas contents du Gouvernement présent, concertoient les moyens de rétablir la réfor-

Ital. p. 419.

An. p. 499.

Mod. p. 391.

mation d'Edouïard. Il ajoute , *mais la nouvelle Reine sage & prudente , comme il y a paru durant tout son Regne , s'assura la Couronne par le serment qu'elle fit de ne se marier jamais avec un Prince étranger. Elle se fit couronner par l'Evêque de Carlile , qui vivoit dans l'obéissance de l'Eglise Romaine ; mais pour cela elle ne déclara point dans quelle Religion elle vouloit vivre , se proposant d'en faire le choix , après qu'elle se seroit installée dans le Gouvernement , & de réformer l'Eglise Anglicanne par l'avis de son Parlement & des gens sçavans. Dans cette vûë elle exhorta les principaux de la Noblesse , qui desiroient du changement de ne faire aucun tumulte , les assurant qu'elle ne feroit violence à personne.*

Frà Paolo ne sçauroit apeller dans cette occasion Elizabeth sage & prudente , que parce qu'elle ne déclara point sa Religion , & qu'elle fit espérer à chacun des deux partis , aux Catholiques & à ceux qui desiroient du changement , qu'elle feroit profession de la sienne. Cette dissimulation sans doute tint les deux partis dans le devoir , par l'espérance dont elle les flâtoit. Mais si cela se peut apeller prudence , c'est une prudence de la chair , comme on l'a dit ci-dessus , puisque l'on ne voit point dans l'Ecriture qu'il soit permis à qui que ce soit de dissimuler sa Religion. JESUS CHRIST veut que l'on l'a confesse toujours devant les hommes en tout tems & en tout lieu , quand il s'agit de la Religion. S'il faut croire de cœur , comme le dit l'Apôtre , il faut confesser de bouche , autrement le martyre auroit été l'effet d'une témérité condamnabile.

Mais pour parler selon la vérité , Elizabeth ne cacha point sa Religion , car elle n'en avoit point encore ; cela paroît clairement par le discours même de Frà-Paolo , puisqu'il dit qu'elle reserva d'en faire le choix , quand elle seroit établie dans le Gouvernement. Car se réserver de choisir une Religion dans la suite , c'est n'en avoir point encore en effet , ou pour mieux dire , c'est se proposer de n'en avoir jamais d'autre que la politique , ce choix devant dépendre des circonstances des temps , de la force ou de la foiblesse des différens partis ; en un mot de tous les moyens qui lui paroissent les plus efficaces , pour affermir son autorité. Or faire dépendre le choix de sa Religion de toutes ces considérations , c'est faire servir la Religion à son ambition , & n'avoir point en effet de Religion. Cette Reine ne méritoit donc point dans cette occasion d'autre titre que d'artificieuse & de politique : ce qui n'est rien moins qu'une louange aux yeux de ceux qui ont le goût de la Religion & des véritables vertus.

Mais personne n'a mieux connu cette Reine , & ne l'a mieux nommée que le dernier Historien de sa vie ; il l'appelle la *Comedienne politique* , *comedianta politica*. En effet toute sa vie fût une perpétuelle comédie , où elle joua tantôt un personnage , tantôt un autre , pour servir aux desseins de son ambition. Je remarquerai en passant que cet Historien n'est pas d'accord avec Frà-Paolo de la manière dont elle exécuta son premier rôle. Il rapporte conformément à quelques autres Historiens , que lors de son couronnement elle jura sur les Evangiles de maintenir

III. PARTIE. la foi catholique & les libertez de l'Eglise ; & Frà-Paolo dit qu'elle ne déclara point de quelle Religion elle vouloit vivre. Je ne sçai lequel des deux dit le plus vrai ; mais toujours Frà-Paolo parle sans jugement , lorsqu'il donne des loüanges à cette Reine , au sujet de ce qu'il raconte de son procédé.

Mais enfin s'adresser à son Parlement & aux gens sçavans pour réformer l'Eglise , comme cette Reine se proposoit de le faire , n'est ce pas regarder l'Eglise comme un corps purement politique , pour la réformation duquel il ne faut qu'une puissance temporelle , & une science toute humaine ? L'expérience a fait voir ce qui pouvoit arriver d'une telle réformation. Depuis ce temps là le désordre & la confusion se sont mis dans la Religion , de telle manière que toutes sortes d'erreurs les plus ridicules , les plus honreuses & les plus extravagantes ont eû cours en Angleterre. L'impiété enfin & l'athéisme s'est introduit avec cette multiplicité d'erreurs , puisque les choses y sont venues à un point , que chacun s'y croit en droit d'être de telle Religion que bon lui semble , hors la Catholique. Ce sont là les fruits de la réformation opérée par le Parlement , & les gens sçavans , auxquels cette Reine s'en étoit rapportée.

Monsieur Bayle nous cite dans son Dictionnaire un Annaliste , qui rapporte un trait de cette Princesse , lequel nous fournit une preuve claire qu'elle n'avoit point de Religion. Elle dit un jour aux Ambassadeurs d'Hollande *qu'ils avoient tort d'exciter tant de tumultes à cause de la Messe , & que s'ils ne vouloient pas y assister comme à un Mystère , qu'ils y as-*

sistassent comme à une comédie. Une personne qui auroit fait une profession sérieuse de la Religion Anglicanne , n'auroit jamais parlé en ces termes de la Messe ; car si la Messe des Catholiques pouvoit être comparée à une comédie , celle des Anglois le pouvoit être aussi , puisque celle ci est à peu près la même que l'autre pour les cérémonies.

Ce qui suit dans Frà-Paolo , ne laisse aucun lieu de douter de la vérité de ce que je viens de dire , que la Religion d'Elizabeth étoit la politique. Frà-Paolo raconte qu'elle tenta d'abord du côté de Rome , pour voir si elle trouveroit dans le Pape de la disposition à favoriser son installation dans le gouvernement. Mais Paul IV. qui regnoit alors , déclara qu'il ne pouvoit rien faire de contraire aux déclarations de Clement VII. & de Paul III. Ce qu'Elizabeth ayant appris , & la cause qui l'avoit portée à faire les choses d'une manière dont Rome pût être contente ayant cessé , elle permit à la Noblesse de mettre en délibération ce qu'il falloit faire pour le service de Dieu , & pour la paix du Royaume. Les Etats s'étant donc assemblés à Westminster , il s'y fit en leur présence une dispute entre les Catholiques & les Protestans , depuis le dernier jour de Mars jusqu'au 30. d'Avril 1559 puis le Parlement abolit les Edits de Religion faits par Marie , & rétablit ceux d'Edouard , donnant l'exclusion au Pape , & le titre de Chef de l'Eglise Anglicanne à la Reine ; &c.

- Elizabeth fonde donc la Cour de Rome , & le Pape bien informé de son peu de sincérité sur le fait de la Religion , n'ayant pas répondu à sa tentative

comme elle l'espéroit , elle se tourna tout à fait du côté des Protestans ; elle fit seulement faire une dispute pour la forme , car en s'adressant à la Noblesse & aux Etats , pour décider des affaires de la Religion , elle montrait que les choses étoient déjà réglées enir'elle & les principaux du Royaume, c'est à dire de ceux dont Frà-Paolo avoit dit auparavant, *qu'ils n'étoient pas contents du gouvernement de Marie , & souhaittoient du changement.* En effet on n'avoit point encore vû , que par tout où les Magistrats s'étoient rendus les arbitres de la dispute , on eût décidé autrement qu'en faveur de la nouveauté ; mais le moyen que les choses arrivent autrement. La vraie Religion ne se peut conserver , que par l'autorité de l'Eglise que Dieu a établie pour en être l'appui , & aussi tôt que l'on a méprisé cette autorité , on est dans l'erreur. Or avec un esprit déjà corrompu par l'erreur , le moyen de rentrer dans le bon chemin ? Car enfin , si dans cette dispute il y avoit des Protestans & des Catholiques , la partie étoit faite pour décider contre les Catholiques.

Comme l'on ne manque guères de donner tout le tort aux Papes , dans les affaires qui tournent mal pour l'Eglise ; le procédé de Paul I V. à l'égard d'Elizabeth , a été blâmé de quelques uns ; mais en y faisant réflexion , on trouve la justification du Pape dans tous les manéges que fit cette Reine depuis son refus , & dans ces paroles de Frà-Paolo : *la cause qui l'avoit portée à faire les choses d'une manière dont Rome pût être contente , ayant cessé ;* puisqu'elles font la preuve , que les soupçons qu'avoit ce Pape de la sincérité

cérité de cette Princesse , étoient bien fondez.

III. PARTIE.

Monsieur de Jousseval veut que Frà-Paolo n'ait parlé qu'en historien , lorsqu'il a donné des éloges à Elizabeth , au sujet de ce qu'il rapporte ; mais cette distinction est tout à fait frivole , le personnage de Chrétien ne sçauroit jamais se dépouïller , il doit entrer dans tous les autres , comme on l'a déjà dit. Et quand à l'égard des histoires purement profanes , on pourroit quelquesfois ne la pas faire sentir ; dans l'histoire d'un Concile , où on ne parle d'aucun incident , que par rapport à la Religion , il ne sçauroit jamais être ni oublié , ni dissimulé qu'à la honte de l'historien. Frà-Paolo ne pouvoit donc donner une plus grande preuve de la fausseté de son jugement , que le stile dont il se sert pour faire ce récit.

Les hommes & sur tout les Princes doivent lire l'histoire , pour en tirer des instructions propres à régler leur conduite , & des exemples qui puissent leur servir de modèles. Se pourroit-il bien trouver un précepteur ou un gouverneur qui osât proposer à un jeune Prince , ce que Frà-Paolo appelle prudence & sagesse dans Elizabeth , pour être le modèle de la sienne ? Ne seroit-ce pas visiblement lui donner une leçon d'impiété & d'athéisme , sous le manteau d'une fine politique ? Les Payens même , malgré les tenebres de leur ignorance , ont reconnu qu'il falloit de la sincérité dans la Religion , & de pareils préceptes leur feroient horreur ; il ne peut y avoir que des Machiavels & autres semblables , que Bodin

Dans la préface de ses livres de la République.

III. PARTIE. te du genre humain , qui puissent louer une conduite , où on foule au pieds les loix , la justice & la Religion , pour se maintenir sur un trône usurpé.

Monsieur de Jousléval qui s'est avisé de la distinction dont on vient de parler , se décrit lui même par cette distinction , au lieu de sauver l'honneur de son auteur ; C'est lui qui nous a donné la Version du Traité des matières bénéficiales du même Frà-Paolo avec des notes. Il montre dans ses notes qu'il ne connoît bien ni la Religion , ni la vraie politique ; voici comme il parle page 320. sur l'article 53. Après avoir dit que Frà-Paolo haïssoit fort les Jésuites , pour quelques raisons qu'il s'imagine , je dis qu'il s'imagine ; car il n'en faut point chercher d'autres que leur retraite de Venise , lors de l'interdit ; il ajoute que *cette Compagnie à plus d'esprit & de pénétration , que l'on n'en veut dans un Gouvernement où tout fait ombrage , & auquel il importe pour des raisons d'Etat que les Prêtres , les Moines , & les peuples croupissent dans la débauche & dans l'ignorance.* Si ces paroles font honneur aux Jésuites , elles offensent certainement beaucoup la Seigneurie de Venise. Il y donne une afreuse idée de sa politique , lorsqu'il veut faire croire que le vice & l'ignorance des Prêtres , des Moines , & des peuples , sont des moyens dont elle se sert pour maintenir son gouvernement ; mais un homme raisonnable peut-il s'imaginer que les crimes les plus horribles , qui sont ordinairement les malheureux fruits du vice & de l'ignorance , ne nuisent point au repos de la société , ni même au bien de l'Etat ?

Mais ce que je veux principalement faire remarquer dans cette note , c'est l'ignorance de Monsieur de Jousseval dans la politique , dont il se mêle de faire par tout des leçons à toute la terre. S'il l'avoit bien entendue , il auroit été persuadé que le but de la politique étant , de faire vivre les hommes en paix , & de les gouverner avec justice ; plus les membres qui composent l'Etat ont de lumière & de vertu , plus aussi ils travaillent à maintenir cette paix & cette justice : parce que plus on a de science , plus on connoît la nécessité d'obéir aux loix de l'Etat ; plus on a de vertu , moins on a de répugnance à cette obéissance : il n'y a que les Nations barbares qui ne connoissent , ni la science , ni la vertu , qui puissent établir la fermeté de leur Gouvernement sur le vice & sur l'ignorance. S. Augustin fait voir dans quelques unes de ses lettres , qu'un Etat seroit parfaitement heureux , si tous les Citoyens y vivoient selon les loix de l'Evangile ; parce que l'Evangile perfectionne toutes les vertus morales & politiques , qu'elle affermit la soumission des Sujets , & fortifie l'union des Citoyens.

Si Monsieur de Jousseval & Frà-Paolo son auteur ont crû que les Princes Chrétiens pouvoient séparer la Religion de la politique ; c'est-à-dire gouverner un Etat , sans rapport à la Religion , & vivre en Chrétien , sans rapport au gouvernement de l'Etat , ils ont montré qu'ils n'étoient en effet ni politiques , ni Chrétiens ; & si on fait ces distinctions dans la spéculation , c'est une illusion de les prétendre faire dans la pratique. Un homme ne sçauroit jouër

deux personnages tout à la fois , il faut que le Prince & le Chrétien agissent en même temps & de concert: Si quelquefois les hommes trouvent de la difficulté à accorder les obligations de l'un & de l'autre , cette difficulté vient de leurs passions ou de leurs préjugés , non des vraies maximes de l'un ou de l'autre. La Religion veut toujours de la prudence , & la politique toujours de la piété; & agir dans la Religion sans prudence , & dans la politique sans piété , c'est tout gâter.

Elizabeth pouvoit suivre heureusement ces maximes. Si ses premières démarches auprès du Pape ne lui avoient pas réussi , elle ne devoit pas se rebuter , il n'y avoit qu'à marcher de bonne foi sur les pas de Marie sa sœur , & travailler à extirper les erreurs , malgré les mauvais conseils de ceux qui vouloient du changement. Dieu lui avoit donné autant d'esprit & de capacité qu'il en falloit , pour maintenir les loix que sa sœur avoit rétablies , & pour conserver la Religion ancienne. Elle n'auroit pas plutôt montré par des effets , que ce dessein étoit sérieux ; qu'elle auroit mis le Pape dans ses intérêts , & lui auroit fait chercher les moyens de couvrir les défauts de sa naissance. Car enfin si elle pût bien s'assurer la Couronne dans le parti de l'Hérésie , quoiqu'elle y eût été déclarée bâtarde par Arrêt du Parlement ; il n'auroit pas été impossible d'y trouver les moyens de la lui assurer dans la Religion catholique.

D'ailleurs elle étoit assez habile pour sçavoir que si les Papes devoient témoigner de la fermeté , pour empêcher un mal aussi grand que l'étoit la rupture d'un Mariage légitime & consommé depuis si long

temps ; le mal étant fait , il étoit deſormais de la III, PARTIE
 prudence des Papes de chercher des remèdes capables d'en empêcher les funeſtes ſuites , & de réparer les deſordres qu'il avoit déjà cauſez. Or ce remède étoit de contribuer à faire regner Elizabeth , au cas qu'elle eût donné toutes les aſſurances que l'on pouvoit ſouhaiter de maintenir tout ce que Marie avoit fait , pour le rétabliſſement de la Religion. Enfin quelle protection ne devoit-elle point eſpérer de Dieu même , ſi elle ſ'abandonnoit à lui , & préféreroit ſa gloire à toutes choſes ?

Au reſte je ne puis m'empêcher de marquer ici que Monſieur Bayle ne raisonne pas juſte , lorsqu'en parlant de cette Reine , il dit qu'il falut qu'Elizabeth abandonnât l'Egliſe Romaine , afin de pouvoir ſoutenir que la Cour de Rome avoit tort de condamner le Mariage d'Anne de Boulen. Car ces paroles ne ſignifient rien , puisſqu'après avoir renoncé à l'Egliſe catholique , ne reconnoiſſant plus le tribunal du S. Siége , elle n'avoit plus rien en eſet à ſoutenir contre Rome. Monſieur Bayle devoit d'autant moins parler de cette maniere , qu'il ſçavoit que par Arrêt du Parlement d'Angleterre le mariage d'Henri avec la mere d'Elizabeth avoit été déclaré nul , & elle bâtarde ; & qu'ainſi elle n'étoit légitime , ni dans l'un , ni dans l'autre parti. De ſorte que ſi elle avoit préféré le Parti Proteſtant au Catholique , ce n'étoit point pour ſoutenir la légitimité de ſa naiſſance , mais parce qu'elle avoit crû trouver dans la nouvelle Religion plus d'appui que dans la Catholique , pour maintenir ſon autorité , comme

III. PARTIE. le dit Monsieur Bayle dans la suite.

Frà. Paolo après avoir rapporté le résultat de l'assemblée de VVestminster, n'y fait aucune réflexion; il faut qu'il n'y trouve rien à redire. Si la réformation prétendue avoit déjà donné de pareils exemples, comme chez les Suisses, à Strasbourg & ailleurs, de choisir une Religion par l'avis des Magistrats; au moins n'avoient-ils rien fait de semblable à celle de VVestminster, qui donne une femme pour Chef à l'Eglise.

On a beaucoup plaisanté sur la fable de la Papesse Jeanne. Un auteur Protestant s'est avisé depuis quelques années d'exercer sa science & sa critique, pour afoiblir les argumens de Blondel & des autres sçavans, qui ont prouvé que ce conte n'avoit aucune apparence de vérité, afin de rejeter à ce qu'il prétend l'Eglise Romaine dans l'embaras. Mais quand cette fable seroit aussi vraie que l'ont voulu les Protestans, jusqu'à Blondel, elle ne sçauroit deshonorer l'Eglise, ni le S. Siège; puisque ce seroit par une erreur de fait, à laquelle les hommes sont sujets, qu'une femme seroit montée sur le Siège de S. Pierre. Au lieu que la réformation ne sçauroit se laver de la honte d'avoir nommé une femme pour Chef de l'Eglise, & donné à ce Chef le souverain pouvoir de décider de tout dans la Religion.

Nous voyons bien que les païens ont eû des Prêtresses, & des Reines des sacrifices; mais nous ne voyons rien de pareil, ni dans l'ancienne, ni dans la nouvelle Loi, par laquelle Dieu a voulu être servi.

Monsieur Bayle dit que quelques controversistes ont publié une mauvaise plaisanterie, qui n'a point

de vraisemblance , lorsqu'ils ont avancé que le Maréchal de Biron se vantoit d'avoir vû danser le Chef de l'Eglise réformée. Il n'y a peut-être que lui qui trouve cette plaisanterie mauvaise. Car quoiqu'ils pussent s'être trompé dans le nom de l'Ambassadeur , & avoir nommé le Maréchal au lieu d'un autre ; pour soutenir la plaisanterie , il suffit que cette Reine ait dansé & beaucoup dansé , comme le disent tous les historiens de sa vie ; de sorte qu'il est toujours certain que le Chef de l'Eglise réformée , du temps de cette Reine , étoit une danseuse , qui se trouvoit au bal & à la comédie , qui aimait toujours à être aimée des Seigneurs les plus braves , les plus jeunes & les mieux faits. Mais enfin Monsieur Bayle a mis lui même dans la marge , que des historiens rapportent qu'elle dansa , & d'autres qu'elle joua de l'épINETTE devant le Maréchal , & c'est assez pour fonder la raillerie , que quelque historien ait ainsi parlé.

Je n'ai rien dit sur ce qu'Elizabeth avoit assuré , qu'elle ne feroit jamais de violence à personne. Cela se devoit entendre de ceux qui vouloient du changement , & qui pensoient à renverser ce que Marie avoit fait ; parce que c'étoit des gens dont elle vouloit se servir pour son dessein , & dont les projets ne lui déplaisoient point en effet. Car elle ne tint point cette parole , à l'égard de ceux qui avoient résolu de demeurer fermes dans la Religion de leurs peres ; puisque la suite de son règne a fait voir qu'elle ne craignoit pas de répandre du sang , & d'en répandre beaucoup , quand il s'agissoit de maintenir le faux culte qu'elle avoit établi de sa propre autorité ,

III. PARTIE. pour le soutien de sa grandeur.

Je croi en avoir assez dit, pour prouver aux personnes équitables, que Frà Paolo ne fait paroître aucun jugement dans son histoire; puisqu'elle est écrite de manière, qu'elle ne peut servir qu'à nous donner de fausses idées, & des événemens, & des personnes, qu'à nous inspirer des erreurs, & des maximes également pernicieuses, & à la Religion, & à l'Etat. Cependant si jamais homme a dû écrire d'une manière capable d'instruire sur toutes ces choses, c'étoit un Consulteur d'Etat de la République du monde, qui se gouverne le plus sagement.

Ce seroit ici le lieu de parler de la sincérité de Frà Paolo, qualité essentielle à un historien, & que le Docteur Jurieu n'a pas manqué de lui donner; mais tout ce que l'on a dit jusqu'ici, pour montrer qu'il n'a témoigné, ni la sagesse, ni la modération, ni le jugement qui conviennent à un homme qui écrit l'histoire, montre en même temps qu'il n'a pu être sincère. En effet puisqu'il est visible par tout que c'est sa haine contre Rome, qui l'a fait pecher contre la modération & le bon sens, le moyen qu'il eût pu être sincère? La sincérité consiste à rapporter les choses comme elles sont, ou comme l'on les a apprises des gens non suspects: de même qu'un vaisseau bien net rend les liqueurs aussi pures qu'il les a reçues. Or il est constant que la haine vicieuse, est de toutes les passions celle qui corrompt & transforme le plus étrangement les choses; elle noircit tout ce qu'elle touche, elle dissimule ce qui doit être dit, elle prend pour certain tout ce qui se publie au de-

savantage

s'avantage des personnes qu'elle a en bute , & inter- III. PARTIE.
prete sinistrement leurs actions les plus droites. J'ay
donné des exemples de tout cela , le Lecteur judi-
cieux en peut trouver d'autres à chaque page de
son Histoire , & par conséquent j'ay fait voir suffi-
samment que Frà-Paolo n'est rien moins que sincere.

En effet qu'on le compare à Sleïdan , on trou-
vera qu'il n'a pas écrit contre le Pape , le S. Siège ,
& le Concile avec moins de passion que lui ; s'il ne
dit pas des injures grossières , s'il ne compare pas le
Papisme à la Religion de Mahomet , ni le Pape à
l'Antechrist , comme Sleïdan ; là où il s'agit de pren-
dre le parti contre le S. Siège , le Concile & l'Egli-
se , il se déclare tout de même , quoique d'une ma-
niere plus délicate. Sleïdan même rapporte les Dé-
crets du Concile qui s'étoient faits de son temps sans
aucune critique , quoiqu'il eût vû le Concile de près ,
puisqu'il y fût envoyé par ceux de Strasbourg. Nous
allons examiner dans la quatrième partie si Frà-Pao-
lo a donné des preuves d'une aussi grande habileté ,
que celle que ses Partisans lui attribuent.





PARTIE QUATRIÈME.

De l'habileté de Frà-Paolo.

C H A P I T R E I.

De l'habileté de Frà-Paolo sur le fait des Conciles.

I l'on m'a pû accuser de témérité d'entreprendre de montrer que Frà-Paolo ne donne pas dans son Histoire des preuves de toute la sagesse, la modération, le jugement & la sincérité, que ses Partisans veulent faire admirer en lui : on va penser bien autre chose de moi, en me voyant faire la même entreprise au sujet de son habileté ; puisque sa réputation est tellement établie parmi certains sçavans sur le fait de sa grande capacité, qu'on l'égale à tous ceux qui se sont fait le plus estimer par cette qualité dans les deux derniers siècles. Mais enfin, puisque nous sommes dans un temps où il est permis de ne pas suivre les préjugés les plus anciens & les plus universels ; & d'examiner les choses par soi-même, avant que d'être obligé de se soumettre au sentiment des autres, dans tout ce qui n'appartient pas à la foi ; je demande que

cela me soit accordé à l'égard de l'habileté que fait
 paroître Frà-Paolo dans son Histoire : car c'est dans IV. PARTIE
 ce livre seulement que je l'attaque , & je souscris
 volontiers à tout ce que l'on a dit de plus avanta-
 geux de lui en tout autre genre de littérature & de
 science. Je veux qu'il ait été Philosophe , Medec-
 in , Jurisconsulte , Mathématicien , Astronome ,
 Canoniste , Théologien , Politique même au supré-
 me degré ; cependant j'ose soutenir qu'il a fait des fau-
 tes & de grandes fautes d'habileté dans son His-
 toire : que ce soit manque de connoissance , d'at-
 tention , de probité , ou de sincérité , on le verra
 dans la suite. Car il se peut bien faire que sa passion
 ait répandu des nuages sur ses connoissances , & lui
 ait fait prendre les choses autrement qu'il ne falloit ;
 le plus habile homme tombe dans de telles fautes ,
 quand la passion le conduit. Il dit lui-même que
 quand on est prévenu d'une opinion , on l'a trouve
 dans tout ce qu'on lit ; c'est bien autre chose quand
 on est animé d'une violente passion.

Page 603

Je me contenterai de toucher sur ce sujet , com-
 me j'ai fait sur les autres seulement quelques en-
 droits , laissant le reste à remarquer à ceux qui le
 liront avec application , & qui auront plus de capa-
 cité & plus d'esprit , pour faire la critique de tous
 les autres lieux où il peche , soit contre l'Histoire ,
 soit contre la Théologie , la Politique ou la Reli-
 gion.

Pour faire l'Histoire d'un Concile avec de sages
 & de judicieuses réflexions , c'étoit une nécessité
 d'avoir une grande connoissance de l'ordre par le-

IV. PARTIE. quel se gouverne l'Eglise, & de la maniere dont se sont tenus les Conciles, afin de se former une juste idée de l'ordre dans lequel ils se doivent tenir. C'est pourquoi Frà-Paolo a crû devoir donner une idée abrégée des premiers Conciles de l'Eglise : il en parle en deux endroits que j'examinerai le plus succinctement que je pourrai.

Voici le premier. *Dans la primitive Eglise étoit la coutume de convoquer des Synodes, pour accorder les controverses de Religion, & pour réformer la discipline qui se corrompoit ; c'est pourquoi la première qui s'éleva du temps même des Apôtres, sur la question de sçavoir si les Gentils convertis à la Foi de JESUS CHRIST, étoient tenus à l'observation de la Loi de Moïse, fût décidée dans une assemblée qui se tint à Jerusalem de quatre Apôtres, & de tous les Fidèles qui se trouverent en cette Ville. Exemple que les Evêques & les principaux des Eglises suivirent pendant plus de deux cens ans, & dans l'ardeur même des persécutions, pour apaiser les différens qui naissoient de jour en jour en chaque Province : ce remède étant l'unique capable d'empêcher les divisions, & d'accorder les opinions contraires.*

Avant que d'en rapporter davantage, il faut faire remarquer les fautes qui sont dans ce commencement. 1°. Il me semble qu'il auroit été beaucoup mieux, d'alléguer ce premier Synode de l'Eglise, au sujet des cérémonies légales, comme l'origine de la coutume d'assembler des Synodes, pour apaiser les différens de Religion, que d'alléguer premièrement la coutume, & de rapporter ensuite ce pre-

Ital. pag. 3.
An. pag. 2.
Mod. pag. 2.

mier Synode , comme une pratique de cette coutume , puisqu'il n'y avoit encore aucune coutume établie avant ce Synode. IV. PARTIE.

2^o. Frà-Paolo parle de ce premier Concile de Jérusalem , comme si tous les fidèles qui se trouverent dans cette Ville , & qui furent de l'Assemblée , y avoient eû voix délibérative , & avoient contribué de leur autorité à former le décret. C'est la prétention de tous les Hérétiques , que tous les fidèles doivent avoir part aux délibérations des Conciles , & Frà-Paolo est de ce sentiment. Il ne s'est pas contenté de l'insinuer dans son histoire , il s'en explique assez au long dans son Traité des Matières Bénéficiales. Il y dit que le gouvernement de l'Eglise dans son commencement , eût une forme entièrement démocratique ; & que ce ne fût que par la négligence des fidèles de se trouver aux assemblées , que le gouvernement resta tout entier entre les mains des seuls Ministres , & par-là devint aristocratique. Art. 16. pag. 73.

Mais Frà-Paolo habile comme il étoit , ne devoit jamais tomber dans une opinion si éloignée de toute apparence. Car s'il étoit vrai que d'abord le gouvernement de l'Eglise eût été purement démocratique , il faudroit faire voir qu'il auroit été tel par le commandement de JESUS-CHRIST ; & que le Sauveur auroit donné à tous les fidèles la puissance des clefs , & l'autorité de paître le troupeau ; & si on ne sçauroit montrer l'institution divine de ce gouvernement démocratique , on sera réduit à dire que d'abord l'Eglise se gouverna de cette manière par hazard , & que par le même

IV. PARTIE. hazard elle s'est gouvernée autrement dans la suite. Ainsi il sera vrai que JESUS-CHRIST aura abandonné le gouvernement de son Eglise au hazard & au caprice des fidèles, dont les uns dans un temps se sont voulu mêler des affaires de l'Eglise, & dans un autre les ont négligées. Or on m'avoüera qu'il ne se peut rien penser de plus indigne de la sagesse de JESUS-CHRIST.

Je sçai bien que l'on fait valoir le titre de la lettre de ce premier Synode, laquelle est écrite au nom des Apôtres, des Prêtres, ou anciens, & des frères; mais puisqu'il est vrai que JESUS-CHRIST n'a donné le pouvoir d'enseigner qu'aux Apôtres, que peut-on conclure du titre de cette lettre autre chose; sinon l'union parfaite des sentimens & de la charité qui étoit entre les fidèles & leurs Pasteurs; ceux-ci ayant décidé avec lumière & avec autorité, tous fidèles qui les avoient entendus, s'étoient soumis aussi-tôt à ce qu'ils avoient décidé, & monstroient, par le titre de la lettre, le parfait accord dans lequel les brebis étoient avec leurs Pasteurs.

Car enfin, s'il avoit été vrai que tous les fidèles eussent dû avoir voix délibérative dans les Synodes, pourquoi tous les autres fidèles, répandus déjà en beaucoup de Provinces, s'en seroient-ils raportez à ceux de Jérusalem? Quelle autorité avoient ceux-ci, pour soumettre la foi de tous les autres? D'ailleurs le moyen d'assembler généralement tous les fidèles, pour délibérer sur les affaires de l'Eglise? Il ne se peut rien penser de plus exorbitant, de plus impossible, ni de plus contraire à tous les textes de l'Ecri-

ture , où on voit par tout un discernement si exprès IV. PARTIE.
des Pasteurs & des brébis , des Ministres & des simples fidèles.

On ne peut donc assez s'étonner , que Frà Paolo ait donné dans les visions des Hérétiques , qui n'ont travaillé qu'à mettre la confusion par tout , jusqu'à ne reconnoître pas plus d'autorité dans les Apôtres , que dans les derniers de l'Eglise , & dans les plus nouveaux convertis. Car si ceux-cy ont opiné avec autorité comme les Apôtres mêmes , quelle différence y avoit-il entr'eux ? Quelle confusion , quelle anarchie dans l'Eglise , si les choses y étoient ainsi ? Ce n'est pas ici le lieu de montrer plus au long le peu de fondement de cette prétention. Mais enfin a-t-on vu un autre Concile tenu depuis celui des Apôtres , où la lettre synodale ait été écrite au nom des Evêques & du peuple ?

Suivons Frà-Paolo. Il n'est pas vrai que l'Eglise se soit assemblée pendant ses 200. premières années aussi souvent que le dit Frà-Paolo ; car à l'entendre parler , il semble qu'elle s'assembloit continuellement , *pour apaiser* (dit-il) *les differens qui naissoient de jour en jour.* Au contraire il est certain qu'elle a peu assemblé de Synodes dans ces premiers temps , & on ne fait mention d'aucun qui ait été tenu pour condamner les Hérétiques qui troubloient l'Eglise pour lors. C'est pourquoi les premiers Peres qui ont parlé de la methode de confondre les Hérétiques & de se deffendre de l'erreur , n'ont point marqué les Conciles ; ils se sont contentez d'alleguer la tradition constante de l'Eglise , & le consente-

IV. PARTIE. ment de tous les Evêques dans la doctrine de la foy, comme les moyens par lesquels se repoussient les erreurs. De même qu'un corps bien sain refuse par ses propres forces aux influences malignes de l'air sans le secours des remèdes, ou de même qu'une eau vive & courante pousse sur les bords toutes les ordures qui tombent dans son sein; aussi l'Eglise forte & vigoureuse dans les Evêques & dans les fidèles, par la vivacité & l'ardeur de sa foi rejettoit les erreurs & les Hérétiques, sans aucune décision en forme. C'étoit ainsi que les vrais fidèles se séparoient de fait de tous ceux, qui vouloient introduire des Doctrines nouvelles.

Saint Irénée
liv. 3. chap.
4.

Enfin si dans les 200. premières années il se célébra quelques Conciles, ce ne fût que vers la fin du second Siècle contre les Montanistes; au moins ce sont les premiers dont l'histoire nous ait conservé la mémoire, & Frà Paolo n'a pas dû raisonner sur ce que lui ni aucun autre ne sauroit sçavoir; ni nous représenter l'Eglise, comme s'assemblant continuellement dans un temps où on ne sçait point qu'elle se soit assemblée.

Il dit que les Conciles sont l'unique remède capable d'empêcher les divisions, & d'accorder les opinions contraires. Les Conciles, il est vrai sont les derniers remèdes que l'Eglise emploie contre les erreurs; mais, comme on le vient de dire, ils ne sont pas les seuls, & l'Eglise n'en vient aux Conciles, que quand elle a essayé inutilement les autres remèdes, les avis charitables, les corrections, les monitions, les excommunications. Quand tous ces moyens

moyens n'ont pas suffi pour arrêter les entreprises IV, PARTIE.
des Hérétiques, quand l'amour & l'attachement pour la doctrine de la foi, n'a pas été capable de préserver le troupeau de la contagion de l'erreur; alors on a eû recours aux Conciles particuliers, ensuite à de plus grands Conciles, & enfin aux Conciles généraux, comme aux remèdes extrêmes.

Mais si les Conciles sont les grands remèdes pour empêcher les divisions, combien méritent ils de respect & de soumission de la part des Chrétiens, à qui l'union doit être si chère, & qui doivent avoir tant d'horreur de toute division? Quel sentiment doit-on avoir de ceux qui les méprisent, qui les tournent en ridicule, comme a fait Frà-Paolo, qui semble ne travailler dans tout le cours de son histoire, qu'à faire du Concile l'objet de la raillerie des libertins & des hérétiques? Un homme qui se moque des moyens ordinaires de conserver l'union & la paix, n'aime en effet ni l'union, ni la paix.

D'accorder les opinions contraires, c'est n'avoir aucune juste idée de la foi de l'Eglise, ni de l'ouvrage des Conciles, que de parler ainsi. La foi de l'Eglise n'est point une opinion, c'est une vérité toute constante. La foi de l'Eglise demeure toujours ce qu'elle est, & on ne l'accorde point avec les opinions, c'est à dire avec les erreurs qui y sont contraires. Le devoir des Conciles consiste donc principalement, à déclarer cette foi ancienne de l'Eglise par le témoignage de tous les Evêques, ou de la plus grande partie, & à anathématiser les nouveautez des Hérétiques. Si les Conciles travailloient à accorder

IV. PARTIE. les erreurs avec la foi , elle périroit ; puisqu'en tâchant de l'accorder avec toutes , enfin les erreurs l'éteufferoient , comme il a déjà été dit.

Avant que de passer outre à l'examen de Frà-Paolo , je croi qu'il est bon de faire remarquer les infidélitez de Monsieur Amelot de la Houffaye dans sa traduction , & sur des choses importantes. La première est qu'il met *pour réformer les abus qui se glissoient dans l'ordre ecclésiastique*. Comme s'il n'y avoit jamais eû d'abus que parmi les Ecclésiastiques , que les laïques eussent toujours été parfaitement réglez , & que les Synodes ne se fussent assemblez que pour réformer le Clergé. Au lieu que les termes de l'original , regardent également les laïques & les Ecclésiastiques : *Riformare la disciplina trascorfa in corrustela*.

La seconde est , qu'il fait l'Assemblée de Jerusalem de tous les fidèles indéfiniment , & que Frà-Paolo ne la fait que de ceux qui se trouvèrent à Jerusalem , suivant le texte des Actes des Apôtres.

3°. Monsieur Amelot de la Houffaye dit que les quatre Apôtres présidèrent à cette Assemblée , & Frà-Paolo dit simplement qu'ils s'y trouvèrent.

4°. Il dit qu'il n'y avoit alors que ce remède des Synodes , pour ôter les divisions , & Frà-Paolo ne met point alors , il parle généralement. Avec quelque réflexion on peut connoître combien ces altérations sont notables ; ainsi je ne m'étendrai pas à en faire voir la conséquence.

Je reprends la suite de Frà-Paolo. *Mais depuis qu'il eût plu à Dieu de donner la paix à son Eglise , & de*

faire naître un Constantin pour la défendre ; comme il VI. PARTIE
fût plus facile qu'un plus grand nombre d'Eglises commu-
niquassent ensemble , aussi les divisions devinrent plus
communes & plus fréquentes. Car au lieu qu'aupa-
ravant elles ne passoient pas une Ville , ou une Pro-
vince , elles s'étendirent par tout l'Empire , à cause de
la facilité de la communication. C'est pourquoi afin d'y
apporter le remède ordinaire des Conciles , il fallût les
convoquer d'une plus grande étendue de país.

Par ce récit on voit que la pensée de Frà-Paolo étoit , que c'est l'étendue de l'erreur qui a donné lieu à l'étendue des Conciles , & que dans la suite des temps les erreurs courant par toute l'Eglise , il fallût assembler aussi des Conciles de toute l'Eglise ; mais tout cela n'a point de fondement solide.

Il n'est point vrai qu'avant la conversion des Empereurs , les Eglises n'eussent pas entr'elles la même communication qu'elles ont eû depuis. Il venoit de dire qu'au fort des persécutions mêmes on assembloit des Conciles , ce qui ne se pouvoit faire , sans que les Eglises communiquassent les unes avec les autres. Car encore que les communications fussent alors moins faciles , on sçait que l'erreur s'étend aisément , & qu'elle pénètre les plus grands obstacles qu'on lui puisse opposer ; & enfin par la moindre teinture de l'histoire , on connoît que toutes les Eglises même les plus éloignées , avoient entr'elles sous les Empereurs païens presque le même commerce qu'elles ont eû sous les Empereurs Chrétiens. Aussi-tôt qu'un Hérétique avoit été découvert dans une Eglise , son

IV. PARTIE. Evêque se donnoit le soin d'en avertir toutes les autres, & de Province en Province la nouvelle s'étendoit jusqu'aux plus éloignées. De cette manière une hérésie condamnée par un seul Evêque, & dans une seule Province, se trouvoit en effet condamnée par toute l'Eglise.

Ce n'est donc point du tout la facilité de la communication, qui fût la cause des plus grands Conciles; ce fût la nécessité qui les produisit. La naissance de nouvelles hérésies, le partage des Evêques, l'obscurité de la Tradition sur certains articles contestez, enfin l'opiniâtreté des hérétiques, qui prétextaient la faillibilité des Evêques & des Conciles particuliers pour ne pas se soumettre à leurs décisions, ont obligé l'Eglise de tenir des Conciles généraux, & la conversion des Empereurs à la foi lui a procuré la facilité de les assembler. Que si elle s'en est passée jusqu'à Constantin, c'est ou qu'ils n'ont pas été nécessaires, ou que les décisions des Conciles particuliers acceptées par toute l'Eglise, en ont tenu lieu.

C'est de cette manière qu'ont été prosrites les erreurs des Montanistes, & de Paul de Samosate, & celles qui regardoient le jour de la Pâque & de la rebaptisation des Hérétiques. Arius même seroit demeuré bien condamné par le Concile d'Alexandrie, & on ne peut douter que les décisions de ce Concile adoptées dans la suite des temps par l'Eglise, qui y auroit reconnu sa foi, n'eussent eû le même succès que celles du Concile de Nicée. Mais il faut toujours convenir que ce remède auroit été

moins prompt que la décision d'un Concile général, IV. PARTIE.
 qui fixe d'abord la foi des fidèles, & convainc les Hérétiques de leurs erreurs; & voilà pourquoi l'Eglise s'est servi de ces sortes de Conciles, dès que la paix lui a été rendue, & que la conversion des Empereurs à la foi, lui a procuré la facilité d'assembler ses Evêques des Provinces les plus éloignées.

Frà-Paolo poursuit en ces termes. *Si bien qu'en ce temps-là le Prince venant à convoquer un Concile de tous l'Empire, on donna à cette Assemblée le nom de saint & grand Synode, & depuis celui de Concile général œcuménique, quoiqu'il ne fût pas assemblé de toute l'Eglise, qui s'étendoit bien plus loin que l'Empire Romain. Mais parce que c'étoit alors l'usage d'appeler l'Empereur le maître de toute la terre habitable, bien que l'Empire n'en fit pas seulement la dixième partie.*

Par ces paroles Frà-Paolo prétend que le nom d'œcuménique ou universel, n'a pas été donné aux Conciles de ce qu'ils étoient assemblez de toute l'Eglise, mais de ce qu'ils étoient assemblez de tout l'Empire. On pourroit bien contester cette prétention; puisque dans les Conciles universels les Evêques mêmes, qui étoient hors de l'Empire étoient appelez; & qu'en effet il s'est trouvé dans ces Conciles des Evêques qui n'étoient pas sujets de l'Empire, comme de la Scythie & de la Perse. Mais jamais on ne sçauroit faire une plus frivole question, & on ne voit point à qu'elle fin Frà-Paolo fait tout ce discours, si ce n'est pour diminuer la majesté des Conciles généraux. Les Empereurs ont eû la vanité

de se faire appeler les Maîtres de l'Univers, & selon Frà Paolo, ils ont voulu par ce même esprit que les Conciles de tout l'Empire fussent appelez Universels. Car la suite fera voir qu'il vise toujours à extenuer l'autorité des Conciles, quoiqu'il les ait appelez des remèdes aux divisions de l'Eglise.

Frà Paolo dit que *quoique l'Empire fût plusieurs fois divisé en celui d'Orient & en celui d'Occident, néanmoins les affaires se maniant toujours en commun, on continua encore d'assembler les Conciles de tout l'Empire.* Monsieur Amelot de la Houssaye fait ici une faute dans sa version, il met les affaires Ecclesiastiques, & Frà Paolo parle en général conformément à la vérité de l'histoire de ces temps là, où les Empereurs d'Orient & d'Occident gouvernoient en commun, comme le marque le titre de leurs Edits.

Frà Paolo ajoûte, *mais cette union de deux Empires ayant cessé par l'invasion des Sarasins qui occupèrent une bonne partie de celui d'Orient, & par le partage de celui d'Occident entre plusieurs Souverains. Le nom de Concile œcuménique ou universel, ne se tira plus de l'unité de l'Empire Romain, mais chez les Grecs de l'assemblée des cinq Patriarches, & dans ces régions ici de l'unité & de la communion des Royaumes, & des Etats qui obéissent au Pape.* Je remarquerai en passant que l'histoire ne nous apprend point que l'invasion d'une partie de l'Empire d'Orient par les Sarasins ait donné lieu à la division des deux Empires.

Il plaît toujours à Frà Paolo que les Conciles ayent été appelez Universels par raport à l'Empire, & non par raport à l'universalité de l'Eglise, mais c'est

une de les visions. Quand les Conciles étoient convoquez de l'étendue des cinq Patriarchats , ils étoient Universels , parce que les cinq Patriarchats comprenoient toute l'Eglise , & depuis le schisme des Grecs , ils ont été appellez de ce nom , quand ils ont été convoquez de toutes les Eglises , qui sont demeurées dans la communion de Rome ; parce que ces Eglises composent en effet toute l'Eglise Catholique. Et quand même l'Eglise Romaine seroit reduite à une plus petite étendue , qu'elle ne l'est par tous les schismes différens qui lui ont enlevé de grands Etats , elle seroit toujours l'Eglise universelle , & ses Conciles des Conciles universels ; parce que les membres unis à leur Chef composent tout le corps. L'Eglise est toujours l'Eglise , ou le corps des fidèles , soit qu'elle ne comprenne qu'une poignée de gens , comme dans sa naissance , soit qu'elle comprenne un grand nombre de Nations , comme elle faisoit avant le schisme des Grecs , ou avant la défection de toutes les sectes qui divisent aujourd'hui l'Europe.

Il continuë ainsi , *et ceux-cy (parlant des Etats qui obéissent aux Papes) ont continué leurs congrégations , non pas principalement pour assoupir les différens de Religion comme autrefois ; mais ou pour faire la guerre aux Infidèles , ou pour éteindre les schismes & les divisions de l'Eglise Romaine , ou bien encore pour apaiser les querelles qui étoient entre les Papes & les Princes Chrétiens.*

Le traducteur moderne n'a pas voulu mettre principalement qui est dans l'Italien ; il dit seulement , *non point pour assoupir les différens de Religion. Com-*

IV. PARTIE. me si les Conciles qui se sont tenus dans l'étendue du Patriarchat de Rome , n'avoient jamais pensé aux affaires de la Religion ; & que les schismes de l'Eglise , & ses différens mêmes avec les Princes Chrétiens , ne fussent simplement que des affaires temporelles & de pure politique. Le langage de Frà-Paolo étoit déjà peu conforme à la vérité , puisque personne n'ignore combien d'erreurs ont été condamnées dans les Conciles de l'Eglise Catholique Apostolique & Romaine , depuis la séparation des Grecs ; & Monsieur Amelot de la Houssaye ne devoit pas l'en éloigner encore d'avantage , en faisant une proposition générale d'une proposition limitée.

Nous verrons dans le Chapitre suivant l'autre endroit , où il parle encore des Conciles.

CHAPITRE II.

Suite du même sujet , on examine ce que dit Frà-Paolo sur le fait des Conciles.

FRà-Paolo nous va entretenir de la manière dont on opinoit autre fois dans les Conciles , voicy comme il parle. *Pour entendre plusieurs choses que j'ay à dire , il faut sçavoir comment l'on opinoit autrefois dans les Conciles , & par où s'est introduite la coutume qui s'y observe aujourd'buy. Il est sans doute très utile d'assembler une Eglise , pour traiter au nom de Dieu des affaires de la Religion , tant pour la doctrine que pour la discipline. Les Apôtres en usé*
rent

Ital. p. 119.

An. p. 157.

Mod. p. 123.

rent ainsi dans l'élection de Mathias & des sept Dia- IV. PARTIE.
cres , à quoi les Conciles Diocésains ont assez de res-
semblance.

Il semble qu'il auroit dû alleguer pour exemple des véritables Conciles assemblez pour traiter de la doctrine ou de la discipline , plutôt le Concile des Apôtres sur le fait des cérémonies légales , qu'il avoit regardé au commencement comme le modèle de tous les autres ; que non pas les assemblées qui se tinrent pour l'élection de Mathias à l'Apostolat , & pour l'élection des sept Diacres. Mais il réservoit cet exemple pour autre chose , comme on le verra cy-après.

Je ne sçay encore pour quoy il compare nos Conciles diocésains à ces deux assemblées , elles furent de toute l'Eglise , & les Conciles diocésains ne sont que d'une Eglise particulière ; au moins , si on prend le mot de Diocésain dans le sens qu'on lui donne aujourd'hui , si ce n'est peut être parce qu'il prétend que toutes les élections des Evêques se faisoient autrefois dans les Conciles diocésains , dans lesquels selon lui , tout le peuple avoit voix. Mais il ne s'agit point ici de ces Conciles , & il est certain que les peuples n'ont jamais eû d'autre voix dans ces Conciles que celle qu'on appelle excitative , qui marque l'estime , le desir & l'approbation : ce qui est conforme aux paroles de l'Apôtre qui veut que ceux qui sont élevez au ministère aient un bon témoignage du peuple , de ceux qui sont hors de l'Eglise , & encore plus de ceux qui sont dans l'Eglise. C'est encore une des fausses prétentions des Hérétiques de

1. Tim. E

R. r

IV. PARTIE. ces derniers temps , que c'est au peuple à se donner des Pasteurs.

Frà. Paolo poursuit en ces termes. *Pour ce qui est de convoquer les Chrétiens de divers endroits éloignez pour traiter ensemble , il y en a un célèbre exemple dans les actes des Apôtres , où on voit que Paul & Barnabé , & quelques Chrétiens de Syrie s'assemblerent à Jerusalem avec les Apôtres & les autres Disciples , qui se trouverent là sur la question des observances de la Loy. Car bien que l'on puisse dire que ce fût un recours des Eglises nouvelles des Gentils à l'ancienne , d'où la Foy leur étoit venue , ainsi qu'il se pratiqua depuis dans les premiers siècles au rapport de Saint Irénée & de Tertulien , & que la Lettre fût écrite au nom des seuls Apôtres , des Anciens & des Disciples de Jerusalem , néanmoins Paul & Barnabé ayant parlé aussi bien que ceux qui étoient à Jerusalem , on peut appeler cette assemblée un Concile véritable.*

10. Il est difficile de comprendre à quelle fin Frà. Paolo fait tout ce discours. Il avoit déjà dit au commencement que ce Concile de Jerusalem , avoit servi de modele à ceux qui s'étoient assemblez depuis dans l'Eglise. A quoi bon toute cette répétition ? Il devoit parler de la manière d'opiner dans les Conciles selon son dessein , sans reprendre encore les choses dès leur origine , comme s'il eût oublié ce qu'il avoit déjà dit.

20. Il n'est point vrai que ce Concile de Jerusalem ait donné l'exemple de convoquer les Chrétiens de plusieurs lieux éloignez ; puisque dans cette rencontre , il ne se fit point de convocation , & que ceux

d'Antioche députèrent eux mêmes les Apôtres Saint Paul & Saint Barnabé, & quelques autres Chrétiens, pour aller vers les Apôtres, & les Prêtres qui étoient à Jérusalem, afin de conférer avec eux sur cette question. Frà-paolo devoit d'autant moins parler de cette sorte, qu'il doute si c'étoit un recours des Eglises nouvelles à l'ancienne, ou un vrai Concile. Ce qui le fait douter que ce fût un Concile, c'est que la lettre est écrite seulement au nom des Apôtres, des Prêtres & des Disciples qui étoient à Jérusalem; & qu'ainsi il semble que c'est un éclaircissement que donne l'Eglise ancienne à la nouvelle; mais d'un autre côté il se détermine à croire que ce fût un Concile, à cause que Paul & Barnabé qui étoient venus d'Antioche y opinèrent.

Mais son doute, & la résolution de son doute sont également inutiles pour son dessein, & sans tant de paroles, il devoit lui suffire que ce Concile eût été regardé, comme le modele de tous les autres, & que l'on ait crû que les Apôtres ont voulu marquer par là, comment se devoit exercer l'autorité infaillible de l'Eglise. Car si Saint Paul ne décida pas cette affaire dès Antioche, ce n'est pas qu'il manquât d'autorité ou de lumière, puisqu'il étoit envoyé par JESUS-CHRIST, & avoit le saint Esprit. Mais il voulut montrer comment dans les siècles à venir il faudroit se conduire pour décider infailliblement les questions qui pourroient naître dans l'Eglise. Mais pour parler encore avec plus d'exactitude, on peut dire que de la part de l'Eglise d'Antioche, ce fût un recours, & que de la part de

celle de Jerufalem , ce fût un Concile , puis que les Apôtres ne répondirent qu'après avoir examiné les choses dans leur assemblée. C'est ainsi que les Evêques & les Papes même ont de tout temps tenu des assemblées pour répondre aux questions , sur lesquelles ils étoient consultez.

Voyons à quoi va aboutir tout ce discours de Frà Paolo. *A l'exemple de ce Concile , les Evêques qui succédèrent aux Apôtres qui l'avoient tenu ; croyant que toutes les Eglises n'en composoient qu'une , & que tous les Evêchez de même ne faisoient qu'un même Evêché , duquel chaque Evêque tenoit une partie , non comme propre , mais parce que le gouvernement lui en étoit plus particulièrement confié , en sorte que tous ensemble gouvernoient le tout , comme le montre S. Cyprien dans son excellent livre de l'Unité de l'Eglise. Quand il survenoit quelque affaire dans quelque Eglise particulière que ce fût , les Evêques qui le pouvoient s'assembloient pour y pourvoir , au fort même des plus grandes persécutions. Et JESUS-CHRIST & le S. Esprit présidoient dans ces Assemblées , les Evêques conseilloyent & arrêtoient ce qu'il étoit le plus expédient de faire sans cérémonies , ni formalitez aucunes ; parce que les affections humaines n'y avoient aucune part , & que la charité seule en étoit la règle.*

A quoi bon dire ici que tous les Evêques n'en font qu'un , suivant le sentiment de S. Cyprien ? Qu'ils ne soient tous ensemble qu'un , comme il n'y a qu'une Eglise ou plusieurs , comme il y a plusieurs Eglises particulieres qui n'en composent toutes ensemble qu'une ; il faut qu'entre tous ces Evê-

ques il y en ait un qui soit le premier , comme il y a une Eglise qui est la première entre les Eglises. Sans cet ordre , les Eglises , ni les Evêques ne feroient point proprement de corps ; mais enfin il ne s'agissoit pas de cette question , il s'agissoit des Conciles dont les Apôtres ont tracé dans celui de Jerusalem le plan , sur lequel l'Eglise s'est formée depuis pour terminer les disputes.

Frà. Paolo continue en ces termes. *Mais les affections humaines se mêlant aux affections toutes pures de la charité , ce fut une nécessité de mettre quelque ordre dans les Conciles , & de prescrire quelques formalitez. C'est pour quoi l'Evêque le plus considérable de l'Assemblée , ou à cause de sa doctrine , ou à cause de la grandeur de sa Ville , ou de l'étendue de son Eglise , ou par quelque autre raison que ce fut , s'attribuoit l'autorité de proposer les matières , de régler toutes les formalitez , & de recueillir les avis.*

Frà. Paolo nous débire là de belles idées ; il ne faut ni avoir lû l'histoire , ni connoître l'homme , pour croire que les choses se soient jamais faites , ni qu'elles se puissent faire de cette manière. Il ne faut que se servir de ses propres paroles , pour en faire voir l'impossibilité. Il fallut établir un ordre dans les Conciles , à cause que les affections humaines s'y mêlèrent , & qu'elles auroient empêché les délibérations des Conciles , s'il n'y avoit eû un ordre établi ; & il nous veut persuader , qu'avec ces affections humaines , les autres Evêques souffriroient tranquillement qu'un seul s'érigât de lui même en Président & Modérateur de l'Assemblée. S'il y avoit

IV. PARTIE. des affections humaines dans ces Assemblées, les choses ne s'y passoient point ainsi ; les affections humaines n'ont pas accoutumé de céder avec cette facilité ; si on s'accordoit sans peine sur la personne qui devoit présider, il falloit que la charité, qui n'est point ambitieuse, y fût parfaitement la maîtresse, & que les Evêques pleins de cette charité, déferassent avec plaisir à celui qui paroïssoit le plus distingué d'entr'eux, l'autorité de diriger le Concile ; non pas qu'aucun s'attribuât de lui même cette autorité, ce qui auroit été absolument contre l'ordre, & ce que les autres n'auroient pas souffert.

Mais enfin l'ordre n'est point une chose fortuite ni arbitraire, laquelle dépende ainsi de la fantaisie d'un homme, qui se voudra rendre le maître d'une Assemblée ; il faut qu'il soit certain & établi sur des principes fixes. C'est donc une nécessité d'attribuer l'ordre des Conciles à quelque chose de moins sujet aux contestations, & aux jalousies que la science & le mérite des personnes, ou même que la grandeur des Villes ou des Evêchez. Il n'est pas nécessaire de montrer ici comment s'est établi l'ordre qui se garde aujourd'hui entre les Evêques. Il suffit de dire que le principe en est fixe & certain, tant par l'Ecriture, où se trouve la Mission des Apôtres & la Primauté des S. Pierre, que par la police civile, à laquelle s'est conformée la police Ecclesiastique. C'est de ces sources qu'est venue la prééminence des Sièges & des Evêques. C'est sur ces fondemens que s'est établi l'ordre qui s'est toujours gardé dans l'Eglise, depuis même que les Sièges se

font multipliez. Or quand il y a un ordre certain , c'est la plus grande de toutes les témérités de les troubler , comme l'ont fait les Hérétiques ; ou d'y donner quelqu'atteinte , comme fait Frà-Paolo dans son Histoire du Concile , & dans son Traité des matières bénéficiales.

Je remarquerai encore que Frà-Paolo veut que la charité se puisse mêler avec les affections humaines vicieuses , ou les affections humaines vicieuses avec la charité. Il est certain que ce mélange ne se peut faire ; la charité ne se trouve point là où régner ces affections criminelles , ni ces affections là où régné la charité. Aussi Monsieur Amelot de la Houssaye n'a pas suivi le texte dans sa traduction , il l'a corrigé.

Depuis que les Empereurs Romains eurent embrassé la foi (c'est Frà-Paolo qui continue de parler) comme il se rencontra souvent des difficultez dans la doctrine & dans la discipline , lesquelles troubloient le repos public , à cause de l'ambition des personnes qui les fomentoient ; les Princes & les Magistrats par droit de police , commencèrent de convoquer de leur chef les Evêques , pour apporter le remède aux désordres ; & ces Princes , qui assembloient ces Conciles , en régloient la conduite & les formalitez , donnoient des Sentences interlocutoires , laissant néanmoins toujours aux Evêques la décision de la question principale , pour laquelle ils étoient assemblez.

De ce discours de Frà-Paolo , on doit premièrement conclure , que c'étoient les Evêques seuls qui convoquoient les Conciles de fait & de droit , avant que les Empereurs fussent Chrétiens. Or il faut donc

IV. PARTIE. ou que les Empereurs devenus Chrétiens se soient attribué à eux mêmes toute l'autorité de cette convocation , ou que les Evêques la leur aient entièrement transportée , & se soient absolument déchargés sur eux du soin de pacifier tous les troubles de l'Eglise ; pour faire que les Empereurs aient assemblé les Conciles par leur seule autorité , & sans aucune participation de celle des Evêques , comme le veut insinuer Frà-Paolo. Mais cette pensée est un paradoxe également opposé à la notoriété de l'histoire , & à l'ordre des choses ; car on ne trouvera point dans l'histoire , que jamais aucun Concile légitime ait été assemblé par la seule autorité des Empereurs , & sans que les Evêques y aient concouru de la leur.

Mais enfin les Empereurs auroient-ils pû travailler efficacement à entretenir la paix de l'Eglise , s'ils n'avoient eux mêmes les premiers conservé l'ordre de l'Eglise , & laissé aux Evêques , qui sont les Pasteurs véritables du troupeau , & les juges légitimes de la doctrine , toute l'autorité qu'ils doivent avoir dans les choses ecclésiastiques , en ne se servant de la leur , que pour maintenir celle des Evêques , & pour faire recevoir la foi & la discipline de l'Eglise ? Or l'Assemblée des Conciles , est l'acte de tous le plus important pour les affaires de la Religion & de l'Eglise ; & les Empereurs n'auroient pû s'en attribuer la convocation & la direction toute entière , sans une entreprise visible sur la puissance des Pasteurs , ni par conséquent sans causer du trouble dans l'Eglise. C'est aux Evêques principalement à
juger

juger de la nécessité qu'il y a d'assembler les Conciles, IV. PARTIE
& de recourir aux Princes temporels, afin qu'il leur
plaise de concourir avec l'Eglise pour cette convo-
cation.

Il ne faut donc pas croire ce que dit Frà-Paolo ,
que les Princes & les Magistrats convoquerent de
leur chef les Evêques , & sans le concours de l'Eglise ,
pour apporter le remède aux desordres. Car enfin
quand les Evêques auroient été ainsi assemblez mal-
gré eux , & par la seule autorité du Magistrat , au-
roit-on pû les obliger de délibérer , & de décider des
questions, sur lesquelles ils n'auroient pas jugé à propos
de s'assembler , ni de délibérer ? Il faut nécessairement
que les deux Puissances s'unissent & s'accordent pour
ces grands ouvrages. Quand la Puissance temporelle
l'entreprend seule , elle ne sçauroit rien faire de
légitime ; & s'il se trouve des Evêques qui aient en
cela de la complaisance pour elle , ils ne font que
des brigandages.

Il est vrai que quand les Conciles étoient assen-
blez par l'autorité de l'Eglise & des Empereurs.
Ceux-ci y assistoient , ou par eux-mêmes , ou par
leurs Officiers , pour terminer les contestations qui
pouvoient naître sur les prééminences & les forma-
litez ; ç'étoit sur cela que ces Officiers pouvoient
donner des Sentences pour calmer les esprits , & em-
pêcher les broüilleries. Mais enfin pour pacifier les
troubles véritables de l'Eglise , il faut prononcer sur
la doctrine , déclarer la foi , condamner l'erreur ,
& c'est aux Evêques seuls à le faire.

Cette forme , continue-t'il , se voit dans les Con-

IV. PARTIE. *ciles, dont les Actes nous restent. On peut en donner pour exemple la conférence des Catholiques & des Donatistes devant Marcellin & plusieurs autres. Si les n.éprisés de Frà-Paolo dans l'idée qu'il veut tracer des Conciles, ne sont pas toujourns si grossières, ni si visibles, que tout le monde les puisse apercevoir; en voici une qui crève les yeux. Il nous allégué une conférence pour exemple de ce qui s'est passé dans les Conciles; & il n'y a personne qui ne sache qu'une conférence & un Concile difèrent essentiellement l'un de l'autre.*

Un Concile est une assemblée de Juges, pour décider de tout ce qui est de leur compétence, de la foi, de la morale & de la discipline; & une conférence est une Assemblée de personnes de diférens sentimens, pour s'éclaircir, & pour voir s'ils pourront convenir de quelque chose, sans préjudicier à la vérité. On a vû beaucoup de ces conférences dans le dernier siècle, en Allemagne entre les Catholiques & les Luthériens, & en France entre les Catholiques & les Calvinistes; mais ces conférences ne produisirent rien, & on ne voit que celle que nous allégué ici Frà-Paolo, qui ait eû un succès avantageux pour la conversion des Hérétiques; grand nombre de Donatistes Evêques & autres étant retournez à l'Eglise depuis cette conférence, persuadez par les raisons dont S. Augustin s'étoit servi pour les convaincre.

D'ailleurs s'il se pouvoit tenir de ces conférences, entre les Evêques Donatistes & les Catholiques, avec quelque espérance de succès, comme il s'en est tenu & s'en peut encore tenir entre l'Eglise Latine &

l'Eglise Grecque; il ne s'en sçauoit tenir de pareilles entre l'Eglise Catholique & les sectes d'aujourd'hui, parce qu'elles n'ont rien conservé de l'ordre, & de la hierarchie de l'Eglise, & qu'elles ont commencé leur défection, par le violement entier de cet ordre.

Aussi au raport de Frà-Paolo même, plusieurs Catholiques & sans doute les plus sensés s'oposoient au Colloque de Poissi, disant qu'il étoit également *bonteux & dangereux de mettre ainsi en compromis la Religion de leurs ancêtres*, & sans espérance d'aucun fruit. Il raporte de même que Charles V. disoit, souvent, qu'à *traiser les affaires de Religion dans une Diette, il en arrivoit toujours plus de mal que de bien*. Comment donc s'est-il pû faire que Frà-Paolo qui savoit tout cela, ait donné une conférence, pour exemple des Conciles, & regardé ces conférences comme des moyens, qui pouvoient être utiles pour la réunion des Hérétiques.

Dans la suite il raporte quelques exemples des véritables Conciles, où les Empereurs assistoient eux mêmes, ou bien y envoyoit quelques uns de leurs Officiers, afin que tout se passât sans tumulte & dans l'ordre. Après quoi il ajoute que *pendant les Evêques ne laissent pas de tenir entre eux des Conciles sans l'autorité des Princes, où l'un d'eux préside, & où les délibérations se prennent à la pluralité des voix*. Or si ces Conciles étoient légitimes, & s'ils se passoient tranquillement, il n'étoit donc pas toujours nécessaire pour leur légitimité, ni pour leur tranquillité, que la puissance séculière intervint. Il est pourtant toujours d'un ordre indispensable

IV. PARTIE. qu'un Souverain Catholique approuve, au moins l'Assemblée.

Mais on ne fait s'il veut parler ici des Conciles généraux, ou des Conciles Diocésains. On ne fait point non plus quels exemples il pouvoit alléguer de ces Conciles tenus sans l'autorité du Prince, depuis que les Empereurs ont été Chrétiens.

Enfin le voilà venu à la manière dont on opinoit autrefois dans les Conciles. Il me semble qu'il pouvoit se passer de presque tout ce qu'il a dit pour y parvenir. Car on ne voit point quelle conséquence il en peut tirer, pour savoir l'ordre qui s'est tenu, & qui se doit tenir dans les opinions.

Mais puisqu'il demeure ici d'accord, que les Décrets se formoient à la pluralité des voix des personnes, le Concile de Trente n'a donc rien fait d'extraordinaire, quand il en a usé ainsi.

En effet il est tellement de l'ordre naturel de toutes les Assemblées que les questions se jugent à la pluralité des voix des personnes, que les choses se passent toujours ainsi dans tous les corps & dans toutes les Assemblées, où il n'y a point de Statuts au contraire, & ces Statuts ne se font jamais que pour des raisons singulières & dans des cas particuliers. Il n'est pas besoin d'en rapporter des exemples, tout le monde les sait. Le Concile de Trente a donc suivi l'ordre naturel, & celui que tous les Conciles avoient suivi auparavant : hors ceux de Constance & de Basle, qui pour de bonnes raisons établirent une forme extraordinaire. Nous allons parler de ceci plus au long dans le Chapitre suivant.

Je reprends la suite du discours de Frà-Polo. LVII PARTIE.

Mais pour parler seulement des Conciles généraux, cela se voit dans le premier Concile d'Épouse, tenu en présence du Comte Candidien qui y présidoit pour l'Empereur ; & encore mieux dans le Concile général de Chalcedoine, tenu devant l'Empereur Marcien & ses Commissaires ; dans le Concile de Constantinople, in Trullo, devant Constantin le Barba, qui ordonnoit de qu'il y falloit traiter ; faisoit parler les uns & taire les autres ; & terminoit les différens qui arrivoient. Je n'ai rien à dire contre la conduite que ces Empereurs ont tenuë dans ces Conciles, parce que ces Conciles ont heureusement réussi, & que ces Princes n'ont employé leur autorité que pour appuyer le parti de la vérité.

Frà-Paolo ne trouve point mauvais que les Princes réglassent avec une puissance absolue toutes les démarches ; & des Conciles en général & des Peres en particulier. Il ne juge pas que cette puissance nuise à la liberté des Conciles ; mais si les Papes ou leurs Légats veulent user de quelque autorité dans le Concile de Trente, s'ils prescrivent les matières dont il faut traiter ; s'ils font parler les uns & taire les autres, tout est perdu ; il n'y a plus de liberté dans le Concile, & tous les Peres y sont réduits à la servitude. Qui pourroit se l'imaginer que Frà-Paolo eût crû que le procédé des Princes tel qu'il le rapporte ; ne fit pas le moindre ombrage à la liberté des Conciles ; & que les Papes, ou ceux qui y tiennent leurs places, n'en pussent tenir de pareils, sans la ruiner absolument.

CHAPITRE III.

On examine quelques endroits du discours de Frà-Paolo sur l'ordre des Conciles.

JE passe sous silence une partie des recherches de Frà-Paolo sur la manière dont les choses se passoient dans les Conciles. La critique en seroit trop longue, & ne seroit d'aucune utilité. Je m'attache seulement aux plus importantes.

Quand (dit-il) les Evêques ne s'accordoient pas, on écrivoit les différens avis avec les noms de ceux qui en étoient les Auteurs, & les Juges ou les Présidens décidoient. On ne sçait de quels Conciles il veut parler, comme je l'ay déjà remarqué, mais de quelques Conciles qu'il parle, on peut faire trois questions sur cet article.

La première est de sçavoir comment les Evêques pouvoient ne se pas accorder; puisque les questions se décidoient à la pluralité des voix. Car enfin quoique l'on soit de différent avis, la pluralité des voix formant le décret, accorde par nécessité les Evêques; puisque tous sont obligez de souscrire à cette pluralité, autrement il n'y auroit jamais de paix, ni de conclusion dans les Assemblées.

La seconde question est de sçavoir qui étoient ces Juges, ou ces Présidens qui décidoient, si c'étoit les Papes ou leurs Légats dans les Conciles généraux; ou l'Evêque qui tenoit la première place.

dans les autres ; ou enfin si c'étoit les Empereurs ou leurs Officiers. Car les uns & les autres sont considerez comme les Juges & les Présidens du Concile sous différens regards ; puitque les Empereurs ou leurs Officiers régloient les actions du Concile, & prononçoient des Sentences interlocutoires.

La troisième , quelle règle ils suivoient pour décider sur la contrariété des avis , s'ils suivoient la pluralité des suffrages , ou s'ils s'attachoient au mérite , qu'ils examinoient par eux mêmes. Frà-Paolo ne s'explique pas la dessus ; c'étoit pourtant une nécessité de le faire. Car s'il arrivoit de pareils différens , comme il le prétend ; il nous devoit apprendre de quel moïen on uoit pour les terminer sûrement. Nous verrons dans la suite pourquoi il a avancé ce Paradoxe sans en donner le dénouement.

Il continuë. *Il arrivoit sans doute quelquefois des des impertinences par la faute de quelques uns ; mais la charité qui excuse les défauts de nos Freres , les couvreirois.*

Je me contenterois de dire sur cet endroit qu'il n'étoit guères nécessaire que Frà-Paolo fit cette remarque , on sçait bien que toutes les personnes qui composent les Assemblées , ne sont pas toujours également sages, prudentes & habiles , & qu'il peut arriver que quelques uns , ou font , ou disent quelque chose mal à propos , que la charité doit excuser. Je me serois (dis-je) contenté de cette réflexion , si on ne lisoit Frà-Paolo qu'en Italien ou dans la version ancienne ; mais comme on le lit aujourd'hui le plus souvent dans la moderne ; il est à

IV. PARTIE. propos de faire voir combien le Traducteur a altéré, & empoisonné cet endroit. Voici le texte : *non senza dubio qualche impertinenza alle volte per l'imperfessione d'alcuno; ma la carità che iscusava i difetti di detti fratelli, la ricopriva.* En voici la version. Il est vrai qu'il arrivoit quelquefois que la décision se sentoit, ou de la foiblesse, ou de l'ignorance du Juge; mais la charité commune en couvroit le défaut. Suivant le sens du texte le Traducteur ancien met l'impertinence dans les sentimens des particuliers; mais selon le Traducteur moderne l'impertinence se trouvoit dans la décision, que formoient les Juges ou les Présidens. Or que peut-on dire de plus fâcheux d'une Assemblée, par quels traits la peut-on rendre plus ridicule & plus méprisable, que de vouloir que ce soient des personnes pleines de foiblesse & d'ignorance qui en fassent les décisions?

D'ailleurs, comment la charité auroit-elle pu couvrir les défauts de ces décisions? Il auroit fallu qu'elle eût porté ceux qui les auroient faites à les rétracter de bonne foi; & que tous fussent convenus de délibérer de nouveau, comme si ces décisions n'eussent point été arrêtées. Mais peut-on croire qu'il soit si facile aux hommes de renoncer à un avis, quand même ils l'auroient avancé par foiblesse, ou par ignorance, & particulièrement quand ce sont des personnes qui président à une Assemblée? On sçait par expérience combien est rare un pareil exemple d'humilité. Il auroit donc fallu qu'un autre Concile eût corrigé les fautes du premier; mais en tout cela la charité ne couvre point

point les défauts, elle ne le sçauoit quand elle le vou-
droit, puisqu'ils sont publics, il faut plutôt dire IV. PARTIE.
qu'elle les corrige, parce qu'il est de son devoir
de les corriger, pour empêcher la contagion de l'er-
reur.

Certainement si Monsieur Amelot de la Hous-
saye, qui pénètre si avant dans les mystères de la po-
litique de Frà-Paolo, veut que ce soit là le sens de
son Auteur; il ne sçauoit lui faire plus de tort,
puisque par ce seul trait, Frà-Paolo détruiroit abso-
lument l'autorité des Conciles; parce que ne nous
donnant point de règle certaine pour discerner ceux
qui ont failli d'avec ceux qui ont bien jugé, nous
ne pourrions seurement connoître, ceux auxquels
nous devrions nous attacher, ni ceux que nous se-
rions obligés de rejeter. Mais il faut faire plus de
justice à Frà-Paolo, & entendre ses paroles des par-
ticuliers qui peuvent s'égarer, & que les Conciles
doivent redresser.

*Les Evêques de la Province où le Concile se tenoit,
ou ceux des Provinces voisines étoient d'ordinaire en
plus grand nombre que les autres; mais tout se passoit
sans jalousie, chacun desirant plutôt d'obéir, que de
prescrire des loix aux autres.*

Il venoit de donner un coup de dent aux Con-
ciles, il lui plaît à présent de parler à leur avanta-
ge; mais il ne marque point le temps de ces Con-
ciles, dans lesquels toutes les choses se faisoient sans
jalousie & sans ambition; si c'étoit avant que les
Empereurs fussent Chrétiens ou après. Dans toute
cette dissertation, il passe d'un temps à l'autre, &

IV. PARTIE. d'une espèce de Concile à un autre , sans aucun ordre. En sorte qu'il est impossible d'en rien recueillir de précis & d'exact ; mais il vaut mieux l'entendre des Conciles , qui se sont célébrés avant la conversion des Empereurs. Car il est certain que ces Conciles ont été beaucoup tranquilles , que ceux qui se sont tenus du depuis ; parce que l'ambition & les autres passions s'y mêloient moins , qu'elles n'ont fait depuis.

Cependant cela est contraire à ce qu'il avoit dit ; & ce que j'ai rapporté ci-dessus , *que les affections humaines s'étant mêlées dans les Conciles , celui qui étoit le plus considérable , s'arroyoit le droit d'ordonner de toutes choses.* Ainsi il se contredit manifestement lui même.

Mais s'il est vrai que les Evêques de la Province où se tenoit le Concile , & des païs voisins , y étoient d'ordinaire en plus grand nombre que les autres ; pourquoi taxe-t'il la Cour de Rome , & le Concile de Trente , de ce que les Evêques d'Italie y étoient en plus grand nombre , que ceux des païs plus éloignez ? Qui empêchoit les autres nations d'y envoyer tous leurs Evêques , ou au moins une grande partie (parce que tous les Evêques d'une nation , ne doivent jamais quitter à la fois) afin que les Evêques des autres nations surpassassent ensemble le nombre de ceux d'Italie ? Et puisqu'on n'a jamais regardé cette inégalité du nombre des Evêques des nations , comme un juste fondement de trouver à redire à un Concile ; pourquoi Frà-Paolo en fait-il un grief contre celui de Trente ?

Après la division de l'Empire en deux , il resta en- VI. PARTIE.
core en Occident quelques vestiges de cette forme des
Conciles , & l'on en voit beaucoup d'exemples en Fran-
ce & en Allemagne sous la postérité de Charlemagne ,
& plusieurs en Espagne sous les Rois Goths. Enfin les
Princes ayant été tout à fait exclus des affaires ecclé-
siastiques , l'usage de cette sorte de Conciles se perdit ,
& il ne resta que celui selon lequel ils sont convoquez
par les Ecclesiastiques. Les Papes mêmes s'en rendi-
rent presqu'absolument les maîtres , par le moyen des
Légats qu'ils y envoyoient , pour y présider de leur
part dans les lieux où ils jugeoient à propos de les as-
sembler.

Il y a encore ici une faute de conséquence dans la traduction moderne , au lieu de mettre *l'usage de cette sorte de Conciles* , comme il est dans l'Italien , il a mis *l'ancien usage se perdit* , ce qui voudroit dire que l'ancien usage des premiers Conciles se seroit perdu , ce qui ne seroit pas vrai ; puisque les Princes ne se mêlèrent point des Conciles qui se célébrèrent avant que les Empereurs fussent Chrétiens , & que si les Princes n'avoient aujourd'hui aucune part aux Conciles ; les Conciles se célébreroient en effet selon leur plus ancienne forme ; mais s'ils se célébreroient ainsi dans les premiers temps , ils ne le purent plus depuis qu'il y eût des Princes Chrétiens ; & ils ne se sont jamais célébrés , sans que ces Princes y aient concouru de leur autorité , parce qu'il est de l'ordre qu'ils ne s'assemblent point sans leur participation.

Pour revenir donc à Frà-Paolo , on demanderoit

IV. PARTIE. ou à lui , ou à ses partisans , sur quoi il se fonde , pour dire que les Princes aient été tout à fait exclus des affaires ecclésiastiques , & que les Papes & les Evêques soient devenus les maîtres absolus de la célébration des Conciles ? Ni lui , ni aucun autre pour lui , ne sçauroit citer aucun Concile , où le Prince temporel n'ait eu aucune part. Car si les Papes n'employoient que l'autorité d'un seul Monarque , pendant qu'un seul étoit le maître de presque tout le monde Chrétien ; parce qu'alors ils n'avoient besoin que de cette seule autorité , & que d'ailleurs les Princes , sous lesquels vivoient les autres Evêques ne professoient pas la Religion Chrétienne ; depuis que l'Empire a été divisé entre deux ou trois , ou un plus grand nombre de Souverains , ils ont eu recours à la puissance de tous , pour la convocation des Conciles ; le Concile de Trente en fait la preuve. Les Bulles des Papes s'adressent à tous les Potentats de la Chrétienté , qui étoient demeurez dans la communion de l'Eglise. Ils y ont envoyé leurs Ambassadeurs & leurs Evêques ; ils y ont proposé ce que bon leur a semblé ; & enfin si le Concile a fait des choses , dans lesquelles quelques uns d'eux aient crû que leur autorité étoit blessée , les Princes se sont soumis au Concile avec les modifications , qu'ils ont jugé nécessaires pour la conservation de leur puissance ; & en ont reçu toutes les décisions de foi & de morale , comme ils le devoient.

Que l'on nous montre que les Constantinens , les Theodoses , & les autres Empereurs Chrétiens aient eû plus de part dans les Conciles Orthodoxes & lé-

gitimes que celle que je dis : Or je ne crois pas IV. PARTIE.
 qu'aucun Prince véritablement Chrétien en puisse
 prétendre d'avantage que ces Empereurs ; s'ils vou-
 loient être les Arbitres de la foi , ils tomberoient
 dans les excès des Princes hérétiques , qui ne sçau-
 roient être aprouvez que par les partisans du de-
 sordre & de l'erreur. On ne peut donc comprendre
 comment Frà-Paolo , en écrivant l'histoire du Con-
 cile de Trente , a pû dire que les Princes ayent été
 tout à fait exclus des affaires ecclesiastiques , & que
 les Papes en soient demeurez presque absolument
 les maîtres , puisqu'il est certain que les Souverains
 ont aujourd'hui dans les Conciles la même autho-
 rité qu'ils y ont eû autres fois.

En éfet les deux Puissances ayant été établies de
 Dieu , pour gouverner les hommes & régler tout
 ce qui appartient à leur sort , soit pour le temps ,
 soit pour l'éternité ; elles peuvent toujours s'exer-
 cer sans jalousie & sans confusion , & elles ne sçau-
 roient jamais s'exclure l'une l'autre. Loin même de
 s'exclure l'une l'autre , elles s'aident mutuellement ,
 les Souverains emploient la terreur des peines qui
 sont en leur pouvoir , pour rendre les hommes do-
 ciles & soumis à l'Eglise ; & l'Eglise fait la même
 chose de son côté , pour affermir la fidélité & l'o-
 béissance des sujets envers leurs Souverains. L'Egli-
 se ne sçauroit exercer sa discipline efficacement sans
 l'approbation & l'autorité des Princes ; & les Prin-
 ces ne sçauroient régner heureusement , sans une
 parfaite union avec l'Eglise , s'il est donc vrai que
 ces Puissances ayent besoin l'une de l'autre , com-

IV. PARTIE. ment l'une pourroit-elle exclure l'autre ?

Ce que je viens de dire pour faire voir que les Princes Catholiques, n'ont jamais été exclus des affaires ecclesiastiques, montre en même temps, *que les Papes ne les ont pas toutes tirées à eux*, & quelque autorité qu'ils ayent dans les Conciles généraux, elle ne préjudicie en aucune manière à celle des Princes, parce que ce sont des autorités de différent ordre, & à quelque point que Frà Paolo ait voulu faire monter la puissance des Papes dans le Concile de Trente, il ne faut point d'autre pièce que son histoire même, pour prouver que les Papes n'ont jamais été maîtres de ce Concile. Il rapporte lui même tout ce que les Princes y proposèrent par leurs Ambassadeurs, & ce qu'ils firent appuyer par leurs Evêques, si les choses ne se décidèrent pas tout à fait au gré des Princes, c'est que cela ne se pouvoit pas, puisqu'ils n'étoient pas d'accord; & que quand ils l'auroient été, il n'étoit pas de l'ordre qu'ils fussent absolument les maîtres de faire décider ce que bon leur auroit semblé; autrement ils auroient eû trop d'autorité dans le Concile, & l'Eglise y en auroit eû trop peu : mais une grande preuve que les Papes n'y dominoient pas, c'est qu'il dit en plus d'un lieu, comme je l'ai déjà fait remarquer que les Evêques d'Italie tout dévoués qu'ils étoient selon lui à la Cour de Rome, n'opinoient pour tant pas toujours au gré de cette Cour.

En un mot, les Papes n'ont jamais été les maîtres de convoquer les Conciles généraux, ni quand,

ni où bon leur a semblé , il a toujours fallu qu'ils ayent dépendu des Princes pour l'un & pour l'autre ; ils n'y ont jamais fait décider d'autorité absolue , ni ce qui regarde les dogmes , ni ce qui regarde la discipline. Les Evêques ont toujours eû une liberté toute entiere d'opiner sur les dogmes , selon les lumières de leur conscience ; & pour la discipline , ils n'ont point été forcez d'en ordonner autrement qu'ils l'ont jugé nécessaire pour le bien de toute l'Eglise ; j'en atteste l'histoire du Concile :

Continuons , mais les Evêques assemblez dans les Conciles , n'ayant plus la crainte du Prince temporel qui les tenoit dans le devoir ; & les respects humains qui sont la cause de tous les inconveniens , croissant à l'infini & causant beaucoup d'indécences , cela donna lieu à examiner & à régler les matières en particulier & en secret , afin de pouvoir conserver la bienséance dans les séances publiques ; & cette pratique passa depuis en formalité nécessaire : de-là est venu qu'entre les Sessions , on a tenu des Congrégations de quelques députez particuliers pour ordonner les matières , & quand il se trouvoit des affaires de differente nature , on formoit une Congrégation pour chacune , mais cet ordre ne suffisant pas encore pour empêcher toute Confusion , parce que les personnes qui n'assistoient pas à ces Congrégations ayant des intérêts particuliers , formoient des difficultez dans les Sessions publiques ; outre ces Congrégations particulières , on en établit encore une générale , qui se tenoit avant la Session ; & dans cette Congrégation générale tous se trouvoient. Or si on considère bien l'ancienne forme des Conciles , cette Congrégation générale est en effet l'acte du

IV. PARTIE. *Concile ; puisque la session n'est proprement plus qu'une cérémonie.*

Il y a bien des choses à dire sur tout ce discours. 1^o Outre que c'est la chose du monde la plus injurieuse aux Peres des Conciles , de dire qu'ils n'étoient retenus dans le devoir , & la bienléance *ou en bride* (comme le dit le Traducteur) que par le respect du Prince temporel , cela est encore contre la vérité , il a dit lui-même qu'avant que les Empereurs fussent Chrétiens , les choses se passaient tranquillement dans les Conciles , que les affections humaines y avoient peu de part , & que la charité en étoit la principale règle. Et ceux qui ont une médiocre connoissance de l'histoire , savent qu'il ne s'est point vu plus d'indécences , ni plus de désordres que dans les Conciles , où les Princes temporels ont dominé au de là de ce qu'ils devoient. Rimini & Ephèse en font la preuve.

2^o. On ne conteste pas que les Congrégations particulières & générales n'aient été établies , pour traiter les matières avec plus d'ordre , pour tenir les Sessions avec plus de bienléance , afin de maintenir la dignité du Concile ; mais ces établissemens ne sont ils pas infiniment sages & louables , l'ordre de l'Eglise non plus que celui des Etats , ne se forme pas tout d'un coup. Il n'y a que l'expérience qui puisse faire connoître quelles sont les formalitez nécessaires , pour conduire les actions des assemblées publiques avec l'ordre & la décence qui leur convient : Quand donc il seroit vrai que ces Congrégations seroient d'une invention nouvelle , Frà-Paolo

Paolo ne devoit point les désapprouver.

IV. PARTIE.

3°. Ces Congrégations sont tellement nécessaires pour empêcher le tumulte, & la confusion des séances publiques; que l'on ne croit pas qu'il se soit jamais célébré de Concile, où il ne se soit tenu quelque assemblée particulière entre les Peres, pour préparer les matières, & pour faire tout ce qui se fait aujourd'hui dans ce que l'on appelle les Congrégations. Nous trouvons une espèce de Congrégation dans le peu que l'histoire nous a conservé du Concile de Nicée. Voici ce qu'en dit Sozomene.

Præquam verò constituta dies adesset (Sessioni destinata) Episcopi inter se privatim coeuntes, Arium accersunt & opinionibus suis in medium prolatis differere ceperunt. Nicéphore dit la même chose; car on peut

Lib. I. c.

17. & 19.

très bien appeler ces assemblées particulières des Evêques, des Congrégations pour préparer les matières, & pour éclaircir les sentimens; on peut trouver dans tous les Conciles, dont les actes sont venus jusques à nous des préliminaires qui équipolent aux Congrégations. Mais quand on contesteroit le fait, & que l'on voudroit que les Peres s'assemblassent publiquement, sans avoir aucunement concerté entre eux les matières dont on devoit parler, il est toujours constant que l'ordre d'aujourd'hui est le meilleur.

Lib. 8. c. 15.

4°. Frà-Paolo n'a pas dû dire que ces Congrégations digeroient les matières en secret; comme si les Peres & les Théologiens se fussent cachez pour délibérer: puisqu'il ne se passoit rien dans ces Congrégations particulières, qui ne fût sçu des Peres

V. v.

IV. PARTIE. du Concile ; & qu'il n'étoit pas nécessaire que les personnes qui n'étoient pas du Concile en eussent connoissance , il n'y a rien en cela qui ne soit du bon ordre de toutes les compagnies réglées ; car enfin s'il falloit que tout ce qui se fait , & se dit dans un Concile , se passât aux yeux de tous les fidèles , ce seroit une étrange confusion. Il suffit qu'ils soient informez de tout ce qui y a été arrêté pour la foi , la morale & la discipline ; ils n'ont point affaire du reste , & quand il ne seroit jamais sçu de personne , tout n'en iroit peut-être que mieux.

Tâchons d'achever cette matière. *Il n'y a gueres plus d'un siècle , que les divers intérêts des Evêques des différentes nations , ayant fait naître quelque jalousie entre eux , sur ce que ceux qui venoient des Provinces éloignées , & qui se trouvoient en plus petit nombre , ne vouloient pas ceder à ceux des Provinces voisines , lesquels étoient en grand nombre ; afin de rendre leur condition égale , ce fût une nécessité d'ordonner qu'ils s'assemblassent par Nations ; & qu'après que chaque Nation auroit délibéré à la pluralité des voix des personnes , la délibération du Concile se formât ensuite , non à la pluralité des voix des personnes mais des Nations ; c'est ce qui s'observa dans les Conciles de Constance & de Basle ; & cet usage étant fort propre dans les assemblées , où les choses se gouvernent avec liberté , comme il se faisoit alors que le monde n'avoit point de Pape ; n'auroit pas été propre à Trente , où on vouloit un Concile dépendant du Pape ; & ce fût pourquoi la Cour de Rome & les Legats se faisoient une si grande affaire de la forme de*

*proceder, de la qualité & de l'autorité de la prés. IV. PARTIE.
dence.*

Ainsi finit son discours sur la forme des Conciles, & on peut dire que la fin est encore pire que le commencement.

10. Il n'est point vrai que ce soient les intérêts particuliers des Evêques de chaque Nation, qui aient donné lieu dans le Concile de Constance, à la forme de délibérer par Nations; c'étoit le malheureux état où se trouvoit alors l'Eglise, elle étoit partagée ou pour mieux dire déchirée entre plusieurs Papes, chacun desquels avoit quelque Nation qui le reconnoissoit; ce qui fit juger qu'il y avoit de l'inconvenient à opiner par personnes; parce qu'il en arriveroit que la Nation qui auroit un plus grand nombre d'Evêques au Concile, imposeroit aux autres la nécessité de reconnoître le même Pape qu'elle, & c'est ce que l'on ne vouloit pas. Ainsi afin d'empêcher cet inconvenient on trouva l'expédient d'opiner par Nations, c'est ce que le traducteur moderne a reconnu par une note qu'il a mise en marge, mais cela ne s'est pratiqué que dans le Concile de Constance.

Celui de Basle établit aussi un ordre particulier; mais différent de celui de Constance. Il se partagea en quatre classes, chaque classe étoit composée de Cardinaux, de Peres, de Théologiens, de toutes sortes de nations en nombre égal; & comme dans chaque classe l'on opinoit à la pluralité des voix des personnes, les Décrets se formoient en effet dans le Concile à la pluralité des voix de toutes les

IV. PARTIE. personnes qui composoient le Concile, de sorte que cet ordre particulier du Concile de Basse, revenoit au vrai à l'ordre commun de tous les Conciles qui avoient précédé celui de Constance, lequel est le seul où on ait opiné par Nation; pour empêcher que la nation Italienne, ne forçât les autres de reconnoître le Pape auquel elle obéissoit. Frà-Paolo n'a donc pas raison de dire que les Conciles de Constance & de Basse, ayent tous deux décidé à la pluralité des voix des Nations.

Il n'en a pas d'avantage de prétendre que cette forme de procéder, soit une preuve de la liberté des Conciles, & d'attribuer cette liberté à ce que pour lors il n'y avoit point de Pape; comme si l'Eglise n'usoit de la liberté qui lui convient que dans les temps de désordre & d'Anarchie; où étant sans chef, les membres se déchirent pour en établir un chacun à sa fantaisie. Est-il possible qu'un homme comme Frà-Paolo ait appelé des temps de liberté, ces temps malheureux; & au contraire des temps de servitude, ceux où elle est en paix, où tous les membres sont unis dans le respect, & la soumission qu'ils doivent au Chef. Au sentiment des vrais fidèles, ces temps de division ne doivent être considerez que comme ceux dont parloit Ezechias, ce sont des jours d'affliction, de reproches, & de blasphèmes.

Frà-Paolo ne devoit jamais confondre la licence avec la liberté, celle-ci ne se trouve & ne se maintient que dans l'ordre & dans la paix; & lorsque l'ordre est rompu, que la paix est troublée, la licen-

te prend sa place. Alors pour empêcher la suite des maux & la ruine entière de la société, on a recours à des voies extraordinaires ; mais ces voies doivent cesser quand l'ordre & le calme sont rétablis ; & ne peuvent jamais être alleguez en exemple que par des esprits séditieux & turbulens. Au contraire on devroit s'il étoit possible abolir la mémoire des maux & des remèdes.

De bonne foi , peut-on dire que le Chef de l'Eglise en ruine la liberté, si cela est JESUS-CHRIST a mal pourvû à son Eglise , puisqu'avec ce Chef elle ne peut jouir de la liberté des enfans de Dieu : mais si le Chef de l'Eglise universelle opprime sa liberté ; on en dira de même des Evêques , qui sont les Chefs des Eglises particulières. Ainsi il ne faudra plus de Hiérarchie , plus d'Ordre , plus de Ministres dans l'Eglise , afin que chacun vive à sa fantaisie , comme dans les temps dont parle l'Ecriture en quelques endroits *in illo tempore non erat Rex in Israël , & unusquisque quod sibi placitum erat illud faciebat.*

Si ce chef abuse de son autorité , cet abus a-t'il ôté la liberté d'opiner dans les Conciles , sur tout ce qui concerne la foi & la morale , suivant les dogmes anciens de l'Eglise ? Si le Pape a dominé avec trop d'empire sur le Concile de Trente a-t'il dominé sur la foi des Peres , les a-t'il forcez de décider autre chose , que ce qui étoit de la foi de leurs prédécesseurs ? En un mot leur a-t'il fait changer la doctrine ancienne de l'Eglise ? N'a-t'on crû les Mystères de la Trinité , de l'Incarnation , de la

IV. PARTIE. MORT & de la Résurrection de JESUS-CHRIST, de la Transsubstantiation, & tous les autres dogmes de l'Eglise Catholique, que depuis que les Papes se sont éforcez de se rendre les Monarques de l'Eglise ? A-ce été pour établir une doctrine nouvelle ; que le Concile n'a pas opiné par Nation, comme celui de Constance ? Et la manière de suivre la pluralité des voix des personnes, est-elle une invention nouvelle de la Cour de Rome, capable de ruiner l'ordre & la liberté ? Je ne croi pas qu'aucun homme raisonnable puisse jamais avoir telles pensées ; au contraire l'ordre & la liberté ne se conservent jamais mieux, que par les pratiques communes, & de tout temps usitées.

Frà-Paolo dit souvent que les Ambassadeurs, & les Evêques mêmes se plaignoient de la clause. *PropONENTIBUS LEGATIS*, sous prétexte qu'elle ôtoit la liberté aux Peres de proposer, ce qu'ils jugeoient être du bien de l'Eglise. Mais s'il est vrai que les Assemblées se doivent régler par un ordre certain, parce qu'autrement tout s'y passeroit en confusion ; une des premières loix de cet ordre, est de déterminer ceux qui présideront & qui proposeront les matières. Et comme il ne pouvoit y avoir d'autres Présidens dans le Concile, que les Légats du S. Siège, c'étoit aussi à eux à qui il appartenoit naturellement de les proposer, de recueillir les voix, & de dresser les Décrets. Car enfin qui auroit pu le faire que ces Légats, sans exciter l'envie & la jalousie des autres ?

On dira que l'on s'en plaignoit, parce que ce

IV. PARTIE
 règlement étoit contre la pratique ancienne des Conciles , où on ne voit point qu'il n'y eût qu'à certaines personnes à proposer.

Mais , quand il seroit vrai , que dans aucun Concile , on n'auroit pas marqué certaines personnes , qui pussent proposer à l'exclusion des autres , cela n'empêcheroit pas que ce ne fût un très-bon ordre , & qu'il n'ait été avantageux de l'établir dans le Concile de Trente , pour empêcher le trouble , que tant de sentimens & de desseins opoiez , comme on sait qu'il y en avoit , y auroient pû causer. Si dans tous les autres Conciles , on n'avoit rien ordonné à l'égard des personnes qui proposeroient , c'est que cela apartenoit naturellement à ceux qui présidoient ; & si les Papes l'ont voulu déterminer par leurs Bulles , c'est qu'ils prévoyoit que le Concile de Trente ne pouvoit manquer d'être agité de différentes factions ; & qu'ainsi il falloit y prescrire expressément tout l'ordre nécessaire , pour empêcher les mauvais effets de ces factions. Nous voyons que dans les différentes classes du Concile de Basse , dont on a parlé , c'étoit aux Présidens à proposer , ou au moins ceux qui vouloit proposer quelque chose , ne le pouvoient faire , qu'ils n'en eussent auparavant conféré avec le Président ; ce qui revenoit en effet à la même chose , que si le Président seul eût proposé.

Enfin il n'y eût proprement que les Espagnols qui se plainrent de cette clause , les autres nations au moins les François n'en dirent presque rien. Quand la Bulle de la reprise du Concile fût lue , & que l'Archevêque de Rege eût demandé aux Pe-

IV. PARTIE. res, s'il leur plaisoit que le Concile de Trente fût célébré en la forme ordinaire ; ils répondirent tous qu'il leur plaisoit , excepté quatre sujets du Roi d'Espagne , qui déclarèrent qu'ils s'oposoient à la clause , *proponentibus Legatis*. Il est vrai que dans la suite plusieurs autres Espagnols insistèrent sur la même chose , & que les Ambassadeurs d'Espagne au Concile & à Rome renouvelèrent souvent cette opposition ; mais tous les autres y donnèrent les mains. Les Espagnols devoient se rendre à la pluralité.

Après tout, si le grand prétexte des Espagnols étoit la liberté , qu'ils prétendoient être ôtée par cette clause ; je demanderois volontiers si cette clause a empêché, que tous les Evêques & toutes les Nations aient proposé dans le Concile ce que bon leur a semblé. Les François y présentèrent leurs 34. articles de réformation , avec cette déclaration néanmoins, de la part du Roi , *que bien que sa Majesté souhaitât que l'on eût égard à ses demandes , néanmoins elle s'en raportoit au jugement des Peres*.

Cette clause n'a pas empêché que l'on ne délibérât sur le *jus divinum* , plus que sur aucune autre matière, quoique ce fût celle de toutes qui déplaisoit le plus à Rome. Car enfin si cette clause avoit effectivement ôté la liberté de proposer , jamais le *jus divinum* n'auroit été mis en délibération , & puisqu'il y a été agité jusqu'à l'ennui , c'est une preuve démonstrative , que nonobstant la clause , il y avoit au Concile une liberté toute entière de proposer tout ce que l'on vouloit , de quelque manière que l'on le fit. L'opposition même que l'on forma à cette clause

claufe montre cette liberté.

Car fi les Ambaffadeurs de l'Empereur , conjointement avec ceux du Roi d'Efpagne , alléguoient au Pape pour raifon de révoquer cette claufe , qu'elle ôtoit aux Ambaffadeurs & aux Prélats la faculté de demander ce qu'ils jugeroient utile , les uns pour leurs Eglifes , & les autres pour leurs Princes , outre que ni ces Ambaffadeurs , ni ces Prélats ne s'accordoient pas fur ce qui étoit en éfet utile , ~~ou~~ pour les Eglifes , ou pour les Princes ; puifque les Efpagnols s'oposoient auffi fortement à la concession du Calice , du Mariage des Prêtres , & de l'Office en langue vulgaire , que les Impériaux la follicitoient avec empreflement ; jufques-là même que l'Archevêque de Brague Dom Barthelemi des Martyrs dît en opinant , que *ceux qui infiftoient fur la concession du Calice , avoient une femence d'hérésie*. Outre , dis-je , que ni les Princes , ni les Prélats , ne s'accordoient pas entr'eux , & que par conféquent il n'étoit pas dans le pouvoir du Concile de les fatisfaire les uns & les autres ; je dis que le Concile n'étoit pas af-femblé pour pourvoir aux befoins de tous les Etats , ni de toutes les Eglifes en particulier , mais à ceux de toute la Chrétienté & de l'Eglife univerfelle. Après quoi chaque Evêque en particulier pourroit avifer à ce qui feroit néceffaire pour le bon ordre de fon Eglife , & la conduite de fon troupeau ; & chacun des Princes de même pour le bien de fon Etat.

Mod.p.664.
& fuiv.

C'est ce qui fe fit après le Concile de Trente. Les Evêques dans des Conciles Provinciaux , fupplé-

IV. PARTIE. rent à ce qui manquoit à celui de Trente pour la discipline , ou à ce qui avoit été arrêté dans celui de Trente , d'une manière qui l'empêchoit d'être reçu dans l'Etat. Les Evêques de France le firent ainsi dans plusieurs Conciles particuliers , qui s'y célébrèrent depuis celui de Trente ; les Princes firent la même chose. On ne pouvoit pas recevoir en France plusieurs Décrets du Concile de Trente , touchant la réformation , parce qu'on croïoit qu'ils blessoient la souveraine puissance de nos Rois , & les libertez de leur Eglise ; mais on dressa des Ordonnances , où on inséra tout ce qui pouvoit être avantageux pour la police ecclésiastique.

C'étoit donc un mauvais prétexte , pour demander la révocation de cette clause , que de dire que les Ambassadeurs , ni les Prélatz n'avoient pas la liberté de proposer ce qui étoit avantageux à leurs Eglises & à leurs Princes. Toutes les matières de la foi , qui séparoient les hérétiques de l'Eglise y furent examinées , discutées & décidées en toute liberté ; & on ne sçauroit faire voir que la clause , *proponentibus Legatis* ôtée , elles y eussent pû être discutées & décidées autrement qu'elles le furent ; c'est donc proprement chicaner le Concile & le Pape , que de faire un Procès à l'un , ou à l'autre sur cette clause.

Les Etats de Hollande , dans leurs Lettres de convocation du Synode de Dordrecht , prescrivirent tout l'ordre de ce Synode , & jusqu'au nombre des Députez des Synodes particuliers , & des Théologiens des Nations. On n'a point prétendu que cet

ordre nuisit à la liberté du Synode; & Frà Paolo le grand admirateur, à ce que l'on dit, du Synode de Dordreck, veut trouver dans la clause, *proponen-
tibus Legatis*, & dans la forme de procéder, réglée par les Légats, des raisons de décrier le Concile? Aussi bien informé qu'il l'étoit, que cette clause n'avoit point empêché que l'on eût agité dans le Concile, toutes les matières qui purent venir dans l'esprit des Peres, celles mêmes qui déplaisoient le plus à Rome; il ne devoit point répéter si souvent les plaintes que l'on faisoit contre cette clause, sans dire qu'on les faisoit plutôt, pour rendre le Concile & le Pape odieux, que pour aucune juste raison que l'on en pût avoir.

Après avoir fait voir que Frà-Paolo n'a pas parlé tout à fait en habile homme, sur la forme des Conciles; on va montrer qu'il n'a pas mieux soutenu sa réputation, sur plusieurs autres différentes matières.

CH A P I T R E IV.

De l'habileté de Frà-Paolo sur plusieurs différentes matières.

ON feroit un volume entier, si on vouloit relever toutes les méprises de Frà Paolo, dans les sciences, dans lesquelles il devoit être le plus versé; mais quand cela ne seroit pas, & trop fatigant pour l'Auteur, & trop ennuyeux pour le Lecteur, je ne présume pas assez de ma suffisance, pour oser

IV. PARTIE. l'entreprendre. Je me contenterai donc d'indiquer seulement quelques endroits, sur lesquels les personnes versées dans la Théologie scholastique & positive, & même dans la politique, peuvent montrer aux apologistes de cet historien, qu'il seroit difficile qu'il eût fait de plus lourdes fautes, pour un homme de sa réputation.

Il dit que les Indulgences étoient des choses, qui n'avoient jamais été bien examinées, dont on ne connoissoit pas bien l'essence & les causes, qu'elles n'avoient point d'autre fondement, que la Bulle de Clément VI. faite pour le Jubilé de 1350. aussi ne paroissent-elles point suffisantes, pour combattre la doctrine de Luther. C'est pourquoi Tekel, Eckius & Priorie ne se trouvant pas assez forts, eurent recours aux lieux communs, & posèrent pour fondement l'autorité du Pape, & le consentement des scholastiques, &c.

Les Théologiens ont de quoi faire voir, que les Indulgences sont fondées sur le mérite & le prix infini de la satisfaction de JÉSUS-CHRIST, & sur l'article de nôtre foi, lequel regarde la Communion des Saints; qu'elles sont apuïées sur tous les textes de l'Ancien Testament & du Nouveau Testament, par lesquels il paroît que Dieu a égard aux prières & aux mérites des Saints, pour faire grace aux coupables. Et enfin que l'on en voit la pratique dès les premiers temps de l'Eglise; où les Confesseurs, qui souffroient dans les persécutions avec une patience vraiment Chrétienne, demandoient à l'Eglise grace pour ceux qui étoient tombez, & qui avoient une vive douleur de leur chute.

Ital. p. 7.

An. P. 7.

Mod. P. 6.

Ce que dit ici Frà-Paolo , n'est donc pas d'un habile homme , non plus que ce qu'il ajoûte encore sur ce sujet à la fin de son histoire ; *que l'usage des Indulgences a été inconnu à toute l'Eglise orientale , & que quant à celle d'Occident , on ne vérifiera jamais qu'il y ait eû aucun usage d'Indulgences avant 1095.* Quoi qu'en cet endroit il les fasse plus anciennes qu'en l'autre , où il veut qu'elles tirent leur origine des Bulles de Clement V I. pour le Jubilé de 1350. mais il se contredit manifestement lui même , puisqu'il est l'usage des Indulgences , qui a donné lieu à la pratique des Jubilez , & non pas les Jubilez à l'usage des Indulgences.

Luther n'a donc pû écrire contre le fond de cette doctrine que par un égarement d'esprit , dans le quel l'avoit jetté sa passion contre la Cour de Rome ; & Frà-Paolo paroît être dans le même égarement , lorsqu'il témoigne qu'à son gré , personne de tous ceux qui écrivirent contre Luther , ne s'y prit mieux qu'un Inquisiteur Jacobin , nommé frere Jacques Hostrat , qui exhortoit le Pape à le convaincre par le fer & par le feu , sans s'amuser à disputer davantage.

Il dit que depuis que Nestorius par un horrible impiété divisa JESUS-CHRIST , en divisant deux Fils , & refusant la divinité à celui de la Vierge. L'Eglise , pour inculquer la vérité Catholique aux Fidèles , introduisit en Orient l'usage de ces paroles , Maria Theotocos , & en Occident cette formule , Maria Mater Dei , avec la coutûme de peindre JESUS-CHRIST enfant entre les bras de la Vierge , pour enseigner la vénération qui lui étoit due même à cet âge. Dans la

Ital. p. 186.

Anc. p. 212.

Mod. P. 104.

IV. PARTIE. *suite du temps , on passa de ce culte à celui de la Mere , sans penser au Fils qui ne se regardoit plus dans les Images qu'en guise d'ornement.*

*Ep. Alex.
Epif. Alex.
ad Alex.
Epif. Con-
stantin.*

Les Théologiens pour montrer qu'avant Nestorius , & le Concile d'Ephese qui le condamna , la Vierge étoit apellée *Mere de Dieu* : puisque les Peres de ce Concile , pour confondre Nestorius , se servirent de l'autorité de ceux qui les avoient précédés , & qui l'avoient qualifiée de ce titre.

Il insinuë que le culte de Fils a passé depuis ce temps-là à la Mere , par une devotion populaire mal entendue , mais nos Théologiens pourront montrer encore , que la pitié envers la Mere est beaucoup plus ancienne que ce temps ; que le culte que l'on rend à la Mere , n'est pas celui qui est dû au Fils , & que par conséquent rien n'est plus faux , que ce qu'il dit que du culte du Fils , on passa à celui de la Mere , sans penser au Fils ; puisque toutes les esperances que l'on a dans le culte de la Mere étant fondées sur le mérite & la médiation du Fils , les hommages que l'on rend à la Mere , renferment nécessairement ceux que l'on doit au Fils.

Parlant de la Sentence d'excommunication , que prononça Paul III. contre l'Archevêque de Cologne , pour avoir soutenu & publié la doctrine de Luther , au préjudice de la Bulle de Leon X. qui l'avoit condamnée , entre autres mauvais effets qu'il attribué à cette Sentence , il prétend *qu'elle confirma les Protestans dans l'opinion qu'ils avoient , que le Concile n'étoit assemblé que pour les tromper , parce que (dit-il) si le Concile étoit assemblé pour exami-*

*Ital. p. 170.
An. p. 193.
Mod. p. 150.*

*ner la doctrine , comment est-ce que le Pape pouvoit IV. PARTIE.
avant la définition du Concile , condamner cet Arche-
vêque d'hérésie , que par conséquent il étoit inutile
que les Luthériens allassent à un Concile , où le Pa-
pe dominoit , eux qu'il avoit déjà condamnés.*

Ce raisonnement doit être regardé comme celui de Frà-Paolo , puisqu'il n'y fait aucune glose , mais les Théologiens pourront très bien justifier la conduite de Paul III. à cet égard, ils montreront qu'il n'est ordinairement point besoin de Concile , pour condamner les erreurs qui blessent visiblement & manifestement la foi , comme étoient la plupart de celles de Luther. Ainsi , comme on l'a dit cy-dessus , les premiers Chrétiens repoussent les erreurs , & se séparaient des Hérétiques , sans que les Conciles eussent parlé, suivant ces paroles de JÉSUS-CHRIST ; celui qui ne croit pas est déjà jugé , *qui non credit jam judicatus est.*

Il est vrai qu'à l'égard de certaines erreurs , dont les fidèles même éclairez , ne peuvent pas faire le discernement , on a ordinairement attendu le jugement des Evêques , & les décisions des Conciles , avant que de regarder comme Hérétiques ceux qui les soutenoient ; mais les erreurs de Luther étoient bien différentes , leur nouveauté les caractérisoit assez , & les plus simples d'entre les fidèles , pouvoient aisément les reconnoître , par l'oposition qu'elles avoient avec les vérités de foi , qu'ils avoient crû dès l'enfance , & qui étoient comme sensibles & palpables par le culte extérieur de la Religion Catholique qu'ils professoient.

D'ailleurs les Univerfitez de Paris , de Louvain & de Cologne , ayant déjà condamné la doctrine de Luther , les Conciles de Sens & de Bourges & d'autres ayant fait les Décrets dans la foi , qui en renfermoient la condamnation , & le Pape Léon X. l'ayant frappée d'anathème , avec tous ceux qui oferoient la foutenir ; pourquoi Paul III. fondé fur la voix de toute l'Eglife , qui condamnoit unanimement ces erreurs , ne pouvoit-il pas déclarer encouruë par l'Archevêque de Cologne l'excommunication fulminée par Leon X. puiſque cet Archevêque ſe trouvoit dans le cas de la Bulle ſ'il faut attendre les déciſions d'un Concile univerſel , pour condamner ceux qui attaquent la foi publique & la créance certaine de l'Eglife , & qui renverſent des dogmes incontestables , qu'ils ont crû eux mêmes avant leur ſchiſme & leur révolte , comme ces ſortes de Conciles ſont ordinairement très-lents à ſ'afſembler , les Pafteurs auront les mains liées , & les loups ravageront impunément le troupeau , avant qu'on les puiſſe repouſſer.

Mais enfin ſi les Luthériens pouvoient croire qu'il leur étoit inutile d'aller à un Concile , où préſidoit le Pape qui les avoit condamnées , ils ne devoient jamais demander de Conciles ; puiſqu'ils devoient bien ſ'attendre , qu'on ne changeroit point pour eux la forme ordinaire de ces ſaintes Aſſemblées , & qu'on ne priveroit point le Pape du rang & de l'autorité , qui conviennent au Chef de l'Eglife , & qu'il méritoit avec d'autant plus de juſtice , qu'il avoit fait paroître plus de vigilance , & de zèle pour condamner leurs erreurs.

C'étoit

C'étoit donc les Protestans eux mêmes qui le IV. PARTIE.
trompoient , & non pas le Concile qui les trompoit ;
s'ils le flattoient qu'il fût assemblé pour changer
la doctrine ancienne de l'Eglise , afin de s'accom-
moder à leurs nouveutez. Les Peres sont allez au
Concile de Trente , sûrs de tout ce qu'ils pronon-
ceroient sur tous les principaux articles de la doc-
trine des Protestants ; comme les Peres de Nicée ,
allèrent à Nicée sûrs de ce qu'ils prononceroient
contre Arius. S'il en étoit autrement l'Eglise ne se-
roit pas la maison de Dieu , ni la colonne de la vé-
rité , mais une école flottante de doutes & d'incer-
titudes , comme celle des philosophes.

Mais si Frà-Paolo qui met dans la bouche des hé-
rétiques tout ce raisonnement contre le Concile , ne
trouve point mauvais que les Protestans d'Allema- Ital. p. 209.
gne , continuassent de publier tous leurs nouveaux An. p. 240.
dogmes , sans attendre le jugement du Concile ; s'il Mod. p. 185.
ne trouve point étrange qu'ils traitassent le Pape
d'Ante-Christ ; pouvoit-il se plaindre que le Pape
persistât dans la foi de ses prédécesseurs , & qu'il
déclarât anathêmes ceux qui en suivoient une autre ;
puisqu'eux mêmes ils déclaroient anathêmes ceux
qui ne tenoient pas le Pape pour l'Ante-Christ , sans
attendre la décision du Concile.

Il dit qu'aussi tôt après qu'eurent été publiez les
Décrets du Concile touchant la grace , deux des plus Ital. p. 222.
celebres Théologiens du Concile , & qui avoient eu le An. p. 256.
plus de part à ces Décrets , sçavoir Dominique Soto Ja- Mod. p. 197.
cobin & Anthoine de Vega Cordelier , composèrent
deux grands ouvrages sur cette matiere , dans lesquels

IV. PARTIE. *chacun d'eux expliquoit les décrets du Concile selon ses opinions, quoique les opinions des deux fussent contraires; qui les lira (dit-il) & qui observera qu'ils donnent aux paroles du Concile des sens opposez & douteux, s'étonnera que les deux Docteurs les plus habiles du Concile, & qui ont eû le plus de part à ses décrets, n'aient pas été bien informez du sens unique de ces décrets, & du véritable but du Concile; & plusieurs en ayant encore écrit depuis diversement, je n'ai jamais pû penetrer si cette Assemblée convenoit dans le sens, où seulement dans les paroles.*

Je laisse aux Théologiens à montrer que les Peres du Concile convenoient dans le sens & dans les paroles; dans le sens qui étoit de déclarer la nécessité de la grace du médiateur, & la coopération libre de la volonté de l'homme à cette grace; que l'on peut passer de la justice au péché, comme du péché à la justice, voilà la vérité de la doctrine, que le Concile a déclarée & que tout fidèle doit croire pour être sauvé: Or tous les Peres convenoient dans cette doctrine.

Ils ne convenoient pas moins dans les termes dont ils s'étoient servi pour l'exprimer, puisqu'ils les avoient tellement concertez & ajustez que la foi de l'Eglise s'y trouvoit, sans condamner aucune des opinions des écoles catholiques. On peut être d'autant plus assuré du parfait accord des Peres, & dans le sens & dans les paroles, que les ouvrages de Soto & de Vega qui étoient de deux écoles différentes en font la preuve; puisque chacun de ces Théologiens se servoit des termes du Concile pour

apuyer ses sentimens , selon le dessein des Peres qui IV. PARTIE
n'en vouloient exclure aucun , mais condamner seu-
lement les erreurs de Luther.

Frà Paolo lui même devoit d'autant moins témoi-
gner son admiration & ses doutes ; qu'il venoit de
louër immédiatement auparavant le Cardinal de
Sainte Croix d'avoir sçû si bien choisir , & ména-
ger toutes les paroles de ces décrets , que les Théolo-
giens de l'école de Saint Thomas , & de celle de Scot
en fussent également satisfaits. *Et veramente , conside-
rando questi particolari , convien non defraudar il Car-
dinale della lode meritata , che sapeffe dar sodisfatto-
ne anco a pertinaci in contrarie opinioni.*

Ces deux Docteurs même , entendoient parfait-
tement le sens du Concile , & s'ils ne s'accordoient
pas , c'est qu'ils en tiroient de différentes consequen-
ces ; car on sçait que ce n'est pas par les diffé-
rentes conséquences que chacun peut tirer à sa fan-
taisie , que l'on doit juger de la doctrine d'un Con-
cile , mais par l'examen que l'on fait de la doctri-
ne en elle même. Tout cela n'étoit point impéné-
trable à Frà-Paolo , s'il avoit bien voulu juger équi-
tablement du Concile.

Je laisse de même aux Théologiens à lui faire
voir qu'il n'entend pas , ou feint de ne pas enten-
dre les décrets du Concile , afin de le calomnier ; Ital. p. 236.
An. p. 273.
Mod. p. 210.
lorsqu'il prétend que les sentimens de Soto & de
Catarin , se trouvent également dans ces décrets.
Celui du premier y est en effet , & celui du second
n'y est point du tout ; puisque le Concile condam- ff. 6. c. 91
can. 15.
ne en termes formels , ceux qui disent que l'on doit

IV. PARTIE. Croire d'une certitude de foi , que l'on est du nombre des prédestinez.

Il calomnie de même le Cardinal de Sainte Croix , lorsqu'il avance qu'il approuva la doctrine de Catarin.

Enfin si Catarin vouloit soutenir son sentiment par les paroles du Concile , il se trompoit ; & il raisonnoit faux , lorsqu'il prétendoit qu'il étoit contradictoire de dire que l'homme reçoit volontairement la grace , & qu'il n'est pas certain de l'avoir reçûe ; puisque l'homme ne sçauroit se connoître parfaitement soy même , ni voir clair dans tous les replis de son cœur , selon les textes de l'Ecriture.

Les Théologiens n'auront pas de peine à justifier le Concile du reproche qu'il lui fait , *de n'avoir eu d'égard aux pratiques anciennes de l'Eglise , & aux sentimens des Peres , touchant le Baptême des hérétiques , non plus qu'à des fables.* Ils feront voir que le Concile par sa définition , accorde les sentimens des Peres , qui paroissent contraires sur ce sujet.

Les Théologiens montreront que l'on ne sçauroit guères parler de la juridiction de l'Eglise , avec moins de lumière que le fait Frà-Paolo ; lorsqu'il prétend que *cette juridiction vient de ce que JESUS-CHRIST avoit ordonné aux Apôtres de prêcher l'Evangile , & d'administrer les Sacremens ; de ce qu'il avoit commandé à tous les fidèles de s'entr'aimer les uns & les autres , & de se pardonner mutuellement les injures ; chargeant un chacun de s'entremettre pour accommoder les différens , & en donnant pour souverain remède contre les dissensions le pouvoir à tout le corps*

Ital. p. 249.

An. p. 291.

Mod. p. 224.

Ital. p. 339.

An. p. 400.

Mod. p. 309.

de l'Eglise de lier & de délier , avec promesse que ce qu'elle lieroit , ou délieroit en Terre , seroit lié ou délié dans le Ciel ; & que son Pere accorderoit tout ce que deux d'entr'eux demanderoient unanimement ; que l'Eglise primitive fit son exercice continuel de procurer la satisfaction à l'offense , & le pardon à l'offenseur , &c. IV. PARTIE.

Car que peut-on dire de plus confus sur ce sujet ; pourquoi tirer cette juridiction indifféremment de tous ces passages , dont quelques uns n'y servent de rien ? Un grand homme d'Etat comme lui , ne devoit-il pas distinguer dans la juridiction ecclésiastique , ce que l'Eglise en a d'elle même , & comme étant chargée de paître le troupeau , d'avec ce qui lui en a été concédé par les Princes temporels , pour faire honneur à ses Ministres.

Sur quel fondement a-t'il pû dire dans ce même endroit , que le jugement de l'Eglise diffère de celui du Juge séculier , en ce que celui cy s'exécute par la puissance du Juge , & que l'autre ne s'exécute que par l'obéissance de la personne qui se soumet ; & que si elle ne veut pas se soumettre , le jugement demeure sans exécution , hors qu'il est un préjugé de celui de Dieu , qui s'exécute dans cette vie ou dans l'autre , selon le bon plaisir de Dieu. Est-ce que pour excommunier un hérétique , ou pour retenir les pechez d'un pecheur , l'Eglise a besoin de leur obéissance , & que s'ils n'obéissent pas , le jugement de l'Eglise demeurera sans exécution ? Un homme aura-t'il Communion avec l'Eglise malgré elle ; & se fera-t'il administrer les Sacremens , malgré ses Ministres ?

IV. PARTIE. Le sens qu'il lui plaît de donner aux paroles de S. Paul , lorsqu'il veut que cet Apôtre écrivant aux Corinthiens , le soit servi du terme de *pleurer* , pour dire *châtier* ; est-il suffisant pour en faire un principe , & pour dire indéfiniment que *châtier* s'appelloit autrefois *pleurer* ? Mais quand cela seroit qu'étoit-il besoin de le dire dans un lieu , où il ne s'agit que d'éclaircir les fondemens de la juridiction ecclésiastique ?

Sur quoi s'est-il pû fonder , pour dire que l'Evêque , qui comme le premier de l'Eglise , présidoit au jugement dans les Eglises fort nombreuses , après avoir proposé & délibéré dans le Collège des Prêtres & des Diacres , que l'on apelloit le Présbitere , portoit ensuite les matières digérées & préparées dans l'Assemblée générale de l'Eglise , pour y recevoir leur dernière résolution ? Ce Tribunal de tout le peuple est de son invention toute pure , & les Lettres de S. Cyprien n'en servent nullement à le soutenir ; puisque l'on n'en trouvera aucune , où il paroisse que S. Cyprien ait jamais demandé en forme l'avis & le consentement du peuple , pour les jugemens ecclésiastiques ; & que jamais les Evêques aient rendu compte de leur conduite au peuple , autrement que par un esprit de charité & de condescendance.

Comment s'étoit-il imaginé , que Justinien assigna aux Evêques les causes de la Religion , comme si de droit elles ne leur eussent pas appartenu , suivant ce qu'il allégué lui même de l'Ecriture au commencement de son discours ?

Où a-t'il pris encore ce qu'il dit ensuite , que

ceux qui ont mis la Chrétienté sous le joug , lui ont ôté les moyens de le secouer ? On lui demanderoit qui sont ceux qui ont tellement asservi les Chrétiens , qu'ils ne jouissent aucunement de la liberté qui leur convient , & qui consiste dans l'obéissance qu'ils doivent à leurs conducteurs , & dans la pratique des loix de l'Evangile & des saints Canons ; car s'il veut une autre liberté , ce ne sera plus la liberté des enfans de Dieu , mais la licence ou libertinage des enfans de perdition.

Comment a-t'il pû conclure de ce que *les fidèles sont apellez les enfans de Dieu , les freres de JESUS-CHRIST & les héritiers du Royaume , & de ce qu'ils ont été rendus dignes de la grace , du Baptême & du Sacrement de la chair de JESUS-CHRIST ; ils ont droit de juger les causes de l'Eglise , & d'exercer la juridiction ; de juger de la doctrine & des Sacremens ?* Ne sont-ce pas là des sentimens de Fanatique & de Trembleur ?

Qu'appelle-t'il la partie la plus saine , dont il dit que l'opposition n'a pû empêcher que la plus grande ne l'emportât ?

Pourquoi veut il que le tribunal temporel de l'Eglise soit indépendant du gouvernement public ? A la vérité son tribunal spirituel ne dépend que de Dieu ; mais le temporel dépend du Souverain , dans quelque Etat que ce puisse être ; Frà Paolo devoit il confondre ces choses ?

Ne pourroit-on pas dire qu'il a rêvé lorsqu'il a dit que les Papes , pour s'attribuer à eux mêmes toute la juridiction ecclésiastique , ont substitué au lieu

des termes de lier & de délier, celui de paître ; afin de faire croire que toute la juridiction, que JESUS-CHRIST a laissée à l'Eglise, a été donnée au Pape en la personne de S. Pierre. Comme si JESUS-CHRIST n'avoit pas dit au même Apôtre ; ce que tu lieras en Terre, sera lié au Ciel ? Il falloit que Frà-Paolo fût atteint de quelque accès de frénésie, pour avoir eu une pareille penlée.

En voilà assez sur ce discours, que l'on peut appeller un chef-d'œuvre en fait de galimathias, & aucun homme un peu sensé ne le lira, non plus que les deux autres sur l'origine des Conciles, & sur la forme d'y procéder, qu'il ne soit surpris qu'un Ecrivain de la science & de l'esprit de Frà-Paolo, ait été capable de dire tant de pauvretés, ait pû faire tant de mauvais raisonnemens, & tomber en tant de contradictions. Ce seroit assez pour faire perdre au Lecteur l'envie de lire le reste de cet Ouvrage, de le mettre d'abord sur ces trois endroits.

Les Envoyez de l'Electeur de Brandebourg ayant fait un discours, dans lequel ils montroient la bonne volonté & la révérence de leur maître envers les Peres, sans expliquer davantage les sentimens qu'il avoit en matière de Religion ; Frà-Paolo dit *que les Peres témoignèrent avoir plus reçu dans le compliment de ces Envoyez, qu'ils ne leur avoient voulu donner ; & que c'étoit un des ordinaires & pieux artifices de l'Eglise Romaine, qui s'accommodant à la faiblesse de ses enfans, fait semblant de croire qu'ils ont satisfait à leur devoir. Que les Peres du Concile de Carthage, ayant rendu compte à Innocent I. de la condamnation de Celsestus*

Ital. p. 351.

An. p. 415.

Mod. p. 322.

lestius & de Pelage (l'Auteur & le Traducteur ont mis Celestin) & l'ayant prié de se conformer à leur déclaration , ce Pontife les loüa , de ce que selon l'ancienne tradition & discipline ecclésiastique , ils avoient remis le tout à son jugement.

Les Thélogiens qui auront examiné la Lettre du Concile de Carthage , & celles du Concile de Milevis , de S. Augustin & des autres Evêques d'Afrique , qui furent écrites à ce Pape au sujet des erreurs de ces deux hommes ; pourront faire voir qu'ils lui demandoient plus qu'une simple conformité de sentimens à leur déclaration , c'est à dire plus que les Evêques ne demandent aux autres Evêques d'une égale autorité ; & qu'ainsi ils reconnoissoient dans le Siège de S. Pierre une puissance supérieure à la leur. Frà-Paolo n'a donc voulu restreindre la demande des Peres de ces Conciles , qu'afin de faire paroître ridicule ce que ce Pape leur faisoit dire. Mais à quel propos rapporter cette histoire , sinon pour donner à toutes occasions des marques de son aigreur contre Rome & contre le Concile.

Il y a dans l'Italien *allettamento* , le Traducteur ancien l'avoit rendu par *attrait* , le moderne a mieux aimé le traduire par celui d'*artifice*.



CHAPITRE V.

Suite du même sujet.

Ital. p. 325.

An. p. 416.

Mod. p. 323.

IL sera facile aux Théologiens de justifier le Concile de la contradiction dans laquelle Frà-Paolo prétend qu'il est tombé, lorsqu'il a dit que l'*existence du corps de JESUS-CHRIST dans l'Eucharistie, se peut à peine exprimer par les paroles ; & ensuite, que la conversion qui s'y fait s'appelle proprement Transsubstantiation.* Puisque le Mystère de l'Unité, dans la Trinité des personnes, tout ineffable qu'il est, s'exprime néanmoins par le terme de *Consubstantialité*. C'est une nécessité d'exprimer par des paroles, autant qu'il est possible aux hommes, les Mystères ineffables, pour instruire & fixer la foi des fidèles, & pour les précautionner contre les erreurs opposées. L'Eglise se sert aujourd'hui de celui de *Transsubstantiation*, pour distinguer sa croyance de celle de tous les hérétiques, sur le Mystère de l'Eucharistie ; comme elle se servoit autrefois de celui de *Consubstantialité*, pour distinguer sa croyance de celle de tous les hérétiques, sur le Mystère de la Trinité ; sans néanmoins qu'elle ait jamais prétendu par ces termes, donner des idées si nettes & si distinctes des Mystères en eux mêmes, que la raison les pût comprendre & les croire, par un autre acte que celui de la soumission, de l'entendement à l'obéissance de la foi. Je laisse encore beaucoup d'autres bévûes que pour-

ront remarquer les Théologiens sur cet article. IV. PARTIE.

Les Théologiens pourront relever la chicanne que Frà-Paolo fait mal à propos au Concile , lorsqu'il désapprouve que le Concile ait mis dans les termes , qui font la forme du Sacrement de Penitence , *absolvo* , au lieu de celui de *remitto* , qui est le terme sur lequel le Concile fonde l'institution de ce Sacrement ; puisque ce terme *remitto* n'est point le seul dont JESUS-CHRIST se soit servi , pour marquer la puissance des clefs ; & qu'il emploie celui de *solvèritis* , dont est formé celui d'*absolvo*.

Ital. p. 366.
An. p. 434.
Mod. p. 359.

Les Théologiens pourront encore confondre cette autre chicanne , qui se trouve dans le même lieu , où il voudroit que le Concile eût établi un Sacrement de condamnation par ces termes , *ligo te* ; comme il en a établi un d'absolution par ces termes , *absolvo te*. Il demande par quelle raison il ne sera pas aussi nécessaire de prononcer *ligo te* , pour exécuter ce que JESUS-CHRIST a dit , *quorum retinueritis* , &c. comme il faut prononcer , *absolvo te* , pour l'exécution de ces autres paroles , *quacumque solveritis* ? Qui est-ce qui ne sçait pas que le pecheur demeure lié par ses pechez , comme le Lazare sortant du tombeau par ses bandelettes , dès-là qu'il n'en est pas délié par une absolution légitime ?

Funus peccatorum circumplexi sunt me.
Psal. 119.

Autre chicanne sur l'obligation de dire tous ses pechez , avec les circonstances qui en déterminent l'espece & la qualité autant qu'on le peut. Il faudroit (dit-il) que les Confesseurs s'attachassent plutôt , à connoître l'état du pecheur , que la qualité & le nombre de ses pechez , pour sçavoir quels pecheurs méri-

IV. PARTIE. *tent d'être déliez, & quels méritent d'être liez; puis-
que JESUS-CHRIST a dit, quorum remisistis &
quorum retinueritis.* Mais ne faut-il pas connoître le
nombre & la qualité des pechez, autant qu'il est
possible à l'homme, afin de connoître l'état du pe-
cheur; comme il faut connoître toutes les circon-
stances du mal, pour connoître l'état du malade?
Il semble que cet homme ait renoncé aux lumières
de la raison, pour dire des choses si pitoyables.

Il continue de montrer ou son ignorance, ou son
mauvais sens sur le nombre des pechez, & sur les
circonstances qui en changent l'espèce. Il dit que *c'est
se rire ouvertement du monde, & prendre tous les hom-
mes pour des idiots, de s'imaginer leur faire croire tou-
tes ces absurditez.* Est-ce (ajoute-t'il) que le Conci-
le veut que les Confesseurs aient toujours une balance
pendue à leur ceinture, pour y pezer jusqu'aux atomes
des pechez; & ne sçait-on pas combien sont legeres les
pénitences qu'ils imposent, pour les plus grands pe-
chez, les homicides, les adultères, &c.

Ne devoit-il pas faire cette justice au Concile;
de croire que ce qu'il ordonne, est mesuré sur l'é-
tendue de la prudence humaine; qu'un pénitent
n'est obligé qu'à ce qu'il peut faire moralement,
pour connoître l'état de sa conscience, & un Con-
fesseur de même pour connoître l'état du pénitent;
afin que celui cy puisse donner à l'autre des avis sa-
lutaires, & une pénitence convenable?

Il devoit de même avoir assez d'équité pour ne
pas imputer au Concile la prévarication des Con-
fesseurs, qui n'ordonnent pas des pénitences propor-
tionnées aux pechez.

Il accuse le Concile de legereté & d'ignorance IV. PARTIM
 de ce qu'ayant représenté les Confesseurs sous l'idée
 des Juges, il condamne ceux qui disoient que l'ab-
 solution est un simple ministère de déclaration ; *étant*
manifeste (dit il) *que l'office du Juge, n'est que de*
déclarer innocent celui qui est innocent, & coupable ce-
lui qui est coupable. Avoit il oublié que toute compa-
 raison cloche, & que le ministère du Prêtre a cela de
 singulier & d'excellent qu'il fait d'un coupable un ju-
 ste, quand le sujet est bien disposé, parce que J E S U S.
 C H R I S T a assuré que ce que feroit le Prêtre en Ter-
 re seroit ratifié dans le Ciel ? De même que le Prince
 pourroit donner à un Juge, le pouvoir d'abolir tels
 crimes & de rétablir tels coupables dans leur honneur,
 avec assurance que ce que feroit ce Juge, il le fe-
 roit lui même.

Quelle injustice d'attribuer, comme il fait, à l'ava-
 rice & à l'envie de dominer, la reserve de certains
 pechez ? Est-ce qu'il ne sçavoit pas combien la diffi-
 culté d'obtenir l'absolution a été dans tous les temps
 un frein puissant pour retenir les pecheurs ; d'ailleurs
 ignoroit il que de tout temps, on a fait dans l'Eglise
 grande distinction entre les pechez ; & que dans les
 premiers siècles, il y en avoit, comme l'adultere, l'ho-
 micide, l'idolatrie, dont on ne donnoit que très
 difficilement l'absolution ; & pour lesquels on refu-
 soit la Communion, même à la mort ; sinon dans
 toute l'Eglise, au moins dans quelques Eglises par-
 ticulières ?

Ne sçavoit-il, pas que dans les commencemens les
 Evêques seuls administroient la penitence, & que

Ital. p. 357
 An. p. 436.
 Mod. p. 339.

IV. PARTIE. par conséquent en la confiant aux Prêtres, ils ont pu s'en réserver une partie, ou à raison des pechez, ou à raison de la penitence publique & particuliere? Enfin tout l'ordre, de la penitence ne marque-t'il pas ce pouvoir, puisque ce sont les Evêques qui ont établi cet ordre? Comment est-ce que les Partisans de Frà-Paolo, ne rougissent pas pour lui de tant de chicanes & de minuties; il est vrai que c'est par les Théologiens de Louvain, & de Cologne qu'il fait combattre la doctrine des cas réservés; mais nous pouvons bien douter de la vérité de ce recit; des Théologiens de cette reputation étant trop éclairés pour blâmer une doctrine si certaine dans l'Eglise; elle ne plaisoit pas à Frà-Paolo, & sous le nom de ces Docteurs, il a débité ce qu'il en vouloit dire.

Ital. p. 429. Monsieur l'Evêque de Meaux, dans son Histoire
An. p. 511.
Mod. p. 400 des Variations, a fait voir combien il s'étoit trompé lui & les Calvinistes; lorsqu'ils avoient avancé que les Vaudois étoient conformes aux Zuingliens; dans les points principaux de leur doctrine, & de leurs coutumes. Mais Frà Paolo lui même en avoit assez dit auparavant, pour montrer que le seul point qui engagea les Vaudois à s'unir aux Zuingliens, fut leur séparation de l'Eglise Romaine, & leur désobéissance au Saint Siège. Ce point de conformité fit que les Vaudois reçurent tout le reste de la doctrine de Zuingle. Voici comme il parle en cet endroit.

Ital. p. 123.
An. p. 138.
Mod. p. 109 *Pendant que l'on assembloit un Concile à Trente, en France l'on employoit les armes contre un reste de Vaudois, qui vivoient retirés dans les montagnes de Pro-*

vence, séparez de l'obéissance de l'Eglise Romaine ; leur créance étoit très confuse & très grossière, avant que Zuingle eût renouvelé la Religion en Suisse : mais lorsque Genève embrassa la réforme, ils commencèrent à se débrouiller, & à donner quelque forme à leur doctrine, en y ajoutant ce qu'ils trouverent de meilleur dans la nouvelle. Ces paroles du second livre de Frà-Paolo, ne s'accordent pas bien avec ce qu'il dit au cinquième.

Il glose mal à propos sur le Décret du chapitre 3^e. de la 21. Session, qui regarde la Communion des Laïques. Il sera facile aux Théologiens de prouver que ces paroles du Concile : *Que celui qui reçoit la seule espece du Pain, n'est privé d'aucune grace nécessaire au salut*, ne sont point un aveu que l'on perd une grace, qui n'est point nécessaire. Le Concile a parlé contre les Novateurs, qui veulent que l'on ne reçoive pas tout ce qui est nécessaire au salut, lorsqu'on ne reçoit qu'une espece; & on doit entendre les paroles du Concile par rapport à l'erreur condamnée.

Ital. p. 552.
An. p. 658.
Mod. p. 520.

2^o. Sur le 4^e. chapitre les Théologiens feront voir, que lorsque le Concile a imposé l'obligation de croire que l'antiquité ne tenoit pas pour nécessaire la Communion des enfans; il ne s'est point embarrassé dans une question de fait, dont on ne le puisse tirer avec avantage; & que Frà-Paolo a parlé temerairement, à moins qu'il n'ait autorité pour obliger tous les Théologiens à prendre tous les passages de Saint Augustin, & la lettre du Pape Innocent dans le même sens que lui; il faudroit encore

IV. PARTIE. qu'il eût tous les témoignages de l'antiquité pour lui.

30. Sur le second Canon qui déclare hérétiques ; ceux qui diront que l'Eglise n'a point eû de justes causes , pour administrer aux Laïques la Communion sans le Calice. Les Théologiens pourront prouver que ce n'est point fonder un article de foi sur un fait humain , mais sur un fait divin ; c'est-à-dire sur la promesse que J E S U S C H R I S T a faite à son Eglise , qu'il seroit toujours avec elle ; car c'est en vertu de cette promesse que l'on doit croire comme article de foy , que l'Eglise ne fera jamais rien sans raison dans le gouvernement du troupeau de J E S U S C H R I S T.

40. Frà-Paolo parle sans fondement , lorsqu'il dit que le Concile devoit déclarer ces causes , pour convaincre les hommes par raison , & non point par la terreur , ce qui étoit vouloir dominer & tyranniser la foi , chose tant detestée par Saint Paul. Ce seroit une terrible entreprise pour un Concile , de rendre toujours raison de ce qu'il fait à tous ceux qui seroient capables de le contrôler ; & qui pourroient refuser de se soumettre à ses décisions , les uns pour une prétendue raison , & les autres pour une autre, cela est l'emploi des Théologiens, & non pas des Peres d'un Concile , qui sont assemblez pour décider comme Juges , & qui par consequent ne doivent rendre raison de ce qu'ils ont jugé, qu'autant qu'ils le trouvent bon. L'Eglise ayant reçu de J E S U S C H R I S T la charge de paître le troupeau , elle a en même temps reçu tout ce qui est nécessaire pour s'en acquitter

quiter , c'est à-dire non seulement les lumières , mais encore l'autorité , puisque l'un sans l'autre ne suffiroit pas. C'est donc aux fidèles à se soumettre à tout ce qu'elle ordonne , sans lui en demander la raison , comme les sujets sont obligez de se soumettre aux ordres de leur Souverain , sans lui pouvoir dire pour-quoi le faites vous.

Il est vrai néanmoins que l'Eglise , ne fait presque rien qu'elle n'appuie , & de l'autorité de l'Ecriture & de raisons ; le Concile de Trente le prouve , puisqu'il n'y a presque pas un chapitre qui ne porte sa raison avec soi , ou dont on ne puisse trouver la raison dans un autre chapitre du même Concile : mais quand elle ne le fait pas , ce n'est pas aux particuliers à demander des raisons à l'Eglise ; ceux qui en usent ainsi , se fraient le chemin à la révolte ; puisque ceux qui demandent des raisons , ne sont presque jamais contens de celles qu'on leur donne , & que l'expérience prouve qu'il n'y a point de raisons , qui ne puissent être combattues par des esprits faits comme celui de Frà-Paolo ; qui croient que toutes les lumières , & toute la science sont dans leurs têtes.

50. Les Théologiens lui montreront qu'il n'y a point de contre sens à dire , que l'on n'est obligé à l'observation du Décret que de droit humain , quoique l'on soit obligé de droit divin de croire qu'il est juste : Puisque la croiance de la justice du Décret est fondée sur les promesses de JESUS-CHRIST ; & que l'observation dépend des circonstances qui peuvent changer , mais pour parler plus juste , il n'est pas

IV. PARTIE. vrai que l'on ne soit obligé à l'observation du Décret que de droit humain, c'est une glose de Frà-Paolo, on y est obligé de droit divin. On est toujours obligé d'obéir à l'Eglise, & si ses pratiques peuvent changer, l'obligation de cette obéissance ne changera jamais.

60. Ils lui feront voir qu'il applique mal à propos l'autorité de l'Apôtre, puisque si Saint Paul & Saint Pierre en défendant de dominer sur la foi des fidèles, avoient défendu d'obéir à l'Eglise, à moins qu'elle ne rende raison de tout ce qu'elle ordonne; ils auroient parlé contre eux-mêmes; qui n'ont pas toujours rendu raison de la doctrine qu'ils enseignoient; & qui ont souvent imposé le nécessaire de croire par leur autorité, & parce qu'ils assûroient avoir le Saint Esprit; car s'ils assûroient avoir le Saint Esprit, & s'ils le prouvoient par des miracles; l'Eglise assûre qu'elle est éclairée des mêmes lumières; elle le prouve par les paroles de JESUS-CHRIST, par celles de l'Apôtre, par les miracles des Apôtres, & de tous les Saints qui sont les propres miracles; parce que les Apôtres & tous les Saints lui appartiennent comme ses propres membres: mais a-t-elle besoin pour faire preuve de ce qu'elle est d'un plus grand miracle, que de celui de sa perpétuelle stabilité, malgré toute la cruauté des tyrans, & toutes les entreprises des hérétiques.

Les plaisans & les esprits forts alleguent souvent l'impertinente raillerie de Sleïdan, qui dit que
 Ital. p. 509. *le Concile de Trente faisoit venir de Rome le Saint Es-*
 An. p. 607.
 Mol p. 476. *prit en valise.* Frà-Paolo n'a pas oublié ce trait de

son auteur favori ; & s'il le traite de blasphème. IV. PARTIE
toire , c'est qu'il ajoûte la raillerie à la raillerie ; car
s'il en avoit parlé ainsi sérieusement , il en auroit
fait voir l'impertinence , rien ne lui étoit plus aisé.
L'Eglise est un corps qui doit être animé du même
esprit , & ce corps ne subsiste que par l'union de
tous ses membres entre eux & avec leur Chef : Or
cette union s'entretient par une parfaite correspon-
dance dans les desseins , & une exacte uniformité
dans les sentimens. Le Concile se conduisoit donc sa-
gement , lorsqu'il ne vouloit rien faire que de con-
cert avec le Chef de l'Eglise.

Il auroit montré que cette raillerie étoit un vé-
ritable blasphème contre le Saint Esprit , par ces
paroles de Saint Paul aux Corinthiens : *pour moi
étant absent de corps & présent en esprit , j'ai déjà
jugé cet homme (l'incestueux) qui a commis ce crime ,* I. cor. 5.
*moi (dis-je) étant assemblé avec vous en esprit , au
nom du Seigneur JESUS-CHRIST , & par sa puis-
sance.* Ces paroles ne disent elles pas en quelque ma-
nière que l'esprit de Saint Paul alloit avec sa lettre ,
pour se joindre à celui des Corinthiens , afin de ju-
ger cet homme par un jugement commun : mais
ne peut-on pas dire que Saint Paul , Saint Barnabé
& les autres qui furent envoyez avec eux , pour
porter la lettre du Concile à ceux d'Antioche ,
portoient en quelque façon le Saint Esprit dans
leur valise , puisqu'ils y portoient la lettre , dans la-
quelle étoit contenue la définition que cet Esprit
Saint avoit prononcée par la bouche du Concile ?
Qui avoit-il donc qui ne fût de l'ordre dans l'intel-

IV. PARTIE. ligence, qui s'entretenoit entre les Peres du Concile, & le Pape pour prononcer la condamnation des erreurs ? Il y a eû peu de Conciles légitimes, qui n'ayent eû des correspondances très étroites avec les Souverains Pontifes ; & on en pourroit bien trouver qui auroient dit que des Papes absens présidoient à leur Assemblée. Ainsi parle le Concile de Chalcédoine écrivant à Saint Leon ; on n'a jamais pensé pour cela, que ce Pape eût envoyé à ce Concile le Saint Esprit en valise ; on n'a rien dit de pareil non plus du Pape Celestin, qui envoya ses sentimens au premier Concile d'Ephese ; la témérité n'étoit pas encore alléé jusqu'à ce point dans ces temps-là.

Frà-Paolo devoit faire remarquer que cette raillerie ne pouvoit être faite que par des gens grossièrement ignorans dans l'ordre de l'Eglise, & dans l'œconomie, avec laquelle Dieu la conserve par son Esprit : L'Eglise s'étend non seulement dans tous les lieux, où il y a de vrais Chrétiens, mais encore dans tous les temps ; & tous les fidèles qui ont été, & qui seront dispersez dans toute la terre, ne font qu'un corps ; que le Saint Esprit gouverne par l'uniformité de leurs sentimens, afin que comme ils n'ont qu'un même Dieu, & un même salut à espérer, ils n'ayent tous aussi qu'une même foi, suivant les paroles de l'Apôtre.

Les esprits justes & exacts dans leurs réflexions ; demanderont ce que Frà-Paolo a voulu dire par ces paroles : *mais la nouveauté introduite par l'Empereur pesoit bien pins au Pape, d'autant que le Ponti-*

Ital. p. 689.

An. p. 824.

Mod. p. 615.

ficat ne se maintient que par la révérence , & une cer- IV. PARTIE
certaine persuasion que les Chrétiens ont que l'autho-
rité du Saint Siege , ne sçauroit être mise en doute :
mais si une fois le monde commençoit d'aprofondir les
choses , on ne manqueroit jamais de pretextes pour
violer les meilleurs ordres. Ce sont les pensées qu'il
met dans l'esprit du Pape Pie. IV. au sujet de la
consultation que l'Empereur avoit fait faire tou-
chant le Concile , & des 17. propositions qu'il avoit
fait présenter aux Consultants pour en sçavoir leurs
sentimens. Par le commencement, Frà-Paolo donne
à croire que l'autorité du Saint Siege , n'est fon-
dée que sur une persuasion dont les Chrétiens se
sont laissez prévenir sans aucun fondement solide ;
& que la croiance qu'ils ont qu'elle ne peut être
mise en question , n'est qu'un préjugé de l'opinion ;
& par la fin de son discours , il donne pour tant à en-
tendre que cette autorité est un bon ordre , puis-
qu'il l'appelle ainsi ; & qu'il ne lui oppose que des
pretextes ou des raisons apparentes , dont les hom-
mes pourroient s'entêter pour entreprendre de le
renverser. Il me semble que la fin de ce discours ne
répond pas au commencement ; & que pour parler
consequemment , ce grand homme auroit du di-
re ; mais que si une fois le monde commençoit d'ap-
profondir les choses , ils trouveroient si peu de fon-
dement à leur persuasion , qu'ils ne feroient plus
aucun compte de cette autorité.

Frà-Paolo devoit donc ou commencer , ou finir
 autrement son discours. Si l'ordre est bon , il est bien
 fondé , puisqu'il l'est sur la parole de Dieu ; & par

conséquent la persuasion que l'on en a est l'effet d'une véritable sagesse , & la révérence qu'on lui porte , une partie de la piété que nous devons à Dieu même. Ainsi il n'est point à craindre que les hommes l'aprofondissent , puisqu'ils le trouveront appuyé sur ce qui est le plus inviolable parmi les hommes.

Mais , si au contraire , on craint que les hommes l'aprofondissent , de peur qu'ils ne trouvent que *c'est une grande machine fondée sur rien*, selon le langage que quelques uns font tenir à Frà-Paolo ; cette autorité ne sçauroit être mise entre les meilleurs ordres. C'est ainsi que raisonnent des hommes de nôtre portée ; mais peut-être que cet endroit est un de ceux dont on ne sçauroit lier le sens , à moins que de pénétrer jusques dans les abîmes de cet esprit profond , c'est à dire *sans être plongeur* , selon l'expression de Monsieur Amelot de la Houssaye ; & que les genies de sa force y trouveront des mystères , qu'il ne nous est pas permis de sonder.

Ital. p. 809.
An. p. 966.
Mod. p. 763.

Frà-Paolo ne montre pas une grande pénétration dans le sens de l'Ecriture , ni une grande intelligence dans la Religion ; lorsqu'il dit que ces paroles ; *Que Dieu ne refuse point le don de chasteté à ceux qui le lui demandent comme il faut*, paroissent contraires , soit à l'Evangile , qui porte que ce don ne s'accorde pas à tous , soit à S. Paul ; qui n'exhorte point les chrétiens de le demander ; quoique cela soit plus aisé que de se marier.

Car 1^o. Si le don de chasteté n'est pas donné à tous , selon les paroles de JESUS-CHRIST , c'est que tous ne le demandent pas , ou que tous ceux

qui le demandent ne le demandent pas comme il faut , c'est à dire avec foi , & sans hésiter comme dit l'Apôtre S. Jacques ; puisque s'ils le demandoient comme il le faut , ils l'obtiendroient , suivant ces paroles de JESUS-CHRIST , *demandez & vous recevrez*. Pour faire que ces paroles du Concile fussent contraires à l'Evangile , il faudroit que JESUS-CHRIST eût déclaré , qu'il ne l'accorderoit pas à tous ceux qui le demanderoient , même comme il faut le demander , c'est à dire du fond de leur cœur.

20. Ces paroles ne sont point contraires à Saint Paul , puisqu'il est certain que cet Apôtre exhorte tous les fidèles à demander ce don par tous les textes , par lesquels il les exhorte à ne se point marier ; par lesquels il relève le mérite & les avantages de la virginité. Car tout cela est une exhortation effective , à demander à Dieu ce qu'ils sentent qu'ils ne peuvent pas par la nature ; & s'il n'appelle que du nom de conseil ce qu'il dit sur ce sujet , il veut pour tant que l'on croie que c'est par l'esprit de Dieu qu'il donne ce conseil. *Puto autem quod & ego Spiritum Dei habeam.* 1. cor. 7:

30. Il n'est point vrai qu'il soit plus aisé de demander comme il faut le don de la chasteté que de se marier ; car pour bien faire cette demande , il faut avoir résolu dans son cœur de se priver de la société honnête & légitime du mariage ; & tous ceux qui feront réflexion sur l'état de l'homme , conviendront qu'il est plus facile de se marier , que de renoncer à une condition si conforme à l'institution de la nature. Pour faire qu'il y eût de l'opposition

IV. PARTIE. entre les termes du Concile & la doctrine de l'Apôtre , il faudroit que l'Apôtre eût ordonné à tout le monde de demander ce don.

4°. C'est Frà-Paolo lui même , qui est contraire à JESUS-CHRIST & à S. Paul ; à JESUS-CHRIST , lorsqu'après avoir dit que ce don n'est pas fait à tout le monde , il ajoute qu'il est plus facile de le demander que de se marier ; car en effet s'il étoit plus facile de le demander que de se marier , tous le demanderoient , & il seroit donné à tous ; puisque l'homme naturellement se porte à ce qui lui est le plus facile , & que la parole de JESUS-CHRIST est engagée à celui qui demande comme il faut.

Il est contraire à S. Paul ; car s'il fait un conseil de la virginité & non un précepte , c'est à cause que le Mariage est de l'ordre de la nature , & que le don de la virginité est au dessus de la nature.

5°. Pour mieux apercevoir l'absurdité de la prétendue contrariété que trouve Frà-Paolo entre le Concile & l'Ecriture ; il ne faut que jeter les yeux sur ce qui a donné lieu au Concile de parler ainsi. Les Hérétiques soutenoient que les Vierges & les Prêtres , & tous ceux qui avoient fait vœu de chasteté , pouvoient se marier s'ils n'avoient pas le don de la chasteté. Le Concile fulmine anathême contre cette doctrine , parce que Dieu ne refuse point ce don à ceux qui le lui demandent comme il faut , & ceux-là sans doute sont obligés de le demander comme il faut , qui en ont fait vœu à Dieu ; puisque l'on est obligé de rendre à Dieu les vœux que l'on lui a faits. Car s'il est libre de faire des vœux ,
quand

quand on les a faits , c'est une nécessité de s'en ac-
quitter selon les paroles de l'Ecriture. C'est pourquoi
un homme qui est entré dans cet engagement , ne
sçauoit plus se dégager sous le prétexte de son im-
puissance , pour garder son vœu ; puisque Dieu ne re-
fuse point son secours à ceux qui le lui demandent
comme il faut. Les personnes de bon sens , ne sçau-
roient trouver que beaucoup de sagesse dans cette
décision.

60. Frà-Paolo étoit Religieux , il avoit fait vœu
de chasteté ; s'il gardoit ce vœu , il devoit croire
que c'étoit par un don de Dieu , puisque personne
n'est continent si Dieu ne le lui donne ; ainsi il de-
voit croire que tous les autres le pouvoient obtenir
de Dieu comme lui. Comment est-ce donc qu'il a
parlé de cette manière , & si c'étoit les autres qui
parloient ? Comment ne faisoit-il pas voir l'imperti-
nence de leur critique ?

Après avoir fait mention d'un Edit de Henri VIII.
par lequel ce Prince commandoit à ses sujets de
croire tous les articles de la foi de l'Eglise Catholi-
que , que les Luthériens avoient rejettez. (Ce mot
de *commander* , pour le dire en passant est remarqua-
ble , ou dans l'Edit , ou dans la bouche de Frà-Pao-
lo) ; il fait cette réflexion. *Le Pape qui avoit fulmi-
né contre lui , peu de jours auparavant , le lui a
le proposa même pour exemple à l'Empereur ; preuve
que c'est l'intérêt qui nous fait tantôt louer , & tan-
tôt blâmer les mêmes gens.*

Ital. p. 92.
An. p. 104.
Mod. p. 82.

On ne sçauoit faire une réflexion plus fautive ,
quand le Pape fulmine anathême contre Henri , &

IV. PARTIE. quand il le loüe , il fait l'un & l'autre pour les intérêts de JESUS-CHRIST , puisqu'il le fait pour ceux de l'Eglise & de la vérité. Or si on peut dire qu'un homme loüe ou blâme par intérêt, c'est quand il loüe ou blâme pour des choses qui le regardent en particulier & personnellement : mais quand ces choses regardent le bien public , ou de l'Eglise , ou de l'Etat ; celui qui les blâme ou qui les loüe , ne doit être censé les blâmer ou les loüer , que par son amour pour le bien public ; & ce blâme & cette loüange sont les preuves de sa vertu , & la matière d'une véritable loüange pour lui.

Je ne dirai rien davantage , pour montrer que Frà-Paolo ne fait pas paroître dans la composition de son Histoire , toute l'habileté d'un homme aussi extraordinaire que lui. Mais quand on considérera de près le caractère du personnage , on sera persuadé que ses fautes ne viennent point de défaut de connoissance ni d'esprit , mais de sa passion furieuse contre Rome , & de son peu de Religion ; on ne le sçauroit lire sur les choses auxquelles sa passion ne prenoit aucun intérêt, que l'on ne soit persuadé qu'il étoit capable de bien réussir par tout.

On a examiné toutes les grandes qualitez que lui donnent ses admirateurs , toujours dans cette supposition qu'il étoit très bon Catholique & un saint Religieux ; sur ce pié on a fait voir qu'il n'avoit écrit son Histoire , ni avec sagesse , ni avec modération , ni avec jugement & sincérité , ni enfin en homme habile & grand homme d'Etat. On a fait cette supposition , après les sieurs Jurieu & Amelot de la

Houffaye ses partisans: mais à présent on va montrer que cette supposition est fausse; que Frà-Paolo, ou n'avoit point de Religion, ou en avoit en effet une autre que celle de l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine; & que par conséquent son Histoire du Concile ne mérite aucune créance dans toutes les choses qui ne sont pas appuyées sur des pièces authentiques.





PARTIE CINQUIÈME.

De la Religion de Frà-Paolo , de la version & des notes de Monsieur Amelot de la Houssaye , &c. de la consultation de Charles du Moulin.

C H A P I T R E I.

On fait voir par quelques nouveaux passages , tirez de l'Histoire du Concile , &c. par quelques traits de la vie de Frà - Paolo , qu'il n'étoit pas Catholique.



EST une question de fait , non seulement curieuse , mais encore importante , de sçavoir de quelle Religion étoit Frà-Paolo ; ou pour mieux dire , de sçavoir s'il étoit Catholique : car depuis qu'un homme a quitté la Religion Catholique , il n'en a plus de fixe , ni de certaine , chacun s'en faisant une à sa fantaisie , selon ses prétendues lumières , ses vûes & ses intérêts.

Thom

Après la mort de Turnebe on disputa entre les Catholiques & les Réformez en quelle Religion il étoit mort ; chacun vouloit que ce grand homme fût mort dans la sienne. Mais c'est tout le contrai-

re de la recherche que l'on fait de la Religion de Frà-Paolo ; chacun s'y propose de faire voir qu'il n'étoit pas de la sienne. Les hérétiques veulent qu'il ait été bon Catholique , afin d'établir l'autorité de son Histoire ; & les Catholiques veulent qu'il ait été hérétique afin de la détruire , à l'exception pourtant de Monsieur Amelot de la Houssaye ; car je croi qu'il est le seul Catholique qui ait feuilleté son Histoire avec un peu d'aplication , & qui témoigne encore si bonne opinion de sa Religion , qu'il entreprenne de la défendre.

Pour décider cette question , outre les passages de son Histoire , dont je me suis servi pour faire voir qu'il a peché contre la sagesse , la modération , le jugement & la sincérité que doit faire paroître un historien , & qui servent également à prouver qu'il n'étoit pas Catholique ; puisqu'il n'est pas possible qu'un Catholique eût écrit de la manière dont Frà-Paolo a écrit. Outre (dis-je) ces passages , j'en rapporterai encore cinq ou six , qui feront la preuve entière , que Frà-Paolo avoit une autre Religion que celle de l'Eglise Romaine.

Il rapporte que *Luther ne s'en vouloit rapporter au Concile , qu'au cas qu'il jugeât sur les témoignages de l'Ecriture Sainte , & qu'étant interrogé de quels remèdes à son avis il étoit plus à propos de se servir , il avoit répondu , de ceux que Gamaliel proposa aux Juifs , disant que si l'entreprise étoit humaine , elle se réduiroit à neant , au lieu que si elle venoit de Dieu , il seroit impossible d'en empêcher le succès ; qu'ainsi le Pape devoit être satisfait , etant indubitable que*

Ital. p. 15.

An. p. 16.

Mod. p. 14.

V. PARTIE. *si son dessein ne lui étoit pas venu de Dieu, il man-
queroit bien-tôt.*

Qui connoîtra un peu le caractère de Frà-Paolo ne doutera point que ce n'ayent été là ses vrais sentimens de ne se point embarasser des disputes de Religion, & d'en laisser faire à Dieu; puisqu'il ne fait point remarquer combien cette réponse étoit contraire au dessein de Dieu dans l'établissement de son Eglise?

Ital. p. 56.

An. p. 64.

Mod. p. 51.

Voici un Cardinal qu'il va faire parler, c'est Matthieu Lang Archevêque de Salzebourg. *Ce Cardinal disoit (au raport de Frà-Paolo) que la réformation de la Messe étoit bonne, la permission de toutes viandes convenable, & la demande de l'abolition de tant de preceptes humains juste & nécessaire; mais que ce n'étoit pas une chose tolérable qu'ils fussent tous réformez par un misérable Moine.*

Qui ne croira pas que c'étoit-là les pensées de Frà-Paolo; puisque quand on produiroit les mémoires d'où il auroit tiré ce discours, n'ayant rien dit qui marquât qu'il en désapprouvoit la temerité; il falloit qu'il fût véritablement de son goût?

Ital. p. 225.

An. p. 272.

Mod. p. 210

Après avoir raporté les réflexions des prétendus politiques sur le chapitre 10. & le Canon 20. de la VI. Session, où est marquée l'obligation d'obéir aux Commandemens de Dieu & de l'Eglise; qui trouvoient à redire qu'il n'y eût point été parlé de celle qui est due aux Princes & aux Magistrats. Il ajoute, que *pour l'Eglise il se trouve bien une obligation expresse de l'écouter, mais non pas de lui obéir, que l'on obéit à celui qui commande de son autorité*

propre , & que l'on écoute celui qui publie les com- V. PARTIE.
mandemens d'autrui.

Il ne se peut rien penser de plus ridicule , ni de plus mal fondé que cette distinction , qui n'est inventée que pour rendre illusoire l'autorité de l'Eglise ; & dont on peut abuser contre les Magistrats politiques , & mêmes contre les Princes qui tiennent leur puissance de Dieu , & qui par conséquent ne parle pas de leur autorité propre.

Racontant les embarras , où il prétend que se trouvoit le Pape Jules III. au sujet de la continuation du Concile , & la crainte où étoit la Cour de Rome qu'il ne servît à abaisser l'autorité du Saint Siege ; il ajoute ces paroles. *Toute la Cour de Rome* Ital. p. 312.
voioit ce danger , mais personne ne sçavoit comment An. p. 367.
faire pour échaper , si non en disant , que Dieu ayant Mod. p. 284
fondé l'Eglise Romaine pour être le Chef de toutes les autres , renverseroit sous les desseins des hommes ; ce qui étoit crû des uns par simplicité , des autres par intérêts , & prôné par quelques uns qui ne sçavoient que dire autre chose.

Ces réflexions partent du même esprit que les autres , de détruire les fondemens de l'Unité , & de la stabilité de l'Eglise Catholique Apostolique & Romaine , pour rendre la Religion arbitraire : car si ce n'est que par simplicité , ou par intérêts que l'on croit la perpétuelle durée de cette Eglise ; & si cet article ne fait point partie de nôtre foi ; il est certain que le Siege de Saint Pierre peut être renversé , & à plus forte raison tous les Sieges Episcopaux. Or alors que deviendra l'Eglise dont ces Sie-

V. PARTIE. ges sont les colonnes , comme elle est elle même la colonne de la vérité ; & par conséquent que deviendront les promesses de JÉSUS-CHRIST pour la durée de cette Eglise , jusqu'à la consommation des temps ?

Mais voici un passage où il couronne ce qu'il dit dans tous les autres. Charles V. voulant user de son autorité pour faire recevoir son *Interim* , qui étoit détesté par les Protestans , & rejeté par les Catholiques. Frà-Paolo rapporte que ce Prince fût arrêté par la remontrance d'une petite Ville qu'il ne nomme point , laquelle *le supplia avec une liberté modeste , de se contenter que leurs biens & leurs vies fussent à lui , mais que leur conscience fût à Dieu ; que si sa Majesté venoit pour vraie la doctrine qu'elle leur proposoit , ils seroient à la vérité obligez de suivre un si grande exemple ; mais de leur faire recevoir & croire une doctrine qu'elle ne croioit , & ne suivoit pas elle même , il leur sembloit qu'il n'étoit pas convenable.*

Ital. p. 303.
An. p. 357.
Mod. p. 276.

Cette petite histoire faite à plaisir , selon toutes les apparences , puisqu'il ne nomme point la Ville , & qu'il n'est point vrai semblable que les Bourgeois d'une telle Ville , eussent eû la hardiesse , ou pour mieux dire l'audace de tenir un pareil discours à l'Empereur. Cette histoire (dis-je) faite à plaisir , fait la peinture naturelle de la disposition du cœur de Frà-Paolo. Ne point troubler la paix , obéir aux Puissances , & du reste servir Dieu en sa conscience , c'est à-dire à sa fantaisie , sans dépendre de personne ; c'étoit là sa Religion. Il est bon de faire remarquer que cette petite Ville , ou vraie , ou imaginaire étoit Protestan-
te ;

te ; parce qu'une Ville Catholique auroit déclaré. V. PARTIE
qu'elle s'en seroit rapportée au jugement de l'Eglise.

Mais , si à ces passages on ajoute certaines circonstances de sa vie , on verra que la Religion de Frà Paolo , ne fera plus de question. Je ne dirai rien de ce qu'il fût par trois fois deféré à l'Inquisition , parce que ces sortes de délations ne sont pas toujours de légitimes fondemens pour soupçonner la Religion des personnes contre qui elles sont faites ; je me contenterai de rapporter seulement trois traits de sa vie qui me paroissent faire une preuve démonstrative de ce que j'ai dit de sa Religion.

Le premier est la réponse à Sciopius, lequel passant à Venise & remontrant à Frà-Paolo dans un entretien qu'il eût avec lui comme son ami ; qu'il avoit beaucoup offensé le Pape , & qu'il ne pouvoit lui en arriver que mal ; que si le Pape l'avoit voulu faire tuer , il lui auroit été facile , mais qu'il pensoit plutôt à le faire enlever & l'avoir vif en sa puissance ; qu'il s'offroit de travailler à faire la paix , & qu'il la feroit aussi honorable que Frà-Paolo la pourroit desirer. Frà-Paolo après avoir répondu comme il devoit sur les services qu'il avoit rendu , & qu'il étoit obligé de rendre à la Seigneurie , lesquels lui avoient attiré l'indignation du Pape ; dit à l'égard de l'enlèvement dont il étoit menacé , que toute la puissance du Pape , ne pouvoit pas empêcher un PAG. 153
homme d'être plus maître de sa vie que tous les autres ; & que si le Pape pouvoit quelque chose sur la sienne , ce ne seroit toujours qu'après lui. On entend bien ce que signifient ces paroles , c'est-à-di-

IV. PARTIE. re que Frà-Paolo faisoit profession de la philosophie des Stoiciens , & que l'exemple de Caton lui paroïssoit imitable. Mais il est certain que la philosophie payenne a enseigné des choses de détestables, & opposées à la doctrine de l'Evangile, & entr'autre cet article des Stoiciens , lequel détruit également & l'humanité & la constance que nous devons avoir dans les maux.

Au reste on n'est pas obligé de croire , ou que Scioppius ait effectivement fait ce recit à Frà-Paolo , ou que ce recit soit vrai en tout. Il se pourroit bien faire que Frà-Fulgentio auteur de cette vie y auroit ajouté une partie des choses qui y sont dites contre l'honneur du Pape , par le même esprit par lequel Frà-Paolo son maître en a tant dit de pareilles dans son histoire.

no 229.

Le second trait de cette vie est la conversation de Frà-Paolo avec le Prince de Condé , & c'en est un des plus curieux , non seulement à cause de la très haute naissance de ce Prince , & de son esprit excellent , mais encore à cause des questions qu'il y proposa , & des réponses qu'y fit Frà-Paolo: Les questions sont des plus importantes , & les réponses marquent beaucoup d'adresse , de finesse , & de presence d'esprit: mais elles prouvent en même temps qu'il n'étoit rien moins que catholique.

Le Prince de Condé revenant de Rome , & passant à Venise eût la curiosité de voir Frà-Paolo. Celui-ci le sçachant fit tout ce qu'il pût pour l'éviter , mais enfin le Senat lui ayant commandé de voir le Prince , il obéit à condition que l'entrevue se feroit

en public , afin que l'on sçût ce qui se diroit ; pré- V. PARTIE
voiant que le Prince ne manqueroit pas de le met-
tre sur des matières importantes & délicates.

Le Prince donc qui avoit beaucoup d'esprit & de science , lui fit six demandes. La 1^{re}. ce qu'il pensoit sur les différentes sectes du temps , & entr'autres sur celle des Réformez de France , qu'il croioit pernicieuse au Gouvernement ; la 2^e. sur la supériorité du Concile au dessus du Pape ; la 3^e. sur les Libertez de l'Eglise de France ; la 4^e. s'il étoit permis de se servir des armes de ceux qui sont d'une Religion différente de la nôtre ; la 5^e. sur les excommunications des Princes ; la 6^e. enfin qui étoit l'Autheur de l'Histoire du Concile de Trente : & c'est sur cette dernière (ajoute l'Autheur de sa vie) que le Prince desiroit d'avantage d'être éclairci , poussé (dit-il) tant par sa propre curiosité que par celle d'autrui.

Voici comme Frà-Paolo se débarassa de ces questions , sur lesquelles il paroît qu'il avoit autant d'envie de cacher ses véritables sentimens , que le Prince en avoit de les sçavoir. Il se demêla de la 1^{re}. touchant la secte des Réformez de France que le Prince condamnoit comme dangereuse pour les Souverains , en mettant sur le tapis la valeur , & la prudence du Pere & de l'Aïeul du Prince , sans toucher en aucune manière à la constitution , ni aux maximes de cette secte.

Sur la 2^e. question qui regardoit le Pape & le Concile , il parla de la Sorbonne ; des changemens qui s'y étoient faits depuis que les Jesuites étoient

V. PARTIE. entrez en France, & de la difference entre les anciens Sorbonistes & les modernes ; sans venir aucunement au point du Concile & du Pape.

Sur la 3^e. à l'égard des Libertez de l'Eglise Gallicane, il parla toujours en termes généraux ; disant que la Sorbonne & le Parlement les tenoient pour les droits naturels de toutes les Eglises ; mais qu'en France on les avoit mieux défendus qu'ailleurs contre les entreprises d'autrui.

Sur la 4^e. qui regardoit le secours des Princes d'une Religion différente, il dit seulement que Jules II. s'étoit servi des Turcs à Bologne, & que Paul. IV. s'étoit servi à Rome des Grisons, qu'il disoit être des Anges envoyez de Dieu pour sa défense, quoiqu'ils fussent hérétiques.

Sur la 5^e. des excommunications des Princes ; la conversation dura d'avantage. Il rapella dans la mémoire du Prince l'histoire de Gregoire VII. & dit que si les Papes s'étoient contentez d'empêcher les Souverains d'aller à la Messe, peut-être que les contestations ne se seroient pas tant échauffées ; mais que ce qui bleffoit davantage les Souverains, étoit que sous le prétexte de ces excommunications, qui sont purement spirituelles, on avoit voulu révolter les sujets, & les dégager de l'obligation de leur obéir, les exciter à leur ôter la Couronne & la vie même.

Sur la dernière de, sçavoir qui étoit l'auteur de l'Histoire du Concile, comme il sçavoit que le Prince avoit publié en France que c'étoit lui, & qu'il l'avoit dit à l'Ambassadeur de la République auprès du Roi

Très-Chrétien ; il ne répondit autre chose , sinon , on sçait à Rome qui en est l'Autheur , & le Prince n'en pût rien tirer davantage , de quelque manière qu'il le tournât.

Voilà comme l'historien raconte ce qui se passa dans cette conversation , dans laquelle Monsieur Amelot de la Houffaye dit que le Prince tâchoit *de lui tirer les vers du nez* ; expression certes bien noble pour un homme qui condamne les mauvais sobriquets de Frà-Paolo. Je suppose que les réponses ont été faites comme les rapporte l'Autheur ; car il avouë qu'il en courût des bruits différents , & que l'on publia que le Prince avoit réduit Frà-Paolo à ne sçavoir que dire , mais je suppose (comme je l'ai dit) que ce soit là au vrai le résultat de tout cet entretien , s'il y a quelque chose qui puisse tourner à la loüange de l'esprit de Frà-Paolo , il ne fait pas honneur à sa Religion.

1^o. Pourquoi tant faire le fin sur toutes ces questions , rien ne l'empêchoit de répondre positivement , selon les lumières & les connoissances qu'il avoit ? Quand il auroit pû dissimuler avec les autres , le respect & l'obéissance qu'il devoit au grand Prince qui lui avoit fait l'honneur de le vouloir voir , ne lui permettoient pas de biaiser , ni de se déguiser.

Sur la première question , que pouvoit il craindre étant Catholique & Religieux , Sujet & Consulteur d'Etat d'une République très-Catholique , & de plus ayant encore à répondre à un Prince qui ne l'étoit pas moins ; puisqu'il avoit résisté aux maximes de la prudence de la chair , qui auroit voulu au sentiment

V. PARTIE. même de Frà-Paolo, comme on va bien-tôt le voir ; qu'il eût suivi les traces de son Pere & de son Ayeul ; aiant (dis-je) à répondre à un Prince très-Catholique, il devoit dire nettement son sentiment sur l'état de toutes les différentes sectes du temps, & entr'autres des Calvinistes de France, qui avoient tant de fois pris les armes contre leurs Souverains ? Car encore que le Pere & l'Ayeul de ce Prince leur eussent servi de chefs, le Prince s'étant converti, il devoit avoir plus d'égards pour la Religion du Prince que pour celle de ses peres. Quand même il n'auroit crû ni à l'une, ni à l'autre, s'il vouloit flâter le Prince, ce devoit être plutôt en sa personne que dans celle des Princes dont il étoit descendu ; c'est pourquoi il auroit été de sa politique de témoigner toute l'estime pour la Religion Catholique, & de condamner absolument l'autre avec toutes ses maximes ; afin de faire valoir la prudence du Prince dans sa conversion, & son juste discernement sur l'état de la prétendue réformation.

Il pouvoit de même s'expliquer clairement sur l'autorité du Pape, vû ce qu'il avoit écrit pour la défense de la République, distinguer nettement ses droits, comme Chef de l'Eglise & Successeur de S. Pierre, de ce que les Docteurs de de-là les monts y ont ajouté de leur autorité ; il le devoit d'autant plus qu'une pareille réponse ne pouvoit être que très-agréable au Prince, & ne pouvoit déplaire à la République ; & enfin puisqu'il sçavoit que l'on ne doutoit point à Rome, qu'il ne fût l'Authéur de l'Histoire du Concile, il n'avoit désormais plus rien

à ménager du côté de cette Cour.

V. PARTIE.

Sur les Libertez de l'Eglise de France , il devoit s'ouvrir librement par les mêmes raisons que l'on vient de dire ; puisqu'il aprouvoit intérieurement la doctrine de la Sorbone & du Parlement , il n'en devoit point faire de mystère.

A l'égard de l'excommunication des Princes , lui & les autres Théologiens ayant déjà traité la question , dans l'affaire de la République , il en devoit parler comme parlent les Théologiens orthodoxes , & nommément nos Docteurs François. Quand on sçait se tenir dans les bornes de la vérité & de la justice , on ne doit point craindre de parler , lorsqu'il y a juste raison de le faire.

Il est vrai que sur la question , qui étoit l'Autheur de l'Histoire du Concile , il semble qu'il devoit être plus réservé ; cependant sa dissimulation ne pouvant désormais qu'afermir davantage l'opinion que l'on en avoit , & puisqu'il n'avoit pas la hardiesse de désavouer tout net cet Ouvrage , il eût mieux fait de le déclarer avec simplicité. Il est certain que l'on n'en doutoit nulle part ; le grand soin qu'il avoit pris depuis qu'il fut le Théologien de la République , de ramasser de tous côtez les mémoires qui concernoient le Concile , avoit évané son dessein , & aussi-tôt que cet Ouvrage parut , les gens un peu versez dans les affaires du monde l'en accusèrent ; enfin les éditions qu'il en avoit fait faire à Genève , ne purent être si secrètes , que bien des gens n'en eussent connoissance. Il ne serroit donc plus rien de dissimuler , le mal étoit fait , les déguisemens ne le pouvoient plus

V. PARTIE. guérir , & tout son mystère n'étoit qu'une fausse prudence , & une finesse mal entendue.

Je ne vois donc point de bonnes raisons , qui aient dû empêcher Frà-Paolo de répondre sans détours & sans équivoques , à un grand Prince qui lui faisoit l'honneur de le consulter sur des matières , sur lesquelles la vraie Religion & le service de l'Etat , ne lui défendoient point de parler clairement , & ne le forçoient point de laisser ce Prince mécontent de son entretien , comme il ne pouvoit manquer de l'être , & le fût en effet au rapport de Monsieur Amelot de la Houssaye.

Mais qui examinera bien la conduite de Frà-Paolo dans cet entretien , sera persuadé que ses réponses mystérieuses , furent l'effet de son déguisement en matière de Religion. Si sur la première il eût déclaré sa pensée, étant Protestant dans le cœur, ou au moins approuvant la méthode des Protestans , qui veulent que chacun soit maître d'interpréter l'Ecriture , & de se faire une Religion à son gré ; il ne pouvoit plus être le Théologien de la République ; car cette République , comme elle est , n'auroit pu désormais se servir de son ministère , même les services que jusquelà il lui avoit rendus , en auroient reçu quelque atteinte ; puisque tout ce que Frà-Paolo avoit dit & écrit , auroit été regardé comme l'ouvrage d'un hérétique : Et c'est ce qui l'a obligée de faire par politique quelques plaintes de ce qu'a écrit le Cardinal contre Frà-Paolo , s'il est vrai qu'elle en ait fait , comme le prétend Monsieur Amelot de la Houssaye. Il étoit donc en effet nécessaire pour la conservation

vation dans le poste , où il étoit , & pour l'intérêt de la République , qu'il se tint clos & couvert sur ce chapitre , & qu'il continuât de vivre en hypocrite. V. PARTIE

On me peut dire qu'il n'y avoit que la première question , sur laquelle il fût dangereux pour lui de répondre clairement. Je l'avoue ; mais après avoir sur la première évité par un détour le piège que lui tendoit le Prince , il vouloit jouer le même personnage sur toutes les autres. D'ailleurs Frà-Paolo étant bien informé des sentimens que le Prince avoit de lui , il se trouva à cette entrevûe , résolu de se servir de tout son esprit , pour ne se point laisser pénétrer à celui du Prince ; & de répondre de telle sorte sur toutes les matières, que l'on n'en pût rien conclure contre lui. Voilà ce qui l'obligea de se tirer d'affaire sur toutes les autres questions , comme il fit sur la première.

Mais avec toutes ses finesses , il ne s'est point caché , & on le voit tel qu'il est à travers tous ses déguisemens. Le conseil (dit le S. Esprit) est dans le cœur de l'homme , comme une eau profonde , mais l'homme sage l'y sçaura puiser. Quand on est trop fin on ne l'est point du tout , & celui qui ne parle pas clairement sur le chapitre de la Religion , qui ne condamne pas nettement celles qui sont contraires à la sienne , comme tout vrai Catholique y est obligé , fait connoître clairement qu'il n'est pas Catholique. Et si le Prince n'avoit encore que des doutes sur ce sujet , de telles réponses le firent passer du doute à une croiance formée & positive. Prov. 26

Je viens au dessein qu'il eût de se retirer à Con-

D d d

stantinople , l'Auteur de sa vie dit qu'il le fit , sur ce que Gregoire XV. qui fut élevé au Pontificat après la mort de Paul V. avoit témoigné à la République qu'il n'y avoit pas moyen d'établir une bonne paix entre le S. Siège & elle , pendant qu'elle se feroit du ministère de Frà-Paolo. Il se résolut donc de quitter Venise , pour ne pas être un perpétuel obstacle à la paix , & choisit Constantinople pour le lieu de sa retraite. Il prépara toutes choses pour ce voyage , qui ne s'exécuta pour tant point , soit à cause que la République n'y voulut pas consentir , soit à cause qu'en ce même temps il tomba dans une infirmité , qui alla toujours en augmentant jusqu'à la mort.

Il ne voulut pas , dit l'Auteur de sa vie , se retirer parmi les Protestans d'Allemagne , de peur de donner lieu aux calomnies ; il ne vouloit pas non plus se retirer dans les Etats , où les Ecclesiastiques étoient les maîtres , de peur de s'exposer à leur persécution. Il choisit donc Constantinople , comme un lieu où il seroit plus à couvert , & de la calomnie , & de la persécution. Mais ne pouvoit-il pas se retirer en France , Monsieur Amelot de la Houssaye dit qu'il avoit le cœur tout François , il avoit entre ses principaux amis , les plus illustres des sçavans de France à ce que porte sa vie. Ce lieu de retraite le mettoit également à l'abri de la calomnie & de la persécution ; le Calvinisme n'y étoit pas la Religion dominante , & l'on n'y a pas pour maxime de venger toutes les passions de la Cour de Rome. On y sçait accorder l'obéissance qui est dûe au

Saint Siège , avec les droits des Souverains , & les li- V. PARTIE
bertez des Eglises particulières , ce qui devoit être
au goût de Frà-Paolo. Il semble donc que la Fran-
ce étoit un païs fait exprès pour lui ; mais enfin tou-
te l'Allemagne n'étoit pas infectée de l'erreur , il y
restoit encore un très grand nombre de Provinces
très Catholiques ; que ne proposoit-il donc de s'y
retirer ?

Ce choix bigearre de Constantinople , pour la
retraite d'un vieux Religieux , donne sujet de croi-
re qu'il étoit las d'être toujours masqué , & qu'il
vouloit un lieu où il lui fut permis de vivre à sa fan-
taisie , sans rendre compte à personne de sa condui-
te. Il n'auroit pû être en France , ni dans les païs
Catholiques d'Allemagne , sans être un peu obser-
vé. Il auroit même été de la bienséance , qu'il se fût
retiré dans quelque maison Religieuse , afin de me-
ner une vie conforme à son état , & tout cela l'au-
roit gêné ; au lieu qu'à Constantinople il auroit vé-
cu en toute liberté , c'est à dire dans la pratique de
telle Religion que bon lui auroit semblé.

Mais je veux bien que tout ce que j'ai dit jusques
ici , ne produise pas une conviction entière contre la
catholicité de Frà-Paolo ; les réponses que je vais fai-
re aux raisonnemens , par lesquels Monsieur Ame-
lot de la Houffaye prétend justifier Frà-Paolo con-
tre les accusations du Cardinal Palavicin , avec les
extraits que je rapporterai de quelques unes de ses let-
tres , ne laisseront comme je le croi aucun lieu de dou-
ter sur ce sujet.

CHAPITRE II.

Que Monsieur Amelot de la Houffaye défend mal Frà-Paolo contre le Cardinal Palavicin sur le fait de la Religion.

Préface.

Monsieur Amelot de la Houffaye s'étonne, que parmi tant d'admirateurs des écrits de Frà-Paolo, il ne s'est trouvé personne qui ait pris soin de le défendre, ni même de l'excuser. Pour moi je ne m'en étonne pas, & aucun bon Catholique, qui aura lû son Histoire ne s'en étonnera; tous s'étonneront au contraire qu'un Catholique, comme Monsieur Amelot de la Houffaye fait profession de l'être, n'ait pas regardé le silence de tous les Catholiques, comme un témoignage de l'impossibilité de justifier Frà-Paolo sur le fait de sa Religion; & que ce silence ne l'ait pas détourné d'une entreprise, que ses admirateurs n'ont osé tenter, par une juste crainte de ne pas réussir:

Ce n'est pas (dit-il) que je veuille faire une apologie en forme, Dieu m'en garde, car je ne veux pas entrer en lice avec une populace de Moines, qui crient contre Frà-Paolo sans connoissance de cause. Cela s'appelle une figure de Rhetorique. Il va dire tout ce qu'il sçait & plus qu'il ne sçait, pour la défense de son Auteur, & cependant il veut faire croire qu'il en pourroit dire beaucoup davantage; car son apologie est en forme, s'il en pouvoit faire sur un si mauvais sujet.

Mais qu'estoit-il nécessaire pour justifier Frà-Pao- V. PARTIE.

lo , de traiter tous les Moines avec tant de mépris , comme la lie du peuple & les derniers des hommes ? Par ce seul trait , ne se feroit-il pas attiré toute leur colère , s'ils avoient daigné entrer en lice avec lui ; il y en a parmi eux un très grand nombre très solidement sçavans & capables de lui montrer , qu'il n'en sçait pas assez pour les traiter de haut en bas. Les Moines en général méritent du respect de tous les vrais Chrétiens , par la profession de la vie sainte qu'ils ont embrassée ; les Peres & les plus judicieux écrivains n'en ont jamais parlé autrement ; s'il y a parmi eux quelques particuliers , qui deshonnorent leur état par leur mauvaise conduite , ou qui parlent de ce qu'ils ne sçavent pas , c'est manquer d'équité & de jugement de s'en prendre au général ; & s'il y en a qui crient contre Frà-Paolo , après ce qui a été dit cy dessus , on jugera que ce n'est pas sans connoissance de cause. D'autres que des Moines , des Auteurs , devant qui Monsieur Amelot de la Houffaye seroit moindre qu'un petit écolier , n'en ont pas parlé plus avantageusement qu'eux.

Outre que le soin de le disculper regarde la République de Venise ; cette République est trop sage pour se charger d'une affaire qui ne pourroit avoir un succès heureux , en ne permettant pas que l'Histoire de Frà-Paolo ait été imprimée dans l'étendue de ses Etats , elle a montré clairement l'opinion qu'elle en avoit ; on ne doit attendre d'elle rien autre chose sur ce sujet : car encore que Frà-Paolo lui ait rendu quelques services ; elle ne s'est pas laissée si fort

V. PARTIE. ébloûir de son mérite, qu'elle n'ait fait un juste jugement de tout ce qui se sent de la passion dans cette histoire, de tout ce qui y est dit mal à propos contre la puissance ecclésiastique. Il seroit contre la sagesse ordinaire de sa politique de marquer de l'approbation pour un ouvrage qui tend à détruire la Religion ; quand même il seroit de sa dignité de descendre dans une affaire de cette nature.

Il est vrai que le Senat de Venise à déjà montré combien la mémoire d'un si bon sujet lui est chère, lorsqu'il a empêché la publication de la contre-histoire du Cardinal Palavicin dans tous les lieux de son obéissance. Comme il se voit par un Arrêt fulminant du Haut-Conséil des dix ; & qu'il s'est plaint hautement de lui par ses Ambassadeurs à Rome.

Quand cet Arrêt & ces plaintes seroient choses vraies, il n'y auroit pas lieu de s'en étonner, cet homme ayant été pendant quelque temps le Consulteur d'Etat & le Théologien de la République, & ayant eû beaucoup de part à ce qui se fit pour sa défense, dans son procès contre Paul V. La Seigneurie a pû croire qu'il étoit en quelque façon de son honneur de ne le pas abandonner absolument, de peur que le décri de l'histoire & de la personne de Frà-Paolo, ne s'étendit jusques sur les choses qu'il avoit écrites pour elle ; croiant d'ailleurs en avoir assez fait pour contenter Rome, en ne permettant pas l'édition de son livre dans l'étendue de sa domination.

Mais cet Arrêt, ni ces plaintes ne servent de rien, pour le justifier sur le fait de la Religion, ni même pour faire voir quelle opinion en avoient les

Venitiens. Monsieur Amelot de la Houssaye grand politique , comme il veut paroître , sçait en quel sens se prennent ces sortes de procédés ; en effet ce seroit une fort plaisante chose que la République trouvât mauvais, qu'un Cardinal prît la défense des Papes & du Concile contre la satyre d'un particulier , qui n'a pas craint de dire ce qu'il a pensé de plus mauvais , & de plus injurieux contre les personnes les plus sacrées & les plus éminentes en dignité. Croit-il que ce Senat voulût que les sujets de la République pussent dire tout ce que bon leur sembleroit contre les personnes Souveraines , sans qu'il fût permis de les repousser ? Ceux qui écrivirent pour elle , se plaignoient de ce que le Pape vouloit ôter , à une République libre , la liberté de parler & empêcher que ses Sujets prissent sa défense ; & Monsieur Amelot de la Houssaye prétendra nous persuader que cette République voudroit interdire la parole à ceux qui pour défendre les Papes, entreprennent de faire voir que Frà-Paolo n'étoit pas Catholique , elle qui n'a pû ignorer ses menées secrètes pour la porter à une rupture entière avec le Pape ; mais nous allons examiner si les raisons de Monsieur Amelot de la Houssaye , pour la justification de Frà-Paolo sur cet article , sont aussi plausibles qu'il se l'imagine.

Le Cardinal (dit-il) commence son accusation par un endroit bien faible : il dit que dans le second chapitre de son introduction , que l'inimitié mortelle de Frà-Paolo contre les Catholiques paroît dès le frontispice de son ouvrage , c'est-à-dire par l'Épître de l'Apo-

V. PARTIE. *stat Marc Anthoine de Dominis , adreſſée à Jacques Roi de la Grande-Bretagne ; j'avouë (ajoute Monſieur Amelot de la Houſſaye) que cette Epiſtre eſt impie , & remplie de fiel & d'amertume contre le Pape & la Cour de Rome , mais bien loin de ſervir de preuve contre Frà-Paolo , c'eſt un témoignage autentique de ſon innocence.*

C'eſt à Monſieur Amelot de la Houſſaye à tourner ſi bien cet endroit , qu'il en puiſſe tirer un témoignage de l'innocence de Frà-Paolo ; voici comme il ſ'y prend.

Le Cardinal dit que Frà-Paolo a donné ſon Hiſtoire à Marc Anthoine de Dominis , & celui-cy dit qu'il eût bien de la peine à lui en tirer une copie ; qu'il ne ſçait pas comment l'auteur interpretera cette réſolution priſe à ſon inſçu de la faire imprimer , ajoutant que cet ouvrage , eſt un Moÿſe ſauvé miraculeuſement des mains de ſon Pere , qui le vouloit noyer , pour l'honneur & le ſervice du Pape , outre qu'il eſt certain que le Pere Paul ſe plaignit aigrement de de Dominis , & retrancha de l'édition , qui ſ'en fit depuis à Genève , l'Epiſtre adreſſée au Roi Jacques.

Je ne ſçai ſi Monſieur Amelot de la Houſſaye pouvoit dire quelque choſe de plus contraire à ſon deſſein , & dont on pût tirer une conviction plus entiere contre Frà-Paolo. Il faudroit que les hommes fuſſent des enfans , pour ſe laiſſer perſuader qu'il fût vrai que de Dominis avoit bien eû de la peine à tirer une copie de cette Hiſtoire des mains de Frà-Paolo , & une preuve plus que démonſtrative que cela n'eſt pas ; c'eſt que , de l'aveu de Monſieur

sieur Amelot de la Houffaye ; Frà-Paolo lui même V. PARTIE
la fit imprimer depuis : car si Frà-Paolo avoit jamais eû la pensée de la supprimer pour l'honneur & le service du Pape , il le seroit bien donné de garde de la faire lui même imprimer , revûe & corrigée de sa main ; se contentant seulement d'en ôter le titre & l'Epître scandaleuse , comme le dit Monsieur Amelot de la Houffaye. Bien lo'n même de la faire imprimer , il auroit fait tous les efforts pour éloigner de lui tous les soupçons qu'on avoit qu'il en étoit l'Auteur.

Qu'est-ce donc que les gens de bon sens conclurent du discours de de Dominis ; sinon que Frà-Paolo souhaitant que son Histoïre parût , & ne la pouvant faire imprimer chez les Venitiens ; il la donna à son ami pour la faire imprimer , où il pourroit , sans que l'on sçût que Frà-Paolo y eût aucune part , voulant être assuré du succès avant que de laisser croire qu'elle fût de lui. Voilà ce que tout le monde jugera du complot de ces deux amis ; ne voit-on pas tous les jours de pareilles ruses de gens qui font imprimer des ouvrages ; & font dire par leurs amis qu'ils leurs ont été dérobez ; afin que l'on ne les accuse pas de vanité , ou qu'on leur pardonne leur temerité , ou leur négligence.

Je ne veux pas dire qu'il fût l'Auteur, de l'Epître au Roi d'Angleterre , ni du titre sous lequel elle fût publiée la première fois ; peut-être que de Dominis composa de son chef & le titre & la dédicace ; mais pour la publication ce seroit prendre tous les hommes pour des grûes de leur vouloir per-

E c c

V. PARTIE. suader qu'elle ait été faite contre le gré de l'Auteur : & on ne sçait comment Monsieur Amelot de la Houssaye si versé dans la connoissance du monde a pû publier ce discours de de Dominis, comme quelque chose de sérieux & de croiable ; lui qui dit incontinent que Frà-Paolo en fit faire lui même deux éditions. Si Frà-Paolo se plaignit de son ami, il falloit bien qu'il le fit pour couvrir sa ruse, mais s'il se plaignit il reconnoissoit donc cette Histoire pour son ouvrage ; & s'il la fit imprimer il n'avoit pas eû dessein de la supprimer.

Si ce Prélat (continuë-t'il) en fit un mauvais usage, en la dédiant à un Roi Calviniste, par une lettre scandaleuse ; Frà-Paolo n'en doit pas être responsable, lui qui ne devinoit pas l'apostasie de son ami ; qui vivoit encore alors dans la communion de l'Eglise.

Je l'avouë Frà Paolo ne devinoit pas l'apostasie de son ami, il la sçavoit sans la deviner ; s'il est vrai comme le dit Monsieur Amelot de la Houssaye que de Dominis eût bien de la peine à tirer de Frà-Paolo une copie de son histoire ; on ne peut pas douter que ces deux personnages ne véussent dans une très étroite amitié, puisque sans une liaison de cette nature, Frà Paolo ne se seroit point découvert à lui, sur un sujet si délicat ; & n'auroit pas été assez imprudent pour lui confier une copie d'un livre, dont il ne pouvoit manquer de prévoir qu'il feroit beaucoup de bruit ; or s'ils vivoient ensemble dans cette confiance, pourra-t'on croire que de Dominis lui eût fait un secret de ses sentimens sur la Religion ? On ne change pas de Religion com-

me d'habit ; la foi s'affoiblit , & l'erreur s'insinüe par V. PARTIE
un certain progres ; & ce changement ne se peut
faire si secrètement dans un homme , que ses plus
particuliers amis au moins ne s'en aperçoivent ,
quand il ne se decouvriroit pas lui même , comme
il arrive toujours ; les dispositions intérieures au su-
jet de la Religion , ne sçauroient se cacher aux
yeux un peu clairs voyants , elles se produisent mal-
gré que l'on en ait. Mais avec un ami comme Frà-
Paolo , de Dominis pouvoit-il avoir quelque cho-
se de secret sur ce chapitre ?

De Dominis ne demanda pas à Frà-Paolo une
copie de son Histoire sans la connoître ; & s'il la
connoissoit , il connoissoit aussi les sentimens de
Frà-Paolo sur la Religion , & par conséquent il étoit
assuré que les siens ne lui déplairoient point. Il est
donc sans aparence de dire qu'il ne s'en soit pas ou-
vert à lui : mais pour en parler selon la vérité , c'é-
toient deux hommes liez ensemble , par la confor-
mité de leur esprit & de leurs sentimens , qui avoient
concerté toute cette affaire ; & si Frà-Paolo ne
changea pas de Religion au dehors , c'est qu'il ne
lui étoit pas si facile qu'à de Dominis : voilà ce qu'il
faut croire de ces deux personnages. Car si les cho-
ses avoient été autrement , ou Frà Paolo auroit fait
un desaveu public de cet ouvrage , ou au moins il
n'auroit rien fait ensuite qui eût pû le faire con-
noître pour en être le vrai Auteur.

*Dans le même chapitre , le Cardinal (c'est Mon-
sieur Amelot de la Houssaye qui parle toujours)
rapporte un extrait de certaines lettres interceptées , par*

V. PARTIE. où il prétend montrer que Frà. Paolo, qu'il en suppose l'Auteur, étoit un grand Lutherien : mais Robert Ubaldin Nonce de Paul V. en France, lequel les envoia à ce Pape doit être fort suspect à cause de la haine qu'il portoit à Frà-Paolo, dont il prenoit à tâche de déchirer la réputation, sans pouvoir alleguer d'autres raisons de tout le mal qu'il en disoit, sinon que c'étoit un hypocrite raffiné.

Hist. des
Variat.

Dict. Crit.
de Bayle.

Mais Monsieur Amelot de la Houffaye ne répond pas suffisamment à l'autorité de ces lettres, dont de très habiles Protestans ne revoquent point la vérité en doute ; celles que l'on a imprimées depuis quelques années à Genève, ne laissent à ce que j'ai appris aucun lieu de douter qu'il étoit Protestant ; & celles que j'ai veuës imprimées à Veronne, & dont je rapporterai quelques endroits cy après, font voir très manifestement qu'il étoit Calviniste ; elles confondent également Monsieur Amelot de la Houffaye, Messieurs Burnet & Jurieu, qui veulent tous trois qu'il ait été bon Catholique ; afin que l'Eglise Romaine ne puisse avec raison rejeter son autorité. Cependant j'ai appris que Monsieur Burnet avoit changé ; & que dans la Vie de Guillaume Bedell Evêque de Kilmore, il le représente tel qu'il étoit en effet, un Protestant caché sous un habit de Moine ; qui se proposoit la Lithurgie Anglicane comme son modèle, & qui tâchoit de porter la République de Venise à une entière séparation de l'Eglise Catholique.

Suivons Monsieur Amelot de la Houffaye : quand le Nonce Ubaldin auroit eû une haine particulière

contre Frà-Paolo , ce ne seroit pas une bonne raison pour Monsieur Amelot de la Houffaye de douter de la vérité de ces lettres ; puisqu'il dit dans la suite de sa Préface , que la haine de Frà-Paolo contre Rome ne doit pas rendre son histoire suspecte , & qu'il aime mieux dans un historien la haine que la flaterie. Ce Nonce avoit à l'égard de Frà-Paolo , le sentiment qu'ont tous les Romains , & même communément les Catholiques , c'est à dire qu'il le croioit un fort mauvais Catholique ; & jugeoit que pour l'interêt de la Religion , il falloit le faire connoître pour ce qu'il étoit.

Je ne comprends pas que Monsieur Amelot de la Houffaye ait pû dire que ce Nonce ne pût alleguer d'autres raisons de tout le mal qu'il disoit de Frà-Paolo , *sinon que c'étoit un hypocrite raffiné* ; car jamais homme n'a moins raffiné en hypocrisie que Frà-Paolo , puisque ses mauvais sentimens sur la Religion sont tout visibles ; & si ce Nonce n'en disoit que cela , il n'avoit pas vû toutes les lettres que l'on a imprimées de Frà Paolo ; il ne le connoissoit pas si bien que le Nonce Varese qui l'apelloit un hérétique notoire comme le rapporte Monsieur Amelot de la Houffaye lui même.

On reproche à Frà-Paolo (continue Monsieur Amelot de la Houffaye) le commerce de lettres , qu'il avoit avec plusieurs Conseillers & Avocats de Paris , tenus pour Calvinistes. Mais que trouve t'on de criminel dans ce commerce , qui a été de tout temps , & est encore entre tous les sçavans ; y a-t'il plus de mal à écrire à des amis qui sont d'une Religion contraire ,

V. PARTIE. *qu'à converser, traiter, demeurer, ou même s'allier avec eux, comme l'on est obligé de faire tous les jours, pour le maintien de la société civile? Si ce Pere avoit été un simple Religieux, qui n'eût eu qu'à dire la Messe & son Breviaire, ou qu'il eût été de ces esprits foibles qui se laissent gâter aisément, peut-être que ce commerce eût pu être blâmé, ou comme superflu ou comme dangereux. Or c'étoit un homme d'un genie admirable, employé dans toutes les plus délicates affaires de sa Republique, appelé à tous les plus grands secrets, qui avoit à soutenir lui seul le choc de la Cour de Rome, & contre qui ces deux grands Cardinaux Baronius & Belarmin ne purent que des pignées.*

Il faut être étrangement entêté du mérite d'un homme pour parler ainsi : Je l'avoue, il n'y avoit pas plus de mal dans le commerce de lettres que Frà-Paolo entretenoit avec les Luthériens & les Calvinistes, que dans tous les autres; mais il y a également du mal en tous, quand ce sont plutôt des commerces d'amitié, & des liaisons étroites, que des commerces d'une indispensable nécessité, pour les besoins de la vie civile. Monsieur Amelot de la Houssaye a-t'il pu s'imaginer que JESUS-CHRIST & les Apôtres n'aient commandé de regarder les hérétiques, comme les Juifs regardoient les Païens & les Publicains, de les éviter & de se séparer d'eux, qu'aux personnes simples & d'un esprit foible? Je voudrois bien qu'il nous dît sur quoi il fonde sa distinction; mais y a-t'il des gens plus foibles que les présomptueux, qui s'appuyant sur leurs propres forces, ne sçauroient manquer d'être abandonnez de

Dieu , & par conséquent d'être capables de toutes V. PARTIE.
sortes de chûtes ? Ces commandemens sont pour tous
les Chrétiens sans distinction , quelque grand genie
qu'ils puissent avoir , & à quelques grands emplois
qu'ils puissent être apellez. Tout commerce y est ab-
solument défendu avec les hérétiques , & on ne peut
être dispensé de ces commandemens que par les né-
cessitez inévitables , ou de la vie civile , ou des em-
plois publics.

Frà-Paolo auroit donc pû traiter avec des per-
sonnes d'une Religion contraire à cause des affaires qu'il
manioit ; mais il ne devoit point contracter avec
eux d'amitié particulières. Et c'est une tache dans
sa vie que l'on ne sçauroit effacer , de ce que tous ses
amis les plus intimes ont été ou hérétiques , ou sus-
pects d'hérésie , ou enfin des gens trop libres , ou
pour mieux dire téméraires , qui parloient avec
peu de jugement & de discrétion , de ce qui regar-
doit la Religion & le S. Siège. Car le moien de ne
pas croire que Frà-Paolo n'avoit choisi de tels amis
que par la conformité de ses sentimens avec les leur ,
& à cause de la liberté qu'il avoit de les entretenir
à cœur ouvert de tout ce qu'il pensoit au sujet de
la Religion.

L'Auteur de la vie de Frà Paolo a tellement crû
que de telles amitiés faisoient tort à sa réputation ,
qu'entre ceux avec qui il dit qu'il entretenoit com-
merce de lettres, il ne nomme aucun hérétique que
Casaubon ; & encore il ajoute que c'étoit dans le
temps que l'on assuroit qu'il se faisoit Catholique.
Quando era fama costante che si facesse Cattolico. Il

V. PARTIE. a été si bien persuadé, qu'en ne le pouvoit justifier de la liaison qu'il avoit entretenue avec Marc Antoine de Dominis, qu'il n'en dit pas un seul mot, quoiqu'elle fût connue de tout le monde. On tombera d'accord que ce silence est une preuve constante que tous les hommes ne sont pas du sentiment de Monsieur Amelot de la Houffaye, sur les étroites liaisons de Frà Paolo avec les hérétiques.

S'il parle de son commerce avec Olive Camille, c'est en justifiant Olive des soupçons que l'on avoit de sa Religion. Quant à Saumaille, Gillot, l'Eschaffier, Richer, Bochel, Casaubon, il dit qu'il entra en commerce avec eux, à cause du différent de la Seigneurie avec le Pape. Je m'étonne qu'il y ait oublié de l'Isle-Grosset, à qui il avoit peut-être plus écrit qu'à tous les autres, puisque l'on a un recueil de lettres qui lui sont toutes adressées, hors un très petit nombre à Gillot. Il y a lieu de s'étonner que Frà Fulgentio Auteur de la vie de Frà Paolo & son Secrétaire, & qui par conséquent avoit eu part à ces lettres qui parlent souvent de lui, n'ait rien dit de ce dernier : Il y a en cela du mystère.

Je reviens au raisonnement de Monsieur Amelot de la Houffaye : à la vérité Frà Paolo ne seroit point coupable, s'il n'avoit eû ces liaisons avec les personnes dont on vient de parler, que par la nécessité du service qu'il étoit obligé de rendre à sa patrie. Mais quand on a vû dans la plupart de ses lettres, qu'il ne respire que la ruine du S. Siège; on est persuadé que le fondement de ses liaisons avec les hérétiques, étoit la ressemblance de leurs sentimens sur

sur la Religion , & de leur haine contre l'Eglise V. PARTIE.
Romaine.

Il est certain que tous les hérétiques cachez chez les Vénitiens étoient de ses amis. On trouve dans la vie de du Flessis-Mornay , qu'un de ses petits enfans qu'il avoit envoyé en Italie sous la conduite de Jean Daillé , qui fût depuis ce grand Athlète de la prétendue réformation , étant tombé malade à Padouë d'une maladie dont il mourut , y fut assisté par le Médecin Asselineau , François de nation & de la Religion Prétendue Réformée , lequel lui fût indubitablement envoyé par le P. Paul ; car cet Asselineau étoit de ses plus confidens : il en est souvent parlé dans sa vie avec éloge , & ce fut lui qui l'assista dans sa dernière maladie.

Si l'amitié naît de la conformité des sentimens & des inclinations , il est certain que les conséquences que l'on tire de celles de Frà-Paolo sont justes , & que Monsieur Amelot de la Houssaye auroit fait plus prudemment de ne pas toucher cette corde.

Monsieur Amelot de la Houssaye se trompe lorsqu'il dit que l'on est obligé de s'allier avec des personnes d'une Religion différente ; il n'y a point de loix qui imposent cette obligation , au contraire il y en a qui le défendent , comme on vient de le marquer.

Si ce Pere , dit-il , avoit été un simple Religieux , qui n'eût eu qu'à dire la Messe & son bréviaire , ou qu'il eût été de ces esprits faibles qui se laissent gâter aisément ; que Frà-Paolo eût été heureux , s'il eût été de ces Religieux simples qui ne s'occupent que

V. PARTIE. des obligations de leur état ; & qu'il y a bien plus de véritable grandeur d'ame & de force dans cette simplicité , que dans la curiosité inquiète de tout sçavoir , de se mêler de tout , & de s'intriguer dans toutes les affaires , comme faisoit Frà-Paolo , contre les devoirs de la profession de Religieux. On n'auroit point vû de Religieux succomber aux tentations de la vanité , & se laisser corrompre au poison de l'erreur , s'ils avoient tous vécu dans cette simplicité.

J'avouë que Frà-Paolo n'avoit point à craindre que le commerce avec les Hérétiques le gâtât , il étoit plus gâté qu'eux ; puisqu'il étoit Luthérien avec les Luthériens , & Calviniste avec les Calvinistes ; c'est-à-dire de toutes les Religions , pourvû qu'elles fussent ennemies des Papes. Or il est certain que le pire de tous les Etats de la conscience à l'égard de la Religion , est de tourner aux vents de toutes les différentes doctrines.

Nous venons de voir que le Cardinal Palavicin se fendoit sur certaines lettres de Frà-Paolo , pour croire qu'il étoit Luthérien : aparemment ces lettres étoient écrites en Allemagne à des Luthériens ; & nous allons voir par quelques extraits de lettres qu'il écrivoit en France , que l'on ne se peut pas empêcher de croire qu'il étoit Calviniste : je mettrai icy ces extraits tout de suite sans aucune glose.

Si on fait la guerre en Italie , ce sera un avantage pour la Religion , & c'est ce que Rome craint , l'Inquisition cessera & l'Evangile aura cours. Se fara guerra in Italia , va bene per la Religione , & questo Roma teme , l'Inquisitione cessara & l'Evangelio

havera corfo. (Lett. 44. du 27. Avril 1610. p. 242.) V. PARTIE.

Je crains bien le voyage d'Espernon à Rome, car je me souviens qu'il y étoit à l'heure que le vieux Nevers fit tant de mal. J'observe les démarches de Condé, il me paroît qu'elles tendent à suivre l'exemple de ses Prédécesseurs, & j'ay quelque espérance qu'à la fin il se pourra faire Reformé; je dirai bien même qu'il le fera, s'il est sage, comme on peut croire qu'il le fera, prenant conseil de Bouillon, & peut-être que Dieu a permis tous ces petits mouvemens pour enzurer un grand bien. Temo ben l'andata di Elpernon à Roma, & mi ricordo per che era là all'hora del molto male che fece Nevers vecchio, quando vi andò. Osservo li andamenti di Condé, & mi pare, che mirano à seguir li essempli de suoi maggiori, & ho qualche speranza che in fine si possa far riformato; diro bene che lo fara, se fara savio, come si può credere che fara, havendo consiglio di Bouillon, & forse da Dio benedetto viene permesso cotești leggieri discorsi per cavarne di gran bene. (Lett. 53. du 9. Nov. 1610. p. 304.)

Il me paroît que les Réformez, avec le grand nombre de Chefs qu'ils ont, sont en plus mauvais état que lorsqu'ils avoient un Prince à leur tête; car je crains que ces Chefs ne conçoivent des soupçons les uns à l'égard des autres, ce qui ne manqueroit pas d'affoiblir le parti: je prie Dieu que par sa sainte grace il pourvoye à cela. Mi pare, che i Reformati in Francia sono à peggior conditione che quando havevano un principe per capo, con tanti capi, li quali temo non li conducano in controversia, & sospetto, & riducano
Fff ij

V. PARTIE. a debolezza : & prego Dio che proveda à ciò con la sua santa gratia. (Lettre 82. du 18. Fev. 1612. p. 451.)

J'ay un extrême déplaisir du schisme que je vois naître entre les Réformez ; & comme on n'a point voulu parler dans le Synode au sujet de la dispute , aussi il me semble que l'on auroit dû empêcher qu'il en eût été parlé en particulier , & faire en sorte que du Moulin n'eût ni écouté , ni répondu. De semblables contestations s'affoupißent plus aisément , en laissant parler une seule des parties , qu'en la voulant convaincre. Mais j'ai une extrême curiosité , & je la croi raisonnable , de sçavoir l'état de la controverse. Mi dispiace ben sopra modo lo schismate , che veggo nascere tra i Reformati , & si come non è admissa la trattatione nel Sinodo , così mi pare che si doveva impedir anco ogni altra privata & far che du Moulin non ascoltasse , & non rispondisse ; si affopiscono più facilmente simili contentioni col lasciar parlar una parte sola , che volendo la convincere. Ma io ho estrema curiosità , non credo però vana , di saper lo stato della controversia. (Lettre 87. du 8. Mai 1612. pag 471.)

Cette Lettre m'a donné beaucoup de joye , tant pour la déclaration du Roi d'Angleterre , laquelle me paroit une chose de grande importance , que pour l'espérance qu'elle me donne de voir rétablir l'intelligence entre tous les Réformez. Car quand cette intelligence ne devroit être qu'en aparence , elle sera toujours d'une grande utilité : Mais je me flâte qu'elle sera effective & réelle ; puisque Monsieur du Plessis s'en mêle , dont je ne doute point que Dieu ne seconde le zèle , la valeur

est la dextérité. La quale mi hà portato molta allegrezza , così per la dicchiaratione del Rè d'Inghilterra ; la quale mi pare cosa di memorabile momento , come la speranza , che vi a di riconciliar buona intelligenza trà tutti i Reformati , & quantunque dovesce riuscir in sola apparenza , sarà nondimeno di gran frutto & beneficio. Ma mi giova sperare che sarà in fatti & in essistenza , massime implicandovisi Monsieur du Plessis , il quale & per il zelo & per il valore & per la diestra maniera , spero che sarà infaillibilmente coadjutato dalla Mac-
sta divina. (Lettre 90. du 31. Juillet 1612. pag. 483.)

L'Ambassadeur des Etats en Turquie a proposé au Grand Seigneur de faire la guerre à Rome , lui promettant un secours de Vaisseaux. Il a été écouté , & si cette proposition est réitérée à propos , elle pourroit bien avoir son effet. Cela déplaît ici , parce qu'on y craint de voir le Turc en Italie ; mais ce seroit le salut de tous le monde. L'Ambasciatore di Stati in Turchia hà proposto à quel principe di far guerra à Roma promettendo agiuto di navi. E stato auscultato , & se à tempo fosse reiterato , potrebbe effettuarsi. Dispiace quì , temendo il Turco in Italia ; ma sarebbe salute universale. (Lettre 95. du 23. Octobre 1612. pag. 510.)

Il n'est pas besoin de faire de grandes réflexions sur ces extraits , pour en conclure ce que j'ai dit ci-dessus , que si Frà-Paolo étoit Luthérien avec les Luthériens , il n'étoit pas moins Calviniste avec les Calvinistes. On y voit qu'il sent de la joye de tout ce qui peut avancer la Prétendue Réformation ; qu'il

II. PARTIE. souhaite que le Prince de Condé se fasse Réformé ; & qu'il met la sagesse de ce Prince à prendre ce parti, & à suivre les conseils du Maréchal de Bouillon, un des Chefs des Réformez.

On y voit au contraire qu'il se lamente & s'afflige de tout ce qui lui semble devoir afoiblir le parti des Réformez ; comme de la division qui pouvoit naître de la jalousie de leurs Chefs, & qui naissoit souvent de la diversité de leurs sentimens. Il les exhorte de se réunir de quelque manière que ce soit, quand ce ne seroit qu'en apparence ; & il espère tout du zèle, de la valeur & de la prudence de Monsieur du Plessis, pour le succès de leur réunion ; ne croyant pas que Dieu puisse manquer de benir les travaux d'un homme si Religieux.

Enfin il paroît qu'il hait tellement le S. Siège & la Religion Catholique, que les choses les plus fâcheuses & les plus tragiques lui font plaisir pourvu qu'elles servent à la ruine de l'un & de l'autre. Il voudroit voir la guerre allumée par toute l'Italie, & le Turc aux portes de Rome. Ce seroit (dit-il) le moien de faire cesser l'Inquisition, de prêcher l'Evangile & de procurer le salut de tout le monde. En un mot son aveuglement est si grand & sa fureur va si loin, que l'Inquisition du Turc ne lui fait point de peur, pourvu qu'il le délivre de celle du Pape ; & que la désolation de sa patrie, ne seroit pas pour lui un spectacle désagréable, pourvu qu'elle entraînant celle de Rome.

On aura peut-être la curiosité de sçavoir où sont ces Lettres, & à qui elles sont écrites ; parce que le

bon sens ne permet pas de douter qu'elles ne peuvent V. PARTIE;
l'avoir été qu'à des hommes du goût & du sentiment
de Frà-Paolo. Ces Lettres se trouvent dans un recueil
de Lettres de Frà-Paolo, écrites à l'Isle-Groslot Bail-
li d'Orleans, de race huguenote, & grand Hugue-
not lui même, imprimé en 1673. à Veronne, Ville
de la Seigneurie de Venise. Il est pourtant difficile de
comprendre que cette Seigneurie ait permis l'édition
de Lettres où l'Auteur sacrifie tout à sa passion, sa
patrie même & sa Religion. Il est bien plus vraisem-
blable qu'elles l'ont été quelque part en Allemagne;
la Dédicace en est une preuve; elles sont dédiées au
Duc de Brunswic, Prince Luthérien.

Il falloit sans doute que Monsieur Amelot de la
Houffaye n'eût pas vû ces Lettres: Car je ne veux
pas croire que s'il les avoit vûes il eût été, ou d'as-
sez mauvaise foi pour les dissimuler, ou d'un assez
mauvais discernement pour ne pas apercevoir la pein-
ture au naturel d'un cœur tout à fait gâté par l'erreur,
& entièrement éloigné de la catholicité.

Mais ce qui me surprend encore dans ces Lettres,
c'est que Frà-Fulgentio qui les avoit écrites, & dont
il est souvent parlé, ait pû comme il a fait dans la
vie, de Frà-Paolo protester d'injure & de calomnie
contre les Catholiques, qui publioient de lui qu'il
vouloit la ruine du S. Siège & de l'Eglise Romaine.
Car il ne pouvoit pas ignorer les sentimens de son
maître, quand il n'auroit eû part qu'aux Lettres,
dont on vient de rapporter les extraits; & ce qui aug-
mente ma surprise, c'est qu'on l'a accusé d'être ani-
mé du même esprit que Frà-Paolo. On trouve dans

V. PARTIE. une des Lettres de Grotius à qu'en 1630. le bruit couroit à Paris que Frà. Fulgentio Théologien de la République de Venise & successeur de Frà. Paolo, travailloit à inspirer aux Grecs de l'Etat de Venise les sentimens des Protestans, afin d'introduire la réformation en Italie. Pourquoi tant de dissimulation & d'hipocrisie ? Pourquoi toujours vouloir être Protestant, & toujours vouloir paroître Catholique ? Et qu'est ce qu'il y a de plus maudit dans la parole de Dieu que les cœurs doubles ?

Autre surprise au sujet de ces Lettres, & qui ne paroitra pas moins bien fondée, c'est que l'Authéur de ce recueil, parlant sous le nom de l'Imprimeur, après avoir dit que les Lettres de Frà. Paolo avoient été tous les ouvrages ceux qui avoient fait juger le plus mal de sa Religion, parce qu'elles étoient écrites à des sçavans d'une Religion contraire à la Romaine ; il ajoute qu'il s'étonne que personne n'ait pris soin de faire imprimer ces Lettres, qui avoient été ramassées avec tant d'empressement par des personnes désintéressées & sans passion, *afin (dit-il) d ôter à ses ennemis même toute mauvaise impression de lui, & de rétablir l'honneur qui est dû à la mémoire d'un si grand homme.* Je laisse à juger à ceux qui auront vû ces Lettres, ou seulement les extraits, qui en ont été mis ici, si elles sont bien propres à faire changer les sentimens, que l'on avoit eûs de la Religion de l'Authéur.

Pour continuer mes réflexions sur celles de Monsieur Amelot de la Houffaye, je dirai que je m'étonne encore qu'il soit si mal informé des choses qui regardent

gardent Frà-Paolo , qu'il ose avancer que Frà Paolo V. PARTIE
 avoit soutenu seul tout le choc de la Cour de Rome ,
 dans l'affaire de la Seigneurie contre cette Cour. Ceux
 qui ont vû les pièces qui furent dressées , pour apuier
 les droits de la Seigneurie , ne sont pas persuadés que
 les meilleures , les plus sensées & les plus solides ,
 soient celles qui furent composées par Frà-Paolo seul.

Je veux bien croire tout ce que Monsieur Amelot
 de la Houssaye dit ensuite , que Frà-Paolo parloit de
 la Cour de Rome toujours avec beaucoup de discrétion
 dans les conversations qui pouvoient être sçûes.
 L'Autheur de sa vie le dit de même , mais après ce
 que l'on vient de voir de ses Lettres , on peut juger
 de ce qu'il en disoit en particulier à ceux de ses amis
 qui avoient les mêmes sentimens que lui. Et bien loin
 que cette modération étudiée le justifie de tout ce
 qu'il a écrit dans son Histoire , il n'en est que plus cou-
 pable de s'être oublié à un tel point , qu'il n'a rien
 obmis de tout ce qu'il pouvoit dire de plus sanglant
 contre Rome & contre le Concile. Car il n'a pû sor-
 tir si étrangement des bornes de sa modération ordi-
 naire , sans les mouvemens d'une violente passion ; &
 il lui est d'autant moins pardonnable d'avoir écrit au-
 trement qu'il n'a parlé , que l'on pardonne beaucoup
 plus aisément ce qui est échappé dans le discours , que
 ce qui coule de la plume , parce que l'un se dit avec
 beaucoup plus de réflexion que l'autre.

Je croi qu'il n'en faut pas davantage pour persua-
 der toutes les personnes de bon sens , que Monsieur
 Amelot de la Houssaye n'ayant rien de meilleur à pro-
 duire pour la justification de Frà-Paolo , auroit fait

Ggg

v. PARTIE. beaucoup plus prudemment de ne la pas entreprendre ; puisque rien ne fait plus de tort à un accusé dont le crime est presque notoire , qu'une foible défense. Je dis à un accusé dont le crime est presque notoire ; car si Frà-Paolo a vû & entendu tout le scandale qu'à causé son Histoire, s'il a ouï tous les mauvais bruits qui couroient de sa foi sans qu'il ait fait le moindre effort pour dissiper les soupçons ; si au contraire & au rapport même de Monsieur Amelot de la Houffaye , *il en fit faire lui même deux éditions à Genève , qu'il corrigea , sans qu'il lui prît la moindre envie d'en ôter ce qui paroïssoit plus favorable aux Huguenots & aux Protestans , qu'aux Catholiques , & qui pouvoit faire douter qu'il l'étoit.* Il n'y a pas moien de douter , qu'il ne fût hérétique , puisque dans cette matière les soupçons & les doutes se changent en certitude , quand on les entretient au lieu de les détruire. Un vrai Chrétien n'a jamais souffert les soupçons sur sa Religion. C'est sur cela que les Peres condamnent la patience qu'ils veulent que l'on pratique en toute autre chose. Et je n'ai pû lire cet aveu de Monsieur Amelot de la Houffaye sans être surpris qu'il lui ait échapé ; puisque les plus grands ennemis de Frà-Paolo n'auroient pû rien dire de plus défavantageux à l'opinion de sa catholicité ; il faut sans doute qu'il ait produit cette Préface sans la communiquer à aucun de ses amis , car je ne croi pas qu'il en eût eû aucun , qui ne lui eût rayé ces paroles.

Monsieur Amelot de la Houffaye après avoir si légèrement , ou plû-tôt si mal défendu la Religion de son Auteur , attaque la contre-histoire du Cardinal

Palavicin , afin de divertir l'esprit du lecteur , & d'em-
pêcher de faire trop de réflexion sur la nullité de ses
raisons ; mais l'ouvrage du Cardinal Palavicin pour-
roit être aussi mal composé & rempli d'autant de mau-
vaises maximes qu'il le prétend , que Frà-Paolo n'en
seroit pas meilleur Catholique , ni son Histoire plus
croiable dans toutes les choses sur lesquelles ils ne sont
pas d'accord. Au reste des personnes plus habiles &
plus croyables que Monsieur Amelot de la Houffaye
font un autre jugement de cette histoire , ils la regar-
dent comme un ouvrage qui mérite l'estime de tous
les sçavans , & pour la politesse avec laquelle elle est
écrite , & pour les preuves sur lesquelles elle est apuïée ;
deux grands avantages qui manquent à celle de Frà-
Paolo , comme je l'ai dit dans la Préface de cet ou-
vrage.

CH A P I T R E III.

*De la Version de Monsieur Amelot de la Houffaye &
de ses notes ; de la consultation de du Moulin sur le
Concile.*

QUand on lit l'Histoire de Frà-Paolo avec une
attention sérieuse , on ne sçauroit s'empêcher
d'être surpris qu'il se soit trouvé un Catholique , qui
ait entrepris de nous en donner une version , & de la
relever par tous les éloges que l'on peut faire des
ouvrages les plus excellens & les plus utiles tout en-
semble. On ne sçait comment un enfant de l'Eglise

II. PARTIE. peut assez oublier sa Religion, & le respect qu'il doit à celle qui l'a fait Chrétien, & à ses Ministres, pour trouver du goût dans une satire qui les déchire d'une manière si insolente; on en avoit déjà une version en nôtre langue, c'étoit assez, & cette version est meilleure pour le sens que celle de Monsieur Amelot de la Houffaye; de quoi s'avisoit-il donc d'en faire une nouvelle? J'ai ouï dire qu'il l'avoit entreprise à cause de la réponse que fit dans le Concile à un Evêque Italien Pierre d'Anès Evêque de Lavaur, qui étoit (dit-on) grand Oncle de Monsieur Amelot de la Houffaye; mais Frà-Paolo ne parle point de cette réponse.

Mais enfin quelqu'aït été le motif de son dessein; je ne croi pas qu'aucun bon Catholique l'en puisse loier; au moins le devoit-il exécuter avec plus de sagesse que Frà-Paolo n'avoit exécuté le sien, & adoucir la dureté des termes dont il se sert autant qu'il se pouvoit, sans diminuer la fidélité de la Traduction. Or bien loin d'en user ainsi il employe souvent des termes qui ont encore plus de malignité que ceux de son Auteur; & quelquefois même il change le sens pour dire des choses encore plus fâcheuses, comme je l'ai fait voir en quelques endroits qui me sont tombez sous la main. Car mon dessein n'est pas de faire la critique de sa traduction; cependant en voici encore deux ou trois dont il me souvient.

Frà-Paolo rapporte les pensées de Paul III. à l'égard du Concile, & entr'autres choses que ce Pape espéroit toujours se servir utilement de l'opposition qu'y avoit la Cour de Rome & tout l'ordre ecclésiastique pour

l'empêcher : voici les termes. *Che quando haveste bisognoato impedirlo , era assai bastante la contradditione , che gli havrebbe fatta la corte , & tutto l'ordine ecclesiastico.* Et voici comment traduit Monsieur Amelot de la Houffaye , *que quand il voudroit l'empêcher , l'horreur que la Cour de Rome & tout l'ordre ecclésiastique en avoient , lui serviroit de prétexte.* On demeurera d'accord que le mot d'horreur dit beaucoup plus que celui de *contradditione* : Le Traducteur ancien n'a pas dit plus que le texte. V. PARTIE.
Pag. 67.
Pag. 82.

Dans le livre quatrième , Frà-Paolo raporte que le Pape Jules III. avoit ordonné aux Présidens du Concile de traiter les Protestans le plus doucement qu'il feroit possible , & de tâcher de les gagner par toutes sortes de bons offices : voici les paroles de l'Auteur. *Procurassero con gli uffilii & con le speranze di guadagnare alcuno de Dottori Protestanti ; & non perdonassero à qualche spesa.* Et le Traducteur les tourne ainsi , *que les Présidens devoient tâcher de leur débaucher quelques Théologiens par les remontrances , par les promesses , & même par quelques presens.* L'ancien Traducteur avoit mis , *qu'ils procurassent par voie d'offices & d'espérances de gagner quelqu'un des Docteurs Protestans , & n'y épargnassent quelque dépense.* Je laisse à juger qui a le mieux traduit. Si le mot de *débaucher* rend bien ce qui est dans l'Italien ; si on peut dire *débaucher* quelqu'un pour dire le retirer de l'erreur , afin de le remettre dans le bon chemin ; & même si le mot de *remonstrances* s'accorde bien avec celui de *débaucher*.

A la fin du sixième livre , Frà Paolo raporte que

le Pape fit faire des remerciemens aux Ambassadeurs de Venise & de Florence de l'affection qu'ils faisoient paroître pour le S. Siège ; & que ces Ambassadeurs répondirent qu'ils avoient agi de cette manière , parce qu'ils connoissoient que vû la conjoncture des temps , le service de Dieu demandoit que l'on défendît l'autorité du Pape. *Il servitio divino vuole che sia difesa l'autorita pontificia.* Et il a plu à Monsieur Amelot de la Houffaye de mettre que *la conjoncture du temps demandoit que l'autorité pontificale fût amplifiée*, ne parlant point du service de Dieu , & tournant *diffesa* par *amplifiée*. Il est difficile de deviner pourquoi il a fait ces altérations & ces changemens ; l'ancien Traducteur s'étoit servi des termes de *défendue* & *soutenuë* qui répondent bien mieux à l'Italien.

Ital. p. 594.

An. p. 711.

Mod. p. 563.

On ne sçait encore pourquoi , il a mis à la marge cette réflexion. *Les Venitiens ont parlé bien autrement depuis ce temps là.* Car un homme aussi habile que lui & qui juge aussi sainement de tout , n'a pu trouver dans les choses que les Venitiens ont dites pour leur défense contre Paul V. rien qui soit en éfet contraire à ce que disent ici leurs Ambassadeurs. Ces Ambassadeurs ne défendoient point dans ce lieu , ce que les Venitiens ont combattu depuis. On jugera par les échantillons dont je viens de parler , que ceux qui ont critiqué la version de Monsieur Amelot de la Houffaye , ne l'ont pas fait sans beaucoup de raison.

Je vis il y a quelques années dans un des Journaux d'Hollande , qu'il avoit paru quelque critique sur la traduction de Monsieur Amelot de la Houffaye ; je n'en ai pas été surpris , la matière est belle & ample ,

& on lui pourroit montrer bien des fautes , dont il ne lui seroit pas plus facile de se justifier , que de celles qu'on lui reproche dans cette critique. Il avoit acculé Monsieur l'Abbé de S. Réal d'en être l'Auteur , & l'avoit turlupiné comme un homme qu'il ne croyoit pas de sa force ; mais nous avons appris depuis quelque temps par les lettres de Monsieur Simon qu'elle étoit de lui , ce qui sans doute rendra Monsieur Amelot de la Houssaye plus modeste. D'ailleurs quand il n'auroit eû affaire qu'avec Monsieur de S. Réal , la fierté lui seroit toujours mál. Un homme qui justifie ses fautes dans la version d'un livre Italien , par celles qui sont dans une mauvaise version latine de ce livre ; qui traduit l'Histoire d'un Concile , & qui erre si grossièrement dans l'Epoque des Conciles , ne se doit piquer de rien.

On me dira peut-être que les fautes que Monsieur Amelot de la Houssaye fait dans sa traduction , sont plutôt des méprises que des effets de sa mauvaise volonté ; mais je demanderai pourquoi il l'a envenimée par des notes encore pires que le texte ? Car il y en a beaucoup qui ne tendent qu'à éguiser les traits malins de Frà Paolo ; & même de fausses , comme celle qui se trouve à la page 13. où il dit , *que le Concile de Constance fit un décret de ne point garder la foi aux hérétiques , quelques Passe-ports qu'ils pussent avoir.* Le Concile de Constance n'a jamais fait de pareil décret ; Et si Jean-Hus & Jérôme de Pragues y furent exécutez nonobstant le Passe-port de l'Empereur , ce ne fût point en vertu d'un décret de la nature de celui dont parle Monsieur Amelot de la Houssaye.

V. PARTIE. Mais au reste c'est une vieille calomnie, dont on a une infinité de fois justifié le Concile de Constance; & il est bien étrange qu'un Catholique la renouvelle d'une manière si hardie, & sur un fait d'une si grande fausseté. On pardonne à l'Ambassadeur de Saxe d'avoir glissé cette calomnie contre le Concile de Constance, dans le discours qu'il fit au Concile de Trente, il étoit hérétique; mais que Monsieur Amelot de la Houssaye ne soit pas mieux informé d'une affaire de cette importance, & qu'il en parle sur la foi des hérétiques, c'est ce qu'on ne lui sçauroit pardonner.

Pag. 350.

Il auroit été du devoir de Monsieur Amelot de la Houssaye de ne pas rendre son Auteur encore plus mauvais qu'il n'est, ou au moins de ne pas se servir de ses termes, quand il parle des partisans de la Cour de Rome. Le mot de *Papiste* en nôtre langue est un mot profané par la malignité des ennemis du S. Siège, qui l'ont fabriqué; & il sied très-mal à un Catholique de l'employer, comme fait Monsieur Amelot de la Houssaye dans la note de la page 497.

Il devoit puiser ses notes dans d'autres sources, que dans Sléidan, qu'il sçavoit avoir été le plus grand ennemi de la Cour de Rome & du Concile, & qu'il avoué lui même dans sa Préface être un grand menteur; que dans Innocent Gentilet qui est un hérétique, que dans Goldast qui en est un autre; que dans la consultation de du Moulin le plus véhément & le plus emporté de tout ceux qui ont écrit contre le Concile. Il se devoit contenter de celles qu'il pouvoit tirer des lettres & des instructions des Ambassadeurs,

&

& des autres sources moins suspectes. Que diroient les Gomarilles, si quelqu'un de leur secte s'avisait de faire sur l'Histoire qu'ils ont donnée du Synode de Dordrek des notes, qu'il tireroit des livres des Arminiens? Ou que dirons nous nous autres, si des Catholiques vouloient que l'on jugeât de la vérité de l'Histoire de l'Eglise, & des premiers Empereurs Chrétiens par les choses qu'ont écrit les ennemis de la Religion Chrétienne, les Ammiens, les Libanius, les Simmacques, les Zosimes, les Eunapes & les autres?

Mais puisque l'on allégué du Moulin pour appuyer l'Histoire de Frà-Paolo, je croi qu'il est de mon dessein de dire quelque chose de sa personne & de sa consultation; pour faire comprendre que Monsieur Amelot de la Houffaye ne devoit pas se servir de lui, au moins sans beaucoup de précaution.

On sçait quelle a été l'inconstance de du Moulin en fait de Religion; de Catholique qu'il étoit né, il se fit Calviniste, & de Calviniste Luthérien. Il est vrai que l'on assure qu'à la maladie dont il mourut; il abjura ses erreurs & rentra dans le sein de l'Eglise: je ne veux pas dire que sa conversion n'ait pas été véritable & sincère; mais il auroit été bon qu'on lui eût fait faire une rétractation de toutes ses erreurs, qu'il avoit avancées dans ses livres, tant contre le S. Siège que contre le Concile & contre l'Eglise.

Du Moulin a fait sa consultation sur la réception & le rejet du Concile, pendant qu'il étoit dans l'erreur, avec un esprit tout partial & tout plein de venin contre Rome. Aussi n'a-t-on jamais vu une pièce si remplie de faussetez notoires dans les faits, de

H h h

V. PARTIE. faussetez certaines dans les principes , de falsifications , & d'altérations des Autheurs , & enfin de faux raisonnemens. On ne la sçauoit lire sans être étonné que le sçavant qui a pris le soin de nous donner la dernière édition de ses œuvres , y ait voulu mettre cette consultation , qui ternira à jamais la mémoire de ce grand Jurisconsulte dans l'esprit des personnes équitables & d'un sain jugement.

Mais ce qui surprend encore davantage , c'est que ce sçavant y ait joint une version latine faite par un hérétique avec une préface , où il est dit qu'il ne faudroit pas s'arrêter à faire une critique du Concile de Trente , mais l'effacer tout entier , n'y ayant rien (dit cet hérétique) qui resente de la doctrine de l'Evangile. *Cum nihil appareat quod Evangelicam sapiat puritatem, doctrinamque.* Il semble que c'étoit assez de faire imprimer la version que du Moulin lui même en avoit faite en cette langue , sans grossir ce volume par la multitude de ces mauvaises pièces ; & on ne sçauoit s'empêcher de penser que l'Autheur de cette compilation a plus regardé à augmenter le nombre des pièces de ce recueil , qu'à servir à la vérité , au bon ordre de l'Eglise & de l'Etat. Les mauvais Chrétiens n'abusoient déjà que trop de la manière licencieuse & même hérétique , dont du Moulin a écrit en tant d'endroits de ses autres ouvrages , contre la primauté du S. Siège , & même contre l'autorité des Conciles & de l'Eglise , sans fournir encore nouvelle matière à leur libertinage.

Du Moulin insinué par tout où l'occasion s'en présente le faux principe des hérétiques , que la lettre de

l'Ecriture est la seule règle de la foi ; quoiqu'il dût être V. PARTIE.
 plus assuré qu'aucun autre de l'insuffisance de ce prin-
 cipe par ses fréquens changemens dans la Religion ;
 car on peut dire que depuis qu'il eût quité la Catho-
 lique , il n'en eût plus de fixe , & que désormais il ne
 suivit plus que ses pensées particulières ; sa règle n'é-
 toit donc pas suffisante.

Dans ses notes sur la loi 2. *Cod. de sum. Trin* il dit que Tom. 3;
Pag. 557.
 l'on n'est obligé de se soumettre aux décrets des Con-
 ciles universels, qu'autant qu'ils sont fondez sur le té-
 moignage de la parole de Dieu. *Notorium quod decreta
 Concilii universalis debent testimonio verbi Dei esse firma-
 ta, alioqui non ligant.* S'il entend par-là la lettre de l'E-
 criture expliquée par les particuliers, les Protestans
 n'ont point parlé autrement ; & il parle ainsi sans que
 le sujet de la loi lui donnât lieu de traiter cette matiè-
 re , ce qui fait d'autant plus connoître qu'il parloit
 de l'abondance de son cœur.

Il s'explique de la même manière sur la loi 6. Tom. 3.
Pag. 362.
*Cod. de sacros. Eccles. Canones concernentes doctri-
 nam fidei & Religionis non habent vim nisi ex verbo
 Dei.* De sorte que selon M^e. Charles du Moulin, on
 ne doit obéir aux Conciles généraux, qu'autant que
 l'on jugera que leurs Canons seront conformes à l'E-
 criture ; & chacun pourra expliquer, & les Canons
 des Conciles & l'Ecriture à sa fantaisie , pour obéir
 ou ne pas obéir, selon que l'un ou l'autre lui plaira
 davantage ; ainsi voilà les particuliers maîtres de leur
 obéissance. C'étoit-là sa règle, & selon cette règle,
 il étoit de la Religion qui lui revenoit le plus par ra-
 port à son humeur présente & aux circonstances des
 temps.

H h h ij

V. PARTIE. Il avoit des sentimens encore plus faux à l'égard du Chef de l'Eglise ; il lui ôte absolument tout pouvoir de convoquer les Conciles universels & d'y préfiger. Il veut que ce pouvoir appartienne à l'Empereur seul exclusivement au Pape : voici ses paroles sur la même loi. *Ad ipsum Imperatorem non ad Papam spectat congregare illud Concilium (generale) & potest illud congregare invito & irrequisito Episcopo Constantinopolitano & Romano.* Il ne s'agissoit dans cette loi en aucune manière de cette question.

Ce sont là les principes sur lesquels il faisoit rouler sa consultation contre le Concile de Trente. Il feint qu'elle lui a été demandée par des personnes du Conseil du Roi , afin d'avoir un prétexte de parler & de répandre tout son venin ; car cette consultation étoit tout à fait inutile , puisque l'on avoit déjà les remarques de nos Ambassadeurs , sur les articles de la réformation , qui pouvoient intéresser l'Etat & l'Eglise de France ; mais il ne lui étoit pas possible de retenir ses sentimens.

On peut juger par les principes dont on vient de parler , de quelle manière il va ajuster le Concile. Il ne lui étoit plus difficile d'en conclure qu'il étoit nul de toute nullité , hérétique & schismatique , en un mot qu'il seroit contre l'honneur de Dieu de le recevoir. Il avoit été convoqué par le Pape , par conséquent il étoit nul ; il avoit déclaré pour article de foi des dogmes , qui selon du Moulin ne se trouvoient pas dans l'Ecriture , par conséquent il étoit hérétique. Voilà comme Me. Charles du Moulin assis sur le Tribunal de son esprit particulier juge , & le Concile , &

toute l'Eglise que représente le Concile.

V. PARTIE

Cette consultation fut mal reçûe en France ; les bons Catholiques & les bons François la regardèrent comme le boutefeu de la division avec le S. Siège. Le Parlement qui en vit les conséquences, décerna prise de corps contre lui pour l'avoir fait imprimer & débiter ; & il y a lieu de s'étonner que l'Autheur de sa vie ait scû si mal nommer les choses , qu'il ait apellé persécution , la juste peine que méritoit de Moulin , pour avoir publié un libelle aussi séditieux & aussi impie que cette consultation. Car s'il y eût un ordre du Roi pour l'élargir , ce fut par le credit qu'il trouva à la Cour , & par la compassion que l'on y eût de sa vieillesse , & non pas que l'on y désaprouvât la procédure qui avoit été faite contre lui par le Parlement ; puisqu'il lui fut fait défense de plus rien faire imprimer.

Il est donc vrai qu'en donnant cette pièce au public , on n'a fait que donner de plus grandes preuves de l'esprit turbulent de du Moulin : Et que par conséquent il y auroit eû plus de prudence à ne la pas publier , quand on n'auroit considéré que sa réputation ; d'autant plus qu'un Catholique ne pouvoit régulièrement publier cette pièce , qu'il ne publiât la réponse en même temps ; & que cette réponse fait voir qu'il est impossible qu'un aussi grand genie, & un homme aussi scavant que du Moulin tombe dans de plus grands égaremens , peche plus grossièrement contre la vérité des principes & des faits , & tire de plus fausses conséquences. En éfet quand on a lû cette pièce , on rabat beaucoup de l'idée que l'on avoit de

V. PARTIE. son esprit & de sa sùffifance ; & afin que ceux qui n'ont lû ni la piéce , ni la réponse , ne croient pas que je parle sans fondement , & que je cherche à me faire valoir aux dépens de ce grand homme ; je vais en rapporter quelques traits.

On trouve dans l'article second , que *Clement VII. par Bulle expresse , promet aux Protestans d'Allemagne un Concile dans deux ans , & à faute de Concile , leur permet de vivre suivant leur réformation.* Il faut que cette Bulle n'ait été connue que de du Moulin , puisque ni Sléidan , ni Frà-Paolo n'en parlent point ; mais qui ne la jugeroit fausse par la seule teneur ; un Pape permettre l'hérésie , & la pratique d'un culte sacrilége par Bulle expresse ?

Dans l'article cinquième , il dit que *le Concile est décerné par la seule autorité du Pape Paul III.* Et il n'y a qu'à lire l'Histoire , pour sçavoir que tous les Princes le demandoient , & offroient d'y contribuer de leur autorité. Il n'y a qu'à voir la Bulle , on y trouve que le Pape y exhorte l'Empereur , le Roi de France & tous les Princes Chrétiens , de concourir de leur puissance à la célébration du Concile , & sans ce concours , il ne se seroit jamais assemblé.

Article septième , il dit que les principaux Princes & Electeurs d'Allemagne n'y ont été apellez ; le contraire se justifie par la même Bulle , qui appelle tous les Princes & Ducs , & par conséquent ceux d'Allemagne , qui y sont même nommez en particulier en quelqu'endroit.

Article vingt-deuxième , il raconte qu'un Evêque ; qu'il ne nomme point , ayant dit dans le Conci-

le , qu'il étoit étrange que l'on donnât au Pape le V. PARTIE;
titre de très-Saint , vû que JESUS-CHRIST n'a-
voit donné à son Pere que celui de Saint ; le Pape
averti de cela le fit venir à Rome , le fit maltraiter
& déposer par son Conseil. Ce fait n'est pas plus vrai
que ceux dont on vient de parler , ou bien il faut qu'il
n'ait été sçû que de du Moulin ; c'est aparemment
sur ce conte de du Moulin , que le Docteur Jurieu
dans ses réflexions historiques , fait les beaux raison-
nemens sur le titre de très-Saint ; mais si du Moulin &
Jurieu y avoient bien pensé , ils n'auroient pas si peu
judicieusement employé leur critique ; car on trou-
vera que le titre de Saint est donné dans l'Ecriture
aux simples fideles , & que celui de très-Saint se don-
noit au commencement à tous les Evêques : on le
trouve à la souscription des lettres que l'on écrivoit
à Nestorius , même lorsque l'on lui faisoit son pro-
cès. Enfin les critiques nous aprennent que Dieu est
apellé trois fois Saint dans les Ecritures pour dire très-
Saint , parce que les Hebreux n'ayant point de su-
perlatif , ils se servent de la répétition du positif ,
pour exprimer ce que nous disons par le superlatif :
la remarque de du Moulin & de Jurieu n'est donc
qu'une pure chicanne de gens passionnez.

Article vingt-troisième , il ose dire *que ceux là
seulement avoient voix délibérative dans le Concile ,
ausquels il plaisoit au Pape de la donner.* Cela est en-
core d'une fausseté notoire. Les Bulles appellent au
Concile tous ceux à qu'il appartient ou de droit , ou
par privilège , & cela s'entend d'y opiner ; enfin
tous les endroits de l'Histoire de Frà-Paolo , où il

V. PARTIE. est parlé des différentes opinions de ceux qui étoient au Concile , & d'opinions qui souvent n'étoient pas agréables à Rome , fournissent autant de preuves de la fausseté de ce qu'avance du Moulin.

Art. 3. Ses raisonnemens , pour la plus grande partie , ne sont ni plus justes , ni plus vrais que ces faits. Par exemple , les Papes Adrien VI. & Clement VII. avoient promis le Concile ; Paul III. le convoque , tout le monde auroit conclu que Paul exécutoit ce que les autres avoient promis ; & lui il appelle la convocation du Concile par Paul III. un mépris de la promesse d'Adrien & de Clement. Je ne sçai donc comment les Papes se pourront acquiter de leurs promesses ?

Art. 3. On avoit appelé du Pape au Concile , il en conclut que le Pape ne pouvoit plus convoquer le Concile ; qui pouvoit donc convoquer le Concile de toute l'Eglise , si ce n'étoit le Pape , sur tout dans les circonstances où l'on se trouvoit ?

Art. 1. Au même article le Pape étoit accusé & appelé à réformation , & par conséquent il ne pouvoit plus avoir de part au Concile , car il ne pouvoit être juge & partie. Je demande qui sera donc juge dans le Concile ? Tous les Evêques étoient de même appelés à réformation , puisqu'il dit à l'article 1. que la corruption étoit procédée du Pape sur tous les autres Prélats de l'Eglise. C'étoit donc selon lui aux Protestans seuls à former le Concile & à juger ; car les Catholiques bien instruits , que les simples fideles doivent obéir dans l'Eglise , & non pas juger ni commander , ne voudront jamais s'ingérer d'assembler les

les Conciles , ni d'y décider.

Est-il donc possible que ce grand Jurisconsulte ait si mal entendu l'ordre & la police , non seulement de l'Eglise , mais encore de toutes les autres sociétés ? Ne devoit-il pas sçavoir que ni le corps , ni le Chef ne furent jamais partie ? Selon ses raisonnemens , l'Eglise ne pourroit jamais juger les hérétiques , ils prendroient toujours le Pape & les Prélats à partie , & personne ensuite ne pourroit être leur Juge.

Il veut dans l'article 32. que le Concile soit hérétique , pour avoir condamné ceux qui tiennent que l'ordre n'imprime pas de caractère. Voici les raisons sur lesquelles il se fonde pour foudroyer ainsi le Concile. La première , *C'est que le Parlement de Paris seant aux Augustins en 1549. avoit condamné à être pendu & étranglé un Clerc Tholosain, sans avoir égard audit caractère.* Voilà certes une preuve bien concluante pour un grand Consultant.

La seconde , *qu'entre les Théologiens , les uns mettent le caractère dans l'entendement , les autres dans la volonté , & d'autres dans l'essence même , &c.* On prouveroit de même qu'un malade n'a pas la fièvre , parce que les Médecins ne conviennent pas de la partie d'où procède l'humeur qui la cause ; que les uns veulent que ce soit la rate , les autres le foye , &c.

Il veut à l'article 80. que *ce que le Concile a ordonné aux Docteurs & Prédicateurs d'enseigner conformément à la doctrine de la foi , contenue dans les décrets du Concile , & qu'ils en fassent serment , soit chose non seulement pernicieuse mais seditieuse , tendante à émoi-*

V. PARTIE. *voir la populace à sédition & rébellion contre son Roi, s'il ne se veut rendre vassal du Pape & du Concile Papal.*

Il falloit que du Moulin eût oublié, que les rébellions & les guerres, qui désoloient l'Allemagne depuis long-temps, & qui commençoient de désoler la France, étoient causées par les divisions de Religion; qu'il ne vît pas que l'on ne pouvoit rien faire de mieux, pour remettre l'Etat en paix, & les sujets dans l'obéissance qu'ils devoient au Roi, que de les réunir dans la Religion, & de rétablir l'uniformité du culte; c'est à dire que pour parler ainsi, il falloit qu'il ne connût ni la cause du mal, ni le seul remède qui le pouvoit guérir.

Il ne connoissoit pas mieux, ni les obligations, ni les pouvoirs des Souverains; puisqu'il apelloit une servitude la protection qu'ils doivent donner à la foi de l'Eglise. Les Empereurs s'en sont fait honneur; ils ont regardé comme un de leurs principaux devoirs, de faire recevoir dans l'étendue de leur Empire, ce que les Evêques avoient décidé dans les Conciles. C'est ainsi que les Souverains comme Souverains, servent Dieu dans la crainte, selon les paroles du Roi Prophete, & ils ne sont pour cela valets ni du Pape, ni du Concile; mais les exécuteurs des ordres de Dieu, qui leur parle par les décisions des Conciles universels légitimes, lesquels sont toujours conduits par son esprit.

A ces échantillons on jugera de toute la pièce; que l'on peut appeler la rapsodie d'un frénétique; tant il est vrai que les plus grands genies deviennent les plus grands brouillons, quand la passion les a jettez hors du chemin de la vérité & de l'ordre. Si du Moulin

avait la demangeaison de dire son sentiment sur le Concile, il devoit se contenter d'en examiner la discipline, & de faire remarquer ce qui pouvoit blesser les droits du Roi, les prééminences de la Couronne, les Loix du Roiaume & les libertez de l'Eglise de France. Il le pouvoit sans choquer l'autorité du Concile, dans ce qui regarde la foi & les mœurs, & sans déroger à la qualité du Concile œcuménique, puisqu'il y a eû d'autres Conciles véritablement œcuméniques, dont tous les articles de la discipline n'ont pas été reçus généralement de toutes les Eglises, comme on l'a dit ci-dessus.

Il le pouvoit encore sans attaquer l'autorité légitime des souverains Pontifes, laquelle ne sçauoit jamais faire ombrage à celle des Rois, puisque l'une & l'autre a ses pouvoirs distinguez & ses objets tous différens. Un homme comme du Moulin devoit parler de l'une & de l'autre avec beaucoup de netteté & de précision; afin qu'en conservant à l'une ses prérogatives & ses droits, il ne diminuât ni les prérogatives, ni les droits de l'autre; c'est en cela que paroît le jugement & la solidité de l'esprit. Si du Moulin s'étoit conduit en tout avec cette sagesse, s'il avoit sçu se contenir dans les bornes de sa profession, il auroit mené une vie plus tranquille, & se seroit acquis une gloire plus solide; au lieu qu'en écrivant comme il a fait sur toute sorte de sujets sans règle & sans mesures, il s'est attiré la colère de toutes les Puissances. Car il a blessé Rome; il a offensé le Roi comme il seroit aisé de le faire voir; par exemple lorsqu'il prétend que c'est aux Empereurs seuls à convoquer les Conciles, & qu'il invective con-

V. PARTIE. tre le chapitre 4^e. de la Session 23. du Concile , de manière qu'il donne atteinte aux droits du Roi , pour : nomination aux Evêchez.

Il est donc certain que la consultation de du Moulin sur le Concile de Trente, ne fait honneur ni à sa Religion, ni à son érudition, ni à son jugement. Il ne serviroit de rien pour sa défense de dire que lorsqu'il composa cet ouvrage , il étoit encore dans l'erreur ; mais que s'étant converti depuis , sa conversion doit couvrir tout ce qu'il y a de mauvais , & que l'on ne doit point imputer à un homme converti , ce qu'il a fait dans son égarement ; qu'ainsi il ne faut pas regarder comme a vécu du Moulin , mais comme il est mort selon les paroles de l'Authêur, de sa vie.

Cela est vrai pour ce qui regarde la personne de du Moulin , une bonne conversion suffisant pour effacer devant Dieu toutes les fautes de la vie , elles ne doivent plus lui être imputées par les hommes. Mais il s'agit ici principalement de ses ouvrages & la conversion de la personne n'influe point dans les ouvrages ; ils sont ce qu'ils étoient auparavant pleins d'erreur & de malignité. Je parle de ceux qui regardent la Religion , les Papes & l'Eglise ; ainsi quand la conversion de du Moulin seroit parfaite , comme je le croi , on n'en auroit pas eû plus de raison de rendre sa consultation publique , au contraire sa conversion étoit une raison pour la tenir cachée.

Tout cela soit dit sans diminuer la réputation que du Moulin s'est acquise dans le Palais. Car je souscris volontiers à tout ce que l'on a publié à sa gloire , sur les matières de la jurisprudence civile & canonique ,

& je croi que l'on n'en sçauoit trop dire ; mais ç'en étoit bien assez pour un homme de surpasser tous les autres dans cette science , sans se laisser aller à la folle pensée qu'il en pouvoit apprendre à tout le monde , & qu'il n'en pouvoit apprendre de personne en tout genre de littérature ; qu'il étoit né pour la défense de l'Eglise de JESUS-CHRIST & de la doctrine de l'Evangile. C'est en punition de cette orgueilleuse présomption que Dieu l'a abandonné à tant de veines entreprises , dans lesquelles il ne montre , ni un jugement solide , ni une science véritable. *Contritionem precedit superbia , & ante ruinam exaltatur spiritus.* Plus un homme a l'esprit grand , plus il doit reconnoître que l'esprit de l'homme a des bornes & des bornes fort étroites.

Prov. 16. v.
18.

Il est temps de revenir à Monsieur Amelot de la Houffaye., que j'avois quitté pour parler de du Moulin , ou plutôt que je n'avois point quitté en effet ; puisque Monsieur Amelot de la Houffaye déclarant qu'il a puisé une partie de ses notes dans la consultation de du Moulin , c'étoit une espèce de nécessité de donner quelque idée de du Moulin & de sa consultation , afin de mieux juger de la foi que l'on y doit ajouter ; & de faire voir que si du Moulin s'est deshonoré dans cet ouvrage , Monsieur Amelot de la Houffaye n'a rien fait d'avantageux à sa réputation lorsqu'il s'en est servi , aussi bien que de ceux de Goldast & de Gentillet hérétiques de profession.

Je ne dirai rien de Gentillet , parce que je n'ai point vû ses ouvrages. Il n'aura dit contre le Concile de Trenté que ce qui se trouve dans les lieux communs de tous les hérétiques ; je le renvoie avec tous les au-

V. PARTIE. *ites* aux réponses que le Synode de Dordrek fit aux Remontrants, pour établir l'autorité de tout le corps sur les membres, & par conséquent celle du Synode qui represent ce corps. Ces réponses font d'apologie du Concile de Trente, il n'y a que les noms à changer.

J'avois autrefois dressé quelques mémoires, pour faire voir toutes les faussetez, les fautes d'érudition & de jugement, qui se trouvent dans les Réflexions historiques sur les Conciles du Ministre Jurieu; j'y ajoutois plusieurs falsifications qu'il avoit faites dans son Abregé de l'Histoire de Frà-Paolo. Mais comme cet Auteur est aujourd'hui de nulle considération, même parmi ceux de son parti, qui le regardent comme un enthousiaste & un fanatique, j'ai crû les devoir laisser dans l'obscurité de mon cabinet. D'ailleurs cela seroit trop gros pour joindre à cette critique, & peut-être trop ennuyeux pour le Lecteur, qui ne sçauroit plus guères s'intéresser aux resveries de ce Ministre.



*QUELQUES REFLEXIONS CRITIQUES
sur les Lettres & Mémoires de Vargas, tradui-
tes de l'Espagnol en François & données au pu-
blic par Monsieur Michel le Vassor, Profeslite de
la Religion Anglicanne.*



E ne veux point révoquer en doute la vérité des Lettres & des Mémoires de Vargas ; je veux même croire que Monsieur le Vassor en a fait une traduction très fidele , & qu'il n'a pas donné aux choses qui ont passé par sa plume un sens encore plus mauvais qu'elles n'ont dans l'Original , comme nous avons vû qu'il est quelque fois arrivé à Monsieur Amelot de la Houssaye dans la version de l'Histoire de Frà Paolo. C'est sur ce pied que je vais examiner quelques endroits de ses Lettres & de ses Mémoires , pour voir s'ils peuvent autant servir à décrier le Concile de Trente , que se l'est imaginé le Traducteur.

Vargas étoit de sa profession homme de Palais ; & l'Empereur Charles-Quint l'avoit envoyé à Trente , pour ayder de ses conseils François de Tolédon Ambassadeur au Concile , pour les Royaumes d'Espagne. Monsieur le Vassor nous le représente comme un très habile homme , comme un grand Jurisconsulte , même grand Homme d'Etat & de

plus sincère , & tres grand Zélateur de la vérité. En un mot , comme un témoin fidele qui ne rapporte que ce qu'il a vû de ses yeux , & oïi de ses oreilles ; je lui passe encore tout cela pour constant & pour vrai.

Mais si Vargas sçavoit beaucoup , il ne sçavoit pas encore tout ; & la science même qu'il avoit n'étoit pas assaisonnée de ce sel de la sagesse , c'est-à-dire de la prudence & de la discrétion qui est nécessaire , principalement lorsque l'on parle des personnes qui sont au dessus de nous , & sur tout de ceux que J E S U S - C H R I S T nous a donné pour Pasteurs , & pour guides dans le chemin du salut. S'il avoit une grande connoissance de la jurisprudence civile & canonique , il ne montre pas qu'il eût une grande intelligence dans la constitution de l'Eglise , dans l'œconomie par laquelle Dieu la conserve , ni dans la manière dont se sont tenuës & se doivent tenir les Conciles.

Il ressembloit à un grand nombre de Sçavans ; qui parce que peut-être ils passent le commun en quelque genre d'érudition , disent trop hardiment leur sentiment de certaines choses qu'ils n'ont pas assez bien étudiées , & qui ne se trouvent pas dans la circonference de leurs lumières. Cette hardiesse , ou pour mieux dire cette témérité , regne sur tout dans les temps de desordre & de confusion , comme le fût le seizieme siècle ; où la revolte des hérétiques contre l'Eglise , & les injures atroces qu'ils vomissoient contre ceux qui la gouvernoient , avoient beaucoup diminué , même dans l'esprit de plusieurs

plusieurs Catholiques, le respect & l'obéissance qui leur est due.

Par les réflexions que je vais faire, j'espère persuader le Lecteur de ce que je dis, que Vargas n'étoit pas suffisamment éclairé, pour faire de justes raisonnemens sur l'état du Concile, pour donner de bons conseils à son maître, ni pour s'ériger, comme il fait, en Juge souverain de la conduite de toutes les personnes qui avoient le plus de part au Concile. J'espère de plus que quand les faits qui se trouvent dans ses lettres seroient absolument tels qu'il les écrit, ce que l'on pourroit bien révoquer en doute, à en juger par son stile, & par les traits qui font voir sa passion; j'espère, dis-je, que le Lecteur demeurera convaincu que ces faits même, loin de servir à affoiblir ce que j'ai dit sur Frà-Paolo en faveur du Concile, ne contribueront pas peu à le soutenir; à faire comprendre que sans une providence particulière du Ciel, un Concile aussi traversé par les différentes vûes & les intérêts opposés de ceux qui y ont travaillé, n'auroit jamais pû convenir de rien, ni dresser d'un commun consentement les décrets de la foi; si Dieu en exécution des promesses de JESUS-CHRIST, n'avoit sçu réunir des esprits, dans lesquels on jettoit à tout moment tant de semences de division.

Pour donner quelque ordre à ces réflexions, & pour les rendre plus courtes, afin de ne pas allonger un livre par un autre livre; je les réduirai à trois chefs, qui font la matière continuelle des plaintes de Vargas contre le Pape, ses Légats & tout le Concile. Ces trois chefs sont. 10. Le peu d'ordre & de

K k k

liberté qu'il y avoit dans le Concile. 20. Le peu de science des Peres du Concile. 30. Le refus de donner aux hérétiques des sauf-conduits en la forme qu'ils les demandoient. Je tâcherai de ne rien répéter, ou au moins que très-peu de chose de ce que j'ai dit sur Frà-Paolo, & j'éclaircirai peut-être certains sujets, qui n'avoient pas été suffisamment éclaircis.

A R T I C L E I.

De l'ordre & de la liberté du Concile.

Pag. 28:

NOus voyons à la tête des Lettres de Vargas ; un grand mémoire de sa façon sur la manière de régler le Concile, & sur la conduite que l'Ambassadeur y doit tenir. Vargas sans doute n'auroit jamais entrepris de prescrire l'ordre du Concile, ni d'instruire l'Ambassadeur, s'il n'avoit crû avoir une capacité suffisante pour un tel dessein.

Cependant son dessein même est une faute de science & de jugement. 10. Il devoit sçavoir que si les premiers Empereurs Chrétiens régloient l'ordre des Conciles, ou par eux mêmes, ou par les Officiers qu'ils y envoyaient ; c'est que le monde Chrétien étoit presque tout entier soumis à leur Empire, & qu'aucun autre Monarque qu'eux ne prenoit intérêt dans les Conciles. Or au temps du Concile de Trente, que les choses étoient dans un état tout différent, que plusieurs Princes partageoient le monde Chrétien ; c'étoit une témérité de prétendre faire

marcher les Conciles au gré de l'Empereur seul, le Roi de France au moins y devoit avoir autant d'autorité que l'Empereur.

2^o. Si le Concile s'étoit conduit selon les règles de la politique de Vargas; loin d'apporter aux maux les remèdes convenables, il seroit tombé dans une confusion qui n'auroit pû que les augmenter. Car enfin qu'auroit fait le Concile, s'il s'y étoit trouvé autant de sortes de gens de différentes sectes que l'auroit voulu Vargas?

3^o. Vargas se devoit souvenir que ce sont les Evêques qui sont les véritables Médecins de l'Eglise, parce qu'ils en sont les légitimes Pasteurs, & que par conséquent c'est à eux à juger de la qualité des maux qui l'attingent, & à en chercher les remèdes. Un homme aussi habile que Vargas devoit faire réflexion, que les Princes vraiment Chrétiens ne sont jamais allez au-delà des pouvoirs, que renferme le beau titre d'Evêque extérieur, que se donnoit le premier Empereur Chrétien; & que par conséquent il ne devoit pas regarder son maître, ainsi qu'il fait par tout, comme le seul de qui après Dieu dépendoit le bon succès du Concile & le salut de toute l'Eglise. Quand d'ailleurs il n'auroit pas vû dans la politique de ce Prince des témoignages certains, que son propre intérêt étoit le grand ressort qui le faisoit mouvoir, cherchant en tout plutôt à se servir du Concile pour réduire les Protestans, que non pas à servir le Concile pour le bien de la Religion. Car cette seule considération auroit dû empêcher Vargas d'entreprendre par ses conseils, de faire dépendre abso-

lument le Concile de l'autorité de l'Empereur

4°. Vargas ne devoit point parler de l'ordre des Conciles , ou il en devoit parler plus exactement ; il devoit donner des notions plus nettes , & plus précises de la manière de les convoquer & de les célébrer ; afin qu'on pût connoître ceux qui ont été convoquez & célébréz légitimement , & qui ont jouï de toute la liberté qui leur est nécessaire , pour se terminer heureusement. Au lieu qu'il ne fait qu'éfleurer les choses , & qu'il les broüille même de telle sorte , que ceux qui lisent ses Mémoires , n'en sont pas plus instruits de ce qui fait au vrai un Concile légitime & libre.

Si on vouloit suivre ce Mémoire pied à pied , la chose seroit infinie ; ce sera assez d'en toucher quelques endroits , pour montrer qu'un homme comme lui ne pouvoit guères parler moins exactement.

Pag. 34.

Vargas donne dans les Conciles aux Légats du Pape une Présidence d'honneur & non d'autorité. Il auroit dû nous apprendre qu'elle différence il y a entre une Présidence d'honneur & une Présidence d'autorité à l'égard d'un Concile , & quels sont les droits & les prérogatives de l'une & de l'autre ; afin de nous faire comprendre que les Légats du Pape , s'attribuoient dans le Concile de Trente plus d'autorité qu'ils ne devoient. Comme l'on n'a jamais vû d'autorité sans honneur , ni d'honneur sans autorité ; il est bien difficile de marquer précisément , quand l'autorité doit être accompagnée de plus ou de moins d'honneur , ou l'honneur de plus ou de moins d'autorité.

Mais si on donnoit aux Légats des Papes une Présidence d'honneur, c'étoit parce qu'ils representoient le premier des Evêques & le Chef visible de l'Eglise. Or si c'étoit par cette considération qu'on leur déferoit la Présidence d'honneur, par cette même considération on leur devoit aussi déferer la Présidence d'autorité, puisqu'ils representoient la personne de celui qui avoit dans l'Eglise plus d'autorité qu'aucun autre Evêque. Desorte que si l'autorité pour les définitions, résidoit dans le corps du Concile; l'autorité pour la conduite du Concile résidoit principalement dans la personne des Légats qui y présidoient, & à qui il appartenoit en cette qualité de maintenir le bon ordre & la police, que le Concile s'étoit lui même prescrit.

Il étoit d'autant plus nécessaire que les Légats du Pape eussent la direction du Concile de Trente, que comme nous l'avons dit, l'Eglise obéissant aujourd'hui à tant de différens Princes, aucun de ces Princes ne pouvoit seul prendre la conduite du Concile. Si les Empereurs Constantin, Théodose & Marcien avoient pris celle des Conciles de Nicée, de Constantinople & de Chalcédoine; Charles V. ni Ferdinand ne pouvoient pas faire la même chose à Trente, parce que le Roi de France au moins s'y feroit opposé. Car si les Ambassadeurs de l'Empereur au Concile qualifioient leur maître d'Avocat de l'Eglise, le Roi de France ne l'étoit pas moins que lui; ainsi cette entreprise n'auroit servi qu'à broüiller le Concile & à le diviser.

Il dit à la page suivante, que quoique *S. Pierre* Pag. 35.

fût le Prince & le Pasteur universel de l'Eglise, il n'a point présidé aux Conciles d'une manière absolue & despotique. Nous répondons que les successeurs de Saint Pierre ne l'ont jamais fait, non plus que lui, ou que s'ils l'ont voulu faire, leurs entreprises ont été inutiles : & si quelques flâteurs leur ont attribué une autorité dont Saint Pierre n'a jamais usé, ce n'est pas la doctrine de l'Eglise Catholique ; ce qui suffit pour fermer la bouche à tous les hérétiques sur ce chapitre.

Quand les Papes se sont trouvez dans les Conciles, ils y ont délibéré & opiné comme les autres Petes. S'ils y ont défini & prononcé eux mêmes, ce qui marque la prééminence de leur dignité, ç'a toujours été avec le consentement & l'approbation des Conciles, ce qui marque qu'ils ne s'attribuoient pas une puissance absolue & souveraine sur les Conciles.

On trouve dans les Actes du Concile de Chalcédoine, que le procès ayant été fait à Dioscore Patriarche d'Alexandrie ; la sentence fut prononcée en cette forme par les Légats du Pape Saint Léon. *Le très-Saint Archevêque de l'ancienne Rome Léon, a par nous & par le saint Concile déposé Dioscore de l'Episcopat, &c.*

Alexandre V. qui fût élu au premier Concile de Pise, pendant les deux Anti-Papes Gregoire XII. & Benoît XIII. fit ensuite plusieurs Décrets avec le Concile, & prononça toujours *sacro consentiente & approbante Concilio.* Martin V. fit la même chose, après qu'il eût été élu par le Concile de Constan-

Evag. l. 3.
c. 4. & 18.

ce en la place de Jean XXIII. Leon X. prononça de la même manière dans le Concile de Latran , qui étoit un Concile tout d'Italiens.

Or cette manière de prononcer ne renferme aucunement une puissance absolue & souveraine ; au contraire elle denote une puissance limitée, & dependante de ceux dont le consentement & l'approbation est nécessaire. Quelque fois les Rois mettent dans leurs Ordonnances de l'avis & par le Conseil, mais jamais du consentement & avec l'approbation ; cette remarque de Vargas est donc purement frivole & inutile. En voicy une autre qui l'est encore plus.

Il est dit (adjoute-t'il) dans le 1. chap. des actes ; que Saint Pierre se leva pour parler ; or il en usa de cette sorte pour marquer qu'il ne présidoit pas en maître dans l'assemblée , autrement l'Apôtre aurois dû demeurer assis , comme Tostat l'a fort bien remarqué.

On ne prétend pas que les Souverains Pontifes aient jamais présidé en maîtres aux Conciles ; S. Pierre ne le fit point au Concile de Jerusalem , & les Papes n'entreprirent point de le faire à Trente. Vargas n'avoit donc point besoin de la remarque de Tostat , qui dans le fond est peu judicieuse & ne mérite aucune considération ; car les personnes qui ont seulement une legere connoissance de l'Ecriture , savent que cette façon de parler est un hebraïsme , & que le mot *surgens* ou *exurgens* t. n. dans l'Ancien que dans le Nouveau-Testament ; marque presque toujours qu'un homme va commencer quelque chose , ou une action ou un discours , de même que le mot *surge* ou *exurge* , marque un

commandement de faire quelque chose où d'aller quelque part ; peut-être même que c'étoit la coutume de parler de bout dans les Assemblées , parce que cette posture donne indubitablement plus de force à la parole.

Mais quand ma Critique seroit fautive , il est dit dans l'Evangile que le Grand-Prêtre se leva au milieu
 Marc. 14. 60 de l'Assemblée pour interroger JESUS-CHRIST ; & par conséquent cette posture ne déroge point à la dignité , ni à l'autorité de celui qui tient la première place dans une Assemblée. La posture dans laquelle parla S. Pierre ne vouloit donc rien dire en éfet , qui diminuât l'autorité de la personne qui parloit.

Enfin quand même S. Pierre n'auroit eû que la Présidence d'honneur , que Vargas ne lui conteste pas ; il auroit sans difficulté pû parler assis. Preuve plus que demonstrative qu'il ne se leva pour parler , que parce qu'il le vouloit ainsi , & par conséquent que l'observation de Vargas est nulle de toute nullité. En vérité quand on a recours à de pareilles minuties , pour affoiblir l'autorité de S. Pierre & de ses successeurs , on est bien dépourvû de bonnes raisons & de bons sens.

Pag. 47. Suivons Vargas. *La chose (dit-il) la plus essentielle à ces Assemblées (aux Conciles) après qu'elles ont dûment été convoquées , c'est la liberté d'examiner & de définir en public d'un consentement unanime les matières de foy & de discipline ; cela ne se doit point faire , in angulis , ni par des moyens illicites , afin que les définitions soient inspirées par le Saint Esprit.*

Ce

Ce discours est fort spécieux , & bien des gens pourroient s'y laisser surprendre. La vérité & la justice ne cherchent que la lumière , elles prennent plaisir d'être vûës de tout le monde ; il en est tout au contraire du mensonge & de l'iniquité , *qui male agit , odit lucem*. Mais Vargas avant que de parler ainsi devoit bien penser si ces examens se pouvoient faire en public , comme il le prétend ; & s'il y avoit bien pensé , il se seroit bien-tôt aperçu que les choses ne se pouvoient faire de cette manière , avec toute la maturité , l'ordre & la bien séance nécessaire.

C'est pourquoi de l'Isle nôtre Ambassadeur à Rome , dans une lettre qu'il écrivoit au Roy , étoit d'un avis contraire à celui de Vargas , & en cela il étoit plus sage que lui. Il témoignoit qu'il lui sembloit convenable que les controverses qui s'élevoient entre les Peres dans les Congrégations ; fussent secretes entr'eux , & ne fussent publiées , comme il s'observe dans les Compagnies de Justice. Entre certains avis qui furent envoyez à nos Ambassadeurs , on marquoit qu'il devoit être pourvû que les délibérations fussent tenuës secretes : En effet cela est tellement de l'ordre , que l'on en fait faire serment aux Juges , & les mêmes raisons qui sont le fondement de cet ordre dans la Justice , le demandent dans les Conciles.

J'avouë qu'il faut que les Conciles examinent avec liberté & définissent de même , c'est pourquoi les Conciles où la liberté a été opprimée , ont fait des fautes qu'il a fallu que l'Eglise ait réparées dans d'autres Conciles ; mais la difficulté entre Vargas

& ceux qui ne fouscrivent pas à fes sentimens , fera de ſçavoir en quoi conſiſte au vrai cette liberté , & quelle eſt la puiſſance qui l'opprime , ou celle qui la maintient en éfet.

Vargas , ou ſes défenſeurs pour lui , ne prétendent pas ſans doute qu'un Concile ne doive être aſſujéti à aucun ordre ; ni à aucunes loix , mais ſ'il faut un ordre , il faut une puiſſance qui préſcrive cet ordre & qui le maintienne : & il s'agira de ſçavoir à qui ce ſera de le faire , des Préſidens du Concile ou des Ambaſſadeurs des Princes. Vargas auroit voulu que la forme de proceder du Concile eût été réglée par les Ambaſſadeurs de l'Empereur , c'eſt à quoi tend ſon mémoire ; & en voulant donner cette autorité aux Ambaſſadeurs de l'Empereur , il ſe confideroit lui même parce qu'il étoit du conſeil de ces Ambaſſadeurs ; mais comme je l'ai déjà dit , ni les Ambaſſadeurs du Roy de France , ni les Evêques , ni les Théologiens , qui aſſiſterent de la part de ce Roy au commencement & à la fin du Concile , ne l'auroient pas ſouffert. Ils ſe ſeroient opoſez à tout ce qu'auroient voulu les Envoyez de l'Empereur , ce qui n'auroit pas ſans doute établi l'ordre dans le Concile.

Reſtoit donc que ce fuſſent les Préſidens du Concile , ou pour mieux dire le Concile lui même ; puis que les Préſidens n'ont rien fait touchant la forme de proceder , que de concert avec les Peres qui compoſoient le Concile. En éfet il a toujours procédé dans l'examen des matières , & dans les définitions des Dogmes , de la même manière que les

autres Conciles qui l'avoient précédé ; comme ceux de Constance , de Basle & de Pise , dont l'exemple ne scauroit déplaire à Vargas ; ces Conciles établirent des Congrégations , ou des députations pour examiner les matières. Quoique ces députations ayent été ordonnées d'une manière à Constance & d'une autre à Basle , comme on l'a dit cy-dessus ; par quelle raison Vargas pouvoit-il donc désapprouver ces Congrégations , ou particulieres ou générales , que les Conciles les plus zélés , que l'on ait jamais vû pour maintenir la liberté , avoient jugé à propos d'établir , afin que toutes les choses se fissent avec plus d'ordre , de lumière & de dignité ? N'est-ce pas donner aux choses les plus régulières des noms odieux , & se déclarer pour ennemi de l'ordre , que d'appeller ces Congrégations des moyens illicites *Anguli* ?

Ce n'est pas me dira-t'on sur les Congrégations que tombent ces termes fâcheux ; c'est sur les manèges secrets de la Cour de Rome & des Presidens , auprès des Peres & des Docteurs du Concile , afin de les disposer & les uns & les autres à ne rien faire qui pût offenser cette Cour.

A cela je répons. 10. Que je puis donner le même nom , & avec beaucoup plus de raison à toutes les intrigues des Ambassadeurs de l'Empereur & de Vargas leur conseil , pour tourner le Concile au gré de leur maître , qui uloit de toutes sortes de moyens pour satisfaire les Protestans aux dépens de la Religion même , de l'honneur du Concile & de l'intérêt de la vérité ; qui vouloit que l'on avançât ou re-

tardât les définitions , que l'on proposât ou qu'on remît certaines matières , & que l'on en décidât d'autres , selon qu'il jugeoit que cela pourroit plaire aux Protestans ; qui chargeoit même ces Ambassadeurs d'user de paroles hautes & menaçantes , s'ils ne trouvoient pas les Presidens ni le Concile disposés à faire toutes choses comme il le desiroit pour ses intérêts particuliers.

Si Vargas ou ses partisans ne jugent pas les moyens illicites ; pourquoi trouver mauvais que le Pape & ses Légats usassent de toute leur prudence , pour défendre le Concile des pièges qu'on lui tendoit , par des instances si pressantes & si continuelles , de recevoir tous les Protestans à de honteuses & de ridicules conditions :

Vargas ne se plaint donc que les Presidens dominoient trop dans le Concile , que parce qu'ils s'oposoient à la puissance absolue qu'y vouloit exercer son maître. Il trouvoit que l'autorité des Presidens réduisoit le Concile à la servitude ; parce qu'ils empêchoient qu'il y fût réduit par les Ambassadeurs de l'Empereur , c'est dans la dépendance absolue de l'Empereur que Vargas auroit mis la liberté du Concile , & par conséquent sa *susceptibilité* , s'il m'eût permis de parler ainsi , des inspirations du S. Esprit.

C'étoit tellement là le but de Vargas , qu'il avoit pour maxime de rompre toutes les mesures des Presidens. *Tout doit tendre* (dit-il) *à parer à tout ce que le Pape aura résolu avec ses confidens , & à en empêcher l'exécution.*

Ce que je dis que Vargas vouloit , que le Conci-

Pag. 67. du
devoir d'un
Ambassa-
deur.

se fût dans une dépendance totale de l'Empereur , est si vrai , que les Ambassadeurs faisoient esperer aux Protestans que l'on rogneroit l'autorité du Pape , c'est-à-dire , que l'Empereur augmenteroit sa puissance aux dépens de celle des souverains Pontifes ; ainsi que le jugeoit le Pape , même au rapport de Frà-Paolo , des menées que faisoient les Imperiaux & en Allemagne & au Concile.

pag. 353. & suiv.

Voici comme Vargas parle encore dans un autre endroit. *Le Pape & ses Ministres souhaitent une suspension ; cela suffit pour prouver qu'elle n'accomode point sa Majesté. Tout le monde sçait combien les desseins de l'Empereur sont differens de ceux du Pape & de la Cour de Rome.* Le Pape étoit forcé de vouloir cette suspension à cause de la guerre de Parme & des Protestations du Roy de France. Il n'importe par quelque raison que le Pape la voulût , c'étoit assez qu'il la voulût , pour que Vargas fût d'avis que son maître ne la voulût pas , par là on voit que les desseins du Pape , & ceux de l'Empereur étoient bien différens. Il est question de sçavoir lesquels tendoient le plus droit à l'avantage de la Religion , à la conservation de la foy & de l'unité de l'Eglise. On ne sera pas persuadé que ce fût ceux de l'Empereur , quand on fera réflexion sur toute sa conduite , sur son *Interim* ; & sur les demandes qu'il faisoit au Concile.

pag. 367.
Lett. de Tolède. 1551.
2. Dec.

Mais dira Vargas ou ses partisans pour lui , le Pape y en prenoit trop ; cependant ni les faits qui se trouvent dans les Lettres de Vargas , ni ses raisonnemens , ne prouvent point que le Pape

Pag. 367.

ait effectivement dominé sur le Concile. Nous avons vu sur l'Histoire de Frà-Paolo, que les Evêques même d'Italie n'opinoient pas toujours selon le bon plaisir des Papes; & Vargas dit lui même que l'on retrancha à la pluralité des voix un endroit d'un décret, où le Légat prétendoit mettre le Pape au dessus du Concile. Or on m'avouera que si le Pape avoit été le maître du Concile, personne n'auroit osé toucher à ce décret. Le Traducteur même demeure d'accord que le Concile résistoit quelquefois à des choses, que la Cour de Rome vouloit faire passer; le Concile n'étoit donc pas réduit à la servitude, comme il le voudroit persuader.

Pag. 386.

Pag. 487.

Mais si les Princes & leurs Evêques se plaignoient que le Pape ne leur laissoit pas assez de liberté, comme le disoient les Espagnols, qui vouloient, au rapport de Frà Paolo, avoir une liberté entière de traiter, & de déterminer toutes les questions sans que le Pape s'en mêlât aucunement, ajoutant que le Concile devoit être libre de toute puissance étrangère; le même Frà-Paolo nous apprend aussi que le Pape ne se plaignoit pas moins de son côté: voici ce qu'il nous rapporte d'un discours du Pape dans une Assemblée de Cardinaux. *Qu'il loüoit ceux qui opinoient librement, mais blâmoit les brigues, les tromperies, & qui pis est les violences que quelques uns faisoient, pour corrompre & entraîner les autres; qu'il ne pouvoit digérer que l'on dît, que de consulter les matières à Rome, c'étoit violer la liberté du Concile; qu'il trouvoit fort étrange que lui qui en étoit le Chef, les Cardinaux qui en faisoient les principaux membres,*

& les autres Prélats qui se tenoient à Rome , & qui avoient voix délibérative au Concile , fussent tenus pour des étrangers qui ne devoient pas sçavoir ce qui s'y traitoit , ni dire leur sentiment ; & que ceux qui n'y avoient aucun pouvoir légitime , s'en attribuaissent tant par de mauvais moyens. Que l'on sçavoit bien que tous les Evêques Nationaux qui se trouvoient à Trente , n'agissoient que par le mouvement de leurs Princes , ou de leurs Ambassadeurs , qui les serroient de près ; & que néanmoins personne ne se plaignoit de cette servitude du Concile , quoiqu'il y en eût tant de sujer.

Pag. 483.

Voilà donc des plaintes de part & d'autre ; il s'agit de sçavoir lesquelles sont les mieux fondées. Les Prelats du premier Concile d'Ephese , ni l'Empereur Théodose le Jeune ne se plaignirent point que le Pape Célestin , n'eût pas laissé assez de liberté au Concile , lorsqu'il leur avoit envoyé par écrit son sentiment , & celui des Prélats qu'il avoit assemblé à Rome. Les Evêques du Concile de Chalcedoine , ni l'Empereur Marcien ne se plaignirent point non plus du Pape S. Léon , de ce qu'il leur avoit envoyé ses Légats chargez de sa lettre pour le Concile. Au contraire ils témoignèrent leur joye , de ce que l'Evêque du premier Siège les aidait de ses lumieres , & vouloit juger avec eux ; de ce que leur foi & celle de Pierre se trouvoit n'être que la même foi.

C'est ainsi que les Conciles généraux ont été aidés par les Papes. Les Evêques qui composoient ces saintes Assemblées , occupez à condamner les er-

reurs , & définir les dogmes de la foi , consultoient volontiers , & écoutoient avec un préjugé favorable les souverains Pontifes , qui par l'ancienneté , l'étendue & la science de l'Eglise particulière à laquelle ils présidoient , & les rapports que leur dignité de Patriarche d'Occident & de Chef de l'Eglise , leur donnoit avec toutes les Eglises du monde , étoient plus en état que personne de connoître la Tradition de l'Eglise universelle , & de déclarer quelle étoit sa foi. De là cette correspondance mutuelle qui s'est presque toujours rencontrée entre les Conciles légitimes & les souverains Pontifes ; correspondance qu'on ne pourroit interrompre , sans priver les Conciles d'un avantage considérable , & le Pape du droit qu'il a de concourir à la consécration de la foi , & au maintien de la discipline.

Mais accordons à Vargas que le Pape ne devoit aucunement se mêler du Concile. Nous avons encore plus de raison de lui demander la même chose à l'égard de l'Empereur ; alors tous les conseils qu'il donne , & à l'Empereur , & à son Ambassadeur seront choses inutiles. Mais plutôt afin de mettre toutes les Puissances d'accord , nous trouverons très-bon & très-juste que tous les Potentats agissent dans le Concile pour les intérêts de leurs Eglises en particulier ; pourvu qu'il ne trouve point mauvais que les Papes y agissent pour l'intérêt de toute l'Eglise en général , & qu'il ne vueille pas qu'ils se dépouillent de la qualité de Chefs de l'Eglise , & du soin du troupeau de JESUS-CHRIST , à cause que le Concile est assemblé.

Vargas

Vargas reconnoît lui même , que pendant que le monde sera partagé en tant de différentes dominations , il ne faut point espérer de parfaite correspondance entre les Princes Chrétiens. S'il vouloit donc raisonner juste , il devoit conclure de-là , que pour assembler un Concile général , y conserver l'ordre & le conduire à une heureuse fin , ç'étoit une nécessité que le Chef de l'Eglise fit sentir son autorité depuis ce partage , encore plus qu'il ne faisoit , lorsque presque tout le monde chrétien obéissoit à un seul Monarque , sans quoi l'Eglise se diviseroit en autant de parcelles qu'il y a de différens Etats dans la chrétienté. Qui est-ce qui sache ce qui s'est passé le seizième siècle dans l'Europe , & qui ne soit pas persuadé , que si l'unité du Chef n'avoit maintenu l'unité du corps , l'Eglise étoit menacée d'une totale dissolution ? S'il s'étoit assemblé des Conciles Nationaux en France , en Allemagne & en Espagne , comme l'on en menaçoit Rome ; ç'auroit été un miracle , si ces Conciles n'avoient fait autant de Religions que de Nations , au moins s'ils s'étoient conduits par le conseil des gens qui propoisoient ces Conciles ; car les gens qui les propoisoient , ne bâtissoient pas sur les fondemens , qui seuls peuvent conserver l'unité de l'Eglise & de la Foi.

Voilà ce que Vargas auroit pensé , si l'envie qu'il avoit de voir réussir les conseils qu'il donnoit , & le chagrin qu'il sentoit de ce que le Président du Concile les rendoit inutiles , n'eût offusqué ses lumières , & troublé la sérénité de son jugement. Car il est certain que rien ne sâche davantage un hom-

M m m

me qui s'efforce de se rendre nécessaire , que de faire avorter ses projets. C'est ce dépit qui faisoit couler de sa plume tant de paroles dures & piquantes , ou pour mieux dire insolentes contre le Légat , la Cour de Rome & tout le Concile.

Vargas devoit dans son Mémoire faire la distinction que j'ay faite sur l'histoire de Frà-Paolo , & à laquelle le ramenèrent enfin ses réflexions & son amour pour la vérité , entre la foi & la discipline.

Pag. 369. &
370. *ibid.*

Si on n'a pas obtenu , dit-il dans une des ses Lectures , une réformation telle qu'on la demandoit , il n'en est pas de même de ce qui regarde les dogmes. Si les hérétiques cherchent des prétextes pour ne se pas soumettre , ce ne sera pas une chose nouvelle ; peut-être qu'ils ne se feroient pas soumis , quand on auroit réformé toute l'Eglise. Elle aura fait tout ce qui étoit en son pouvoir ; les hérétiques ne se soutiendront pas toujours , sa Majesté & les Princes Chrétiens , auront de quoi les contraindre quand il le faudra , & quand l'occasion s'en présentera ; pour ce qui est des abus , il y a des moyens de les corriger au défaut du Concile.

C'est ainsi que Vargas auroit toujours dû raisonner ; il se seroit épargné bien des peines inutiles , & ne se seroit pas laissé emporter à tant d'investives. Il ne devoit point mettre de *peut-être* , quand il dit que les hérétiques ne se feroient pas convertis ; il y avoit mille raisons qui le devoient faire parler positivement.

Par la suite de la lettre dont j'ay extrait ces paroles , on voit que c'est dans les Conciles Nationaux ou Provinciaux que les Princes peuvent assem-

bler, qu'il trouvoit les moyens de réformer les abus. On sçait que le Concile de Trente a ordonné, que les Conciles Provinciaux s'assemblassent tous les trois ans ; & que depuis il s'en est assemblé plusieurs en France & en Allemagne, lesquels ont fait de très-saints & de très-salutaires réglemens pour la discipline. Vargas ne devoit donc pas tant se lamenter, jusqu'à ce qu'il eût vû la conclusion du Concile.

Mais revenons à son Mémoire. *Ce que l'on a remarqué cy-dessus (dit-il) fait voir la dignité & l'autorité des Conciles : Elles paroîtroient avec plus d'éclat, si nous voulions approfondir un sujet, que nous n'entreprenons pas de traiter ; il faudroit pour cela rechercher quel est le pouvoir que l'on attribue aux Conciles, quelles sont les bornes de leur autorité, qui sont ceux sur qui elle s'étend, quel droit peuvent avoir ces assemblées sur chacun en particulier, enfin quelle obéissance & quelle soumission leur est dûe.* Pag. 38.

Dans ce discours on voit la vérité de ce que j'ay dit, que Vargas n'avoit pas des idées bien nettes des choses dont il parloit. S'il a fait voir comme il dit la dignité & l'autorité des Conciles, tout ce qu'il ajoûte ensuite ne signifie rien. Il n'étoit pas besoin de faire de recherches pour sçavoir quel pouvoir ont les Conciles ; & quelle obéissance on leur doit ; puisqu'on ne peut avoir montré leur dignité & leur autorité, que l'on n'ait en même temps montré qu'il leur est dû une soumission de foi, de la part de tout le monde des Grands & des petits, des Pasteurs & des peuples.

Il venoit de dire que Saint Agustin & Saint Gre-

goire , regardoient les quatre premiers Conciles œcuméniques , avec le même respect que les quatre Evangiles. Que pouvoit-il ajouter après cela ; pour prouver l'autorité des Conciles , & la nécessité à tout le monde de s'y soumettre ? Enfin dans la lettre dont nous avons parlé cy-dessus , il reconnoit toute l'étendue du pouvoir des Conciles , lorsqu'il dit que les dogmes seront décidez dans celui de Trente , & que la décision en subsistera toujours ; puisqu'elle ne subsistera que par la soumission de foi , qu'on lui rendra dans toute l'Eglise. Le Traducteur a remarqué l'anacronisme de Vargas , qui associe Saint Augustin à Saint Gregoire , dans les paroles que celui-ci a dites en faveur des quatre premiers Conciles ; quoique Saint Augustin n'en eût vû que les deux premiers.

Pag 38.

Vargas poursuit ainsi. *Mais je ne sçai par quelle disgrâce il est arrivé , que déchu de cette autorité éminente qu'ils avoient ; les Conciles sont tellement affoiblis & changez , qu'à peine y pourroit-on encore trouver quelque trace de leur ancienne majesté. Pour la juste punition de nos pechez , ces assemblées paroissent sur le point d'être anéanties à jamais ; peut-être qu'il en est des Conciles comme des autres choses de ce monde , elles ont leur enfance , leur jeunesse , leur force ; mais après un certain temps de vieillesse & de décadence , elles meurent , elles disparaissent , sans qu'il en demeure le moindre vestige.*

Autres paroles qui font voir que Vargas ne sçavoit gueres ce qu'il disoit , lorsqu'il parloit des Conciles & de l'Eglise. Il n'avoit pas jugé à propos de

traiter de l'autorité, ni de la majesté des Conciles (car leur majesté est le fondement de leur autorité) & cependant tout d'un coup il nous vient dire qu'ils en sont déchus, il devoit auparavant nous montrer qu'elle étoit leur majesté dans les premiers temps , pour nous faire comprendre qu'ils l'avoient perdue dans les derniers ; ce que n'ayant pas fait, tout ce qu'il dit est une pure declamation qui sent son jeune homme , lequel compose une amplification sur des matières qu'il n'entend pas.

Il y aura toujours des Conciles généraux dans l'Eglise , quand l'Eglise aura besoin de ces Conciles pour conserver la pureté de sa foy , & pour se maintenir dans son unité ; toujours conduits par le Saint Esprit qui y préside, ils ne sont pas sujets aux vicissitudes des temps , & comme ils n'ont point été dans l'enfance ils ne scauroient jamais tomber dans la caducité : Ces saintes assemblées auront toujours la majesté & l'autorité , qu'ils ont eue dans les premiers siècles ; quoiqu'il soit aujourd'hui plus difficile de les assembler , par la raison que nous avons dite de la multiplicité des Princes Chrétiens , néanmoins quand ils le feront par l'union de toutes les Puissances qui y doivent concourir ; & que leur célébration ne sera point troublée par la violence, comme le fût celle du Concile de Rimini , du second d'Ephese & des autres de ce caractère ; leurs décisions dans les matières de foy mériteront toute la soumission , & tout le respect qui a été rendu à celles des Conciles les plus respectez , & quand même il arriveroit des scandales pareils à ceux des Conci-

les dont on vient de parler , Dieu ne manqueroit pas de faire naître à l'Eglise des moyens de les réparer par d'autres Conciles légitimes & tranquilles.

Mais de bonne foy un homme de quelque sens , pouvoit-il comparer les Conciles aux choses qui s'annéantissent sans qu'il en reste le moindre veftige ? Nous avons la mémoire encore assez fraîche de tous les Conciles qui se sont tenus dans l'Eglise ; ils n'ont donc pas en éfet disparu. Ceux qui se pourront tenir à l'avenir , & Dieu veuille que la nécessité n'en surviene jamais , ne s'évanouiront pas non plus de la mémoire des hommes. Que veut donc dire Vargav avec sa comparaison ?

S'il avoit voulu dire quelque chose de juste sur la nature & l'état des Conciles , & en faire connoître la légitimité , il les devoit considérer dans leur origine ; il auroit trouvé que les Evêques des Métropoles assembloient les Evêques voisins , quand il y avoit nécessité de le faire , & quoique nous ne sachions que de quelques-uns de ces Conciles quels en ont été les Présidens ; c'est assez que nous le sachions de quelques-uns , pour être assuré de l'ordre qui s'est gardé dans les autres. Quand même l'histoire ne nous en auroit rien conservé du tout , nous ne pourrions pas douter que les Métropolitains ne tinsent la première place dans ces assemblées ; qu'ils n'y eussent & la présidence d'honneur & celle d'autorité pour proposer les matières , demander les suffrages & les recueillir , puisque tel est l'ordre naturel de toutes les assemblées ; & qu'il ne faut point de preuves de ce qui est de droit com-

mun & ordinaire , chacun alors y disoit son avis avec liberté , alors on ne vit ni conciliabule , ni brigandages.

Ainsi se sont assemblez & tenus les Conciles sur le sujet des Montanistes du jour de la Pâque , du Baptême des Hérétiques , de l'erreur de Paul de Samosate , de celle de Sabellius , des Donatistes , des Tomez & autres. Nous sçavons que Théophile de Césarée en Palestine , & Narcisse de Jerusalem présiderent au Concile de Palestine sur la Pâque ; & que Victor présida à un Concile de Rome assemblé pour le même sujet ; que Palma présida à l'assemblée des Evêques de Pont , & Saint Irenée à celle des Evêques des Gaules. Or supposé qu'il y eût eût alors la même facilité d'assembler un aussi grand nombre d'Evêques , qu'on l'a eue depuis que les Empereurs ont été Chrétiens , ou que l'on avoit d'assembler ceux d'une Metropole ; n'a t'on pas lieu de croire que le Metropolitain de Rome comme Chef de toute l'Eglise eût convoqué l'assemblée & & y eût présidé , à moins qu'il n'eût négligé ou refusé de le faire ?

Eusebe liv.
5, c. 23.

Par exemple , nous aprenons de l'histoire que le Pape Victor eût un démêlé avec les Evêques d'Orient touchant la célébration de la Pâque ; & que le Pape Etienne en eût un de même avec Saint Cyprien , quelques autres Evêques d'Afrique & de Cappadoce , qui étoient dans le sentiment de Saint Cyprien , touchant la rebaptisation des hérétiques ; que ces deux Papes menaçerent d'excommunier , ou même selon quelques sçavans , excommunié-

rent en effet quelques-uns de ces Evêques : supposons que pour terminer ces différens qui s'étoient poussez avec assez de chaleur, les Evêques de tout le monde chrétien eussent été d'avis de s'assembler ; je ne croy pas que qui que ce soit voulût soutenir que Policrates Evêque d'Ephèse, ou Saint Cyprien Evêque de Carthage eussent prétendu convoquer le Concile & y présider, l'un au préjudice de Victor, & l'autre au préjudice d'Erienne.

Voilà l'état ou nous devons supposer les choses pour faire des raisonnemens justes, & les supposant dans cet état, on apperçoit du premier coup d'œil quel est l'ordre naturel de ces assemblées ; & par conséquent, ce qui peut contribuer ou nuire à leur liberté : car c'est dans l'observation de l'ordre qu'elle consiste en effet, ainsi tomberoient en ruine toutes les déclamations de Vargas & des ennemis du S. Siège, sur le prétendu défaut de liberté du Concile de Trente ; à cause que ce Concile avoit correspondance avec le Pape puisqu'il n'en a jamais été autrement des Conciles bien ordonnez, si ce n'est dans les occasions que l'on a marquées ailleurs ; car je parle icy des temps où le Chef de l'Eglise étoit certain, où il ne s'oposoit point par des intérêts particuliers à la tenuë des Conciles que le bien commun de l'Eglise demandoit.

Supposé ces veritez que l'on ne peut contester, sans renverser toute l'histoire, & résister à la raison même ; c'est sans aucun fondement que Vargas prétend qu'il ne s'est rien observé dans le Concile de Trente, de tout ce qui se pratiquoit dans
les

les anciens Conciles ; & que la maniere dont on s'y est conduit est bien la plus contraire à la liberté P. 28. B que l'on se puisse imaginer , & la plus dangereuse pour depouiller les Conciles de leur autorité , & pour ôter à l'Eglise la ressource la plus assurée , qui lui reste dans les temps fâcheux & difficiles.

Quoy ; parce que la politique de Vargas n'a pas eû tout le succès qu'il prétendoit ; que le Concile de Trente n'a pas rompu avec le Pape pour complaire à l'Empereur ; que l'Empereur n'a pas été le maître du Concile , & qu'il n'en a pas fait une cohue , en y faisant venir des hérétiques de toutes les sectes ; il voudra que le Concile ait manqué de liberté pour la décision des dogmes ? Il en auroit manqué au contraire si les choses s'y étoient conduites comme l'auroit voulu Vargas ; car je prie le sage Lecteur de faire réflexion comment le Concile auroit jamais pû terminer aucune question , au milieu de toutes les disputes qui se seroient excitées entre le Concile & tant de gens de différentes croyances ?

On se moque du genre humain , & on prend tous les hommes pour des aveugles , si on prétend leur persuader que pour composer un Concile libre , il faut qu'il n'ait aucune relation avec le Chef de l'Eglise , & que toutes sortes de personnes y aient entrée , y puissent proposer , & soutenir toutes les rêveries qui leur viendront dans l'esprit : car c'est ce qui seroit arrivé en faisant les choses comme Vargas l'ordonnoit , mais je serai obligé de dire encore un mot de cecy lorsqu'il sera question des fauf-conduits.

N n n

Poursuivons : par cette conduite , dit Vargas , on ôte toute esperance de voir apporter le remede aux maux dont l'Eglise est affligée ; surpris de ce qui se passe dans l'Eglise de nos jours , plusieurs perdent la vénération qu'ils avoient pour les anciens Synodes ; d'autres ne peuvent pas se persuader , qu'il soit possible d'avoir jamais un bon Concile : car enfin le monde est tel qu'il étoit dans le temps de S. Augustin , il y a des fideles ; des gens qui doutent , & des mécreans comme le dit ce Pere.

Par ce discours plaintif , Vargas continuë de faire voir son ignorance sur la constitution de l'Eglise. Bien loin que la parfaite correspondance , qui s'est toujours entretenuë entre le Concile & le Pape , ôte toute l'esperance de voir remedier aux maux de l'Eglise ; c'est au contraire cette correspondance , qui a produit le remede à ces maux ; puisque elle a mis les Peres en état de terminer toutes les questions , qui regardoient la foy , & de condamner d'une manière autentique toutes les erreurs qui y étoient opposées : ce qui étoit le sujet principal de l'assemblée du Concile , comme on l'a dit tant de fois.

Si ce que l'on a vû dans le Concile de Trente est capable de faire perdre le respect que l'on avoit pour les anciens Conciles , ce ne peut être qu'aux personnes peu éclairées ; qui s'imaginent que les contestations , les altercations & les divisions mêmes , qui arrivent entre les Ouvriers Evangeliques , peuvent empêcher que Dieu n'assiste & ne protege son Eglise ; lorsqu'il s'agit de conserver les vérités de

la foy, & de maintenir la pureté de son culte.

Ad. 15. 39.

Qu'auroient-ils pensé ces gens si délicats, s'ils avoient vû S. Paul reprendre S. Pierre, ne pouvoir convenir avec S. Barnabé des lieux où ils devoient porter l'Evangile, & se separer de lui pour aller l'un d'un côté & l'autre de l'autre; s'ils avoient vû entre les Peres de l'Eglise des contestations, poussées même avec chaleur? Tout cela arrive pour nous faire souvenir que les hommes portent le thrésor de la doctrine Evangelique dans des vases de terre; & qu'il y a encore de l'infirmité dans les vases d'élection même, afin que la merveille de la conversion des pecheurs au milieu de la corruption du siècle, & de la conservation de l'Eglise au milieu des orages qui l'agitent, soit reconnuë pour l'ouvrage de la main du Très-Haut, & non pour celui des hommes, comme le dit l'Apôtre, *ut sublimitas sit virtutis Dei & non ex nobis.*

2. Cor. 4.

Ces personnes s'imaginent-elles que tous les Conciles, ceux mêmes que nous respectons le plus, & qui paroissent par les choses qui nous en restent dans l'histoire, s'être celebrez le plus tranquillement, se soient terminez sans aucune dispute, & qu'il ne s'y soit rien passé dont les gens de bien aient gémi dans leur cœur? Pour le croire il faudroit supposer que ces Conciles se seroient tenus par des hommes, qui n'auroient rien eû du vieil Adam, ou pour mieux dire par des Anges, plutôt que par des hommes. S'il s'étoit trouvé lors de ces Conciles quelque *Cham*, quelque *Frà-Paolo*, ou quelqu'un de ces Doctes, qui mettent leur plaisir & leur gloire à découvrir

N n n ij

ce que la sagesse & la piété veulent que l'on tienne caché , nous verrions peut-être dans ces Conciles bien des circonstances qui nous feroient de la peine.

Euf. 3. ch. 13.
* 14.

N'y eût-il point de grandes disputes dans le Concile de Nicée. Eusèbe dans la vie de Constantin nous apprend qu'il se forma des plaintes & des accusations des Evêques les uns contre les autres ; & qu'il y eût dans le commencement de grandes contestations , qui se terminerent pourtant heureusement. Tous les Evêques s'étant enfin accordés sur les choses mêmes sur lesquelles ils contestoient , par les soins & la prudence de l'Empereur , c'est-à-dire sur le jour de la Pâque : *En sorte (dit-il) qu'ils convinrent tous d'une même foy & d'un même jour pour la solennité de la Pâque : Adeo ut non modominus fidei consonantia apud omnes obtineret , verum etiam unum idemque tempus in salutaris Christi celebritate ab omnibus firmaretur.*

Socr. let. 1.
a. 8.

Mais enfin combien S. Grégoire de Naziance a-t'il paru peu content de bien des choses qui s'étoient passées dans celui de Constantinople ? Nous savons tout ce qui arriva dans le premier d'Ephèse , combien fût scandaleux le schisme qui se fit entre S. Cyrille d'Alexandrie & Jean d'Antioche ; cependant ce Concile ne laisse pas d'être l'objet de la vénération de toute l'Eglise , & un des quatre dont S. Grégoire parle avec de si grands sentimens de respect. Toutes les contestations qui arrivent entre les hommes ne sçauroient anéantir les promesses de Dieu , ni empêcher que son œuvre ne s'accomplisse.

se dans la conservation de l'Eglise, fondée sur l'immutabilité de sa parole.

S'il est donc arrivé des contestations dans les Conciles légitimes, ces contestations n'ont jamais causé de rupture effective; parce qu'enfin la pluralité des suffrages des Peres qui étoient présens, & l'acceptation de ceux qui étoient absens, a tout réuni: car c'est par-là que nous sommes assurés que l'Eglise a parlé; & quand l'Eglise a parlé, tout catholique se croit obligé de se taire & de se soumettre, au lieu que hors de l'Eglise n'y ayant point d'autorité qui décide, toute dispute devient un schisme.

Après tout (comme je l'ay déjà dit bien de fois & on ne le sçauroit trop dire) si les Peres du Concile de Trente ont eû quelques fois de la peine à s'accorder; ce n'a point été sur les points dogmatiques & essentiels, qui séparent toutes les sectes d'aujourd'hui d'avec l'Eglise. J'en atteste l'histoire même de Frà-Paolo, qui dit par tout que les Peres s'accordoient toujours quand il s'agissoit de condamner les erreurs des Luthériens. Dans le commencement de la reprise du Concile sous Pie IV. ayant rapporté que les Peres se partagerent en factions au sujet de la résidence des Evêques: il dit que durant tout le Concile, cela n'ariva que dans cette seule affaire, & quoiqu'il attribuë l'union des Peres contre les hérétiques à toute autre chose qu'à l'amour de la vérité; il ne s'agit pas de ses réflexions toujours défavantageuses aux Peres du Concile, il n'est question que du fait de la concor.

de parfaite des Peres dans les matières de la foy.

Voilà ce qui doit rassûrer les foibles , & desabuser ceux qui ne se peuvent persuader qu'il soit possible d'avoir jamais un bon Concile ; puisque si le monde est aujourd'hui, comme il étoit au siècle de S. Augustin , & comme il sera toûjours en éfet , sans qu'il soit besoin de l'autorité de S. Augustin pour nous le persuader , composé de gens qui croient , de gens qui doutent , & d'autres qui ne croient pas ; ceux qui croient sont assûrés que le Concile de Trente étoit un S. Concile ; & les autres , ou qui doutent encore , ou qui ne croient pas , ne manquent de foy pour ce Concile , que parce qu'ils ne croient pas aux assûrances que J E S U S - C H R I S T a données de la perpetuelle stabilité de son Eglise ; mais si d'un côté ceux-ci étoient un sujet de lamentation pour Vargas , d'un autre côté ceux qui croient , devoient être pour lui un sujet de consolation , & une raison qui le devoit porter à parler en meilleurs termes du Concile.

Fig. 41.

Vargas dit , *que le Concile de Trente marchant sur les traces de celui de Latran, servira pareillement à canoniser les prétentions de la Cour de Rome , à la ruine de l'autorité du Concile , & de celle des Conciles que l'on pourra tenir dans la suite.* Ce grief ne devoit point faire de peine à Vargas , qui devoit savoir qu'à l'égard des choses de la foy les instructions qui venoient de Rome , ne pouvoient servir qu'à maintenir l'autorité du Concile , parce que le Concile ne les acceptoit que parce qu'il y reconnoissoit la foy ancienne de l'Eglise , la foy de Pier-

ce, comme parloient les Peres des Conciles d'Ephese & de Chalcedoine, au sujet des lettres des Papes Celestin & Léon, & pour les choses qui sont à démêler entre Rome, ou les Princes, ou les Evêques; si ce Concile a trop deféré aux mémoires qui lui venoient de cette part, n'ayant pas été accepté à cet égard, non plus que le Concile de Latran, il ne fait aucun préjudice, ni à l'autorité des Princes & des Evêques, ni à celle des Conciles qui se pourront tenir à l'avenir. Ces puissances venant de Dieu, elles ne sçauroient recevoir aucune atteinte de ce que peuvent faire les hommes; il n'y a ni loi, ni prescription qui les puissent changer.

Enfin quelque chose qui arrive, les Conciles généraux auront toujours leur autorité immédiatement de Dieu, & parleront toujours par le Saint Esprit, ou pour mieux dire, le Saint Esprit parlera par eux; parce qu'ils représentent l'Eglise universelle, soit qu'ils le mettent à la tête de leurs décrets, comme l'ont fait quelques Conciles de ces derniers temps, soit qu'ils ne le mettent pas, comme aucun des anciens Conciles ne l'a fait:

Tertulien n'avoit point vû des Conciles généraux, il a néanmoins dit qu'il se faisoit dans les Conciles une représentation de tout le nom Chrétien. *Aguntur certis in locis Concilia ex universis Ecclesiis, per quæ & altiora quadam in commune tractantur, & ipsa representatio totius nominis Christiani magna veneratione celebratur.* Car ces mots, *ex universis Ecclesiis*, s'entendent de toutes les Eglises voisines des lieux où s'assembloient ces Conciles, c'est-à-dire,

De Jejun. 6.
13.

des Eglises Grecques , desquelles il parloit en ce lieu. Or si les Conciles particuliers même représentent en quelque manière tout le nom Chrétien ; cette représentation est tellement de l'essence du Concile général , qu'un Concile n'est en éfer général , que parce qu'il représente toute l'Eglise.

Soit encore que l'on mette à la tête des décrets , *Présidens les Légats du S. Siege* , ou seulement *sels & sels tenans la place de l'Evêque de l'ancienne Rome* , comme on l'a mis dans les anciens Conciles , ce qui revient à la même chose ; cette Présidence ne dérogera non plus à l'autorité des Conciles généraux , qui se pourront tenir à l'avenir , qu'elle n'a pas dérogé à celle des Conciles anciens. Au contraire elle contribuë à former le caractère de ces Conciles , lesquels ne peuvent être regardez comme généraux , que lorsque le premier des Evêques y concourt , au moins hors le temps & les circonstances dont nous avons parlé.

Soit enfin que l'on mette , ou qu'on ne mette pas dans les décisions , *sauf en tout l'autorité du Saint Siege* ; puisqu'il est certain que cette réserve n'opère rien dans les choses qui sont en question , & sur lesquelles chacun peut prendre le parti qui lui semble le meilleur sans blesser la foi.

Les Grecs ne voulurent point souscrire au Concile de Florence , que l'on n'y insérât des réserves pour les droits des Patriarches. Le Concile & le Pape Eugene IV. ne firent point de difficulté de les consentir , & ne craignirent point que ces réserves pussent faire préjudice à la primauté du S. Siège ; quoique

quoique le titre de Patriarche universel fut compris dans ces réserves ; puisque Joseph Patriarche de Constantinople l'avoit pris même dans ce Concile. Dans ces réserves , il y en a toujours d'autres sous entendues ; par exemple , celle de *défenses sauves* , pour ceux au préjudice desquels on voudroit faire valoir ces réserves : Vargas ce grand légiste devoit faire attention à ces maximes , il ne se ieroit pas tant inquiété de ces clauses.

Réjouissons-nous donc , louons Dieu des décisions que le Concile a prononcées sur les matières de la foi , comme les Chrétiens d'Antioche se réjouirent de ce qu'avoit défini le Concile de Jerusalem , & laissons le reste à la providence de Dieu , qui sçaura en tirer sa gloire quand son temps sera venu ; car si le temps de l'homme est toujours prêt , celui de Dieu ne l'est pas toujours. Vargas dit lui même un peu après , *que nous devons croire que le Saint Esprit n'a pas permis qu'il y eût de l'erreur dans les décisions de la foi.* Pourquoi donc tant de plaintes , puisque c'est à ces décisions seules que s'attache toute l'Eglise ? Pag. 48.

Il trouvoit mauvais que les Légats dissent leur sentiment les premiers ; c'est qu'il ne se souvenoit pas que Saint Pierre en avoit ulé de même dans le Concile de Jerusalem. Si ces premiers avis faisoient des impressions , c'étoient des impressions salutaires , qui répandoient les lumières de la vérité ; des impressions qui ont contribué à conserver le dépôt de la foi ; puisque toutes les Eglises particulières ont reconnu dans les définitions du Concile de Trente , Pag. 49.

la foi qu'elles avoient reçûe de leurs Peres.

Pag. 170.
lett. du 12.
Oct. 1551.

Vargas ne se lasse point de mander à l'Evêque d'Arras, que les Peres du Concile n'opinent pas avec liberté, & qu'on ne leur donne pas le temps de dire tout ce qu'ils pensent. Cependant le Docteur Malvenda Espagnol comme lui, & aussi croyable pour le moins que lui, puisqu'il voyoit encore les choses de plus près que lui, écrit au même ; *Que l'on consume beaucoup de temps à opiner, que les Théologiens traitent & examinent les questions ; les Evêques donnent ensuite leurs suffrages ; mais que les uns & les autres veulent parler long-temps, pour faire montre de leur science : De manière, dit-il, que c'est ici la mode de louer les gens de ce qu'ils ont harangué, pendant une heure & demie, ou deux heures.*

Lett. du 8.
Nov. 1551.
Pag. 210.

Le même Malvenda marque encore dans une autre Lettre l'ordre du Concile : *On propose, dit-il, aux Evêques les articles que l'on veut examiner, sur lesquels ils disent leur avis ; après on dresse les Canons, on les retient & on les retouche ensuite en présence des Peres.* Ce qui s'accorde parfaitement avec ce qu'écrivoit Lansac dans la Lettre à nôtre Ambassadeur à Rome : *Que les articles de la doctrine de la Messe ont été réformez selon les annotations des Peres.*

Lett. du 4.
Sept. 1562.

On est obligé à la bonne foi de Monsieur le Valsor, d'avoir publié les lettres de Malvenda avec celles de Vargas ; car elles ne servent pas peu à justifier le Saint Siège & les Légats des accusations que Vargas forme continuellement contr'eux, au sujet de l'ordre & de la liberté du Concile ; puisqu'il est certain qu'il ne pouvoit pas y en avoir da-

vantage que mande Malvenda , ce qui nous fournit une preuve démonstrative , que Vargas n'étoit si furieusement irrité contre le Pape & le Légat , que parce qu'il étoit poussé par d'autres vûes que celles du bien de l'Eglise.

Ce qu'écrivit le Docteur Malvenda , est appuyé par un fait rapporté dans la vie de D. Barthelemi des Martyrs. Deux Evêques de la Province d'Avignon étoient allez au Concile , pleins du venin de l'erreur ; mais ayant fait comparaison de l'ordre qu'ils remarquoient dans le Concile , du zèle que les Peres faisoient paroître , pour conserver l'ancienne doctrine & s'éloigner de toute nouveauté , avec la manière tumultueuse dont les choses se passoient dans les assemblées des hérétiques , où chacun sans autre règle que sa science prétendue , s'efforçoit de faire triompher ses opinions particulières ; ils s'en retournèrent parfaitement désabusez des erreurs , dont ils s'étoient laissé prévenir , & l'un d'eux fut depuis un des plus redoutables adversaires des hérétiques.

Liv. 3. c. 1.

On trouve encore dans ce recueil des lettres de l'Evêque d'Orense , écrites au même Evêque d'Arras , lesquelles ne sont pas moins favorables au Concile ; il en parle avec la sagesse & le respect qu'il doit. Il avoit été d'avis que l'on remît à une autre session , une décision qui lui paroissoit prématurée ; il passa autrement ; & il mande , *que puisque son avis n'a pas été suivi , il croit que celui qui a prévalu est le meilleur & le plus sûr.* Ainsi doivent parler les personnes d'un sain jugement , & qui sont sages de la sa-

Lett. du 12.
Oâ. 1551.
pag. 183.

gesse d'en haut , laquelle est modeste , douce & pacifique.

Dans une autre lettre ce même Evêque écrit : *Qu'il seroit bien fâché qu'il arrivât de la division dans le Concile , que cela empêcheroit le grand fruit qu'il peut produire dans l'Eglise , & qu'il espère qu'il fera en effet beaucoup de bien.* Que ces paroles sont opposées à ce que Vargas dit si souvent , que le Concile ne remédiera point aux maux de l'Eglise , & qu'après Dieu il met toute son espérance dans la prudence de l'Empereur. On peut dire que ce recueil de lettres de Monsieur le Vassor est un scorpion , qui porte avec lui le remède à son propre poison.

Lett. du 28.
Nov. 1551.
pag. 289.

A R T I C L E I I.

De la science des Peres du Concile.

Pag. 48.
Lett. du 26.
Nov. 1551.
p. 268.

Vargas dit dans son Mémoire , & il le répète souvent dans ses lettres , qu'il n'y avoit dans le Concile *qu'un très-petit nombre de Peres , capables d'examiner les matières , & qu'à peine montoient-ils jusqu'à vingt.* Plusieurs Evêques , dit-il dans une de ses lettres , *donneront leur suffrage , & diront leur placet sur des choses qu'ils n'entendoient pas , & n'étoient pas capables d'entendre.* Il y a dans les lettres de Vargas & dans les réflexions de Monsieur le Vassor un grand nombre de traits de ce caractère.

1^o. On ne sçauroit assez s'étonner qu'un homme

comme Vargas , choisi par un grand Prince & un Prince Catholique , pour servir de conseil à son Ambassadeur dans un Concile , & dont par conséquent la principale qualité devoit être la discrétion & la sagesse , ait pourtant eû l'insolence de parler en ces termes d'un Concile convoqué de toute l'Eglise , & dans lequel pour lors il y avoit beaucoup d'Evêques Espagnols fort habiles. Le rang seul que les Evêques tenoient dans le Concile , & le respect qu'il devoit à ceux d'Espagne , devoit arrêter les épanchemens de sa bile ; d'ailleurs Vargas faisant paroître aussi peu de connoissance dans l'ordre de l'Eglise , ne devoit jamais se donner la liberté de parler désavantageusement de la science des Peres.

2^o. Par de semblables discours , Vargas montre qu'il ne sçait point ce que les Evêques vont faire aux Conciles. A l'entendre parler , il paroît qu'il s'étoit imaginé que les Evêques s'assemblent , pour chercher ce qui fait l'objet de la foi par des discussions théologiques , & par des critiques grammaticales , qui ne se peuvent faire sans une grande science. Or en cela il se trompoit grossièrement ; les Evêques vont aux Conciles très-lûrs de la foi qu'ils ont reçûe de la voix vivante de ceux qui les ont précédés. Ceux qui alloient au Concile de Trente , n'étoient pas en doute , par exemple , s'il y avoit sept Sacremens , si JESUS CHRIST étoit réellement dans celui de l'Eucharistie , & ils n'étoient pas en doute que toutes les erreurs condamnées par Léon X. par les Universitez de Paris , de Cologne & de Louvain , par les Conciles Provinciaux de Sens

& de Bourges , & les autres ne fussent des erreurs ; non plus que les Evêques qui se trouvèrent au Concile de Nicée , n'étoient pas en doute si JESUS-CHRIST étoit Dieu comme son Pere , & qu'il devoit condamner les nouveautez d'Arius , comme Alexandre son Evêque les avoit condamnées ; car la foi des Chrétiens n'est jamais douteuse & incertaine , ils sçavent toujours ce qu'ils doivent croire. Saint Paul ne parle jamais de ce qui est l'objet de la foi , que comme de chose qu'il sçait ; s'il déclare qu'il ne sçait rien , il excepte pourtant JESUS-CHRIST crucifié. Les Saints Peres parlent toujours de la foi , comme d'une vérité qu'ils sçavent certainement , & aucun d'eux n'a écrit contre les hérétiques d'une manière chancelante & douteuse.

Mais on me répliquera , que si la foi des Chrétiens est toujours certaine , c'est à moi de dire ce que les Evêques vont faire aux Conciles ? Je répondrai que les Evêques s'assemblent dans les Conciles généraux , pour déclarer d'une manière authentique , ce que les Chrétiens doivent croire comme une vérité de foi , & ce qu'ils doivent rejeter comme des erreurs. Ils y vont pour prononcer le dernier Arrêt de condamnation contre les nouveautez , contre ceux qui osent encore les enseigner , malgré les censures des Docteurs particuliers des Universitez , malgré le jugement , ou des Evêques & des Conciles particuliers , ou des souverains Pontifes.

Arius avoit déjà été condamné par son Evêque & par le Concile d'Alexandrie ; mais il s'opiniâtroit

à soutenir ses erreurs , ce qui donna lieu d'assembler le Concile de Nicée. Les faux dogmes de Luther , de Zuingle , & de Calvin & des autres , avoient déjà été condamnez dans tous les tribunaux dont je viens de parler , mais ils apelloient de ces condamnations au Concile. Il falloit donc un Concile général pour leur donner le dernier coup de la mort ?

Or il ne faut point une si profonde science dans les Evêques , pour faire cette déclaration autentique de la foi , & pour prononcer des anathêmes contre des doctrines déjà anathématisées , contre des impiétez manifestement oposées aux véritez transmises par la Tradition.

3°. S'il falloit de la science autant que Vargas le prétend , c'étoit seulement pour donner la forme aux Décrets & aux Canons ; car comme je l'ay dit , la doctrine étoit certaine , & quand il n'y auroit eû dans le Concile que vingt Evêques qui eussent eû la capacité nécessaire pour cet ouvrage , c'étoit autant ou plus qu'il n'en falloit. Tous les Evêques qui assistèrent au Concile de Nicée n'en sçavoient pas tant que le grand Osius , qu'Alexandre Evêque d'Alexandrie , ni que Saint Athanasé. Tous ceux qui assistèrent au premier Concile d'Ephese n'en sçavoient pas tant que Saint Cyrille , quoiqu'ils en sçussent tous assez , pour être assurés que la doctrine d'Arius ou de Nestorius étoit fausse , & qu'Alexandre & Saint Cyrille soutenoient la foi de l'Eglise. Tous ceux qui assistèrent au Concile de Trente , n'étoient pas d'une science également profonde ;

mais ils en avoient tous assez , pour distinguer entre ce qui étoit vérité , & ce qui étoit erreur.

Socrates nous a conservé un trait d'un bon laïque , qui mérite d'être rapporté ici , au sujet de la profonde science que l'on prétend être si nécessaire dans les Peres des Conciles. Avant , dit-il , que les Evêques s'assemblassent dans un même lieu (c'est du Concile de Nicée qu'il parle) certains Dialecticiens s'exerçoient les uns contre les autres , comme pour se préparer à disputer dans le Concile ; & comme leurs discours plaisoient à quelques-uns , un laïque du nombre de ceux qui avoient souffert pour la foi , homme simple mais de bon sens , prit la parole & leur dit. JESUS-CHRIST & les Apôtres ne nous ont point enseigné l'art dialectique , ni une vaine subtilité de paroles ; mais une doctrine claire & simple , qui se conserve par la foi & par les bonnes actions. *Christus & Apostoli non artem nobis dialecticam , nec inanem versutiam tradiderunt , sed apertam & simplicem sententiam , qua fide bonisque actibus custoditur.* Ce qui ayant donné de l'admiration à tous ceux qui étoient présens , ils demeurèrent d'accord qu'il avoit raison ; & les Dialecticiens touchés de la simplicité de ces paroles , parurent d'un esprit plus doux & plus accord : ainsi fut apaisé le tumulte que la dialectique avoit excité.

Les Décrets & les Canons du Concile de Trente , font voir qu'il y avoit des Peres très sçavans ; puisque selon les plus habiles Théologiens , jamais Concile n'a parlé plus sagement , ni plus sagement , & n'a pris des mesures plus justes pour conserver précisément

précisément le dépôt de la vérité , faire connoître l'erreur & laisser en même temps toute la liberté que peuvent souhaiter les écoles catholiques. Il est vrai que les ennemis de l'Eglise n'en parlent pas ainsi ; mais faut-il attendre que des gens condamnés fassent l'éloge de la prudence & de l'habileté de leurs Juges ?

Vargas auroit voulu qu'on eût suivi l'avis de ceux qui avoient traité de la manière de tenir le Concile , Pag. 65.
& qui (à ce qu'il dit) avoient avancé que le Synode feroit bien de choisir d'habiles Théologiens , & de leur donner voix décisive , sans avoir égard s'ils étoient Evêques ou non. On feroit bien (ajoute-t'il encore) de consulter les Universitez celebres ; parce qu'il vaut mieux avoir égard aux suffrages des habiles gens choisis par toute une assemblée , pour examiner une question , que de s'en rapporter à la pluralité des voix : *Stultorum infinitus est numerus* , dit le Philosophe.

Quand on aura bien examiné ces paroles de Vargas , on sera persuadé qu'il se méloit de donner des avis , sur lesquels il n'avoit pas lui-même fait assez de réflexion pour sçavoir s'ils étoient faciles à pratiquer , & si le Concile en pouvoit tirer tous les avantages qu'il s'imaginait.

10. Ce discours n'est aucunement net , d'abord on en conçoit qu'il voudroit qu'on associât au Concile un petit nombre des plus habiles Théologiens , qui auroient voix décisive , comme les Evêques ; mais quand on y regarde de plus près , on s'aperçoit que son sentiment étoit que le Concile fit choix

P p p

de ce petit nombre de Théologiens habiles , pour examiner les questions ; & qu'il s'en raportât abfolument au jugement de ce petit nombre choisi ; c'est-à-dire qu'il vouloit que le Concile eût formé les décisions *par Compromis* , comme se faisoient autres fois les élections des Evêques en certaines occasions. On sera persuadé que c'étoit-là la pensée , si on fait attention à ces paroles, *sans examiner s'ils sont Evêques ou non* , & ces autres , *qu'il vaut mieux avoir égard aux suffrages des habiles gens , que de s'en rapporter à la pluralité des voix*. Car s'il ne vouloit pas que l'on regardât si ces Théologiens étoient Evêques ou non ; il vouloit par conséquent qu'on pût choisir pour être de ce nombre les Evêques comme les simples Théologiens : Or il n'étoit point nécessaire de donner voix décisive aux Evêques dans le Concile , puisqu'ils l'avoient de droit ; c'étoit donc pour avoir cette voix dans une autre assemblée que le Concile , qu'il étoit d'avis qu'on les choisît avec les autres habiles Théologiens , & s'il vouloit qu'on s'en raportât plutôt au suffrages de ce petit nombre , qu'à la pluralité des voix ; il vouloit par conséquent qu'on n'eût aucun égard aux suffrages des Evêques , qui ne seroient pas du petit nombre choisi : c'est ce que confirme ces paroles qui suivent ; *Stultorum infinitus est numerus* , puisque par ces paroles , il rejette les suffrages de tous les ignorans ou de tous les insensés , c'est à-dire de tous ceux qui n'auroient pas été choisis fussent ils Evêques.

Ce qu'il ajoute encore ensuite de Pline le jeu :

Ne au fujet d'une deliberation du Senat , qu'il n'avoit pas approuvée : *Sic pluribus visum est, numerantur enim sententia, non ponderantur*, demontre la vérité de ce que je dis , qu'il vouloir que le jugement de ce petit nombre fût suivi par tout le Concile , sans aucun égard pour le sentiment de tous les autres.

Ainsi ce grand Jurisconsulte auroit été d'avis , que le Concile eût établi une forme de proceder toute nouvelle , & sans aucun exemple dans toute l'antiquité ; qu'il eût ôté aux Evêques qui ne lui auroient pas semblé assez doctes une autorité qui leur apartient de droit divin , & les eût obligé de se soumettre à une autorité inferieure ; c'est-à-dire aux Théologiens , qui de droit n'ont qu'un jugement doctrinal. Mais si le Concile avoit été assez dépourvû de prudence pour suivre de tels conseils , pour commettre une telle injustice , ou pour mieux dire une pareille violence , à l'égard de ceux à qui le S. Esprit a donné le gouvernement de l'Eglise , n'auroit-il pas degeneré dans un véritable brigandage ?

Il est vrai que le Concile auroit pû choisir quelques-uns des plus habiles Théologiens , pour leur donner voix décisive dans les Congrégations générales & dans les sessions : car encore qu'il soit certain que les Evêques seuls l'ayent de droit , elle peut être donnée à d'autres par privilege , comme l'insinuent les Bulles de convocation , & l'exemple de plusieurs Conciles le prouve : Mais le privilege accordé à ces Théologiens , n'auroit point ôté le

droit à ceux qui l'avoient ; & quoique leurs voix eussent été comptées , elles n'auroient pas empêché celles de tous les Evêques de l'être , comme elles l'ont toujours été dans tous les Conciles légitimes & orthodoxes.

Le Concile pouvoit donc faire ce choix , je l'avouë ; mais le pouvoit-il faire au gré de tout le monde , des Protestans & de toutes les Nations ? Je dis des Protestans , car Vargas , suivant l'esprit de son maître , vouloit toujours qu'on tâchât de les satisfaire : je dis encore de toutes les Nations , car chacun auroit voulu que ses Docteurs eussent été choisis ; & si ce choix s'étoit fait à la pluralité des voix , les Evêques Italiens étant en plus grand nombre l'auroient emporté sur les autres Nations , ce qui auroit causé de la jalousie : Vargas même auroit peut-être été le premier à se plaindre du choix , lui qui avoit été d'avis qu'on le fit. Restoit donc , ou d'en prendre un nombre égal de chaque nation , mais les Théologiens de toutes les Nations n'étoient pas d'un égal mérite ; ou de les admettre tous également : mais certaines nations y avoient peu de Théologiens , & ce grand nombre de Théologiens de toutes les nations , auroit plus retardé qu'avancé l'expédition des matières.

Ainsi à bien considérer le conseil de Vargas , il n'étoit propre qu'à brouiller le Concile , qu'à y exciter des jalousies & des divisions.

Vargas n'avoit donc pas pesé assez meurement tout ce qu'il a écrit pour l'instruction de son Ambassadeur ; mais outre qu'il n'y marque pas assez de

jugement , il y peche tellement contre les bienſéances , qu'on ne peut pas croire qu'un homme comme lui , ſe fût ſervi de termes ſi injurieux au Concile , ſ'il n'eût été tranſporté d'une haine furieufe contre le Concile. De bonne foi uſer de ces paroles : *Stultorum infinitus eſt numerus* , pour deſigner le plus grand nombre des Evêques qui étoient au Concile , & pour les priver de leurs ſuffrages ; n'eſt-ce pas traiter le Concile avec la dernière indignité , & violer le caractère des Evêques de la manière la plus insolente ? Mais ce ſont les airs ordinaires de ces grands genies , de ces ſages prétendus , qui croient être les ſeuls capables de gouverner le monde & l'Egliſe. Au reſte ces paroles ſont de l'Eccleſiaſte , & non pas du Philoſophe. Eccleſiaſte. c. 1.

Celles de Pline *ſententia numerantur non ponderantur* , ſont alléguées avec auſſi peu de jugement. Pline avoit parlé ainſi , pour ſe conſoler par ce trait piquant de ce que ſon avis , quoique le meilleur ſelon lui , n'avoit pas été ſuivi dans le Senat ; mais ſ'il faut peſer les voix , à quelle balance les peſera-t'on pour en ſçavoir la juſte valeur , & qui ſera celui qui les peſera ? C'eſt ne vouloir ni union , ni paix , que de vouloir que les Aſſemblées ſe réglent par de ſemblables maximes.

Au reſte , Vargas dit dans une de ſes lettres ; *Qu'il y avoit au Concile un grand nombre de Théologiens fort habiles : On employe (dit-il) ici tous les jours le matin & le ſoir à écouter les Théologiens ſur la matière de la penitence & de l'Extreme Onction ; ils ſont en grand nombre , & il y en a de très habi-* Lett. 28. Oâ.
1551. p. 136.

les. Il fait ensuite l'éloge de ces Docteurs , & finit ainsi : *Si les Protestans viennent au Concile , comme on l'assure , ils trouveront des gens capables de leur répondre.* Or si l'on employoit tous les jours le matin & le soir à écouter des Théologiens si habiles ; comment Vargas pouvoit-il se plaindre du peu de science ; de ceux qui travailloient au Concile ? Ecoutoit-on ces Docteurs sans profiter de leurs lumières , pour la manière de dresser les Décrets & les Canons ? Et n'est-il pas certain qu'ils servoient autant le Concile par les conseils qu'ils donnoient dans les Congrégations , qu'ils l'auroient pû faire s'ils avoient opiné décisivement ?

Au reste , pourquoi Vargas vouloit-il qu'on consultât les plus célèbres Universitez ; n'avoient-elles pas déjà déclaré leur sentiment dans la condamnation qu'elles avoient faite de toutes les erreurs , pour lesquelles le Concile étoit assemblé ; & les Peres du Concile n'avoient-ils pas devant leurs yeux le jugement de ces Universitez célèbres , sans qu'il fût besoin de les consulter de nouveau ?

Dans l'instruction que Vargas donne à l'Ambassadeur , il est d'avis qu'il prenne bien garde qu'on ne décide point les articles qui ne sont pas absolument de foy , *qui sunt preter fidem*. Mais vouloir que ce soit à l'Ambassadeur à faire ce discernement , c'est vouloir que les brébis conduisent les Pasteurs ; si c'est aux Evêques à nous enseigner quelles sont les vérités de la foy , & les erreurs qui leurs sont opposées ; c'est à eux par conséquent à discerner ce qui n'appartient point à la foi , puisque l'on ne peut pas sçavoir ce

qui ne doit point être mis au rang des dogmes de la foy, que l'on ne soit auparavant bien sûr de ces dogmes : c'étoit donc conseiller à l'Ambassadeur de se mêler de ce qui ne lui apartenoit pas, & d'entreprendre sur l'autorité des Peres.

Il faut (ajoûte t'il) se reserver des moyens de composer avec les Luthériens : car enfin si les hérétiques viennent à se réduire , & je prie Dieu de leur accorder cette grace ; en ce cas ils voudront gagner quelque chose , pour couvrir leur changement : on connoît assez les articles qui peuvent souffrir quelque accommodement , & sur quoy le Concile a la liberté de prendre le parti qui lui paroîtra le plus avantageux.

Il falloit bien que Vargas traitât les Peres de pauvres idiots, puisqu'il vouloit que l'Ambassadeur, c'est-à-dire lui Vargas leur fit leur leçon ; car il auroit été bien fâché que l'Ambassadeur se fût gouverné par d'autres conseils que les siens. Mais que Vargas montre lui même d'ignorance , lorsqu'il s'imagine , que dans la réunion des hérétiques avec l'Eglise , on peut suivre les maximes qui s'observent dans les accommodemens des hommes dans lesquels d'abord on demande plus qu'on ne veut avoir, & on refuse souvent ce que l'on veut bien donner, afin qu'en se relâchant dans la suite , on semble sacrifier ses intérêts pour le bien de la paix ; mais l'Eglise ne peut pas suivre ces voyes ; à l'égard de ce qui appartient à la foi. Elle a reçu de J E S U S-CHRIST le dépôt de la vérité , pour le conserver aussi pur & aussi entier qu'elle l'a reçu ; & si des parties qui plaident peuvent & doivent abandonner

quelque chose de leurs droits pour le bien de la paix, qui est préférable à tous les autres biens; l'Eglise ne pourroit sans crime abandonner rien de ce qui appartient à la vérité, qui est encore un bien plus précieux que la paix, parce qu'elle n'est pas maîtresse, mais simplement dépositaire de la vérité.

L'Eglise toujours conduite par le S. Esprit, ne peut ni augmenter, ni diminuer les articles de sa foi: Si elle le faisoit ce seroit non une condescendance, mais une véritable prévarication; & si des personnes peu éclairées s'imaginent qu'elle a étendu l'objet de sa foi par un grand nombre d'erreurs qu'elle a condamnées; il est pourtant certain qu'elle ne croit ni plus ni moins aujourd'hui qu'elle croioit du temps des Apôtres.

De sorte que l'on peut dire, que tous les anathèmes que l'Eglise a fulminez contre tant de différens sentimens, que des hommes téméraires ont publié, de temps en temps, depuis JESUS-CHRIST; & les différens Décrets qu'elle a prononcez sur les vérités révélées de la foi, ne sont que des explications, de ce qui est contenu dans les mystères qui lui ont été révélez par JESUS-CHRIST, ou comme les appelle Theodoret des machines dressées par l'Eglise, pour renverser les mauvais desseins des hérétiques. Il parle ainsi au sujet du terme *Consubstantiel* que les Ariens ne pouvoient souffrir, parce qu'il ruinoit tout ce qu'ils avoient inventé, pour détruire la foi de l'Eglise.

Quand les hérétiques voudront se réduire, comme parle Vargas, ils cesseront d'être superbes, & alors

Hist. lib. 2.
c. 18.

Alors ils soumettront sans peine leur entendement à l'obéissance de la foi , qui leur enseigne qu'il faut écouter l'Eglise avec la docilité des enfans , non pas disputer ou composer avec elle , parce qu'elle ne sçauroit se relâcher d'aucun des points de sa foi ; en prenant cette voie ils gagneront tout , parce qu'ils gagneront leur ame. Au lieu que s'ils veulent gagner quelque chose à la manière que le dit Vargas , ils ont déjà tout perdu , parce que c'est encore l'esprit d'orgueil & de presumption qui les conduit ; & cet esprit est incompatible avec l'humilité , qui peut seule fonder une véritable conversion.

Mais que Vargas montre peu d'expérience & de solidité de jugement dans ce discours. A l'entendre parler , vous diriez que tous les hérétiques des différentes sectes en corps auroient pû se réunir à l'Eglise , au cas qu'elle eût bien voulu leur accorder quelque chose. Ne devoit-il pas sçavoir qu'ils ne sçauroient s'accorder entr'eux , sur ce qui peut fonder une légitime séparation du corps mystique de J E S U S - C H R I S T , ni par conséquent convenir des conditions auxquelles ils se pourroient réunir ; car le dernier suppose nécessairement le premier ? Pour se réunir , il faut ôter tout ce qui peut être une cause légitime de séparation. Or Vargas ne devoit-il pas être assuré que cet accord ne se pouvoit faire , non seulement entre tant de différentes sectes , qui étoient déjà nées au temps qu'il écrivoit ; mais encore entre toutes les différentes têtes d'une même secte , chacune desquelles se croit autant ou plus habile qu'aucune autre ? Desor-

te que quand l'Eglise pourroit de son côté entrer en quelque accommodement avec les hérétiques, les hérétiques du leur ne le pourroient pas à cause de leurs divisions; ou s'il falloit que l'Eglise traitât avec chacun d'eux en particulier, elle se détruiroit elle-même; puisque les recevant tous à de différentes conditions, & se relâchant pour l'une sur un article, & pour l'autre sur une autre article, elle ne feroit que se jeter dans la confusion, & mettre entre ses enfans mille sujets de dispute & de division.

L'Eglise est établie de JESUS-CHRIST pour gouverner par autorité, & on ne peut se réunir à elle que par obéissance. Il faut que les hérétiques reviennent à elle, comme l'enfant prodigue à la maison de son pere, & qu'ils s'abandonnent à sa prudence & à sa charité; qu'ils confessent leur péché comme cet enfant; qu'ils reconnoissent la témérité de leur séparation, & la fausseté de leur doctrine, alors ils trouveront en elle toute la tendresse d'une véritable mere. Mais pendant qu'ils discuteront avec elle, qu'ils s'efforceront de faire croire qu'ils ont eû raison en quelque chose, ils ne mériteront pas plus les charitables traitemens de cette mere, que cet enfant auroit mérité ceux de son pere, s'il étoit venu pour faire des reproches à son pere, & pour excuser sa débauche.

Mais je veux bien que tous les hérétiques, qui étoient dans l'Europe au temps du Concile, eussent pû convenir ensemble des articles, sur lesquels ils demandoient satisfaction à l'Eglise. Vargas étoit-il

encore assez simple, pour s'imaginer que quand l'Eglise les auroit satisfaits, ils seroient rentrez de bonne foi dans son sein ? Il avoit sans doute lû les Actes du Concile de Basle, il le cite trop souvent au sujet des sauf-conduits ; il ne devoit donc pas ignorer que quoique les Bohémiens se fussent réduits à quatre articles, des 45. qu'avoit condamnez le Concile de Constance, & que le Concile leur eût donné sur ces articles toute la satisfaction qu'ils pouvoient souhaiter ; puisqu'il se passa un accord entre les députez du Concile & les leur dans la Ville de Pragues. Cependant au lieu de revenir sincèrement à elle, comme ils l'avoient promis, ils formèrent de nouvelles demandes, qui ne pouvant leur être accordées par le Concile sans faire tort à l'Eglise, ils sont toujours demeurez dans leur séparation. Entreprendre d'accorder les hérétiques avec l'Eglise, c'est entreprendre de faire convenir la lumière avec les ténèbres. Le démon suscite les hérétiques pour détruire l'Eglise, & ils ne seront jamais contens pendant qu'elle subsistera.

Quoique ce que je viens de dire dans ces dernières réflexions ne semble pas tendre directement, à faire voir que les Peres du Concile étoient plus habiles que ne le prétend Vargas ; néanmoins en montrant qu'il étoit bien moins habile lui-même qu'il ne se l'imaginoit, je prouve en même temps qu'il n'étoit pas capable de porter des jugemens solides de la science des Peres, & que par conséquent il ne mérite pas d'être crû dans les peintures qu'il en fait.

Voici encore une autre ignorance de Vargas ; il

croyoit que c'étoit à force de science que les hérétiques se pouvoient gagner. Cependant il devoit sçavoir que S. Athanase ne gagna pas Arius dans les conférences qu'il eût avec lui en présence du Concile de Nicée ; que S. Cyrille ne gagna pas Nestorius ; que S. Augustin ne gagna pas Pelage, ni Julien. Or si la science plus divine qu'humaine de ces grands & saints Docteurs, n'a pas triomphé des hérésiarques contre lesquels ils ont disputé de vive voix & par écrit, quoiqu'ils aient en éfet triomphé de leurs erreurs : c'est se méprendre beaucoup, que de croire qu'à force de science on puisse réduire les hérétiques. A-t-on quelquefois vû la raison humaine se confesser vaincue, & la science céder à la science ; les hérétiques mettent leur force dans leur science & dans leur érudition, & on s'imagine qu'on les pourroit défaire dans ce fort, de manière qu'ils soient réduits à confesser leur défaite ?

Revenons au discours de Vargas : S'il connoissoit ; comme il s'en vante, les articles qui pouvoient souffrir quelque accommodement ; le Concile sans doute les connoissoit encore mieux que lui, & il étoit de la prudence de Vargas & de celle de l'Ambassadeur qu'il vouloit instruire, d'en laisser faire au Concile, qui, la foi sauve, auroit pû se relâcher sur les choses de la discipline, sur quoi l'Eglise est toujours la maîtresse de prendre le parti qui lui est le plus avantageux, c'est-à-dire le plus propre à faciliter le retour des hérétiques. Nous en avons un illustre exemple dans la conduite de l'Eglise d'Af-

frigue pour la réunion des Evêques Donatistes; & il me semble qu'il ne sera pas inutile de rapporter cet exemple dans ce lieu.

Avant la célèbre Conférence de Carthage, entre les Evêques Catholiques & les Evêques Donatistes, il fut proposé par quelques Evêques Catholiques dans une assemblée de plus de 300. Evêques, d'offrir aux Evêques Donatistes de leur quitter les Evêchez qu'ils occupoient, & d'y faire renoncer les Catholiques en leur faveur, au cas qu'ils voulussent renoncer à leur schisme. Quoique la proposition fut assez surprenante, il ne s'en trouva pourtant que deux, un vieillard & un autre, qui ne consentirent pas d'abord, & ces deux mêmes eurent bien-tôt honte de n'être pas du sentiment de tous les autres. S. Augustin dit que l'on auroit jamais espéré que l'amour de la vérité & de la concorde, eût tant de force sur un si grand nombre d'Evêques.

De gestis.
cum Em. c.
5. c. 6.

Peut-être que les personnes, qui n'ont pas pour la vérité tout l'amour qu'elle mérite, pourroient douter qu'une pareille proposition réussit aujourd'hui; mais je suis persuadé que ceux qui envisagent les choses avec les yeux de la foi, & qui s'appuyent en tout sur les promesses de J E S U S-CHRIST, ne feront aucun doute que s'il ne s'agissoit que d'une pareille condition, pour ramener toutes les brebis égarées au bercail de J E S U S-CHRIST, il n'y a point d'Evêques dans l'Eglise Catholique qui refusât de s'y soumettre.

Mais enfin pour montrer l'illusion de tout le dis-

cours de Vargas , je dis que l'Eglise ne sçauroit rien remettre aux hérétiques de tout ce qui est de la foy ; & qu'à l'égard de tout le reste , ils ne l'auroient pas regardé comme un gain capable de contenter leur vanité & leur orgueil : c'est à la foy qu'ils en vouloient , & ainsi toute cette leçon de Vargas à l'Ambassadeur est une pure inutilité.

Voici un fait considerable que mande Vargas , & par lequel son Traducteur s'imagine battre le Concile à ne s'en pouvoir relever. Vargas écrit que

Pag. 76. 283. *l'Electeur de Cologne lui a dit , qu'on a corrigé ou sup-*
 & 286. *plé quelque chose dans les articles qui regardent la*
 Lett. du 28. *doctrine , conformément à ce que les Théologiens , &*
 Nov. 1551. *les Docteurs de Louvain prétendoient : Voilà (dit le*
Traducteur) de simples Docteurs mieux inspirez que
les vénérables Peres du Saint Concile de Trente :
Qu'on nous vante maintenant (ajoute-t'il) l'autori-
té de cette assemblée , qui nous assurera que c'est ici
la première fois que l'on a changé ou corrigé ses Dé-
crets , après qu'ils avoient été prononcez dans les
formes.

Nous voulons bien ne pas revoquer en doute la vérité de ce fait , dont pourtant le seul Vargas rend témoignage , de l'aveu même du Traducteur. Mais si lui & son Commentateur avoient eû un peu plus de jugement & d'équité ; bien loin que l'un eût regardé cela comme quelque chose de fâcheux , & que le dernier y eût trouvé de quoi combattre l'autorité du Concile ; au contraire ils auroient considéré ce fait comme une des preuves de la sagesse du Concile , & de la crainte qu'il

avoit de dire quelque chose , qui ne fût pas d'une vérité exacte & reconnue de tous les Théologiens Catholiques ; puisqu'après qu'on lui eût remontré , qu'il y avoit dans un de ses Décrets quelque chose qui pouvoit être mal entendu , il n'avoit point fait de difficulté de le changer ; aimant mieux le corriger , que de laisser le moindre prétexte à l'erreur : car cette correction est le témoignage le plus authentique que l'on puisse avoir que le Concile a aimé la vérité plus que toutes choses.

S. Pierre le premier. Les Apôtres changea de conduite sur la réprehension de S. Paul , & ce changement est un garant de la vérité de tout ce qu'ils nous ont enseigné ; puisque la generosité de l'un , & l'humilité de l'autre de ces grands Apôtres nous font voir qu'il n'y avoit , ni intérêt ni considération , qui leur fût plus chere que la vérité.

Ce sont les voies dont la providence de Dieu se sert pour conserver l'Eglise , & dans l'Eglise le dépôt de la doctrine Evangelique : *Un Frere* (dit le sage) *qui est aidé par son Frere est comme une* Prov. 18. v. 19.
Ville très forte. Dieu ne permettra jamais que l'un tombesans qu'il en suscite un autre , ou pour le relever , ou pour empêcher que sa chute n'emporte celle de l'Eglise. L'Histoire de tous les siècles nous apprend qu'il en est toujours ainsi arrivé ; mais ç'a toujours été par l'autorité de l'Eglise , c'est à dire des Evêques qui veillent à la garde du troupeau , que s'est fait le discernement authentique entre l'erreur de celui qui s'égare , & la vérité de la doctrine de celui qui le reprend.

On pardonneroit à Monsieur le Vassor de faire de si grands trophées du changement du Concile , si ç'avoit été ceux de la secte qu'il a embrassée depuis peu , qui l'eussent averti , & qui eussent donné lieu à ce changement ; parce qu'en ce cas , il auroit pû en conclure , que si les Protestans avoient raison en quelqu'une des choses qui étoient en question entre l'Eglise & eux , ils pouvoient avoir raison en d'autres ; & que si le Concile reconnoissoit avoir eû tort en une chose , il pouvoit avoir tort en d'autres ; qu'ainsi l'erreur & la vérité se pouvoient trouver de part & d'autre ; que par conséquent l'Eglise n'étant pas infallible , elle devoit entrer en accommodement avec les Protestans , mais l'avis ayant été donné au raport de Vargas , par les Docteurs de Cologne & de Louvain ; il est certain que l'Eglise n'a tiré ses lumières que de son propre fonds , & que par conséquent les Protestans n'en sçauroient rien conclure à son desavantage.

Mais après tout , puisqu'on ne nous raporte ces corrections ou ces suplemens qu'en termes vagues , sans rien articuler de précis & de certain ; la prétendue faute du Concile n'étant ni constante , ni prouvée , nous ne sommes point obligés de le défendre , c'est à l'accusateur , comme je l'ay déjà dit sur Frà-Paolo à faire la preuve du crime ; & jusqu'à ce qu'il l'ait prouvé , il suffit à l'accusé de le nier , pour en être bien justifié.

Ou enfin Vargas parlant d'une manière douteuse & incertaine , en disant qu'on a été obligé de corriger , ou de suppléer , sans sçavoir lequel des deux

deux on a fait ; nous sommes très bien fondez à n'attribuer au Concile que la moindre faute , suivant la règle de droit , *in obscuris quod minimum est sequimur* ; & nous dirons que le Concile aura seulement supléé quelques termes nécessaires , pour donner une plus parfaite intelligence de sa doctrine. Or en cela que peut-on reprocher au Concile ; au contraire ne le doit-on pas louer de sa prudence & de sa sagesse ? Je suis persuadé que c'est le jugement qu'en feront toutes les personnes éclairées & équitables.

Vargas ne parle en si mauvais termes de la science des Peres du Concile , que parce qu'il donnoit dans les pensées des hérétiques , qui ne croient pas que Dieu puisse conserver son Eglise sans le secours de ces Docteurs , qui à ce qu'ils prétendent n'ignorent rien de ce qui peut être sçu ; à qui toutes les langues sont connues , qui ont épluché tous les livres ; tourné & retourné en routes sortes de sens , toutes les expressions & tous les mots de l'Ecriture. Et Monsieur le Vassor ne croira jamais que sans tout cet attirail de science & de critique dont il se pique, on soit capable d'examiner la doctrine de la foy , & d'en décider dans un Concile ; mais malheureusement cette sorte de science dont les hérétiques font vanité , ne sert qu'à les égarer davantage ; qu'à les rendre plus flotans & plus incertains dans leurs sentimens ; qu'à les diviser de plus en plus entr'eux ; à les faire passer d'un parti à un autre parti , & d'une opinion à une autre opinion ; sans pouvoir jamais trouver de stabilité , ni d'af-

R r r

fiette ferme. Monsieur le Vassor le sçait par sa propre expérience ; & à moins qu'il ne meure bientôt , on peut assurer qu'il n'est pas à son dernier maître ; puisqu'on sçait qu'il ne sçait pas encore tout , & qu'à force d'étudier , il ne sçauroit manquer d'acquiescer de nouvelles lumières ; ainsi peut-être que bien-tôt il sera divisé de ceux avec qui il paroît uni aujourd'hui. Tant de livres qui s'impriment tous les jours en Angleterre , en Allemagne , en Hollande & dans les païs du Nord , où on débite les nouvelles découvertes qu'on prétend avoir faites dans l'Ecriture , lui feront peut-être prendre quelque nouveau parti.

Si Vargas avoit fait quelque réflexion sur ce qu'il avoit déjà vû arriver de son temps entre tous les Docteurs de l'hérésie , il ne seroit point persuadé que l'on pût venir à bout de l'hérésie à force de science ; ni que les Conciles ne pussent heureusement succéder sans le secours de cette critique , dont les hérétiques font un si grand état ; & quand il seroit vrai que les Peres du Concile en auroient absolument manqué , ils n'en auroient pas été moins capables de bien décider de ce qui appartient à la foy.

Mais enfin si tous les Evêques qui composoient ce Concile n'étoient pas également sçavans , ils ne laissoient pas tous de contribuer à le faire réussir ; si les uns y servoient de leur profonde science dans l'une & l'autre Théologie & de leur grande connoissance des Ecritures , les autres y servoient de leur piété , de leur modestie , de leur prudence ,

des prieres & des sacrifices non sanglans , qu'ils offroient tous les jours à Dieu pour la paix , & pour la conservation de l'Eglise : car ne peut-on pas dire des Evêques du Concile de Trente ce que Eusèbe disoit des Evêques de celui de Nicée ? *De ces Ministres* Vie de Confl. liv. 3. c. 9. de Dieu , les uns se faisoient remarquer par la sagesse de leurs discours , les autres y étoient considerez par la sainteté de leur vie , & leur patience dans les travaux ; les autres par leur modestie , la douceur & la facilité de leurs mœurs : *Alii sermone sapientie ; alii gravitate vite & laborum tolerantia eminebant atque modestia , & comitate morum erant ornati* ; qui contribua plus à la victoire que le peuple de Dieu remporta sur les Amalecites , ou de Josué qui combattoit , ou de Moïse qui prioit ?

A R T I C L E I I I.

Des Sauf-Conduits.

VArgas dit que l'Empereur avoit sur tout à cœur d'obliger les Protestans de se trouver au Concile, afin de les obliger dans la suite de s'y soumettre : C'est pour cette raison qu'il faisoit tant d'instances auprès du Légat , & auprès du Pape même ; afin d'obtenir pour eux des sauf conduits en la forme qu'ils les demandoient. Je veux croire que l'intention de l'Empereur étoit bonne ; mais il faisoit des efforts pour une chose qu'il ne devoit point entreprendre , & qu'il n'auroit jamais entreprise ,

Pag. 121.
Lett. du 7.
Oâ. 1551.

s'il avoit eû un conseil, qui eût mieux connu le genie de l'hérésie & la politique des Protestans, ou au moins il ne l'auroit point entreprise sur le pied que la propoisoient les Protestans ; puisque sur ce pied, il étoit impossible qu'il en pût jamais rien réussir de bon, ni pour l'Eglise, ni pour l'Empereur même, comme la suite de ces réflexions le fera voir.

Pag. 605.

Quand il auroit été vrai que les Protestans vouloient bien aller au Concile, & que toutes leurs protestations de soumission à un Concile libre auroient été autant sinceres, qu'elles l'étoient peu en éfet, comme on l'a voit reconnu, dès que le Concile avoit commencé ; ainsi que le représenterent les Légats dans la réponse qu'ils firent au discours du Cardinal de Lorraine, à sa premiere entrée au Concile : Quand (dis-je) il y auroit eû de la bonne foy dans les promesses des hérétiques, l'Empereur ne devoit jamais demander au Concile des sauf-conduits dont les Protestans prescrivoient eux mêmes les clauses. S'ils ne demandoient que la sûreté de leurs personnes, il étoit juste de la leur donner ; mais cela regardoit principalement l'Empereur, comme Souverain de la Ville de Trente : & puisque les députez des Princes, & des Villes d'Allemagne ne craignoient pas de venir au Concile, sous la garantie du droit des gens, dont l'Empereur étoit le protecteur à leur égard ; les Docteurs y auroient bien pû venir sous la même protection.

Mais (dira-t'on) l'Empereur Sigismond avoit donné un sauf-conduit à Jean Hus, le Concile

de Constance en avoit donné un à Jérôme de Prague ; & cependant on sçait comment ils furent traittez. On a mille fois répondu que ces fauf-conduits étoient en forme commune , & que celui de Constance portoit exprellément , *contre la violence seulement , & la justice sauve* ; que d'ailleurs l'un & l'autre n'avoient demandé la liberté de se trouver au Concile que pour se justifier ; & que l'un & l'autre ne s'éiant pas justifiez , mais au contraire ayant été condamnez par le Concile , le Magistrat dont l'autorité ne dépendoit pas de l'Empereur avoit été en droit d'en user contre ces hérétiques. Mais comme on vient de le dire , l'Empereur Charles V. pouvoit donner des assurances contre la violence & contre la justice ; en un mot telles que les demandoient les Protestans.

Enfin si les hérétiques vouloient que le Concile de Trente leur donnât un fauf-conduit , tel que celui de Bâle en avoit donné un aux Bohémiens , le Concile l'a fait ; & on ne sçauroit comparer les fauf-conduits de l'un & de l'autre , que l'on ne les trouve semblables en toutes choses ; soit à l'égard de la manière d'entendre les Protestans sur toutes leurs difficultez , de leur répondre & de les instruire ; soit à l'égard de la sûreté de leurs personnes : car ils suposoient une chose fausse , lorsqu'ils disoient que le Concile de Bâle avoit accordé voix délibérative aux Bohémiens ; puisqu'il n'y a qu'à lire le fauf-conduit de ce Concile , pour être assuré qu'il ne s'y trouve rien de pareil.

L'Empereur devoit donc être content des fauf-

conduits que le Concile avoit donnez ; & il devoit user de sa prudence & de son autorité , pour obliger les Protestans de s'en contenter , & d'aller au Concile sous la sûreté de ces sauf-conduits & sous sa protection ; qui seule suffisoit pour les garantir. Voilà ce que l'Empereur auroit dû faire s'il avoit été bien conseillé ; au lieu de servir d'instrument à des gens mal intentionnez pour chicanner & tourmenter le Concile.

Mais suivons Vargas & examinons quelle pouvoit être la suite de ces sauf-conduits. Il dit souvent que le Concile craignoit beaucoup la venue des Protestans ; & cette crainte semble lui donner mauvaise opinion du Concile , comme si le Concile ne se fût pas senti assez fort pour leur répondre. Je veux que le Concile ait appréhendé la venue de ces gens-là , il avoit raison de l'appréhender ; & c'étoit une marque de sa prudence & de sa sagesse ; d'un côté les Peres du Concile ne voyoient rien à espérer pour la conversion de gens qui prenoient les mesures dont on a parlé sur Frà-Paolo ; & de l'autre ils devoient craindre que le Concile ne tombât dans une confusion totale par l'arrivée des Protestans. Car en effet si les députez des Protestans , & ceux de toutes les autres sectes , qui s'étoient formées dans l'Europe dès avant le Concile , fussent venus au Concile sous les conditions qu'ils demandoient , & que l'Empereur sollicitoit pour eux ; le Concile seroit devenu un champ de bataille , où tous les jours se feroient livrez de nouveaux combats , sans que l'on eût jamais pu

sçavoir de quelque côté auroit été la victoire : le Concile ne témoignoît donc que du jugement & de la prudence , lorsqu'il craignoit cette confusion.

L'Empereur même qui sollicitoit ces sauf-conduits , & qui souhaitoit avec tant d'ardeur que les Protestans se trouvassent au Concile , auroit eû honte de n'avoir pas prévû la broüillerie qu'ils devoient y causer ; & auroit vû avec douleur non seulement l'inutilité de leur présence pour terminer les différens de la Religion , mais encore le tort qu'elle auroit fait à l'Eglise ; puisqu'elle auroit empêché le Concile de pouvoir rien définir.

Encore , si l'Empereur avoit obligé tous les hérétiques qui se trouvoient dans l'étendue de l'Empire de convenir des mêmes articles , & de les faire présenter par les mêmes Docteurs ; il auroit pû y avoir quelque esperance de parvenir à la paix , s'il s'en peut faire entre l'Eglise & les hérétiques. Mais que tous les Princes & toutes les Villes envoyassent leurs Docteurs particuliers , armez chacun de leur Confession de foy , comme les Ducs de Saxe & de Vvirtemberg , la Ville de Strasbourg & quelques autres le firent : Il n'y a point d'homme si stupide qui ne voye que ce n'étoit pas le moïen de faire la réunion , mais le vrai moïen de jeter les choses dans une plus grande confusion , & de rendre en éfet la réunion impossible. On parla moins de différentes langues à la tour de Babel , qu'il ne se seroit vû de sentimens & de doctrines différentes à Trente ; & la rencontre de tant de monstres ensemble , n'auroit pas manqué d'en faire naître de nouveaux.

Pag. 312. ré-
flexions de
M. le Vassor.

Monsieur le Vassor ne peut souffrir que le Légat ne voulût pas que les Docteurs Protestans fussent reçûs à présenter, ni à défendre leur Confession de foy au Concile. *Le fier Légat (dit-il) répondit entre autres choses, qu'on ne souffriroit jamais qu'ils présentassent une Confession de foy au Concile, & qu'on les admectroit encore moins à la deffendre; parce qu'autrement les disputes ne finiroient jamais; que les Peres du Concile devoient seulement examiner la doctrine des Luthériens & la condamner selon son mérite; que si les Protestans avoient quelque difficulté à proposer, ils le pourroient faire avec humilité, & que le Synode les écouteroit pourvu qu'ils voulussent être dociles.* Crescentio ajouta qu'il ne changeroit point de sentiment, lui en dût-il coûter la vie.

Tout ce discours que Monsieur le Vassor fait tenir au Légat, suivant les lettres de Vargas, lui paroît fort étrange, parce qu'il ne veut pas se souvenir que jamais les hérétiques n'ont été reçûs dans les Conciles d'une autre manière que celle que le proposoit le Légat; & ce n'étoit point fierté dans le Légat de ne les vouloir point recevoir autrement, & de mourir plutôt que de changer de conduite; c'étoit une fermeté bien raisonnée, une résolution sage, & un vrai amour pour la foy & pour l'Eglise; qui n'auroit pû que recevoir beaucoup de trouble, & de dommage par une autre voie.

Quand le docte Monsieur le Vassor a fait ses réflexions sur les lettres de Vargas, il devoit rapeller dans sa mémoire ce qu'il avoit lû dans l'histoire,

& des Conciles de l'Eglise & du Synode de Dordrecht ; il auroit trouvé que ce Légat , tout fier qu'il le dit , ne parloit pourtant & n'agissoit que comme les Peres avoient parlé & agi dans les anciens Conciles ; que comme les Contre-remontrants avoient parlé , & agi dans le Synode contre les Remontrants ; & par conséquent il auroit jugé que ce Légat n'avoit prononcé que des paroles de loübricité & de vérité , & tout à fait conformes à l'ordre de tous les Conciles.

Monfieur le Vaffor devoit être d'autant plus perfuadé que le Légat avoit raifon de parler ainfi ; que Vargas reconnoît lui-même que le Concile de Bâle ne gagna rien avec les Bohémiens , qui avoient été entendus dans le Concile , & auxquels le Concile avoit fait répondre par fes Théologiens : *Ils s'en allerent (dit il) tels qu'ils étoient venus , & ils ne conclurent rien qu'après que le Synode leur eût envoyé des députez pour negocier.*

Lett. du 7.
Dec. 1551.
Page 319.

Mais ce que fit encore ce Concile par fes députez ne produifit rien ; car après que le Concile leur eût accordé la Communion fous les deux efpeces , & les eût fatisfaits fur les trois autres articles , ils revinrent à la charge au Concile & lui firent de nouvelles demandes : comme par exemple , *que le Concile obligeât tous les Catholiques de la Bohême & de la Moravie de communier auffi fous les deux efpeces , pour ôter toute diftinction ; qu'il leur permît de donner la Communion aux petits Enfans , de faire l'office en langue vulgaire , & de fe choifir pour Evêque celui qu'il leur plairoit , &c.* Ce qui ayant donné

de l'indignation au Concile, ils reçurent pour toute réponse, que l'on executeroit le traité fait avec eux ; mais que ces choses n'y étant point contennues, ils ne pouvoient pas se plaindre, si on ne leur accordoit pas.

Enfin je demande qui étoit l'homme assez ignorant, & assez peu expérimenté dans les affaires, qui pût s'imaginer que tant de différentes sectes d'hérétiques après avoir dressé leurs Confessions de foy, formé leurs sociétés, établi leur discipline, & s'être fait accorder en beaucoup de lieux par la force, le libre exercice de leur Religion, de plus apuiez de grand nombre de Princes, allassent au Concile pour renoncer à toutes ces choses ? On peut bien espérer que des hommes qui ne font que commencer de concevoir leurs erreurs, qui n'y sont pas encore endurcis, qui n'ont pas encore formé de parti, ni tout à fait secoué le joug de l'Eglise, seront encore susceptibles des instructions de l'Eglise ; mais que des hérétiques déclarez, qui ont levé l'étendard de la rebellion contre l'Eglise & contre les Souverains, & qui se voient suivis d'une grande foule de Sectateurs reprennent la douceur des agneaux, & la docilité des enfans pour se soumettre aux décisions d'un Concile ; c'est une chose au dessus de toute espérance, & il faut que la providence de Dieu fasse agir d'autres ressorts que ceux du gouvernement ordinaire de l'Eglise, pour parvenir à un si grand ouvrage : voilà ce que devoit penser le Conseil de l'Empereur.

Au reste, Monsieur le Vassor fait lui même l'a-

pologie de la conduite du Légat , & prononce la condamnation de celle des Protestans ; lorsqu'après avoir raporté ce que mande Vargas des Envoyez de Vvirtemberg , qu'ayant présentée leur Confession de foy , déclaré que leur Maître envoyoit des Théologiens pour expliquer plus amplement ce qu'elle contenoit ; ils avoient ensuite demandé que l'on choisît de part & d'autre des Juges desintéressés pour écouter leurs raisons , & juger équitablement des points controversés : Il dit que cette demande étoit juste ; mais qu'il ne voyoit pas qu'elle fût bien praticable. *Quels Juges (ajoute-t'il) pouvoit-on choisir de part & d'autre qui fussent desintéressés ; tout le monde avoit pris son parti ?* Or si Monsieur le Vassor reconnoissoit que cette proposition ne se pouvoit exécuter , il reconnoissoit en même temps l'inutilité de toutes les autres conditions proposées par les Protestans ; parce que toutes les autres tendoient à celle là , & devenoient inutiles si celle-là ne se pouvoit pratiquer. Mais si toutes ces conditions étoient inutilles , il en falloit revenir à l'ordre commun , c'est-à-dire à celui qui avoit été proposé par le Légat : ainsi Monsieur le Vassor par cet aveu fait réparation d'honneur & au Légat & au Concile.

Vargas même lorsqu'il insiste le plus sur les raisons qui devoient obliger le Concile à donner des sauf-conduits en la forme qu'ils étoient demandez , dit que les Princes Protestans & les Villes iuseroient dans les pouvoirs qu'ils donnoient à leurs Envoyez des subterfuges , pour se dispenser un jour de recevoir les décisions du Concile. Après cela comment Var-

gas pouvoit-il si fort se récrier contre le Légat & contre la Cour de Rome, de ce qu'ils persisteroient dans la résolution de ne pas donner des sauf-conduits avec toutes les clauses, que demandoient les Protestans ; puisque par le moyen de ces subterfuges, ils pouvoient rendre inutile tout ce qui auroit été fait dans le Concile à leur égard.

Vargas suposant que le Concile fit ce que proposoient les Protestans, il étoit d'avis *que comme ils nommeroient des personnes pour parler, les Catholiques nommassent aussi des personnes pour leur répondre, sans chaleur (dit-il) et sans emportement.* Cela se pouvoit faire, comme il s'étoit fait au Concile de Bâle ; au cas, comme je l'ay dit, que les Protestans se fussent tous réduits à quelques articles : mais comme toutes ces conférences avoient été inutiles au Concile de Bâle, elles l'auroient été tout de même au Concile de Trente, & ainsi ce n'étoit pas la peine d'occuper tout le Concile pendant plusieurs mois à entendre des choses qui n'aboutiroient à rien, & après lesquelles les Protestans se feroient retirez du Concile de Trente, comme ils y étoient venus, ainsi qu'il en arriva aux Bohémiens au Concile de Bâle ; ou après que le Concile eût consumé plus de cinquante séances à les entendre & à leur faire répondre. Après plusieurs allées & venues du Duc de Bavière, qui s'emploioit pour leur reconciliation, ils se retirèrent sans rien faire.

En effet que pouvoit-on dire dans ces conférences, qui n'eût pas été écrit & dit mille fois de part

& d'autre , sans que cela eût rien produit ? Si les hérétiques ou ceux qui sont accusez de l'être , ne vont au Concile que pour plaider leur cause , sans reconnoître dans le Concile le pouvoir de juger ; c'est la chose du monde la plus frivole que leurs harangues. Les Universitez les plus fameuses avoient censuré leur doctrine, les Papes l'avoient condamnée, plusieurs Conciles Provinciaux en avoient fait de même ; il ne restoit plus que l'autorité du Concile universel , & ils ne le vouloient pas reconnoître en effet. De quoi est-ce donc s'embarassoit Vargas , & de quoi vouloit-il embarrasser le Concile , lorsqu'il se mettoit en tête de faire recevoir les Protestans de la manière qu'ils le vouloient ; c'est-à-dire d'une manière qui dégradoit effectivement le Concile , puisqu'on lui ôtoit la puissance de juger ? Falloit-il avoir de la cervelle pour se tant tourmenter sur des choses si inutiles ?

Mais ce qui est merveilleux de ce politique , il vouloit que de part & d'autre on parlât sans chaleur & sans emportement ; il étoit bien neuf s'il croioit que cela se pût faire ainsi , il sçavoit qu'il y avoit eû de la chaleur dans les conférences qui se tinrent à Bâle , & il s'imaginoit que les Protestans pourroient parler sans chaleur à Trente où ils paroïtroient avec une independance absoluë de toute autorité capable de réprimer les mouvemens impetueux , qui ne peuvent manquer de s'exciter dans les discours qui touchent la chose du monde sur laquelle les hommes s'échauffent le plus ? Si les Bohémiens ne purent entendre traiter la doctrine de

Jean Hus d'hérétique sans s'émouvoir ; de quels termes auroit-on pu se servir à l'égard de Luther, & de tant d'autres hérésiarques, qui s'étoient élevez dans l'Europe depuis Luther, pour ne pas mettre le feu à la bile des Poteftans ?

Il faut (ajoute Vargas) que les Protestans paroissent toujours comme demandeurs : Voilà ce sça-
 Lett. 7. Oâ.
 1551. p. 123. vant Legifte, ce grand homme d'Etat, qui se mêle de vouloir prescrire la manière dont se doit regler le Concile, & qui peche dans la procedure la plus commune des tribunaux civils & ecclésiastiques. on sçait qu'avant que de régler les qualitez, il faut auparavant que les parties reconnoissent le Juge devant lequel elles doivent plaider ; & les Protestans ne vouloient point reconnoître le Concile.

Mais pour être assuré combien étoit absurde la pensée de Vargas, il faut considerer à quelle fin le Concile étoit assemblé. Or on sçait que le premier dessein du Concile étoit de desfendre la foy de l'Eglise, & de proscrire toutes les erreurs, qui infectoient l'Europe depuis long-temps. Tous ceux donc qui étoient entachez de ces erreurs ou accusez de l'être, ne pouvoient paroître dans le Concile qu'en qualité d'accusez, pour y rendre raison de leur foy & se justifier. Les Contre-remontrans ne voulurent point recevoir les Remontrans d'une autre maniere dans le Synode de Dordrecht.

Mais Monsieur le Vassor me dira pour Vargas que le Concile devoit encore travailler à la réformation de l'Eglise, & qu'au moins en ce chef les Protestans étoient véritablement demandeurs, puis-

qu'il y avoit si long temps qu'ils demandoient cette réformation. Je répond à Monsieur le Vassor que si cette raison est specieuse, elle est pourtant fausse en toutes manières.

Il est vrai que ces Messieurs demandoient la réformation de l'Eglise, & il faut avouer qu'elle en aura toujours besoin pendant qu'elle combattra sur la terre; mais où demandoient-ils cette réformation, à quel tribunal s'adressoient-ils? Ils ne vouloient pas que le Chef de l'Eglise en fût Juge, ni les Evêques mêmes, parce que tous étoient coupables des abus; & par conséquent tous selon eux incapables de travail à une bonne réformation, c'est-à-dire que c'étoit par devant eux mêmes que se devoit faire cette poursuite: en un mot ils étoient parties & vouloient encore être les Juges.

Mais je veux bien supposer que ces hommes n'avoient tort ni dans le fond, ni dans la forme, que l'Eglise avoit besoin de se reformer; & qu'ils étoient parties capables pour en faire les poursuites. S'ils vouloient faire réussir ce louable dessein, ils devoient demeurer dans l'Eglise, & le poursuivre devant les tribunaux, qui le pouvoient légitimement ordonner: alors ils auroient pû paroître en qualité de demandeurs, & remontrer tous les chefs qu'ils auroient crû mériter réformation. C'est ainsi qu'en ont usé les Catholiques dans tous les Conciles; car il ne s'en est point tenu, où on n'ait fait des Canons pour la réformation de la discipline: mais les Catholiques s'y sont conduits avec prudence & avec modestie, sans se déclarer parties.

Pour lors soit que l'on eût réformé l'Eglise, ou tout à fait, ce qui ne se peut guères esperer, ou en partie, ou même si on le veut point du tout, car je veux bien mettre les choses au pis; ils ne la devoient point quitter, mais demeurer paisiblement dans le champ du Seigneur avec le mauvais grain, sans pourtant se laisser corrompre, & y vivant dans la pratique de la discipline & de toutes les vertus opposées aux vices, & aux desordres dont ils demandoient la réformation, ils se seroient sanctifiés malgré ces vices & ces desordres de quelques membres de l'Eglise. Un Citoyen paroît-il sage, si ne pouvant réformer l'Etat, & remettre l'ordre dans la société, il la divisoit & se revoltait contre son Souverain? Ne feroit-il pas en cela un mal plus grand que tous ceux, qu'il auroit voulu corriger?

J'ay dit que je voulois bien supposer qu'ils eussent raison dans le fond & dans la forme; car il est certain qu'ils avoient tort en tout, puisqu'aucun homme particuliern'a droit de travailler à la réformation de l'Eglise, qu'en la manière que je l'ay dit cy-devant; sçavoir en se réformant soy même, & en contribuant par son exemple à la réformation des autres: c'est une entreprise criminelle à des particuliers d'y vouloir parvenir par une autre voye, puisqu'il y a violation de l'ordre que Dieu a établi.

Mais enfin après le schisme qu'ils avoient fait avec l'Eglise; quel caractère avoient-ils désormais pour en demander la réformation, & pour se rendre ses accusateurs? Mais en quel tribunal pouvoient-ils poursuivre leur accusation? Il auroit fal-

Iu auparavant que s'ils se fussent réunis à elle , & eussent fait une déclaration autentique , qu'ils se soumettoient à l'autorité du Concile ; sans quoi ç'étoit la plus frivole , & la plus irréguliere procédure qui fût jamais de venir se présenter au Concile qu'ils ne reconnoissoient pas pour Juge : Or si le Concile ne pouvoit les juger , Vargas a montré qu'il n'entendoit rien dans les formalitez les plus essentielles , lorsqu'il a dit qu'ils devoient paroître dans le Concile en qualité de demandeurs.

Mais pour parler selon la vérité , je ne sçai en quel qualité ils y pouvoient paroître ; puisque comme je l'ay dit , avant que les qualitez se pussent régler entre les parties , il faut que le tribunal soit certain & également reconnu de part & d'autre ; or c'est à quoi les Protestans ne vouloient point se soumettre ; & ç'en étoit assez pour faire connoître à l'Empereur , & à son Conseil l'illusion de son entreprise , de faire venir les Protestans au Concile ; puisque toutes les règles du gouvernement politique & ecclesiastique y répugnoient également.

Vargas dit ensuite que *si les choses se passent ainsi dans le Concile (c'est-à-dire) comme le proposoit le Legat , la présence des Protestans au Concile ne sera pas d'une grande utilité pour eux ; qu'ils auront entendu prononcer leur condamnation sans recevoir aucune instruction.* Lett. 7. Oâ.
1551. p. 124

Au contraire leur présence au Concile ne pouvoit être utile pour eux qu'au cas que les choses s'y fussent passées de cette manière, cela s'entend

s'ils avoient eû de la docilité ; les Docteurs auroient pû les instruire en presence du Concile les uns après les autres , sur tous les articles qui leur faisoient de la peine ; & si l'instruction de ces Docteurs ne les avoit pas encore tout à fait persuadez , les Décrets du Concile auroient achevé de le faire. C'est ainsi que le Concile de Jerusalem instruisit les Chrétiens d'Antioche , qui ne s'étoient pas laissé persuader aux instructions de S. Paul & de S. Barnabé ; en leur envoyant son décret qui portoit implicitement la condamnation de leur sentiment : les Conciles ne sçauroient instruire d'une autre manière ; il faut commencer par reconnoître leur autorité , si on veut avoir part à leurs lumières.

Page. 201.

Si Vargas eût un peu plus étudié la politique des Protestans , il auroit été persuadé qu'ils ne se proposoient pas d'aller au Concile pour recevoir des instructions , mais pour en donner ; non pour abandonner leurs erreurs , mais pour les soutenir contre tout ce qu'auroit pû dire le Concile. Il le reconnoit lui même par les paroles qui suivent ; *Si ce que l'on raporte de l'assemblée qu'ils ont tenue à Vvirtemberg avec Melancton est véritable , qu'ils sont encore plus entêtés que jamais , & plus résolus à soutenir leurs erreurs ; je ne vois pas que l'on doive espérer de les gagner.* Mais Vargas ne devoit-il pas s'apercevoir de leur entêtement , par les seules propositions qu'ils faisoient au Concile , sans avoir besoin de sçavoir ce qui s'étoit passé à Vvirtemberg ; mais enfin après le résultat de cette assemblée , il ne pouvoit plus douter que les Protestans

se joüioient de l'Empereur & de son Conseil , aussi bien que du Concile ; & que par conséquent ç'étoit perdre sa peine & son temps que de solliciter pour eux des sauf-conduits auprès du Concile.

C'étoit être bien aveugle de n'avoir pas déjà été détrompé , par le procedé de l'Envoïé de Brandebourg : Vargas avoit écrit que l'Envoïé de cet Electeur après avoir déclaré pour son Maître qu'il s'immettoit au Concile : Quand il fût question de spécifier en quoi , il ne voulut point s'expliquer. Vargas devoit donc être assuré que l'Electeur ne faisoit cette déclaration vague que pour amuser le Concile ; afin d'obtenir pour son Fils des dispenses pour posseder deux Evêchez à la fois celui de Magdebourg & celui d'Alberstad ; que par conséquent ce Prince n'étoit pas sincere dans son procedé , & n'avoit au fond point d'autre Religion que son intérêt ; puisqu'étant Protestant , il vouloit bien que son Fils fût Catholique pour jouir de ces deux grands Benefices.

Il écrit dans une de ses lettres que les Envoïez de Saxe viennent plus roides , & plus inflexibles que le Concile ne voudroit. Le Docteur Malvenda mandoit qu'ils faisoient des propositions dures. Après cela comment Vargas pouvoit-il conseiller que l'on pressât & le Pape & le Légat d'avoir de la condescendance pour eux ; n'étoit-il pas plus visible que le jour , que tout ce qu'on feroit pour les gagner ne tourneroit qu'à la confusion du Concile & de l'Eglise.

C'étoit un plaisant raisonnement pour un hom-

T t t ij.

Lett. 12.
Oct. 1551.
P. 121.

Lett. 10.
Jan 1552.
P. 460.

Lett. 16.
Jan. 1552.
P. 474.

me comme Vargas que celui qu'il faisoit dans une autre de ses lettres : *Quand à ce que les Envoyez du Duc Maurice proposent (dit-il) que les Evêques soient absous du serment de fidélité qu'ils ont fait au Pape , & qu'il se soumette lui même au Décrets du Concile : Je veux bien que les Protestans ayent de mauvaises intentions , & qu'ils ne pensent qu'à soutenir leurs hérésies ; cependant si le Pape vouloit entendre raison , il se trouveroit un milieu qui ne lui seroit point préjudiciable , & qui ôteroit toute sorte de prétexte aux Protestans.* Et quel est ce milieu il ne le dit point ? Il ajoute seulement , pour satisfaire sa malignité , *que le Pape & ses Ministres se laisseroient plutôt égorger , que de relâcher la moindre de leurs prétentions.*

Qui n'auroit pitié de voir ce grand politique demeurer d'accord que les Protestans avoient de mauvaises intentions , & qu'ils ne pensoient qu'à soutenir leurs hérésies , parce que désormais il ne pouvoit plus s'empêcher de voir ce qui sautoit aux yeux de tout le monde ; & cependant vouloir encore que le Pape & les Evêques se soumissent aux loix qu'ils leurs imposoient , *pour ôter (dit-il) tout prétexte aux Protestans.* Etoit-il encore si peu clairvoyant qu'il n'aperçût pas que ce prétexte ôté , ils en eussent encore trouvé d'autres ; & qu'enfin à force d'ôter les pretexts aux hérétiques , le Concile & le Pape se seroient dégradés eux mêmes , & auroient fait une pluie considérable à l'Eglise. Je ne parle pas de la soumission du Pape au Concile , elle est de droit & il étoit inutile de la demander ; mais

que les Evêques eussent été déliés du serment de fidélité qu'ils avoient fait au souverain Pontife, & que le Pape y eût consenti, n'étoit. ce pas rompre le lien de l'unité des Pasteurs inférieurs avec leur Chef; car c'est là ce que veut dire ce serment, les hérétiques n'auroient pas manqué d'en tirer des avantages contre l'Eglise, comme ils ont fait des fauf-conduits que le Concile de Basse avoit donné aux Bohémiens, contre la pratique de tous les anciens Conciles; car depuis ils ont rompu la tête à tout le monde de ces fauf-conduits, comme si la conduite de ce Concile sur ce sujet devoit être une loi pour tous les autres Conciles.

Mais Vargas cet homme si habile à trouver des expédiens, nous devoit donc apprendre ce milieu qui ne devoit porter aucun préjudice au chef de l'Eglise, & puisqu'il ne la point fait, c'est une preuve qu'il n'en sçavoit point: En effet, on ne sçau- roit rompre l'ordre de la hiérarchie sans préjudi- cier à l'autorité de ceux qui la composent; demê- me que l'on ne sçauroit destituer les Magistrats; ou suspendre leur autorité pour satisfaire une po- pulace mutinée sans faire injustice à ces Magistrats, & sans offenser la puissance souveraine.

Enfin après avoir mandé *que les Protestants ne* Lett. 25.
Jan. 1552.
p. 563. *vouloient point s'obliger à se soumettre au jugement* *du Concile.* Au lieu de s'amuser à chicanner le Lé- gat sur tous les mots qu'il vouloit ou ajouter au fauf conduit ou en retrancher; il devoit confesser qu'il s'étoit trop flatté dans les esperances qu'il avoit conçûes des Protestans; que le Pape & le Lé-

gat connoissoient mieux le genie de l'hérésie que lui , & qu'ils avoient raison de ne leur pas accorder des choses honteuses à l'Eglise & inutiles aux hérétiques.

Lett. 9.
Nov, 1551.
p. 204.

L'Evêque d'Arras en jugeoit bien mieux que Vargas. Il lui mandoit quelque temps auparavant qu'il y avoit des Protestans en chemin : *Mais ce qui se trame secrettement (dit-il) me fait voir à decouvert que leurs Docteurs ont en tête quelque insigne friponnerie , qu'ils cachent le mieux qu'ils peuvent.* En effet meditoient-ils autre chose que des friponneries ? Après leurs séditions & leurs révoltes , ils avoient leurré tout le monde de leur soumission au Concile ; & depuis que ce Concile fut assemblé, ils proposoient pour y aller des conditions qui détruisoient par provision l'autorité du Concile , celle des Evêques & du Pape , comment un pareil procedé se peut-il appeller ?

Lett. 27.
Jan 1552.
p. 572.

Malvenda écrit à l'Evêque d'Arras que les envoie des Protestans , ne se contentent pas seulement de proposer leurs sentimens sur la Religion , & de dire les raisons qu'ils ont eûes de les embrasser ; mais qu'ils imposent encore des loix au Concile , dont ils demandent l'observation. Ils veulent que l'on declare que le Concile est au dessus du Pape & plusieurs autres choses *Cela seroit suportable (dit-il) si en faisant ses propositions , ils promettoient en même temps de se soumettre au jugement du Concile , & qu'ils le reconnoissent alors comme un tribunal souverain ; mais qu'ils fassent des loix & qu'ils ne prétendent se soumettre au jugement de qui que ce*

sur les Lettres & Memoires de Vargas. 519
soit , enforte qu'il n'y ait point d'autre Juge que
l'Ecriture Sainte , il semble qu'il y a de l'injustice &
de l'arrogance.

François de Toledé Ambassadeur de l'Empereur reprochoit aux Protestans , qu'ils vouloient faire la loi à l'Eglise , en prescrivait au Concile la forme des sauf-conduits ; il avoit raison car si le Concile l'avoit suivie , le Concile n'auroit plus été un Concile , & les hérétiques y auroient fait ce qu'il leur auroit plû : je ne dis rien en particulier de ces clauses , j'en ay assez parlé sur Frà-Paolo. Le Cardinal Belarmin dit en quelque endroit , que les Protestans demandoient pour venir au Concile un sauf-conduit pour les personnes & pour la cause , c'est-à-dire que ni leurs personnes , ni leurs erreurs ne pussent être condamnées : Frà-Paolo ne parle point de cette condition plus deraisonnable encore , & plus exorbitante que toutes les autres. Peut-être que le Cardinal la raporte ; parce qu'en effet elle est contenue en vertu dans les autres , qui mettoient le Concile hors d'état de pouvoir prononcer aucun jugement , ni à l'égard des erreurs ni à l'égard des personnes.

L'Evêque de Pampelune écrivoit en ces termes à celui d'Arras : *Quant aux Protestans qui sont ici & ceux qu'on y attend encore , je crains bien qu'il n'en soit d'eux comme du loup que la chèvre nourrit de son lait dans la fable ; les bons offices ne serviront de rien pour les gagner : Improbis nullo stetit obsequio ;* c'étoit bien les connoître que d'en faire ce jugement.

Pag. 489.
réflex. de M.
le Vallor.

De Con. lib.
1. c. 1.

Lett. 28.
Jan. 1552.
p. 592.

Pag. 72.
billet de Varg.
gas.

L'Empereur auroit pris de meilleures mesures ; s'il avoit eû pour conseil des personnes du caractère de cet Evêque , ou plutôt s'il avoit voulu ; car la conduite de ce Prince donne lieu de croire que tantôt il vouloit une chose , tantôt une autre ; selon ce qu'il croioit convenir à ses intérêts. Vargas parle dans un de ses billets d'une lettre de l'Empereur au Pape , par laquelle il promettoit que *l'on procederoit à la réformation dans le Concile , qu'autant que le Pape le trouveroit bon ; & qu'il feroit en sorte que les Evêques ne s'oposeroient point à sa Sainteté , & qu'ils laisseroient passer tout ce qu'elle voudroit*. Cela signifie que tantôt il apuyoit les desseins du Pape ; & tantôt ceux des Protestans , selon qu'il croioit que le demandoit le bien de ses propres affaires : après cela il y a lieu de s'étonner que Vargas ait tant prôné le zèle de l'Empereur pour le bien de la Religion.

Pag. 180
réflexions de
M. le Vassor.

Ce que j'ay rapporté jusques ici du procédé des hérétiques sembloit ne laisser aucun lieu de douter qu'il n'y avoit ni sincérité dans leurs intentions , ni raison dans les propositions qu'ils faisoient pour aller au Concile. Cependant Monsieur le Vassor habile & judicieux comme il est , *ni trouve rien que de fort raisonnable* , parce qu'il prétend que l'autorité du Pape étoit un des sujets de leur séparation. *Un des principaux points (dit-il) controversé entre les Protestans & l'Eglise de Rome , c'est l'autorité & la juridiction du Pape*. Je l'accorde à Monsieur le Vassor , quoique très gratuitement : car en effet ce n'est point le plus ou le moins d'autorité du Pape qui

qui a causé les égaremens des Protestans , ni qui peut les en faire revenir ; mais quoi le Chef de l'Eglise , duquel l'institution est divine , cessera d'user de ses pouvoirs & de paître le Troupeau de JESUS-CHRIST ; en un mot demeurera depouillé de son autorité , parce que des hommes téméraires & séditions se seront avisez de la lui contester , & cela paroît à Monsieur le Vassor *juste & raisonnable* ? Il faut pour penser ainsi qu'il ait des idées toutes particulieres de l'ordre & de la justice , seroit-il de l'ordre de commencer par dégrader un Prince , parce que des sujets rebelles lui contesteroient son autorité ?

Cette conduite artificieuse des Protestans à l'égard du Concile , me fait souvenir de la réponse En 1535 judicieuse , que fit la Faculté de Théologie de Paris au Roy François I. sur les articles que ce Prince lui avoit fait présenter de la part de Melancton & de Bucer , touchant les moyens de pacifier les différens de la Religion. Il y avoit au commencement de ces articles une exhortation aux Docteurs Catholiques , de n'avoir point de honte de changer de sentimens , s'ils reconnoissoient être tombez dans quelque erreur ; & de suivre l'exemple de S. Augustin , qui avoit publié un Livre de rétractations de tous ses sentimens ; qui ne lui avoient pas paru vrais , après les avoir examinez de nouveau , ce célèbre Corps après un examen sérieux de ces articles répond au Roi en cette manière.

10. Qu'il lui sembloit que Melancton & ses adhérens , avoient présenté ces moyens de pacification ,

Vvv

moins pour se réunir à l'Eglise Catholique , que pour débaucher ses enfans & les attirer à leur parti ; puisqu'on voyoit d'abord dans ces articles une exhortation à changer les dogmes , & les rites qu'ils avoient reçûs de leurs peres ; à l'exemple disent-ils de S. Augustin , qui avoit quitté des sentimens qu'il ne croioit pas vrais. Que si les Catholiques étoient une fois tombez dans cette inconstance , c'étoit fait de la Religion ; puisque c'étoit une nécessité que désormais ils fussent toujours flottans & incertains dans la doctrine , & qu'ils se laissassent emporter à tous les vents des opinions humaines ; qu'il s'excita tous les jours de nouvelles disputes & de nouveaux schismes ; & qu'enfin tout se remplit de séditions & de guerres civiles , comme on le voioit en Allemagne.

2^o. Que si S. Augustin , comme un Docteur particulier s'étoit pu tromper dans l'interprétation de quelques lieux de l'Ecriture , & s'en étoit ensuite rétracté ; il n'en étoit pas de même de l'Eglise , dont les dogmes & les pratiques n'étant pas fondez sur le sentiment d'aucun homme en particulier ; mais sur le jugement & le consentement de tous les Chrétiens , de tous les pays & de tous les temps , on ne les pourroit quitter sans schisme & sans impiété.

3^o Que l'on avoit assemblé en Allemagne Diette sur Diette , & que loin que ces Diettes eussent avancé quelque chose pour la paix , les esprits s'étoient de plus en plus aigris les uns contre les autres ; ce qui vérifioit les prédictions qui en avoient

sur les Lettres & Memoires de Vargas. 523
été faites par le S. Esprit : *Que les disputes avec les
hérétiques se convertissent en des questions de mots
qui n'engendrent que des inimitiez, des contentions,
des jalousies & des blasphemes.*

4°. Que c'étoit inutilement qu'ils propoisoient
des moyens de paix, puisqu'il ne leur avoit pas
encore été possible de s'accorder entr'eux.

5°. Qu'il seroit facile au Roi de connoître leurs
artifices, s'il trouvoit bon de leur demander leurs
réponses aux articles que la Faculté se donnoit la
liberté de présenter à la Majesté.

Voici les articles sur lesquels la Théologie de
Paris souhaittoit que les Luthériens répondissent,
avant qu'elle entra dans l'examen des sujets de
leur séparation.

1°. Puisqu'il est nécessaire que ceux qui ont de
différens sentimens conviennent de quelques princi-
pes communs & incontestables entr'eux, afin de se
pouvoir accorder; elle leur demande s'ils reçoivent
tous les livres qui sont compris dans le corps
des Ecritures.

2°. S'ils reconnoissent que l'Eglise établie par JESUS-CHRIST ne peut errer dans la foy ni dans
les mœurs; & que pour conserver l'unité de la foy,
elle a pour Chef visible & ministériel S. Pierre &
ses successeurs sous JESUS CHRIST son Chef in-
térieur & essentiel.

3°. Si comme enfans de cette Eglise, ils veulent
embrasser les décisions de tous les Conciles, avec
les constitutions des souverains Pontifes, reçues &
aprouvées de toutes les Eglises.

4°. S'ils approuvent les loüables coutûmes , & les saintes pratiques de l'Eglise établies , pour exciter & nourrir la pieté , lesquelles nous font venuës des anciens.

5°. Si pour l'intelligence & l'explication tant des livres de la sainte Ecriture , que des rites de l'Eglise ; ils vouloient bien suivre les anciens Peres & Docteurs tant Grecs que Latins , comme S. Jérôme , S. Ambroise , S. Augustin , S. Gregoire , S. Basile , S. Chrysostome & les autres.

Voilà sur quoi la Théologie de Paris vouloit savoir les sentimens des Protestans , avant que d'entrer en lice avec eux , & ce fût avec beaucoup de prudence & de sagesse qu'elle le fit ; puisque si les Protestans ne recevoient pas les cinq articles cy-dessus , il étoit inutile qu'elle vint avec eux à aucune conférence sur les matières controversées ; attendu que n'y ayant point de principes communs entre les Docteurs Catholiques & eux , il étoit absolument impossible qu'ils convinssent de rien.

Le Roi trouva fort bon qu'ils eussent pris cette voie ; & comme les Protestans ne firent pas de réponses favorables , ou n'en firent point du tout , parce qu'ils ne pouvoient acquiescer à ces principes sans perdre leur cause ; la Faculté au lieu de s'amuser à des contestations inutiles & sans fin , dressa un Abregé de la Doctrine de l'Eglise Catholique en 25. articles qu'elle presenta à sa Majesté ; & qui ayant été approuvez par les Evêques de France assembles à Melun par ordre du Roi , il fût enjoint par un Edit à tous les François d'en faire profession.

En 1542.

Mais ce que firent les Docteurs de Paris dans cette rencontre n'est pas entierement nouveau , nous trouvons quelque chose d'apeu près semblable dans un conseil qui fut donné à l'Empereur Théodose. Ce Prince brûlant du desir de pacifier les troubles de l'Eglise , & d'éteindre toutes les hérésies ; avoit assemblé des Evêques de toutes les sectes pour les faire convenir entr'eux des mêmes sentimens. Un Sisinius Lecteur , homme très sçavant & de très bon jugement , & avec cela très bien instruit que les disputes ne peuvent jamais servir qu'à augmenter les différens , fit conseiller à l'Empereur par Nectaire Patriarche de Constantinople , *de demander simplement aux Chefs de toutes les sectes , s'ils ne respectoient pas les sentimens des Docteurs de l'Eglise , qui avoient vécu avant toutes les erreurs qui la divisoient ; & s'ils ne vouloient pas bien vider les différens qu'ils avoient entr'eux , par leur autorité : S'ils rejettent cette autorité (disoit ce Sisinius) ils soulèveront contre eux mêmes tous les Chrétiens ; & s'ils la reçoivent , il sera facile de leur faire voir leur égarement par les livres de ces Docteurs , ainsi de quelque côté qu'ils se tournent , la victoire sera assurée pour la vérité.*

Soz. lib. 5.
c. 10. Sozom.
lib. 7. c. 12.

L'Empereur reçût bien ce conseil , & l'exécuta avec prudence. Ces chefs des sectes ne purent convenir entr'eux de la réponse qu'ils devoient faire , ce qui fit comprendre à ce Prince qu'ils ne s'appuioient que sur leur habileté dans l'art de disputer ; c'est pourquoi au lieu de les faire entrer en lice les uns contre les autres , il leur commanda à

526 *Réflexions critiques sur les Lett. & Mem. de Vargas.*
tous de lui apporter leurs Confessions de foy à un
jour marqué ; & les ayant reçues après avoir fait sa
prière à Dieu il les déchira toutes ; & leur ordonna
à tous de faire profession de celle de l'Eglise Ca-
tholique , suivant les décisions des Conciles de Ni-
cée & de Constantinople.

De Prescrip. Telle est la conduite que doivent tenir les Doc-
teurs Catholiques à l'égard de tous les hérétiques ,
de quelque secte que ce soit , les Juifs même. Il
faut premièrement convenir des principes com-
muns , sans quoi on se rompt la tête , & on se fati-
gue la poitrine dans des disputes sans fruit , com-
me le disoit Tertulien. Il falloit donc tout premié-
rement obliger les Protestans de reconnoître l'auto-
rité du Concile avant que de leur donner des sauf-
conduits pour y venir , & y proposer leurs difficultez.



REFLEXIONS SUR LE MEMOIRE
préliminaire que Monsieur le Vassor a mis à la tête
des Lettres de Vargas : Qu'il est impossible de for-
mer un Concile général autrement que l'a été celui
de Trente ?

CONCLUSION DE TOUT L'OUVRAGE.



MONSIEUR le Vassor ne s'est pas contenté de nous donner la version des Lettres & des Mémoires de Vargas, il a encore mis à la tête un grand Mémoire de sa façon, & inséré de temps en temps des réflexions sur ce que rapporte Vargas, afin d'enfoncer encore davantage les coups qu'il lui a semblé que Vargas portoit au Concile de Trente. Dans ce Mémoire préliminaire, il dit que la suite de l'histoire ecclésiastique est une preuve certaine que les Synodes Provinciaux ou Nationaux sont le moien le plus sûr, & le plus efficace pour conserver le bon ordre & la discipline dans l'Eglise; pour réprimer les mauvaises doctrines qu'on y peut répandre, & pour réformer les abus qui s'y introduisent avec le temps.

Voilà certes un aveu important que fait Monsieur le Vassor, car si les Conciles Nationaux sont le moien le plus sûr, & le plus efficace pour les

Page 11

528 *Réflexions sur le Memoire préliminaire*
fins qu'il dit ; il s'ensuit par une conséquence très
nécessaire que les Synodes généraux sont le seul
moien sûr & infaillible pour parvenir à ces fins ; puis-
que si les Conciles Nationaux ne sont pas encore
infaillibles ; quoiqu'ils soient un moien plus sûr que
tous les autres , il faut que les Conciles généraux
suppléent à ce qui peut manquer aux Nationaux ,
c'est-à-dire qu'ils soient infaillibles ; parce que si
nous pouvons ne pas acquiescer aux Conciles Na-
tionaux , d'autant que nous ne sommes pas assu-
rez que l'Eglise ait parlé par leur bouche , nous
ne sçaurions refuser de nous soumettre aux Con-
ciles généraux , par la bouche desquels nous ne pou-
vons pas douter que l'Eglise ne parle , sans quoi
ce que JESUS-CHRIST nous a dit pour établir l'auto-
rité de l'Eglise , & pour faire le discernement de
ceux qui doivent être regardez comme des Payens
& des Publicains ne nous serviroit de rien. C'est donc
par le jugement définitif de ces Conciles , que nous
sommes sûrs de ce que nous devons recevoir com-
me vérité , ou rejeter comme erreur ; & des
personnes que nous devons traiter comme des Pa-
yens & des Publicains.

Ainsi il est manifeste que si selon Monsieur le
Vassor les Conciles Nationaux sont utiles , les Con-
ciles généraux le sont encore plus ; puisque l'utilité
des Conciles Nationaux se tire de l'infaillibilité
des Conciles généraux , c'est-à-dire de l'Eglise qui
aprouve , & confirme les Conciles Nationaux ;
d'autant que si JESUS CHRIST se trouve au mi-
lieu de trois qui sont assemblez en son nom , il se
trouvera

de Mr. le Vassor à la tête des Lettres de Vargas. 329
trouvera à plus forte raison au milieu de dix , de cent
& de mille.

Suposons que des Conciles Nationnaux se trouvent oposez ; comme en éfet cela s'est rencontré sur les questions du jour de la Pâque & du Baptême des hérétiques , & comme Monsieur le Vassor nous laisse la faculté de le suposer , puisqu'il ne les pose pas pour infaillibles ; il faudra nécessairement en venir à un Concile général , qui termine le différent , & qui fasse connoître lequel des deux aura tort ou raison ; comme le fit le Concile de Nicée à l'égard de la Pâque & du Baptême des hérétiques. Ainsi il faut attribuer l'infailibilité au Concile général , ou demeurer d'accord qu'il n'y a point de moien absolument sûr , pour terminer les differens de l'Eglise ; & qu'il ne nous est pas possible de sçavoir jamais quand elle a parlé & déclaré quelqu'un hérétique.

Monsieur le Vassor pour nous instruire pleinement du fruit des Conciles , auroit donc dû poser en même temps , comme une chose certaine que le Concile général renfermoit l'infailibilité , que l'on ne pouvoit pas attribuer au National ; c'étoit à ce dernier tribunal qu'il en falloit venir , s'il vouloit nous apprendre tout ce que nous devons sçavoir ; mais s'il ne l'a pas fait , c'est qu'il se seroit condamné lui même avec la société dans laquelle il est entré , & c'est pour cette raison qu'il veut réduire tous les Conciles qui se sont tenus jusqu'icy dans l'Eglise , à des Conciles Nationnaux tout au plus ; c'est-à-dire à des assemblées utiles & efficaces , mais qui

X x x

330 *Réflexions sur le Memoire préliminaire*
quoique utiles & efficaces peuvent pourtant encore
se méprendre, c'est pourquoi il ajoute les paroles
qui suivent.

Les premiers Conciles généraux n'ayant été compo-
sez que des Evêques de l'Empire Romain, & pres-
que uniquement de ceux des Provinces d'Orient; on
peut dire sans s'éloigner de la vérité que ces assemblées
n'étoient que des Synodes Nationaux, où le Pape &
les Evêques d'Italie ont envoyé leurs députez, quand
les Empereurs l'ont voulu en certaines occasions. Voilà
où Monsieur le Vassor en veut venir, pour détrui-
re l'autorité des Conciles généraux, il veut que ja-
mais il n'y en ait eû, qu'il n'y en puisse jamais
avoir; & qu'ainsi chaque Nation demeure la maî-
tresse absolue du gouvernement de son Eglise; &
par consequent que l'Eglise soit unie, ou divisée
selon que le monde Chrétien sera gouverné par un
ou plusieurs Monarques. L'Eglise étoit unie pendant
qu'une seule tête commandoit presqu'à tout le mon-
de Chrétien, les Conciles de l'Empire Romain,
qu'il appelle Nationaux, comprenoient alors pres-
que tous les Evêques du Christianisme; & elle s'est
divisée depuis que ce monde s'est partagé, les Con-
ciles Nationaux s'étant réduits aux Evêques d'une
seule Nation, ou d'un seul gouvernement politique.

Ainsi Monsieur le Vassor, quand le Concile de
Trente se seroit célébré dans toute la régularité
possible, il ne seroit néanmoins proprement qu'un
Concile National; qui ne seroit point infallible,
& qui n'obligeroit que les Nations, qui y ont en-
voyé & qui ont bien voulu s'y soumettre: voilà

de Mr. le Vassor à la tête des Lettres de Vargas. 531
selon toutes les apparences à quoy tend ce que dit
Monsieur le Vassor , que les premiers Conciles con-
voqués par les Empereurs , ne furent que des Conci-
les Nationnaux.

Les paroles qui sont ensuite servent encore à éta-
blir ma conjecture. L'Eglise d'Afrique a conservé
la pureté de la foy , & la liberté de sa discipline en
assemblant régulièrement des Conciles Provinciaux &
Nationnaux , devant & après le regne de Constantin.
L'Empire d'Occident ayant été demembré par les peu-
ples du Nord ; les Eglises de France & d'Espagne se
reformèrent quelque fois par le même moyen.

De sorte que selon Monsieur le Vassor tous les
Conciles qui ont servi à conserver la pureté de la
foy & la beauté de la discipline , à parler réguliè-
rement ne peuvent être appellez que Nationnaux ;
& que chaque Nation Chrétienne se devra régler &
gouverner par ses Conciles independamment de
toutes les autres : voilà son but.

Je ne m'arrêteray pas à disputer sur le fait , & à
montrer que l'histoire nous apprend que dans le
Concile de Nicée il y eût des Evêques des Pro-
vinces qui n'obéissoient pas aux Empereurs , & que
par conséquent ils étoient véritablement généraux
à l'égard de l'Eglise même. Je veux contester con-
tre lui pour le droit ; & lui montrer que quand mê-
me il n'y auroit jamais eû de Conciles généraux ,
il peut & doit y en avoir , quand les besoins de
l'Eglise l'exigent ainsi ; sans quoi l'Eglise ne pou-
roit conserver , ni son unité ni celle de sa foy.

Je demande à Monsieur le Vassor s'il reconnoît

Xxxij

qu'au temps de Luther & de Calvin, l'Eglise Catholique Apostolique & Romaine, composée comme elle étoit des Eglises de France, d'Espagne, d'Angleterre & des autres, étoit la vraie Eglise de JESUS-CHRIST; s'il en demeure d'accord, comme je n'en doute pas, je lui demanderai s'il étoit de l'ordre que tous les membres dont cette Eglise étoit composée demeurassent unis entr'eux, dans la profession d'une même foy. Je crois qu'il en conviendra de même, car que pourroit-il répondre autre chose sans détruire l'Eglise, & anéantir la foy? Mais s'il en convient, ne sera-t'il pas forcé de reconnoître qu'il faut que cette Eglise puisse non seulement assembler tous les Evêques, pour sa propre conservation & celle de sa foy; mais encore qu'aucun homme renfermé dans l'enceinte de cette Eglise, n'a dû, ni pû légitimement adhérer à aucune autre doctrine que la sienne, avant que cette Eglise assemblée en eût porté son jugement; cela est tellement de l'ordre, qu'il faudroit que Monsieur le Vassor eût renoncé à toutes les lumières de la raison pour oser le contester: or s'il ne le conteste pas, il faut qu'il confesse l'injustice du procédé & de la séparation des Protestans.

Mais depuis que toutes les sectes, qui se séparèrent le siècle dernier, eurent quitté l'Eglise & fait des sociétés à part; il n'a pas été possible à ceux qui sont demeurez unis, c'est-à-dire à l'Eglise, qui demeure toujours toute entiere, quelque grand que soit le nombre des gens qui s'en séparèrent, d'assembler ses Evêques, ni d'appeller à son

de Mr. le Vassor à la tête des Lettres de Vargas. 533
assemblée ceux qui l'avoient quittée, ni enfin de
procéder à leur égard autrement qu'elle l'a fait à
Trente.

On soutient donc à Monsieur le Vassor que non
seulement il ne s'est jamais composé de Concile,
mais encore qu'il est impossible d'en composer un
de la manière que le demandoient les Protestans,
ou de celle que l'auroit voulu Monsieur le Vassor.
Qu'il ramasse toutes les forces de son grand genie,
& toutes les lumières de sa science pour former de
l'Eglise Catholique Apostolique & Romaine, & de
toutes les sectes séparées de cette Eglise un Concile
qui soit au gré de tout monde, du Pape & des Evê-
ques, des Princes & des peuples de toutes les Com-
munions qui sont dans l'Europe, car il faut que
tout ce monde en soit content; & il verra que c'est
chercher la pierre philosophale que de se mettre en
tête le dessein d'un tel Concile.

On lui fait ce défi, afin qu'il s'essaye lui ou
quelque autre Docteur des sectes Protestantes, &
qu'après avoir imaginé bien des chimères & bâti
grand nombre de châteaux en l'air, il ait quelque
confusion d'avoir dit contre le Concile de Trente
tant de choses sans raison & sans fondement, &
nous prions Dieu de lui rendre cette confusion sa-
lulaire; en lui faisant comprendre que le langage
satyrique dont il s'est servi contre le Pape & le
Concile, n'est qu'une ruse de son amour propre,
qui cherche des raisons pour tâcher de justifier au
tribunal de sa conscience un changement aussi
étrange que le sien; & un remède étudié pour

534 *Réflexions sur le Memoire préliminaire*
 s'empêcher de tomber dans le desespoir , d'avoir
 quitté une Eglise , hors de laquelle tout est flottant
 & incertain , hors de laquelle il n'y a point d'or-
 dre , mais une prodigieuse confusion de systemes
 & de Religions.

Il est bien aisé de parler contre le gouverne-
 ment , on ne voit que contrôleurs à qui tout dé-
 plaît , qui voudroient que tout fût autrement qu'il
 n'est , qui demanderoient à Dieu , *pourquoi le fai-
 tes vous ainsi* ; à qui il faut toujours quelque objet
 sur qui répandre le venin dont ils sont pleins. Mais
 pour fermer la bouche à ces critiques éternels , &
 à ces réformateurs du Ciel & de la Terre ; il ne
 faut que les prier de nous former un plan meilleur
 que celui par lequel l'Eglise conserve le dépôt de
 la vérité , & gouverne ceux que Dieu a soumis à
 son autorité.

*Bien-heureux (dit JESUS-CHRIST) celui qui
 ne sera point scandalisé à mon sujet. Disons aussi
 bien-heureux celui qui ne sera point scandalisé au
 sujet de l'Epouse de JESUS-CHRIST. Les Juifs
 charnels ne faisoient attention qu'aux foiblesses ex-
 terieures de JESUS CHRIST , ils relevoient tout
 ce qui étoit capable de leur en donner une opinion
 ou basse ou mauvaise , ils en disoient des choses
 opposées les unes aux autres. C'est un homme de bon-
 ne chere qui aime à boire , qui est ami des Publi-
 cains & des pecheurs ; n'est-ce pas le fils de ce Char-
 pentier , ne connoissons nous pas sa Mere & ses Fre-
 res ; d'où est-ce donc qu'il en sçait tant ? Nous sça-
 vons d'où il est , & quand le Messie viendra person-*

Matth. 9.
 11. & 13 55.
 Joan 7.15.
 & 27.

de Mr. le Vassor à la tête des Lettres de Vargas. 535
ne ne sçaura d'où il est. Cet homme n'est point de
Dieu , puisqu'il ne garde point le Sabbat , nous sça-
vons que Dieu a parlé à Moïse , mais pour celui ci
nous ne sçavons d'où il est ; nous avons une loy & selon
cette loy il doit mourir , parce qu'il s'est fait le fils de
Dieu. Ainsi parloient de J E S U S . C H R I S T les Juifs
superbes & charnels.

Voilà à peu près le langage des hérétiques à l'é-
gard de l'Eglise ; ils font d'affreuses peintures de tout
ce qui se sent encore du vieil homme dans ses Mi-
nistres. Les Papes selon eux n'aiment que leur in-
terêts & leur grandeur ; ils sont toujours prêts de
sacrifier la vérité à l'un & à l'autre ; les Evêques
sont des gens de bonne chere qui vivent dans le
luxe , & avec la pompe des Princes de la terre , ce
sont des ignorans qui ne connoissent rien dans les
maximes de la bonne Théologie. *Bon Dieu quelles
gens c'étoit que les bons Peres du Concile de Trente*
(dit Monsieur le Vassor ils n'étoient pas capables non
seulement d'examiner les matières controversées , mais
même d'en comprendre les décisions. En un mot selon
les hérétiques , on ne voioit dans ce Concile du
côté de Rome que violence , que tyrannie , & du cô-
té des Evêques , qu'ignorance , que foiblesse , qu'hy-
pocrisie , qu'une honteuse prévarication.

Mais si les vrais Israélites reconnoissoient le
Messie à travers toutes les infirmités & les bassesses ,
parce que les aveugles voioient , que les sourds enten-
doient , que les morts étoient ressuscitez , & que l'E-
vangile étoit annoncé aux pauvres ; parce que J E-
S U S . C H R I S T ne devoit pas faire de plus grand mi-

336 *Réflexions sur le Memoire préliminaire*
acles, qu'aucun homme n'avoit jamais parlé comme
lui, & qu'il avoit les paroles de la vie éternelle. Auf-
si les vrais Disciples de JESUS CHRIST écoutent
en tout temps ceux qu'il a envoyez, & qu'il leur a
donné pour Pasteurs; persuadez qu'ils sont de rece-
voir de leur bouche les paroles de la vie éternelle,
comme de celle de JESUS-CHRIST même. Ils font
ce que disent ces Pasteurs, sans examiner ou leur
science, ou leurs mœurs, parce que JESUS-CHRIST
a dit indistinctement, & sans aucune condition de
la science, ou des mœurs. *Celui qui vous écoute,*
m'écoute, celui qui vous méprise, me méprise; par-
ce qu'ils voient dans la succession des Pasteurs le
vrai ministère des Apôtres & de JESUS-CHRIST,
parvenu jusqu'à eux; & qu'après tout l'accomplis-
sement des promesses de JESUS-CHRIST ne dépend
point du mérite des hommes, de leur science ni de
leur sainteté.

Enfin s'ils gémissent devant Dieu des desordres
qu'ils aperçoivent dans quelques Pasteurs, ils se
consolent & s'affermissent dans la foy par la sainte-
té des autres, dont ils se proposent la vie pour
exemple, sans confondre jamais les défauts de la
personne avec l'autorité du ministère; se souvenant
toujours de ce que JESUS-CHRIST commandoit aux
Juifs à l'égard des Pharisiens mêmes qui devoient
être écoulez, quand ils étoient assis sur la chaire
de Moyse, jusqu'à ce que la Synagogue fût dé-
truite; & puisque l'Eglise ne le doit jamais être, ils
sçavent que leur obligation d'écouter les Pasteurs
ne doit jamais cesser.

Nous

de Mr le Vaffor à la tête des Lettres de Vargas. 337

Nous ne mettons point (disoit S. Augustin dans la conférence de Carthage) l'esperance de l'Eglise dans les hommes , quoiqu'ils soient bons ; & s'ils sont mauvais nous ne quittons pas l'Eglise à cause d'eux.

Eft-ce (disoit Aurelien Evêque de Carthage dans la même conférence) que le peché de l'homme aura plus de force pour détruire l'Eglise , que n'en aura le serment de Dieu pour la conserver : Nisi forte plus valeat contra Ecclesiam homo peccans , quam pro Ecclesia Deus jurans.

C'est pourquoi S. Optat disoit à Parmenien que c'étoit pour le bien de l'Unité que S. Pierre avoit été préféré aux autres par JESUS-CHRIST pour tenir la place dans son Eglise ; parce qu'il avoit appris par sa propre chute à avoir de la condescendance pour celle des autres. C'auroit été assez à S. Pierre que JESUS-CHRIST lui eût pardonné son peché , sans le faire encore le Chef de son Eglise ; cependant JESUS-CHRIST l'a choisi & lui a donné les Clefs du Royaume du Ciel , afin de nous apprendre que pour le bien de l'Unité & de la paix , il faut ensevelir dans l'oubli les pechez des autres. Voilà d'excellentes paroles contre tous ceux qui attaquent la Primauté du S. Siège , qui mettent la Religion à faire des investives contre les souverains Pontifes , & qui cherchent des pierres de scandale dans les pechez d'autrui.

Bien-heureux donc ceux qui savent démêler l'autorité & la doctrine des Pasteurs , d'avec les infirmités & les désordres de quelques-uns de ces Pasteurs ; qui entendent la voix de l'Eglise & de

Y y

538 *Réflexions sur le Mémoire préliminaire , &c.*

JESUS-CHRIST même dans les Conciles malgré les disputes & les contestations ; qui font naître quelques fois les intérêts des hommes : *Et beatus qui non fuerit scandalizatus in me.*

F I N.

ADDITION IMPORTANTE



U A N D j'ai parlé de la nouvelle vie de la Reyne Elizabeth dans le corps de cet Ouvrage ; je ne la connoissois que par un extrait des Journaux des Sçavans. Mais du depuis ce livre m'est tombé entre les mains , & j'en ai lû avec d'autant plus de plaisir , que je n'ai rien dit dans mes remarques sur le divorce & sur le schisme de Henri VIII. ni sur la conduite d'Elizabeth pour établir la réformation prétenduë, qui ne se puisse justifier par tous les faits qui sont raportez dans cette histoire. L'Auteur y paroît raconter assez sincerement ce qu'il a pû apprendre de l'un & de l'autre ; mais quoique sincere dans sa narration , il fait pitié dans ses réflexions. Aussi que peut-on attendre de judicieux d'un Ecrivain , qui ne connoît d'autre politique que celle de Machiavel , & à qui toutes les Religions sont bonnes hors la Catholique ?

Il represente Henri VIII. comme un monstre d'impudicité , d'avarice , & de cruauté , il le compare à Sardanapale , à Hérode , à Néron : *Monstrum nulla virtute redemptum à vitiis.* Tout ce qu'on peut (dit-il) imaginer de cruel , d'extravagant & de sacrilege , ne se trouve-t'il pas dans son divorce avec la Reyne Catherine ? Il ajoûte dans un autre endroit , que

Y y ij

l'on ne parloit de ce Prince , que comme d'un homme sans foy , sans Religion , sans honneur & sans conscience ; au lieu que Catherine étoit plainte , & estimée de tous les gens de bien. Il dit encore ailleurs , qu'il avoit en plein Parlement , que les résolutions des Docteurs étoient contre son divorce ; qu'il y reconnus les vertus de la Reyne , sa prudence , sa modestie , sa droiture de conscience & l'intégrité de sa bonne conduite.

Ce sont là les differents portraits , que fait cet historien du Roi qui changea la Religion ancienne , & de la Reyne qui y demeura constamment attachée ; cependant Gregorio Leti veut que ce Prince , qui n'a jamais fait de bien , ait pour tant fait une bonne œuvre dans ce changement ; & par conséquent que cette Reyne , qui n'a jamais fait que du bien , ait fait un mal de ne le pas suivre dans son égarement. Il fait un assez long discours pour prouver que c'est à ce Prince qui est dû toute la gloire de la prétendue réformation ; parce qu'il en avoit jetté les premiers fondemens en se déclarant lui même , ou se faisant déclarer par son Parlement le Chef de l'Eglise d'Angleterre , & il en allegue pour toute raison , que le plus méchant homme peut faire quelque chose de bon.

Mais pour raisonner juste , Monsieur Leti auroit dû prouver auparavant , que c'étoit une bonne chose que de détruire la Religion ancienne ; pour s'en forger une toute nouvelle , & ne pas supposer pour bon ce qui est regardé comme très mauvais par la plus grande partie des Chrétiens & par

toutes les personnes sages.

Sans cette preuve , on aura raison de faire un raisonnement tout contraire au sien ; & de dire que la prétendue réformation ne sçauroit être qu'un mal , puisqu'elle a été commencée par un Prince qui ne fit jamais de bien ; & qu'il ne falloit pas un homme moins corrompu que Henri , pour commettre contre Dieu & contre son Eglise le plus horrible de tous les attentats , en s'attribuant de son autorité un pouvoir que Dieu seul peut donner , & qu'il n'a point donné aux Princes de la terre. Car quand ce seroit son Parlement qui l'auroit fait , le Parlement avoit encore moins d'autorité que lui pour une pareille entreprise : on dira qu'un changement inspiré par l'impudicité , exécuté par l'avarice , établi par la cruauté & cimenté par un déluge de sang , ne sçauroit être l'ouvrage de Dieu , mais celui du Prince des ténébres , dont ce monstre étoit possédé.

Il peint Elizabeth avec des couleurs , qui ne lui font gueres plus d'honneur ; il la représente toujours comme une Reyne sans Religion , il dit qu'à son Couronnement elle fit un serment , qu'elle n'avoit point dessein de tenir , & seulement pour tromper plus sûrement les Catholiques ; qu'elle n'apuoit la réformation , que parce qu'elle la croioit nécessaire pour affermir son autorité ; & qu'elle alloit à l'Eglise comme au bal ou à la comédie. Il rapporte en plus de cent endroits que les Protestans comme les Catholiques , les Princes & les peuples , ne la traittoient que de Comedienne ; qu'on disoit que sa vie n'étoit qu'une comédie , la Cour un

théâtre qui changeoit tous les jours de décoration ; qu'elle n'étoit libérale que dans ses habits & dans les spectacles ; que pour tout le reste elle se faisoit mépriser par son avarice & sa mesquinerie , qui étoient si grandes que jamais elle ne fit aucune libéralité à ceux qui la servoient le plus fidèlement.

Pour sa chasteté , il en fait un problème historique ; mais ce qu'il rapporte de sa conduite avec ses Favoris , fait voir qu'elle n'étoit rien moins que chaste. Il dit qu'elle eût des Amans dès l'âge de 12. ans , que quand elle fut Reyne elle en eût toujours , & des hommes les mieux faits , les plus jeunes & les plus braves ; qu'ils avoient la clef de son cabinet , & qu'elle y passoit des trois heures entieres enfermée avec eux. Car que peut-on penser de la chasteté d'une Femme , qui a perdu toute honte jusqu'au point de ne pas craindre les soupçons que ces têtes à têtes pouvoient faire naître de sa vertu ? On voit bien des femmes qui ne sont pas sages , prendre de grandes mesures pour conserver leur réputation ; mais je ne sçai si on en a jamais vû qui le fussent effectivement , se mettre aussi peu en peine de ce qu'on pouvoit penser ou dire d'elles.

Sa cruauté est une chose horrible. Leti dit qu'elle fit mourir plus de 800. Catholiques , pour en diminuer le nombre & pour leur ôter les moïens de lui résister ; que sous son règne il fût deffendu par un Arrêt d'un de ses Parlemens de parler pour la justification des personnes qui étoient arrêtées pour crime d'Etat , à peine d'être déclaré coupable du même crime , ce qui ne se pratique pas (dit

l'historien) dans les païs où l'Inquisition est la plus severe. Il avouë qu'elle fut condamnée de tout le monde , pour avoir fait mourir la Reyne d'Ecosse par les mains du bourreau , après l'avoir arrêtée & tenuë prisonniere pendant vingt-ans contre tout droit , puisqu'elle l'avoit fait prendre sur les côtes d'Angleterre , où la tempête l'avoit jettée , lorsqu'elle vouloit passer en France pour éviter la persécution de ses sujets , qu'Elizabeth avoit soulevé contre elle : en un mot cette Reyne paroît dans l'histoire de Leti , comme une furie insatiable du sang de tous ceux , qui faisoient ombrage à sa grandeur.

Enfin un des derniers traits qu'il lui donne , c'est d'avoir eü de la bizarrerie & de l'extravagance dans toute sa conduite. Cependant après en avoir fait cette peinture , il la traite de sage , d'heroïne , de la plus grande Reyne qui fût jamais ; parce qu'elle avoit continué l'ouvrage que son Pere & son Frere avoient commencé , c'est-à-dire de détruire le Catholicisme en Angleterre. Est-ce donc que la sagesse , la clemence , la justice & la piété qui sont les vertus des grands Princes , se peuvent allier avec l'extravagance , la cruauté , l'irreligion & l'hypocrisie ? Les Souverains ont-ils un autre Evangile que celui de JESUS-CHRIST , & d'autres règles de sagesse , que celles qu'a dictées la sagesse même ? Est-ce que la politique ne consiste que dans l'art de tromper , que dans une licence effrénée de fouler aux pieds tout droit divin & humain , pour s'agrandir & affermir son autorité ? Est-ce donc enfin que les Princes de la terre , auront pour Juge un autre

Dieu , ou qu'ils seront jugez sur d'autres loix que le reste des hommes.

Mais qu'elle idée de Dieu peut s'être formé Gregorio Leti , de croire que pour réformer son Eglise il fuscite des Princes du caractère de Henri VIII. & d'Elizabeth , des Princes sans conscience , sans honneur & sans Religion ? Que diroit-on d'un Général d'Ordre , qui choisiroit des Visiteurs sans piété , sans discipline , pour mettre la réforme parmi ses Religieux , ou d'un Roi , qui pour rétablir la Justice dans les Provinces , enverroient les personnages les plus décriez pour leurs mauvaises mœurs & pour leurs injustices ? Voilà pourtant la sagesse avec laquelle cet Ecrivain veut que Dieu se soit conduit dans la réformation de son Eglise.

JESUS-CHRIST pour la former choisit des hommes qu'il remplit de son Esprit ; afin qu'ils fussent aussi capables d'édifier par la sainteté de leurs mœurs , que d'instruire par la vérité de leur doctrine ; il leur avoit ordonné d'être comme des agneaux au milieu des loups , & toujours prêts à répandre leur sang pour la gloire de son nom. Mais selon Monsieur Leti pour la réformer , il a choisi des Princes fameux par le débordement de leurs passions , par le scandale de leur vie , & par leur souverain mépris pour toutes les loix les plus sacrées ; des Princes qui seroient comme des loups au milieu des agneaux , & qui verseroient le sang de tous leurs sujets , qui ne voudroient pas abandonner la Religion de leurs peres , pour suivre leurs nouveutez profanes. Voilà la sagesse des réflexions de cet historien , & la belle idée qu'il nous donne de celle de Dieu.

AUTRE

A U T R E A D D I T I O N .

QUoiqu'on ne puisse douter de l'irreligion de Frà Paolo , & de l'envie qu'il avoit de semer l'hérésie par tout , après toutes les preuves que j'en ai données dans cet ouvrage ; j'y en ajoûterai néanmoins encore une qui ne laissera pas de faire plaisir aux lecteurs , qui aiment la vérité & l'Eglise ; je l'ay tirée de l'Histoire de France du Pere Daniel dans la Vie d'Henri IV.

3. Tome
page 1970.

Le fameux différend entre Paul V. & la République de Venise , ayant été terminé par la sage conduite des Cardinaux de Joyeuse & du Perron , que le Roi Henri IV. avoit envoyé exprès pour cela en Italie ; le Roi fit témoigner au Cardinal Ubaldini alors Nonce en France , la satisfaction qu'il avoit de la modération que le Pape avoit fait paroître en cette rencontre ; & Monsieur de Villeroi lui communiqua par son ordre une lettre qu'on avoit interceptée , qui faisoit connoître combien il étoit à propos que le S. Siège se ménagea dans ces conjonctures avec la République de Venise.

Cette lettre étoit écrite par un Ministre de Geneve à un Huguenot de Paris des plus considérables. Ce Ministre y disoit que lui même avoit séjourné à Venise , qu'il y avoit introduit l'Evangile , & que dans quelques années on en verroit de grands fruits ; que Frà-Fulgentio très saint Prédicateur travailloit infatigablement dans cette vigne , que plu-

Z z z

sieurs des Sénateurs , & en particulier le Doge avoit ouvert les yeux à la vérité ; qu'ils avoient résolu de ne pas se déclarer si-tôt , d'attendre une conjoncture plus favorable , & que le nombre de leurs partisans fût augmenté. Il y ajoûtoit qu'on croioit qu'une lettre écrite contre le Pape & contre les Jesuites étoit d'un Gentilhomme Venitien , nommé *Dominique Molino* ; & qu'il ne restoit désormais aux réformateurs de la Religion , qu'à prier Dieu de permettre que le Pape suscitât quelque nouvelle querelle aux Venitiens , pour avoir lieu d'introduire la Religion réformée dans la République.

Le Nonce également surpris & joyeux de cette découverte , pria Monsieur de Villeroi d'assurer le Roi de la reconnoissance du Pape , & de le conjurer d'user de toute l'autorité qu'il s'étoit acquise dans le Senat de Venise , pour empêcher que l'hérésie ne prit pied dans cette République , & ne se répandit de-là dans toute l'Italie. Monsieur de Villeroi lui répondit que le Roi avoit déjà pris des mesures pour cet éfet , & que Monsieur de Champlain son Ambassadeur à Venise , qui étoit parfaitement informé de tout , feroit son devoir.

En éfet le Roi avoit envoyé à l'Ambassadeur une copie de la lettre du Ministre de Genève , avec ordre de demander sur ce sujet une Audience au Senat , d'y parler fortement , & de l'exhorter efficacement de sa part à ouvrir les yeux sur le danger , où la République étoit exposée.

L'Ambassadeur exécuta son ordre avec exactitude & beaucoup de prudence ; il montra d'abord en

particulier la lettre à quelques Sénateurs des principaux , & qu'il ſçavoit être très bons Catholiques ; ils le conjurèrent de ne pas diférer d'exécuter ſes ordres , & lui dirent que ſ'il ne le faiſoit pas , ils ne pourroient pas s'empêcher de rendre compte de ce qu'il leur avoit dit à l'Inquiſition de l'Etat & au Conſeil des dix.

Il délibéra avec eux ſur la manière dont il ſ'y prendroit. Il fut conclu que l'on feroit une autre copie de la lettre, qu'on en ôteroit le nom du Doge qui y étoit marqué , comme un de ceux qui favorifoit le plus l'héréſie : on en uſa ainſi par égard pour ſa dignité , & de peur qu'il ne traversât cette affaire ; on en retrancha encore un article , où il étoit fait mention des Jeſuites ; mais l'Ambaſſadeur refuſa d'ôter les noms de Frà-Paolo & de Frà-Fulgencio , comme quelques-uns le vouloient.

L'Ambaſſadeur ayant été introduit à l'audience , parla avec beaucoup de force , ſur le ſujet qui la lui avoit fait demander , & s'étendit fort ſur l'intérêt qu'avoit la République de fermer l'entrée de ſes Etats à l'héréſie ; enſuite il produiſit la lettre dont la lecture fit pâlir un des Sénateurs qu'il ne nomme point.

Il y en eût un autre qui ſoutint que la lettre étoit ſuppoſée , & qu'elle avoit été fabriquée par quelque Jeſuite , qui par le moien du Pere Cotton , vouloit décrier la République dans l'eſprit du Roi & dans le monde. L'Ambaſſadeur reprit là-deſſus que le Roi étoit trop ſage pour ſe laiſſer impoſer d'une manière ſi groſſière , que la lettre étoit véritable ; & que

le Roy en étoit si assuré , qu'il la soutiendrait toujours comme telle. En effet le Roi en parla depuis de la même manière au sieur Foscarini Ambassadeur de Venise à la Cour de France , & lui dit que s'il n'avoit été bien sûr de la vérité du fait , il se feroit bien gardé d'en faire part à un Senat aussi sage que celui de la Seigneurie.

Les Sénateurs qui n'étoient point de la faction favorable aux hérétiques furent épouvantés de la lettre , plusieurs déclamèrent contre Frà-Paolo & Frà-Fulgentio ; & le Senat témoigna qu'il se tenoit très obligé au Roi de ses bons services dans une affaire si importante. Il fut ordonné aux Inquisiteurs de l'Etat de s'appliquer avec diligence à leur ministère , pour prévenir les malheurs qu'on avoit à craindre de l'hérésie , & des artifices des hérétiques : on fit défenses à Frà-Fulgentio de prêcher désormais , & Frà-Paolo perdit beaucoup du crédit qu'il avoit dans la République. Lui & les autres Théologiens qui avoient embrassé ses sentimens , furent depuis beaucoup plus réservés dans leurs discours & dans leurs écrits , prévoyant que dans la suite ils auroient beaucoup plus à craindre de la République que du Pape même.

Voilà un fait qui confirme encore tout ce qui a été dit dans le corps de cette ouvrage sur le sujet de la Religion de Frà-Paolo , & qui doit charger de confusion les gens , qui osent dire que cet homme ne s'étoit attiré la haine & la censure des Papes , que pour avoir entrepris la défense des intérêts temporels de la République. Les liaisons avec

les novateurs suposent de deux choses l'une, ou que l'on est de leur Religion, ou que l'on n'en a point du tout : que les partisans de Frà-Pao'lo choisissent laquelle des deux ils voudront.

On dira encore que l'on doit d'autant plus faire attention à ce fait, qu'il marque l'attachement d'Henri IV. pour la Religion Catholique, malgré les soupçons que quelques faux zélez avoient encore de lui sur ce sujet.

Ce fait ainsi rapporté par le Pere Daniel, est tiré de trois lettres du Cardinal Ubaldini, lesquelles sont dans la Bibliotheque de Monsieur l'Abbé d'Estrées datées du 28. Aoust, du 16. Septembre, & 13. Octobre 1609.

F I N.

F A U T E S A C O R R I G E R.

P Age 12. ligne 17. faire lisez faire. pag. 57. ligne 18. & personne lisez & aucun. pag. 96. ligne. 25. de son état, lisez de son éclat. pag. 99. ligne. 29. effacez &c. ibidem. pag. 103. ligne. 9. étoit né effacez né. pag. 105. ligne. 16. pour faire voir lisez pour en faire voir. pag. 107. ligne. 23. Saints Pontifes, lisez Souverains Pontifes. pag. 111. ligne. 24. de plus, effacez ces mots & lisez une grande preuve. page 157. ligne. 17. des ames des autres fideles, lisez simplement des fidelles. pag. 169. ligne. 13. qu'ils s'appuioient sur, lisez qu'ils emploioient. pag. 214. ligne. 11. 12. & 13. mais n'impute-t'il point aux Italiens d'en avoir parlé, comme le rapporte Fia-Paolo, lisez mais je doute fort que les Italiens en ayent parlé, comme il le rapporte. pag. 215. ligne. 11. élevé, lisez appuyé. pag. 222. ligne. 26. faisant, lisez taillant. pag. 224. ligne. 23. que quoique, lisez & quoique. pag. 242. ligne. 25. quand même les choses, lisez quand les choses. pag. 431. ligne. 16. louscription, lisez suscription. pag. 509. ligne. 11. est-ce dont s'embarassoit, lisez est-donc que s'embarassoit. pag. 513. ligne. 1. que s'ils, lisez qu'ils.



PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos Amex & féaux Confeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de Nôtre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôts de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il apartiendra. SALUT : nôtre bien amé GUILLAUME BÉHOURT, Imprimeur à Roüen, nous ayant fait remonter qu'il lui auroit été mis en main un Livre intitulé ; *La Critique de l'Histoire du Concile de Trente de Frà-Paolo, des Lettres & des Mémoires de Vargau*. S'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège, sur ce nécessaires. A ces causes : voulant favorablement traiter l'Exposant. Nous lui avons permis & permettons par ces presentes, d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre en tels volumes, forme, marge, caractère, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout nôtre Royaume, pendant le temps de neuf années consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes : faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de nôtre obéissance ; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Livre cy-dessus expliqué, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui ; à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens dommages & intérêts. A la charge que ces presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles : que l'impression de ce Livre sera faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie ; & qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Im-

primé qui aura servi de copie pour l'Impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Aprobation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Voyer de Paulmi, Marquis d'Argenson ; & qu'il en fera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre dit très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France le Sieur Voyer de Paulmi, Marquis d'Argenson ; le tout à peine de nullité des presentes. Du contenu desquelles, vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant, ou les ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemens. Voulons qu'à la copie desdites presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenu pour dûement signifiée, & qu'aux Copies Collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires ; C A R tel est notre plaisir. **DONNE** à Paris le quatrième jour du mois d'Août, l'an de grace mil sept cens dix-huit, & de notre Règne le troisième. Par le Roi en son Conseil.

DE S. HILAIRE.

Registré sur le Registre quatrième de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 353. N°. 379. conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Août 1703. A Paris le 2. Août 1718.

SIGNE', DE LAULNE, Syndic :

VEU par nous Intendant en la Généralité de Rouen ;

DE GASVILLE.

Registré sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Rouen, N°. 909. conformément aux Réglemens. A Rouen le 7. Septembre. 1718.

SIGNE', NICOLAS LE BOUCHER,

Suite de la note que j'ay mis au commencement
de celuy, que j'ay laissé à ce mot, oportet habere
je ne croyois pas la faire si longue sur l'Eglise, je n'en loy
pas les deux textes de St Paul, ou il compare des a un
pierre qui fait des maisons d'hommes, et d'autres d'ignominie
et faire entendre, contre nos protestes, que ce n'est pas la
rigueur de la lettre et en grammairien qu'il faut expliquer
l'écriture, autrement ce seroit la grammaire, qui décideroit
nos questions, mais qu'il faut l'entendre selon la tradition
universelle de l'Eglise; or cette tradition, les rit de cette
tradition, nous enseignent à interpréter ce passage benigne-
ment ce qui fait que j'ay dit ailleurs que l'apôtre parloit ainsi
aujourd'hui, que Dieu donne pas une prédication ineffable tout
gratuitement, comme le don de la foy, &c pendant qu'il ne
donne aux autres que des grâces suffisantes pour y parve-
nir, et comme il ny parviennent pas de fait, conséquemment
il demeurent des nôtres d'ignominie, comme il sont nôtres
manquer de ces dons nécessaires à salut, ce qui fait que
l'apôtre peut bredre, que Dieu en fait des nôtres d'ignominie
mais cependant sans qu'il y ait de leur faute, mais sur cela
ils objectent sans cesse habui, priusquam quidquam boni de
requoy il faut répondre, pour faire mieux et d'autant plus
sentir la tradition universelle, qu'ils la veulent obscurcir, qu'
il faut entendre cela, comparativement, ou en comparant avec
à Jacob, il semble que Dieu l'ait fait, priusquam de nisi
qu'ils ne veillent point admettre notre explication qui fait
l'omission que ces nôtres d'ignominie, ne sont point tels sans
leur faute, et qu'ils sentent bien à soutenir qu'il n'y a aucunement
de leur faute, je leur accorde, mais je diray, qu'ils sont nôtres
d'ignominie seulement, comparativement, parce que les autres ont les
dons, et eux n'ont que des grâces suffisantes pour y parvenir, qu'ils
ont que ce terme est nouveau, je diray qu'il est de ces nouveaux qui
sont plus éclairés et défendent la tradition, contre les novateurs

la mettonne. comment les personnes sages et
modérées ont pu proposer une question, sans
si le pape est au dessus, ou au dessous du
concile, on sait bien que le concile général,
est le suprême tribunal de l'église, dont le
pape, lorsqu'il y en a un certain, est le
chef, tout comme il l'est de l'église, car
les pères etant assemblés ne sont pas moins
soumis au pape qu'étant dispersés, ils ne
composent pas une église qui ait plus d'autorité
et moins de dépendance du chef, que l'église
dispensée, quand qu'ils aient une assistance
particulière du St. esprit; pour remplir
digne ment la qualité de tribunal suprême
de l'église; qui est donnée à une assemblée
autant certainement parce que le pape
préside et régit avec eux, que parce qu'ils
agissent tous communément avec lui; le St.
esprit qui est le lien de la paix, le père de
l'union, ne pourroit certainement souffrir
une assemblée qui pour mériter son chef
se renferme contre ses lumières et son
prévaloir des hommes, pour soutenir et

att au tal, comme si l'est effort, ca n'est que
partial, et abandonner le chef, pour prendre
le party de l'assemblée, il a promis de se
àvec tout, ainsi il ne s'agit que de composer
cette totalité, dans laquelle le chef est certainement
compris essentiellement, et il est odieux et
injurieux à l'eglise de croire qu'il y a soupçon
qu'elle fasse jamais autrement, elle aura toujours
la sagesse de composer cette totalité, est pour quoy
c'est une question inutile et impertinente au pape
et à l'eglise, de proposer, si le pape doit, et
journellement au concile, ou le concile au pape
car il ne font toujours qu'un, et ne feront
toujours qu'un même suprême tribunal,
de même que l'eglise bien peuplée ne fait qu'une
eglise avec lui, et ne veut point savoir si
elle est au dessus ou au dessous; ny ne la
jamais recherchée; car les papes qui ^{ont} ^{scient}
qu'il faut joindre la simplicité à la
sagesse, nous jamais cherché de parer les
de si odieuses ergoterics. imitent les, et ne
cherchent toujours la vérité et la
grandeur de l'eglise. ^{avec nous}
à me

